



HAL
open science

La vie de l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî par son fils
Muhammad Al-Khâlisî, Pierre-Jean Luizard

► **To cite this version:**

Muhammad Al-Khâlisî, Pierre-Jean Luizard. La vie de l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî par son fils. 2005.
halshs-00408063

HAL Id: halshs-00408063

<https://shs.hal.science/halshs-00408063>

Submitted on 28 Jul 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie de
l'ayatollah
Mahdî
al-Khâlisî
par son fils (*Batal al-islâm*)

Introduction, traduction de l'arabe et notes de Pierre-Jean LUIZARD.

DU TRADUCTEUR

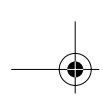
Comment est né l'Irak moderne, CNRS Editions, 2009.

La question irakienne, Fayard, 2004.

La formation de l'Irak contemporain, CNRS Editions, 2002.

Mémoires d'Irakiens, Maghreb-Machrek, La Documentation française, 1999.

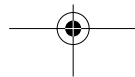
Ce livre, intitulé en arabe *Batal al-islâm* (« Héros de l'islam »), a été écrit en Irak et en Iran entre 1914 et 1925. Il a été traduit de l'arabe par Pierre-Jean LUIZARD, chercheur au CNRS (Groupe Sociétés, Religions, Laïcités), auteur notamment de *La Question irakienne* (Fayard, nouv. édition 2004).

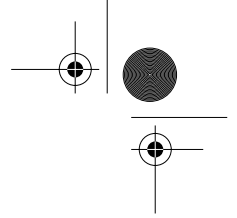


Introduction

Au printemps 1998, un précieux manuscrit, longtemps espéré, était enfin entre nos mains, après avoir été sauvé de la rage destructrice de Saddam Hussein, engagé dans la destruction de toute mémoire chiite. La récupération mouvementée de ce document, intitulé en arabe *Batal al-islâm* (« Héros de l’islam »), fait date, car c’est surtout à partir des sources britanniques que l’histoire de ce pays a été écrite. Restituer aux vaincus un droit de parole et de mémoire est un devoir d’inventaire de l’historien. Ce texte manuscrit, toujours inédit en arabe, méritait aussi une traduction parce qu’il est essentiel pour comprendre l’histoire de l’Irak, comme celle de son grand voisin l’Iran, et ce qui s’y passe de nos jours.

Batal al-islâm est la biographie de l’ayatollah Mahdî al-Khâlisî (1861-1925), le principal dirigeant religieux des chiites dans l’Irak des années 1920, écrite par son fils, Cheikh Muhammad al-Khâlisî (1888-1963). Ce n’est pas tant une biographie traditionnelle d’uléma – le livre n’en a ni le contenu ni la forme – qu’un témoignage sur les combats à la fois religieux, politiques et militaires qui ont marqué les débuts de l’Irak et de l’Iran modernes et dont l’ayatollah Mahdî al-Khâlisî fut l’un des principaux protagonistes (*âyatollâh* signifie « signe de Dieu »). Il retrace également l’action de son fils durant ces mêmes années, en Irak d’abord, jusqu’à la fin août 1922, puis en Iran, où Cheikh Muhammad fut exilé pendant de longues années (il devait rester en Iran jusqu’en novembre 1949). L’ayatollah Mahdî al-Khâlisî suivit son fils en exil, à la fin de juin 1923, après avoir joué un rôle majeur dans l’ultime bataille qui opposa la direction religieuse chiite « combattante » et la Grande-Bretagne. Son départ d’Irak marqua la fin du projet politique islamique indépendantiste que revendiquaient les chefs religieux chiites. Les questions communautaires qui ont ensanglanté le pays il y a plus de quatre-vingts ans sont toujours d’actualité.



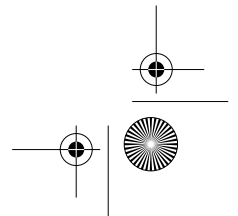
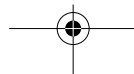
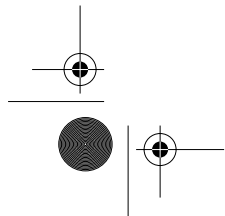


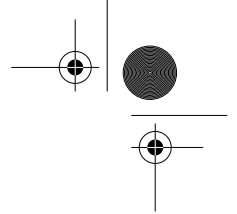
Les tragiques événements qu'évoque Cheikh Muhammad al-Khâlisî ne peuvent que susciter des doutes sur les chances d'aboutir du nouvel État que les Américains tentent aujourd'hui de reconstruire sous leur égide.

À travers la vie de l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî, ce livre éclaire les circonstances qui présidèrent à la fondation de systèmes politiques qui ont par la suite fait naufrage aussi bien en Irak qu'en Iran. Dans les deux pays, les Britanniques mirent en place de nouvelles institutions : un État-nation arabe en Irak (1920), qui appartenait jusqu'alors à l'Empire ottoman, État qui s'est effondré en 2003, avec la chute du régime de Saddam Hussein ; une nouvelle dynastie en Iran, les Pehlevi, qui devait être renversée en 1978 par la révolution islamique conduite par Khomeyni.

Le livre se lit comme une vaste épopée historique. On y côtoie Faysal, le premier roi d'Irak, Rezâ Shâh, le fondateur de la dynastie pehlevie, le Chérif Husayn de La Mecque, Mustafâ Kémal, le fondateur de la Turquie moderne, Ibn Sa'ud et les wahhabites, Churchill, Gertrude Bell, le pendant féminin de Laurence d'Arabie en Irak, Lénine et d'autres personnages dont l'auteur trace des portraits pour le moins contrastés. C'est une fresque politique détaillée d'un Moyen-Orient qui traversa alors un véritable séisme. Il nous fait voyager de Bagdad à Téhéran, dans les villes saintes d'Irak et d'Iran, à La Mecque et à Médine. C'est aussi un touchant plaidoyer du fils pour la mémoire de son père « victime de l'Histoire ». L'hagiographie n'est pas absente, avec ses excès et ses contradictions, mais, au-delà de ses indignations vertueuses, l'auteur est porté par un idéal patriotique qui donne à son récit, de bout en bout, un souffle épique indéniable. La fin, en particulier, est pathétique : la mort de l'ayatollah al-Khâlisî, dans la solitude, semble signifier l'effondrement de tout espoir pour l'auteur. Cheikh Mahdî a-t-il été empoisonné par les Anglais, comme l'affirme son fils ? On serait tenté de dire que, à l'image de certains des plus grands Imams chiites infallibles, un tel personnage ne pouvait pas mourir de mort naturelle.

Revenons sur les événements fondateurs qu'évoque l'ouvrage. Au Moyen-Orient, la Première Guerre mondiale entraîna des bouleversements dont nous continuons à voir les effets. Après des

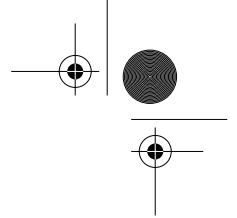




décennies d'expansion coloniale, l'Europe parachevait sa mainmise sur les pays d'islam. L'Empire ottoman, défait par les Alliés en 1918, était démembré, tandis que ses provinces arabes passaient sous occupation militaire britannique ou française. Des siècles de pouvoir musulman prenaient fin brutalement. De l'Atlantique à l'Indonésie, la quasi-totalité du monde musulman était désormais sous la domination des puissances européennes, de façon directe en Irak, où les Britanniques administrèrent le pays jusqu'en 1920, de façon plus sournoise en Iran, où la dynastie des Qadjars, en place depuis 1796, dut accepter le pouvoir croissant des ambassades et consulats européens, devenus de véritables centres de pouvoir. Les Russes, au nord, et les Britanniques, au sud, se disputaient alors un pays grand comme trois fois la France et dont les richesses minérales attisaient toutes les convoitises.

En Irak, l'administration militaire directe céda la place en 1920 à un État que les Britanniques créèrent à l'image des pratiques en vigueur en Europe, et sur lequel ils se firent attribuer un mandat par la toute nouvelle Société des Nations, l'ancêtre des Nations Unies. Conçu sur le modèle européen de l'État-nation, cet État irakien fondait sa légitimité sur un nationalisme ethnique, notion alors pratiquement inconnue sur les rives du Tigre et de l'Euphrate. À cette époque, en effet, l'arabité et l'islam n'étaient pas différenciés et ne pouvaient donc s'opposer l'un à l'autre. C'est Sir Winston Churchill, alors ministre des Colonies, qui définit les contours de l'Irak lors d'une conférence au Caire en 1921 et qui porta son choix sur l'émir Faysal pour occuper le trône. La monarchie hachémite s'installa aussitôt à Bagdad et en Transjordanie.

Pour mettre en place cet État « arabe », la puissance mandataire s'appuya sur des élites citadines, très peu nombreuses, et en majorité sunnites. Les chiites, qui représentaient déjà plus de la moitié de la population irakienne, s'opposèrent par les armes aux Britanniques dès 1914 – ce fut le djihad de 1914-1917 – comme au mandat, déclenchant la Révolution de 1920. L'armée britannique fut alors confrontée au mouvement armé le plus massif et le plus meurtrier que les soldats de Sa Gracieuse Majesté eurent à connaître en pays d'islam. Ces batailles opposèrent également les chefs religieux chiites aux élites irakiennes Britanniques : ex-fonctionnaires ottomans (les *effendi*), ex-officiers chérifiens, qui avaient participé à la Révolte arabe de 1916 avec l'encouragement de

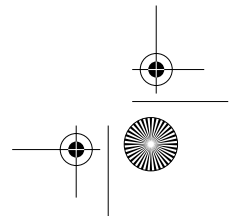
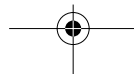
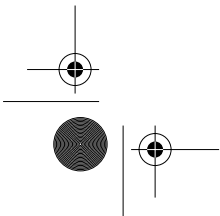
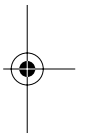
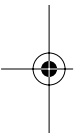


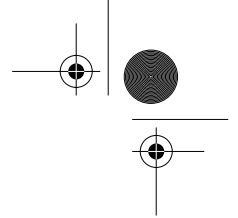
Londres, chefs de tribus, *sayyid* et chefs de confréries soufies, qui étaient dans leur grande majorité des Arabes sunnites. La « question irakienne » moderne était née.

Les chiites n'eurent aucune place dans le système politique que la puissance mandataire installa en Irak. Exclus de tous les rouages du pouvoir, ils furent traités comme une minorité autant par les Britanniques que par les élites gouvernementales. En 1925, le vilayet de Mossoul fut rattaché à l'Irak, et les Kurdes rejoignirent les chiites dans le sort peu enviable réservé aux « minorités » au sein de l'État « arabe » d'Irak, car l'arabité affichée du nouvel État ne pouvait répondre à leurs aspirations. Certes, aucun texte constitutionnel ne mentionnait alors les mots « sunnite » ou « chiite ». C'est dans l'identité ethnique imposée au nouvel État que résidait la discrimination, les chiites s'identifiant à un mouvement islamique indépendantiste, alors que les élites arabes sunnites étaient passées du service de l'État ottoman à celui d'une puissance « impie ».

En Iran, la révolution constitutionnelle de 1906-1908 avait placé côte à côte les religieux chiites et l'opposition libérale. Les uns comme les autres considéraient que le despotisme du chah était responsable de la mise sous tutelle progressive de leur pays par les puissances européennes. Au nord de l'Iran, les Russes avaient créé leurs propres forces auxiliaires, la division des Cosaques. C'est un commandant de cette division, Rezâ Khân, qui fut propulsé sur le devant de la scène politique : avec l'aide des Britanniques, il fit un coup d'État qui allait lui assurer une marche triomphale vers le trône. En 1925, après avoir contraint à l'exil le dernier représentant qadjar, il se fit couronner roi et fonda une nouvelle dynastie, celle des Pehlevis.

Les combats de Cheikh Muhammad al-Khâlisî et de son père en Irak, comme en Iran, ont donc pour toile de fond l'effondrement de l'ancien système politique, légitimé par l'islam, et la domination croissante des Britanniques. Cheikh Muhammad al-Khâlisî voyait en Faysal comme dans Rezâ Khân les instruments du colonialisme britannique. Il résume ainsi sa vie et ses combats : « J'ai été exilé sous Faysal vers l'Iran et, en Iran, j'ai été prisonnier durant vingt-cinq ans que j'ai passés soit en prison soit dans des lieux de relégation. J'ai été transporté de prison en prison, et d'exil en exil. Il est clair que ni Faysal ni Rezâ Khân n'avaient eux-



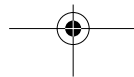
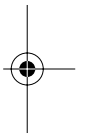


mêmes décidé mon emprisonnement et mon exil, et qu'ils exécutaient les ordres d'autres. On peut dire que j'ai vécu durant toute cette longue période dans la prison et dans l'exil des Anglais. » Cheikh Muhammad déclare avoir les preuves écrites du lien entre Rezâ Khân et les Anglais, mais il s'abstient de donner plus de précision. Les deux systèmes politiques post-coloniaux qui se mirent en place, malgré l'opposition acharnée de Cheikh Mahdî et de son fils, devaient s'effondrer, bien plus tard, non sans avoir provoqué leur lot de crises et de guerres.

Au-delà de son importance historique, cet ouvrage est aussi une plongée dans l'univers culturel chiite. On y apprend que l'islam politique a des racines anciennes, de même qu'on entre dans l'intimité de cette direction religieuse chiite, dont on sait aujourd'hui qu'elle détient les clés de l'avenir de l'Irak et, en conséquence, celui de la mission que s'est donnée l'Amérique en occupant ce pays. Cette direction collégiale, déplore l'auteur, est rarement unie et le plus souvent divisée par des rivalités farouches.

Tout au long de son livre, Cheikh Muhammad al-Khâlisî exprime un point de vue majoritaire chez les ulémas chiites sur la légitimité de la direction religieuse (*marja'iyya*) : le chef religieux doit être digne de la confiance de l'*umma* et être à son service pour la guider en toutes choses, ce qui implique de ne jamais dissocier la politique de la religion. S'il n'assume pas ses responsabilités envers l'*umma*, y compris ses responsabilités politiques, il perd toute légitimité. Cheikh Muhammad al-Khâlisî reprend également à son compte les thèmes majeurs du réformisme musulman : l'unité nécessaire des musulmans, la lutte contre les superstitions, la réforme de l'enseignement religieux et des rites et le retour au « véritable islam », même s'il n'en tire pas les mêmes conclusions que ses collègues sunnites.

On est frappé de la modernité des positions de Cheikh Muhammad al-Khâlisî sur la question du pouvoir en islam. Dans son combat contre Rezâ Khân, il ne s'oppose pas au principe de la république, à la différence des autres religieux qui affirment que la république en tant que telle est incompatible avec l'islam. Pour lui, aucun régime politique n'est en soi conforme ou contraire à l'islam ; la légitimité islamique d'un pouvoir politique lui est conférée par le consensus des musulmans : « Le gouvernement qui

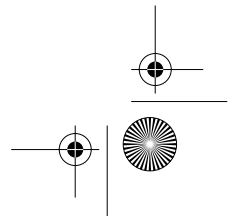
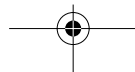
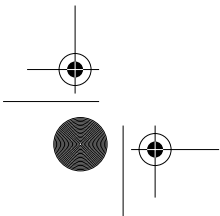
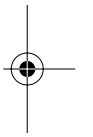
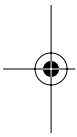


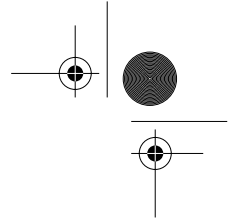


plaît à Dieu est celui, quel qu'il soit, sur lequel les musulmans s'accordent. » La république lui semble un simple moyen d'instaurer, par la force militaire, le pouvoir personnel de Rezâ Khân, de soumettre l'Iran à une puissance étrangère et de mettre un terme à l'expérience parlementaire que tenta la monarchie qadjare. C'est pour ces raisons qu'il la combat. Cheikh Muhammad al-Khâlisî se fait l'avocat de l'État de droit, du respect de la loi, de la Constitution et du parlement, de la liberté de la presse et des partis, et il prône, en dernier recours, le « recours à l'opinion publique ». Dans un pays déchiré entre les partisans de Rezâ Khân, ceux de la Grande-Bretagne et des bolcheviques, et ceux, encore, d'un clergé chiite conservateur, il est le seul à son époque à exprimer clairement des aspirations qui émanent de ce que l'on appellerait aujourd'hui la société civile.

Cheikh Muhammad dresse un tableau sans concession d'une société quasi coloniale en Iran. Entre les modernistes, qui ne jurent que par l'imitation servile de l'Europe et qui voient dans la religion un obstacle au progrès, et les « enturbannés » qui refusent le progrès et les sciences au nom de l'islam, il peine à trouver sa place. Pour lui, « la religion invite à la science et la science invite à la religion ». Confronté à « l'obscurantisme des enturbannés », comme il le dit lui-même, il tient un discours qui pourrait être celui d'un anticlérical convaincu, mais s'il critique les autres ulémas, c'est au nom des fondements de la religion et du rôle, essentiel à ses yeux, que doit jouer la direction religieuse. En 1924, à Téhéran, le voilà qui fait des allers et retours entre la mosquée des ulémas iraniens et les manifestations des nationalistes hostiles à Rezâ Khân. Entre les prêches rétrogrades des premiers et le discours « éloigné des valeurs sacrées » des seconds, il choisit finalement de revenir seul à « sa » mosquée, la mosquée Soltânî, au cœur du Bazar.

L'auteur défend ici avec passion une conception de l'islam : au fil des pages, il répète que c'est en mettant en pratique les « hautes valeurs religieuses, sans exception », que les musulmans pourront sauver l'*umma*, c'est-à-dire la communauté des croyants, et, ainsi, gagner le salut dans l'Au-delà. Héritier du panislamisme révolutionnaire d'al-Afghânî (1838-1897), Cheikh Muhammad al-Khâlisî représente l'héritage d'une direction religieuse « combattante », engagée en politique et luttant contre la mainmise des pays européens sur les pays d'islam. C'est ce projet souverainiste

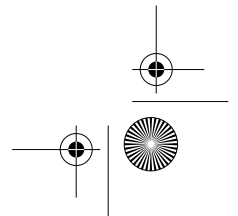
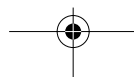
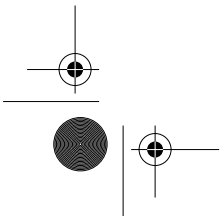
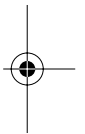
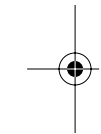


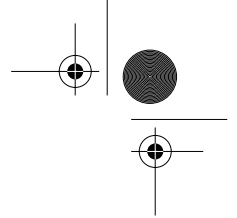


islamique qui semble échouer avec l'isolement, puis la mort de son père en 1925, et l'installation des Hachémites en Irak et des Pehlevis en Iran. Les circonstances de la fondation du nouvel État-nation « arabe » en Irak, imposé par la force du colonisateur britannique face au projet souverainiste des religieux chiites, explique l'origine de nombreux conflits en Irak et au Moyen-Orient. Il faudra attendre la renaissance du mouvement religieux dans les années 1960, avec des ulémas « politiques » comme Khomeyni en Iran et Muhammad Bâqer al-Sadr en Irak, pour assister au retour de ce projet, mais sous une forme différente. Cheikh Muhammad al-Khâlisî a joué le rôle de relais-témoin entre ces deux générations d'ulémas « combattants ».

C'est bien un universalisme islamique moderne dont Cheikh Muhammad et son père se sont faits les hérauts, car tous deux ont intégré les aspirations réformistes les plus rationalistes et condamné des pratiques religieuses qu'ils jugent responsables de l'affaiblissement du monde musulman. À leurs yeux, il n'y a pas de progrès social sans souveraineté, et pas de souveraineté possible sans l'islam. La religion musulmane joue ici pratiquement le rôle d'une idéologie nationaliste anticoloniale. Elle est aussi le ciment de la société et fonde sa capacité à résister culturellement à la domination étrangère. La séparation de la religion et de la politique est pour eux une idée colonialiste inspirée par la pratique chrétienne des pays colonisateurs. Mais pas seulement. « Promouvoir le bien et pourchasser le mal » ouvre à l'homme les portes du bonheur sur une terre, ici-bas, où Dieu, dit l'auteur, a prévu un commandement pour chaque chose. Nous sommes bien là dans ce qui est un fondement du clivage colonial : le rapport à la religion. Entre un Nord riche et sécularisé et un Sud pauvre et religieux, l'islam, déjà au début du xx^e siècle, entendait fédérer les causes coloniales.

Batal al-islâm comporte quatre parties. La première débute à la façon traditionnelle des biographies d'ulémas, traitant de la formation, de l'enseignement et des écrits de l'ayatollah. Elle fut probablement rédigée en Iran, dans les mois qui suivirent la mort de l'ayatollah al-Khâlisî, en avril 1925. L'auteur y rappelle l'origine et la généalogie des Khâlisî, qui revendiquent un lignage arabe tribal, celui des Asadî, à partir de Mazâhir al-Asadî, l'un des compagnons de l'Imam Husayn à la bataille de Karbalâ'. La famille est



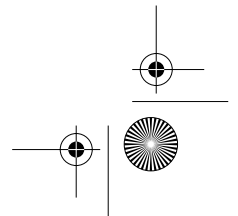
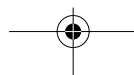
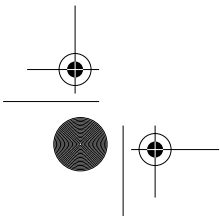
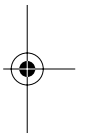
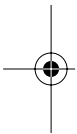


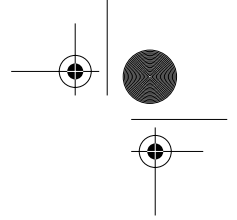
originaire de Khâlis, une bourgade agricole située au milieu d'une campagne irriguée, à quelque 70 kilomètres au nord de Bagdad, au point de rencontre entre les trois « pays » d'Irak : chiite, arabe sunnite et kurde. Les religieux de la famille vivaient depuis plusieurs générations dans la ville sainte de Kâzimayn, dans les faubourgs nord-ouest de Bagdad. Ce n'est donc pas une famille de *sayyid* (descendants du Prophète) ; elle est probablement, à cette époque, l'une des rares familles religieuses arabes, dans un milieu clérical chiite dominé par les Persans.

Dans la seconde partie, « Une vie au service de l'islam », l'auteur met en lumière le rôle que joua son père dans les événements survenus en Irak, depuis la fin de la domination ottomane jusqu'au jour où celui-ci fut arrêté, dans la nuit du 25 au 26 juin 1923. Cette partie est une compilation de notes qu'il a rédigées tout au long des années du djihad de 1914-1917, pendant l'administration militaire britannique de l'Irak (1918-1920), puis dans les années qui suivirent la Révolution de 1920, quand un nouvel État fut fondé par la puissance mandataire britannique.

Une troisième partie est consacrée à l'Iran et aux événements d'Irak consécutifs à l'exil de l'auteur en Iran, en 1922. Cheikh Muhammad al-Khâlisî brosse un tableau de la situation de l'Iran dans une longue lettre qu'il écrivit à son père depuis sa lointaine prison iranienne de Khvâf, à la frontière de l'Afghanistan, où l'avait jeté Rezâ Khân entre août et octobre 1924. Il informe son père, qui vient d'être exilé à son tour en Iran, de ce qu'il a fait depuis son arrivée dans le pays.

La dernière partie évoque les derniers combats de l'ayatollah dans son exil iranien, jusqu'à sa mort à Mashhad, le 5 avril 1925. Depuis la ville sainte de Mashhad, dans le Khorassan iranien, l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî maintient sa fatwa qui interdit aux Irakiens de participer aux élections de l'assemblée constituante. En vain. Des négociations se sont en effet déjà engagées entre les représentants de Faysal et les autres *marja'* d'Irak exilés en Iran. Ces derniers rentrent en Irak après les élections et s'engagent par écrit à ne plus intervenir dans les affaires politiques. L'auteur suggère que leur décision de rentrer en Irak était le fruit de négociations secrètes menées avec le gouvernement irakien et les Anglais avant même leur exil. Ne pouvant revenir sur leurs fatwas interdisant les élections en Irak, ils auraient décidé de quitter le pays en





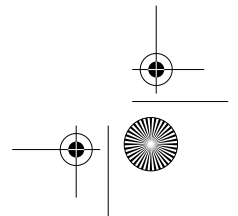
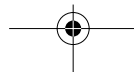
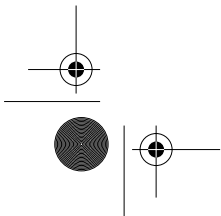
prétextant leur solidarité avec l'ayatollah al-Khâlisî ; en fait, ils auraient simplement quitté l'Irak, le temps des élections. Ce simulacre de consultation populaire légitime le nouvel État irakien. Abandonné, l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî déclare alors avec mépris que ces ulémas « sont retournés à leurs boutiques », pointant ainsi du doigt ce qu'il considère comme de l'opportunisme et leur souci de ménager leur carrière. En 1925, il meurt, empoisonné par un agent du consulat britannique de Mashhad selon son fils.

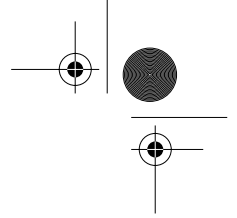
*

* *

C'est probablement dans la seconde moitié des années 1920 que Cheikh Muhammad al-Khâlisî a décidé de rassembler les différentes parties qui constituent *Batal al-islâm*. Sachant que son livre ne pourrait être publié en Iran ni en Irak, en raison de la présence anglaise dans ces deux pays et de son hostilité au deux souverains, Rezâ Khân et Faysal, il envoyait secrètement en Irak les pages qu'il écrivait depuis son exil iranien. Il réussit ainsi à faire entrer une copie de son manuscrit en Irak, demandant à sa famille de le retranscrire en plusieurs copies afin qu'il ne soit pas perdu. Trois « copistes » s'en chargèrent : Cheikh Muhammad Ja'far al-Khâlisî, le fils cadet de Cheikh Muhammad al-Khâlisî, aujourd'hui décédé, Cheikh 'Alî Naqî al-Khâlisî, un petit-neveu de Cheikh Muhammad, et Cheikh 'Abd al-Husayn Diyâ' al-Dîn al-Khâlisî, un cousin germain de Cheikh Muhammad, décédé dans les années 1950. C'est cette dernière version qui nous est parvenue, avec des notes éclairantes du copiste. Les chercheurs qui ont eu accès à ce document, tel le célèbre sociologue irakien 'Ali al-Wardî (1913-1995), ont consulté, dans la ville sainte de Kâzimayn, la version de Cheikh 'Alî Naqî. On ne sait pas si les copies ont toutes été faites à partir de l'original ou si elles ont été recopiées l'une sur l'autre. Dans ce cas, la version en notre possession devrait être la première.

L'original se trouvait dans l'école de l'Imâm al-Khâlisî à Kâzimayn, *Madînat al-'Ilm* ; celle-ci a été pillée dans la seconde moitié des années 1980, durant la guerre qui opposa l'Irak et l'Iran, c'est donc sous la forme de cette version retranscrite que ce texte nous est parvenu. Cheikh 'Abd al-Husayn Diyâ' al-Dîn al-Khâlisî



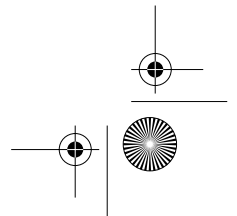
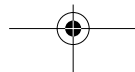
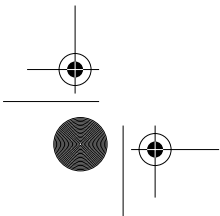


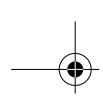
a mis quarante jours pour recopier le manuscrit (du 14 septembre au 23 octobre 1931). À ce moment-là, Cheikh Muhammad est à nouveau dans les prisons de Rezâ Shâh. Le scribe recopie le texte et met bout à bout ce qu'il trouve, en indiquant par des signes quand la continuité ne lui a pas été signifiée par l'auteur. Il était primordial pour la famille que cette copie, seule version restante, ne soit pas à son tour détruite. Conservée dans la zone tribale chiite du sud de l'Irak, hors d'atteinte du gouvernement de Saddam Hussein, elle fut acheminée sous le manteau par des pèlerins irakiens en partance pour La Mecque en 1998. C'était l'aboutissement d'années d'efforts qui permirent de sauver une source irremplaçable pour l'histoire de cette période cruciale de l'Irak.

L'histoire de l'Irak a davantage été écrite à partir des archives britanniques rassemblées au *Public Record Office* ou à l'*India Office Library and Records* à Londres, dans les *Public Security Files of Police* à Bagdad, ou encore dans les *National Archives of India* à New Delhi. Des générations de chercheurs y ont puisé la matière à écrire et à réécrire ce qui ne pouvait être qu'une vision tronquée de l'histoire du pays, précisément par manque de sources irakiennes. Celles-ci étaient souvent d'accès difficile, dans les bibliothèques des grandes familles religieuses des villes saintes chiites. Pendant longtemps, aussi, elles ont été négligées : les chercheurs irakiens, en particulier, sous l'influence des idéaux marxistes ou nationalistes arabes, pensaient dans leur grande majorité que la religion appartenait au passé, jusqu'à ce que la révolution islamique en Iran et le retour de l'islam politique ne viennent les contredire. Ces sources ont alors été la cible du régime irakien, désireux d'effacer la mémoire chiite. Une partie considérable d'entre elles ont été détruites.

Ce livre est l'une des rares sources irakiennes à avoir été sauvées des tragédies à répétition que connaît l'Irak depuis trente ans. Selon un rapport récent de l'UNESCO, plus de 60% de ces sources ont définitivement disparu durant ces trente années, dans les guerres, la répression et les pillages. Si ce n'est pas la moindre de ces sources, un second livre manque à notre compréhension de l'Irak et de l'Iran contemporains : *Fî sabîl Allâh* (« Sur le chemin de Dieu ») où Cheikh Muhammad raconte sa propre vie.

Cheikh Muhammad al-Khâlisî passa l'essentiel de son exil iranien en prison ou en résidence surveillée du fait de son opposition





à Rezâ Shâh et à son fils Muhammad Rezâ. La liste des lieux où il fut successivement condamné est longue : à Khvâf, dans le Kho-rassan, à Téhéran, à Nahâvand, à Malâyir, à Tûy Serkân, où la dynastie pehlevie reléguait ses opposants, à Kâshân, une nouvelle fois à Téhéran, à Yazd, et une dernière fois à Téhéran.

C'est à Tuy Serkân, où il resta onze ans en résidence surveillée, que l'un de ses fils, Cheikh Mahdî al-Khâlisî junior, est né en 1938. Partageant le même nom que son prestigieux grand-père, il a vécu à son tour en exil, ce qui l'a conduit en Iran, en Syrie, puis en Grande-Bretagne. Dans les années 1950, il a fondé avec d'autres ulémas irakiens le parti Da'wa, le plus ancien des partis islamistes chiïtes d'Irak. C'est grâce à ses efforts que le dernier manuscrit de *Batal al-islâm* a été sauvé. La traduction qui est présentée ici a pu être menée à bien par un travail en commun de près de dix années, croisant les archives familiales, la mémoire et les archives britanniques. Cheikh Mahdî al-Khâlisî junior n'a pas failli à la tradition familiale : il porte dans sa chair les marques de son engagement, telle cicatrice à la suite d'une tentative de meurtre commanditée par le chah, telle autre imputée au régime de Saddam Hussein. Comme son grand-père dans les années 1920, il s'est opposé à l'occupation de son pays par des troupes occidentales au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes hier et de la démocratie aujourd'hui. Comme son grand-père jadis, il combat la mise en place par l'autorité d'occupation d'un nouveau système politique et les élections qui sont censées le légitimer. Comme si l'histoire n'en finissait pas de bégayer.

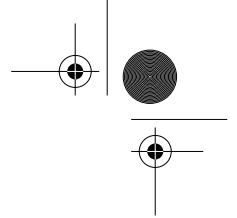
*

* *

N.B. La langue employée est celle d'un homme d'action, autant que celle d'un religieux. Les événements s'y reflètent : ainsi, la lettre de l'auteur à l'ayatollah, écrite en prison, est-elle marquée par de nombreux « persianismes » et par des tournures arabes moins soignées que dans les autres chapitres.

Nous avons conservé les nombreuses bénédictions utilisées par l'auteur. Non seulement elles font partie de la saveur de sa langue, mais elles ont aussi une utilité chronologique, puisqu'elles permettent de dater telle ou telle partie du texte. De même, elles indiquent





le degré de respect envers tel ou tel personnage. Ces bénédictions sont restituées en entier lors de leur première mention, puis simplement rappelées par leur abréviation :

Qaddasa Allâhu sirrahu (qas), Puisse Dieu sanctifier son secret (pour un saint musulman décédé) ;

Rûhî fadâhu (rfh), Puisse mon âme se sacrifier pour lui (pour une personne en vie) ;

Radiya Allahû 'anhu (rah), Puisse Dieu être satisfait de lui ;

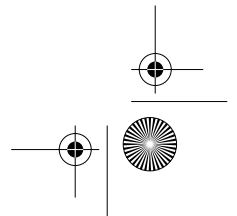
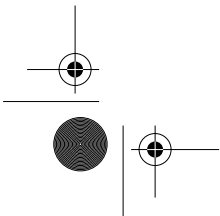
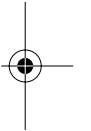
Sallâ Allâhu 'alayhi wa sallim (saw), Que la bénédiction et la paix de Dieu soit sur lui (pour les saints personnages de l'islam, notamment les Imams chiites infaillibles) ;

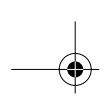
'Alayhi al-salâm (ahs), Que la paix soit sur lui (pour les membres de la famille du Prophète) ;

Rahmatu Allah, Que Dieu lui accorde Sa miséricorde (formule usuelle pour un défunt).

La copie du manuscrit que nous avons utilisée comportait un certain nombre de notes qui sont indiquées par un astérisque. La plupart sont dues au copistes, mais certaines à l'auteur (dans ce cas, nous l'avons précisé).

Toute ma reconnaissance à mon amie Nicole Chaperon qui a suivi ce travail de bout en bout depuis Draka et sans le regard précieux de laquelle il n'aurait pu aboutir.





« À ceux qui, sans droit, ont été expulsés
de leurs habitats seulement parce qu'ils
disent : "Notre Seigneur est Allâh." »

Sourate XXII, *Al-Hajj*, verset 40.

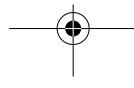
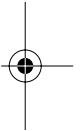
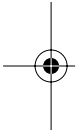
« Et ne crois point que sont morts
ceux qui ont été tués dans le chemin d'Allâh !
Au contraire, ils sont vivants
auprès de leur Seigneur
qui pourvoit à tout pour eux. »

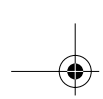
Sourate III, *Âl Imrân*, verset 169.

Héros de l'islam
L'imam al-Khâlisî, né à Kâzimiyya
en 1276 de l'hégire (1861)
et décédé à Mashhad en 1343 de l'hégire (1925)

par Son Excellence le très érudit Cheikh Muhammad,
fils du défunt et saint imam al-Khâlisî, Cheikh Muhammad Mahdî
dont ce livre est la biographie

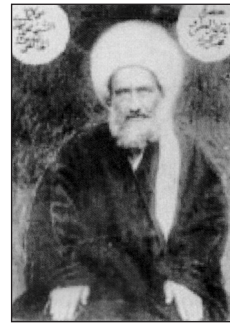
Cette version a été recopiée à partir de l'original par 'Abd al-Husayn Diyâ' al-Dîn al-Kâzimî al-Khâlisî, qui y a ajouté certaines remarques et notes. Le travail du copiste a commencé le 1 *jumâdâ al-ûlâ* de l'année 1350 de l'hégire (14 septembre 1931).





Au regretté défunt, héros de l'*umma* et de la patrie,
le *hujjatulislâm* ayatollah Cheikh Muhammad Mahdî al-Khâlisî.
Que Dieu le fasse reposer en paix !

*« L'univers était trop petit pour toi,
Comment aujourd'hui pourrais-tu être
confiné dans un tombeau ?
Tu as guidé les hommes dans la bonne voie,
Et les hommes n'ont été guidés que par toi. »*
Sayyid Muhammad,
fils de Sayyid Muhsin al-'Amilî al-Kâzimî



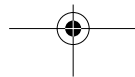
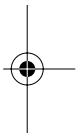
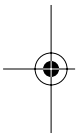
*« Ô musulmans ! Si a été occulté à votre regard
Un être bien guidé, votre Mahdî¹,
alors celui-ci est à son image.
Il est mort, mais il continuera à vivre pour l'éternité.
Et celui-ci² va achever ses actions. »*

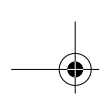
Muhammad Mahdî al-Basîr³

1. Le prénom Mahdî signifie le « bien guidé ».

2. Il s'agit ici du fils de Cheikh Mahdî al-Khâlisî, Cheikh Muhammad, considéré comme digne d'être son successeur.

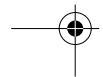
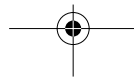
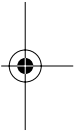
3. Muhammad Mahdî al-Basîr (1896-1974), membre d'une célèbre famille religieuse qui donna de nombreux prédicateurs à la mosquée de l'Imam Husayn à Karbalâ' et premier poète patriote irakien, est surtout connu comme « le poète de la Révolution de 1920 ».

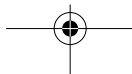
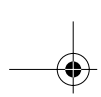


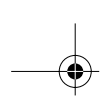


PREMIÈRE PARTIE

**L'un des plus grands hommes
de son temps**





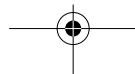
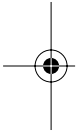


*Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
Louange à Dieu qui met Ses saints à l'épreuve et qui étend Ses grâces à ses ennemis. Les premiers sont patients dans l'épreuve. Les seconds répondent à toutes Ses faveurs par la désobéissance et par la tyrannie. Que justice soit faite à ceux qui ont fait le mal comme à ceux qui ont fait le bien, et que Dieu bénisse le dernier de Ses messagers et de Ses prophètes, Muhammad, et les élus de sa famille et de sa descendance ainsi que tous Ses saints et Ses amis les plus sincères !*

Les lieux de perdition où l'on s'égaré se sont multipliés ces derniers temps comme jamais dans les siècles passés. Les hommes persévérants sont peu nombreux, les sauveurs plus rares encore, tandis que les égarés sont légion. Notre époque a cependant connu un homme persévérant et endurant dans l'épreuve. Il traversa les plus grands malheurs et dut affronter les plus grandes souffrances dans son combat dans la voie de Dieu et dans sa volonté d'appliquer les principes de la religion. Tourmenté, il le fut plus que tous ceux qui ont accompli les deux degrés de la migration et du djihad¹. Il sut combiner le savoir religieux et l'action, puis connut la joie du martyr et la félicité. Il a été à la tête des *sayyid* et l'imam des musulmans et de leurs gouvernants. Je parle de mon père.

Source d'honneur et de fierté, il a été pour moi un modèle. Il a été éduqué dans le roc de la foi, la noblesse et la crainte de Dieu. Sa maturité a renforcé son attachement à ces valeurs et sa vieillesse a accru son humanité et sa grandeur d'âme. Il avait été-

1. L'auteur compare implicitement la « migration » (l'hégire) vers Médine du Prophète Muhammad de sa ville natale, La Mecque, pour fuir les persécutions des païens contre les musulmans, et le djihad qu'il mena depuis Médine contre les païens, à l'exil de son père hors de sa patrie et à son combat contre les Anglais depuis son exil.



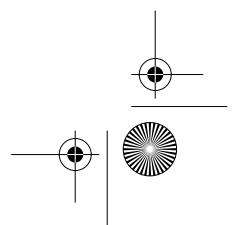
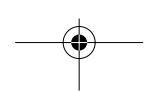
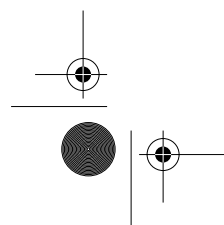
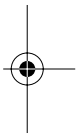
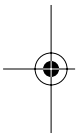


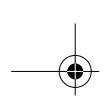
dié la religion lorsqu'il était enfant, il l'a enseignée et en a traité dans ses écrits à l'âge adulte, puis il a délaissé la plume pour dégainer l'épée, et dans sa vieillesse a manié autant la plume que l'épée. Il n'a jamais quitté le champ de bataille, parfois pour attaquer, parfois pour se défendre, clandestinement ou au grand jour, jusqu'à ce que la main du traître et de l'agresseur l'exile de sa patrie par la route des Indes, puis au Yémen, au Hedjaz, et le conduise enfin au Khorassan².

C'est au moment même où, depuis son lieu d'exil, il guidait les musulmans dans la bonne voie et où ceux-ci espéraient son soutien, qu'ils furent soudain confrontés à l'éclipse totale d'un soleil radieux et à la disparition d'une pleine lune dans toute sa beauté. Frappés par la tragédie que fut sa mort, les musulmans enterrèrent, avec lui, tout espoir. Ils désespérèrent de voir quelqu'un se lever pour lui succéder afin de diriger ceux qui professent l'unicité de Dieu et d'assumer la responsabilité de la religion. Mais il en est comme le veut Dieu, le Seigneur des Mondes. Le désarroi anéantit les esprits et les cœurs et les musulmans de tous les pays laissèrent éclater leur peine en s'arrachant les cheveux, se lacérant le visage et se frappant la poitrine.

J'étais, parmi les musulmans, celui qui était le plus affligé par ce malheur. Comment pouvait-il en être autrement puisque le chef défunt des musulmans était mon père, mon maître, mon professeur, mon soutien, mon protecteur, celui en qui, après Dieu, je me fiais le plus? Un océan de science s'était asséché devant mes yeux et un monde d'espoir que je croyais devant moi s'était effondré avec une soudaineté inimaginable. Après cette catastrophe, je suis devenu le plus désespéré des hommes alors que j'avais été le plus combatif d'entre eux. Je suis resté prostré trois mois durant, absent à moi-même, à gémir, à me lamenter, dans un état d'affliction inconsolable. J'étais écrasé de chagrin, comme si toute résistance et tout espoir de réconfort m'avaient quitté. Mes forces déclinaient rapidement, mon corps ne répondait plus, le désordre régnait dans mon esprit, et je ne dormais plus, au point que mon docteur et les visiteurs qui venaient à mon chevet désespéraient de moi.

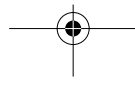
2. La grande province du nord-est de l'Iran, dont Mashhad est la capitale.

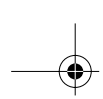




J'étais encore plongé au plus profond de mes peines et de ma léthargie quand je me fis ces reproches : « Les malades n'ont pas à se soustraire, comme tu le fais, aux obligations religieuses. Ta démission te détourne de l'adoration de Dieu le Créateur l'Éternel le Magnanime. » Sortant du sommeil perpétuel des négligents, je me suis retourné vers Lui, sollicitant Son pardon et Son indulgence ; je m'en suis remis à Lui, cherchant à Le satisfaire. Je me suis repenti, en quête de Sa bonté, pensant qu'il me serait peut-être donné de Lui faire savoir mon plus grand espoir et le but de mon existence : rappeler les mérites du défunt maître, faire connaître sa vie, perpétuer ses hauts faits pour la postérité, et suivre ses traces avec l'aide de Dieu.

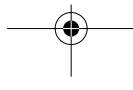
C'est alors que j'ai décidé de rédiger un livre à la louange de mon père, même si l'écriture semble impuissante à rendre compte de ses hauts faits, afin que les gens sachent ce que signifie être un musulman, ce qu'est l'islam en vérité, et pour que ses valeurs et ses actes deviennent un modèle pour tous. Puisse ce récit être pour l'humanité une lumière rayonnante et que Dieu me conseille une méthode et un chemin à suivre dans cette tâche. Je me mets à écrire dès maintenant et fais la promesse de travailler, même si je n'ai ni force ni puissance. Je me repose sur Dieu. À Lui je demande de l'aide, à Lui j'ai recours car Il me suffit en tout. Heureux est celui qui implore Son aide au Protecteur ! Heureux également celui qui reçoit Son aide !

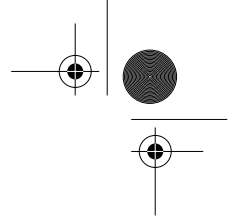




Sa foi et ses conceptions religieuses

Al-Khâlisî est un ayatollah de ce siècle et l'un des plus grands hommes de son temps. Dieu avait pourvu à tout pour qu'il trouve la paix dans sa vie d'ici-bas, mais il a préféré connaître la souffrance, repoussant toute idée de repos vers l'Au-delà. Il aurait pu mener une vie aisée dans ce monde dépravé, mais il a choisi une vie dure et pénible qui lui ouvrait le bonheur de la vie éternelle. Dieu l'avait créé brave, mais il a préféré vivre dans la crainte, les yeux remplis de larmes, le cœur battant et tremblant devant le *mihribân*, enseigner et écrire jusqu'à l'épuisement, compagnon de la nuit des sciences et des livres. Dieu l'avait créé savant, mais il a voulu chevaucher sur les champs de bataille pour défendre sa religion avec l'acharnement du lion le plus impétueux protégeant sa tanière. Il était l'imam des musulmans dans les mosquées, leur chef lors des tempêtes et leur protecteur lorsque le danger s'aggravait. Il lui échut les rênes de l'imitation (*taqlîd*) et la responsabilité de la promulgation des fatwas parmi les croyants en un Dieu unique. Mais le pouvoir ne l'intéressait pas. Il ne se laissait pas impressionner par les fastes de la politique ni corrompre par l'argent et rien ne pouvait le distraire du service de l'*umma*. Il était de tous les hommes celui qui dominait le mieux ses émotions, le premier à s'avancer sur les terrains les plus dangereux, le plus persévérant et le plus loyal, en paroles comme en actes. Les coups du sort ne l'atteignaient pas et aucune calamité ne l'attristait, sauf celles qui nuisaient à la religion et touchaient les croyants. De caractère aimable et de nature tempérée, sauf dans les affaires de la religion, il tremblait devant la volonté de Dieu. Aucune tentation ne pouvait le détourner du droit chemin. Il était le plus ascétique des hommes de son époque, exécrant les biens de ce monde, mais avide des biens de l'Au-delà, qu'il craignait. Ses mœurs ne ressemblaient pas à celles de ses contemporains et il était un étran-





ger parmi eux. Il était doté de toutes les qualités les plus remarquables, alors que les grands hommes des siècles passés ne se sont singularisés que par l'une ou par l'autre.

Al-Khâlisî a été le plus grand homme de ce siècle. Cependant, il a vécu dans une période d'effondrement, si bien que ses qualités sont restées inconnues, car son nom et ses actions auraient fait oublier les noms et les actions de tous les grands hommes. À la lecture de ces mots, le lecteur va sans doute se remémorer ce célèbre proverbe : « Toute fille admire son père¹. » Mais il ne sera pas long à me croire, en lisant ce livre, où il va découvrir ses hauts faits, ses qualités sublimes et son immense science.

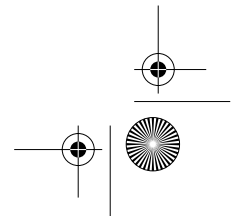
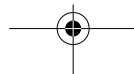
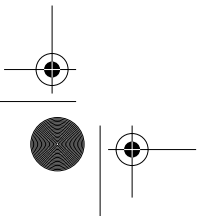
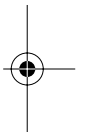
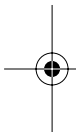
L'ayatollah – puisse Dieu sanctifier son secret (*qas*) ! – est né à Kâzimiyya², dans l'une des provinces de l'Irak arabe, le neuf *dhû al-hijja* de l'année 1276³. Et il est décédé dans la nuit du lundi au mardi, à une heure déjà noire, cette nuit qui est la douzième du mois de *ramadân* de l'année 1343 [5 avril 1925] à Mashhad (le sanctuaire de l'Imam Rezâ), capitale du Khorassan⁴. Il a vécu soixante-cinq années, huit mois et vingt-sept jours, et a été enterré là où demeurent à jamais les plus grands, près du mausolée de l'Imam 'Alî fils de Mûsâ al-Ridâ (Rezâ selon la prononciation persane) – que la paix soit sur lui (*ahs*) ! Tous les habitants de Mashhad lui ont rendu un dernier hommage. La foule qui a accompagné sa dépouille rassemblait plus de soixante-dix mille femmes et hommes qui se frappaient la poitrine et se griffaient le

1. Le féminin semble étrange concernant Cheikh Muhammad, mais le proverbe arabe se réfère au féminin quel que soit le sexe du sujet.

2. Quatrième ville sainte chiite d'Irak, après Najaf, Karbalâ' et Sâmarrâ', Kâzimiyya, aussi appelée Kâzimayn, « la ville des deux Kâzims », abrite les mausolées des VII^e et IX^e Imams chiites infaillibles, Mûsâ al-Kâzim et Muhammad al-Taqî al-Jawâd. La ville est située sur la rive occidentale du Tigre. Elle fait aujourd'hui partie intégrante de Bagdad dont elle est un faubourg.

3. Cheikh Husayn, le père de Cheikh Mahdî, atteste dans un document écrit de sa main, conservé à l'école d'al-Khâlisî à Kâzimiyya jusqu'à son pillage par le gouvernement irakien au milieu des années 1980, que son fils est né le 15 *dhû al-hijja* 1277 de l'hégire, soit le 24 juin 1861 (avec une petite probabilité que ce soit la veille ou le lendemain de ce jour), ce qui s'accorde avec l'âge de la mort de Cheikh Mahdî tel que l'auteur l'indique (65 ans du calendrier islamique, ce qui correspond à 64 ans du calendrier grégorien occidental). L'erreur provient probablement du copiste.

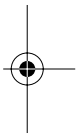
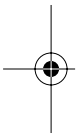
4. Mashhad, la capitale de la province nord-orientale de l'Irak, le Khorassan, abrite le tombeau du VIII^e Imam chiite infaillible, 'Alî Rezâ. C'est, avec Qom, l'une des deux villes saintes chiites d'Irak.





visage. Les pleurs et les lamentations s'élevaient de toutes parts et les larmes coulaient à flots. Le deuil continua pendant tout le mois de *ramadân* et l'on remplaça la fête de *shawwâl*⁵ par de nouvelles cérémonies de deuil. Tous les pays musulmans furent touchés par la tragédie et des cérémonies de deuil s'y déroulèrent durant de nombreux jours et même des mois dans certains pays.

L'ayatollah (*qas*) appartenait à l'une des plus grandes et nobles familles de Kâzimiyya, la famille al-Khâlisî, qui compte aussi de nombreux membres à Khâlis⁶ et ailleurs, dont la plupart sont des ulémas. Ainsi, son père était un uléma et un dirigeant de Kâzimiyya, de même que son grand-père dont l'autorité s'étendait à tout l'Irak. Il portait le nom de Muhammad Mahdî fils de Muhammad al-Husayn fils de 'Abd al-'Azîz fils de Muhammad al-Husayn fils de Cheikh 'Alî. Tous ces aïeux étaient des ulémas. Je ne connais rien de plus sur sa généalogie. Mais certains membres de cette famille ont établi un arbre généalogique qui les fait remonter à 'Alî bin Mazâhir al-Asadî⁷. Toutefois, rien n'indique la véracité de cette généalogie. J'ai toutefois trouvé des documents en Iran qui vont dans ce sens⁸.

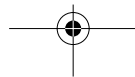


5. Le mois musulman de *shawwâl* débute avec trois jours de festivités, après la fête de rupture du jeûne du *ramadân*, *'id al-fitr*, le 1^{er} *shawwâl*.

6. Khâlis, d'où provient le nom de la famille al-Khâlisî, était à l'époque ottomane un chef-lieu dans le district (*qazâ'*) du Khorassan irakien – qu'il ne faut pas confondre avec le Khorassan iranien (le mot *Khorâsân* désigne l'Orient en persan). C'est aujourd'hui la province de Diyâlâ. À quelque soixante-dix kilomètres au nord de Bagdad, cette bourgade agricole est située au milieu d'une riche campagne irriguée par la rivière Diyâlâ et ses affluents, véritable jardin réputé pour ses palmeraies, ses vergers, notamment de citronniers. Une autre particularité est sa situation au point de jonction entre les trois « pays » d'Irak, arabe sunnite, chiite et kurde. Proche du pays kurde, la ville elle-même est habitée par des Arabes chiites et sunnites. Même si Cheikh Mahdî al-Khâlisî est né à Kâzimiyya, cette configuration de la ville dont est originaire sa famille, avec sa coexistence entre chiites et sunnites, pourrait expliquer en partie son souci d'unité avec les sunnites, qu'ils soient arabes ou kurdes.

7. 'Alî bin Mazâhir al-Asadî fut, aux côtés de l'Imam Husayn, un des martyrs de la bataille de Karbalâ' (680) contre le « tyran » omeyyade Yazîd.

8. Il peut sembler étrange que Cheikh Muhammad ne revendique pas explicitement cette noble généalogie, surtout lorsqu'on connaît l'importance qu'accordent les chiites au lignage. En fait, Cheikh Muhammad se démarque là volontairement d'une pratique qu'il juge contraire à l'islam, et qui consiste à se fabriquer une généalogie fictive, afin de prétendre au statut de *sayyid* par exemple, avec le prestige et les avantages matériels dont ces derniers jouissent chez les chiites. Au-delà du souci de vérité, c'est l'illustration de ses conceptions réformatrices qui lui font accorder davantage de prix à la valeur intrinsèque d'un individu plutôt qu'à son lignage supposé.





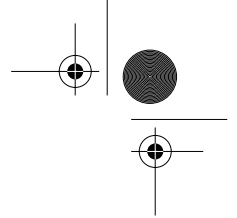
Mais je ne cherche pas à louer son origine en m'appuyant sur les inventions de certains poètes. Il m'importe surtout de rappeler les qualités et les hauts faits d'al-Khâlisî Muhammad Mahdî. Je ne connais pas parmi ses aïeux quelqu'un de plus savant ni de plus noble que lui : « Nombreux sont les pères qui portent leur fils au pinacle, comme les anciens Arabes ont exalté le Prophète de Dieu⁹. »

Il était de taille moyenne, ni trop grand ni trop petit. Il avait un teint assez pâle, virant facilement au rouge, de grands yeux aux larges pupilles, de beaux sourcils bien dessinés, fins et longs, les mains épaisses et la poitrine large. Son visage affable inspirait le respect. On ne le regardait jamais dans les yeux¹⁰. Lui-même regardait toujours devant lui, notamment lorsqu'il marchait, et clignait alors beaucoup des yeux afin d'éviter d'affronter le regard d'un autre. Il était très peu enclin au rire et je l'ai très rarement entendu éclater de rire. Il avait de belles dents, très espacées. Sa peau était fine, et sa barbe, de longueur moyenne, était presque blanche. Il avait une Constitution robuste. Ses membres étaient vigoureux et bien proportionnés, ses mouvements aisés et vifs, et il était rare qu'il s'appuie sur un bâton pour marcher*. Peu disert, tout à la pensée de Dieu et à ses réflexions, il ne parlait qu'à voix basse. Tous ceux qui le voyaient le respectaient, même s'ils ne le connaissaient pas.

9. L'auteur inverse ici l'ordre souvent revendiqué du mérite d'un individu : les ancêtres doivent aussi être fiers de leurs descendants. En insistant sur le relatif anonymat de ses ancêtres, il veut mettre en avant les qualités de son père, prenant ainsi le contre-pied des représentations traditionnelles de la société chiite.

10. Dans la culture orientale, le fait de dévisager quelqu'un ou de le regarder dans les yeux est synonyme de défi. Un regard fuyant devant un interlocuteur marque le respect et non, comme en Europe, l'absence de franchise.

* Il avait pris l'habitude de faire chaque année le voyage du pèlerinage du « Quarantième jour » [voir le glossaire] depuis Kâzimiyya jusqu'à Karbalâ' à pied [une distance d'une centaine de kilomètres]. Il marchait alors d'un pas alerte et décidé, et la fatigue ne semblait pas le toucher. Beaucoup de ceux qui étaient à son service, de toutes conditions, étaient eux très fatigués et souffraient notamment de leurs pieds qui enflaient, même les plus jeunes d'entre eux.



L'islam était chez lui une disposition naturelle

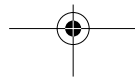
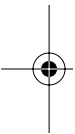
Les valeurs morales fondées sur les principes de la *sharî'a* semblaient innées en lui. C'était comme s'il avait été musulman dès sa naissance et non pas par éducation ou par choix. Et cela est le bonheur le plus élevé et le plus rare qu'un homme puisse atteindre. Considère l'élévation de ses valeurs et tu connaîtras la vérité de l'islam et ce que signifie être musulman !

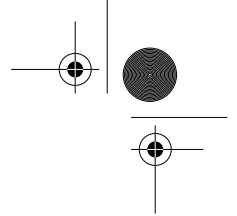
Il y avait chez lui une attitude unitariste¹¹ dans la façon dont il concevait la foi, voyant Dieu comme s'il le regardait attentivement à chaque instant. Il Le voyait avec le cœur et, pour cela, il était importuné par toute action qui n'apportait pas satisfaction à Dieu, ou qui Le mécontentait. C'était comme s'il avait été témoin de l'envoi par Dieu de Son Prophète tout de pureté, comme s'il avait eu la vision de Dieu confiant aux Imams bien dirigés la charge de perpétuer sa prophétie¹². Ceci le forçait à suivre leurs paroles et leurs traces. Ni l'argent ni les honneurs ne pouvaient l'en détourner, car il lui importait avant tout d'appliquer les principes de l'islam.

Quiconque connaît vraiment la *sharî'a* dans sa vérité sait que l'homme peut toujours agir dans le but de plaire à Dieu, car la *sharî'a* guide l'homme vers ce qu'il doit faire ici-bas pour acquérir le bonheur, repousser le mal et organiser son existence, avec la promesse que cela lui sera rendu au centuple dans l'Au-delà. Tous les *faqîh* savent que Dieu a prévu un commandement pour chaque situation. C'est la raison pour laquelle le dogme chiite établit que les pouvoirs absolus et tyranniques sont la conséquence de la corruption des mœurs. En effet, l'homme a la possibilité de choisir entre le bien et le mal, qui lui sont propres, puisque Dieu est le Détenteur suprême de tout ce qui existe et qu'Il est au-dessus de l'idée même du bien et du mal. Qu'on s'en remette à Dieu ne Lui est d'aucun profit, pas plus qu'il ne Lui nuit qu'on se rebelle

11. L'un des thèmes privilégiés de la mouvance réformiste sunnite, l'affirmation du *tawhîd*, l'unicité de Dieu à laquelle tout doit être rapporté, montre ici l'influence des conceptions réformistes sur Cheikh Muhammad et sur son père Cheikh Mahdí, ainsi que leur ouverture aux courants d'idées prévalant chez les sunnites.

12. Les chiites duodécimains reconnaissent une lignée de douze Imams infaillibles, dont les *hadîth* sont un complément nécessaire pour comprendre la prophétie de Muhammad.





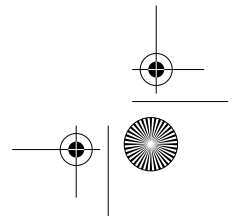
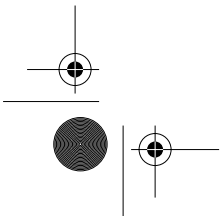
contre Lui. S'il en est ainsi, alors toutes les différentes actions de l'homme, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande, peuvent être considérées en fonction des principes de la *sharî'a*, car viser par ces actions à plaire à Dieu le Très haut est une adoration de Dieu. Ce que l'homme accomplit pour satisfaire Dieu, s'il le fait pour Le contenter, est source de bonheur et de paix pour l'humanité et fonde l'organisation de ses affaires ici-bas, que ses bénéfiques en aillent aux individus ou à l'ensemble de la société.

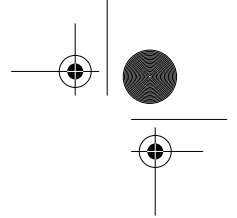
Mais les musulmans, au cours des siècles, ont oublié ce qu'est l'adoration en islam. Ils ont estimé qu'elle se limite à la prière et au jeûne, et ont blâmé ceux qui regardaient au-delà. Les traités des *mujtahid* ont insisté sur ces deux manifestations de la foi, en ignorant tous les autres préceptes de la religion ; les livres de *fiqh* les ont aussi cachés. C'est pour cela précisément que le statut des *mujtahid* a été ébranlé et que les rênes de leurs pays sont passées dans d'autres mains que les leurs. Les gens pieux ne voient plus rien d'autre aujourd'hui que la prière et le jeûne. Les ulémas qui se sont ainsi coupés de la vraie religion se sont isolés du peuple. La religion a été accusée de leurs manquements, car ce qui est dit au nom de la religion est naïvement jugé conforme à la *sharî'a*. Mais l'ignorant ne sait pas que les prescriptions de la *sharî'a* ne sont pas celles que prônent ces ulémas. Ces derniers prétendent agir au nom des musulmans et, bien plus grave, trahissent les principes de la *sharî'a*. À leur différence, al-Khâlisî incarne le vrai musulman. Regarde son adoration de Dieu, alors tu connaîtras l'islam.

Aspects particuliers de sa piété, ses prières et son jeûne

J'ai compris sa piété alors qu'il avait quarante ans. Je devais être son compagnon jusqu'à la fin de sa vie, et ne l'ai jamais vu délaissé les exercices surrogatoires de dévotion¹³, été comme hiver, la nuit ou le jour, en voyage ou dans sa maison. Rien ne pouvait l'empêcher de se lever la nuit pour accomplir ces prières,

13. *Nawâfil* en arabe désigne les prières recommandées ou surrogatoires en plus des prières quotidiennes obligatoires auxquelles elles sont rattachées. La prière de minuit (*tahajjud*) est également recommandée. L'horaire de cette dernière prière est de minuit jusqu'à l'aube.





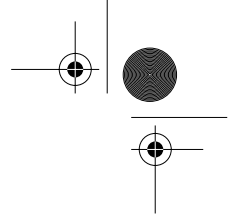
ni le froid ni la fatigue. Rien ne pouvait non plus l'en détourner pendant la journée, ni la chaleur ni le travail.

Je le revois sur les champs de bataille. Occupé à ses surrogations du jour et de la nuit, il ne manquait jamais l'heure des prières¹⁴. En pleine guerre contre les Anglais, à Ahwâz¹⁵ ou ailleurs, il ordonnait souvent une prière collective sur le champ de bataille¹⁶. Les rangs se formaient dès l'heure fixée. Il priait pour les musulmans, et ceux-ci, bardés d'armes, portés par la présence de Dieu, par la fierté et l'esprit d'héroïsme, manifestaient aux yeux de tous la même détermination que les soldats de l'islam au temps du Prophète et des Imams bien dirigés. Durant toute la période dont je fus témoin, il s'appliqua à respecter les heures de la prière, et l'aube le trouvait toujours en train de prier. À l'except-

14. Les chiïtes regroupent les cinq prières obligatoires quotidiennes en trois temps de la journée : la prière de midi et de l'après-midi ensemble, ainsi que celles du soir et de la nuit, ce qui leur laisse une plus grande latitude dans le choix du moment pour l'accomplissement de chaque prière. Les chiïtes ont ainsi une réputation de laxisme dans leurs prières quotidiennes. L'insistance de Cheikh Mahdî pour le respect des heures des prières, mise en exergue par Cheikh Muhammad, est une illustration de leur désir de ne pas se distinguer des sunnites dans les rites. C'est aussi une influence des idées réformistes prônant un strict respect des rites.

15. Ville et région de l'Arabestan iranien (aujourd'hui Khouzistan) qui prolonge en territoire iranien les marais du sud de l'Irak.

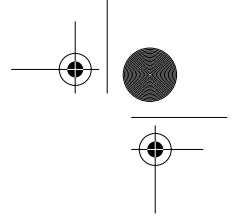
16. À l'époque ottomane, la pratique de la prière collective en Irak était surtout le fait des sunnites, les chiïtes répugnant, entre autres raisons, à prier derrière un imam sunnite. À la différence de l'Iran, où l'État se définit comme chiïte et où les *emâm jom'a* qui dirigeaient la prière étaient nommés par le gouvernement, en Irak les chiïtes ne reconnaissaient aucune légitimité religieuse au gouvernement sunnite ottoman. Mais le refus de tout lien avec un État sunnite n'était pas la seule raison de la rareté des prières collectives chez les chiïtes irakiens : la concurrence entre les *marja'* des villes saintes, lorsqu'elle devenait trop exacerbée, rendait difficile une telle pratique. La raison alors invoquée, à savoir l'illégitimité de la prière derrière un imam en période d'Occultation du dernier Imam, visait à cacher cette réalité. En fait, les *mujtahid* avaient depuis longtemps déjà récupéré à leur profit cette attribution des Imams infaillibles. Les *akhbârî* avaient certes dénié aux *mujtahid* le droit de diriger la prière du vendredi. Mais depuis leur défaite, à la fin du XVIII^e siècle, il était acquis qu'un *mujtahid* pouvait diriger la prière du vendredi. La réhabilitation de la prière collective, notamment celle du vendredi, considérée comme un rite majeur de mobilisation sociale, était l'un des thèmes de la mouvance réformiste. L'ayatollah Mahdî al-Khâlisî et son fils, Cheikh Muhammad, en furent les premiers promoteurs en milieu chiïte. Ils furent par là même les précurseurs d'une pratique dont s'inspirera plus tard Khomeyni, pour qui la prière collective du vendredi devait être un moment fort de la mobilisation populaire. En Irak, la prière collective du vendredi est devenue l'enjeu privilégié de l'affrontement entre les religieux chiïtes et le régime de Saddam Hussein depuis 1980.



tion d'un jour, à Karbalâ'. Il avait veillé le plus clair de la nuit, occupé à diriger les combats des musulmans, et s'était endormi peu avant l'aube. Il se réveilla juste au lever du soleil, tandis que le matin irradiait déjà sa lumière. Je le vis alors très inquiet sur le déroulement de la journée. Il se hâta de faire sa prière du matin, puis dit : « Jamais je n'avais fait la prière du matin en retard, et cet accident me fait craindre qu'un grand malheur n'arrive aujourd'hui. » Il n'avait pas terminé sa phrase que nous apprenions l'entrée des soldats anglais à Karbalâ' et l'encerclement de la ville. De concert avec l'ayatollah al-Shîrâzî (*qas*), ils décidèrent de faire mouvement vers Najaf. Des émissaires anglais vinrent m'inviter, de même que le fils de l'ayatollah al-Shîrâzî et plusieurs dirigeants de Karbalâ', à rencontrer les Anglais. Certains répondirent à l'invitation et furent arrêtés sur-le-champ par les Anglais. Pour ma part, je me cachais. Des affrontements éclatèrent peu après entre nous et les Anglais. J'y reviendrai en détail plus loin si Dieu le Très haut le veut.

La nuit de son décès, encore, sa piété me stupéfia. Je rentrais dans sa chambre deux heures après la tombée de la nuit. Ses douleurs à la poitrine étaient de plus en plus aiguës, et j'avais entendu son râle depuis l'extérieur de la chambre. Son souffle devenait de plus en plus court. Il me dit : « Aujourd'hui, je n'ai pas pu prier dès la première heure car mes douleurs à la poitrine ne se sont calmées que quelques minutes. J'ai profité de ce moment de répit pour prier, seul et rapidement, et je n'ai pas fait de surrogations. » Malgré son extrême faiblesse et ses douleurs, il s'appliquait en effet aux multiples surrogations du *ramadân*. À peine avait-il terminé de parler que son esprit quitta ce monde.

Je ne me souviens pas qu'il ait manqué un jour de jeûne du *ramadân*, car il choisissait de ne pas voyager durant ce mois et aucune des contingences d'ici-bas ne pouvait le forcer à négliger de devoir. Sauf l'année 1334 [1916], lorsque les Anglais attaquèrent sa précieuse personne et qu'il se retira de Kût pour aller vers 'Alî al-Gharbî, puis vers 'Amâra. Rappelons qu'il avait réussi à chasser les Anglais de la première ville après avoir été assiégé dans la seconde. Cela se passait pendant le *ramadân*. Il ne renonça pas pour autant au jeûne, qu'il termina en *shawwâl*. De retour à Kût, il s'y installa pour faire son jeûne en plein mois de juillet, alors que la chaleur avait déjà atteint des sommets. Il jeûna tout au

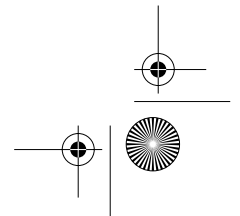
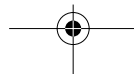
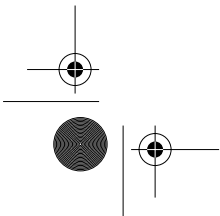


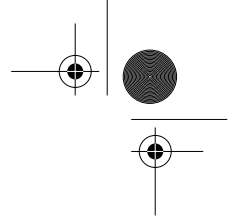
long de ces journées, au plus fort de leur chaleur et en pleine activité liée à la guerre. Chaque fois que je m'employais à retarder son jeûne jusqu'à ce que la chaleur tombe, il s'y refusait. Parmi ses compagnons, il était d'ailleurs le seul à jeûner. Doté d'une force de caractère étonnante, il ne prêtait pas attention aux petits maux qui auraient pu le faire renoncer.

Pendant le mois de *ramadân* où il est décédé, j'étais à son service. Il était anéanti de voir les musulmans faire retraite et abandonner la *shari'a*. Constatant les malheurs qui s'abattaient sur eux de toutes parts, il décida de jeûner. Je craignais qu'il ne disperse ses dernières forces et tentais en vain de l'en empêcher. Je lui dis : « Le jeûne n'est pas indiqué pour toi, car ta passion et ta nervosité, que tu as domptées mieux que mille dompteurs, sont déjà jugulées. » Je lui fis valoir qu'il n'avait nul besoin de jeûner pour calmer ses passions, qu'au contraire, le jeûne était indiqué pour des gens comme Rezâ Khân¹⁷ qui font couler le sang et ont recours sans retenue à la violence pour assouvir leurs passions et leur folie. Il me répondit : « Ce que tu viens de dire aussi montre que tu as atteint toi-même le plus haut degré de la passion et de la folie, car on sait bien que les pulsions mauvaises de nos âmes ne meurent jamais. » Comme je désespérais de le convaincre, je rassemblai autour de lui beaucoup de monde afin qu'on m'aide à le dissuader, sans plus de résultat. Les médecins arrivèrent à leur tour pour lui interdire de jeûner et dirent : « Son caractère n'a pas été abattu par la maladie. Qu'il essaie le jeûne un ou deux jours, et s'il voit que cela lui est nuisible, qu'il arrête. » Ils disaient cela, le connaissant et par respect pour lui, parce qu'ils voyaient qu'il ne pouvait arrêter de jeûner sans de graves conséquences psychologiques. Je lui dis : « Tu es déjà faible et il n'est pas bon pour toi de jeûner. » Il me répondit : « Assez, tu te fais trop de souci pour mon sort personnel, au point que tu déraisonnes ! Je pense qu'il est prouvé que dans le jeûne est la santé du corps. L'homme a un regard perspicace sur lui-même. » Incapable de le convaincre, je lui suggérai de voyager durant ce mois¹⁸, mais il me dit : « Maintenant que la nouvelle lune

17. Rezâ Khân fit un coup d'État militaire en Iran avec l'aide des Britanniques en 1921. Il se fera couronner roi en 1925.

18. Les voyageurs étant dispensés du jeûne, c'était probablement là un stratagème utilisé par Cheikh Muhammad afin de pousser son père à l'interrompre.





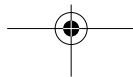
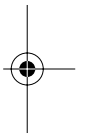
du *ramadân* est apparue, je ne délaisserai pas mon jeûne ni ma surérogation la nuit, même si je pars en voyage. »

Lorsque arriva le dixième jour du mois, il fut pris d'un violent malaise cardiaque après la prière de l'après-midi. Un médecin vint le voir à notre demande et le contraignit à rompre le jeûne dès le soir. Je l'ai vu alors troublé au plus haut point, non par la douleur, mais par sa rupture de jeûne, et il dit : « Maintenant, j'ai été contraint de laisser le jeûne de façon licite, aussi préparons-nous pour le voyage. » Aussitôt, nous décidâmes d'entreprendre les préparatifs du départ. Mais le poison qu'on lui avait fait absorber ne devait pas lui en laisser le temps, car le destin et la volonté de Dieu s'y opposèrent. Acceptons la volonté divine et remettons-nous-en à elle !

Toute sa vie, il avait brûlé du désir de faire le pèlerinage et de visiter la tombe du Prophète et des Imams d'al-Baqî'¹⁹, ainsi que celle de Rezâ, pour compléter ses rites d'adoration. Le manque d'argent l'en avait empêché car il ne possédait rien des richesses de ce monde et refusait l'argent des musulmans sur lequel il ne considérait pas avoir de droit. Le reste, il le dépensait pour ceux qui étaient dans le besoin. Mais quand Dieu le Très haut sut cela, Il fit réaliser sa demande par les mains de ses ennemis et lui permit ainsi de s'acquitter de son devoir : les Anglais l'exilèrent vers l'Inde, puis le Yémen, en pleine saison du pèlerinage, et il eut ainsi l'honneur de visiter les tombeaux du Prophète et des Imams infailibles. Comme les Anglais continuaient à lui refuser de revenir en Irak, il partit pour l'Iran et, après avoir quitté Qom, put se rendre sur la tombe de Rezâ – que la bénédiction de Dieu soit sur lui (*saw*) : c'est près de ce noble tombeau qu'il mourut et que se trouve sa tombe²⁰. Aucun des ulémas qui avaient été exilés avec

19. Le cimetière d'al-Baqî', à Médine, renfermait, jusqu'à leur destruction par les wahhabites en 1804, puis en 1926, les tombes de saints personnages parmi lesquels de nombreux Compagnons du Prophète, sa fille Fâtima, épouse de 'Alî et mère de Hasan et de Husayn, et plusieurs Imams chiites infailibles : le II^e Imam, l'Imam Hasan, le IV^e Imam, l'Imam 'Alî Zayn al-'Abidîn, et le V^e Imam, l'Imam Muhammad al-Bâqir. La tombe du VI^e Imam, l'Imam Ja'far al-Sâdiq, est située à Médine en dehors du cimetière. Les chiites complétaient habituellement leur pèlerinage à La Mecque par la visite de la tombe du prophète à Médine et par celle de ces tombes, notamment dans ce cimetière situé à proximité.

20. La tombe de Cheikh Mahdî al-Khâlisî est toujours visible dans l'enceinte du sanctuaire de l'Imam Rezâ à Mashhad, dans l'*eyvân* de Dâr al-Siyâda (la demeure des grands hommes), en face du tombeau de l'Imam Rezâ.



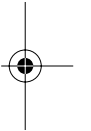


lui n'eut un tel destin. Tous rentrèrent de Qom vers le pays d'où ils étaient venus.

Il veillait à ne rien conserver de ce qu'il recevait au titre des devoirs religieux financiers du musulman, le *khums*, la *zakât*, les *waqf* et la *sadaqa*²¹, car il préférait promouvoir les principes de la religion et se consacrer entièrement à des œuvres d'utilité publique pour les musulmans. Toute sa vie, il considéra que cela était plus important que d'amasser des richesses et il aidait les pauvres avec son argent personnel. Il n'avait donc pas d'argent provenant de la *zakât*, des *waqf* ou de la *sadaqa*. Et ce qu'il transforma en *waqf* à l'école de Kâzimiyya provenait de donations de charité prévues à cet effet et non de sa fortune personnelle*.

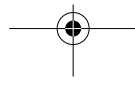
Sa bravoure dans le djihad

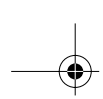
Parmi les hommes de ce siècle, nul ne se montra plus déterminé et brave dans le djihad, ni plus courageux à la guerre. Il était habitué à endurer tous les malheurs qui pouvaient survenir. Rien ne le préoccupait plus que la faiblesse des musulmans et leur indifférence pour les choses de la religion. Rien ne l'alarmait plus que le peu d'ardeur des ulémas à lever le drapeau de la religion et à assu-



21. Les chiïtes ne reconnaissant pas la légitimité des pouvoirs politiques en place, en période d'Occultation du dernier Imam, seule autorité légitime à leurs yeux, ils ne paient donc pas les impôts islamiques au gouvernement, mais à leurs *mujtahid*. En leur qualité de représentants des Imams, les *marja'* recevaient ainsi des sommes considérables de tous leurs fidèles de par le monde.

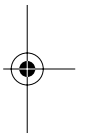
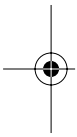
* Cependant, il n'était pas privé de ces ressources et de ces aumônes, même si c'était peu de chose – puisse Dieu être satisfait de lui (*rah*) ! Il a transformé en *waqf* ses livres personnels pour l'école mentionnée et y a adjoint une grande partie de sa maison, dont il était propriétaire, au titre des *waqf*, qu'il a ensuite étendus à la fondation de l'école. Sa décision de faire un *waqf* de sa maison a été approuvée et imitée par beaucoup d'ulémas et toute la population. Ils ont fait comme lui, par exemple pour un canal d'irrigation vers une maison, à des fins privées et familiales. Il accepta cette décision, à condition que ce soit aussi à des fins religieuses et que la maison serve d'école privée. Pour toutes autres choses concernant la charité dont Dieu délimite le champ, il suivait toujours la parole du Prophète (*saw*) : « Acquérir une chose facilement est plus utile que de l'acquérir difficilement. » Il est mort avec les trois qualités que rapporte le *hadith* du Prophète : « L'action de l'homme, quand il meurt, n'est prolongée que de trois manières, par une action charitable qui se perpétue, par un fils valide (il suffit de mentionner Son Excellence l'auteur) et par une science profitable à d'autres » (un chapitre sera consacré au rappel de ses publications et de leur importance).





mer la direction religieuse. On peut dire que ces ulémas avaient peu en commun avec lui.

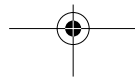
Ceux qui vont lire la vie de l'ayatollah al-Khâlisî auront peut-être du mal à l'admettre, mais on ne peut que se rendre à l'évidence : il était le plus courageux des hommes connus pour leur courage dans ce siècle. Les récits illustrant son courage et sa bravoure, que nous allons évoquer, donneront peut-être une fausse idée de lui. Car lorsque l'on considère les actes d'un homme, l'imagination les replace dans l'époque avec toutes sortes d'idées reçues qui ne peuvent donner une image vraie de cet homme, alors que ce ne sont là que des éléments d'information parmi d'autres. Ainsi, à la lecture des hauts faits de l'ayatollah (*qas*) sur les champs de bataille, on se représentera peut-être un homme vivant dans l'opulence. On s'imaginera éventuellement que c'était un homme prétentieux, uniquement préoccupé des choses de ce monde, aimant le pouvoir et l'autorité, et doté de bien d'autres caractères courants aujourd'hui. C'est là une conception propre à l'époque où nous vivons mais qui ne correspond pas aux dispositions morales naturelles de l'ayatollah (*qas*). Pour faire prendre conscience de ce qui le distingue et le rend unique (*qas*), il faut décrire ses autres qualités, qui ne se reflètent pas toujours dans ses actions, telles que les voient les contemporains. Puissent les hommes intègres de l'*umma* et ses dirigeants s'en inspirer !

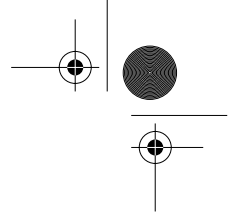


Son ascétisme

Il semblait être naturellement disposé à l'ascétisme qu'il concevait sous son véritable aspect, tel que la *sharî'a* le prescrit, pour que l'homme puisse réaliser tous les aspects du bonheur. À ses yeux, l'ascétisme n'impliquait pas de se détourner des bienfaits que Dieu a mis à notre disposition. Il ne cherchait pas non plus à jouir d'une meilleure nourriture, ni à s'habiller plus richement, ni à entreprendre des constructions prestigieuses. Mais si ces biens étaient le fruit des efforts d'autrui, il ne les refusait pas ni ne le fuyait. Voilà ce qu'est l'ascétisme commandé par la *sharî'a*.

Il connaissait ce bas monde et le considérait avec le plus grand mépris. Un échec dans ce monde ne l'attristait pas davantage qu'un succès ne le réjouissait. Telle est la signification de l'ascétisme véritable. Comme Dieu le Très haut a dit : « Afin que vous

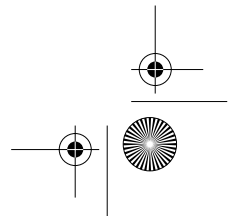
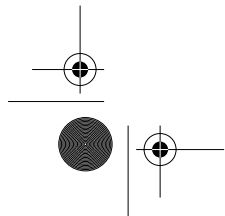
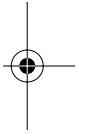


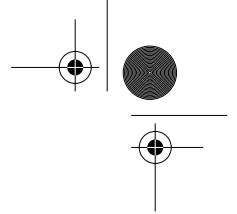


ne preniez pas mal vos échecs ni que vous vous réjouissiez de vos réussites. » Comment l'homme raisonnable pourrait-il se réjouir de recueillir des biens éphémères ? Comment l'homme doué de conscience pourrait-il être triste ou avoir la nostalgie des choses passées ? Quelqu'un demanda un jour en sa présence : « Mais qui regarde le monde d'ici-bas avec l'œil perspicace de celui qui réfléchit ? » Lorsqu'il entendit cela, il dit : « La capacité de discernement est par essence l'exception. La plupart des hommes portent sur le monde d'ici-bas un regard borné et ignorant, et pourtant ils sauront un jour ce qu'est la vie. » Sa conscience aiguë des choses de ce monde est la preuve suffisante qu'il avait bien atteint un degré élevé de l'ascétisme. Comme l'a dit 'Alî, le Prince des Croyants (*saw*) : « Le véritable ascète est celui qui a compris l'imperfection de ce bas monde. » Si je voulais rappeler son degré d'ascétisme, ce livre n'y suffirait pas. Qu'il me suffise de quelques exemples pour l'illustrer.

Je le revois encore, habitant une maison d'une seule pièce, sans porte et sans meuble, livrée au froid le plus intense en hiver. Il partageait avec ses enfants une seule couverture usée et les menus quotidiens se limitaient au pain et à l'eau. Ce n'était pas là le fait d'une négligence ou de privations dues au manque d'argent. Car il aurait pu garder l'argent qu'il recevait des musulmans, s'il avait voulu, pour profiter des douceurs de la vie. Mais il considérait que cet argent ne devait pas lui revenir, et il ne gardait que la somme à laquelle il estimait avoir droit, distribuant le reste aux musulmans, et plus particulièrement aux nécessiteux.

Un jour, nous avons préparé un plat de grains de blé bouillis à l'eau et il n'avait pas permis d'acheter du beurre pour l'assaisonner. Alors que nous étions en train de déjeuner, un mendiant, le ventre creux, se présenta à la porte et nous lui donnâmes de cette nourriture. Le mendiant dit : « Faites pour vous-mêmes de la meilleure nourriture et donnez cette nourriture aux pauvres ! Mais si vous vouliez bien me donnez la nourriture de Son Excellence le cheikh... ? » Mon père (*qas*) me fit signe de prendre le bol qui était entre ses mains et de le donner au mendiant. Ce que je fis. Mais lorsque le mendiant comprit que c'était bien la nourriture du cheikh, il s'exclama : « Et qui peut manger cela ? » Il la laissa et tourna les talons en maugréant. Or, ce même jour, mon père reçut beaucoup d'argent. Je me réjouissais déjà de pouvoir acheter du



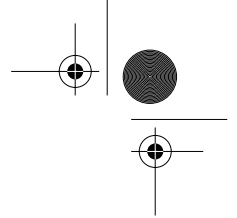


beurre pour le dîner, mais il ne dit rien. À peine la nuit était-elle tombée qu'il distribua tout l'argent aux pauvres et qu'il ne lui en resta pas même un seul sou.

Dans mon enfance, la grossièreté des vêtements, l'indigence de la nourriture ou de l'habitation me répugnaient. Je recourais à tous les stratagèmes pour avoir une vie plus aisée. Mais, chaque fois, je ne faisais qu'accroître ses privations et son endurance. Je chargeai l'un de ses compagnons de lui faire comprendre mes souhaits et sa réponse fut : « Cela fait déjà quarante ans que je suis dans cette situation. Je ne sais pas si l'avenir se passera comme s'est passée ma vie, faite jusqu'à présent de restrictions. De toute façon, il ne serait pas sage de corrompre le temps qui me reste à vivre, surtout s'il ne s'agit que de quelques jours. »

Alors qu'il était enfant et adolescent, il vivait avec son grand-père Cheikh 'Abd al-'Azîz, qui était le chef religieux de la ville de Kâzimiyya. Il se souvenait que les délégations affluaient de toutes parts dans la maison qui ne désemplissait pas d'invités, de nuit comme de jour, et que son grand-père dépensait son argent avec une prodigalité qu'aucun de ses contemporains ne pouvait égaler. Il n'eut pas le même destin. Pour lui, l'acquisition des connaissances, l'enseignement et l'écriture étaient plus importants. Il considérait sa maison comme un simple lieu où passer la nuit et évitait de profiter des largesses de son grand-père ; il en fut ainsi après son grand-père, avec son père et, après la mort de son père, avec moi. Il incitait ses enfants à délaisser les plaisirs et à s'habituer aux privations et aux efforts, dans le train de vie, comme dans toutes choses, car il pensait que c'était plus sain pour le corps et plus approprié pour le travail. Il nous a ainsi appris à nous contenter de ce que nous avons. Les événements ne nous ont pas contraints à changer cette habitude, alors que nous jouissions par ailleurs du plus grand des bonheurs et de la plus complète des nourritures.

Un jour qu'il était déjà âgé, j'évoquais avec lui l'éventualité de changer ses habitudes alimentaires et vestimentaires, changement nécessaire, lui disais-je, pour entretenir ses forces, pour mieux combattre ses ennemis et servir l'islam. Il me répondit en citant des paroles du Prince des Croyants 'Alî (*saw*) : « Voici ce dont s'est nourri le fils d'Abû Tâlib ['Alî], et cela l'a-t-il affaibli ? », « L'arbre du désert n'a-t-il pas un bois plus dur ? » ou encore « Le

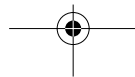
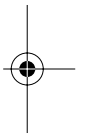
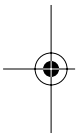


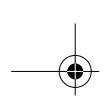
feu de la fournaise de l'été n'est-il pas plus lent à s'éteindre et n'est-il pas plus rapide à reprendre ? »

Un autre jour, alors qu'il était sur le champ de bataille près de Kût et qu'il mangeait ce que mangent les plus pauvres des soldats, je lui dis : « Nous avons assez fait la guerre. Revenons dans notre ville, parce que cela a déjà duré trop longtemps. » Il se mit alors en colère au point que son visage s'empourpra : « Es-tu devenu lâche ? Tu nous invites à repartir, mais est-ce qu'il restera quelqu'un sur le champ de bataille si nous le désertons ? Est-ce que tu veux que les Anglais s'emparent des pays d'islam ? » Je lui répondis : « Tu sais que la poursuite de la guerre, aux yeux des soldats, et la sauvegarde des pays d'islam sont suspendues à ta présence sur le champ de bataille. Ton influence sur le cours de la guerre est plus grande que celle de tout autre commandant, le plus galonné fût-il. Alors, pourquoi es-tu aussi avare pour toi-même ? Pourquoi dépenses-tu moins que le simple soldat ? Pourquoi ne te preserves-tu pas pour les musulmans et ne dépenses-tu pas pour toi au moins ce que dépenserait le dernier des officiers ? » Il répondit en souriant : « Est-ce avec ce genre d'argument que tu voudrais me leurrer sur ce que je dois faire et ne pas faire ? Ne te fatigue pas, je ne changerai pas. Je considère qu'être dur avec soi-même est la voie la plus sûre pour préserver son âme. C'est aussi le moyen d'être l'égal des pauvres et de rechercher leur amitié. »

À Kâzimiyya, il subvenait à toutes les dépenses des étudiants qui étaient dans son école, se montrait généreux avec les pauvres qui comptaient sur lui, et économisait également pour lui et pour ses enfants. Je m'entretins avec lui un jour de ce qu'il m'avait réservé comme traitement mensuel, qui était moins que celui que recevait la première classe des étudiants de l'école, et je lui dis : « Si les traitements sont fonction du savoir, je suis prêt à passer l'examen pour prouver que je suis plus savant que tous les étudiants. Pourquoi donc mon traitement est-il plus bas que le leur ? » Il répondit : « Tu as le gîte et le couvert. Eux non. Il serait juste que ton traitement soit plus bas encore que celui que tu reçois maintenant. »

Un hiver, un de mes frères eut besoin d'un manteau en laine et l'un de ses compagnons lui suggéra d'en acheter un. Au même moment, il regardait un étudiant de l'école, originaire de Tabrîz, qui portait un manteau déjà usé, et dit : « Celui-ci (il désigna le



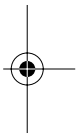
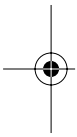


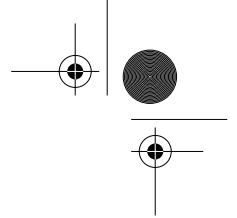
Tabrîzî) n'a pas de manteau digne de ce nom. Quand tu lui auras acheté un manteau, j'en achèterai un pour mon fils. » Et il ordonna d'acheter un manteau pour le Tabrîzî.

Sa rudesse écartait de lui quiconque aurait désiré partager avec lui les plaisirs de la vie, à l'exception de ceux qui lui prodiguaient l'amour le plus sincère et qui cherchaient, comme lui, à satisfaire Dieu. Même parmi ses compagnons, certains lui faisaient des reproches, et beaucoup d'ulémas, qui l'avaient accompagné sur le champ de bataille, l'abandonnèrent parce qu'il les nourrissait comme il se nourrissait, et qu'il mangeait comme mangeaient les plus pauvres des moudjahidin.

Je me souviens de l'avoir vu dans la sainte Mashhad, au Khorassan, déjà vaincu par la faiblesse, dans une maison misérable, sans meuble, se nourrissant de mets frugaux qui ne parvenaient pas à le fortifier. Je pris la décision de lui donner un régime mieux adapté à son état et une maison convenable. Malgré la dureté de ses épreuves, il me l'interdit de la façon la plus catégorique, jusqu'à ce qu'arrive le mois de *ramadân*. Il voulut alors jeûner. Comme je l'ai déjà dit, j'appelai des médecins qui lui imposèrent de changer de nourriture et de maison, et le mirent en garde s'il ne le faisait pas. Il accepta finalement de changer légèrement son régime alimentaire, mais non de maison, prétextant les contraintes du jeûne. Il craignait, cependant, de contrevenir aux indications des médecins, ce qui est interdit par la *sharî'a*. Comme il n'avait pas le cœur tranquille, je lui dis un jour pour le mettre à l'aise : « Est-ce que tu ne vois pas que le monde d'ici-bas est un don de Dieu pour alléger la détresse du croyant ? Penses-tu que Dieu le Très haut a voulu que le croyant connaisse une telle détresse et qu'Il a dépensé Ses efforts pour créer ce monde afin de refuser ensuite au croyant d'en profiter ? Que signifie cette parcimonie dans ton train de vie ? Quelle valeur a donc le monde d'ici-bas pour susciter chez les uns tant d'amour et tant de rejet chez les autres ? Je ne pense pas qu'il ait tant de prix pour qu'on s'en écarte et s'en détourne ainsi. »

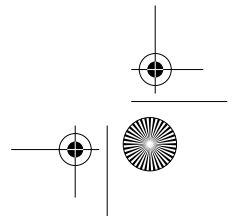
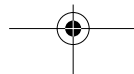
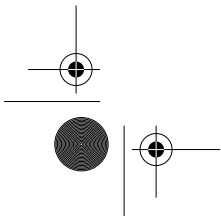
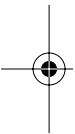
Et il dit en souriant : « Les excuses de la religion ne sont pas une invention de l'homme pour lui-même. Elles visent à rendre l'homme heureux et à servir son intérêt. Celui qui veut comprendre les vrais principes de la *sharî'a* doit d'abord considérer leur sens premier et chercher ensuite leur sens caché. La *sharî'a*

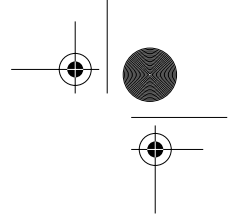




commande l'amour et l'ascétisme ; les prophètes, les Imams et les saints ont agi selon ces principes. Le monde d'ici-bas et ce qu'il contient ne valent pas plus devant Dieu que les ailes d'un moustique ou des rognures d'ongle. Aussi, comment concilier les deux choses et pourquoi Dieu a-t-il ordonné de pratiquer l'ascétisme et de se détacher du monde d'ici-bas, si celui-ci n'est rien ? Poser la question du renoncement ne signifie pas qu'il faut donner une grande importance au monde d'ici-bas ni que Dieu le Très haut y poursuit des fins propres qui restent cachées aux hommes. Le renoncement ne signifie pas non plus qu'Il a créé le monde d'ici-bas avec difficulté et qu'il ne Lui est pas indifférent qu'on puisse en jouir et que cette jouissance puisse ou non Le contenter. Non. L'ascétisme et se détourner des choses de ce monde trouvent leur raison dans le fait qu'ils sont une source de plaisir et de bonheur pour l'homme. En effet, le luxe, la construction de grandes maisons, la profusion de vêtements et de meubles de prix coûtent aux riches de la peine et de grandes fatigues. Ce luxe les pousse à commettre des crimes, à se rendre coupables de vol, de pillage, de corruption, de tricherie et de flatterie vis-à-vis de ceux qui sont plus élevés qu'eux et plus forts. Il les incite à mépriser le droit, à se comporter avec vanité, soumission et bassesse, à s'incliner devant l'injustice et les puissants, et à d'autres actions encore qui détruisent l'homme, toutes répréhensibles. Voilà ce à quoi le luxe pousse les riches et ce à quoi la détresse incite les pauvres. Le résultat est pour tous d'immenses tourments et une insatisfaction permanente, car les pauvres voient leurs semblables profiter des choses de la vie et cette envie peut causer la destruction des riches par les pauvres.

« Car Dieu a ordonné à l'homme de pratiquer l'ascétisme, c'est-à-dire de négliger les biens de ce monde. De cette façon, l'homme se libère de la peine insondable de la possession et de la tyrannie du luxe. Il échappe à la bassesse des actions qu'il est amené à commettre pour conserver ce qu'il a acquis et au malheur qui l'accompagne. Ainsi, il ne peut craindre le pouvoir d'un souverain tyrannique ni le despotisme d'un rebelle débauché. Mettant au jour librement la vérité, il refuse la vanité et ne vit plus dans la crainte de perdre ce qu'il a, éloignant ainsi de lui les peines et la détresse. Celui qui a pris l'habitude de vivre simplement et de se contenter d'un vêtement modeste et d'une nourriture frugale, celui-là est



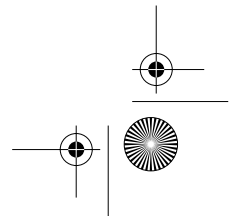
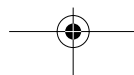
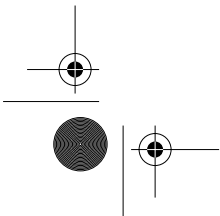
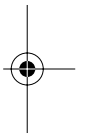


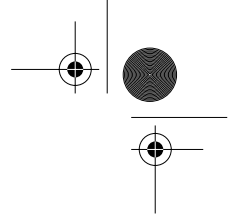
plus actif dans le travail et son esprit est libéré des contraintes inutiles. Il travaillera pour l'humanité, pour la prospérité de la société et pour faire fructifier les bienfaits de la terre. L'ascète connaîtra aussi la paix psychologique et intellectuelle, la sérénité et le bonheur. Celui qui n'est pas attaché aux choses d'ici-bas est en paix, affranchi de l'idée de devoir être prêt à tout pour les conserver et les gérer. Celui qui y est attaché souffre de sa dépendance.

« Donc, il est manifeste que l'ascétisme apporte les plus grands bienfaits à l'homme, et que s'en priver est un péché. Quand l'humanité se rend coupable de se priver de ces bienfaits, qu'ils soient publics ou privés, et qu'elle suit ses passions, celui qui a une capacité de discernement doit vaincre ses propres passions pour trouver la félicité et se protéger des infortunes. Nous-mêmes, si nous avons accumulé autant de choses éphémères et vaines de ce monde que d'autres, nous aurions pu nous contenter d'être vaniteux, complaisants et hypocrites, même avec les infidèles, comme le sont beaucoup de gens. Mais, Dieu soit loué ! nos esprits n'ont pas été dominés par tout ce qui nous pousse à la débauche, car l'amour du monde d'ici-bas est la cause première du crime. »

Tel était son avis. Ayant compris les principes de la *shari'a*, il était maître de lui et pouvait dominer toutes ses pulsions. De ce fait, il était indifférent aux sommes impressionnantes d'argent qui lui furent proposées, à l'époque de l'État ottoman, puis sur les champs de bataille, par les Anglais après la prise de Bagdad et pendant son séjour en Iran. Ces mannes n'influaient ni sur sa foi ni sur sa doctrine. Il les avait refusées une fois pour toutes, malgré l'extrême insistance des Ottomans, des Anglais et des Iraniens pour le convaincre d'accepter ce qu'ils lui offraient. Il dépensait sur les champs de bataille tout ce qu'il avait en le distribuant aux moudjahidin. S'il avait refusé ce que lui proposèrent les commandants turcs au nom des moudjahidin les plus pauvres, c'est parce qu'il ne voulait pas distribuer l'argent des puissants à ceux qui étaient avec lui, redoutant les conséquences néfastes que cela aurait pu avoir. C'est pour cette raison qu'il préféra ne jamais accepter le moindre dirham ou dinar.

La précarité financière était le lot de tous les ulémas qui se trouvaient sur le front, et la plupart se virent contraints d'accepter ce que les commandants turcs leur offraient. L'ayatollah al-Khâlisî était le





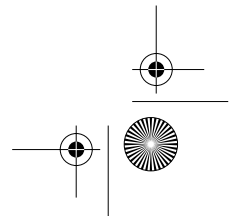
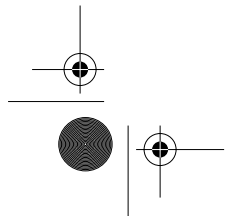
seul à refuser, mais ce manque d'argent n'influa pas sur ses conceptions religieuses. Et lorsqu'il sut que les ulémas qui se battaient sur le front avaient accepté de l'argent, si peu que ce soit, il rentra dans la plus noire des colères, les blâma, les accusant de faiblesse d'esprit, d'absence de discernement et de déni de leur religion.

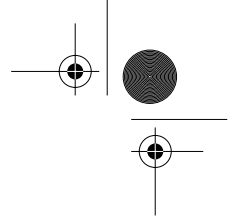
Il ne se contentait pas de refuser l'argent des infidèles et celui des souverains musulmans. Il rendait tout don qui ne se justifiait pas au regard de la *sharî'a*, ou qui lui semblait douteux du point de vue de la *sharî'a* ou des pratiques traditionnelles, et cela même s'il s'agissait de centaines de milliers de livres sterling : là où un autre aurait peut-être été plus laxiste, il refusait les dons ou les distribuait à d'autres. Les exemples abondent et comme la plupart des habitants d'Irak les connaissent, nous ne nous y étendrons pas ici.

Il n'acceptait donc l'argent que s'il considérait cela comme juste et bon conformément à la *sharî'a* et que cela ne contrevenait pas à son sens de l'honneur ni ne portait atteinte à la dignité des différentes parties au regard des pratiques traditionnelles. Ce qu'il acceptait, il le faisait parvenir à ses bénéficiaires en main propre ou par l'intermédiaire de ses représentants contre un reçu du bénéficiaire. Pour éviter de garder chez lui l'argent destiné à un autre, il veillait à redistribuer tout ce qu'il recevait chaque jour avant la tombée de la nuit de telle sorte qu'aucun bénéficiaire ne passe la nuit dans le besoin. Il recevait en effet d'importantes sommes d'argent, surtout dans ses derniers jours, qu'il redistribuait entièrement aux pauvres et pour des œuvres d'utilité publique. Il agit ainsi jusqu'à ce qu'il meure et qu'il rencontre son Dieu. Son âme quitta ce monde, exempte de toute faute, bonne, pure et juste, ne laissant derrière lui aucune fortune personnelle, et aucun des livres religieux qu'il avait hérités de son père. Les *mujtahid*, quel que soit leur niveau d'ascétisme, gardent en général leurs livres. L'ayatollah al-Khâlisî (*qas*) fait exception. Mon père n'en a conservé aucun. Juste avant son décès, il a donné en *waqf* tous ses livres à l'école qu'il avait fondée à Kâzimiyya.

À sa mort, il a laissé seize tomans²² qui étaient dans sa poche, des meubles sans valeur et des ustensiles de maison ; nous les

22. Unité de monnaie iranienne.





avons vendus après son décès pour cent soixante-dix tomans, mais il ne les avait pas achetés de son propre chef. C'est moi qui l'avais contraint à en faire l'acquisition après mon arrivée à Mashhad, en voyant sa maison vide, à peine pourvue du strict nécessaire. Il a laissé aussi une maison dont il avait acheté la terre et qu'il avait construite lui-même. C'était une maison de pauvre qu'il n'avait pas voulu faire figurer dans le registre du *tâpû*²³ du gouvernement parce qu'il répugnait à payer des taxes en son nom²⁴. On l'avait mis en garde, lui faisant valoir que, s'il n'enregistrait pas sa maison, d'autres pourraient faire valoir des droits sur son terrain et s'en emparer. Et il dit : « Je préfère qu'un musulman prenne la maison et en profite, plutôt qu'un infidèle injuste et dominateur s'en empare, sous prétexte qu'il paie les taxes de son enregistrement au gouvernement. » Et il me semble que, dans notre maison à Kâzimiyya, il n'y avait pas davantage de meubles que dans celle de Mashhad.

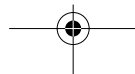
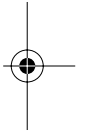
Qui connaît véritablement son ascétisme sera convaincu de sa noblesse de caractère et de sa générosité, parce qu'ascétisme et générosité vont de pair comme des frères jumeaux. Peut-être s'imaginait-il manquer de courage et de persévérance, mais il n'était pas ainsi, à la différence des ascètes professionnels, hypocrites, lâches et hésitants, de son époque. L'ayatollah al-Khâlisî ne connaissait pas l'hypocrisie. Il était le plus courageux des hommes de son époque, le plus patient face à l'adversité et le plus persévérant.

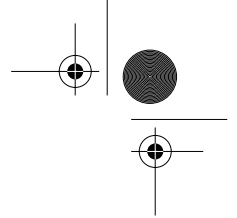
Sa patience et sa persévérance

On peut diviser la patience face à l'adversité en deux catégories, celle qui est louable et celle qui est répréhensible. La patience répréhensible, c'est accepter la défaite devant l'ennemi. Car Dieu en a fait un péché dans Son livre : « Ils ont été satisfaits d'être

23. Le *tâpû* (*toyûl* en persan) était un nouveau mode de propriété foncière officiellement introduit au XIX^e siècle dans les empires ottoman et persan, et qui consistait en l'attribution de terres à des individus disposant de l'usufruit et du droit d'héritage sur celles-ci, la propriété théorique de la terre restant à l'État.

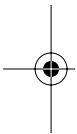
24. Cheikh Mahdî considérait le paiement de taxes et d'impôts à un gouvernement auquel il contestait toute légitimité (en l'occurrence celui de Rezâ Khân en Iran) comme étant en soi illégitime.





avec ceux restés en arrière. Un sceau a été mis sur leurs cœurs. » D'autres versets vont dans ce sens. La Tradition du Prophète a catégoriquement interdit de se soumettre à l'ennemi et les saints de Dieu s'y sont refusés, de telle sorte que mon père a très tôt conçu une aversion profonde pour l'injustice : le lecteur découvrira dans ce livre à quel point il la refusait.

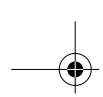
Sa parole était décisive à son époque, car il assumait la direction générale des musulmans. Il refusait de vivre dans le péché et de se soumettre à une confession impie et tyrannique qu'il a combattue jusqu'à endurer les pires difficultés, et il a préféré la mort en exil, en martyr, à la soumission et au déshonneur. Ses compagnons, qui avaient quitté l'Irak pour s'exiler à Qom pour lui, l'ont abandonné, car ils n'avaient ni son sens de l'honneur ni sa foi en la religion. Lui se détacha d'eux car leurs valeurs n'étaient pas compatibles avec les siennes. Quand l'ayatollah (*qas*) était venu les retrouver à Qom, ils avaient déjà envoyé en Irak une délégation composée de deux hommes – Cheikh Jawâd al-Jawâhiri²⁵ et Mîrzâ Mahdî, un des fils de l'ayatollah al-Khurâsânî²⁶ – pour établir avec les Anglais les conditions de leur retour en Irak. Il leur adressa les reproches les plus véhéments, les accusant d'accepter la disgrâce de l'humiliation et de la capitulation : « En agissant comme vous le faites, vous déshonorez l'islam. Vous prétendez



25. Cheikh Jawâd al-Jawâhiri était un influent *mujtahid* de Najaf. D'origine et de nationalité iraniennes, comme beaucoup d'ulémas chiïtes, il s'était illustré dans le parti constitutionnaliste religieux, avait participé au djihad de 1915-1917 et à la Révolution de 1920 contre les Britanniques, à la fin de laquelle il fut exilé une première fois. Il prit part à la lutte contre le traité anglo-irakien en 1922 et fit partie des *mujtahid* qui s'exilèrent vers l'Iran avec 26 autres ulémas, le 29 juin 1923, en signe de protestation contre l'exil de Cheikh Mahdî al-Khâlisî quelques jours auparavant. Les Britanniques lui permirent de revenir à Najaf rapidement dans le but d'entamer les négociations avec les *mujtahid* restés à Qom, en excluant Cheikh Mahdî al-Khâlisî de celles-ci. Il était le représentant en Irak de Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî.

26. L'ayatollah al-Khurâsânî (1839-1911) fut le plus prestigieux des *mujtahid* engagés dans l'action politique au début du xx^e siècle. Il est connu pour son action résolue en faveur du mouvement constitutionnaliste en Perse, dont il fut le véritable pilier, et son combat contre le colonialisme européen. Il était parmi ceux qui incarnaient, aux yeux de Cheikh Mahdî al-Khâlisî, cette « *marja'iyya* combattante » dont il revendiquait l'héritage. La « trahison » d'un des propres enfants d'al-Khurâsânî, Mîrzâ Mahdî, rendait d'autant plus douloureuse pour Cheikh Mahdî son abandon par les autres *mujtahid*. Selon son petit-fils, Cheikh Mahdî al-Khâlisî junior, actuellement en exil en Grande-Bretagne, « il est courant que les enfants de grands *marja'*, écrasés par la stature de leur père, ne se montrent pas à la hauteur de leur héritage ».

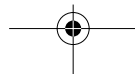
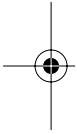




assumer la direction religieuse et, malgré cela, vous vous soumettez à une puissance injuste et impie. » Il leur demanda d'écrire aux deux hommes déjà cités pour qu'ils mettent un terme aux consultations et rentrent en Iran, leur faisant porter l'entière responsabilité du déshonneur de leur initiative. Mais les ulémas ne répondirent pas à sa demande, comme s'ils regrettaient d'être venus en Iran. Alors il dit : « Plût à Dieu que vous n'y soyez jamais venus ! » Et ils s'en retournèrent en Irak, implorant le pardon des Anglais, se repentant, et répétant à qui voulait l'entendre : « Nous avons eu tort ! » Ils ne se contentèrent pas d'un repentir verbal. Ils allèrent jusqu'à s'engager par écrit à ne plus intervenir dans les affaires des musulmans et à ne plus s'opposer à la politique des Anglais. Tout ceci sera détaillé plus loin.

En fait, je ne peux m'expliquer qu'après s'être exilés en signe de solidarité avec l'ayatollah al-Khâlisî, comme ils l'affirmaient, ils soient rentrés en Irak et aient accepté de se soumettre. Ils avaient employé les grands moyens pour convaincre l'ayatollah al-Khâlisî de revenir en Irak. Mais il refusa, et de toute façon, s'il avait voulu rentrer, les conditions de leur retour ne s'appliquaient pas à lui. Pour sa part, l'ayatollah s'était efforcé de les convaincre de rester en Iran, mais ils avaient refusé. Et chaque fois qu'ils s'étaient employés à ramener à leur mesure son sens de l'honneur et son refus de l'injustice, ils avaient dû battre en retraite. Mais chaque fois aussi que lui s'était employé à renforcer leurs âmes et à en chasser la faiblesse, il n'avait pu que constater son échec. Les *mujtahid* s'en retournèrent donc d'où ils étaient venus, habités par la défaite, l'humiliation et la honte. Lui resta en Iran, conservant son honneur et sa capacité à résister que Dieu avait eu la grâce de lui confier. Il vécut dans ce pays jusqu'à ce qu'il rencontre son Dieu au Khorassan, dans l'espérance d'une récompense dans l'Au-delà pour ses souffrances.

De son refus de l'injustice, de son dédain pour les notables et les souverains, de son mépris pour le pouvoir et pour ceux qui le détiennent, quels que puissent être leur despotisme et leurs moyens de coercition, il existe de nombreux exemples. Aucun homme de son temps n'en a incarné autant que lui. Celui qui ne possède pas le sens de l'honneur et le refus de l'injustice qui l'animaient ne peut prétendre diriger les musulmans. Ceux qui acceptent l'humiliation et se soumettent à l'injustice, qu'ils soient épiciers dans les





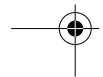
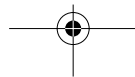
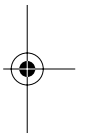
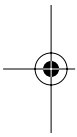
souks ou cordonniers ! Mais, en aucun cas, ils ne peuvent être des dirigeants religieux : comment pourraient-ils être capables de dire ce qui est licite et ce qui ne l'est pas et de promulguer des fatwas ? Qu'ils s'en aillent donc, et que Dieu les juge !

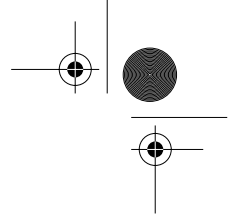
L'ayatollah s'est gardé de la patience répréhensible. Mais il a su faire preuve de patience louable. Rappelons que celle-ci se divise en deux catégories.

La première catégorie consiste à s'en remettre à Dieu, à se satisfaire du destin que nous réservent Dieu et Son décret, sans s'inquiéter de malheurs qu'on ne peut prévenir. Rappelons que le fait de garder le silence sur ce que l'on peut empêcher est répréhensible. Les hommes qui ont écrit sur les valeurs morales appellent cette attitude « la patience de l'âne ». Au contraire du sens de l'honneur, elle révèle plutôt une passivité sans principe et ne manifeste pas un véritable désir de patience.

Il était une merveille de patience face à ce qui est inévitable. Depuis que j'ai l'âge de l'observer, je n'ai pas surpris chez lui de morosité à cause d'un événement ou de l'abatement du fait d'une catastrophe. Les malheurs et les calamités semblaient fondre sur lui de toutes parts, mais cela ne se manifestait pas sur son visage, et celui qui était avec lui sentait difficilement qu'il venait d'affronter une nouvelle épreuve. Lorsqu'il perdait quelqu'un de son entourage, il ne paraissait pas troublé, même s'il s'agissait du plus cher de ses enfants. Je ne l'ai pas entendu se plaindre face à la maladie, même si elle durait ou s'aggravait. Un jour, il fut piqué par un insecte venimeux et nous ne nous en aperçûmes même pas. Lorsqu'il apprit que j'étais exilé de Téhéran, certains de ses compagnons commencèrent à vouloir le reconforter, mais il dit : « J'aurais souhaité apprendre la nouvelle de son assassinat, car si le musulman ne meurt pas dans la voie conduisant à la victoire de l'islam dans les circonstances actuelles, il ne meurt pas dans son devoir pour l'islam. L'exil n'est rien par rapport à ce que j'espérais pour mon fils et ce que j'attendais de lui. »

Voici un épisode que je n'oublierai jamais : j'entrai dans sa chambre lors qu'il se consumait de la fièvre du poison qu'on lui avait traîtreusement fait absorber et qu'il marchait dans la pièce de long en large. Je lui demandai comment il allait. Il dit : « Ce n'est qu'une indisposition temporaire sans importance. » J'enten-

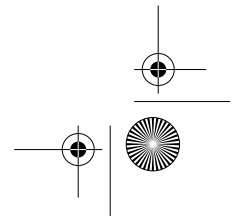
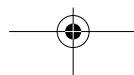
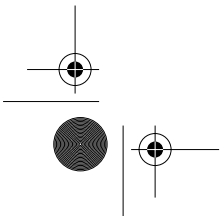
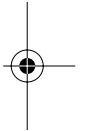
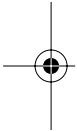


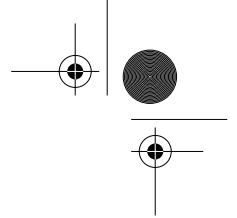


dis alors le bruit de sa poitrine ; inquiet au plus haut point, je lui conseillai de consulter un médecin. Comme il semblait peu soucieux de sa santé, je m'attendais à ce que son état s'améliore. Mais il ne cessa de me parler, jusqu'à ce qu'il tombe sur le sol, toutes ses forces l'ayant abandonné. Je ne l'entendis ni se plaindre ni se lamenter. Je n'ai jamais vu un homme endurer ce qu'il a dû endurer et faire face à l'adversité avec autant de joie et de patience. Que les prières de Dieu soient sur lui ainsi que Sa compassion!

La seconde catégorie de la patience est synonyme de maîtrise de soi, de persévérance et de détermination. C'est ce qu'évoquent la plupart des versets coraniques et des *hadîth*. C'est la meilleure partie de la patience, la plus haute fierté de l'homme, la clef de la victoire, du succès et de la réussite. Elle est décisive dans les situations les plus graves, tout en étant marquée par la modération. Aucune nation ne peut être humiliée si elle est dotée de cette grâce, et toutes les nations qui l'ont s'élèvent et gardent leur souveraineté. L'ayatollah était, lui-même, doté de cette noble qualité. Sa persévérance, sa détermination et sa maîtrise de soi étaient telles qu'aucun événement, aucun coup du sort ne pouvait l'ébranler. Une telle patience repose sur une foi inébranlable dans le dogme. L'ayatollah (*qas*) avait cette foi dans la doctrine, et c'est pour cette raison qu'il fut plus persévérant que ses contemporains et ses prédécesseurs.

Il n'est pas utile de rappeler ici de nombreux exemples. Après le retour vers l'Irak des ulémas venus en Iran, il a persévéré dans son combat jusqu'à son dernier souffle. Ainsi, quelques minutes avant de mourir, il continuait à s'inquiéter pour l'Irak, et de ce qu'il devait faire pour le sauver et pour sauver le monde musulman. C'était comme s'il avait oublié tout ce qu'il avait dû endurer pour cela, comme si toutes ses souffrances et ses peines n'avaient pas d'importance. Les plus pieux des *mujtahid* de ce siècle n'ont pas souffert le dixième de ce qu'il a souffert lui-même : ils n'ont dû affronter qu'une petite partie de l'adversité qu'il a endurée. Certains ont été vils, soumis, ils se sont détournés de l'adoration de Dieu et sont rentrés en Irak, silencieux, méprisables et serviles : ils n'avaient pourtant participé aux événements d'Irak et aux combats de l'islam qu'un an ou deux, c'est-à-dire durant la courte période entre le décès du défunt





ayatollah al-Shîrâzî²⁷ et le moment où ils furent exilés d'Irak. Tremblants de peur, ils ont été incapables de faire face à l'adversité, bien que celle-ci ait été limitée en intensité et en durée. C'est l'ayatollah (*qas*) qui a enduré les plus grands malheurs, c'est lui qui a affronté les pires rigueurs du destin, mais il a méprisé l'adversité et ne s'y est pas soumis. Si tous les ulémas ont eu leur part d'adversité, lui seul a dû affronter autant de maux. Il n'a cessé en effet de souffrir mille tourments depuis le début de la révolution en Iran et dans l'État ottoman²⁸, l'offensive des Italiens²⁹ et des États des Balkans³⁰, la Grande Guerre, l'invasion de l'Irak par les Anglais et la révolution irakienne³¹ jusqu'à ce qu'il soit exilé d'Irak et qu'il meure en exil en Iran. Or, durant tous ces épisodes, il ne manifesta aucune crainte ni aucune hésitation. En vérité, personne dans notre siècle n'a témoigné d'une telle droiture ni d'une telle persévérance.

Sa persévérance dans son travail l'amenait à refuser tout repos, même dans sa chambre. Il était occupé nuit et jour à écrire, à enseigner, à agir pour aider les musulmans à réformer leurs mauvaises habitudes, à prendre soin des faibles et des pauvres, à faire la guerre aux ennemis des musulmans, à combattre les falsificateurs et les tricheurs ou à conduire les armées pour défendre la *hawza* des musulmans et à beaucoup d'autres actions encore. Il dormait peu et travaillait beaucoup, et nous redoutions que cela ne finisse par nuire gravement à sa santé. Nous faisons en sorte qu'il puisse trouver un peu de répit, mais cela ne faisait que l'encourager à travailler plus encore. Et il disait toujours, si nous lui demandions de se reposer : « Le monde d'ici-bas n'a pas été créé pour le repos et nous n'y avons pas été créés pour nous reposer. C'est dans l'Au-delà qu'est la maison du repos. »

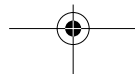
27. L'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, le « leader de la Révolution de 1920 », serait décédé le 28 août 1920.

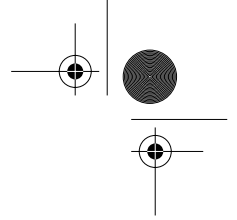
28. Il s'agit des révolutions constitutionnelles de 1906-1909 en Iran et de 1908 dans l'Empire ottoman.

29. Les Italiens envahirent la Tripolitaine ottomane en 1911.

30. Les guerres balkaniques (1912-1913) qui, aux yeux des puissances européennes, achevaient l'émancipation de nations soumises au joug ottoman, marquaient aussi l'accélération du dépeçage de la partie européenne de l'Empire ottoman. Elles sont ici assimilées aux expéditions coloniales européennes contre les pays musulmans.

31. Il s'agit de la Révolution de 1920 contre l'attribution du mandat britannique sur l'Irak par la Société des Nations.





Lorsque les wahhabites (les Ikhwân) attaquèrent l'Irak³², son inquiétude était à son comble. Il ne dormait pas plus de deux heures par nuit et passait le reste de son temps à travailler. Cela nous alarmait, mais nous ne pouvions le convaincre de se reposer. Il m'avait envoyé à Najaf pour y rencontrer les ulémas de la ville et les mobiliser. Je me présentai chez Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî³³ à l'heure de midi. On me dit qu'il était en train de dormir. Je le fis réveiller et lui dis : « J'aimerais que tu partes maintenant pour Kâzimiyya. » Il me demanda : « Et pourquoi ? » Je répondis : « Il se pourrait que mon père te voie et que cela lui apprenne à dormir, car il ne dort plus ni la nuit ni le jour. » Il se passa la même chose avec Mîrzâ Husayn al-Nâ'î³⁴, mais lui dormait jusqu'au soir et ne sortait de chez lui qu'après s'être reposé selon ses habitudes.

La seule chose qui le préoccupait, quand il vivait dans la sainte Mashhad, était son incapacité à y travailler au service de l'islam. Il était miné par son impuissance et, à cause de cela, se jetait dans l'enseignement et l'écriture tout en regrettant : « Maintenant que nous avons raté l'adoration des libéraux³⁵ (c'est-à-dire le combat

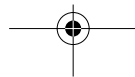


32. La société chiite d'Irak, en majorité des paysans et des éleveurs sédentaires ou semi-sédentaires, était la cible régulière de razzias des nomades sunnites en provenance de la péninsule arabique. Avec les Ikhwân wahhabites, l'opposition entre les deux populations prit l'aspect d'un antagonisme confessionnel déclaré, les wahhabites ne cachant pas leur haine du chiïsme. À partir du début du XIX^e siècle, les Ikhwân entamèrent une série d'attaques sanglantes et dévastatrices contre les campagnes chiïtes de basse Mésopotamie. Les villes saintes chiïtes d'Irak furent attaquées et pillées à plusieurs reprises. Ces attaques durèrent jusqu'en 1911, puis reprurent dans les années 1920.

33. Important *mujtahid* de Najaf, Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî (1867-1946) ne devint un *marja'* influent qu'à la fin des années 1930 et dans les années 1940. Les sources britanniques lui attribuent cette fonction dès les années 1920 de façon abusive, probablement dans l'intention de nier la *marja'iyya* de Cheikh Mahdî al-Khâlîsî. Il était à la tête des *mujtahid* qui s'exilèrent en Iran en 1923, en signe de protestation contre l'exil de Cheikh Mahdî, mais qui revinrent l'année suivante en Irak, contre la promesse de se tenir à l'écart de toute activité politique.

34. Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'î (1860-1936) était, avec Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî, à la tête des *mujtahid* de Najaf. Connu pour son engagement dans le mouvement constitutionnaliste de Perse, il devint un *marja'* important à la fin des années 1920 et dans les années 1930. Après plusieurs mois passés en Iran, il fit partie des *mujtahid* qui rentrèrent en Irak en 1924, laissant Cheikh Mahdî seul en exil.

35. Le mot « libéral » traduit l'arabe *ahrâr* comme se désignaient eux-mêmes les *mujtahid* « combattants », depuis leur entrée sur la scène politique en faveur d'un régime constitutionnel et contre les gouvernements despotiques dans l'Empire ottoman comme en Perse.





pour mettre les musulmans dans la bonne voie et la guerre contre les ennemis de l'islam), ne ratons pas l'adoration des incapables (c'est-à-dire l'enseignement, l'écriture, les prières et les surrogations). » Lorsqu'il devint trop faible pour écrire et pour enseigner, il se trouva terriblement démuné. Son trouble était à son comble : « Si mon incapacité à servir les musulmans dure, il va me falloir gagner ma vie d'une autre façon, pour moi et pour mes enfants, car je ne veux pas être à la charge des musulmans si ce que je gagne n'est pas justifié par mon travail pour eux. » Ses paroles étaient inspirées de celles des Imams infaillibles (*saw*). Lorsqu'il voyageait, Sayyid al-Sâjidîn Zayn al-'Abidîn³⁶ (*saw*) s'imposait en effet toujours le plus grand nombre de privations. Comme on lui en fit la remarque, il dit : « Je répugne à prendre au nom du Messager de Dieu ce qu'il ne m'a pas donné. » Et lorsque Zayd fils de Mûsa³⁷ fils de Ja'far³⁸ (Que la paix soit sur eux deux !) sortit pour combattre al-Ma'mûn à Basra et que les incidents entre musulmans se multiplièrent au nom de l'islam, son frère 'Alî, fils de Mûsa al-Ridâ (*saw*), marcha vers lui, puis lui dit : « Malheur à toi Zayd ! Malgré ce que tu as fait aux musulmans, tu prétends que tu es le fils de Fâtima, la fille du Messager de Dieu. Dieu est témoin que le Messager de Dieu est le plus opposé à toi. Malheur à toi, Zayd ! Avant de prendre au nom du Messager de Dieu, il conviendrait que celui-ci t'ait donné ce que tu veux prendre. » Lorsque al-Ma'mûn entendit le discours d'al-Ridâ (*saw*), il se mit à pleurer et dit : « Par mon père et par ma mère, il en est ainsi. Qu'il soit le fils du Messager de Dieu³⁹ ! »

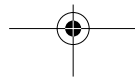
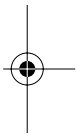
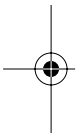
L'ayatollah reprochait souvent aux musulmans, et plus spécialement aux ulémas, d'avoir abandonné leur devoir qui est de défendre l'islam. Il allait même jusqu'à dire : « Votre gloire, votre honneur, votre dignité, votre vie, votre richesse et votre direction sont dans

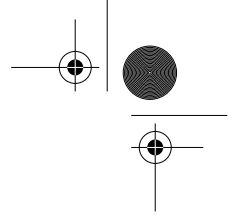
36. Le IV^e Imam chiite infaillible, surnommé Sayyid al-Sâjidîn, « le *sayyid* des prosternés dans leur adoration de Dieu ».

37. Mûsâ al-Kâzim, le VII^e Imam chiite infaillible.

38. Ja'far al-Sâdiq, le VI^e Imam chiite infaillible.

39. L'auteur fait référence à la révolte zaydite (le zaydisme est une branche du chiisme) que dut affronter le calife abbasside al-Ma'mûn en 815. Le propre frère du VIII^e Imam 'Alî al-Ridâ ('Alî Rezâ selon la prononciation persane), Zayd, en fut temporairement le chef spirituel à Basra. La révolte fut réprimée avec la bénédiction de 'Alî al-Ridâ que le calife abbasside avait reconnu comme son successeur.





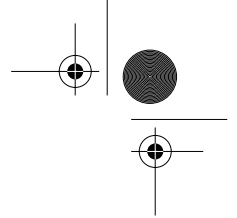
l'islam. Mais si nous voulons ignorer les principes et les devoirs de la *shari'a*, est-il juste et digne de prendre tout cela au nom de l'islam ? » Celui qui néglige les commandements de la *shari'a*, celui-là est l'homme le plus éloigné de la dignité et de la justice. Tout en parlant au nom des valeurs de l'islam, il combat l'islam par ses actes et vise à sa perte. Pour cette raison, la prédication de l'ayatollah, malgré sa sagesse éminente, ne pouvait avoir d'influence sur les hypocrites.

Sa dignité lui faisait refuser de prendre au nom de l'islam davantage qu'il ne lui avait donné. Aussi décida-t-il de gagner sa vie autrement quand il fut incapable de rendre le service qu'il devait aux musulmans, même si ce qu'il leur coûtait pour vivre était minime. Cependant, il n'eut pas besoin de trouver d'autres revenus, car il fut bientôt empoisonné. Peu après, en effet, il rencontra son Dieu, dans l'espérance d'une juste récompense pour avoir fait son devoir.

En résumé, je n'ai pas rencontré un homme doté d'une telle endurance et d'une telle persévérance. Dans notre siècle, seuls trois ulémas ont servi la religion avec persévérance : l'ayatollah al-Khurasânî, l'ayatollah al-Shîrâzî et l'ayatollah al-Khâlisî. L'ayatollah al-Khurasânî a été la cible d'attaques en tant que dirigeant religieux, mais il n'a pas été atteint dans sa personne ni dans celle de son fils⁴⁰. L'ayatollah al-Shîrâzî a été atteint dans son fils, mais il n'a pas été atteint en tant que dirigeant religieux ni dans sa personne⁴¹. Quant à l'ayatollah al-Khâlisî, il a été atteint dans sa direction, ses biens, son fils, ses enfants et sa personne, mais il a été persévérant jusqu'à ce qu'il rende son âme à Dieu.

40. En tant que principal protagoniste du constitutionnalisme religieux à Najaf, l'ayatollah al-Khurasânî était en première ligne dans les débats qui divisèrent les *mujtahid* en deux camps hostiles, entre 1905 et 1911, sur la légitimité de la Constitution au regard de la *shari'a*. Son principal adversaire à Najaf, Sayyid al-Yazdî, était hostile à toute intervention des ulémas dans les affaires politiques. L'exécution par les constitutionnalistes à Téhéran en 1909 de l'ayatollah Fazlollah Nûrî, qui prônait une Constitution basée sur la *shari'a*, calma les ardeurs de part et d'autre et le débat perdit de son acuité.

41. L'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî (1853-1920) devint le *marja' a'lâ* après le décès de Sayyid al-Yazdî en 1919 et c'est à ce titre qu'il incarna de façon incontestée la direction religieuse de la Révolution de 1920. Son fils, Cheikh Muhammad Ridâ, fut exilé par les Britanniques vers l'Iran quelques jours avant le déclenchement de l'insurrection.

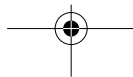
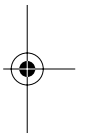
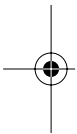


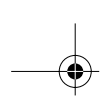
Il n'avait jamais recours à d'autres dans un travail

L'ayatollah (*qas*) ne demandait jamais à quelqu'un de l'aider, pour quelque tâche que ce soit, à l'exception de ce qui est excusable. Il se comportait à la manière des premiers musulmans bien dirigés qui s'appliquaient à suivre la *sunna* du Messenger du Seigneur des deux Mondes. Ainsi, lorsqu'ils étaient sur leur monture, si le bâton de l'un d'eux tombait sur le sol, ils ne demandaient pas à leur domestique de le leur redonner, mais descendaient de leur monture pour le ramasser eux-mêmes, considérant le recours à un autre comme contraire à la *sunna*. Aujourd'hui, la plupart des musulmans ont délaissé cette qualité et aucun de nos contemporains ne la manifeste, à l'exception du défunt ayatollah al-Shîrâzî et de l'ayatollah al-Khâlisî. Toute sa vie durant, l'ayatollah (*qas*) n'eut aucun domestique à son service. Nous voulions tous être à son service, mais il s'arrangeait par exemple pour se servir lui-même de l'eau quand il avait soif. Il était fidèle à ce principe, même pour les choses les plus insignifiantes. Je me souviendrai toujours du moment où je suis rentré dans sa chambre, alors qu'il luttait contre la mort. Mais je ne savais pas alors la gravité de la situation. Le voyant se tourner, comme s'il demandait quelque chose, je lui dis : « Que veux-tu ? » Il ne répondit pas, mais alla dans le coin de la pièce et ramassa son mouchoir lui-même, sans me demander de le lui apporter.

Se reposer sur quelqu'un dans le travail était pour lui une honte et une preuve de faiblesse d'esprit contraire à la *sunna* et aux valeurs de la religion. En revanche, il avait en Dieu une confiance totale, et son immense sentiment de sécurité lui permettait de rester serein en toutes circonstances et lui donnait une assurance inébranlable dans les plus durs moments.

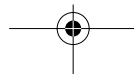
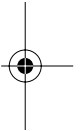
Un jour, il dit : « Je n'ai jamais sollicité l'aide de quiconque. Toute ma vie, il en a été ainsi. Quand j'étais seul dans les montagnes noires sur la route qui va de La Mecque à Médine, je n'avais avec moi ni provisions, ni monture, ni dirham, ni dinar, j'étais loin de ma famille et de mon pays (il avait eu l'honneur de visiter la maison de Dieu et la tombe de Son Prophète, mais n'avait pu préparer son voyage après son exil au Yémen), mais je n'avais besoin de rien. Malgré cela, j'ai dépensé en aumônes le double des autres pèlerins. Je n'ai eu recours à personne, car je me

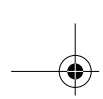




débrouillais en me reposant sur Dieu et sur Sa force sans qu'Il ait eu besoin de me faire prononcer un mot. »

Dans toutes ses actions, il manifestait la même assurance et la même sérénité sans faille. On le sentait porté par une confiance en une force supérieure, voyant Dieu devant ses yeux dans tous ses moments, d'action ou de repos, de veille ou de sommeil. Telle était la raison de ses nobles qualités de bravoure, d'audace, de persévérance, de grande détermination et de mépris pour les grands malheurs.

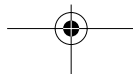


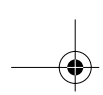


Ses malheurs et les blessures que les musulmans lui ont infligées

Le Prince des Croyants 'Alî (*saw*) a dit : « Les plus éprouvés des hommes par le cœur sont ceux dont les aspirations sont élevées, les qualités d'homme nombreuses et les moyens insignifiants. » L'ayatollah al-Khâlisî (*qas*) rassemblait ces trois qualités. De ce fait, il était le plus éprouvé des hommes par le cœur. Ses aspirations étaient si hautes que rien ne pouvait l'impressionner. Il ne reculait jamais devant la peur, même quand le sol semblait se dérober sous ses pieds. Il a combattu l'État le plus puissant du monde (l'Angleterre) et a fait face à ses moyens gigantesques et à son impitoyable tyrannie, mais il ne s'est jamais rendu à son pouvoir, tandis que les plus braves se soumettaient et que des gens revêtant l'habit de la direction religieuse acceptaient de se mettre à ses ordres. Il vivait au milieu d'une *umma* ignorante, qui ne distinguait pas le bien de la corruption, mais il a déployé les plus grands efforts pour la diriger et l'a amenée sur la voie du bien, en dépit de toutes ces difficultés.

Personne ne pouvait prétendre approcher sa détermination, sa bravoure et sa persévérance. Et je n'exagérerais pas en disant qu'il était seul. En voici une preuve : la révolution irakienne a éclaté après la condamnation à l'exil d'un jeune étudiant qui n'avait pas le rang d'uléma, Mîrzâ Muhammad Ridâ, le fils du défunt et béni ayatollah al-Shîrâzî (*qas*). Mais l'exil de l'ayatollah al-Khâlisî ne suscita pas de mouvement d'ampleur comparable en Irak, alors qu'il était le chef des *mujtahid* et l'imam des musulmans de l'époque, pas plus, du reste, que l'exil des autres *mujtahid*. Le fils de l'ayatollah al-Shîrâzî fut en effet exilé quand l'ayatollah al-Khâlisî était encore en Irak. L'ayatollah souleva alors les musulmans au nom de l'islam et lui-même dirigea les armées pour





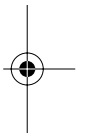
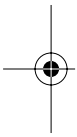
défendre l'honneur de l'islam. Mais quand l'ayatollah al-Khâlisî fut, à son tour, exilé, il ne restait derrière lui plus personne pour défendre la *hawza*, l'honneur des musulmans et de l'*umma*. Celle-ci n'avait plus de chef capable de conduire une armée. Après la tragédie que fut son exil, les Irakiens ne furent plus capables que de pleurer, de se lamenter, de crier, comme le font les vieilles femmes impotentes. Et depuis sa mort, le silence et l'apathie des Irakiens, bien qu'ils soient tous hostiles au pouvoir anglais et à son insupportable injustice, montrent qu'il était seul en Irak.

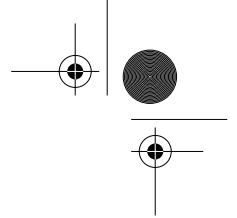
Ses qualités d'homme

Pour illustrer la noblesse de ses aspirations, il suffit de dire que son but était de remettre les musulmans sur la bonne voie, de faire appliquer les principes de la religion et de restaurer la gloire de ceux qui professent l'unicité de Dieu. Il agissait pour que les musulmans sortent de la disgrâce et pour les hisser vers les sommets de l'humanité, afin qu'ils surpassent toutes les nations du monde en savoir et en progrès, en gloire et en puissance, et que leur religion s'impose comme la religion, malgré la haine que lui vouent les associationnistes. Il s'inquiétait au plus haut point de leur indifférence, des défauts de leurs mœurs, de leurs esprits et de leurs sociétés. Il était aussi préoccupé par leurs habitudes corrompues, leur indolence, leur ignorance, leur tendance à se laisser aller et leur goût pour la corruption. La défaite des musulmans, la perte de leur honneur et de leurs biens, la fin du pouvoir islamique, tous ces défis à relever occupaient en permanence son esprit. Ils ne le quittaient jamais, ni la nuit ni le jour, et ne lui laissaient aucun repos. Aussi l'ayatollah mérite-t-il bien le titre de Berger du troupeau et d'imam bien dirigé.

Ses qualités d'homme étaient la principale source de son *ijtihâd*, de sa patience et de sa persévérance, parce qu'il haïssait l'idée que les musulmans puissent suivre sa parole et que lui ne soit pas totalement à leur service. Comme l'a dit 'Alî le Prince des Croyants (*saw*) : « Comment pourrais-je me satisfaire qu'on dise de moi que je suis le Prince des Croyants si je ne suis pas l'un d'eux ? »

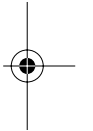
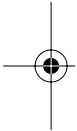
Le lecteur a déjà eu un aperçu de ces qualités lorsque j'ai parlé de sa patience face à l'adversité et de sa persévérance. C'est en raison de ses qualités qu'il aidait les faibles et soulageait ceux qui





étaient dans la détresse et il veillait la nuit pour secourir les misérables, des tâches qui lui incombait du fait de son destin et de ses responsabilités.

C'est en raison de ses qualités qu'il combattit certains musulmans corrompus lors de la sédition de Sâmarrâ'¹ contre le défunt ayatollah Mîrzâ Hasan al-Shîrâzî². Il entreprit alors des actions pour lesquelles il doit être remercié et qui lui causèrent de grandes difficultés (en effet, les habitants de Sâmarrâ' étaient entrés en rébellion contre l'ayatollah Mîrzâ Hasan al-Shîrâzî en l'année 1310 [1892] et le consul des Anglais vint à Sâmarrâ', en apparence pour aider le *mîrzâ*, en réalité pour préparer leur prise de contrôle de l'Irak sous le prétexte de cette sédition. Mais le *mîrzâ* (*qas*) chassa le consul et empêcha les Anglais de mettre leur plan en Irak à exécution, préférant être humilié par la révolte des gens de Sâmarrâ' contre lui, plutôt que de contribuer à renforcer le pouvoir des Anglais, pouvoir qui est source du plus grand déshonneur)³. Une autre fois, il vint à la rescousse de Sayyid Mahdî Al

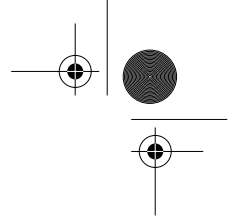


1. Seule des quatre villes saintes chiïtes d'Irak à avoir une majorité sunnite, Sâmarrâ' se distingue aussi des trois autres villes saintes du fait que son arrière-pays est largement sunnite. Située sur la rive orientale du Tigre à 140 kilomètres au nord de Bagdad, la ville renferme les mausolées des X^e et XI^e Imams chiïtes infaillibles. C'est également le lieu de l'Occultation du XII^e Imam, le *Mahdî*, dont le retour est attendu par les chiïtes. La ville abrite aussi de nombreux tekkés et les confréries soufies y étaient florissantes au XIX^e siècle.

2. Mîrzâ Hasan al-Shîrâzî (1815-1895) fut l'un des plus grands *marja'* du XIX^e siècle. Son nom est resté attaché à la célèbre fatwa qu'il promulgua sous le règne de Nâser od-Dîn Shâh, en décembre 1891, interdisant aux musulmans de consommer du tabac sous peine d'excommunication tant que le souverain persan n'aurait pas abrogé le monopole du commerce du tabac qu'il avait accordé à une firme britannique. Jamâl al-Dîn al-Afghânî aurait été, auprès de lui, le véritable inspirateur de cette fatwa. Le mouvement que Mîrzâ al-Shîrâzî dirigea en Iran depuis Sâmarrâ' demeura une référence essentielle du mouvement religieux dans sa lutte contre la domination étrangère. Il s'agissait de la première intervention directe d'un *mujtahid* dans les affaires politiques et du premier grand mouvement populaire anti-impérialiste de l'histoire moderne de l'Iran. Mîrzâ al-Shîrâzî fait partie de ceux dont Cheikh Mahdî al-Khâlisî revendique l'héritage, celui d'une « *marja'iyya* combattante ». Il s'était installé à Sâmarrâ' en 1874 pour échapper à la concurrence des *mujtahid* de Najaf, en majorité acquis à des conceptions quiétistes.

3. Le fils de Mîrzâ al-Shîrâzî avait été tué dans des circonstances obscures à Sâmarrâ'. Des affrontements s'ensuivirent entre sunnites et chiïtes. Les sunnites, soutenus par le gouvernement ottoman, appréciaient peu l'idée de voir un *marja'* chiïte aussi important s'installer à Sâmarrâ'. Les Britanniques profitèrent de l'occasion pour soutenir les chiïtes contre le gouvernement ottoman. Mais le consul britannique fut éconduit par le chef religieux chiïte qui lui fit savoir qu'il n'avait pas besoin de son soutien.





al-Sayyid Haydar⁴, l'un des chefs des ulémas de Kâzimiyya, lorsque des ulémas de la ville s'apprêtaient à le frapper. Mon père lui vint en aide jusqu'à ce qu'il parvienne à faire fuir ses ennemis. Une autre fois encore, après la révolution en Iran⁵, il vit les gens attaquer l'ayatollah al-Khurâsânî et lui lancer des insultes au visage. Or il savait que l'ayatollah se dépensait sans compter pour diriger les musulmans dans la bonne direction et pour les remettre sur la bonne voie. Il le défendit de toutes ses forces, faisant partout valoir la prééminence et la légitimité de l'ayatollah al-Khurâsânî à parler au nom des musulmans. Il s'exposa ainsi lui-même à de graves attaques, mais il n'y prêta pas attention. On peut dire que c'est grâce à lui que l'ayatollah al-Khurâsânî a pu continuer ses activités en Irak.

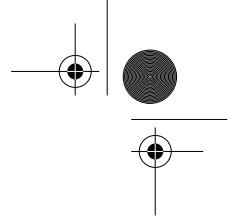
Lorsque Ibn Sa'ûd attaqua al-Qatîf et lors des massacres qu'il perpétra contre les Al Jum'a⁶, l'ayatollah veilla de nombreuses nuits pour consoler un enfant rescapé, réfugié à Kâzimiyya, qui était le fils de Mansûr Pacha⁷. Il informa les chefs de tribus d'Irak de la tragédie qui se déroulait au Hasa et les appela à la rescousse pour sauver les Al Jum'a, les incitant à combattre Ibn Sa'ûd pour venger ces derniers. Il ne cessait d'agir dans ce but, notamment par ses contacts réguliers avec les commandants ottomans. Si la Grande Guerre n'avait pas éclaté à ce moment pour l'empêcher de mettre ses plans à exécution, les Al Sa'ûd auraient reçu une punition méritée pour leurs crimes. Rien ne l'avait poussé à agir ainsi que la faiblesse des Al Jum'a, opprimés après la conquête

4. Sayyid Mahdî al-Haydarî était le chef religieux le plus proche de Cheikh Mahdî al-Khâlisî à Kâzimiyya. Il participa à ses côtés au djihad de 1914-1917 au cours duquel deux de ses fils furent tués.

5. La Constitution divisait gravement les milieux religieux chiites. Les partisans et les adversaires d'un régime constitutionnel, parmi les ulémas, en étaient arrivés aux mains dans les villes saintes chiites d'Irak.

6. L'occupation du Hasa, dont al-Qatîf est l'une des oasis, par les Ikhwân d'Ibn Sa'ûd en mai 1913 inaugura pour les chiites de la province une période de persécutions. La haine du chiisme professée par les nouveaux maîtres de la province, où habitaient de nombreuses communautés paysannes duodécimaines, y amena un régime de terreur sans précédent. Considérés comme des renégats par les wahhabites, les chiites furent contraints d'abjurer leur foi. Des milliers d'entre eux parvinrent à fuir vers Bahreïn et l'Irak. Les Al Jum'a étaient une famille de notables chiites d'al-Qatîf. Ils prirent la tête de la résistance contre les Saoudiens et furent, à partir de 1914, leur cible privilégiée.

7. L'un des chefs des Al Jum'a, Mansûr Pacha (mort en 1912), dirigeait al-Qatîf pour le compte des Ottomans.



d'al-Qatîf par Ibn Sa'ûd. Il n'avait pas prêté d'attention particulière aux chefs de cette maison de notables d'al-Qatîf, quand ils dirigeaient la ville, mais lorsqu'ils furent dans la peine, il passa ses nuits à consoler les rescapés, manifestant là encore ses qualités d'homme et la noblesse de ses sentiments.

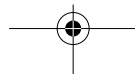
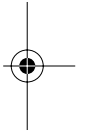
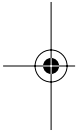
Un uléma d'Iran, Sayyid Mustafâ al-Kâshânî, mourut à Kâzimiyya, laissant seul un jeune homme du nom de Sayyid Abû'l-Qâsem⁸ dont l'ayatollah avait une bonne opinion. Il se trouva qu'il était en butte à l'hostilité des Al al-Sadr qui étaient influents à Kâzimiyya⁹. Ce jeune homme ambitieux était leur cible permanente. Car les ulémas d'Iran avaient l'habitude d'éliminer les enfants des ulémas disparus, s'imaginant ainsi s'approprier leur autorité (ce que nous endurons aujourd'hui à Mashhad en est une nouvelle illustration)¹⁰. Lorsque l'ayatollah al-Khâlisî vit cela, il prit la défense du fils de Sayyid Mustafâ al-Kâshânî et lui attribua des mérites supérieurs à la réalité, afin de le mettre hors d'atteinte des attaques des Al as-Sadr. Il agit ainsi, car il refusait qu'un étranger puisse se retrouver seul après la mort de son père dans un pays qui n'était pas le sien. Voici un autre exemple encore de ses qualités d'homme. La nuit où il apprit l'emprisonnement de Cheikh 'Alî Al al-Shaykh Muhammad Ridâ, qui était à Kâzimiyya accusé avec son fils d'avoir participé aux incidents lors desquels l'ayatollah al-Khâlisî avait été molesté à Najaf¹¹, mon père en fut troublé d'une façon indescriptible. La nuit ne se passa pas qu'il

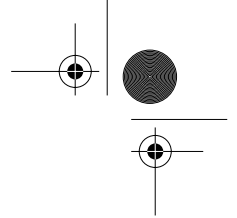
8. Sayyid Abû'l-Qâsem al-Kâshânî (mort en 1962) est le futur dirigeant religieux du mouvement pour la nationalisation du pétrole iranien au côté de Mosaddeq (1952). Mais il rompit avec ce dernier en 1953. Avant cela, il avait participé en Irak à la lutte contre le mandat britannique, notamment lors de la Révolution de 1920, et dut fuir en Iran après l'échec du mouvement.

9. La famille al-Sadr, qui comptait de nombreux ulémas, était à Kâzimiyya la plus importante famille religieuse et la grande rivale des al-Khâlisî. Cheikh Mahdî et Cheikh Muhammad voyaient volontiers en eux des « agents des Anglais ».

10. Comme de nombreuses familles religieuses chiïtes, la famille al-Sadr était d'origine arabe, mais une partie d'entre elle s'était installée en Iran pendant plusieurs générations, avant de revenir en Irak. Cheikh Muhammad ne répugne pas à reprendre ici à son compte certains stéréotypes arabes défavorables aux Iraniens.

11. L'incident eut lieu lors de la visite que rendit Cheikh Mahdî al-Khâlisî à Sayyid Kâzem al-Yazdî à Najaf au début de 1912, après le décès de l'ayatollah al-Khurâsânî, pour convaincre le *marja' a'lâ* de se joindre aux autres ulémas dans le djihad contre l'occupation russe du nord de l'Iran et l'occupation italienne de la Tripolitaine.

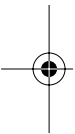




avait déjà tenté de faire libérer le cheikh, comme si c'était un de ses partisans qui avait été emprisonné. Jamâl Pacha, qui était alors le gouverneur de l'Irak (avant de devenir ministre de la Marine), fit arrêter et transférer à Bagdad tous ceux qu'il accusait d'être responsables de ces incidents, parmi les partisans de Sayyid Kâzem al-Yazdî¹², ainsi que leurs enfants. Il semblait déterminé à les emprisonner et à exiler beaucoup d'entre eux. Les agresseurs de l'ayatollah se trouvaient parmi eux. Mon père les traita tous avec humanité, équité et hauteur d'âme, se dépensant sans compter pour leur libération, malgré tout ce qu'ils lui avaient infligé, et qui avait suscité la colère de tous ceux qui avaient assisté à la scène*.

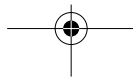
Je ne peux rappeler tous les épisodes où se sont illustrées ses qualités d'homme. Aucun de ses contemporains ni de ses prédécesseurs ne lui fut supérieur et ce fut là l'une des véritables raisons de ses malheurs. S'il prenait l'avantage sur ses adversaires, il n'avait de cesse de les soulager et d'atténuer leurs peines. Si c'était eux, au contraire, qui l'emportaient, il supportait de plein fouet l'infortune et la haine. Quand il était en bonne santé, il se fatiguait jusqu'à l'épuisement pour aider le faible sans jamais connaître le repos.

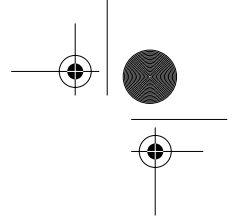
Ses moyens n'étaient pas insignifiants, toutes proportions gardées, car il appartenait à une vieille famille respectable où la direction religieuse se transmettait de père en fils, mais ils étaient



12. Sayyid Kâzem al-Yazdî (1831-1919) professait des opinions quiétistes. Il fut le principal adversaire de l'ayatollah al-Khurâsânî et des ulémas favorables à la Constitution à Najaf. Lors de la révolution constitutionnelle en Iran, il soutint le shah contre les constitutionnalistes, d'où sa réputation de partisan de l'absolutisme. Lorsque le camp constitutionnaliste iranien se divisa entre laïcs et religieux, il soutint Cheikh Fazlollâh Nûrî, bien que ce dernier continuât à soutenir la nécessité d'une Constitution à la condition qu'elle soit fondée sur la *sharî'a*. Devenu le *marja' a'lâ* à la mort de l'ayatollah al-Khurâsânî en 1911, les héritiers d'al-Khurâsânî n'eurent de cesse de tenter de l'entraîner dans leur lutte contre le colonialisme européen et l'occupant britannique, ce à quoi il répugnait visiblement.

* L'auteur – que Dieu le préserve ! – évoque tout cela en détail dans les éléments biographiques sur l'ayatollah al-Khâlisî – puisse Dieu être satisfait de lui ! – joints en annexe au livre *Al-darârî al-lâmi'ât* (« Les étoiles brillantes ») écrit par l'ayatollah (*rah*). Certains de ces détails peuvent également être trouvés dans le présent livre, si Dieu le veut ! [*Al-darârî al-lâmi'ât* comporte une introduction de Cheikh Muhammad signée sous le nom de Muhammad Mahdî Kâzimî. Le livre se trouve à la bibliothèque Mar'ashî à Qom en Iran.]





peu en rapport avec la hauteur de ses aspirations : sauver tous les musulmans des visées des colonialistes et permettre de vaincre l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie et les autres États colonialistes oppresseurs !

Quel pouvait être le destin de celui qui avait pour ambition de sauver l'islam des griffes acérées des colonialistes, sinon l'effort et la peine ? Ses peines furent à la mesure de ses intentions. Aussi fut-il le plus éprouvé des hommes par le cœur, quand les musulmans, pour lesquels il se sacrifiait, aidèrent les impies contre lui. Au moment où ils auraient dû l'aider et lui tendre la main, ils agissaient comme s'ils voulaient vérifier ce dicton :

Des frères, tu les as pris comme boucliers
Et ils l'étaient pour combattre les ennemis,
Je les ai considérés comme des flèches acérées
Et elles l'étaient, mais dans mon cœur !

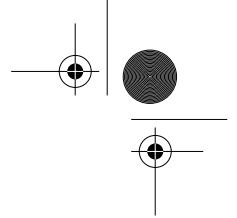
Ou encore cet autre proverbe :

Pourquoi n'avez-vous pas dégainé vos épées
Quand des soldats impies ont attaqué vos maisons?
C'est comme si vos canines les plus incisives
Ne pouvaient plus que s'habituer à la morsure du voisin !

Ses déboires en Irak

Voici les événements particuliers lors desquels il dut subir l'injustice des musulmans. Puisse cette évocation douloureuse être un avertissement !

Enfant, il était déjà épris de savoir et rempli de la crainte de Dieu. Adolescent, il se rendit célèbre par sa science et sa piété, au point qu'il incarnait déjà un modèle et une référence, fait exceptionnel pour son âge. Lorsqu'il racontait une histoire, celui qui l'écoutait n'avait pas besoin de preuve. Toute sa vie durant, il refusa le mensonge et l'exagération. Il s'était interdit une fois pour toutes les actions nuisibles, en même temps que ce qui est rigoureusement prohibé par la *shari'a*. Tout jeune, il devint le dépositaire de la confiance du peuple et des élites, se rendant célèbre par son érudition et par la force de ses arguments et de ses démonstrations. Les gens furent de plus en plus enclins à l'imiter et lui demandèrent d'écrire une thèse de *fiqh*, malgré son jeune âge.



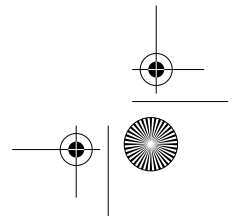
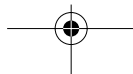
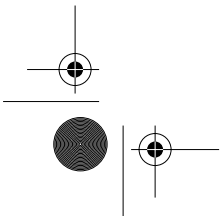
Mais il refusa parce qu'il considérait que les deux ayatollahs al-Shîrâzî et al-Khurâsânî étaient là pour répondre à toutes les questions. Cependant, ses principes ne trouvaient pas d'équivalent parmi les *marja'taqlid* de l'époque de sa jeunesse.

Pendant de longues années, les ulémas le louèrent, tandis que les notables et le peuple voyaient en lui un saint. Tout le monde, de près ou de loin, le respectait. Ceux qui en avaient besoin lui demandaient de les guider, les croyants le prenaient pour modèle et les bien dirigés obéissaient à ses ordres, s'interdisant de faire ce qu'il prohibait. Jusqu'au moment où s'abattit sur les musulmans le plus grand des cataclysmes. Cette catastrophe, ce fut l'expansionnisme des pays colonisateurs qui coupa les liens unissant les pays musulmans et leva le voile sur les intentions des croisés envers les musulmans depuis de lointains siècles¹³.

La religion et la raison faisaient un devoir à l'ayatollah de mettre les musulmans en garde contre leur passivité et leur indifférence. Il y mit toutes ses forces, y consacrant toute son existence. Mais leur léthargie et leur apathie finirent par atteindre des sommets. Malgré sa perspicacité, il n'eut plus alors aucune influence sur eux. Ils se mirent à la considérer avec colère ou avec un regard narquois, assimilant son action à leur service à une guerre qu'il leur faisait et ses conseils à une censure. Du fait de leur ignorance, peut-être pensaient-ils en eux-mêmes qu'il avait perdu sa foi et sa piété, et qu'il était moins attentif aux valeurs de la religion. Tout ceci ne lui échappait pas et l'affectait au plus haut point. La corruption des musulmans et leur indifférence l'inquiétaient d'autant plus que les étrangers, avec leur argent, redoublaient d'activités dans les pays musulmans et qu'ils employaient toutes sortes d'artifices pour éloigner les musulmans de lui. Peu à peu, les gens se mirent à le traiter cruellement. Mais lui ne prêtait plus attention à tout cela. Au contraire, son audace et sa détermination n'en furent que renforcées.

C'est alors que les musulmans furent confrontés à la guerre italo-ottomane en Tripolitaine. L'ayatollah appela les musulmans à rassembler de l'argent et à se porter volontaires dans l'armée pour combattre les Italiens. Mais les agents du colonialisme

13. La comparaison entre les entreprises coloniales modernes et les croisades du Moyen Âge est un leitmotiv de la mouvance réformiste musulmane.



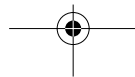
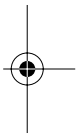
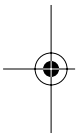


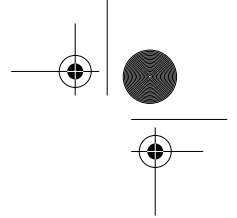
montèrent les gens contre lui, grandement aidés en cela par la cupidité des ignorants et par leur vanité. La dureté des gens envers l'ayatollah augmenta encore lors de la guerre des Balkans, mais il n'y attachait pas d'importance.

Il avait été témoin, avant cela, des dissensions entre ulémas à Najaf à la suite de la proclamation de la *mashrûtiyye*¹⁴ en Iran et de la division de ce pays entre l'Angleterre et la Russie, consacrée par les accords anglo-russes de 1907. Il avait vu la passivité des musulmans face à ce grave événement et les divergences entre ulémas, une partie d'entre eux soutenant l'ayatollah al-Khurâsânî et d'autres étant favorables à Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî. Il leur avait envoyé ce télégramme : « Aux *hujjatulislâm* : L'islam s'est évanoui avec vos dissensions. Aussi faites-le revenir par votre consensus. » À la suite de ce télégramme, juste après le décès d'al-Khurâsânî, les ulémas adoptèrent une position commune et vinrent tous à Kâzimiyya, à l'exception de Sayyid Kâzem al-Yazdî. L'ayatollah al-Khâlisî fut alors chargé par les ulémas de la mission d'aller rencontrer al-Yazdî à Najaf afin de le convaincre de rejoindre les ulémas. Mais il fut confronté à la malveillance des musulmans et aux agents de la propagande du colonialisme. Ce qu'il dut affronter à Najaf aurait ébranlé le roc le plus solide. Le caractère sacré du sanctuaire du Prince des Croyants (*saw*) fut violé, et il quitta la ville pour épargner le sang des musulmans et éviter une sédition dont les colonialistes s'employaient à allumer la flamme. Le lecteur trouvera plus loin des détails sur tous ces faits.

À son retour à Kâzimiyya, les agents du colonialisme utilisèrent les événements de Najaf contre l'ayatollah. Ils colportèrent la rumeur qu'il était déterminé à jeter les musulmans sur les champs de bataille et à les faire tuer jusqu'au dernier par les armées des États européens. Ils insinuèrent aussi qu'il n'avait qu'un seul but, confisquer leurs biens pour mener la guerre, alors que Sayyid Kâzem avait refusé de se rendre à ses arguments par compassion pour les musulmans et par souci de préserver leurs vies et leurs biens. Ils s'employèrent à répandre ces mensonges dans tout le pays. Et ces rumeurs malveillantes avaient prise sur des gens natu-

14. Le mot *mashrûtiyye* ou *mashrûta* était utilisé en Iran et dans l'Empire ottoman pour désigner la Constitution et le parti constitutionnaliste.

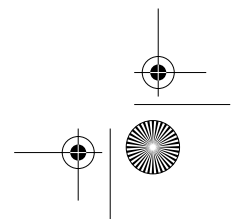
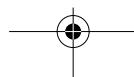
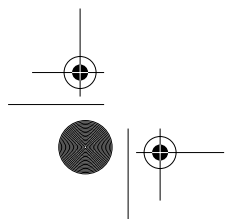
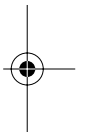
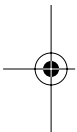




rellement portés à sauvegarder leur personne et dominés par l'ignorance. Les musulmans commencèrent à insulter l'ayatollah derrière son dos, à dénigrer ses bonnes mœurs, à critiquer sa piété et sa religion. Ils présentèrent ses mérites et son action au service des musulmans comme un crime impardonnable. Lui n'y faisait pas attention et continuait à leur prodiguer ses conseils. Mais, chaque fois, leur agressivité envers lui grandissait, au point que la plupart de ses partisans le quittèrent et qu'il ne resta plus avec lui que quelques personnes.

L'abandon des musulmans dans l'ignorance et leur indifférence l'affectèrent profondément, car son seul souci était de leur faire comprendre le but des colonialistes. Il voulait leur faire prendre conscience des malheurs auxquels ils seraient confrontés s'il arrivait que les colonialistes prennent le contrôle de leur pays. Mais les Irakiens étaient si ignorants qu'il était impossible de les informer des réalités du colonialisme et de leur faire comprendre son caractère néfaste. À leurs yeux, le plus grand des bonheurs se trouvait dans la domination anglaise. Ils créditaient les Anglais de toutes les vertus, en matière de justice, de compassion, de prospérité, de courtoisie, de sincérité et d'autres attributs encore du bonheur. Tous acceptaient de dépendre des Anglais, affirmant même leur désir de se mettre sous leur protection. De telles idées s'expliquaient par le lavage de cerveaux que les agents de la propagande du colonialisme avaient mené à bien, arguant que l'Angleterre est la plus juste et la plus civilisée des nations. On en arriva au point que, vers 1320 [1902-1903], un groupe d'habitants de Karbalâ' était venu chercher asile au consulat anglais de la ville. Ils y restèrent plusieurs jours et mirent leurs familles sous la protection britannique. Ils refusèrent de payer le peu d'impôts que le gouvernement leur demandait à cette époque et continuèrent à affirmer avec force leur rattachement à l'Angleterre. Le gouvernement tenta vainement de les disperser et dut finalement employer la force, avec l'aide de la gendarmerie et de la police. Un grand nombre d'entre eux furent tués à cette occasion.

Il était impossible de faire comprendre quoi que ce soit aux Irakiens, de les éclairer sur la nature réelle des intentions anglaises, de mettre en évidence l'emploi systématique de la force par les Anglais, leur despotisme et leur hostilité aux valeurs humaines en général, et à celles des musulmans en particulier. Chaque fois que





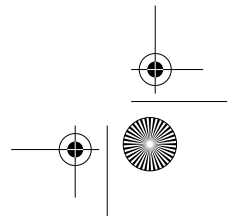
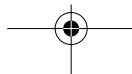
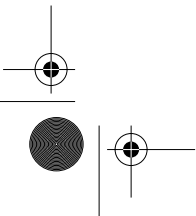
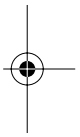
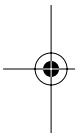
l'ayatollah tentait de leur ouvrir les yeux sur les mensonges et la tyrannie des Anglais et de leur rappeler le devoir de les combattre, ils jugeaient ses appels comme contraires à la religion, quand ils ne les assimilaient pas à de l'impiété et à de l'athéisme.

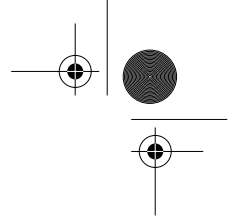
Cette situation consumait littéralement les forces de l'ayatollah. Rempli d'amertume et de rage, il finit par ressentir de l'aversion pour les Irakiens et même à ne plus les supporter. Malgré tout, il continuait à les diriger, à leur montrer la voie et à les mettre en garde contre les Anglais. Mais l'hostilité des Irakiens envers lui ne cessait d'augmenter. C'est alors qu'éclata la Grande Guerre. Dans le contexte qui vient d'être décrit, les Irakiens espéraient l'arrivée des Anglais dans leur pays, attendant qu'ils leur apportent la clef de tous les bonheurs. L'ayatollah s'insurgea contre ces idées et appela à faire la guerre aux Anglais, sans se cacher les difficultés de sa tâche, car les musulmans reçurent son appel avec impertinence et moquerie.

Toutefois, il ne se découragea pas de combattre une opinion publique ignorante et stupide, soumise à la propagande la plus éhontée. Il s'employa à réunir les ulémas de Kâzimiyya dans l'enceinte sacrée de la cour du mausolée pour faire les premiers préparatifs du djihad. Cette réunion eut lieu dans le bureau du chef des gardiens du mausolée. Quand l'assistance fut au complet, des compagnons de l'ayatollah, voyant l'hostilité qui régnait, lui demandèrent de ne pas assister à la réunion, de peur qu'il ne soit indisposé par le discours des participants et par leur refus de participer à la guerre. Il accéda à leur demande et s'en alla dans une autre pièce.

Dès le début de la réunion, la question du djihad fut abordée. La plupart des participants refusèrent de participer à la guerre et certains affirmèrent même que les Anglais avaient plus de droits à gouverner l'Irak que les Turcs. Tandis que je leur lançais le plus dur des regards, la discussion s'engagea avec un des ulémas, Cheikh 'Abd al-Husayn Asadollâh¹⁵, que Dieu avait abandonné et qui niait le devoir de se défendre, préférant, lui aussi, les Anglais aux Turcs.

15. Il s'agit de Cheikh 'Abd al-Husayn Asadollâh Shushtarî, un uléma de Kâzimiyya d'origine persane.





L'ayatollah al-Khâlisî, qui avait eu connaissance du déroulement des débats dans l'assemblée, fit son entrée. L'assistance se leva pour marquer son respect. Il s'adressa aux ulémas : « Vous prétendez être musulmans bien que vous connaissiez la nocivité des actions des impies. Alors je vous dis : même si vous n'avez pas de religion et que vous ne craignez pas l'échéance du dernier Jour, au moins soyez libéraux¹⁶ dans votre vie d'ici-bas ! Comme vous êtes arabes, revenez aux valeurs de votre noble lignage. Une nation qui défend son existence et son identité peut-elle accepter le pouvoir d'une nation tyrannique qui a conduit ses armées jusqu'ici pour vous soumettre par la force et vous torturer ? » Puis ses larmes roulèrent sur ses joues et il fut étouffé par les sanglots au point de ne plus pouvoir parler. C'était la première fois que je le voyais en proie à une intense émotion. Nous avons craint que son trouble et son indignation ne lui soient fatals et l'avons imploré de revenir à sa place.

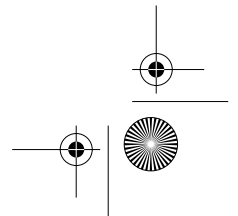
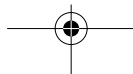
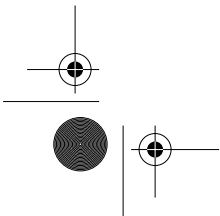
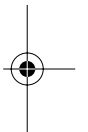
Son état émut les ulémas les plus pieux de l'assemblée. À leur tête, le défunt Sayyid Mahdî Haydar (*qas*)¹⁷ répondit à l'appel de l'ayatollah, tandis que les hypocrites se regroupaient dans un coin, le plus véhément d'entre eux étant Sayyid Hasan, connu comme al-Sadr¹⁸, fils de Sayyid Hâdî. L'ayatollah convoqua alors une assemblée pour collecter les dons destinés au djihad et enregistrer les noms des volontaires. Mais les agents de la propagande colonialiste attaquèrent l'assemblée, aidés par l'ignorance des Irakiens et par les rumeurs mensongères que répandaient les colonialistes. Les Irakiens déchaînèrent leurs sarcasmes contre l'ayatollah al-Khâlisî et plusieurs allèrent jusqu'à l'insulter en disant : « Sayyid Mahdî est pieux et pur, mais al-Khâlisî veut l'attirer dans le péché. Tous deux veulent verser notre sang et piller nos biens. »

Certains pseudo-ulémas de Kâzimiyya répandaient ces calomnies parmi les pauvres pour leur faire croire qu'ils les défendaient. Le plus acharné était Sayyid Hasan Sadr al-Dîn. Une violente altercation

16. Le mot « libéraux » renvoie ici encore au combat contre le despotisme et le colonialisme.

17. Sayyid Mahdî al-Haydarî était également connu comme Sayyid Mahdî Al al-Sayyid Haydar. Malgré son grand âge (peut-être quatre-vingts ans), il fut l'un des dirigeants du djihad de 1914-1917. Il mourut peu de temps après.

18. Sayyid Hasan al-Sadr, également connu comme Sadr al-Dîn, était un *muj-tahid* influent de Kâzimiyya. Son fils Muhammad aura une importante carrière politique qui l'amènera à être, en 1948, sous la monarchie hachémite, l'un des premiers et rares Premiers ministres chiites d'Irak.





nous opposa dans la cour du saint mausolée, épisode que le journal *Al-Zuhûr* avait rapporté. Il avait conservé ce journal jusqu'à l'occupation de Bagdad. Son fils, Sayyid Muhammad, l'a présenté à Sir Percy Cox¹⁹ le lendemain de son entrée à Bagdad. Il espérait visiblement le flatter ou lui faire savoir que son père avait été un agent de la propagande des Anglais avant même leur arrivée.

L'ayatollah déploya tous ses efforts dans la préparation du djihad jusqu'à ce qu'il parte pour la grandiose épopée. Les musulmans le haïssaient pour son action et le considéraient comme un obstacle à leur bonheur qu'ils s'imaginaient résider dans la domination anglaise. Il n'attachait toujours aucune importance à ce qu'on disait sur lui, tandis que les plus pieux des ulémas de Najaf le prirent pour modèle.

Mais lorsque le groupe qui était avec l'ayatollah se regroupa à 'Amâra, il dut affronter les injures de toutes parts. Leur faiblesse d'esprit les empêchait de se soulever, car le djihad requiert des sacrifices. Il dut se séparer d'eux et même, plus tard, de Sayyid Mahdî (*qas*), qui l'avait accompagné depuis Kâzimiyya et que les ulémas réussirent à influencer.

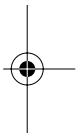
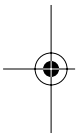
Il partit pour Huwayza²⁰ en compagnie d'une poignée d'ulémas. Mais ceux-ci lui causèrent les plus grandes difficultés, parce qu'ils acceptèrent d'être payés par le commandant de l'armée²¹ dans leur djihad, alors que lui refusait toute aide financière, car il savait que le mercenaire ne se bat pas comme le volontaire qui ne compte que sur lui-même. Lors de la bataille de Shu'ayba²², beaucoup de moudjahidin s'enfuirent vers leurs villages, comme nous l'évoquons plus loin. Mais lui et le défunt Sayyid Mahdî continuèrent à résister jusqu'à ce que les Anglais s'emparent de Kût. Il revint alors à Kâzimiyya. Mais lorsqu'il arriva dans la ville, les habitants ne vinrent pas l'accueillir. Les ennemis de la religion se mirent à le diffamer, colportant sur lui les propos les plus abominables, au point qu'on placarda sur la porte de sa maison un tract sur lequel était écrit ce vers :

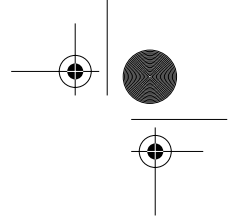
19. Sous le nom de « haut-commissaire », Sir Percy Cox (1864-1937) fut le premier gouverneur britannique d'Irak après la chute de Bagdad en 1917.

20. Huwayza est en territoire iranien.

21. Il s'agit de l'armée ottomane.

22. L'armée ottomane fut défaite par les troupes britanniques à Shu'ayba près de Basra, dans une bataille qui dura du 11 au 14 avril 1915.





L'âne est parti pour prendre Qurna²³

Mais il est revenu sans oreilles.

Il est parti pour récupérer Basra,

Et il a livré 'Amâra et Kût.

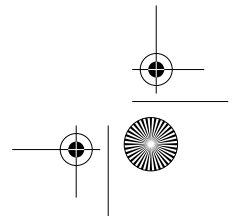
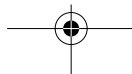
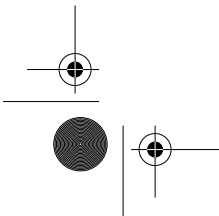
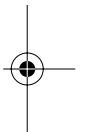
J'en connaissais l'auteur et pouvais très bien le faire exiler ou tuer²⁴, mais il me l'interdit de la façon la plus catégorique : « Ces gens ne connaîtront notre but et la grandeur de notre action à leur service que lorsque les Anglais se seront emparés de leur pays. Que Dieu nous en préserve ! »

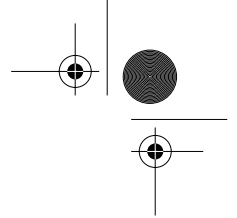
Après son retour du djihad, il partit faire la prière selon son habitude. Mais cette fois, une seule personne se plaça derrière lui, alors qu'auparavant la population avait l'habitude de se ranger en ligne derrière lui pour prier. Les gens le traitaient avec dureté et déchaînaient leurs sarcasmes contre lui, sans que cela semble l'affecter, tant sa confiance dans sa religion le soutenait. Ce qu'il endurait de leur part ne l'empêchait pas de leur prodiguer des conseils. Il continua à défendre le pays et l'honneur de l'islam, ne s'inquiétant de rien d'autre, jusqu'à ce qu'un de ses fidèles lui dise : « J'ai vu ton incapacité à te défendre face aux musulmans qui te font la guerre. Aussi à quoi rime ce courage ? » Il répondit : « Défendre le pays sur le long terme n'est pas possible, mais retarder la conquête de l'Irak par les Anglais est possible, et chacun doit s'y employer, même si c'est pour un jour ou pour une heure. Il y a plusieurs degrés dans la défense, et chacun est un devoir. Le premier, c'est combattre l'ennemi même pour une heure et le plus élevé, c'est sauvegarder la patrie de l'islam pour toujours. »

Telle était son action jusqu'à ce que Bagdad tombe aux mains des Anglais. Ce jour-là, la population manifesta sa joie, son bonheur et sa satisfaction, acclamant les aviateurs anglais, comme un bétail qui flatterait le boucher au moment d'être égorgé. Elle commença à se réjouir des malheurs de l'ayatollah, comme si les Anglais n'avaient vaincu que lui seul. Tous sans exception le blâmaient, jusqu'à ses proches, au point qu'il fut obligé de rester chez lui et de ne plus apparaître en public.

23. Jeu de mots entre Qurna (la ville) et *qarn* (la corne).

24. Car les Ottomans étaient encore à Bagdad et dans le nord de l'Irak à ce moment et de tels propos en période de guerre pouvaient être assimilés à une trahison.





Le jour où Kâzimiyya tomba aux mains des Anglais, il eut un abcès au cou, qui suppura de façon abondante. L'humeur s'en écoula des jours entiers, sans qu'aucun pansement ni bandage ne puisse l'arrêter. Et les gens étaient de plus en plus durs envers lui. Cependant, cette dureté n'eut qu'un temps.

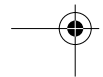
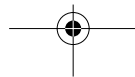
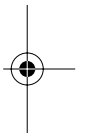
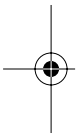
L'Irak commença à connaître une litanie de tragédies. Les potences anglaises érigées dans tout le pays ; les manœuvres pour faire main basse sur les biens de la population ; le climat de délation et les prisons qui se remplirent à craquer d'Irakiens en Irak et en Inde²⁵ ; le grand nombre de victimes tombées sur les champs de bataille ; la profanation des lieux saints ; le siège de Najaf quarante jours durant lesquels ses habitants furent privés d'eau et de nourriture, les obligeant à boire l'eau saumâtre des puits et à manger du chat et du chien²⁶ ; le bombardement par les canons de la coupole sacrée Haydarî²⁷ et le supplice en une heure à Kûfa de quatorze jeunes gens qui figuraient parmi les plus fervents partisans des Anglais avant leur arrivée²⁸ ; les mauvais traitements infligés à la population sur les marchés ; le mépris affiché envers les chefs de tribus, publiquement humiliés ; le pillage des maisons sous le prétexte de ramasser les armes ; les humiliations visant à bafouer l'honneur des musulmans ; les réquisitions sur toutes les denrées alimentaires par l'autorité militaire, qui appauvrirent les Irakiens et provoquèrent partout la famine, malgré la richesse naturelle du pays, et la mort de milliers de gens ; l'incorporation forcée dans l'armée anglaise de dizaines de milliers de jeunes gens, parce que c'était là le seul moyen, pour eux et pour leurs enfants, d'avoir de quoi manger ; le destin tragique de ces jeunes, tués pour la plupart dans les combats contre les Turcs, leurs frères en islam ; l'évangélisation de l'Irak par des missionnaires envoyés

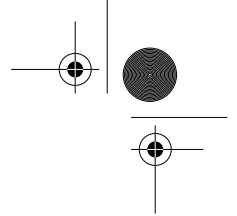
25. L'Irak dépendait, au début de l'occupation britannique, des services du gouvernement des Indes. De nombreux Irakiens y furent exilés.

26. Il s'agit de l'insurrection de Najaf contre l'occupation britannique en mars-avril 1918.

27. Haydar est un surnom de l'Imam 'Alî.

28. Quatorze jeunes Najafis, dirigeants de l'insurrection, furent condamnés à la peine capitale après la reddition de leur ville le 4 mai 1918. Pour faire un exemple dissuasif, les autorités militaires britanniques obligèrent les notables et les ulémas de la ville à assister à leur exécution. Ils furent pendus sur la place publique le 30 mai 1918. Parmi eux figurait Najm al-Baqqâl qui entra dans la légende des martyrs de l'islam.



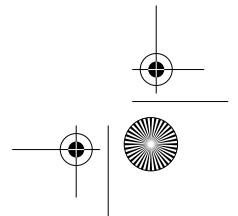
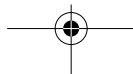
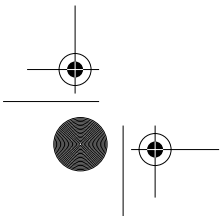
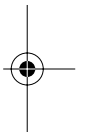
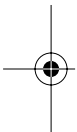


aux quatre coins du pays ; la diffusion de livres insultant la religion musulmane et la propagation de choses illicites, à commencer par l'alcool, et de la débauche.

Toutes ces tragédies ne sont qu'une infime partie des crimes et des abominations indescriptibles dont se rendirent coupables les Anglais et dont ni la parole ni la plume ne peuvent rendre compte. Tant de malheurs furent pour les Irakiens un véritable choc qui les réveilla de leur léthargie, comme s'ils avaient changé leur caractère et vivifié leur sang. Ils regrettèrent leurs actions peu après l'occupation anglaise et commencèrent à se blâmer eux-mêmes d'avoir ignoré ce que l'ayatollah savait.. Ils comprirent alors que la piété de l'ayatollah et son attachement à la religion, comme son appel à combattre les Anglais, avaient été dictés par son sens de l'honneur et par sa compassion pour les musulmans. Désormais, la mort sur les champs de bataille leur semblait préférable à l'humiliation et à leur soumission aux Anglais, même si les langues continuaient à dire le contraire, comme si la langue anglaise s'était insinuée dans la bouche des musulmans et qu'une main impie, revêtue du gant de l'islam, persistait à mettre les musulmans dans l'erreur.

Les Irakiens ont regretté leurs erreurs le jour où le regret était sans utilité. Ils se mirent à espérer la mort, mais ils ne trouvaient que la disgrâce et la honte. Et ils commencèrent à affluer en nombre vers l'ayatollah pour implorer son pardon pour leurs crimes. Il savait que beaucoup d'entre eux l'avaient maudit chaque matin parce qu'il voulait empêcher le départ des Turcs et la conquête des Anglais. À présent, ils demandaient le pardon de l'ayatollah pour que Dieu leur accorde Sa clémence pour leurs fautes et l'ayatollah disait : « Que Dieu te pardonne ! » Les Irakiens s'engagèrent alors à ses côtés comme ils ne s'étaient jamais auparavant engagés envers personne. Mettant leurs biens et leur âme entre ses mains, ils lui demandèrent de les accepter.

Si l'ayatollah n'avait pas eu une si haute conscience de sa mission, les souffrances qu'il avait endurées l'auraient dissuadé de réagir, même avec l'aide désormais des musulmans. Mais devant les regrets des Irakiens, il oublia tous ses malheurs et ne pensa plus qu'à défendre l'islam. Lui et l'ayatollah al-Shîrâzî parlèrent d'une seule voix. À ce moment, al-Yazdî, qui était le plus grand obstacle à toute action au service de l'islam, décéda. Les deux chefs religieux lancèrent alors des actions qu'on résumera plus loin et donnèrent





leur accord pour déclencher la révolution irakienne²⁹. À l'issue de celle-ci, l'ayatollah al-Khâlisî resta seul à défendre la gloire de l'islam, comme cela sera aussi rappelé plus loin.

Il ne fut pas déçu par les Irakiens : leur nouvelle conscience et leurs regrets pour les souffrances morales qu'ils lui avaient infligées ne se démentirent pas. Cependant, ils ne le soulagèrent pas tout à fait de ces souffrances jusqu'à ce qu'ils lui offrent des sacrifices substantiels dans le combat contre les Anglais. Et il continuait aussi à souffrir, car l'Irak n'était pas débarrassé des agents des Anglais et des ignorants influencés par la propagande du colonialisme. Il y avait les chefs de tribus que les Anglais achetèrent après leur arrivée en Irak, perpétuant une pratique qui existait déjà avant eux. Mais, comme la vérité avait éclaté au grand jour après les tragédies provoquées par l'occupant, la propagande n'avait plus la même influence sur les tribus. Après l'occupation de l'Irak, ce qui l'affecta au plus haut point fut la rupture de son serment par Faysal³⁰, son mépris du caractère sacré du Coran et de l'allégeance conditionnelle que lui avait faite l'ayatollah, sa trahison patentée de l'islam et de son peuple.

Malgré tout, ces souffrances morales ne comptaient pour rien par rapport à celles qu'il avait subies avant l'occupation anglaise. Il était heureux de l'engagement des musulmans, même si celui-ci n'était pas suffisant, et il est juste de dire que ce qu'il a enduré après l'occupation était plus physique que moral.

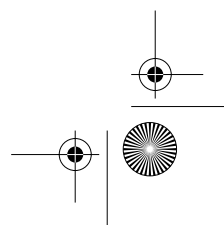
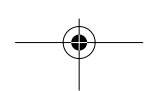
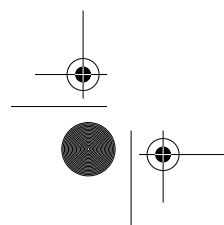
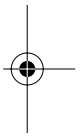
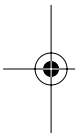
Il ne cessa d'endurer toutes ces peines jusqu'à ce que sa situation en Irak devienne de plus en plus difficile, avec l'exil de son fils aîné, puis son propre exil, l'emprisonnement de ses autres enfants et leur exil avec lui en Iran et, enfin, son empoisonnement. C'est l'objet du récit qui suit.

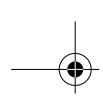
Son infortune en Iran

À son arrivée en Iran, il fut anéanti par l'effondrement général du pays. L'indifférence et l'ignorance qu'il avait connues en Irak et qui avaient épuisé ses forces, il les retrouvait là-bas, comme s'il devait tout recommencer. Aujourd'hui, la situation de l'Iran est

29. La Révolution de 1920 contre l'attribution par la Société des Nations d'un mandat sur l'Irak à la Grande-Bretagne.

30. Premier roi d'Irak qui régna de 1921 à 1933.

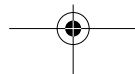




comparable sous bien des aspects à celle de l'Irak avant l'occupation anglaise. Aux yeux des Iraniens, le bonheur est dans la dépendance, et le malheur dans l'indépendance. Ils ont, plus que les Irakiens, une versatilité naturelle, un goût immodéré pour l'hypocrisie et la dissimulation et une dureté sans limite. Il faut y ajouter un amour sans borne pour l'asservissement de la nation et le culte du plus fort, ainsi qu'une forme de fanatisme en tous domaines, encouragé par la misère largement répandue et par l'ignorance.

Cependant, si l'*umma* iranienne avait été libre, elle aurait été capable de se réformer, car elle se mobilise rapidement et le discernement ne lui fait pas défaut. Mais les Anglais l'ont étranglée d'une main de fer de telle sorte qu'elle ne pouvait rien contre leur volonté. Ils ont créé une armée d'une puissance sans précédent dans ce pays, pour en faire un mur entre les bolcheviques, l'Inde et l'Irak. Et cette armée, iranienne de nom, était en réalité anglaise, parce qu'elle était commandée par Rezâ Khân, que les Anglais avaient propulsé sur le devant de la scène. C'est pour lui que les Anglais l'avaient formée et entraînée. Il ne s'opposait en rien à leur volonté. Cette armée menait des actions que les Anglais ne pouvaient entreprendre eux-mêmes, multipliant les exactions, quand ils répugnaient à se salir les mains directement. Et tout ceci parce que son chef, Rezâ Khân, n'était pas un homme de noble lignage, qu'il était dépourvu de tout sens moral et de toute culture religieuse ou politique, qui auraient pu l'empêcher de prendre la responsabilité de tant de désastres et de tragédies.

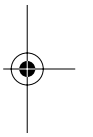
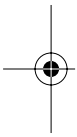
En Iran, l'ayatollah fut confronté à une situation qu'il n'avait pas connue en Irak et qui rendait son combat plus difficile. En Irak, chaque musulman était conscient qu'il était dans son intérêt de se battre et de se défendre contre ses ennemis. Tel n'était pas le cas en Iran. Après la révolution russe, les Anglais s'étaient gardés de prendre directement le pouvoir, préférant faire main basse sur ce vaste pays par l'intermédiaire d'un Iranien, afin de désamorcer toute velléité d'opposition à leur politique. Cet Iranien était un inconnu, qui n'avait aucune expérience du pouvoir, ni attache particulière avec les Iraniens et qui donc ne risquait pas de se retourner contre eux, le jour où ils voudraient nier la souveraineté de l'Iran. C'est ainsi qu'ils ont propulsé Rezâ Khân du statut de simple soldat à celui de ministre de la Guerre. En même temps, ils ont confié la présidence du gouvernement à Sayyed Ziyâ' al-





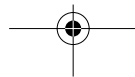
Yazdî³¹. Mais lorsqu'ils ont vu que ce dernier manifestait un certain sens de l'honneur et une volonté d'indépendance et qu'il avait des liens forts avec l'Iran, ils ont demandé à Rezâ Khân de le chasser. Celui-ci n'a plus eu d'opposant.

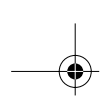
Rezâ Khân est un homme obéissant à ses impulsions. Il n'a ni volonté ni opinion, sauf celles que les Anglais lui suggèrent. Ces derniers l'ont utilisé, entre autres, pour liquider les chefs féodaux locaux en organisant le ramassage systématique de leurs armes. Cette politique de renforcement du pouvoir central pouvait sembler être à l'avantage de l'Iran. Mais elle ne servait en fait que les intérêts anglais. Toutefois, les apparences permirent à Rezâ Khân de tromper les gens simples. Les Anglais ont alors répandu l'idée que Rezâ Khân était l'homme providentiel, le sauveur du pays, le fondateur de l'armée, lui donnant d'autres qualificatifs et titres grandiloquents auxquels les Iraniens étaient habitués (alors que la Chambre des députés avait déjà aboli les titres)³². En raison de l'ignorance des Iraniens et de leur couardise, Rezâ Khân réussit à empêcher l'émergence de tout homme capable d'engager l'Iran sur la voie de réformes économiques et du progrès. Les Anglais veillaient à empêcher l'Iran de se hisser au rang des pays développés, afin de pouvoir mettre la main plus facilement sur le pays, quand ils se



31. Sayyed Ziyâ'od-Dîn Tabâtabâ'î (1888-1969, né à Yazd, d'où son nom Yazdî) était, avec Rezâ Khân, l'une des deux personnalités pressenties par les Britanniques pour le coup d'État du 22 février 1921. Le premier devait s'occuper du civil et Rezâ Khân du militaire. Sayyed Ziyâ' fut nommé par le chah Premier ministre le 22 février 1921, à la suite de l'entrée des Cosaques conduits par Rezâ Khân à Téhéran. Rezâ Khân devint ministre de la Guerre. Toutefois, la politique répressive menée dans toutes les directions par Sayyed Ziyâ' heurtait beaucoup de monde. Les interprétations divergent sur le sens de celle-ci. Certains voient en lui l'homme des Anglais, idée accréditée par son action résolue contre les communistes, son esprit revancharde contre l'oligarchie qadjare, et, dans une certaine mesure, par ses efforts pour contenir le pouvoir de Rezâ Khân. Sayyed Ziyâ' s'opposait en particulier à Rezâ Khân au sujet de l'encadrement britannique de l'armée iranienne : il était partisan de la présence de *supervisors* anglais que Rezâ Khân refusait. Pour d'autres, sa politique de renforcement de l'État iranien et sa rivalité avec Rezâ Khân ne plaisaient guère aux Anglais. C'est cette dernière version que semble reprendre à son compte Cheikh Muhammad, sans doute pour faire apparaître Rezâ Khân comme l'allié privilégié des Anglais. Rezâ Khân força Sayyed Ziyâ' à démissionner et même à quitter le pays trois mois après sa nomination. Il dut s'exiler en Suisse le 24 mai 1921. Il ne regagna l'Iran qu'en 1943.

32. L'abolition des titres qadjars par le parlement iranien date de 1925. Cette partie du livre est donc postérieure. Les Iraniens étaient friands de titres et de fonctions honorifiques dont la dynastie qadjare avait fait un large usage, un peu comme les aristocraties européennes.



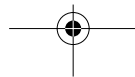
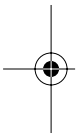


seraient débarrassés du danger du bolchevisme (tels étaient les plans des Anglais – plutôt à Dieu de les en avoir empêchés !).

Rezâ Khân, le destructeur de l'Iran et le principal instrument des Anglais pour soumettre le pays, fut présenté comme le sauveur et le réformateur du pays. Il était ainsi difficile de résister aux Anglais en Iran. Tous ceux qui y combattaient le colonialisme se trouvaient confrontés à Rezâ Khân, à qui les Anglais suggéraient de leur barrer la route. Celui qui s'opposait à Rezâ Khân et au colonialisme européen était aussitôt l'objet de rumeurs malveillantes : il ne pouvait être qu'un corrompu, puisqu'il s'opposait au sauveur de l'Iran. Celui-là devait alors affronter les pires épreuves : sa réputation était salie, quand il n'était pas accusé de travailler pour les étrangers. Ces difficultés n'existaient pas en Irak avant l'occupation, car les visées des Anglais n'y prenaient pas un visage islamique ou irakien, masquant la réalité aux yeux des gens. L'enjeu entre les Anglais, les Irakiens et les Ottomans était clairement un combat entre les musulmans et les infidèles.

L'ayatollah vint en Iran, comme nous l'avons dit précédemment, sur l'invitation du gouvernement de Mushîr od-Dowleh³³, dans lequel Rezâ Khân était encore ministre de la Guerre, avant qu'il n'accède directement à la tête du gouvernement. Mushîr od-Dowleh était un authentique Iranien, qui ne cherchait aucun appui extérieur, russe ou anglais. De ce fait, les Anglais ont craint qu'il s'allie à l'ayatollah al-Khâlisi et que les deux forces de la religion et de l'État s'unifient, ce qui aurait permis à l'Iran de se libérer de leur emprise. Aussi s'empressèrent-ils de faire tomber le gouvernement de Mushîr od-Dowleh, obligeant le roi Ahmad Shâh à nommer Rezâ Khân chef du gouvernement. Le chah, qui ne brillait ni par sa force de caractère ni par son courage, obtempéra, tout en sachant que cette décision signifiait le début de la fin de la dynastie des Qadjars. Il donna donc la présidence du gouvernement à Rezâ Khân en échange de la promesse qu'il aurait la vie sauve et qu'il pourrait

33. Des trois Premiers ministres qui se succédèrent entre le coup d'État de février 1921 et l'arrivée de Rezâ Khân à la tête du gouvernement, et qui ne pouvaient l'être qu'avec l'accord des Britanniques, Mushîr od-Dowleh (1872-1935) était celui qui manifestait le plus de réels sentiments nationalistes. Il fut Premier ministre en Iran à plusieurs reprises. Sa dernière fonction à la tête du gouvernement (du 12 juin au 28 octobre 1923), où il nomma Mosaddeq ministre des Affaires étrangères (en juin 1923), fait de lui le dernier Premier ministre de l'ère qadjare, avant le gouvernement de Rezâ Khân, qui lui succéda immédiatement.





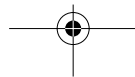
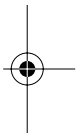
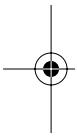
partir à Paris. C'est ainsi qu'il s'enfuit d'Iran. Nous sommes alors tombés dans de grands malheurs. Même si je n'étais pas à Téhéran lorsque le pouvoir fut arraché aux Qadjars, je m'y suis opposé, non pas par amour pour eux, mais pour empêcher Rezâ Khân d'appliquer le plan de la colonisation de l'Iran, après sa retraite sans gloire face aux bolcheviques. Tous ces points seront développés plus loin.

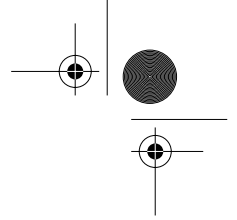
Rezâ Khân fut nommé chef du gouvernement le jour où l'ayatollah al-Khâlisî arrivait à Qom³⁴. Aussitôt investi de sa charge, il entreprit d'organiser le retour des ulémas en Irak. Il m'entretint de cela le jour qui suivit la formation de son gouvernement. Je dis : « Mushîr od-Dowleh n'a pas pu les faire revenir. Si toi tu y réussis, on saura que tu as un lien illégitime avec les Anglais. » Il ne put me convaincre de la pureté de ses intentions et fit valoir aux ulémas qu'ils devaient rentrer en Irak. Ces derniers, semble-t-il, craignaient de s'opposer à lui.

À Qom, l'ayatollah constata que les ulémas avaient déjà envoyé un émissaire en Irak afin d'engager des pourparlers avec Faysal sur les modalités de leur retour. Il s'en inquiéta, et les blâma d'avoir accepté le déshonneur. Mais chaque fois qu'il leur demandait d'interrompre leurs consultations avec Faysal, les ulémas s'obstinaient en sens inverse, et leur détermination à endosser les habits de la disgrâce le rendait malade. Il leur proposa de rester en Iran et d'y organiser la résistance afin de manifester au monde musulman qu'une direction effective et légitime existait depuis ce pays. Mais les ulémas se récusèrent en prétextant que le gouvernement iranien ne leur permettait pas de rester en Iran et que Cheikh 'Abd ol-Karîm³⁵ s'opposait à ce qu'ils y demeurent. Alors il leur dit : « Si vous vous déterminez à rester, je me fais fort de convaincre le gouvernement, et s'il ne se laisse pas convaincre, nous resterons en Iran sans son consentement ; il ne pourra rien faire contre nous. » Mais

34. L'ayatollah al-Khâlisî arriva à Qom le 25 octobre 1923. La cérémonie d'investiture de Rezâ Khân eut lieu le 28 de ce mois, mais l'annonce de son choix comme Premier ministre avait été faite dès le 25 octobre.

35. Considéré comme le fondateur de la *hawza* moderne de Qom, où il s'était installé en 1922, Cheikh 'Abd ol-Karîm Hâ'erî-Yazdî (1859-1937) était à la tête du plus grand centre d'enseignement de la religion en Iran. Non militant et apolitique par nature, il était hostile à l'implication des ulémas dans les affaires politiques. Très populaire en Iran, il évita de s'impliquer dans les affaires liées à l'exil des *mujtahid* d'Irak, vis-à-vis desquels il garda ses distances, même s'il les accueillit chaleureusement.

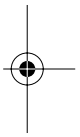
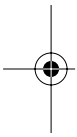




les ulémas, eux, ne furent pas convaincus. Ils étaient paralysés par leur lâcheté et voulaient avant tout préserver leurs boutiques en Irak, comme le dit l'ambassadeur anglais en commentant la façon dont ils accueillirent les propositions de l'ayatollah³⁶. Pendant toute cette période, il vécut dans un état de grande nervosité. Attristé par le comportement des ulémas, il perdit patience et leur dit en forçant son indulgence : « Plût à Dieu que vous ne fussiez pas venus d'Irak et que vous fussiez restés dans vos maisons. Vous portez préjudice au monde islamique et vous ruinez sa puissance par votre venue, puis par votre décision de vous en retourner de cette façon indigne. »

Voyant qu'il était inutile de rester à Qom, il se sépara des ulémas. Ils l'abandonnèrent alors, s'en retournant en Irak et le laissant seul en Iran. Ce fut la plus grande peine de sa vie. Il en fut tant affecté qu'il tomba malade. Le plus étonnant est que ces individus lui aient demandé un avis religieux leur permettant de rentrer, ce qu'il avait refusé, en leur disant : « Votre retour est illicite au regard de la *sharî'a*. Comment pourrait-il y avoir une permission à vous donner en la matière ? »

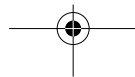
L'ayatollah se rendit dans le sanctuaire de Shâh 'Abd ol-'Azîm³⁷, où le chef du gouvernement sollicita auprès de lui une audience en tête à tête³⁸. Il le blâma d'avoir conseillé aux ulémas de rentrer en Irak et que son gouvernement ne leur permette pas de

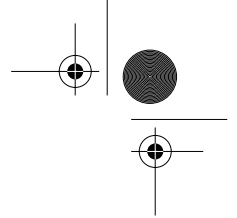


36. L'expression « préserver leurs boutiques en Irak » utilisée par Cheikh Muhammad était reprise d'une lettre de l'importante correspondance, en 1923, de Sir Percy Loraine, le représentant britannique à Téhéran, à Lord Curzon, le secrétaire d'État britannique aux Affaires étrangères.

37. Shâh 'Abd ol-'Azîm est un important *emâmzâdeh* situé à Rey, aujourd'hui la banlieue sud de Téhéran. 'Abd ol-'Azîm était un compagnon des IX^e et X^e Imams chiites infaillibles. Le sanctuaire, surmonté d'un grand dôme doré (XIX^e siècle), est un lieu de pèlerinage populaire. C'est le plus grand centre religieux de l'agglomération téhéranaise (Rey est à 12 km du centre de Téhéran). Le sanctuaire de Shâh 'Abd ol-'Azîm était un lieu d'asile inviolable (on disait « prendre *bast* » pour désigner le fait de s'y mettre à l'abri). Il servait en permanence de refuge à une foule de gens, depuis les bandits jusqu'aux opposants politiques.

38. L'ayatollah al-Khâlisî arriva à Shâh 'Abd ol-'Azîm le 30 novembre 1923 après avoir passé trente-cinq jours à Qom pendant lesquels il avait tenté en vain de convaincre les *mujtahid* de ne pas rentrer en Irak. L'entrevue avec Rezâ Khân eut lieu le 3 décembre. Il quitta le sanctuaire le 7 décembre. Rappelons que les grands *marja'* répugnaient à recevoir les représentants des gouvernements et les dirigeants politiques musulmans. C'était à ces derniers de solliciter une audience et non l'inverse, illustration du pouvoir des autorités religieuses chiites qui se considéraient au-dessus des gouvernants.



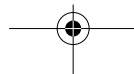
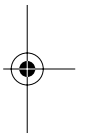
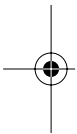


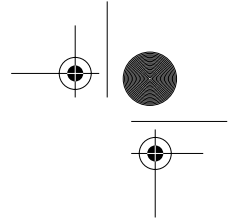
rester en Iran. Mais Rezâ Khân se défendit de leur avoir donné un tel conseil et il affirma que c'était les ulémas qui avaient demandé à rentrer et qu'il s'était contenté d'accéder à leur souhait. L'ayatollah répondit : « Ils disent que c'est toi qui leur as conseillé de rentrer. Donc, tu dois démentir cela. » Et il poursuivit : « S'il en est comme tu le dis, alors écris-leur que tu es d'accord pour qu'ils restent en Iran. » Rezâ Khân s'y engagea. Mais la vérité est que les ulémas voulaient rentrer et qu'il avait lui-même organisé leur retour pour le compte des Anglais.

Quand il apparut que l'ayatollah avait décidé de rester en Iran, Rezâ Khân le défia par tous les moyens dont il disposait, les agents des Anglais et les ennemis de la religion lui prêtant main-forte. À Téhéran, où la population s'apprêtait à accueillir l'ayatollah, des soi-disant ulémas travaillant pour les Anglais tinrent des assemblées, dans la demeure de Cheikh Nosrat, connu comme Shaykh al-'Irâqayn³⁹, pour réfléchir aux moyens de détourner les gens de lui souhaiter la bienvenue – il y avait parmi eux Soleymân Mîrzâ⁴⁰, qui était alors au gouvernement. Quant à Sayyed Abû'l-Qâsem al-Kâshânî, à qui j'avais transmis l'ordre d'accueillir l'ayatollah, il se laissa tromper et agit pour son propre compte de façon inattendue. La police fit en sorte de bloquer le train entre Shâh 'Abd ol-'Azîm et Téhéran et interdit qu'on délivre les tickets de train. Des imbéciles et des agents des Anglais se livrèrent à d'autres actions coupables, mais ils échouèrent. La bonté des habitants de Téhéran, leur relation avec l'ayatollah et les sentiments

39. Cheikh Nosrat Shaykh al-'Irâqayn était un uléma iranien installé à Téhéran depuis le début de la Première Guerre mondiale.

40. Soleymân Mîrzâ Eskandârî (1862-1943), surnommé « le Prince rouge », était un prince Qadjar et le chef de file des démocrates progressistes en Iran. Ardent constitutionnaliste, il s'illustra dans la lutte contre Muhammad 'Alî Shâh, son propre cousin, et fut membre du parlement, depuis sa première législature jusqu'à la cinquième, de 1906 à 1925. violemment antibritannique et considéré comme germanophile, il dirigeait un parti de tendance socialiste, le Parti social-démocrate d'Iran, aux sympathies pro-soviétiques. Croyant dans les intentions progressistes de Rezâ Khân, il fut l'un de ses premiers soutiens. Il inspira alors les tentatives de Rezâ Khân d'instaurer une république en Iran, puis rompit avec Rezâ Khân quand celui-ci se fit couronner roi, ruinant les espoirs que Soleymân Mîrzâ avait mis en lui. Il réussit à sauver sa vie et passa son existence en relégation intérieure jusqu'à la déposition de Rezâ Shâh en 1941. Il sera l'un des fondateurs du parti Tudeh d'Iran (communiste). Cheikh Muhammad voyait en lui un agent britannique déguisé, coupable d'avoir sciemment désinformé les bolcheviques sur le lien existant entre Rezâ Khân et les Britanniques.





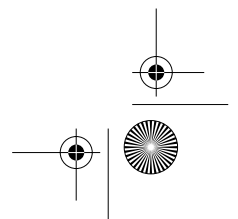
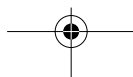
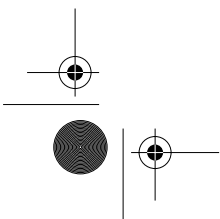
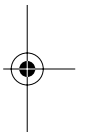
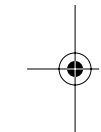
religieux étaient au-dessus des manœuvres perfides des occupants et des turpitudes des hypocrites. Les Téhéranais s'avancèrent en masse à des parasanges⁴¹ de Téhéran, à pied ou en voiture, et nous verrons plus loin ce qui se passa alors.

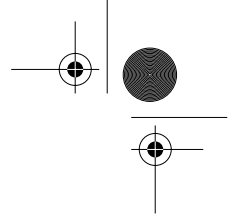
L'ayatollah s'était plaint de la mentalité des gens de Qom, de leur stupidité, de leur extrême ignorance et de leur indifférence aux questions de la religion. Mais lorsqu'il arriva à la sainte Mashhad et qu'il vit les dispositions naturelles des Khorassanis – nous en reparlerons également plus loin – il commença à regretter les gens de Qom. Nous ne connaissions pas alors le secret de notre exil en Iran et nous pensions que cette décision des Anglais était une erreur. En effet, nous étions privés de liberté en Irak et ils nous avaient envoyés dans un pays libre, pensions-nous, où ils n'exerçaient aucun pouvoir et où nous pourrions agir dans l'intérêt de l'islam. Mais quand nous avons vu l'Iran, et surtout Mashhad, nous avons compris que les Anglais ne s'étaient pas trompés, car ils nous avaient mis au contraire dans la plus sûre des prisons, sans avoir à assumer la responsabilité de notre emprisonnement et donc sans avoir à redouter d'être la cible de la colère des musulmans. Car la souffrance de la vraie prison est plus douce que celle de la corruption des mœurs, de l'ignorance sans limite et de la destruction des fondements de la religion, tout cela au nom même de la religion. Toutes choses que nous allons évoquer.

Dès que l'ayatollah arriva dans Mashhad, ses ulémas se réunirent secrètement, sur le conseil des Anglais ; à leur tête, se trouvait Mîrzâ Muhammad, un fils de l'ayatollah al-Khûrâsânî. Ils décidèrent de combattre l'ayatollah, de ne pas exécuter ses ordres et de monter les gens contre lui, mais tout ceci était fait de façon anonyme, car ils craignaient d'agir au grand jour. Les choses en arrivèrent au point où l'ayatollah en fut réduit à rester dans une misérable maison et à renoncer à toute action, pour ne plus se consacrer qu'à l'enseignement et à l'écriture.

Ce qui se passa ensuite à Mashhad est des plus étonnants. Les Anglais ont réussi à occulter aux yeux des gens la présence de l'ayatollah dans leur ville, et cela alors que son exil avait

41. La parasange est une unité de mesure itinéraire des anciens Perses. Elle mesure la distance parcourue en une heure de marche au pas d'un cheval, soit environ cinq à six kilomètres.



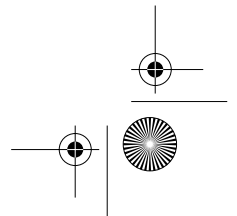
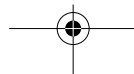
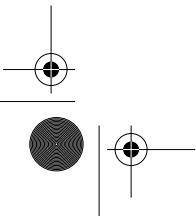
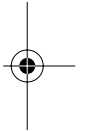
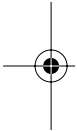


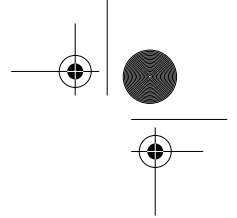
enflammé l'Iran et que les troubles avaient gagné tout le pays, dont Mashhad. Or, quand l'ayatollah est arrivé dans la ville, les gens l'ont accueilli comme s'ils n'avaient pas compris qu'il était le chef des *mujtahid* contre l'exil duquel ils avaient organisé de nombreuses veillées de deuil et manifestations. Plusieurs mois passèrent et c'était comme s'ils l'avaient oublié. Il resta seul à Mashhad, isolé parmi eux. On voit ici à quel degré de bêtise on en était arrivé et à quel point les Anglais et leurs agents avaient réussi à manipuler l'opinion.

Les ennemis de l'islam persistaient à suggérer aux gens qu'il n'était pas celui qu'ils croyaient⁴². Comme lui-même ne cherchait pas à percer à jour ces manœuvres, ils continuaient à diffuser la rumeur que celui qui était à Mashhad n'était pas al-Khâlisî, mais quelqu'un qui lui ressemblait. Ils incitaient les gens à attaquer sa maison sous différents prétextes, sans susciter de réaction de sa part, car il ne prêtait pas attention à ces rumeurs extravagantes. Ceci dura jusqu'à ce que j'arrive à Mashhad et que je constate de mes propres yeux l'incroyable réalité. Il n'y avait à ses côtés qu'une seule personne pour le soutenir. Il s'agit du chef des ulémas d'Iran, qui dut affronter les pires avanies de la part des Iraniens de ce fait. Je veux désigner le *hujjatulislâm* Cheikh Morteza Ashtiyânî – que Dieu le garde ! – et nul autre. Beaucoup d'ulémas commencèrent à revenir à ses cours, mais la plupart pour des motifs fallacieux.

Je suis resté à son service plusieurs jours, et ce fut soudain comme si les gens avaient changé d'avis, comme s'ils s'étaient réveillés d'une forme d'hypnose et qu'ils avaient repris conscience. Ils vinrent à la rencontre de l'ayatollah en s'excusant et en exprimant une repentance générale. Le plus acharné parmi ses ennemis devint le plus sincère de ses partisans, et le Khorassan fit figure de bastion d'al-Khâlisî. C'est alors qu'il a découvert que les agents des Anglais l'avaient occulté aux yeux des Khorassanis, alors qu'il était devant leurs yeux. Cette propension des gens du Khorassan à se laisser tromper m'a étonné au plus haut point et je

42. Une telle situation peut paraître étrange, mais elle s'explique si l'on se réfère au contexte de l'époque. Sans moyens d'information développés et avec une population très largement analphabète, l'Iran était alors la proie des rumeurs les plus folles. Le contrôle de la rumeur publique était rapidement devenu un enjeu capital pour les Britanniques.



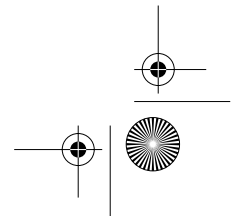
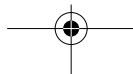
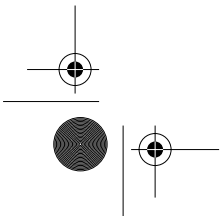
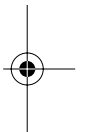
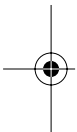


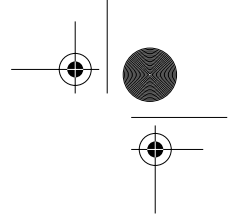
ne l'ai pas oubliée. C'était comme un tour de magie ou de prestidigitation.

Si les ulémas de Mashhad s'étaient comportés ainsi, ce n'était pas seulement en raison des pressions des Anglais, mais aussi parce que les ulémas d'Iran avaient pris l'habitude de pratiques contraires à l'islam. Leur goût immodéré pour les biens matériels et la richesse, leur oisiveté, leur âpreté au gain, qui allait de pair avec une couardise et une fainéantise légendaires, tout cela les rendait d'autant plus influençables et les amenait à accepter le déshonneur de la soumission envers tout personnage plus puissant qu'eux. Ils n'avaient de cesse de le satisfaire, même s'il fallait pour cela changer les principes de la *sharî'a*, en contradiction avec ce que Dieu a révélé, et renoncer au commandement de promouvoir le bien et de rejeter le mal. Ils n'hésitaient pas à restreindre la *sharî'a* à quelques pratiques rituelles et à d'autres choses insignifiantes.

Dès son arrivée à Mashhad, l'ayatollah leur avait ordonné de revenir d'urgence à tous les commandements de la *sharî'a* et d'agir dans l'intérêt des musulmans, en combattant les ennemis de la religion. Il les incita à se défaire de leurs biens, à renoncer à leur richesse matérielle et à cesser leur arrogance face aux fidèles. Les ulémas iraniens se rendaient compte que, s'ils obéissaient à l'ayatollah, il leur faudrait vivre comme les pauvres et les humbles, abandonner leur indolence et travailler. Or, c'est précisément pour éviter cela que beaucoup avaient sacrifié leur religion et leur espoir de l'Au-delà. Aussi étaient-ils déterminés à mener une véritable guerre contre l'ayatollah.

Seul un groupe d'Iraniens éclairés lui vint en aide. Mais il eut vite fait de constater que les liens de ces derniers avec la religion et la patrie étaient plus faibles encore que ceux du premier groupe, car celui-ci n'invitait pas ouvertement à contredire ce qu'ils appelaient la religion, tandis que la plupart des modernistes n'attachaient d'importance à rien, affichant une indifférence totale envers tout. L'ayatollah était confronté là à un obstacle majeur. D'un côté, ceux qui se réclamaient de la religion en arrivaient à en saper les fondements, consciemment ou non, par indifférence ou intentionnellement, sans perdre une occasion de montrer leur hostilité au développement, au progrès et aux efforts de réforme. Quand il désespérait d'eux, son regard se tournait vers les modernistes



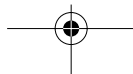
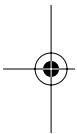


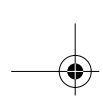
éclairés. Mais ceux-ci ne connaissaient du développement et du progrès que l'imitation servile des Occidentaux, souvent limitée à la jouissance déshonorante du bien-être matériel. Plongés dans les ténèbres de l'ignorance, ils ne connaissaient de la citoyenneté que la corruption des mœurs, la négation des droits essentiels alliée au culte des choses subalternes, le recours aux homicides, et leur hostilité chronique envers la religion défigurait le visage de la citoyenneté, l'assimilant à un fardeau insupportable, sous lequel l'homme gémit et qui est cause de sa détresse⁴³.

Cette situation l'inquiétait au point qu'il se détourna de tous et qu'il choisit de s'isoler des gens à Mashhad. Il continua cependant à être de tous côtés la cible des attaques et des insultes des ennemis de l'islam. Pour satisfaire les Anglais, Rezâ Khân avait en effet ordonné à l'administration militaire de s'opposer secrètement aux ordres de l'ayatollah et de l'empêcher d'agir. Et cette administration, même s'il lui était impossible de manifester son hostilité envers l'ayatollah au grand jour, travaillait secrètement à faire que les Anglais soient satisfaits de Rezâ Khân. Dieu le Très haut jugera les siens !

Des espions se trouvaient dans la propre maison de l'ayatollah et dans son entourage afin d'effrayer les esprits les plus faibles. Un jour où j'étais à Téhéran, j'ai vu au siège de la police et au ministère de la Guerre des rapports que les espions avaient envoyés à ces deux services au sujet de Son Excellence [Cheikh Mahdî]. Alors que j'étais au service de mon père, je lui ai posé des questions sur ces rapports, mais il a tout démenti en bloc. Il avait là la preuve que les rumeurs mensongères à son sujet provenaient des espions, peut-être sur la suggestion des Anglais, qui cherchaient à aggraver le différend entre le gouvernement iranien et l'ayatollah. Une telle infamie était d'autant plus probable que les espions de la police et du ministère de la Guerre se considéraient comme les espions des Anglais en Iran, à l'instar de toutes les

43. L'auteur exprime ici une conception de la citoyenneté où la religion fonde la liberté des individus, face à la conception sécularisée sur le modèle européen prônée par les modernistes iraniens et que Cheikh Muhammad considère comme une source de tyrannie. À ses yeux, Dieu est le seul rempart contre le despotisme des hommes. Cette notion de « citoyenneté musulmane », d'abord propagée par les réformistes musulmans, est ensuite devenue la référence de la plupart des acteurs au nom de l'islam, qu'ils soient islamistes ou non.

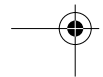
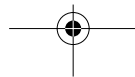


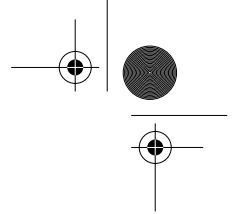


administrations gouvernementales, qui sont anglaises au fond et iraniennes seulement de nom. Bien qu'Iraniens, ils servaient deux États en même temps.

Rezâ Khân ne se contentait pas des insultes à l'encontre de l'ayatollah. Il en arriva à étudier la meilleure façon de le tuer sans que son meurtre apparaisse comme tel. Il commença par m'exiler de Téhéran (j'y reviendrai) et s'arrangea pour qu'il n'ait plus de nouvelles de moi. Mon père était rongé d'inquiétude et ses forces diminuèrent au point qu'il ne pouvait plus marcher. Mon frère me révéla plus tard qu'il était tombé à terre lorsqu'il apprit mon exil de Téhéran et qu'il dut l'aider à se redresser en le prenant dans ses bras. Cette réaction n'était pas due à un amour excessif pour moi. Elle était motivée par sa rage de la joie que les Anglais pourraient ressentir de son malheur. Jusque-là, il n'imaginait pas à quel point Rezâ Khân était soumis aux Anglais. Or, il se rendait à l'évidence : les Anglais se réjouissaient du mauvais traitement que lui réservait le gouvernement iranien, qui osait perpétrer les crimes que les Anglais ne pouvaient risquer d'assumer directement. Il avait pensé que le gouvernement iranien, qui l'avait invité en Iran, pourrait comprendre ce qu'il avait dû endurer en Irak. La réalité venait contredire cette vision : ce coup lui enleva ses forces. Comme moi, il avait soupçonné tout cela auparavant, mais sans le manifester, dans le souci de ne pas dramatiser la situation. Pour ma part, il y avait longtemps déjà que je considérais le gouvernement de Rezâ Khân comme un simple service de l'ambassade anglaise à Téhéran, dont la fonction était d'appliquer la politique des Anglais en Iran, sans avoir à craindre l'indignation du monde musulman et la colère de la nation iranienne.

Ce gouvernement se rendit coupable d'une autre grande lâcheté. Une fois le choc passé, l'ayatollah (*qas*) réagit à mon exil avec calme et patience, selon son habitude dans les moments où il était confronté à de graves événements. Son rang et sa hauteur de vue lui interdisaient de s'opposer au gouvernement dans cette affaire ou d'exiger mon retour d'exil. Il se hâta de m'envoyer l'argent dont j'avais besoin dans ma prison. Or, les autorités militaires empêchèrent que cet argent me parvienne. Il adressa alors un télégramme de protestation à Rezâ Khân, puis un autre à la Chambre des députés, affirmant que de telles pratiques contredisent aussi bien les principes de l'islam que ceux des infidèles. En effet, le devoir



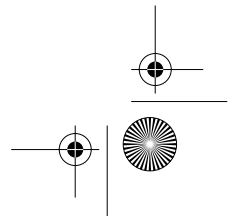
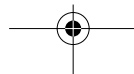
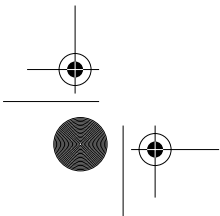
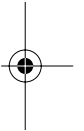
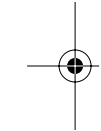


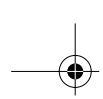
d'un État n'est-il pas de subvenir aux frais de celui qu'il exile ? Le gouvernement de Rezâ Khân contrevenait à cette règle et, en outre, il empêchait que ne me parvienne l'argent qu'il m'avait envoyé. Il ajoutait : « Il semble que seule l'influence de services étrangers dans les administrations iraniennes a pu permettre de tels actes, qui sont une négation de toutes les valeurs islamiques. »

En réponse, Rezâ Khân envoya un télégramme au commandant de l'armée de l'Orient, Hoseyn Khuzâ'î. Sur un ton impérieux, il lui ordonnait de notifier immédiatement à l'ayatollah de cesser sur-le-champ toute activité, de ne plus intervenir dans ce qui relevait de la compétence du gouvernement et de s'abstenir de toute opposition aux décisions du gouvernement quelles qu'elles soient. Mais ledit commandant ne fit rien pour informer l'ayatollah du contenu de ce télégramme. Ni lui-même ni aucun de ses officiers n'ayant le courage de le faire, il rechercha qui pourrait se charger de cette mission ingrate en dehors de l'armée, mais ne trouva personne.

Le dénouement de l'affaire revenait à Rezâ Khân. Peut-être regretta-t-il ce télégramme ? Toujours est-il qu'il fit parvenir à l'ayatollah un autre télégramme pour s'excuser d'avoir interdit de me faire parvenir de l'argent ainsi qu'à tous les exilés. Quant à la Chambre des députés, c'était comme si elle n'avait pas existé, car elle ne donna aucune réponse. Cependant, l'ayatollah n'était pas au bout de ses peines. Rezâ Khân ordonna ensuite la libération de tous les prisonniers, sans oublier personne, sauf moi, ce qui augmenta l'affliction de mon père, même s'il ne manifesta rien, selon son habitude.

Nous lisons plus loin les événements survenus à Mashhad, et plus particulièrement la lutte menée contre l'ayatollah al-Khâlisî sur ordre des Anglais par Mîrzâ Muhammad, un fils de l'ayatollah al-Khurâsânî. Les intrigues de ce personnage ne peuvent que stupéfier tout musulman. En ayant recours à ceux-là mêmes qui parlaient au nom de l'islam, l'objectif des Anglais était d'éprouver l'endurance et la patience de l'ayatollah et d'accentuer son malheur.





Il aimait écrire et enseigner, et ses fatwas étaient uniques

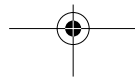
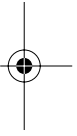
Ses écrits

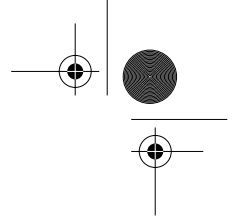
L'ayatollah (*qas*) a écrit tout au long de sa vie, mais on peut distinguer trois étapes dans son œuvre.

1) Ses écrits de jeunesse sont des compositions en vers ayant trait à la grammaire, à la syntaxe, aux déclinaisons et aux conjugaisons. D'autres traitent de la logique, de la rhétorique, de biographies et des sciences religieuses en général. Il a également écrit sur le *fiqh* et sur les fondements de la jurisprudence (*usûl al-fiqh*), ainsi que sur la théologie dogmatique (*kalâm*). Il a détruit tous ses écrits à l'âge adulte, car il ne leur reconnaissait pas de valeur, à l'exception des biographies rédigées en vers, sur lesquelles il avait cette appréciation : « On ne les a pas détruites, car elles seront toujours utiles. »

2) Parmi les œuvres écrites dans sa maturité, il faut citer *Al-minha al-ilâhiyya fî naqd al-tuhfa al-ithnâ 'ashariyya* (« La faveur divine dans la réfutation de l'essence du dogme duodécimain ») en huit volumes*. Le livre *Al-tahâra* (« La pureté »), qui manifeste une grande indépendance dans l'argumentation, est marqué par

* Il semble que l'auteur – que Dieu le garde ! – n'a pas eu ce livre entre les mains depuis longtemps, car il lui donne un autre titre et évoque un plan lui aussi différent. Le livre de la main de l'auteur (*qas*) est en ma possession et je l'ai retranscrit en une copie claire il y a trois ans, comme j'ai recopié d'autres de ses publications (*rah*). Voici quels sont le titre, le plan et le contenu du livre : *Bayân tashîf al-minha al-ilâhiyya* (« Rhétorique sur les conceptions erronées du livre *La Faveur divine* »). Il s'agit d'un livre sur le refus des tentations sataniques, écrit donc par le défunt ayatollah. Quant à *La Faveur*, c'est un livre écrit par Mahmûd Shukrî al-Alûsî [1856-1924, célèbre uléma sunnite de Bagdad aux sympathies wahhabites dont la famille, gagnée aux idées réformistes, fut l'une des rares familles d'*ashrâf* sunnites hostiles aux Ottomans. Sa réfutation du chiisme est demeurée célèbre], dans lequel celui-ci a résumé le livre traduit en arabe *Tuhfa*



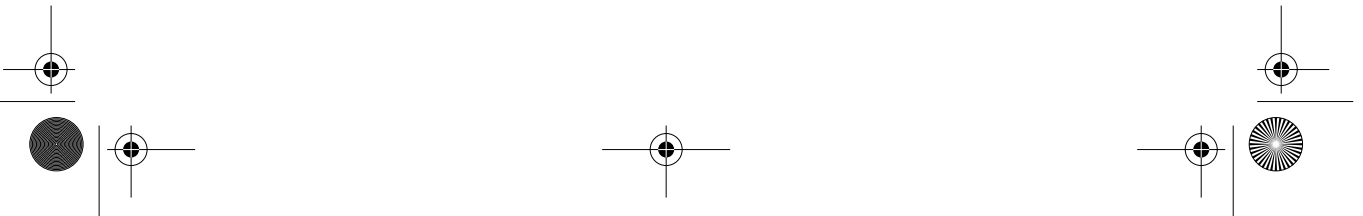
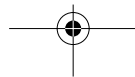


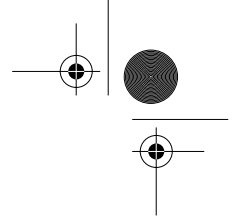
une précision et une subtilité uniques en leur genre. Il faut également citer un résumé du livre *Al-farâ'id* (« Les écrits les plus précieux ») de Cheikh Murtadâ al-Ansârî¹. Il comprend quatre cahiers, dans lesquels il met en évidence la substance et les mérites d'*Al-farâ'id* et où il détermine ce dont le *faqîh* a besoin dans le domaine de la déduction (*istinbât*). Il y a ajouté ses propres idées et les résultats de ses recherches personnelles, tout en discutant des positions de l'ayatollah al-Khurâsânî. C'est un livre étonnant et unique en son genre. Ajoutons d'autres écrits remarquables traitant aussi bien de la jurisprudence (*fiqh*), que de ses fondements (*usûl al-fiqh*), de théologie (*kalâm*), de biographies et de sciences religieuses. Tous ces manuscrits de sa noble plume sont disponibles dans leur version originale.

3) Les écrits de vieillesse. Il s'agit notamment du livre *Al-sharî'a al-samhâ'* (« La *sharî'a* tolérante ») [publié en 1339h./1921]. Ce livre aborde toutes les questions de *fiqh*, depuis la pureté rituelle jusqu'au pèlerinage et les obligations rituelles, les héritages et certaines prescriptions définissant le licite dans le domaine de la vie individuelle, familiale et communautaire (*mu'âmalât*). La partie traitant des *mu'âmalât* a été publiée à Bagdad. C'est un ouvrage précieux qui traite à fond des sujets et dans lequel l'ayatollah donne un avis tranché qui ne trahit aucune indécision ni réserve excessive ; il y blâme ceux qui sont incapables de délivrer des fatwas et les

al-ithnâ 'ashariyya (« L'essence du dogme duodécimain ») écrit en réponse aux chiites immites par Gholâm Aslamî al-Hindî [le traducteur en arabe du livre ci-après] et dont l'original est en persan, écrit par Mollah 'Abd al-'Azîz al-Dihlawî [dirigeant soufi sunnite Naqshbandî de Delhi qui considérait les chiites comme des apostats, son livre fut publié à Calcutta en 1824] qui l'aurait pris du livre *Al-sawâqi'* (« L'éloquence ») d'al-Kâbulî [écrit en réponse aux chiites]. Le livre du cheikh (*rah*) est en neuf chapitres comme l'original du livre *La Faveur*. Le premier chapitre porte sur les branches du chiisme. Le second est constitué de biographies des chiites. Le troisième traite des attributs divins et le quatrième de la prophétie. Le cinquième chapitre est sur l'imamat et le sixième sur ce qui distingue les chiites dans l'action. Le septième est sur le *fiqh*, le huitième sur la calomnie et le neuvième sur ce qu'on attribue au chiisme d'innovations blâmables. Le tout est en trois volumes et l'ayatollah (*rah*) y a ajouté cinq tomes du commentaire (publié en Égypte) de Bin Abû al-Hadîd [1191-1258, l'un des derniers grands théologiens mu'tazilites] sur le *Nahj al-balâgha* [recueil des discours, des dits, sermons, sentences et lettres de l'Imam 'Alî] [le copiste – que Dieu lui pardonne ! – pour avoir rectifié les dires de l'auteur].

1. 1799-1864, il fut celui qui codifia le nouveau dogme chiite à la suite de la victoire de l'usûlisme, avec la nécessité pour les croyants de suivre les avis d'un *mujtahid* pris comme référence. On peut le considérer comme le premier *marja'*.





hésitants. Le livre *Al-'anâwîn fî al-usûl wa al-fiqh* (« Traité d'*usûl* et de *fiqh* ») [publié en 1342 h./1924], dont la partie traitant des *usûl* a été publiée à Bagdad, est le meilleur, le plus complet, le plus clair et le plus concis des ouvrages jamais écrits sur ces sujets. Il mériterait d'être enseigné dans tous les pays, comme il l'est aujourd'hui dans certains. Citons également le livre sur le djihad, un ouvrage fondé sur une argumentation précise, qu'il a écrit à Kût au plus fort de son engagement dans la guerre contre les Anglais, et qui a été publié à Bagdad². Aussi son commentaire sur l'*Alfiyya*³ de Shahîd al-Awwal Muhammad bin Makkî (*qas*)⁴, qui a été publié avec l'*Alfiyya* à Bagdad. De même qu'un commentaire succinct sur *Kifâyat al-usûl*⁵ de Cheikh Muhammad Kâzem ayatollah al-Khurâsânî – puisse Dieu l'avoir aidé dans son écriture ! – qui a été publié à Bagdad avec la *Kifâya* déjà citée. Cet ouvrage est très complet et précis, mais seuls peuvent le comprendre les esprits exercés dans cette science, et il sera inaccessible pour beaucoup*. Il faut encore citer un traité sur le moyen d'éviter l'impureté rituelle par un contact impur et plus particulièrement sur ce qui arrive après le dessèchement d'un corps s'il rencontre une humidité pure. C'est là le

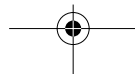
2. Il s'agit du livre en arabe *Al-husâm al-battâr fî jihâd al-kuffâr* (« Le sabre tranchant dans le djihad contre les infidèles ») écrit par Cheikh Mahdî al-Khâlîsî lors du siège de Kût en 1915. Le livre fut publié à Bagdad dans le journal *Sadâ al-islâm* (« L'écho de l'islam ») en onze parties du 30 août (n° 43) jusqu'au 10 septembre 1915 (n° 53). Les exemplaires du journal sont conservés à la bibliothèque du Musée irakien de Bagdad. Lors du pillage de la bibliothèque de l'école al-Khâlîsî à Kâzimiyya par le régime de Saddam Hussein dans les années 1980, l'original du manuscrit a été détruit. Le livre devrait être édité par le fils de l'auteur, Cheikh Mahdî al-Khâlîsî junior.

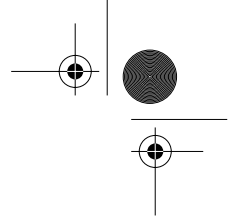
3. *Alfiyya* désigne en arabe un long poème didactique (traité de grammaire ou d'un autre thème) de mille vers.

4. Surnommé *Shahîd al-Awwal* (le Premier Martyr), après son exécution à Damas sur ordre des Mamelouks, Muhammad bin Makkî (1333-1384) fut le premier *faqîh* chiite important du Jabal 'Amil au Liban-Sud. Il fut celui qui, pour la première fois, a utilisé l'expression *nâ'ib al-'âmm* (représentant général de l'Imam) qui prendra ensuite une très grande extension dans le dogme chiite, puisqu'elle légitimera la récupération, un à un, de la plupart des attributs des Imams chiites infaillibles par les ulémas.

5. Terminé en 1874, *Kifâyat al-usûl* (« L'intégrale des *usûl* ») est l'ouvrage majeur de l'ayatollah al-Khurâsânî. Il a été étudié par toutes les générations d'ulémas après lui.

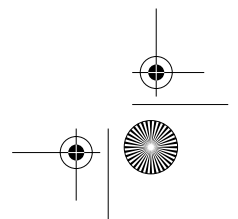
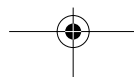
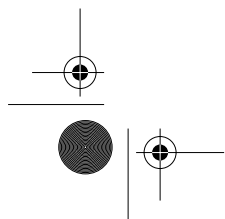
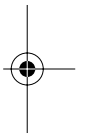
* Cheikh Mahdî (*rah*) a écrit deux autres commentaires succincts sur la *Kifâya* déjà mentionnée qui n'ont pas été publiés par la suite et qui sont en ma possession. Je les ai recopiés depuis l'original. Cheikh Mahdî (*rah*) les avait écrits après le décès de l'ayatollah al-Khurâsânî (*rah*). Y sont traitées des questions majeures qui suscitent une grande admiration et une extrême curiosité.





résultat d'une étude qui s'appuie sur les *usûl* généraux et sur les règles du *fiqh*, ainsi que d'une réflexion établie à partir de *hadîth* authentifiés et des discours des premiers *faqîh*. Les ulémas de ce siècle ont accueilli cette étude avec curiosité et intérêt. Lorsqu'ils ont eux-mêmes expérimenté les conclusions de l'ayatollah, nul n'a pu réfuter sa démonstration. Ils ont dû se rendre à l'évidence et ont désormais promulgué des fatwas où ils les ont reprises à leur compte. Ajoutons un commentaire en persan sur la thèse du défunt ayatollah al-Shîrâzî, un traité pratique en persan qu'il a rédigé dans la sainte Mashhad et qui y fut publié, ainsi qu'un autre traité sur la signification des principales ablutions rituelles. Ce dernier traité est le résumé des leçons qu'il a dispensées aux ulémas de Mashhad. Il y discute des positions de Cheikh Muradâ al-Ansârî (*qas*) et reprend à son compte un discours de 'Allâma al-Hillî⁶ – puisse Dieu l'avoir aidé dans son écriture ! Ce livre, publié dans la sainte Mashhad, est d'une précision extraordinaire et sans précédent. Citons encore *Qâ'idat nafy al-gharar fi al-mu'âmalât* (« Le fondement du refus de la négligence dans les *mu'âmalât* »), qui traite des premières bases du *fiqh*, dont il avait entrepris la recension. Ce livre étudie de façon exhaustive tous les fondements du *fiqh* et les appréhende sur des bases universelles qui n'excluent aucune question. Il pensait que le *fiqh* est contenu dans des bases générales et universelles précises et que tout problème de *fiqh* renvoie à l'une de ces bases. Le problème se posait chaque fois qu'il pensait s'écarter de ces bases ou ne pas se référer à l'une d'elles dans la compréhension d'un problème, ou encore lorsqu'il n'arrivait pas à définir à quelle base se référer ou bien lorsqu'il pensait que certaines questions échappent à ces bases. C'est la raison pour laquelle il a consigné ces règles de base, facilitant ainsi grâce à elles l'acquisition du *fiqh*. C'est un immense service rendu au *fiqh* et aux *faqîh* et le meilleur moyen de diffuser la religion, ce qu'aucun uléma avant lui n'avait entrepris. Il a commencé à écrire ce livre dans la sainte Mashhad alors qu'il dispensait ses leçons aux ulémas de la ville et réussit à terminer une partie, *La Base de la négligence*, qui fut publiée dans la ville sainte. Il a alors commencé *Qâ'idat al-sharâ'it* (« La base

6. 'Allâma al-Hillî (1250-1325), originaire de Hilla en Irak, est un important uléma, l'auteur de nombreux livres, notamment sur les *usûl al-fiqh*. Il est connu aussi pour avoir développé le rôle du *mujtahid*.





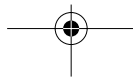
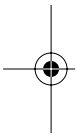
des clauses ») qui aborde notamment la question du contrat commercial. C'est à ce moment que sa plume s'est asséchée. Le destin l'a surpris en pleine écriture et le Maître du destin l'a rappelé à Lui. Il a laissé la tâche de terminer ce livre à ceux qui viendraient après lui. Je pense qu'aucun uléma de son temps n'a compris aussi bien que lui les questions de *fiqh*. Aucun, selon moi, n'est doté d'une force religieuse suffisante pour terminer ce livre. Je ne sais si Dieu lui a choisi un successeur pour défendre le *fiqh* contre ses innombrables corruptions. Je demande à Dieu le Très haut qu'il veuille bien me permettre d'être celui qui achèvera ce qu'a légué mon père. Que l'ayatollah soit ainsi pleinement récompensé de ses efforts !

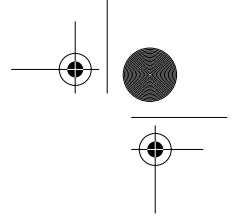
Enfin, le livre *Al-darârî al-lâmi'ât* (« Les étoiles brillantes ») [publié en 1332 h./1914] est un commentaire sur *Al-qatrât wa al-shadharât* (« Les gouttes essentielles et les petites pierres précieuses ») de l'ayatollah al-Khurâsânî sur le *fiqh*. Ce livre a été publié à Bagdad. Citons encore un traité sur le rapport du nouveau et de l'ancien qui discute des positions que développe l'ayatollah al-Khurâsânî dans ses livres *Al-fawâ'id* (« Les leçons utiles ») et *Al-kifâya* (« L'intégrale »), ainsi que des questions qui lui semblent douteuses*.

Son attachement à l'enseignement et à l'écriture

Je le revois encore quand il dispensait un enseignement unique en son genre, auréolé d'une renommée sans pareille parmi les gens de religion. Aspirant à toucher le public le plus vaste possible, dans tous les pays d'islam, il a toujours été assidu à enseigner, et rien ne pouvait l'en détourner, ni la fatigue ni la maladie. Même son action au service des musulmans ne parvenait pas à le dissuader d'enseigner. Aucun événement, même majeur, ne lui faisait délaisser ses séminaires. Le jour de mon exil, alors que la foule était en proie à la plus grande agitation, je dus lui faire mes adieux dans son école [à Kâzimiyya], mais cela ne l'empêcha pas de

* J'ajoute une lettre sur la pureté de l'eau destinée aux ablutions {où il allège les critères de pureté de l'eau destinée aux ablutions rituelles, accusant certains d'extrémisme en la matière}. Un texte de *fiqh* sur le pèlerinage, différent de ce qui est dit dans son livre *Al-sharî'a al-samhâ'* (« La *sharî'a* tolérante »), que j'ai recopié de l'original et qui est en ma possession. Et des commentaires sur de nombreux livres, que l'auteur a négligé de mentionner du fait du temps qu'il a passé en exil en Iran.





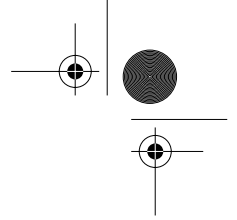
donner sa leçon l'instant d'après. De même, la nuit où les Anglais entreprirent de l'arrêter, alors que la mobilisation des gens était à son comble et que le pays était en plein chaos, il continuait à enseigner. De même encore, dans la sainte Mashhad, malgré ses inquiétudes et à un moment où les Anglais lui faisaient la guerre, directement ou par le moyen de leurs agents iraniens, il se montra constamment soucieux d'honorer tous ses séminaires jusqu'à ce que Dieu le rappelle à Lui. Je ne l'ai jamais vu délaisser l'enseignement, sauf quand il partit au front pour combattre les Anglais lors de la Grande Guerre et après la révolution irakienne [en 1920], lorsqu'il passa dans la clandestinité pour leur échapper.

Dans ses leçons, il dispensait des recherches inédites avec une précision inégalable. Ses démonstrations et les preuves qu'il avançait ne pouvaient être contestées. Il évitait les idées fausses sans fondement, et les chemins inutilement difficiles. Sa pensée était à la fois d'une grande profondeur et d'une clarté et d'une simplicité peu communes. Il faisait preuve d'une grande modération dans tout ce qui relève de la coutume. Il ne cachait pas son agacement devant les coupeurs de cheveux en quatre, ceux qui s'embarquent dans des argumentations sans fin, qui contredisent la coutume par principe et se complaisent dans des palabres interminables. Il ne supportait ni le superflu ni les excès, et ne s'encombrait pas l'esprit de ce qui lui semblait inutile ou privé de signification. Ainsi, il terminait les leçons d'*usûl* en moins de deux années, se limitant en *fiqh* à en rappeler les bases essentielles, les conséquences d'un principe [les « branches » du *fiqh*] et leurs applications pratiques. Dans ces exposés, il répugnait à tout verbiage inutile et à toute extrapolation sans fin.

Il enseignait les problèmes de *fiqh* dans leur ensemble en cinq années, si rien ne venait les interrompre⁷. Grâce à son sens aigu de la pédagogie, ses élèves pouvaient vite comprendre le problème le plus subtil. Dans ses séminaires, il exposait les diverses questions

7. Les *usûl al-fiqh* et le *fiqh* étaient étudiés d'abord « dans les livres », au cours du second cycle des études religieuses (appelé *al-sutûh*, c'est-à-dire « les niveaux »), puis « hors les livres », au début du troisième cycle. Seul ce dernier était assuré par le *marja'* en personne. La durée du second cycle variait selon les *mujtahid* entre trois et sept ans. Deux années pour terminer l'étude des *usûl al-fiqh* et cinq années pour terminer, dans le cadre de ce cycle, celles de *fiqh* semblaient une durée normale. Toutefois, l'auteur ne précise pas s'il y inclut l'étude des *usûl* et du *fiqh* du premier niveau du troisième cycle. Dans ce cas, la durée des études qu'il propose était remarquablement courte.



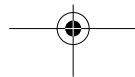
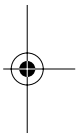
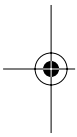


selon leur degré de difficulté ; en cela, il était unique. Combien de fois l'ai-je entendu dire : « L'enseignement est une science en soi et tout savant gagnerait à être aussi un enseignant. » Les ulémas de son temps enseignaient les sciences religieuses sans se préoccuper d'organiser leurs cours, sans méthode et sans fournir de documents écrits. Les étudiants étaient perdus, et leurs efforts souvent vains⁸.

La question de la méthode fut l'un de ses soucis majeurs lorsqu'il fonda son école à Kâzimiyya. Cependant, les Anglais avaient bien saisi l'importance du fait qu'il puisse organiser ses cours pour les étudiants en sciences religieuses et mettre son enseignement par écrit. Aussi mirent-ils tous les moyens en œuvre pour l'éloigner de son école, avant même qu'il puisse transmettre son savoir par écrit. Son objectif était de limiter à douze années la durée de l'enseignement, de telle sorte que l'étudiant qui avait suivi ce cursus⁹ puisse devenir, la douzième année, un *mujtahid* formé au *fiqh*, aux *usûl* et au *kalâm*, qu'il ait une bonne connaissance des

8. La réforme de l'organisation et du contenu de l'enseignement religieux était, notamment depuis les efforts de Muhammad 'Abduh visant à moderniser Al-Azhar en Égypte à la fin du XIX^e siècle, un leitmotiv de la mouvance réformatrice. La sclérose de l'enseignement de l'islam était considérée comme la cause du déclin des pays islamiques et de la démission des ulémas face aux défis politiques du temps. Toutefois, l'enseignement de la religion chez les chiites obéissait à un esprit privilégiant un cadre informel, considéré comme une condition nécessaire pour développer le sens critique des étudiants ainsi qu'un certain respect du pluralisme. Le *mujtahid* était seul responsable de son enseignement. Ces particularités de l'enseignement chiite firent que la réforme de l'enseignement ne revêtit pas en milieu chiite l'importance qu'elle avait chez les sunnites. Parmi les avocats d'une telle réforme en milieu chiite, l'ayatollah al-Khurâsânî et le Libanais Muhsin al-Amîn (1867-1952) étaient les plus connus. De même, la presse chiite, notamment la revue libanaise fondée en 1909, *Al-'Irfân* (« La Connaissance »), et celle de Najaf, *Al-'Ilm* (« La Science »), fondée en 1910, prirent en charge la défense de la réforme de l'enseignement. Le souci également manifesté par Cheikh Mahdî pour cette question illustre son adhésion aux idées réformatrices en général ainsi qu'une approche commune avec celle des réformistes sunnites.

9. *Al-khârij* ou « cursus hors les livres » était un troisième cycle consacré à l'étude du *fiqh* et des *usûl* sans l'appui de manuels. Il débouchait sur l'obtention du degré d'*ijtihâd*, dont attestait un diplôme (*ijâza*), signé d'un ou de plusieurs *marj'a*. Celui qui atteignait le degré d'*ijtihâd* devenait à son tour un *mujtahid* habilité à interpréter les textes sacrés. Ceci intervenait, sauf exception, au-delà de l'âge de trente ans, un étudiant passant en moyenne entre quinze et vingt-cinq ans dans les écoles de la *hawza*. La durée de douze ans pour devenir à son tour *mujtahid*, préconisée par Cheikh Mahdî, est donc très courte. Cheikh Mahdî manifestait ainsi son désir de rationaliser l'enseignement religieux et son refus de voir les études traîner en longueur, comme certains *mujtahid* s'en rendaient coupables à ses yeux. Il n'était pas rare, en effet, de voir des étudiants de quarante ou même cinquante ans.





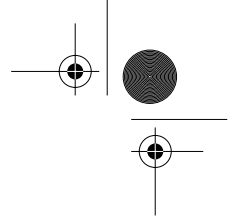
biographies¹⁰, des *hadîth*, de l'exégèse, de la grammaire syntaxique, des conjugaisons, des déclinaisons, de la rhétorique, de la philosophie (*hikma*), de la logique, des mathématiques, des sciences naturelles, de l'astronomie, ainsi que des dogmes des autres religions et des différentes hérésies. Celui qui avait terminé ce cursus devait être capable de promulguer une fatwa, de répondre aux mensonges des missionnaires et de propager l'islam.

Il mettait autant d'assiduité à écrire qu'à enseigner. C'est sur le champ de bataille qu'il a rédigé son livre sur le djihad. Citons aussi *Al-sharî'a al-samhâ'* (« La *sharî'a* tolérante »), qu'il a écrit dans une maison où il s'était caché après la révolution irakienne, quand les autorités anglaises pouvaient s'emparer de lui à tout instant, ainsi que *Al-'anâwîn* (« Traité d'*usûl* et de *fiqh* ») et un traité en persan. De même, c'est pendant la guerre contre les Anglais qu'il a rédigé son traité sur l'impureté rituelle sèche, son commentaire sur l'*Alfiyya* de Shahîd al-Awwal, et beaucoup d'autres écrits précieux, dont celui où il aborde la question des ablutions. C'est aussi le cas de *Qâ'idat al-gharar* (« La base de la négligence »), ainsi que d'une partie de *Qâ'idat al-sharâ'it* (« La base des clauses »). Il a encore écrit un traité en persan dans la sainte Mas-hhad, alors que les Anglais et leurs agents hostiles à l'islam le confrontaient à des épreuves, qui en auraient anéanti plus d'un.

Son goût pour l'écriture était le reflet de son goût pour l'enseignement. Ses écrits manifestaient une extrême concision, comme l'illustre le livre *Al-'anâwîn*. Il y examine les *usûl* dans leurs moindres détails, abordant toutes les questions que l'on peut se poser, ne laissant aucune d'entre elles dans le domaine de la déduction (*istinbât*). Dans la partie de ce livre consacrée à la discussion sur l'*ijtihâd*, l'énumération des fondements de la déduction montre que l'ayatollah (*qas*) est celui qui a le plus besoin des *usûl*, mais pas à la manière de celui qui travaille à partir de ce qu'il prétend être des *usûl*, alors que cela relève plutôt de la vanité superflue, chose qui n'est pas permise par la *sharî'a*, surtout à notre époque où l'*ijtihâd* incombe à des personnes qui se veulent

10. Parmi les matières traditionnellement enseignées à la *hawza*, les biographies des grands traditionnistes et ulémas (en arabe *rijâl*, *tabaqât* ou *tarâjim*) constituent une littérature abondante considérée comme une partie indispensable du savoir religieux.





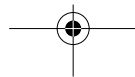
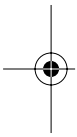
compétentes. Si l'on se trouve dans l'impossibilité de se baser sur la preuve suffisante (*kifâya*), il suffit, en matière d'*usûl*, de se limiter à ce résumé rédigé par lui et de bien lire les questions posées, parce que – grâce à Dieu ! – il est suffisant pour tout ce dont le *faqîh* a besoin dans le domaine de la déduction.

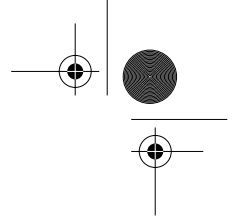
Le livre *Qâ'idat nafy al-gharar* (« La base du refus de la négligence ») est une introduction au *fiqh* qui montre qu'il n'était préoccupé que par le fond et qu'il ne se laissait jamais distraire par la forme. Pour cette raison, il n'a jamais écrit de livre surchargé d'une profusion de détails, sauf le livre *Al-minha al-ilâhiyya* (« La faveur divine »)*. Mais si, là, il est entré dans les plus petits détails, c'est parce qu'il était dans le domaine de l'argumentation et de la controverse et qu'il s'est employé à aborder toutes les hypothèses.

Son style était clair. Il s'exprimait aussi bien par écrit que lorsqu'il enseignait. Quant à ses fatwas, elles étaient explicites et sans ambiguïté, ne prêtant ni à confusion, ni à des réserves ou des doutes. Il disait souvent : « Ouvrir la porte de la réserve dans la fatwa ferme la porte de la science. » Le recours excessif à la réserve ravale le *mujtahid* reconnu au rang des débutants, dans la mesure où le premier des débutants peut écrire ce qu'il veut en se prévalant du principe de réserve, sans rien savoir de son étendue au regard de la religion. Un tel *mujtahid* ne peut formuler dans sa thèse aucune fatwa qui permette de mesurer son degré de compréhension des branches du *fiqh*. Cette façon de pratiquer les fatwas est contraire à celle des premiers ulémas – puissent-ils avoir contenté Dieu !

L'ayatollah délivrait des fatwas en fonction de preuves religieuses irréfutables, même si elles allaient à contre-courant de l'opinion générale. Ainsi, la fatwa qu'il promulgua dans une thèse où il montre qu'un contact impur dans une atmosphère sèche n'implique pas forcément une impureté rituelle. Ainsi, également, ses fatwas sur la pureté de l'eau pour les ablutions, ou sur le fait que la récitation de la première sourate ne fait pas partie intégrante

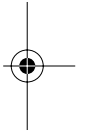
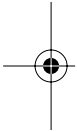
* La confusion avec *Bayân tashîf al-minha al-ilâhiyya* (« Rhétorique sur les conceptions erronées du livre *La Faveur divine* ») a déjà été évoquée. Ce livre ne pèche pas par un excès de détails, sauf le chapitre premier sur les branches du chiisme et le cinquième sur l'imamat.





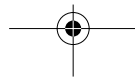
de la prière, ou encore sur le fait que le jeûne n'est pas invalidé si l'on fume une cigarette ou si l'on se trempe la tête dans l'eau. De même, il interdisait de conserver les morts à la morgue en attendant leur transfert vers les lieux saints, ce qui était pour lui une innovation blâmable¹¹. On retrouve la même conception dans ses fatwas contre les hypocrites : selon lui, ceux-ci ayant délaissé les fondements de l'islam, ils s'ingénient à en saper les bases et à ne s'occuper que de choses superficielles, au point que l'islam devient un simple jouet entre leurs mains pour satisfaire leurs propres caprices. Les principes de la religion se limitent pour eux à se laver les mains trois fois et à faire la vaisselle sept fois, pour mieux oublier tout le reste, c'est-à-dire l'ensemble des domaines concernant la vie de l'homme en société¹². Ils remplacent le bonheur par l'infortune et le repos par le tourment.

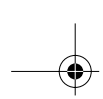
Lorsqu'il promulguait une fatwa, il était insensible aux passions ou à la tentation. On lui en fit le reproche et on lui demanda de ne plus délivrer de fatwas comme celles qu'il promulguait et de garder pour lui ce que son avis lui commandait. Il répondit alors en citant Dieu le Très haut : « Ceux qui cachent les preuves et la direction que Nous leur avons révélées, après que Nous les avons



11. L'industrie funéraire était l'une des principales ressources des villes saintes chiites, notamment Najaf et Karbalâ'. Depuis des siècles, les chiites avaient pris l'habitude de venir des contrées les plus lointaines pour enterrer leurs morts à proximité des mausolées de 'Alî et de Husayn. Chaque année, des milliers de dépouilles arrivaient de tout le monde musulman pour être inhumées à proximité des saints mausolées. Les autorités ottomanes, sous prétexte de précautions sanitaires, prélevaient sur chaque cortège venant d'au-delà des frontières des taxes importantes. Les corps arrivaient souvent en état de décomposition. La condamnation de ces pratiques bien ancrées dans la culture chiite et le fait de les désigner comme des innovations blâmables furent relancés avec la polémique sur le transport des morts, en 1911, à l'initiative d'un uléma de Najaf, Hibbat al-Dîn al-Shahrestânî. La plupart des *mujtahid* le suivirent dans sa condamnation de ces pratiques, illustrant l'influence croissante des idées réformistes dans les milieux religieux des villes saintes où la réforme des rites chiites était devenue un enjeu tout autant religieux que politique. La polémique obligea Hibbat al-Dîn al-Shahrestânî à fermer sa revue, *Al-'Ilm*, et à quitter l'Irak en 1912 pour deux années.

12. Près d'un demi-siècle plus tard, Khomeyni parlait, lors des conférences à Najaf en 1970 où il exposa sa vision de la *wilâyat al-faqîh* (le pouvoir du *faqîh*) (publiées en 1971 sous le titre *Hokûmat-e-eslâmî*, « Le gouvernement islamique »), avec le même mépris et sur le même ton sarcastique, des enturbannés (*âkhûnd*, mot péjoratif pour désigner les religieux) « assis dans leur coin à Najaf ou Qom, uniquement occupés à discuter des questions de menstruation des femmes et d'accouchements au lieu de s'intéresser à la politique ».



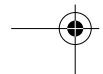
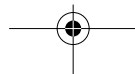
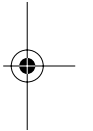
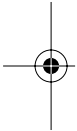


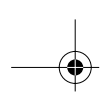
rendues manifestes aux gens dans le Livre, ceux-là sont maudits par Dieu, comme ils sont maudits par ceux qui les maudissent. » Il ajouta : « Ceci est le jugement de Dieu sur ceux qui cachent Son ordre. La censure exercée par les ulémas du fait de leur désir de ne pas effrayer les gens en faisant valoir l'ordre de Dieu, voilà ce qui a causé le plus grand tort à l'islam et qui est à l'origine des malheurs que nous connaissons. »

Il était occupé à construire son école à Kâzimiyya quand la Grande Guerre fut déclarée. Il partit à la guerre et dépensa pour les moudjahidin ce qu'il avait destiné à ces travaux. Certains de ses compagnons lui dirent : « Pourquoi as-tu fait cela ? Tu aurais mieux fait de construire l'école. » Il leur répondit : « Si je l'avais construite, mon devoir aurait été de la vendre, bien qu'elle soit un *waqf*, pour financer les moudjahidin. » Puis il précisa : « Dans le djihad, il est licite de vendre les *waqf*. » Et il poursuivit : « Bien plus, c'est alors un devoir de vendre tout ce qui est *waqf*, même les mosquées. »

Dans son livre sur le djihad, qu'il écrivit sur le champ de bataille, il affirmait que les musulmans avaient le devoir de dépenser tous leurs biens pour le djihad, afin de repousser les agressions des infidèles. Si l'un d'entre eux s'y refusait, il était alors licite de lui prendre ses biens par la force. Ce livre fut reçu avec ironie par les musulmans ignorants. Les agents des étrangers voulurent effrayer les musulmans sur le sens de cette fatwa. L'affaire fit grand bruit et certains hypocrites et ignorants l'attaquèrent ouvertement. Il n'y prêta pas d'attention. Mais les ignorants ne cessèrent d'attiser l'hostilité des Irakiens contre cette fatwa et contre son auteur, jusqu'à ce que les Anglais occupent leur pays. Ils virent alors l'utilité de cette fatwa et comprirent qu'avec la domination des étrangers, ils ne tarderaient pas à perdre tout ce qu'ils possédaient, jusqu'à leur honneur, leurs lois et leur religion. Mais lorsqu'ils regrettèrent de s'être opposés à cette fatwa, leur regret était devenu inutile.

À Kût, une nuit qu'il passait en prières surérogatoires, implorant Dieu dans l'obscurité la plus complète, un moudjahid qui revenait juste du champ de bataille entra chez lui. Il s'agissait de Sallûm, de la tribu des Al Bughayla, un combattant valeureux qui s'était illustré à la guerre de façon mémorable. Au spectacle du cheikh en larmes et en prières, il fut pris de tremblements, commençant à gémir car il avait oublié la prière surérogatoire de la





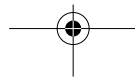
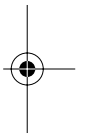
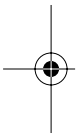
nuit, tout occupé qu'il était à se battre. Lorsque le cheikh eut terminé de prier, il dit à Sallûm : « Pourquoi te lamentes-tu ? » Sallûm répondit : « Parce que je n'ai pas fait la surérogation de la nuit comme il convient. La guerre m'en a empêché. » Et le cheikh lui dit : « Cette adoration qui est nôtre est celle des impuissants. J'aimerais avoir la force de faire ce que tu fais, et c'est à moi de me lamenter d'être incapable de te suivre sur le champ de bataille. Sache que, depuis mon enfance, je n'ai jamais délaissé la prière surérogatoire de la nuit, mais que je donnerais volontiers ce que j'ai accompli ainsi pour un seul de tes jours sur le champ de bataille. » Alors, le visage de Sallûm s'illumina de joie et il repartit radieux. Sa bravoure au combat ne se démentit pas jusqu'à sa mort en martyr lors de la contre-offensive des Anglais contre Kût. Que la miséricorde de Dieu le Très haut soit sur lui !

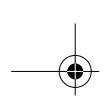
Un autre jour, quelqu'un vint vers lui avec l'argent de la Part de l'Imam¹³ – que la paix soit sur lui ! – et dit : « J'aimerais que cet argent soit dépensé de la meilleure façon. » L'ayatollah répondit : « La meilleure façon, c'est de le dépenser dans le djihad contre les Anglais afin de les chasser d'Irak, même si cela devait se borner à payer des télégrammes de protestation ou à aider ceux qui les combattent. »

À son arrivée en Iran par la route de Bushehr, apprenant l'indigence des soldats iraniens et le besoin urgent de navires de guerre, il promulgua une fatwa faisant devoir de rassembler de l'argent pour acheter ces navires et remédier à la misère des soldats. Il permit alors de dépenser l'argent de tous les dons de charité, en particulier la Part de l'Imam – que la paix soit sur lui ! – à cette fin*. Les gens l'approuvèrent et prirent leurs dispositions afin de contribuer à

13. La Part de l'Imam (*sahm al-Imâm*) désigne la moitié du *khums* destinée au *marja'* pour l'entretien de ses écoles et ses étudiants. Rappelons que les chiites ne paient pas les impôts islamiques à l'État, qu'ils considèrent comme illégitime, mais au *marja'*, qui ont récupéré cette prérogative des Imams chiites infaillibles. Tous les chiites devaient payer le *khums*, le cinquième de leurs revenus, normalement réservé aux membres de la famille du Prophète (*sayyid* et *ashrâf*) et aux nécessiteux. La moitié du *khums* était reversée au *marja'* en sa qualité de représentant de l'Imam caché. Ainsi doté de sommes d'argent parfois immenses, le *marja'* voyait son indépendance financière et politique assurée. Chez les sunnites, l'institution du *khums* s'est éteinte après la mort du Prophète.

* Voici le texte de la fatwa qu'il a promulguée (*rah*) lors d'un sermon depuis le *minbar* de Bushehr, après avoir prié pour la foule, lors d'un rassemblement public, devant un parterre de musulmans à la grande mosquée de la ville :



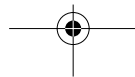
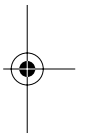
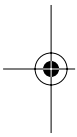


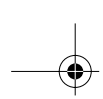
l'effort de collecte en vue de répartir l'argent entre plusieurs grands industriels iraniens. Mais le gouvernement iranien, c'est-à-dire le gouvernement de Rezâ Khân, s'y opposa en sous-main, se soumettant aux ordres des Anglais, qui ne voyaient pas d'un bon œil cet ordre contraire à leurs intérêts. Une partie des bénéficiaires de ces dons s'opposa secrètement à cette fatwa, car elle contrariait leurs habitudes d'enrichissement illicite, en les forçant à travailler, eux

« Au nom de Dieu le Bienfaiteur miséricordieux en Qui est ma confiance ! À nos frères musulmans, Que Dieu le Très haut vous accorde le succès ! Dieu, Qui est puissant et grand, vous a transmis des ordres dans Son Livre noble et précieux et par Sa parole profonde et concise : en vous y soumettant, vous bénéficiez par Sa grâce de la grandeur des deux mondes, celui d'Ici-bas et de l'Au-delà. Il vous a offert d'agir en fonction de ces commandements car l'essence des choses, la gloire, la puissance, le pouvoir et le rang ne trouvent une garantie qu'en Lui. Et le Tout-Puissant a dit : "Mettez contre (ces Infidèles) toute la force à votre disposition." Ces étrangers ont rempli les mers de leurs flottes et ils ont imposé leur commerce aux pays les plus pauvres. Ils vous ont méprisés par l'usage systématique de leur force et ils vous ont réduits à l'esclavage avec leur commerce. Vous avez jusqu'à maintenant renoncé à réagir, comme si cela ne vous concernait pas. Mais c'était hier. Aussi, saisissez-vous de l'occasion aujourd'hui et sauvegardez votre pays et vos nations. Amendez votre religion et votre monde ici-bas en collectant les contributions destinées à la marine de guerre et en déployant toute votre ardeur pour développer l'industrie, depuis les textiles jusqu'aux aliments et aux boissons. Mettez désormais votre sort entre les mains de Dieu le Très haut et ne soyez pas hésitants alors que vos ennemis ont entrepris de mettre la main sur votre pays et d'asservir vos hommes libres. Assistez-vous les uns les autres dans la piété et la pureté. Voici que je fais don de ma personne pour financer par ce qu'il m'est possible une marine digne de ce nom pour le noble État iranien. Aidez-moi à vous rassembler pour réunir l'argent qu'il faut, même si c'est de la Part de l'Imam du Temps – que Dieu accélère sa réapparition ! – À lui le bonheur et la victoire, car il ne considère pas de dépense de sa Part plus prioritaire ou plus juste que celle qui préserve l'État de l'islam qui n'est pas absent de son regard. Que la paix soit sur lui ! »

Le plein d'espoir Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî
– que Dieu lui pardonne ! »

L'ayatollah – puisse Dieu lui accorder Sa miséricorde ! – a prononcé d'autres discours dans le même sens, mais qui n'ont pas été reproduits. Lorsque les Anglais prirent connaissance de cette fatwa, son importance ne leur échappa pas. Un fonctionnaire anglais résidant à Bushehr tenta de le (*rah*) tuer par balle en le visant au milieu de la foule, mais il le rata. Dieu le Très haut l'a sauvé de la mort. La foule se jeta sur l'agresseur qui ne dut son salut qu'à la fuite [Cheikh Mahdî était arrivé à Bushehr le 30 septembre 1923. La tentative d'assassinat eut lieu au tout début d'octobre. L'auteur de l'attentat était un employé anglais de la Compagnie de pétrole anglo-persane – APOC – et les Britanniques présentèrent son geste comme l'acte d'un homme ivre]. Les poètes ont composé sur cet événement des vers en arabe et en persan dont voici un exemple. Même s'ils ne sont pas les meilleurs, ce sont les meilleurs qui nous soient parvenus [suit un poème en arabe dont la traduction n'est pas reproduite ici].



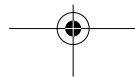
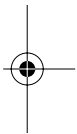
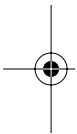


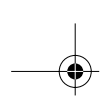
qui gagnaient leur vie dans l'oisiveté. Ils s'y opposèrent ouvertement lorsqu'il arriva à Qom. Mîrzâ Husayn al-Nâ'îni vint alors le trouver et lui demanda : « As-tu permis de dépenser l'argent de la Part de l'Imam – que la paix soit sur lui ! – pour l'armée et la marine de guerre ? » Il répondit : « Oui. » Al-Nâ'îni poursuivit : « Pourquoi ? » Il dit : « Parce que c'est un commandement de Dieu. » Al-Nâ'îni reprit : « Oui, mais les gens ne veulent pas de ce genre de fatwas. » L'ayatollah répondit : « Allons-nous délaissier le commandement de Dieu et nous opposer à Sa volonté pour satisfaire les gens ? » Al-Nâ'îni insista : « Je souhaite que tu renonces à ce genre de fatwa. » Alors l'ayatollah rit : « Voilà qui est bien étrange ! Comment quelqu'un comme toi peut-il m'inviter à contrevenir à un ordre de Dieu ? » Et il lut le verset commençant par : « Ceux qui cachent ce que Nous leur avons révélé... » Quand il eut terminé, il déclara : « Crois-tu vraiment que l'Imam soit content qu'on dépense son argent pour ces fainéants simples d'esprit (et il montra un groupe d'enturbannés que Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî entretenait à Qom et à qui il distribuait l'argent reçu au titre des dons charitables), afin qu'ils attaquent l'islam et qu'ils en détruisent les fondements avec leurs conceptions corrompues ? Crois-tu vraiment qu'il ne désire pas qu'on le dépense pour sauvegarder l'honneur des musulmans ? Ce que tu dis est bien étrange ! » Alors al-Nâ'îni se tut et il renonça à sa requête¹⁴.

Si nous voulions énumérer ici toutes ses fatwas, des volumes entiers n'y suffiraient pas. Disons seulement qu'il était plein de la crainte de Dieu, franc et sans ambiguïté aussi bien dans ses paroles, que dans ses fatwas et dans ses actes. Pour plaire à Dieu, il ignorait totalement l'éventuel mécontentement de Ses créatures quelles qu'elles soient. Il commandait ce que Dieu a révélé, même si cela contrevenait à l'air du temps ou à l'opinion dominante. Et de ce fait, ses fatwas étaient uniques.

Une fois en Iran, il invita les musulmans de ce pays à rompre avec les habitudes hypocrites des ignorants. Certains de ses compagnons lui dirent : « Cela ne s'accorde pas avec les mœurs des

14. Cheikh al-Nâ'îni s'opposa violemment à Cheikh Mahdî al-Khâlîsî à propos de cette fatwa, faisant courir la rumeur qu'elle était contraire à l'islam et au chiisme, puisqu'elle obligeait les musulmans chiïtes à donner à un État l'argent destiné aux *mujtahid*.





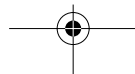
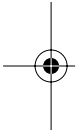
Iraniens. » Et l'ayatollah leur répondait : « Je souhaite que mes mœurs réforment les leurs et non pas que leurs mœurs corrompent les miennes. J'espère les amener à agir en fonction de ce que Dieu a ordonné et non pas qu'ils me forcent à cacher ce que Dieu a révélé. »

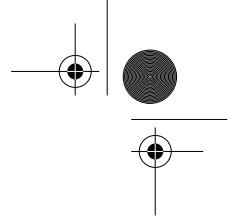
Si on excepte le défunt ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, il n'avait pas son pareil pour respecter les commandements de Dieu dans les affaires importantes. Comme l'ayatollah al-Shîrâzî, il se déterminait en fonction de Dieu, sans s'arrêter à l'état de l'opinion publique. Un jour, il était occupé à écrire un télégramme à Vosûq od-Dowleh¹⁵, le Premier ministre d'Iran, pour lui ordonner de refuser le traité irano-anglais, le mettant en garde contre les conséquences qui en résulteraient s'il le ratifiait. Au moment où il s'apprêtait à signer ce télégramme, l'un de ses compagnons lui dit : « Prends ton temps avant de le signer, car je crains que ton discours ne soit pas efficace et qu'on ne se soumette pas à ton ordre. » Il (*qas*) répondit : « Tu voudrais que je cache l'ordre de Dieu et que je cesse de commander le bien et d'interdire le mal, juste pour sauvegarder mon autorité ? » Il se mit en colère et signa le télégramme sur-le-champ.

Il était le premier à appliquer ses propres fatwas

Le lecteur a déjà eu l'occasion de constater sa franchise dans la formulation de ses fatwas et son refus de cacher l'ordre divin. Il faut savoir qu'il était une exception si l'on considère la plupart de ceux qui prétendent à la direction religieuse dans ce siècle. Certains délivrent des fatwas sans ambiguïté, mais ils n'appliquent pas eux-mêmes ni ne font appliquer le commandement qu'ils énoncent. Tel interdira l'oisiveté par exemple, alors que lui-même et ses enfants restent oisifs. Tel autre proclamera le devoir du

15. Anglophile, Premier ministre à plusieurs reprises avant et après la Première Guerre mondiale, Vosûq od-Dowleh est surtout connu pour avoir négocié le traité anglo-iranien de 1919 qui, s'il avait été mis en application, aurait fait de l'Iran un quasi-protectorat britannique. Il avait reçu pour cela d'importantes sommes d'argent des Britanniques. Ahmad Shâh refusa de signer le traité : c'est probablement la raison pour laquelle les Britanniques décidèrent de se débarrasser de la dynastie des Qadjars. Sous la pression du parlement et de l'opinion, Vosûq od-Dowleh démissionna à la fin de 1920.





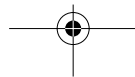
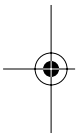
djihad, alors qu'il reste bien à l'abri à l'arrière avec son entourage, et ainsi de suite*.

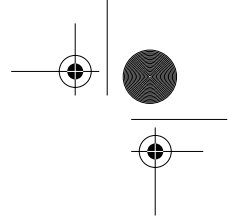
L'ayatollah al-Khâlisî était le premier à se conformer à ses fatwas, avant même ses enfants et son entourage. Ce n'est qu'après avoir donné l'exemple qu'il ordonnait aux gens de suivre son avis. Ainsi, lorsqu'il a promulgué une fatwa sur la nécessité du djihad, lui-même, ses frères** et moi à leur service, nous sommes partis les premiers sur le champ de bataille, avant même son entourage. Lorsqu'il a délivré un décret religieux sur la nécessité de combattre les Anglais en Irak, il a lui-même dirigé l'armée lors de la révolution irakienne, prenant la tête des défenseurs des droits de l'Irak avant et après la révolution¹⁶. Il m'a exposé à

* Ils disent ce qu'ils ne font pas. Ceci les a grandement éloignés de Dieu. Ainsi, nous avons l'exemple de ceux qui ont été d'accord avec l'ayatollah pour interdire les élections, puis qui ont agi en contradiction avec ce qu'ils lui ont dit. Après avoir délivré des fatwas interdisant les élections sous régime d'occupation, ils se sont ensuite empressés d'y participer. Certains se portèrent même candidats, alors que rien ne justifiait ce changement d'attitude. Tout en affirmant soutenir l'ayatollah, ils devinrent ses ennemis patentés, comme nous le verrons plus loin.

** Il y avait notamment Cheikh Muhammad Sâdeq, mon père, et Cheikh Râdî, mon oncle paternel, qui était beaucoup plus âgé que l'ayatollah. Mon père est parti avec l'ayatollah et, à leur service, l'auteur de ce livre, Cheikh Muhammad. Puis, mon oncle, Cheikh Râdî, les a rejoints sur le champ de bataille et, avec lui, son fils Cheikh Murtadâ et certains autres de nos parents. En ce qui me concerne, je ne réussis pas à aller au djihad parce que j'étais encore trop jeune et que je ne pouvais leur être utile là où ils allaient. Malgré cela, j'avais demandé à l'ayatollah la permission de les accompagner, mais il répondit négativement à ma requête. Il me chargea de faire la prière du vendredi à la place de mon père dans notre mosquée et me dit : « Nous – puisse Dieu être satisfait de nous ! – te dispensons de venir avec nous, ainsi que ceux de ton âge. Mais si nous avons besoin de toi, nous te le ferons savoir. » Je fis le djihad par la langue et par la plume, puisque je ne pouvais le faire par l'épée et n'ai pas cessé d'agir pour servir Dieu de cette façon jusqu'à ce jour, pour la gloire de l'islam et afin d'aider les prédicateurs de la Vérité. Je me suis dépensé corps et âme pour la gloire de l'ayatollah al-Khâlisî et la grandeur de son influence, j'ai fait de même, et encore plus, pour l'ayatollah Sayyid Muhsin al-Amîn al-'Amilî – que Dieu le Très haut le préserve ! – au moment où ses compagnons l'ont abandonné et où les langues stupides et ignorantes se sont déchaînées contre lui, tentant de cacher leur méchanceté et leur bassesse en parlant au nom de Dieu. Il a été confronté à un mur de haine pour avoir simplement affirmé qu'il n'est d'autre Dieu que Dieu, promulgué des fatwas, agi pour la victoire de la religion de Dieu, exalté l'exemple de Son Prophète, renforcé les fondements de la religion et prôné aux incroyants la *sharî'a* du Seigneur des Messagers. Puisse Dieu combattre ces hypocrites et dévoiler leurs mensonges ! [Après avoir défendu une réforme de l'enseignement religieux, le *mujtahid* libanais Muhsin al-Amîn avait lancé en 1924 une campagne en faveur d'une réforme des rites de '*Ashûrâ*' considérés comme innovations blâmables, ce qui lui valut les foudres de ses pairs.]

16. La Révolution de 1920.





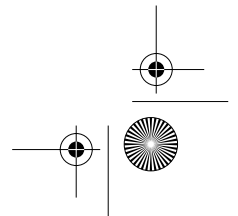
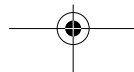
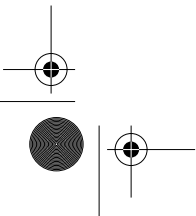
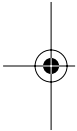
l'exil, mes frères à la prison, et s'est lui-même livré à l'exil avec ses autres enfants, alors qu'il avait perdu plusieurs de ses petits-enfants*. Finalement, il s'est exposé au poison. Il assumait donc les conséquences de l'engagement qu'il prêchait, puisqu'il fut rappelé à son Dieu, empoisonné dans le pays de son exil.

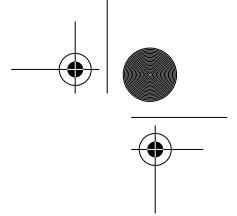
Parmi ses avis religieux, il faut rappeler qu'il proscrivait toute négligence dans le paiement et l'utilisation des impôts religieux, comme le *khums*, la *zakât* et d'autres. Il prohibait la pratique des « indulgences », une coutume du clergé catholique, courante chez certains enturbannés : ceux-ci absolvent le musulman qui a manqué, par exemple, au versement de mille *khums* moyennant le paiement de cent *khums*, somme qu'ils gardent pour eux, au titre du rachat de son péché. Par principe, il ne faisait aucune concession, même pour un seul dirham. Il refusait d'accepter de l'argent au titre des dons de charité, si celui-ci dépassait d'un seul dirham ce qu'il estimait être le juste prix. C'est pour cette raison, comme je l'ai dit plus haut, qu'il retournait beaucoup d'argent, ainsi que des biens immobiliers, quand il pensait qu'ils étaient sous-estimés et que d'autres que lui les auraient peut-être acceptés. Les exemples comme ceux-ci sont légion.

Son encouragement aux industries et aux sciences

Il ne limitait pas le djihad et la défense des musulmans aux faits de guerre. Il était très conscient de la nécessité de développer les industries et les sciences, telles qu'elles sont répandues parmi les nations à l'époque actuelle, considérant qu'elles sont indispensables pour défendre le caractère sacré de l'islam. Il voyait bien la nécessité d'acquérir les sciences naturelles, la chimie, les mathématiques, l'astronomie, comme de développer les industries d'armement, l'agriculture, la médecine et d'autres savoirs, sans lesquels il serait impossible de sauvegarder l'islam. Comme Dieu l'a dit : « Mettez contre (ces Infidèles) toute la force à votre disposition. » Ceci ne désigne pas des forces particulières, mais englobe tout ce dont les musulmans peuvent

* Mon père en mourut de chagrin, regrettant de laisser l'ayatollah dans cette situation.



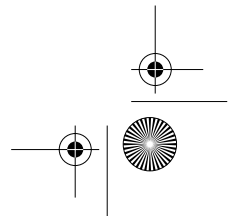
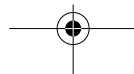
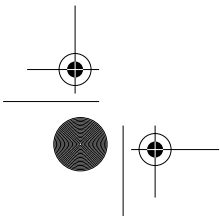
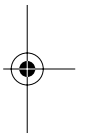
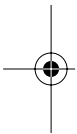


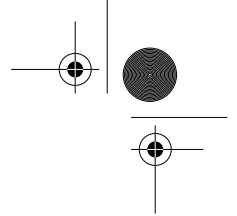
profiter pour se défendre contre leurs ennemis. L'apprentissage de la course de vitesse et du tir à l'arc était une nécessité à l'aube de l'islam au regard de ce verset et de *hadîth* allant dans le même sens. Il est plus utile aujourd'hui d'apprendre à construire des avions, des canons et des armes à feu de tous genres, et de se former aux diverses sciences de ce siècle.

Cette question ne lui laissait aucun repos. Il ne cessait d'inciter les musulmans à développer industries, corps de métier et sciences. Cependant, beaucoup de ceux qui portaient l'habit de la direction des musulmans assimilaient, au nom de la religion, ces sciences et ces industries à l'impiété et à l'hérésie, et cela par stupidité ou par ignorance. Une telle attitude enfonçait les musulmans dans la nuit la plus sombre. En effet, l'ignorance généralisée des musulmans les conduisait à suivre ces égarés, éloignés des lumières. Et beaucoup, qui souhaitaient acquérir ces sciences, tombaient dans l'athéisme, uniquement parce qu'ils constataient l'hostilité stupide des hommes de religion et des gens pieux envers ces savoirs. Les étrangers ajoutaient à la confusion des musulmans par des manœuvres perfides, infiltrant parmi eux des espions qui invoquaient la religion, pour dissuader les gens pieux de se former aux sciences modernes, arguant de leur incompatibilité présumée avec la religion. Les mêmes mettaient les croyants en garde contre le seul fait d'approcher ceux qui avaient acquis ces sciences, y voyant une source de sédition (*fitna*).

Or si l'ayatollah considérait comme nécessaire que les musulmans se dotent de toutes les industries et se forment aux sciences, il suivait en cela ce qu'ont conseillé de tous temps les *faqîh* dans leurs écrits. Lorsqu'il encourageait les musulmans à respecter les principes de la *sharî'a* et les valeurs religieuses, il mettait en avant qu'il n'y a pas d'opposition entre le nouveau et l'ancien, et que les deux sont compris dans la *sharî'a*. Mais les musulmans ont oublié la *sharî'a* et ils ont préféré détruire les valeurs religieuses, laissant leurs dirigeants les effacer et leurs ennemis s'emparer de leurs pays.

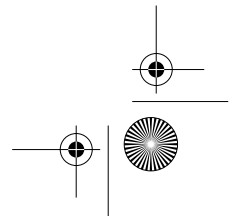
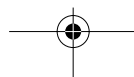
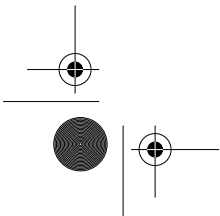
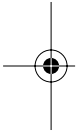
L'ayatollah a ainsi été confronté à deux groupes. Le premier s'acquittait avec zèle de la prière et du jeûne, mais délaissait tous les autres devoirs religieux, considérant l'industrie comme du paganisme et de l'impiété ; il devenait donc l'instrument des ennemis de l'ayatollah et représentait ses adversaires les plus acharnés.

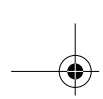




À l'inverse, d'autres, qui avaient acquis des rudiments de savoir-faire industriel ou des bribes de sciences, ceux-là s'imaginaient, à l'instigation des étrangers, que la religion est un obstacle au progrès, à la civilisation et à la liberté. Le spectacle affligeant que leur offrait le premier groupe était, à leurs yeux, une preuve suffisante que la religion n'était qu'une tromperie. L'appel à la religion de l'ayatollah était pour eux une invitation au déclin et au sous-développement. De plus, en raison de leurs ambitions, les membres de ce second groupe lui manifestaient souvent une franche hostilité et farouche opposition.

Face à de telles difficultés, un homme ordinaire aurait peut-être baissé les bras, mais l'ayatollah était animé par l'ambition de surmonter les obstacles. Il continua à encourager la fondation des écoles les plus diverses pour que toutes les classes de musulmans puissent avoir accès au savoir général, alors que d'autres considéraient le seul fait de désirer de nouvelles écoles comme de l'impiété. Et il ne ménageait pas ses efforts pour que ces écoles soient fondées sur les valeurs islamiques qui apportent le bonheur sur terre et dans l'Au-delà. À ses yeux, la nécessité de ces deux approches était justifiée à la fois par la *shari'a* et par la raison. C'est pourquoi, il s'opposait à certains *mujtahid*, dont la compréhension était limitée, et qui étaient surtout motivés par le goût du pouvoir, alors que lui ne se préoccupait pas de sa réputation. Il entreprit une réforme importante en ce sens en Irak, persévéra en Iran et, surtout, au Khorassan, jusqu'à ce qu'on m'éloigne de lui. Ce faisant, il ouvrit aux ulémas les portes d'une réforme que personne avant son arrivée n'avait même entrouvertes. Il faut espérer que ce soit là le début d'un nouveau rôle pour l'Iran et que ce pays arrive à remplacer la corruption par la probité, l'ignorance par la science, l'abaissement par la dignité et la fainéantise par l'activité.





La direction religieuse en islam

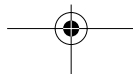
Pas de monachisme en religion¹

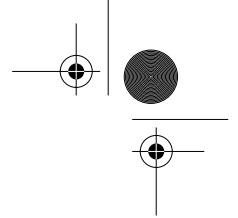
Il convient ici de prêter une attention particulière à un sujet qui a suscité une grande confusion et à propos duquel se sont répandus beaucoup de mensonges qui ont presque fini par occulter la vérité. Ceux qui liront ce que nous avons écrit à ce sujet sur les actes de notre maître l'ayatollah (*qas*) vont peut-être le rejeter, précisément à cause de cette confusion entretenue chez les musulmans ignorants par les machinations des étrangers.

Les étrangers ont dit, de façon stupide et mensongère, qu'il faut séparer la religion de la politique. L'origine de cette idée est à chercher chez les colonialistes, dont la religion est le christianisme, qui est fondé sur le monachisme, sur les règles d'un clergé établi et sur la séparation de la religion des affaires temporelles. Selon ces conceptions, la religion doit avoir pour seul objet la vie retirée du monde et d'amener l'homme au renoncement de tout ce que Dieu a créé, le ravalant ainsi à l'état de bête et le contraignant à mener une vie solitaire et sauvage, alors que Dieu a prévu qu'il vive en société, pour laquelle il est naturellement disposé. Chez les chrétiens, le rôle des dirigeants religieux se borne à vendre les palais et les prairies du Paradis, à absoudre les péchés au nom de Dieu, à monnayer des indulgences et des excuses à la place du Messie, à poursuivre de leur colère ceux qui leur déplaisent, en les menaçant du feu de l'Enfer, et tout ceci prétendument au nom de Dieu.

Ceux qui n'ont connu que le christianisme pensent qu'il faut tenir les chefs religieux en dehors des affaires temporelles et les confiner aux actes qu'ils croient accomplir au nom de Dieu et du

1. Ce titre est inspiré d'un *hadith* célèbre.

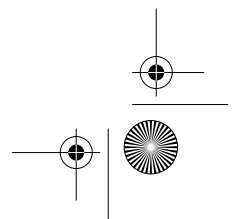
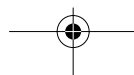
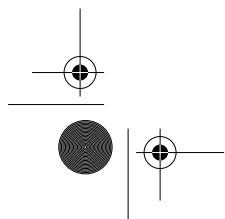




Messie. Le religieux, chez eux, n'est qu'une profession comme les autres ; on leur dénie le droit d'intervenir dans les domaines qui ne seraient pas de leur ressort, de même qu'il n'est pas admis qu'un médecin intervienne dans les affaires d'un ingénieur, qu'un astrologue conseille un agriculteur, ou encore qu'un employé de bureau donne son opinion dans le bâtiment. Le dogme s'est peu à peu transformé en accord avec cette pratique et, au fil des siècles, les événements ont contribué à isoler le religieux chrétien du monde de l'action, sa seule fonction étant de transmettre de stupides superstitions, prétendument au nom du Seigneur des Seigneurs.

Cette pratique est devenue un fait établi chez les chrétiens. Or, l'exemple de l'islam leur a démontré qu'il n'y a nulle force supérieure à la religion. Ils ont alors décidé de l'abattre, dans leur ardeur à mettre en œuvre le colonialisme. Aussi, ont-ils diffusé parmi les musulmans ignorants ce qu'ils ont eux-mêmes expérimenté, à savoir l'idée qu'il faut séparer la religion de la politique. Un petit groupe de musulmans les a suivis et ils se sont mis à entonner à leur tour ce refrain sans avoir fait l'expérience de la réalité de la question, et sans avoir réfléchi à ses conséquences.

Les musulmans se sont divisés sur ce sujet, mais tous, sous l'influence de l'aide trompeuse des étrangers, ont entrepris de détruire les fondements de l'islam. Pour les uns, dont la relation à la religion est faible et qui sont formés à la politique, il est nécessaire de tenir les hommes de religion éloignés de la politique. Au contraire, pour les autres, les plus pieux, il faut se tenir à l'écart des affaires politiques. Assimilant la direction religieuse en islam à la vie monastique en christianisme, ils refusent l'idée qu'un chef religieux puisse intervenir dans les affaires politiques. Pour ceux-là, les dirigeants religieux sont des êtres apathiques, ignorants et faibles d'esprit. Ces gens pieux ne voient pas les liens qui existent entre la religion et la patrie, et ne se soucient pas des tragiques conséquences de leur ignorance pour les musulmans. Ils pensent qu'un chef religieux qui se préoccupe des affaires des musulmans outrepassé ses prérogatives, mais ne se rendent pas compte que cette conception leur est parvenue par la voie des ennemis de l'islam et qu'elle est l'instrument privilégié du colonialisme, tandis qu'elle contredit de la façon la plus totale la religion musulmane.

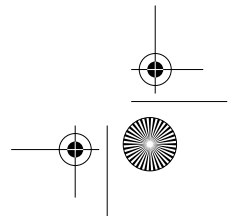
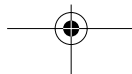
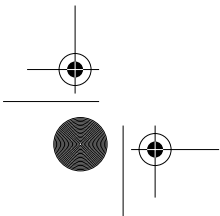


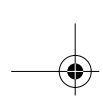


Rappelons ici la vérité à propos de la direction religieuse du point de vue de la religion musulmane pour montrer que notre maître l'ayatollah al-Khâlisî n'a fait que suivre les enseignements de l'islam et ce dont Dieu a fait obligation. Ceci, afin qu'on comprenne que les rumeurs répandues parmi les musulmans, telles que nous les avons évoquées, sont contraires à la *sharî'a* muhammadienne, généreuse et tolérante, et qu'il s'agit d'innovations inspirées de pratiques monastiques, prélude à l'effacement de l'islam.

Sachez que la religion musulmane est la Loi révélée (*sharî'a*) de la bonne direction, du salut et de l'action. Elle est l'ennemie de la faiblesse, de l'apathie et de l'oisiveté, ainsi que la garantie du bonheur dans les deux mondes. Elle est la religion du bien, de la prospérité sur la terre, et l'ennemi de la corruption et de la ruine. L'islam subordonne le bonheur dans l'Au-delà à la façon dont l'homme mène sa vie ici-bas ; aussi, n'y a-t-il aucun événement ni action de l'homme ici-bas pour lesquels il n'ait prévu un commandement en termes de nécessité ou d'interdit, de licite ou d'illicite. Il y a, parmi les fondements de la foi religieuse présents dans tous les livres de *fiqh* et d'*usûl* des ulémas, l'assurance que Dieu a un ordre pour tout événement ici-bas. Cela a été admis par les ulémas imamites, au point qu'un consensus existe entre eux à ce sujet. Les précieux versets et *hadîth* spécifient que tous les commandements sont liés au bien et au mal et que ce bien et ce mal sont propres à l'homme. En effet, Dieu se suffit à Lui-même de façon absolue. Il est au-dessus du bien et Il n'est pas soumis au mal. Ainsi, tout acte licite, quel que soit le bénéfice qu'en retire son auteur, revient à celui-ci en propre, de façon exclusive, et tout acte illicite, quel que soit le préjudice qu'il cause à son auteur, lui nuit aussi ici-bas². Dieu s'est promis d'amener le bien ici-bas et d'en chasser le mal, comme une porte vers une ample récompense dans l'Au-delà. Qu'est-ce que le mérite dans l'Au-delà et la félicité éternelle, sinon le fruit du bien réalisé pour soi-même ici-bas, par l'obéissance aux ordres de Dieu et en se détournant de ce qu'Il interdit ? Ainsi, on bénéficie de Sa générosité – qu'il soit loué !

2. L'homme est ainsi seul responsable de ses actes. Le libre exercice de la raison lui permet de choisir le bien et de refuser le mal. La liberté de l'homme et l'usage de la raison, hérités des conceptions mu'tazilites, sont un fondement du dogme chiite duodécimain (ou imamite). Prétendre que l'homme est prédestiné serait une injure faite à Dieu, puisqu'il a doté l'homme de la raison.

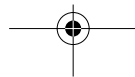
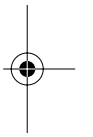


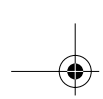


Si l'on admet cela, il est évident que la direction religieuse ne peut être séparée des actes des hommes. Quiconque manque à reconnaître cette vérité, il ne lui reste alors plus rien de la religion, parce que la fonction de la direction religieuse en islam est de faire connaître les ordres de Dieu, de les défendre, de s'y attacher et, pour celui qui en a connaissance, d'inciter à les respecter. Si l'on admet que Ses commandements concernent l'ensemble des actes de l'homme et de ses besoins, celui qui veut les faire connaître ne peut en soustraire ce qui concerne ces actes et ces besoins. Et celui qui affirme qu'il faut séparer la religion de la politique sert une autre religion que la religion musulmane parce que celle-ci assure, au contraire, qu'il n'est pas d'actes ni de besoins ici-bas pour lesquels il n'ait été prévu un ordre de Lui. Séparer certains domaines de la religion est une rébellion contre Lui, une hérésie et une apostasie*.

Dès lors, la signification de la direction religieuse en islam devient claire. C'est une question rationnelle qui n'est pas sujette à des fluctuations au gré du législateur ou de l'opinion, car elle relève d'un ordre qu'on ne peut considérer indépendamment de l'ensemble des autres préceptes divins qui enjoignent de faire le bien, affirment la nécessité d'une direction spirituelle, font une obligation d'exécuter les peines et les châtiments, d'appliquer la *sharî'a*, d'organiser les cérémonies religieuses, d'accomplir les ordres de Dieu et de sauver Son livre de la disparition et de l'oubli. Il est donc nécessaire d'acquérir les sciences de la religion pour les préserver. La *sharî'a* n'est pas susceptible d'être modifiée par ceux qui ont étudié les sciences religieuses, car elle ne les autorise pas à asservir l'homme, à répandre des rumeurs mensongères à propos de Dieu, à s'octroyer arbitrairement le droit de

* De plus, la *sharî'a* et l'islam sont très éloignés du sens que les Occidentaux des pays européens donnent à la politique. Pour eux, la politique doit servir à atteindre ses objectifs, même si c'est par le mensonge, la ruse et la tricherie, à l'image de ce que nous ont fait voir les Anglais avec leurs promesses d'indépendance de l'Irak et Faysal, qui a pris exemple sur eux, quand il a trahi son serment à l'ayatollah sur le Livre de Dieu, comme nous le verrons en détail. L'ayatollah a agi selon le sens de la politique dont le Coran a fait un devoir, là où Faysal et les Anglais ont agi en fonction de ce que le diable leur avait inspiré. Quelle différence entre le juste et le corrompu ! Il a manifesté toute son intégrité et Dieu en est témoin, car Il sait qui a accompli son devoir, Lui qui voit ce que font les tyrans !

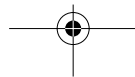
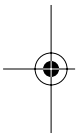


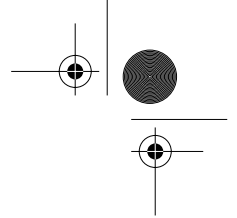


décider qui ira au Paradis ou en Enfer, comme c'est le cas de la direction religieuse chez les chrétiens. Les chefs religieux en islam sont comme la plupart des gens. Ils ne bénéficient d'aucun privilège ici-bas. Tout juste ont-ils la promesse d'une récompense pour leur piété dans l'Au-delà, rien de plus. En revanche, ils doivent, plus que d'autres, faire preuve de modestie et de bonté. Ils doivent être les compagnons des faibles et des pauvres, rejeter tout orgueil et mépriser l'amour de l'argent et du pouvoir.

Ainsi, la direction religieuse en islam est fondée sur la raison, qui en règle les devoirs, notamment le devoir sacré de protéger les principes de la religion. Son pouvoir est supérieur à tous les autres pouvoirs et son champ de compétence s'étend à toutes les actions des hommes, sans exception, du plus humble au plus puissant. Elle est liée par les principes de la *shari'a* qu'elle doit tous mettre en avant sans exception. Les chefs religieux ont les mêmes qualités et faiblesses que tout un chacun : ils ne se distinguent ni par l'inafaillibilité ni par un pouvoir divin et ne peuvent donc prétendre parler à la place de Dieu. Ils doivent refuser l'attrait de l'argent et du pouvoir ici-bas, et ne peuvent se présenter comme des spécialistes du Paradis ou de l'Enfer dans l'Au-delà, comme chez les chrétiens. Leur direction est une direction globale, et leur fonction consiste exclusivement à bien guider et à aider les hommes pour qu'ils parviennent au bonheur : elle ne doit donc pas être une charge pour les hommes ni une cause d'oppression ou d'angoisse, mais, au contraire, la source d'un soulagement et d'un bien-être. Elle n'est profitable que dans la mesure où les chefs religieux sont associés à tous les musulmans dans toutes leurs actions. Les chefs religieux en islam ont, comme les autres hommes, le devoir de travailler pour gagner leur vie. Nous leur demandons avec insistance de nous montrer la bonne voie vers le salut et le bonheur et de nous rendre capables de distinguer le bien du mal. Ils sont au service des hommes, et ne doivent pas être un repaire d'oisifs qui profitent de la sueur des pauvres ou qui les exploitent, comme c'est le cas dans la religion chrétienne actuelle.

Telle est la signification de la direction religieuse en islam. Pourtant, une partie des musulmans l'ont oubliée, estimant que la direction religieuse doit être synonyme de retirement, de vie monastique, d'oisiveté et que le chef religieux peut vivre aux dépens des gens sans leur rendre le moindre service et sans les mettre en garde



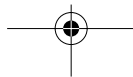
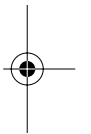


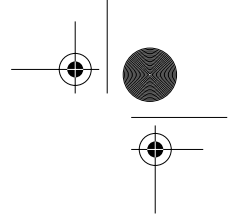
contre le mal. L'ayatollah (*rah*) disait : « Qu'ai-je et qu'a-t-il ? Je ne suis qu'un pauvre derviche ascète. » Il ne cherchait pas, par là, à mettre en évidence quelque insuffisance de l'islam, mais, au contraire, à rappeler aux musulmans les fondements de leur religion.

Si l'on veut se pénétrer de la réalité de la direction religieuse en islam, qu'on considère les premiers chefs des musulmans et leurs califes bien guidés ! Les voyait-on s'abstenir d'intervenir dans les affaires des musulmans et excuser leur indifférence sous le prétexte qu'il s'agissait d'une question politique ou administrative, par exemple, comme le font certains savants en religion aujourd'hui ? Ils prenaient en considération tous les problèmes des musulmans, quels qu'ils soient, et se préoccupaient parfois davantage des questions liées à la guerre que de la prière. Rendre la justice était plus important à leurs yeux que le jeûne ou la prière de minuit. Les affaires politiques et administratives étaient pour eux bien plus cruciales que l'ascétisme ou le retrait du monde. Ils manifestaient un intérêt particulier pour le commerce et l'agriculture, comme pour tout ce qui pouvait concerner le gouvernant autant que le gouverné.

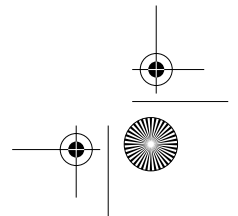
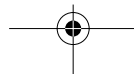
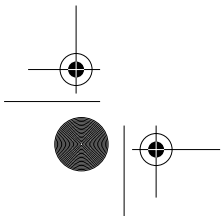
Le plus grand chef religieux en islam est le Prophète des musulmans et leur imam – que Dieu le bénisse ainsi que sa famille ! Y a-t-il un candidat à la direction spirituelle ou religieuse qui manifeste une spiritualité ou une direction religieuse supérieures à la sienne ? Le Messenger de Dieu n'était-il pas aussi un berger, veillant sur ses moutons, et un commerçant, avant sa mission prophétique ? N'était-il pas un cultivateur qui récoltait les fruits et les légumes que ses mains avaient plantés ? Est-ce que sa spiritualité ou sa direction religieuse l'ont empêché de se préoccuper, en personne et avec intelligence, des choses de la guerre, de ses horreurs et de ses atrocités, et de connaître le bonheur de la victoire autant que l'amertume de la défaite ? La première question politique qui fut posée aux musulmans est le pacte de Hdaybiyya³ où Dieu a

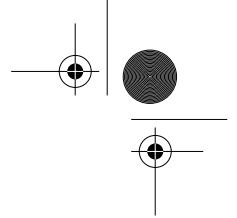
3. En 628, le Prophète Muhammad se mit en route depuis Médine avec mille pèlerins sans armes pour faire le pèlerinage à La Mecque, alors aux mains des Qoraïchites. Arrivé à Hdaybiyya, il s'arrêta et envoya un émissaire négocier avec ces derniers. Selon le pacte de Hdaybiyya entre Muhammad et les Qoraïchites, les musulmans seraient autorisés à rentrer à La Mecque l'année suivante. Une trêve de dix ans fut signée avec les Qoraïchites, prélude à un vaste mouvement de conversion à l'islam. Peu de temps après son pèlerinage à La Mecque, le Prophète marcha sur la ville et la conquit sans presque rencontrer de résistance. La trêve avait permis aux musulmans de remporter une « victoire éclatante ».





fait remporter aux musulmans une victoire éclatante. Or, ce n'était pas autre chose qu'une victoire politique. Le Prophète s'est-il excusé qu'il n'avait pas à intervenir sous prétexte qu'il était un dirigeant religieux ou un chef spirituel ? N'était-il pas – que Dieu le bénisse ainsi que sa famille ! – celui qui a dicté ce pacte et 'Alî – que la paix soit sur lui ! – n'était-il pas celui qui l'a écrit ? Il a agi ainsi à plusieurs occasions, en accord avec ses paroles, rendant tous les musulmans, sans distinction, responsables devant Dieu de tous leurs actes. Il leur a ordonné de tous se sentir concernés par chaque événement, quel qu'il soit, impliquant les musulmans. Il leur a interdit de gagner leur vie en demeurant oisifs ou de faire fructifier l'argent par l'usure et par l'abus du monopole. Il les a encouragés au commerce, à l'élevage et à l'agriculture, de même qu'il leur a commandé de dégainer le sabre pour le djihad et de ne jamais relâcher leur effort en vue d'acquérir de nouveaux savoirs. Il a fait de tout cela une obligation pour les musulmans. Il suffit de rappeler ses paroles – que Dieu le bénisse ainsi que sa famille : « Dieu a donné les neuf dixièmes de sa bénédiction au commerce et le reste au travail du cuir », c'est-à-dire l'élevage. Et le Coran révélé sur sa langue dit : « Allez par Ses espaces et nourrissez-vous de Ses dons ! Vers Lui sera la résurrection. » De même, Dieu le Très haut dit : « Un signe pour les humains est la terre morte que Nous avons fait revivre, dont Nous avons fait germer le grain dont ils se nourrissent. Nous y avons placé des jardins avec des palmiers et des vignes et y avons fait jaillir des sources. [Tout cela] afin qu'ils mangent les fruits du Seigneur et du travail de leurs mains. Eh quoi ! ne sont-ils pas reconnaissants ? » Tout ceci est bien établi pour celui qui connaît les fondements de la *shari'a* du Prophète – que Dieu le bénisse ainsi que sa famille ! – notamment ce qu'il a dit pour condamner ceux qui ont abandonné le commerce lorsqu'il a révélé la parole de Dieu le Très haut : « À quiconque est pieux envers Dieu, Celui-ci donne une issue et accorde un don, par des voies sur lesquelles il ne comptait pas. » Et un *hadîth* poursuit : « Ils ont fermé sur eux les portes de leurs maisons et ils se sont adonnés à la dévotion en disant : "Cela nous suffit bien." Alors, le Prophète le leur a interdit et il a préféré le commerce à leur dévotion, leur ordonnant même de laisser cette dévotion et de revenir

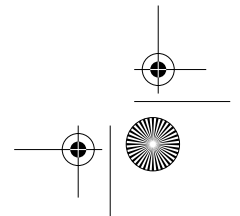
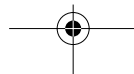
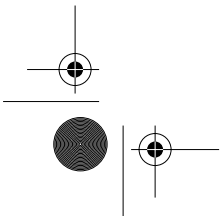


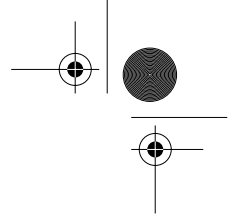


au commerce* . » Et ce qui est rapporté dans le Coran et les *hadîth* d'encouragements répétés à privilégier la quête du savoir et à adopter ce qu'il y a de plus noble dans le caractère est universellement connu. Quant à l'administration de la justice, c'est là le sommet de l'islam, au point que le Prophète a dit en louant son cousin : « Obéissez à 'Alî ! » Les chiites ont fait de ce *hadîth* la preuve de la légitimité de la primauté de 'Alî – que la paix soit sur lui ! – sur les autres califes, une preuve irréfutable face à ses adversaires, du fait qu'il a été jugé le premier et le plus savant des musulmans et qu'il était en conséquence le plus légitime pour s'occuper de leurs affaires, comparé à d'autres qui n'avaient pas son degré de justice. C'est une indication supplémentaire de l'immense importance que revêt la justice dans la *sharî'a*.

En résumé, la *sharî'a* n'est pas séparée de tout ce qui garantit à l'homme le bonheur sur terre et dans l'Au-delà. Elle se fonde sur

* La lettre du *hadîth* est comme l'a rapportée l'auteur d'après al-Sâdiq [Ja'far al-Sâdiq, le VI^e Imam chiite infaillible] – que la paix soit sur lui ! – à savoir : « “Qu'a fait 'Umar bin Muslim [l'un de ceux qui attaquèrent l'Imam Husayn en 680 à Karbalâ] ?”, Il fut répondu : “Il s'est consacré à l'adoration de Dieu et a laissé le commerce.” Et il dit : “Malheur à lui ! Ne savait-il pas que celui qui délaisse l'effort exigé pour réaliser son vœu, il ne se voit pas exaucé ?” » « Des compagnons du Messager de Dieu – que Dieu le bénisse ! – lorsqu'il lui fut révélé : “À quiconque est pieux envers Dieu, Celui-ci donne une issue et lui accorde un don, par des voies sur lesquelles il ne comptait pas”, fermèrent leurs portes et ils se livrèrent à l'adoration, disant : “Cela nous suffit bien”. Le Messager de Dieu – que Dieu le bénisse ! – apprit cela et il leur transmit ses encouragements à produire, et il dirent : “Ô Messager de Dieu ! Dieu, Qui est puissant et grand, est le Garant de notre subsistance, aussi, nous nous livrons à Son adoration.” Alors, il leur dit : “Au contraire, celui qui fait cela, Dieu ne l'exauce pas comme vous le pensez par sa seule demande. Je déteste l'homme qui ouvre grande sa bouche vers son Seigneur pour lui dire : ‘Nourris-moi’ et qui délaisse l'effort lié à sa prière.” » Et il est également rapporté chez le cheikh [Cheikh al-Tûsî, surnommé Shaykh al-Tâifa, mort en 1067 à Najaf, fut longtemps considéré comme l'unique interprète de l'orthodoxie chiite] un long développement sur la signification de ce *hadîth*, d'après 'Umar bin Yazîd [un partisan du VI^e Imam Ja'far al-Sâdiq] qui dit : « J'ai dit à Abû 'Abdallâh [un surnom de Ja'far al-Sâdiq] – que la paix soit sur lui ! – qu'un homme m'avait conseillé de rester chez moi afin de mieux prier, jeûner et adorer mon Seigneur, Qui est puissant et grand. Quant à mes moyens de subsistance, ils me seraient assurés sans rien faire. Alors, Abû 'Abdallâh – que la paix soit sur lui ! – a dit : “C'est sûrement l'un de ceux qui n'ont pas été exaucés.” » Les exemples allant dans le même sens que ces deux *hadîth* sont nombreux. Nous en avons rassemblé certains, après leur authentification, avec d'autres versets, en évoquant aussi les réactions qu'ils ont suscitées, dans deux chapitres de notre livre « Diverses leçons utiles », sous le titre « Charité bien ordonnée commence par le travail dans le monde ici-bas. » Qu'on s'y reporte, car il est fiable.



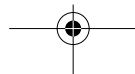
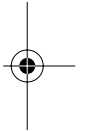
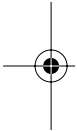


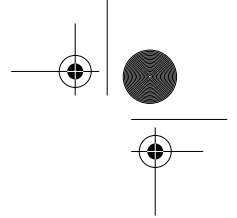
des principes dont aucun musulman, qu'il soit homme de religion ou non, ne peut se prétendre dispensé. Bien plus, elle ordonne à tous les musulmans de tout prendre en compte. Ce n'est pas là une simple affirmation, mais bien une obligation. Que celui qui désire méditer sur ce sujet se reporte aux volumes d'*Al-ma'ârif al-muhammadiyya* (« Les sciences muhammadiennes ») que j'ai écrits sur ordre de mon père. Que Dieu me permette d'en publier les parties restantes.

Si on voulait définir en quelques mots la direction religieuse et la fonction d'uléma, on pourrait dire qu'elles sont, à la fois, la connaissance de tous ces principes et le fait de s'y conformer. Le religieux et celui qui connaît les principes de l'islam ne peuvent se soustraire à rien, si la *shari'a* est explicite dans tel ou tel domaine. Et le jurisconsulte n'a d'autre choix que de suivre ces principes.

C'est bien pour cette raison que les Imams bien guidés s'occupaient de l'ensemble des affaires des musulmans tout en s'astreignant à gagner leur vie. Ainsi, le Prince des Croyants, 'Alî bin Abî Tâleb – que la paix soit sur lui ! –, qui fut le premier chef religieux après le Prophète, faisait des sermons aux gens depuis le *minbar*. Il se dépensait sans compter pour leur prodiguer des conseils et il encourageait les braves sur les champs de bataille, à qui il enseignait également l'art de la guerre. Il rendait la justice, administrait les tribunaux et attribuait des notes aux juges. Il formait ces derniers aux affaires politiques et administratives, à la levée des impôts, et il les contrôlait. Il suffit de mentionner les instructions qu'il donna, alors qu'il était calife, à son gouverneur en Égypte, Mâlik al-Ashtar al-Nakha'î, où se mêlaient les connaissances administratives, politiques et financières. Ses premières instructions commençaient par : « Au nom de Dieu le Bienfaiteur miséricordieux, ceci est ce dont le serviteur de Dieu, 'Alî, le Prince des Croyants, a chargé Mâlik bin al-Hârith al-Ashtar, au moment où il l'a nommé gouverneur d'Égypte : la collecte des taxes foncières, le djihad contre ses ennemis, le bien-être de ses habitants et la prospérité du pays. »

'Alî – que la paix soit sur lui ! – faisait tout cela et, en plus, il travaillait dans l'agriculture pour subvenir à ses propres besoins et à ceux de sa famille. Il était économe, de façon ascétique, quand il s'agissait de lui-même, même s'il se montrait toujours vigilant quand il s'agissait d'assurer la prospérité des autres. Ceci était au





point qu'un jour qu'il portait un sac de noyaux de dattes sur ses épaules pour aller les planter, on lui dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Et il répondit : « C'est du palmier qui demande à être planté. Ainsi, nous pourrions en tirer profit. »

La vie des Imams des musulmans était à cette image. Ils étaient les gardiens des frontières, les garants du savoir, les capitaines des nations, les éducateurs aux nobles valeurs, les guides des affaires des rois, tout en étant les artisans de leur propre subsistance et de celle de leur famille.

Muhammad bin al-Munkadar⁴ a dit : « J'ai vu Muhammad, fils de 'Alî, fils de Husayn⁵ – que la paix soit sur eux ! – un jour de chaleur exceptionnelle en dehors de Médine. Il était très corpulent et s'appuyait sur deux serviteurs noirs. Je me suis dit que je devais le mettre en garde et je me suis approché de lui. Je l'ai salué et il m'a rendu mon salut en souriant, tout ruisselant de sueur, et je lui ai dit : “Que Dieu te vienne en aide, vieil homme des Quraysh, à cette heure et dans cet état ! Tu veux donc quitter ce monde ?” Il s'est dégagé des deux serviteurs qui le soutenaient et il a dit : “Si la mort me prenait dans cette situation, qu'elle vienne alors que je suis soumis à Dieu, Qui est puissant et grand ! Ni toi ni personne ne pourra m'empêcher de faire ce que j'ai à faire, car ma plus grande peur est que la mort me surprenne alors que je suis en rébellion contre Dieu.” Et j'ai dit : “Que Dieu te soit miséricordieux, je voulais te mettre en garde et c'est toi qui m'as mis en garde.”^{*}»

4. Un célèbre récitant du Coran du VIII^e siècle.

5. Il s'agit de Muhammad al-Bâqir, le V^e Imam chiite infaillible.

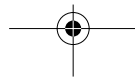
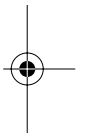
* Nous avons cité ce *hadîth* dans « Diverses leçons utiles » d'après le Cheikh [al-Tûsî] et j'y ai noté une différence avec ce que rappelle l'auteur dans ce livre. Le *hadîth* est introduit de cette façon : « Authentifié par 'Abd al-Rahmân bin al-Hajjâj d'après Abû 'Abdallâh [le VI^e Imam Ja'far al-Sâdiq] – que la paix soit sur lui ! » Muhammad bin al-Munkadar disait ce que nous savons. Mais, « 'Alî, le fils de Husayn – que la paix soit sur eux ! – qui a continué la succession » est préférable à simplement « 'Alî, fils de Husayn – que la paix soit sur eux ! » « Un jour, j'ai vu son fils Muhammad – que la paix soit sur eux ! – et j'ai voulu le mettre en garde en lui donnant une leçon de morale. Mais c'est lui qui m'a donné une leçon de morale. Ses compagnons lui ont dit : “Sur quel point t'a-t-il donné une leçon de morale ?” Il dit : “Je suis sorti vers un quartier extérieur à la ville à une heure chaude de la journée et j'ai rencontré Abû Ja'far, Muhammad, fils de 'Alî [le V^e Imam Muhammad al-Bâqir] – que la paix soit sur lui ! Il était un homme gros et lourd et il se reposait sur deux serviteurs noirs et je me suis dit : ‘Mon Dieu ! Un cheikh des Quraysh à cette heure, dans cet état, et obligé de

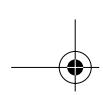


Ainsi, il est manifeste que les Imams des musulmans et les chefs religieux se préoccupaient des affaires d'ici-bas par un *ijtihâd* qu'ils considéraient comme une obéissance à Dieu et un don de Lui. Il suffit de rappeler la parole de Dieu le Très haut : « Parmi ce que Dieu t'a donné, recherche la Demeure dernière ! Mais n'oublie pas ta part de la Vie immédiate. »

De tout ce qui vient d'être dit, il ressort comme une évidence que la direction religieuse en islam n'est pas une fonction quelconque, dans laquelle se spécialiserait un dirigeant. En effet, elle consiste à diffuser les principes religieux et à leur protection par ceux qui les connaissent et qui les ont compris. Le chef religieux a un travail concret qui lui permet de subvenir à ses besoins afin que ni lui ni sa famille ne soient une charge pour les gens. Et comme la fonction de la direction religieuse est de manifester les principes de la *sharî'a* et que celle-ci englobe l'ensemble des besoins des hommes et de leurs actions, elle ne peut échapper à l'obligation d'informer les gens de ce qu'elle sait et de ce que les circonstances requièrent pour eux dans tous les domaines. Un chef religieux ne peut faire dépendre sa résolution de manifester ces principes de la connaissance qu'il en a. On n'imagine pas, si on le questionne sur un sujet, qu'il réponde : « Je ne sais pas ou je ne suis pas au courant. » Mais, parmi ceux qui réclament pour eux la direction religieuse, certains ne savent manifestement pas distinguer entre la porcelaine et le cuivre. Ils travestissent son sens profond, faisant de la stupidité un outil de pouvoir, de telle sorte que

sortir pour gagner sa vie ! Ne dois-je pas le mettre en garde ?" Je me suis approché de lui et je l'ai salué. Il m'a répondu alors qu'il ruisselait de sueur et j'ai dit : "Que Dieu te vienne en aide, ô cheikh Quraysh, à cette heure, dans cet état, et obligé de sortir ! As-tu considéré que ton heure est venue pour te mettre dans cette situation ?" Et il a dit : "Si la mort me venait dans cette situation, qu'elle vienne à moi, alors que je suis dans la soumission à Dieu, Qui est puissant et grand. Ni toi ni personne ne pourra m'en empêcher. Ce que je crains est d'être pris par la mort en situation de désobéissance à Dieu, Qui est puissant et grand." Et j'ai dit : "En vérité, que Dieu soit miséricordieux envers toi ! j'ai voulu te faire un sermon et c'est toi qui m'as fait la morale." » Dans le même sens, également, ce qui est rapporté d'après 'Abd al-A'la, un esclave des Al Sâmer, qui a dit : « J'ai rencontré Abû 'Abdallâh [Ja'far al-Sâdiq] – que la paix soit sur lui ! – sur une route de Médine un jour d'une extrême chaleur estivale et j'ai dit : "Puissé-je me sacrifier pour toi, car tu sembles entre les mains de Dieu, Qui est puissant et grand. Toi qui es parent du Messenger de Dieu – que Dieu le bénisse ! – tu te fatigues un tel jour !" Et il dit : "Ô 'Abd al-A'la ! je suis sorti pour gagner ma vie comme toi." »



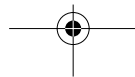
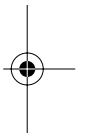
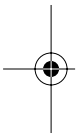


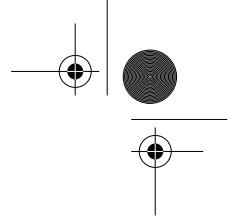
les gens disent que, s'il est éloigné du monde ici-bas, c'est qu'il est digne d'être suivi et imité. Le comble de la bêtise est qu'ils restent chez eux à pleurer sur leurs fautes, sans considérer que leur devoir est de prendre en compte tous les besoins des hommes, ce qui requiert un minimum de perspicacité et d'intelligence.

On ne doit pas se méprendre sur mon propos. Je ne dis pas que la direction religieuse aurait vocation à édicter des principes spécifiques sur toutes les actions des hommes et sur tous leurs besoins – et que le religieux devrait répondre à tous les besoins que les gens lui soumettent, car nul ne peut le faire, sauf le Créateur des cieux et de la terre. Mais, je dis que tout homme doit se reposer, dans ses actions, sur sa spécialisation, qu'il s'agisse d'un homme du commun ou du religieux. Ce dernier est à la même enseigne que les autres. Ce que nous lui demandons est de nous faire connaître les principes du licite et de l'illicite pour tous les actes. En ce sens, transmettre les principes des actes ne signifie pas avoir soi-même la capacité d'en être l'auteur. Mais, si le djihad est obligatoire pour tous, le religieux n'en est pas exempté, et si tous doivent travailler pour subvenir à leurs besoins, le religieux ne peut faire exception. Bien plus, il est comme le médecin, le menuisier, l'ingénieur, l'agriculteur et d'autres : il a un savoir et un travail, et son travail est de faire connaître tous les principes des actions. À cette condition, s'il est capable de posséder pleinement la science des principes religieux et de s'y conformer en tous temps, il lui est permis de gagner sa vie avec l'argent et les dons de charité prescrits par la *sharî'a* pour les dépenses publiques.

Telles sont les caractéristiques de la direction religieuse selon la *sharî'a*. Et si, parmi ceux qui se proclament chefs religieux, certains agissent contrairement à ces principes, ceci ne vient pas d'un défaut de la *sharî'a*, mais de leur esprit corrompu qui les conduit à agir contre les principes religieux, par amour du gain et du pouvoir. Ils se complaisent dans l'oisiveté et vivent aux dépens de ceux qui travaillent, ce que la *sharî'a* compte parmi les plus grands péchés.

Ainsi, si vous connaissez la vérité de la direction religieuse en islam, soyez absolument certains que les actions de notre chef religieux, le dirigeant des musulmans à l'époque où nous vivons, l'ayatollah al-Khâlisî, ne sont rien d'autre que l'application des principes de la *sharî'a*. Il a négligé de se reposer pour se consacrer



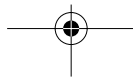
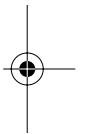


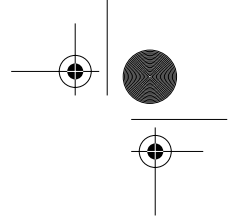
au travail. Il a entrepris de diffuser tous les principes de la *sharî'a* visant à garantir le bonheur des musulmans et il ne s'est pas limité aux règles de la pureté et de la prière. Au contraire, il les a reliées aux questions du commerce, de l'industrie, de la science et du djihad. Tout ce qu'il a promulgué dans ses fatwas, conformément à la *sharî'a*, il a été le premier à l'appliquer. Il ne dissimulait pas ses commandements dans ses fatwas, de telle sorte qu'il puisse différer, pour son compte, un ordre urgent qu'il donnait aux autres. Ainsi, il n'aurait pu affirmer la nécessité du djihad et rester chez lui avec sa famille dans une oisiveté prohibée, ou dire la nécessité de gagner sa vie, alors que lui et son entourage vivaient aux dépens des gens ; ou il n'aurait pu non plus prétendre avoir oublié la plupart des principes du *fiqh*, au point d'invoquer à contresens la *sharî'a*, en légitimant une loi néfaste qui n'améliore ni le monde ici-bas ni la religion, soit par ignorance des deux, soit par indifférence et indolence.

L'ayatollah a fait ce que son devoir lui commandait en déployant les plus grands efforts ici-bas. Il a répandu les principes de la *sharî'a* par ses paroles et par ses actes et n'a pas prêté attention à ce qui pouvait le détourner de son chemin. Confronté à tout ce que les athées colonialistes ont fait contre lui, il n'a cessé de dire le droit et n'a pas délaissé sa bonne guidance, jusqu'à ce que Dieu le rappelle à Lui. Il a alors accédé à la félicité et aux faveurs qu'Il avait prévues pour lui en le consolant d'une récompense éternelle. Il a gagné la récompense des justes et ceci est le plus grand des accomplissements.

Ainsi, il a laissé, après lui, les musulmans désemparés, incapables de voir qui pouvait prendre sa place ou agir comme lui agissait. Nous prions Dieu qu'Il leur envoie celui qui remplira ce vide, même si un tel vide, personne ne pourra le combler*.

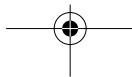
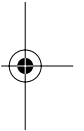
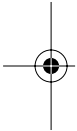
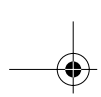
* Ils n'étaient pas désemparés, car l'ayatollah Sayyid Muhsin al-Amîn al-'Amilî – que Dieu le garde ! – est toujours en vie et ce vœu a été accompli par sa personne après le décès de l'ayatollah al-Khâlisî – que Dieu lui accorde sa miséricorde ! – après qu'il eut manifesté toute la compétence pour être associé avec le Cheikh – puisse Dieu être satisfait de lui ! – dans la direction vivante de l'*umma*. Et il n'y aura pas de vide insondable à combler tant que le *sayyid* sera là. Si les gens avaient su sa valeur, ils se seraient soumis à son ordre et abstenus de le rejeter. Ils auraient écouté sa parole et ils lui auraient obéi en l'imitant. J'en témoigne, il leur suffisait grandement dans le domaine de l'action et de la *marja'iyya*, que ce soit pour l'élite comme pour le peuple et pour la représentation de l'Imam

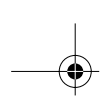




Il convient maintenant de se souvenir.

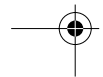
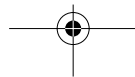
caché – que la paix soit sur lui ! Il est le champion de l’islam, le pourfendeur de l’impiété et de l’hypocrisie, celui qui brandit l’étendard de la foi et montre le chemin du droit, le guide de la bonne direction et son parcours est l’honneur des chiïtes. Il a revivifié la *shari’a*, lui, le grand combattant, le réformateur connu des gens de qualité et de foi, rejeté par les agents de l’apostasie et de la tyrannie. Peu connaissent sa qualité et je n’ai trouvé personne qui le vaille. Il a fait sortir les ulémas de leur torpeur grâce à ses qualités inégalables qui sont plus célèbres que les opinions de ses détracteurs. Son Excellence l’auteur [Cheikh Muhammad] a reconnu, après la rédaction de ce livre, la grandeur de son mérite et de son djihad et le fait qu’il est un ayatollah, dans une lettre qu’il m’a adressée depuis Téhéran, et il fut à ses côtés au moment où ses compagnons l’abandonnaient et où il eut le courage de résister aux meutes qui l’insultaient par leurs mensonges et leurs agissements hypocrites à l’occasion de la publication de son œuvre respectable *A’yân al-shi’a* (« Les notables chiïtes »). Que Dieu pardonne aux gens qui se sont opposés à lui ou qui ont tenté de lui nuire ! Quiconque prend connaissance de sa biographie et de ses publications peut vérifier la véracité de ce que nous disons. Sayyid Muhsin ne s’est pas soumis, tel le lion rugissant, et il ne prête pas attention aux rumeurs malveillantes, ne craignant que d’offenser Dieu. J’ai déjà mentionné une partie de sa biographie dans l’introduction à notre livre *Tanbih al-ghâfilîn wa tadhkirat al-mustarshidîn* [il s’agit d’un des livres du copiste, écrit en défense de Sayyid Muhsin al-Amîn] à la gloire du très érudit ayatollah Sayyid Muhsin al-Amîn, en résumé de ce que nous avons évoqué en détail dans le livre *Nusrat al-haqq wa da’wat al-hudâ* (« Le support du droit et l’invitation à suivre la bonne direction »). Que la paix soit sur ceux qui ont lu jusqu’ici ! [Les difficultés rencontrées par Sayyid Muhsin al-Amîn depuis le début des années 1920, du fait de ses positions réformistes, mal acceptées dans le milieu des ulémas chiïtes, expliquent cet éloge appuyé de la part du copiste, davantage que des relations présumées entre l’auteur, Cheikh Muhammad, ou son père, Cheikh Mahdî, avec le *marja’* libanais, dont il semble qu’elles ne furent qu’épistolaires et plutôt rares en ce qui concerne Cheikh Muhammad, ce qui peut s’expliquer par l’exil de ce dernier en Iran. Pour en savoir plus sur Muhsin al-Amîn et son œuvre monumentale *A’yân al-shi’a*, on peut se référer au livre de Sabrina Mervin *Un réformisme chiïte*, Karthala-CERMOC-IFEAD, Paris, 2000.]

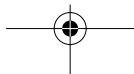
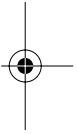


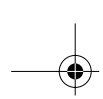


DEUXIÈME PARTIE

Une vie au service de l'islam

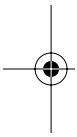






La Grande Guerre de 1332 à 1336 [1914-1918]¹

Nous avons évoqué précédemment la première étape de sa vie : la formation et l'étude. Il va sans dire que l'enfance est la période où l'on acquiert les premières connaissances et qu'elle est peu propice à la manifestation des qualités d'excellence de l'homme et de ce qui la distinguera plus tard. Cependant, l'ayatollah (*qas*) était connu dans son enfance pour sa piété et son ardeur à l'étude, à laquelle il consacrait sa vie de façon exclusive, alors que les enfants et les adolescents la considèrent en général comme une contrainte, et il devint réputé pour cela. La seconde étape, ce fut l'enseignement et l'écriture. Nous l'avons également évoquée. La troisième débuta avec la Grande Guerre.



L'action réformatrice de l'ayatollah durant la Grande Guerre

Il a eu durant ces années une attitude digne d'éloges, véritables actions de grâce que peu de ses semblables auraient été à même d'accomplir. Rappelons ici certaines d'entre elles. Un véritable désastre avait suivi les révolutions ottomane et iranienne², car une lutte interne se fit jour dans les deux empires, entre ceux qui parlaient au nom de la religion et ceux qui parlaient au nom du renouveau. Et c'est au nom de cette supposée opposition que chaque parti s'enflamma contre l'autre dans une guerre des mots sans limite. Ce conflit eut sa part de responsabilité dans la fin de ces deux empires musulmans et dans leur occupation par leurs ennemis. L'ayatollah

1. L'Empire ottoman est entré en guerre contre les Alliés le 29 octobre 1914.

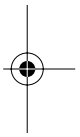
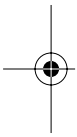
2. Il s'agit des révolutions constitutionnelles dans l'Empire ottoman (1908) et en Iran (1906-1909).





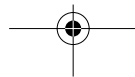
considérait que la religion invite au renouveau et le renouveau à la religion. Nul n'était plus soucieux que lui de mettre un terme à l'affrontement entre les deux partis pour que les musulmans puissent s'unir au moment où leur impitoyable adversaire les attaquait de toutes parts. Ce conflit s'était étendu aux ulémas, chacun donnant son avis en se prévalant du dogme, mais il œuvra à concilier leurs points de vue, afin qu'ils puissent diriger les musulmans sur la bonne voie.

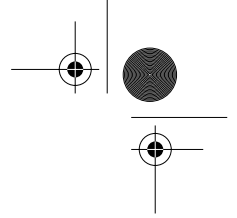
Le désastre eut pour épilogue, en Iran, le remplacement du gouvernement despotique par un gouvernement parlementaire. Les ulémas se scindèrent alors en deux partis, l'un en faveur de Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî, et un autre qui soutenait Cheikh Muhammad Kâzem al-Khurâsânî. Les mots devinrent des flèches empoisonnées, tandis que les adversaires en venaient aux mains³. L'ayatollah consacrait ses jours et ses nuits à tenter de rassembler les partis ennemis et à mettre en avant ce que commande la *sharî'a* à l'ensemble des musulmans. Perplexes et hésitants, il leur soulignait la nécessité de vaincre l'impiété dans leur pays⁴. Il faisait tout pour que chacun des deux partis s'engage à respecter ces principes quand mourut Cheikh Muhammad Kâzem al-Khurâsânî.



3. Le débat sur la Constitution opposait les « absolutistes », partisans d'al-Yazdî à Najaf, hostiles à toute idée de Constitution au nom de l'islam, aux constitutionnalistes dirigés par al-Khurâsânî, pour qui l'islam faisait au contraire de la Constitution une obligation religieuse au nom de la nécessité de lutter contre le despotisme. Le parti constitutionnaliste se divisa ensuite quand Cheikh Fazlollâh Nûrî affirma, à partir de 1907 depuis Téhéran, que la *sharî'a* devait fonder toute Constitution. Selon ce grand *marja'*, la Constitution persane de 1906, qu'il avait initialement soutenue, n'était pas conforme à l'islam. Les archives britanniques présentent volontiers ce dernier comme un « absolutiste », ce qui visait visiblement à diviser le parti constitutionnaliste, le plus engagé dans la lutte contre la domination européenne. En fait, Cheikh Fazlollâh Nûrî était plus proche d'al-Khurâsânî que d'al-Yazdî. Son appel à une Constitution islamique trouva sa réalisation soixante-dix ans plus tard avec la Constitution de la République islamique d'Iran. Le débat fit rage entre 1907 et 1909, date à laquelle l'exécution de Fazlollâh Nûrî par les nationalistes constitutionnalistes iraniens fit mettre de côté l'enjeu constitutionnel. Les constitutionnalistes, parmi la direction religieuse, évitèrent désormais la question qui avait tant divisé les ulémas et furent désormais avant tout préoccupés par les conquêtes européennes.

4. Dans le débat sur la Constitution, Cheikh Mahdî soutenait la position de l'ayatollah Fazlollâh Nûrî selon laquelle la Constitution doit être basée sur la *sharî'a*. C'est le même avis que soutiendra, bien plus tard, Khomeyni, lorsqu'il affirmera que, dans le débat sur la Constitution, Fazlollâh Nûrî « avait raison ». Ceci, même si l'engagement militant des *mujtahid* constitutionnalistes contre les tentatives de domination européenne le rapprochait de ces derniers. Toutefois, Cheikh Mahdî s'employa surtout à refaire l'unité des ulémas, évitant d'insister sur ce qui était devenu un objet de discorde parmi les religieux.





Les Russes menaçaient alors ouvertement d'occuper l'Iran et de se partager le pays avec les Anglais, conformément aux accords de 1907 entre les deux pays⁵. En conséquence, les ulémas décidèrent de partir pour l'Iran et d'appeler les musulmans à défendre leur pays⁶. Mais Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî s'y opposa. Face à ce nouveau désastre, al-Khâlisî fut en première ligne pour tenter de mettre un terme à cette dangereuse division. La plupart des ulémas s'étaient rassemblés à Kâzimiyya, mais Mîrzâ Muhammad Taqî al-Shîrâzî⁷ était resté à Sâmarrâ', et al-Yazdî à Najaf. Avec leur retrait, l'islam n'avait plus de dirigeants, l'Iran se retrouvait sans défense, et la population ne savait plus comment faire valoir ses droits. Aussi al-Khâlisî alla-t-il à Sâmarrâ' en compagnie de Cheikh Hasan 'Alî, un uléma de Bahreïn, et il demanda à Mîrzâ al-Shîrâzî de rejoindre les ulémas. L'un de ses élèves (Sayyid Husayn al-Qummî⁸) s'y opposait avec grande véhémence. Al-Khâlisî le laissa terminer son discours, afin qu'al-Shîrâzî se rende compte de la faiblesse des arguments de son élève, mais il n'en dit rien. Le lendemain, l'ayatollah rencontra al-Qummî après l'aube. Ils sortirent de la ville, marchant tout en parlant de ce qu'il convenait de faire selon la *shari'a* : Al-Qummî admit qu'al-Shîrâzî devait rencontrer les ulémas, convaincu de l'argument avancé par al-Khâlisî, à savoir que



5. Au terme de cet accord, la Russie s'octroyait le nord de l'Iran et la Grande-Bretagne le sud. En 1911, les Russes invoquèrent cet accord pour envahir militairement le nord du pays.

6. Peu avant sa mort en 1911, l'ayatollah al-Khurâsânî avait promulgué une fatwa appelant tous les musulmans au djihad contre l'invasion russe du nord de l'Iran. Il battit le rappel des moudjahidin pour aller combattre en Iran l'invasion anglo-russe. Après le décès soudain d'al-Khurâsânî, cette fatwa fut confirmée par des fatwas similaires de deux des plus grands *mujtahid*, Muhammad Taqî al-Shîrâzî et Cheikh Mahdî al-Khâlisî. Il fut décidé que les plus grands ulémas se retrouveraient à Kâzimiyya, première étape sur la route de l'Iran, dans ce qui était un départ collectif sans précédent de la direction religieuse. Pour la première fois, les *mujtahid* entendaient diriger sur le terrain un mouvement armé contre une occupation européenne. Al-Khurâsânî mourut la veille de son départ pour Kâzimiyya. Sa disparition n'empêcha pas les ulémas de se retrouver dans la ville sainte.

7. À la mort d'al-Khurâsânî en 1911, Muhammad Taqî al-Shîrâzî apparut comme son successeur, même si l'ayatollah al-Yazdî était le plus grand *marja'*. Le mot *Mîrzâ* est la contraction de l'expression persane *mîr zâdeh* qui signifie « fils de prince ». Placé avant le nom, il exprime le respect dû à un religieux ou à un lettré.

8. Sayyid Husayn al-Qummî (mort en 1947), également disciple d'al-Khurâsânî et d'al-Yazdî, sera un important *marja'* en Iran à partir des années 1930. Grand-père maternel de Mûsâ al-Sadr, le chef de la communauté chiite libanaise des années 1960 et 1970, il prit une part active à la lutte contre Rezâ Shâh, ce qui le conduisit à s'exiler en Irak où il demeura à Karbalâ' jusqu'à sa mort.

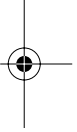
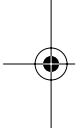




les chefs religieux étaient à la tête du mouvement face aux Russes et aux Anglais et que, si al-Shîrâzî les rejoignait, ce serait une grande force pour eux ; s'il ne les rejoignait pas, ils seraient vaincus, al-Shîrâzî ne pourrait à lui seul les sauver de la domination des étrangers et de la destruction de leur pays, et, si ces bandits arrivaient à leurs fins, ce serait la fin de la religion.

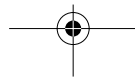
*Consensus parmi les ulémas
et absence de Sayyid Kâzem al-Yazdî*

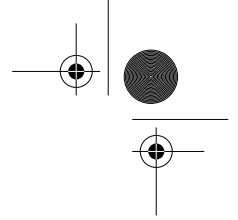
Al-Shîrâzî, qui n'avait d'autre objectif que de défendre le droit, était convaincu de tout cela. Il craignait l'apathie d'al-Yazdî, mais al-Khâlisî lui fit considérer que sa présence donnerait de l'assurance aux ulémas, qu'al-Yazdî se manifeste ou qu'il reste sur sa réserve. Al-Shîrâzî partit donc pour Kâzimiyya, où se trouvait l'ensemble des ulémas, en compagnie de ses élèves. De son côté, al-Khâlisî s'entretint à Kâzimiyya avec les ulémas et réussit à les convaincre d'obtenir à tout prix l'accord d'al-Yazdî. Il leur fit valoir que la division est toujours dommageable et le consensus fructueux, même si les passions dictent le contraire, et qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à ce qu'on dise que les ulémas suivent al-Yazdî, si c'était une cause juste qu'ils défendaient en son nom. Et tous, sans exception, s'y engagèrent par écrit : « Nous nous engageons à suivre, quoi qu'il arrive, tout ce qui est décidé par le *hujjatulislâm* al-Khâlisî en accord avec le *hujjatulislâm* al-Yazdî. » Les signataires étaient les ayatollahs al-Shîrâzî, Sayyid Ismâ'îl al-Sadr⁹, Cheikh 'Abdallâh al-Mâzanderânî¹⁰, Shaykh al-



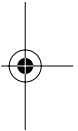
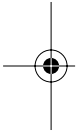
9. Partisan du panislamisme, né à Ispahan en Iran, Sayyid Ismâ'îl al-Sadr (1842-1920) était un important *mujtahid* de Najaf. Il est le grand-père paternel de Mûsâ al-Sadr (1928-1978) et de Muhammad Bâqer al-Sadr (1935-1980), et l'arrière-grand-père de Muhammad Sâdeq al-Sadr (assassiné en 1999 par le régime de Saddam Hussein), le père de Muqtadâ al-Sadr.

10. Cheikh 'Abdallâh al-Mâzanderânî fut à Najaf le plus grand *marja'* aux côtés d'al-Khurâsânî. Il fut comme lui, de 1905 à 1911, un des principaux protagonistes du constitutionnalisme religieux. L'opposition de ces grands *mujtahid* au despotisme du sultan ottoman Abdülhamit, leur soutien à la révolution jeune-turque (1908), puis leur rejet des Unionistes, quand ils virent que ceux-ci appliquaient une politique chauvine et autoritaire, achevèrent d'imposer les *marja'* comme acteurs incontournables sur la scène politique. Après la mort d'al-Khurâsânî, al-Mâzanderânî mit une sourdine à ses appels en faveur de la Constitution. Désormais, l'unité des musulmans face à la menace européenne passa au premier plan.





Sharf'a al-Isfahânî¹¹, Sayyid 'Alî al-Dâmâd¹², Cheikh Muhammad Husayn al-Qameshe'î, Sayyid Mustafâ al-Kâshânî¹³, Sayyid Mahdî Al al-Sayyid Haydar al-Kâzimî¹⁴ et d'autres ulémas. Al-Khâlisî partit pour Najaf avec le texte des ulémas. Cheikh Muhammad Husayn, le fils de Cheikh Zayn al-'Abidîn, qui, de son côté, avait fait écrire un texte identique à Karbalâ', alla également à Najaf. Les ulémas de la ville sainte étaient tous présents, à l'exception d'al-Yazdî. Al-Khâlisî lui fit savoir qu'il voulait le rencontrer, mais il n'attendit pas l'heure prévue pour leur entretien. À peine arrivé, bien qu'il fût le visiteur, il se dirigea vers sa maison afin de le voir en tête à tête. Sur sa route, il croisa Hâjj Muhammad Ridâ al-Tustarî, un commerçant de Najaf, qui lui dit que c'était l'heure où al-Yazdî se reposait. Il revint chez lui, donnant un nouveau délai à al-Yazdî, mais apprit alors qu'al-Yazdî était parti pour Kûfa¹⁵. En fait, Cheikh Ahmad Kâshif al-Ghatâ'¹⁶, l'assistant d'al-Yazdî et son premier élève, avait informé al-Khâlisî dès son arrivée qu'al-Yazdî était bien décidé à le rencontrer afin de confronter leurs points de vue, mais que son entourage l'en avait dissuadé avec les arguments suivants : « Si tu es confronté à al-Khâlisî, il l'emportera avec des preuves irréfutables et les ulémas l'emporteront avec lui sur toi. Même si tu restes sur tes positions, ils l'emporteront et ton honneur sera atteint. Aussi, tu ne dois pas



11. Shaykh al-Sharf'a al-Isfahânî (1849-1920) deviendra le *marja' a'la* à la mort de Muhammad Taqî al-Shîrâzî en plein milieu de la Révolution de 1920, dont il prendra la direction à sa suite. Comme Ismâ'il al-Sadr et Muhammad Taqî al-Shîrâzî, il est resté à l'écart des déchirements provoqués par le débat autour de la Constitution, attitude qui fut aussi celle de Cheikh Mahdî al-Khâlisî.

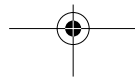
12. Sayyid 'Alî al-Dâmâd, qui participa à tous les combats de la *marja'iyya*, était un important *mujtahid* de Najaf.

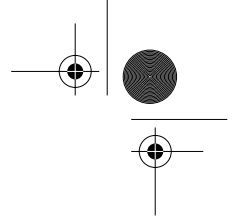
13. Sayyid Mustafâ al-Kâshânî, le père du futur dirigeant religieux du mouvement nationaliste iranien au début des années 1950, Abû'l-Qâsem al-Kâshânî, était un important *mujtahid* de Najaf. Comme 'Alî al-Dâmâd, il participa à tous les épisodes des combats de la *marja'iyya*.

14. Sayyid Mahdî Al al-Sayyid Haydar al-Kâzimî, plus connu sous le nom de Sayyid Mahdî al-Haydarî, était un *mujtahid* de Kâzimiyya dans lequel Cheikh Mahdî al-Khâlisî trouva un soutien important. Il accompagna ce dernier sur tous les fronts jusqu'en 1915 où, très âgé, il choisit finalement d'abandonner le djihad.

15. Fondée en 638, lors de la conquête musulmane, Kûfa fut le siège du califat de 'Alî. C'est là, dans la grande mosquée, que le premier Imam chiite fut assassiné en 661. Kûfa se trouve à une douzaine de kilomètres au nord-est de Najaf.

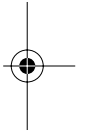
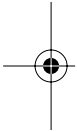
16. L'ayatollah al-Yazdî pouvait compter sur le soutien des Kâshif al-Ghatâ', une famille arabe de religieux de Najaf, contre les partisans d'al-Khurâsânî.





hésiter à t'abstenir de le rencontrer afin de préserver ta supériorité. » Il choisit donc d'éviter la rencontre.

Al-Khâlisî fit savoir son intention d'aller à Kûfa, pour suivre al-Yazdî à la trace, afin de le forcer à s'entretenir avec lui. Ainsi, il n'aurait plus d'excuse pour ne pas se joindre au consensus des ulémas, si du moins il en avait une¹⁷. Mais lorsque l'entourage d'al-Yazdî sut la détermination d'al-Khâlisî, il devint prêt à tout pour empêcher la rencontre, même au prix de la pire des séditions. Les agents des Anglais et des Russes employaient tous les moyens pour empêcher cette réunion, sachant que l'accord des ulémas mettrait en échec leurs visées colonialistes. À leur tête se trouvait Abû'l-Qâsem al-Shîrvânî¹⁸, le représentant du consul russe à Najaf, qui travaillait en même temps pour les Russes et pour les Anglais. Al-Khâlisî se rendit au mausolée pour la prière de midi, selon son habitude. Tandis qu'il invoquait la bénédiction de Dieu sur l'Émir (*ahs*) [l'Imam 'Alî], dans le sanctuaire où il n'y avait pas de pèlerins à cause de la chaleur, des individus, dont on dit qu'ils étaient des partisans d'al-Yazdî et de son entourage, le frappèrent, avant de s'enfuir. Al-Khâlisî cacha l'agression dont il avait été victime et s'en retourna chez lui.

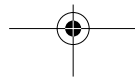


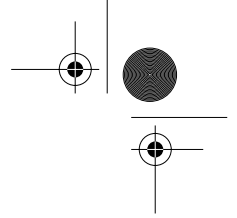
*Rencontre de l'ayatollah al-Khâlisî
avec Jamâl Pacha, le gouverneur de Bagdad*

Malgré sa volonté de taire l'agression, la rumeur s'en répandit parmi les gardiens du mausolée, puis parmi les gens qui se rassemblèrent à Najaf. Il s'en fallut de peu qu'éclate alors une immense sédition, à l'instigation des agents des Russes et des Anglais. Al-Khâlisî, sentant le danger, quitta Najaf de nuit, avec l'intention de retourner à Kâzimayn où les ulémas l'attendaient.

17. L'acharnement de Cheikh Mahdî à rencontrer l'ayatollah al-Yazdî manifestait la priorité qu'il donnait au consensus parmi les ulémas. C'est ce même souci d'unité qui l'avait tenu à l'écart des dissensions lors du débat sur la Constitution. Cheikh Mahdî déploya beaucoup d'efforts pour inciter les ulémas à oublier leurs différends, attisés selon lui par les Russes et les Anglais, et à se consacrer à la lutte contre la menace européenne.

18. Abû'l-Qâsem al-Shîrvânî, un Persan choisi par les Russes pour les représenter à leur consulat à Najaf, réussira à empêcher l'ayatollah al-Yazdî de se joindre aux autres ulémas dans leur projet de départ collectif pour aller combattre l'invasion russe du nord de l'Iran.

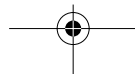


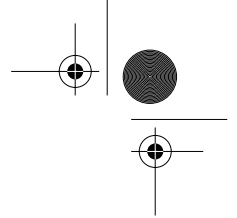


Un télégramme en provenance de Najaf l'y avait devancé ; il rendait public ce qui s'était passé dans la ville sainte en citant le verset suivant : « Et il en est sorti plein de crainte en anticipant le danger ; Dieu a dit : "Échappez à la populace tyrannique." » Les gens de Kâzimayn se mirent à manifester leur colère face à l'agression et se réunirent autour de la maison d'al-Khâlisî à Najaf. Ils voulaient laver l'affront commis envers l'ayatollah mais, ne le voyant pas, ils comprirent qu'il était parti pour Kâzimayn. Il s'ensuivit un début de révolte qui s'étendit à tout Najaf.

Jamâl Pacha¹⁹, le ministre ottoman de la Marine, alors le gouverneur de Bagdad, entra dans une rage folle devant l'impudence des agresseurs et l'intervention des étrangers dans les affaires des musulmans à Najaf, lieu vénéré de l'islam. Prenant l'affaire très au sérieux, il donna le nom de tous ceux qu'il rendait responsables de ce crime, directement ou indirectement, et rencontra al-Khâlisî à Bagdad pour lui dire : « Je vais citer à comparaître tous ceux qui sont à Najaf pour que tu désignes les insolents et que ce crime ne reste pas caché. Il faut que ces brigands soient punis et que tu permettes au gouvernement de démasquer ceux qui travaillent pour le compte des étrangers afin qu'ils soient bannis de ce pays musulman. » Mais al-Khâlisî n'eut de cesse de calmer Jamâl Pacha et de l'inciter à la retenue, en minimisant la gravité de l'événement. Malgré les fortes réticences du gouverneur, il lui demanda de libérer tous les prisonniers, alors que la plupart des gens étaient déterminés à punir les agresseurs et à les faire juger. La clémence et la magnanimité d'al-Khâlisî firent l'étonnement de tous. Lorsque les ulémas virent cela, ils désespérèrent de convaincre al-Yazdî. La confusion, l'ignorance et le mensonge continuèrent à régner, et les ulémas se divisèrent. Mais cet épisode illustre bien le degré de l'engagement, les efforts et les hautes valeurs morales d'al-Khâlisî.

19. Jamâl Pacha fut gouverneur de Bagdad en 1911 et 1912. C'était un Jeune-Turc, surnommé « le Boucher » pour ses exactions en Syrie contre les Arabes. Ses bons rapports avec Cheikh Mahdî contribuèrent à accréditer l'idée de sympathies pro-turques de l'ayatollah. La lune de miel entre les Jeunes-Turcs et les ulémas chiites qui avaient soutenu la révolution constitutionnelle ottomane de 1908 avait en effet pris fin. Ce qui rapprochait Cheikh Mahdî de Jamâl Pacha était leur souci commun de lutter contre les invasions européennes. Les Jeunes-Turcs considéraient l'ayatollah al-Yazdî comme un adversaire, à la fois hostile à la Constitution et sous influence anglaise.





Le « décentralisme²⁰ » dans l'Empire ottoman

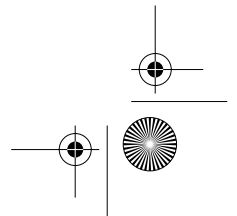
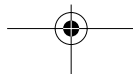
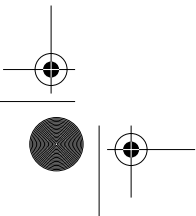
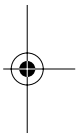
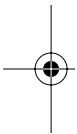
À cette époque, les Anglais et la France avaient déjà semé dans les esprits des gens simples, parmi les Arabes, l'idée d'une indépendance des pays arabes et de leur séparation d'avec l'Empire ottoman. Les réunions se multipliaient, des associations étaient fondées et divers congrès se tinrent à Paris²¹, à Istanbul, en Égypte et en Syrie pour promouvoir ce projet. Et cette parole trompeuse se répandit en Irak : la France et les Anglais voulaient bernier les pauvres Arabes et les séparer de l'Empire ottoman pour mieux les avaler, diviser ces pays et les asservir, de la main même de leurs habitants.

Al-Khâlisî considérait tout cela avec colère et inquiétude. Il s'étonnait de la naïveté de ceux qui se laissaient séduire par de telles idées, alors qu'il lui semblait manifeste que ce mouvement maudit signifiait la honte pour les Arabes et la défaite pour l'islam. Plus que tout, il lui importait d'éteindre le feu de la sédition que les ennemis de l'islam avaient allumé pour ternir le rayonnement de la religion musulmane. Il m'ordonna alors de combattre ce mouvement de toutes mes forces. J'entrepris donc d'écrire et de diffuser des preuves irréfutables sur les intentions des étrangers dans ce jeu de dupes.

L'ayatollah montra ainsi aux Arabes les mille maux qu'ils subiraient de la main des colonialistes, la tyrannie, l'injustice et l'oppression qui les frapperaient inéluctablement s'ils négligeaient d'agir face aux ennemis de l'islam. Il ne cherchait pas à détourner les Arabes de l'indépendance ou de l'autonomie, mais il pensait

20. À partir de 1908, en réaction à la politique chauvine des Jeunes-Turcs, un mouvement se fit jour appelant à la décentralisation de l'Empire ottoman. Il s'agissait d'accorder une certaine autonomie culturelle à ses différents peuples dans le cadre existant d'un empire musulman. Les revendications arabes lui donnèrent une certaine base en Égypte et dans les provinces levantines. Le Parti de la décentralisation ottomane, fondé au Caire en 1912, eut bientôt des ramifications dans toutes les provinces arabes de l'Empire. Des associations arabes se constituèrent à Istanbul, Damas, Beyrouth, Le Caire, ainsi qu'à Paris. En Irak, le sentiment nationaliste arabe n'avait pas de réalité en dehors du milieu restreint des officiers de l'armée, tous sunnites et servant pour la plupart hors d'Irak, et de quelques personnalités formées à l'occidentale. La revendication de décentralisation servit surtout de tremplin aux ambitions des notables locaux pour qui le réformisme arabe n'était qu'un moyen de consolider les intérêts de telle ou telle famille. L'immense majorité de la population arabe, tout en étant fière de son arabité, s'identifiait avant tout à l'islam et aux appartenances tribales. Sans réelle base populaire, la plupart de ces associations disparurent en Irak avec la fin du règne ottoman.

21. Le premier congrès arabe se tint à Paris en juin 1913.

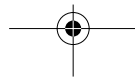
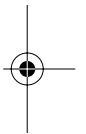
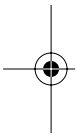




qu'ils ne pouvaient réaliser cette indépendance seuls et que, s'ils s'en remettaient aux colonialistes, ils seraient une proie facile pour eux. De même, il était persuadé que l'indépendance n'était possible que si les Arabes préservaient le lien avec l'État et si une communauté islamique rassemblant tous les gouvernements musulmans indépendants se constituait. Nos idées avaient une influence certaine sur les hommes sincères qui n'avaient d'autres objectifs que la liberté et l'indépendance. Mais, face à eux, beaucoup de protagonistes de ce mouvement dévoyé s'étaient vendus aux étrangers et étaient devenus leurs agents. Ils avaient commencé à tromper les Arabes et à diviser les rangs des musulmans à la suite des promesses mensongères que leur avaient faites les ennemis de l'islam, promesses que ces derniers eurent vite fait de fouler aux pieds.

Il suffit de rappeler ici que le Chérif Husayn de La Mecque et ses fils, conformément aux souhaits des colonialistes, ont brisé les rangs des musulmans et versé leur sang dans le pays sacré de Dieu²². Nous avons tous été témoins de ce qu'il leur est arrivé, ainsi qu'à l'*umma* arabe, à cause de leurs crimes, puisqu'ils ont dû se satisfaire du millième des droits dont ils bénéficiaient dans l'Empire ottoman. Les étrangers ne leur ont apporté que l'humiliation, l'asservissement et la privation de tout droit. N'a-t-on pas vu qu'on pouvait siéger au parlement de l'*umma* ottomane, interpellier le gouvernement ottoman et le contraindre à démissionner quand on le voulait ? En revanche, aucun policier français ou anglais n'est en mesure de discuter la loi, même s'il est en désaccord ; il doit se contenter de l'exécuter comme un simple esclave et sans la

22. La dynastie hachémite du Chérif Husayn de La Mecque fut l'allié de la Grande-Bretagne contre les Ottomans. McMahon, le haut-commissaire britannique au Caire, lui avait promis un grand royaume arabe unifié sur les provinces arabes arrachées à l'Empire ottoman. Sur la foi de ces promesses, le Chérif Husayn se lança le 27 juin 1916 dans la révolte du désert aux côtés des Alliés et se proclama le 6 novembre « roi des Arabes ». La Révolte arabe contre la Porte fut conduite par son troisième fils, Faysal. Les troupes de Faysal entrèrent dans Damas le 1^{er} octobre 1918, suivies de près par les Britanniques. Mais entre-temps, à la mi-mars, Londres et Paris avaient entamé des pourparlers qui aboutirent en mai aux accords secrets Sykes-Picot au terme desquels le Moyen-Orient était partagé entre la France et la Grande-Bretagne. Chassés du Hedjaz par les Saoudiens en 1924, les Hachémites n'eurent plus que les trônes de Transjordanie et d'Irak, mini-États dont la viabilité s'avérera contestable, et sur lesquels la Société des Nations avait octroyé des mandats à la Grande-Bretagne.

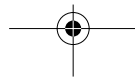


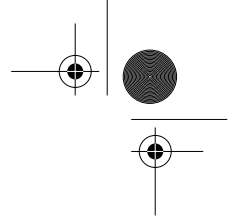


moindre liberté tout ce qu'on lui ordonne, et tout cela parce que l'un de ses dirigeants a émis une opinion²³.

Les zéloteurs de ce système tyrannique avait pour objectif d'humilier, de tromper et de trahir les Arabes. Les conseils qu'on pouvait leur prodiguer n'avaient aucune influence sur eux, pas plus que les sermons ou les preuves qu'on pouvait leur faire valoir. Au contraire, cela ne faisait que renforcer le zèle avec lequel ils remplissaient leurs fonctions, au point qu'ils sombrèrent dans la nuit de cette oppression insondable que les regards myopes des Arabes ont du mal à percevoir aujourd'hui. Ils se sont glorifiés d'avoir déplu à Dieu et ont suscité l'indignation de l'*umma*, revêtant l'habit de l'ignominie et de la honte jusqu'au jour du Jugement dernier. Les colonialistes sont revenus sur toutes les promesses qu'ils leur avaient faites et auxquelles ils avaient cru ;

23. Cheikh Muhammad al-Khâlisî exprime ici le fond du malentendu entre les constitutionnalistes et les religieux. Les plus grands *mujtahid* avaient soutenu la Constitution en Perse et dans l'Empire ottoman au nom de la nécessité religieuse de combattre le despotisme, contraire à l'islam et source de faiblesse face à une Europe conquérante. Que ce soit en Iran ou dans l'Empire, ils découvrirent ensuite que le régime constitutionnel pour lequel ils avaient combattu était principalement celui de nationalistes occupés à réduire l'influence de la religion et à permettre la pénétration sans limite des idées européennes. La Constitution s'avérait un instrument efficace pour séculariser la vie politique. Cheikh Muhammad se réfère ici à l'instabilité qui a marqué les dernières années du règne ottoman : renversements de gouvernements et coups d'État se succédèrent, sans parler de la déposition du sultan-calife. Sa critique du parlementarisme ottoman ne signifie pas une hostilité à l'idée de Constitution, mais plutôt son refus d'une Constitution ignorant la *shari'a* où les lois des hommes sont supérieures à celles de Dieu. À ses yeux, seules les lois de Dieu garantissent la liberté de l'individu : les lois humaines ne peuvent être que celles de certains hommes et elles représentent en conséquence une nouvelle tyrannie. Cheikh Muhammad considère que la pratique constitutionnelle ottomane était une caricature de celle de l'Europe et qu'elle a abouti à l'affaiblissement du pouvoir musulman. Le groupe visé est celui qui, au nom du nationalisme arabe, s'est allié à la Grande-Bretagne contre les Ottomans et qui se mettra au service du nouvel État irakien sous mandat britannique en 1920. Ils appartiennent presque tous aux élites arabes sunnites, qu'elles soient religieuses ou non, même si l'auteur ne le dit pas. Le constitutionnalisme religieux est donc bien différent de celui des nationalistes turcs ou iraniens, largement imité des expériences européennes. Malgré ces critiques, et le passé conflictuel entre les chiïtes et la Porte, l'auteur pense que le système ottoman est mille fois supérieur à celui qui suivra l'occupation britannique en Irak. Dans le contexte de non-reconnaissance mutuelle entre le sultan-calife et les dirigeants chiïtes, on peut penser que Cheikh Muhammad crédite le système ottoman du mérite de la force d'un État et d'une armée islamiques modernes, seuls aptes à ses yeux à relever le défi des invasions européennes.





ils ont perdu ce monde et l'Autre, et ceci est bien une faillite évidente. Peut-être Dieu destine-t-il un jour les musulmans à se venger de ce groupe sans morale et à restaurer l'islam dans sa gloire et son génie. Ils coloreront alors de leur sang puant la terre qu'ils ont remplie de disgrâce. Tout cela est entre les mains de Dieu le Tout-Puissant.

*Les guerres de Tripolitaine et des Balkans,
prélude à la Grande Guerre*

Tandis que la sédition répandait son feu destructeur dans les pays musulmans, éclata la guerre de Tripolitaine²⁴, suivie par la guerre des Balkans²⁵. Al-Khâlisî consacrait tous ses efforts à venir en aide à l'État ottoman avec tout l'argent dont il pouvait disposer, et je le vis souvent souhaiter ardemment partir pour la Tripolitaine ou les Balkans afin d'aider les musulmans à combattre les Italiens. Mais sa situation financière ne le lui permit pas et il regretta vivement de se voir privé de participer au djihad dans ces pays.

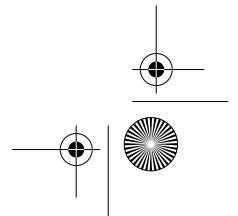
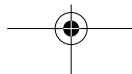
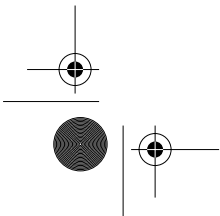
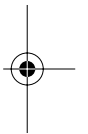
La Grande Guerre mondiale éclata peu après. L'Irak arabe y prit une large part. L'ayatollah se lança dans l'action sans ménager sa peine. Il rassembla toutes ses forces pour mettre en pratique l'*ijithâd*, convoquant une assemblée d'ulémas à Kâzimayn afin de collecter argent et armes et enrôler les moudjahidin pour combattre les Anglais.

Durant trois mois environ, il resta occupé à cette tâche, si bien qu'il réunit des sommes importantes d'argent et que les volontaires pour la guerre affluèrent en nombre croissant. Il partit, en compagnie de son frère, le défunt Cheikh Muhammad Sâdeq, l'ayatollah Sayyid Mahdî Al al-Sayyid Haydar al-Kâzimî et trois de ses fils, ainsi que plusieurs autres ulémas et dirigeants de Kâzimayn ; j'étais à leur service. Son frère aîné, l'ayatollah Cheikh Râdî al-Khâlisî, partit de Kâzimayn en direction de Khâlis et dans le Khorassan²⁶, et y rassembla de l'argent et des hommes avant de

24. Les Italiens envahirent la Tripolitaine ottomane, province du nord-ouest de la future Libye, en 1911.

25. En octobre 1912, commencent les guerres balkaniques, à la suite desquelles les Ottomans ne conservent plus en Europe que la Thrace orientale.

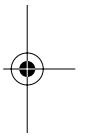
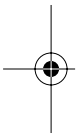
26. Le mot Khorassan désigne ici la province orientale de l'Irak, à l'est de Bagdad, où se situe la ville de Khâlis.





le rejoindre dans la région d'Ahwâz²⁷. Les ulémas de Najaf l'iméritèrent et rassemblèrent des sommes comparables à celles collectées à Kâzimayn. À leur tête, on trouvait Sayyid Muhammad Sa'îd Habbûbî²⁸, Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî et son fils, Sayyid Mustafâ al-Kâshânî et son fils, Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî, le fils de Sayyid al-Yazdî, envoyé par son père sur le champ de bataille, de même que Mîrzâ Muhammad Taqî al-Shîrâzî²⁹ avait envoyé son fils, Mîrzâ Muhammad Ridâ³⁰. Tous les ulémas se prononcèrent pour le djihad, devoir qui oblige tous les musulmans, femmes et hommes, à faire don de leur vie et de leur argent. Et la plupart des tribus se soulevèrent pour le djihad.

Il y avait cependant un groupe qui, se réclamant abusivement de la religion, était occupé à tromper les gens, à leur mentir et à les détourner de notre engagement, celui-là même qui se rapprocha des Anglais après l'occupation de l'Irak. La plupart étaient à Kâzimayn, en particulier Sayyid Hasan, fils de Sayyid Hâdî, et son clan³¹. Les gens étaient enclins à les excuser, à les absoudre même et à les protéger, mais ils ne savaient pas qu'il n'y a pas de pardon possible quand les Anglais occupent le pays. Ils ne voulaient pas



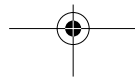
27. Également appelé Hôr al-Hawîza, al-Ahwâz désigne l'immense région marécageuse dans le sud de l'Irak à l'est du Tigre et qui se prolonge en Iran en direction de la ville iranienne du même nom (Ahvâz en persan).

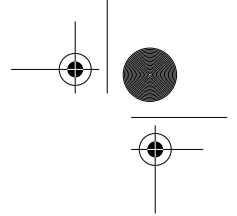
28. Sayyid Muhammad Sa'îd al-Habbûbî (1849-1915), un célèbre *mujtahid* de Najaf, fut l'un des principaux dirigeants du djihad de 1914-1915. Il mourut au combat en juin 1915, après la défaite ottomane de Shu'ayba, à l'ouest de Basra. Il symbolise l'image même du « martyr » du djihad contre les Britanniques.

29. Muhammad Taqî al-Shîrâzî incarnait, après le décès d'al-Khurâsânî, la pérennité d'une « *marja'iyya* combattante » face à la direction quiétiste d'al-Yazdî.

30. Le fils de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, Cheikh Muhammad Ridâ, a joué un rôle important dans le mouvement contre l'occupation britannique. Il fut exilé d'Irak par les Britanniques à la veille de la Révolution de 1920. Également fils d'un grand *marja'*, son action peut être comparée à celle de l'auteur, Cheikh Muhammad al-Khâlisî. Comme lui, il continuera dans les années 1920 son combat contre la présence britannique en Irak depuis l'Iran.

31. Il s'agit de Sayyid Hasan al-Sadr, un important *mujtahid* de Kâzimayn, le père de Muhammad al-Sadr, qui dirigera le mouvement patriotique à Bagdad avant la Révolution de 1920, avant d'être exilé par les Britanniques vers l'Iran en compagnie de l'auteur en 1922, puis de se rallier finalement au nouvel État irakien (il deviendra Premier ministre en 1948). La rivalité entre les deux familles Sadr et Khâlisî à Kâzimayn était célèbre. Elle explique la vision négative donnée par l'auteur de Sayyid Hasan et de son fils Muhammad al-Sadr qui, s'ils ne furent pas à l'instar des Khâlisî d'infatigables résistants, ne furent pas pour autant des agents des Anglais.





dépenser leur argent, mais ils ne savaient pas que les Anglais le leur voleraient en plus grande quantité s'ils les soumettaient et, avec cette vision à courte vue, ils ne comprenaient pas ce qu'al-Khâlisî comprenait, et celui-ci rencontra à cause d'eux d'amères difficultés. Sayyid Hasan et ses semblables maintenaient les gens dans leur méconnaissance de la réalité et les incitaient à tourner le dos au soulèvement des musulmans. Ils les poussaient à combattre l'ayatollah al-Khâlisî en particulier, mais non les autres ulémas, parce qu'ils pensaient que personne ne se soulèverait si al-Khâlisî était neutralisé, et ils voyaient juste. Car bien qu'étant une personnalité importante de Kâzimayn, Sayyid Mahdî³² n'était pas en mesure de relever le défi à cause de sa faiblesse. Cependant, chaque fois qu'une opinion venait d'al-Khâlisî en qui il avait confiance, Sayyid Mahdî ne la contredisait pas. Bien loin de décourager al-Khâlisî et d'entamer sa détermination, ces difficultés décuplaient au contraire sa volonté.

L'ayatollah part vers le champ de bataille

L'ayatollah entama son voyage vers le champ de bataille avec Sayyid Mahdî, et nous à son service, malgré les fausses rumeurs propagées par les esprits faibles. Nous sommes partis de Kâzimayn le 12 muharram 1333 [1^{er} décembre 1914] par un bateau à destination de Basra. Nous avons appris la nouvelle de la chute de la ville aux mains des Anglais³³ et la défaite de Jâvid Pacha, le commandant de l'Irak à Qurna³⁴.

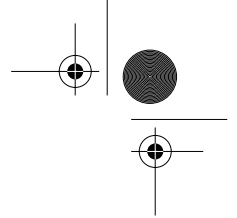
Notre départ coïncida avec une importante crue du Tigre. Bagdad fut envahie par les eaux, mais nous n'y prêtâmes pas attention, et poursuivîmes notre navigation au service de l'ayatollah al-Khâlisî et de Sayyid Mahdî. Arrivés à Suwayrat al-Jazîra³⁵, nous

32. Il s'agit de Sayyid Mahdî al-Haydarî.

33. Le 6 novembre 1914, Fao avait été occupé par les Anglais. Le mouvement de djihad débuta de façon effective trois jours plus tard. Basra tomba aux mains des Anglais le 22 novembre 1914.

34. Au confluent du Tigre et de l'Euphrate, Qurna fut investie le 19 décembre, après une bataille au cours de laquelle Subhî Bey, le gouverneur de Basra, et l'ensemble de son état-major furent capturés par les Britanniques. Jâvid Pacha fut gouverneur de Bagdad entre janvier 1914 et janvier 1915 et le commandant en chef de l'armée ottomane en Irak durant la même période.

35. Suwayrat al-Jazîra est une bourgade sur la rive droite du Tigre en direction de Kût à une soixantaine de kilomètres au sud-est de Bagdad.



lançâmes un appel, sur ordre de l'ayatollah, aux chefs des tribus Zubayd³⁶ et Shammar Tôqa³⁷. Al-Khâlisî me demanda de rester avec eux, ce que je fis, en prononçant des sermons dans lesquels j'incitais les gens à combattre, car Dieu, leur disais-je, punit les faibles. J'y ajoutais que, si les pays musulmans tombaient aux mains des Anglais, cela signifierait la ruine, les massacres, l'oppression, les mauvais traitements, l'esclavage, tout ce dont les Anglais s'étaient déjà rendus coupables dans leurs colonies musulmanes. Je ne cessai de haranguer les gens jusqu'à ce qu'ils réagissent et répondent à notre appel. C'est au milieu des cris, des pleurs et des lamentations qu'ils se dirigèrent vers le bateau sur lequel étaient l'ayatollah et Sayyid Mahdî. Ils leur promirent de suivre leurs traces vers Basra.

Nous partîmes vers al-Bughayla où nous invitâmes les chefs des Albû Sultân³⁸. Je fis comme j'avais fait dans la Jazîra sur l'ordre d'al-Khâlisî, et les gens répondirent comme ceux de la Jazîra. Puis nous continuâmes jusqu'au domaine des cheikhs des Rabî'a³⁹. Nous y fîmes ce que nous avons fait à al-Bughayla, et ils répondirent de la même façon. Après cela, nous sommes allés à Kût⁴⁰ où les chefs des tribus du Gharrâf s'étaient déjà rassemblés, de même que les cheikhs des tribus d'al-Imâra⁴¹, les Mayyâh, les al-Sarrây⁴² et certains Banî Lâm⁴³. Nous sommes entrés dans le domaine du

36. La confédération tribale des Zubayd s'était convertie au chiisme au début du XIX^e siècle. Son territoire (*dîra*) était la rive droite du Tigre jusqu'à la rivière Diyâla et, juste au sud de Bagdad, entre Hilla et Kût, dans la *Jazîra* entre Tigre et Euphrate.

37. Les Shammar Tôqa sont un rameau de la grande confédération des Shammar, originaire du Djebel Shammar au nord du Nejd. Convertis au chiisme, à la différence des autres Shammar demeurés sunnites dans la région de Mossoul, leur *dîra* était sur les deux rives du Tigre au sud de Bagdad.

38. Les Albû Sultân sont une branche des Zubayd établie entre Hilla et Kût.

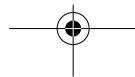
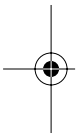
39. Les Rabî'a vivent sur la rive droite du Tigre, à la hauteur de Kût, le long de la rivière Gharrâf.

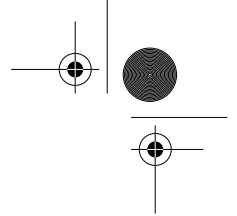
40. Kût est une ville importante sur le Tigre à quelque 170 kilomètres au sud-est de Bagdad.

41. Al-Imâra est la région de Kût.

42. Les Mayyâh et les al-Sarrây sont deux branches des Rabî'a, les premiers installés sur la rive occidentale de la rivière Gharrâf, les seconds sur la rive orientale.

43. Les Banî Lâm sont une confédération tribale dont le domaine est la rive orientale du Tigre, depuis la région de Qurna au sud jusqu'à la rivière Diyâla au nord, le long de la frontière avec l'Iran voisin. Appartenant à l'aristocratie tribale des Gens du Chameau, ils assuraient leur subsistance en rançonnant les éleveurs de moutons et les tribus voisines. Ils dominent Kumayt et 'Amâra.





gouvernement⁴⁴ où les gens s'étaient également déjà rassemblés. Mais il y avait entre ces tribus des différends qui menaçaient de dégénérer en guerre ouverte. Al-Khâlisî me chargea de leur adresser un sermon, tandis que lui et Sayyid Mahdî restaient debout, ainsi que les autres ulémas. Je prononçai un sermon pathétique devant les gens, leur enjoignant de laisser leurs querelles et de se préparer au djihad. Ils s'empressèrent de répondre à l'appel, oubliant leurs divisions, et une foule immense se mit en marche, après qu'ils eurent rejoint les volontaires de Kût. Après quoi, nous partîmes en bateau vers Sûq Jandîl où les cheikhs des Banî Lâm des Al Jandîl vinrent à notre rencontre. Nous fîmes avec eux comme nous avons fait à Kût. Puis notre route nous mena à 'Alî al-Gharbî⁴⁵ et j'y prononçai un sermon sur l'ordre d'al-Khâlisî, appelant ses habitants au djihad, et ceux-ci répondirent tous à l'appel. Il y avait là les cheikhs des Al 'Abd al-'Alî, des Banî Lâm, et ceux des Al Mizbân qui, tous, acceptèrent de nous rejoindre. De là, nous sommes partis pour Kumayt⁴⁶ où se trouvaient les cheikhs des Al Darrâj. Je leur fis un sermon sur l'ordre de l'ayatollah, les pressant de se joindre au djihad et leur enjoignant de combattre, et tous répondirent à l'appel. De Kumayt, nous partîmes pour 'Amâra⁴⁷.

À notre arrivée, la ville était déjà envahie par une foule dense où se cotoyaient ses habitants et les tribus environnantes. Il y avait les autres chefs des Banî Lâm, et les Albû Muhammad⁴⁸, les Sûdân, les Sawâ'ad, les Azayrîj⁴⁹ et d'autres. Nous pénétrâmes dans la garnison avec, à notre tête, al-Khâlisî brandissant son épée. Derrière nous, il y avait les autres ulémas, armés jusqu'aux dents et fusils à la main, suivis par un long cortège des moudjahidin de Kâzimayn. Le camp était noir de monde et de chefs de tribus. À la demande d'al-Khâlisî, je fis un long prêche où je rappelai tous les malheurs

44. Les régions du Moyen-Tigre étaient celles d'immenses domaines appartenant au sultan d'Istanbul, d'où le nom de « domaine du gouvernement ».

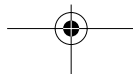
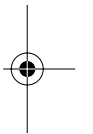
45. 'Alî al-Gharbî est une petite ville sur le Tigre à l'est de Kût, à quelque 270 kilomètres au sud-est de Bagdad.

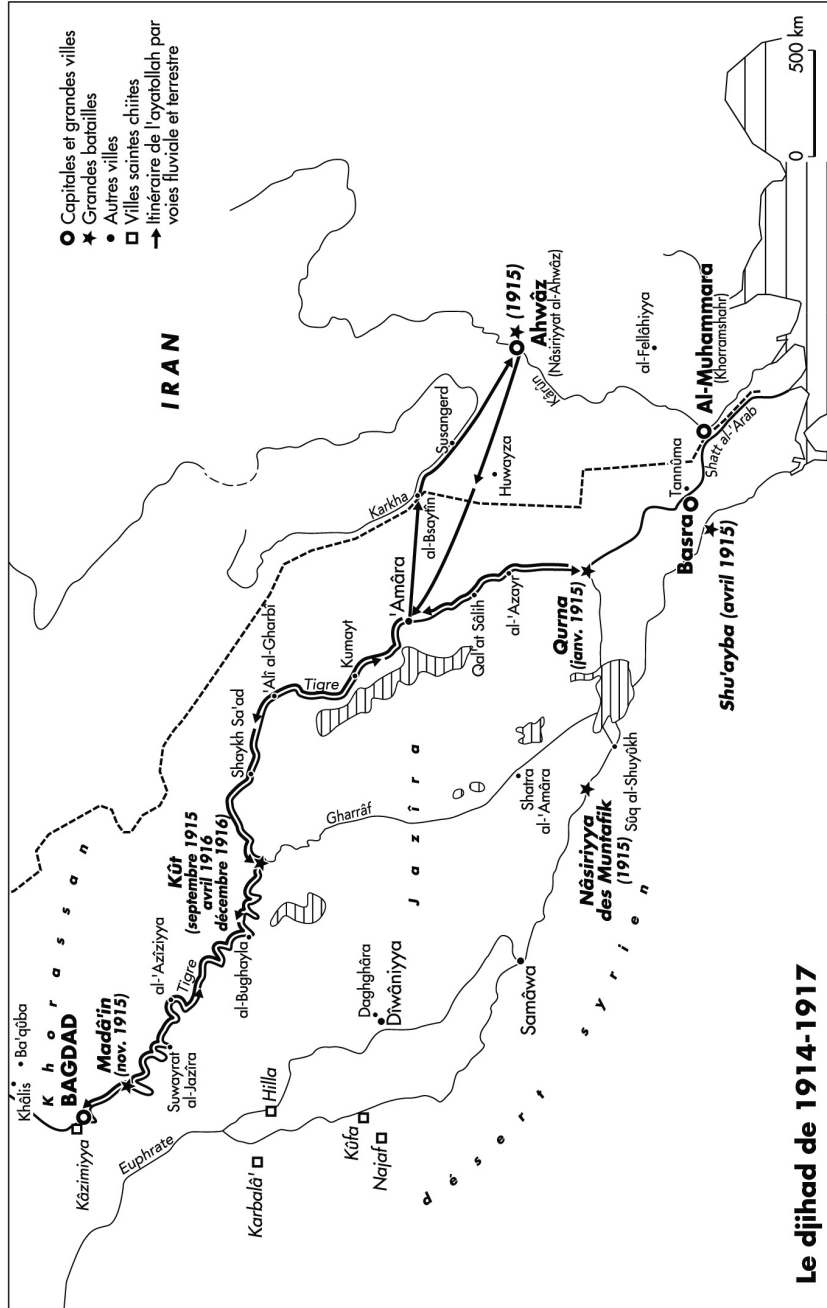
46. Kumayt est une petite ville sur la rive droite du Tigre à 65 kilomètres au sud de 'Alî al-Gharbî en direction de 'Amâra.

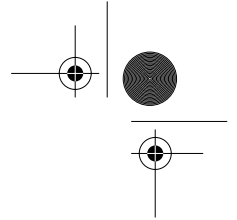
47. 'Amâra est la grande ville du Moyen-Tigre à quelque 380 kilomètres au sud-est de Bagdad.

48. Les Albû Muhammad ont leur domaine dans le Bas-Tigre, immense région marécageuse au nord de Qurna, où se réunissent Tigre et Euphrate.

49. Avec les Albû Muhammad, les Azayrîj étaient les principaux cultivateurs de riz en Irak. Ils dominaient la région de Qal'at Sâlih.





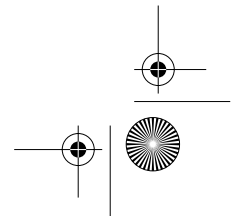
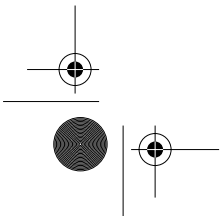
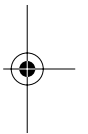


causés par les Anglais, qu'ils pouvaient eux-mêmes constater. Je les mettai en garde contre la colère de Dieu, le viol de leurs droits, la défaite de la religion, la destruction de leurs biens, la servitude, le déshonneur permanent et la honte éternelle si les Anglais remportaient la victoire. Je leur donnai des exemples des actions des Anglais, de leurs crimes qui ont plongé le pauvre dans l'humiliation et couvert la terre des lamentations de ceux qu'ils oppriment, et ne cessai de mobiliser les gens jusqu'à ce qu'ils réagissent. Des voix s'élevèrent alors pour se lamenter, et l'émotion des moudjahidin augmenta à la vue des chefs religieux et de l'ayatollah al-Khâlisî brandissant son épée. Avec enthousiasme, ils entonnèrent, en nombre toujours plus grand, des chants de guerre rythmés en vers (*hôsât*). Les chefs de tribus rejoignirent l'immense armée en formation qui faisait mouvement vers le champ de bataille.

À ce moment, un télégramme de Jâvîd Pacha arriva, qui nous pressait d'avancer. Prenant conscience de son inquiétude face à la supériorité des Anglais, nous pressâmes notre marche vers Basra. Sur notre route, nous rencontrions, massées sur les deux rives du Tigre, les tribus qui avaient quitté leurs domaines et qui étaient prêtes à marcher à découvert vers les vastes étendues marécageuses, comme si elles pouvaient échapper au regard des Anglais et que le champ de bataille ne fût pas à portée de main. Notre vue suscita surprise et stupeur, et elles eurent à peine le temps de comprendre que nous étions déjà rentrés dans Qal'at Sâlih⁵⁰. Nous y trouvâmes des soldats et des gens des tribus abasourdis, comme si un oiseau de proie avait fondu sur leur tête. Tous les regards exprimaient la peur et même la panique. Nous descendîmes de notre bateau et al-Khâlisî m'ordonna d'apaiser la terreur des gens. Nous fîmes ce que nous pensions devoir faire, puis partîmes vers al-'Azayr. Là, nous vîmes des hommes des tribus, assurément de la canaille, qui avaient attaqué ce village et pillé jusqu'au brocart qui couvre la tombe d'al-'Azayr⁵¹. Nous trouvâmes Jâvîd Pacha, qui s'était retranché à Mzayr'a, face à la ville de Qurna où il avait installé le nouveau quartier général de l'armée. Nous allâmes à sa

50. Qal'at Sâlih est une bourgade dans le Bas-Tigre située entre 'Amâra et Qurna, à environ 70 kilomètres au nord de cette dernière.

51. Al-'Azayr est un personnage biblique, sacrificateur et scribe juif du v^e siècle avant J.-C., qui restaura la religion juive et le Temple après l'exil de Babylone. Il est appelé Ezer, Ezra ou Esdras dans la Bible.

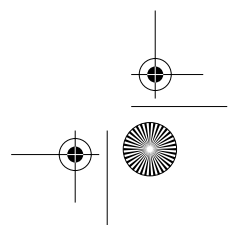
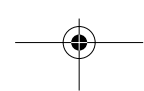
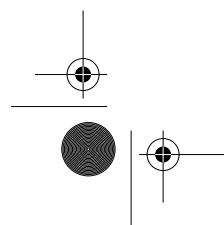


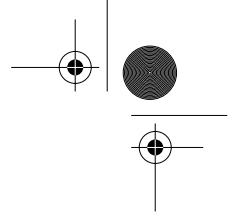


rencontre sur son bateau et la première chose que nous vîmes fut son émotion. Il se mit à pleurer et nous pria de l'excuser pour avoir évacué Basra, expliquant que la défense de la ville était devenue impossible, même s'il y était resté, car les forces dont il disposait étaient insuffisantes face aux forces anglaises. Il affirmait avoir ainsi évité une bataille perdue d'avance, où sa personne et ses troupes auraient risqué d'être faits prisonniers. L'Irak, poursuivait-il, serait resté sans défense, et les Anglais auraient pu conquérir le pays d'un seul coup. À l'entendre, la seule solution était d'évacuer Basra et de prendre position à Qurna qui est plus petit et où la ligne de défense est plus courte qu'à Basra. Il affirmait pouvoir protéger Qurna en attendant que des renforts arrivent en Irak. Puis Jâvîd Pacha se plaignit de ses soldats, attribuant leur manque de bravoure au fait qu'ils étaient en majorité des Arabes irakiens et qu'ils n'étaient pas entraînés à la guerre. Puis il commença à tresser des lauriers à l'armée turque et à louer sa bravoure. Il assura qu'elle allait bientôt arriver et que les Irakiens avaient assez d'armes pour défendre la ville jusqu'à l'arrivée des renforts.

Tandis qu'il se justifiait, Jâvîd Pacha, impressionné par la présence de l'ayatollah al-Khâlisî, rougissait de honte. Après qu'il eut terminé de parler, l'ayatollah l'excusa d'avoir évacué Basra, arguant des hauts et des bas de la guerre, où l'on gagne un jour et perd un autre jour, puis il lui promit que les forces des moudjahidin irakiens défendraient Qurna avec l'armée qui y était retranchée et qu'il suffirait aux renforts d'amener du matériel de guerre. Pendant que nous discutons, le chef du télégraphe militaire entra avec une dépêche qu'il tendit à Jâvîd Pacha. Après l'avoir lue, celui-ci nous informa que la bataille avait commencé à Qurna. Il ne restait plus à l'ayatollah al-Khâlisî qu'à combattre avec bravoure et détermination. Or, il était seul. Sayyid Mahdî Haydarî commençait en effet à être âgé et le courage lui faisait parfois défaut face au feu adverse. Ce nouvel exemple illustre que l'ayatollah était doté d'une force de la foi supérieure et qu'elle transfigurait toutes ses aptitudes.

Nous sommes remontés sur le bateau, nous dirigeant vers Qurna. Le son du canon se faisait de plus en plus proche. Puis le canon se tut et nous arrivâmes bientôt à un lieu-dit, Mzaybla, à trois parasanges de Qurna. Au loin, on apercevait des bateaux anglais. Peu après, les tribus arabes et la troupe de fantassins refluèrent, battant en retraite comme un troupeau de moutons dispersés par un loup,





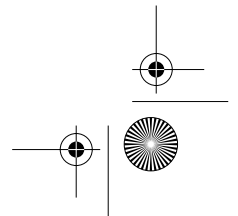
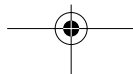
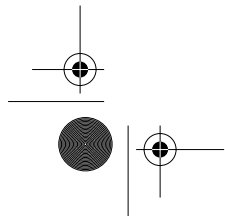
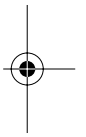
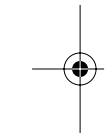
s'éparpillant du côté de Mzayr'a, en face de Qurna. Nous fîmes halte pour haranguer les Arabes et les soldats en tentant de les mobiliser, tandis que les ulémas se mettaient en formation militaire. Sayyid Mahdî et al-Khâlisî les dirigeaient depuis le bateau. Nous montrâmes en exemple la détermination des deux chefs religieux à combattre jusqu'à la mort jusqu'à ce qu'ils cessent de s'enfuir. Mais le dicton dit : « Le vaincu n'a pas de visage. »

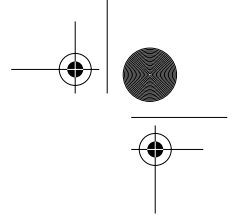
Nous avons accosté pour nourrir les moudjahidin qui étaient presque morts de faim. Nous apprîmes alors que les Anglais étaient supérieurs aux soldats et aux tribus du côté de Mzayr'a et qu'ils prenaient en tenaille Qurna. Lorsque vint la nuit, al-Khâlisî ordonna de se mettre en marche et de résister aux Anglais à Mzayr'a pour sauver Qurna, et nous encouragea à aller de l'avant. Les tribus obéirent. Là-dessus, Ghadbân, le chef des Banî Lâm, arriva et demanda à l'ayatollah al-Khâlisî d'adresser à Jâvîd Pacha un télégramme où il l'assurait de son dévouement et de sa détermination à combattre. Al-Khâlisî le fit⁵². Puis Ghadbân demanda une audience à Jâvîd Pacha pour étudier avec lui les plans d'attaque. Al-Khâlisî télégraphia de nouveau. Il avait décidé de gagner al-'Azayr la nuit, mais Ghadbân trouva des prétextes pour empêcher son départ, et ceci dura jusqu'au matin.

C'est alors que les Anglais attaquèrent Qurna à partir des berges et du fleuve avec leur infanterie et des bateaux de guerre équipés d'artillerie lourde. Ils parvinrent à encercler la ville et à couper toutes les voies de communication. Bientôt, les défenseurs de Qurna n'eurent plus une seule cartouche. Subhî Bey, le gouverneur de Basra qui commandait les forces qui défendaient la ville, télégraphia un appel au secours adressé aux moudjahidin, leur demandant d'attaquer les assaillants du côté de Mzayr'a afin que lui et ses hommes puissent les repousser depuis le Shatt al-'Arab⁵³. Al-Khâlisî décida de marcher sur Mzayr'a avec ceux qui étaient avec lui pour arrêter les Anglais de ce côté, mais, au moment où il se mettait en route, un télégramme arriva : Subhî Bey y disait

52. Le chef des Banî Lâm avait été en contact avec des émissaires anglais, ce qui mettait sa loyauté en question.

53. Le Tigre et l'Euphrate se réunissent aujourd'hui à Qurna pour former le Shatt al-'Arab. Mais au XIX^e siècle, la confluence des deux fleuves se produisait plus au sud, à proximité de Basra, l'Euphrate se perdant dans l'immense lac Hôr al-Hammâr avant de rejoindre le Tigre.





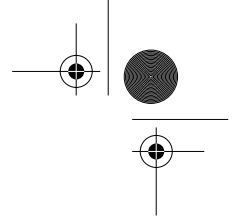
adieu aux musulmans auxquels il annonçait l'entrée des Anglais à Qurna. Les communications avec la ville furent coupées et les canons se turent. Subhî Bey, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, furent faits prisonniers. Un télégramme de Jâvîd Pacha nous parvint alors, nous enjoignant de revenir à 'Amâra. Al-Khâlisî était d'avis d'établir nos lignes de défense là où nous étions entre al-'Azayr et Qurna, mais le désespoir s'était emparé de Jâvîd Pacha. Il battit en retraite jusqu'à 'Amâra. Nous étions sur ses traces pour tenter de l'arrêter dans sa retraite, mais ce fut en vain, et nous entrâmes à notre tour dans 'Amâra.

Les hommes des tribus avaient attaqué les soldats vaincus, leur prenant tout ce qu'ils avaient d'armes et de munitions, et tuant les rares qui ne s'étaient pas laissé dépouiller. Leur retournement n'était pas dû à leur hostilité soudaine envers les musulmans ni à leur amour des Anglais. Se retourner était une habitude des tribus d'Irak. J'ai pu constater à maintes reprises que, dans le sort du vaincu, elles voient la permission de s'approprier son bien et son honneur. Combien de fois deux tribus alliées contre une tribu ennemie se sont mises, après leur défaite, à piller mutuellement leurs biens, comme si un tel comportement était licite. Beaucoup de soldats furent faits prisonniers ; certains furent tués, d'autres dispersés. Ceux qui arrivèrent à 'Amâra étaient terrorisés au point de perdre la raison. Aussi Jâvîd Pacha décida-t-il d'abandonner 'Amâra. À notre arrivée dans la ville, il se préparait à appareiller pour Kût. Nous trouvâmes son bateau près du pont, qui était coupé des deux côtés. Sur un autre bateau, les fonctionnaires des services royaux embarquaient leurs meubles et leurs familles. Les représentants de l'État étaient occupés à déménager leurs biens précieux vers les tribus environnantes, et la peur s'était emparée de la population.

*L'ayatollah à 'Amâra et Jâvîd Pacha
avec les soldats et les moudjahidin*

À notre arrivée à 'Amâra, les habitants de la ville pensaient s'enfuir vers Kût, mais al-Khâlisî, grâce à son courage, mit fin au mouvement de panique. Il arrêta son bateau sur le mouillage et descendit dans la ville avec son entourage, réussissant à calmer la terreur des gens. Il leur interdit de déménager leurs biens et leurs familles vers les zones tribales, puis ordonna à ceux qui étaient

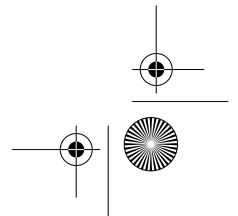
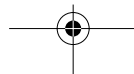
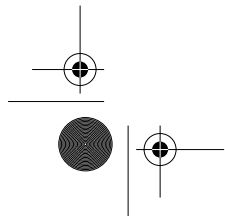
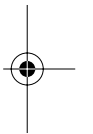
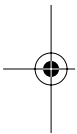


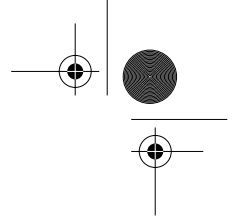


avec lui de haranguer la population pour la convaincre de défendre 'Amâra. Il fit cela sans en référer au commandant, qui était dans la ville, et me chargea d'aller le voir pour lui reprocher, avec véhémence, sa défaite et sa couardise. Il me chargeait aussi de lui interdire de quitter 'Amâra en lui disant que nous résisterions s'il passait outre à son injonction, et de l'obliger à faire revenir les familles des fonctionnaires. Je partis donc le voir et lui parlai avec des mots très durs jusqu'à ce qu'il renonce à sa décision et qu'il ordonne le retour des fonctionnaires et de leurs familles. Mais les fonctionnaires refusaient de rentrer dans la ville et je fus contraint d'aller sur leur bateau, accompagné de nombreux moudjahidin. Cheikh Muhammad Jawâd, le chef de Dujayl, s'y trouvait avec un autre groupe de moudjahidin qui étaient partis avec nous. Ils étaient visiblement décidés à fuir, craignant pour leurs vies. Nous leur manifestâmes tout notre mépris, et eux-mêmes me manifestèrent une grande hostilité, car ils pensaient que je voulais les conduire à la mort après qu'ils en eurent juste réchappé, alors que je ne faisais qu'exécuter l'ordre de mon père.

Nous descendîmes à 'Amâra avec les moudjahidin qui étaient restés avec nous. Je vis mon père silencieux et immobile, dans l'incapacité de prêter attention aux délégations qui lui rendaient visite, comme s'il n'était soudain plus concerné par la guerre, alors que nous nous attendions à une offensive des Anglais. Je le questionnai et il dit : « Il faut éprouver les gens et prendre d'abord en compte leurs valeurs et leurs habitudes. C'est seulement ensuite que l'on peut les inviter à l'action, pour que celle-ci ne leur apparaisse pas contraire à ce qui leur importe, et qu'ils n'agissent pas à l'inverse du but recherché. »

Je pris cette sentence comme une leçon de portée plus générale dont j'ai profité dans plus d'une circonstance importante par la suite. L'ayatollah resta plusieurs jours sans rien entreprendre, uniquement occupé à comprendre ce que voulaient les gens. Puis un jour arriva où, comme s'il avait un plan précis, il m'ordonna d'écrire aux chefs de tribus un appel au djihad. Il m'en dicta le résumé et j'écrivis le texte plus en détail en fonction de ce qu'il m'avait dit. Avec Sayyid Mahdî, il signa les feuilles de ce texte qui donnait l'impression qu'il était en accord avec les valeurs tribales. L'effet de cet appel ne tarda pas à se faire sentir. Des phalanges de moudjahidin bardés d'armes répondirent de toutes parts, et l'on vit



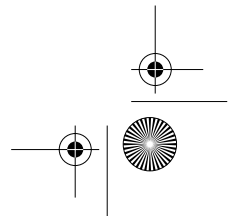
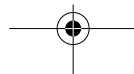
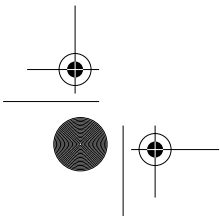


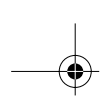
bientôt se presser autour de nous plus de soixante-dix mille combattants composés de jeunes Irakiens. Les Anglais comprirent alors que leurs forces ne suffiraient pas pour nous attaquer et choisirent une ligne de défense à Qurna. La détermination de Jâvîd Pacha s'en trouva renforcée et il s'avança vers les environs d'al-'Azayr.

Al-Khâlisi savait, pour avoir été témoin de la défaite de l'armée de Qurna, que l'entraînement militaire est la meilleure arme dans les guerres d'aujourd'hui. Il ordonna aux moudjahidin qui l'accompagnaient de se familiariser avec les techniques de combat et fit appel aux officiers de l'armée pour les entraîner si bien que, très vite, les moudjahidin formèrent des bataillons qui surpassaient l'armée en entraînement dans certains aspects. L'ayatollah montrait lui-même l'exemple, brandissant son épée comme un soldat à l'avant-garde d'un détachement d'ulémas qui portaient le fusil et dont faisaient partie les combattants de Kâzimiyya. Chaque jour, nous faisons des sorties sous la direction de l'ayatollah al-Khâlisî, passant une partie de notre temps en dehors de 'Amâra à perfectionner notre entraînement militaire sous l'autorité des officiers. L'ayatollah, malgré sa faiblesse et son âge, n'hésitait pas à se plier aux exercices sur ordre des officiers, se levant, s'asseyant, se jetant sur le sol, partant à l'assaut, courant, se contorsionnant, se baissant pour se cacher, se tenant droit, s'accroupissant, rampant sur le sol à reculons. Lorsque les moudjahidin virent cela, tous sans exception acceptèrent de suivre l'entraînement, sans égard à leur rang ou à leur position sociale au sein de la tribu.

*Appel au djihad de l'ayatollah
aux tribus de 'Amâra et à tous les Irakiens*

Au retour de l'entraînement militaire, il occupait le reste de son temps à conseiller ceux qui l'avaient déjà rejoint et à battre le rappel des autres, me dictant ce qu'il voulait écrire aux tribus. Et lorsqu'il vit leur totale mobilisation et leur confiance, il m'ordonna, ainsi qu'à certains ulémas, de faire une tournée des tribus et de récupérer le butin pris aux soldats. Nous avons obéi et récupéré tout ce qu'elles avaient volé peu avant, sans rencontrer la moindre difficulté, même s'il fallait parfois y passer du temps. Nous ne pouvions que constater la réponse enthousiaste des tribus à notre appel à combattre et à nous aider, tandis qu'elles manifestaient un fort sentiment de culpabilité pour ce qu'elles avaient fait.



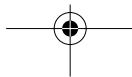
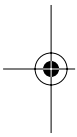


Quelques jours plus tard, nous revînmes à ‘Amâra sur un bateau chargé des armes pillées par les tribus, sans qu’il en manque une seule, avant de les remettre à Jâvîd Pacha à Shatrat al-‘Amâra. Preuve de sa hauteur d’âme, al-Khâlisî nous ordonna de payer la location de ce bateau, ce que nous fîmes, car nous ne voulions pas que le commandant en chef assume cette dépense.

L’ayatollah ne voulait pas se limiter aux tribus de la région. Il entreprit d’écrire à toutes les tribus d’Irak, du nord au sud et de l’est à l’ouest, pour que les ulémas de Najaf nous rejoignent, ainsi que les ulémas chiïtes de Bagdad, et les moudjahidin qui étaient avec eux. Toutes les tribus d’Irak se mobilisèrent alors pour la défense du pays. Lorsque les ulémas de Najaf arrivèrent, ils tentèrent cependant de faire obstruction aux décisions de l’ayatollah al-Khâlisî, car ils n’avaient ni sa détermination, ni son énergie, ni sa hauteur d’âme, ni la force de sa foi, ni son caractère et hésitaient à le suivre. Sayyid Mahdî, qui était en accord avec l’ayatollah al-Khâlisî avant la venue des ulémas, fut pris de peur ; il exagéra le poids des tâches qui lui incombaient, en vertu des textes déjà signés, et s’abstint d’en signer d’autres, similaires. Al-Khâlisî occupait ainsi une grande partie de son temps à convaincre les ulémas et à bien les diriger, alors que nous avons pensé que ceux-ci l’aideraient et le soulageraient de sa fatigue. Il était contraint d’associer les ulémas à toutes les décisions, afin de préserver leur caractère consensuel, mais aussi à agir seul dans beaucoup de domaines dont ces ulémas étaient incapables de juger de l’importance.

Deux mois après notre entrée à ‘Amâra, Jâvîd Pacha fut démis de ses fonctions. Le commandement de l’Irak fut alors donné à Sulaymân al-‘Askarî, l’un des commandants de l’armée ottomane en Tripolitaine⁵⁴. Le nouveau commandant arriva en Irak au moment où tous

54. En fait, c’est Sulaymân Nazîf Bey qui succéda à Jâvîd Pacha comme nouveau gouverneur de Bagdad. Il fut nommé le 5 janvier 1915. Mais il ne lui fut pas permis de cumuler ses responsabilités civiles de représentant du gouvernement ottoman avec celles, militaires, qui étaient habituellement attribuées au gouverneur de Bagdad, celui-ci étant également commandant en chef de l’armée d’Irak. Il fut démis de ses fonctions le 6 juillet 1915. Quant à Sulaymân al-‘Askarî, également connu comme ‘Askarî Bey, il fut nommé gouverneur de Basra en 1914, et fut, à ce titre, commandant des forces ottomanes du vilayet de Basra. La vacance temporaire de la double fonction de gouverneur et de commandant de l’armée à Bagdad, au début de 1915, lui donna une importance accrue. Ne pouvant supporter la responsabilité de la défaite de Shu’ayba, il se suicida en 1915.





ses habitants étaient prêts à combattre, les armes à la main, les uns déjà sur le champ de bataille, les autres à s'y rendre. Lorsqu'il manifesta son intention de venir à 'Amâra, l'ayatollah al-Khâlisî m'ordonna d'écrire un résumé de ce qui s'était passé en Irak depuis le début de la guerre, sachant qu'un fonctionnaire ne dispose pas de rapports suffisants (*dôsîe*⁵⁵) et de peur que le nouveau commandant, fraîchement arrivé, ne commette des erreurs, notamment en traitant l'armée islamique par le mépris du fait de son manque d'information. J'ai écrit ce qu'il m'ordonnait, en langue turque, et l'ayatollah ayant approuvé mon texte, je pris le bateau en direction de Kût. Les eaux du Tigre étaient devenues tumultueuses et la tempête nous retarda tout au long du voyage. Je rejoignis enfin le bateau du commandant en chef et montai à son bord. Après un long entretien, je lui remis la lettre, en le priant d'en prendre connaissance avant qu'il n'arrive à 'Amâra.

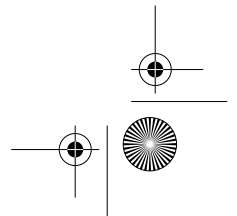
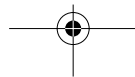
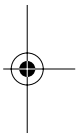
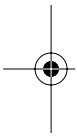
L'éloge de l'ayatollah al-Khâlisî

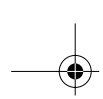
par le commandant Sulaymân et son arrivée à 'Amâra

Le commandant y passa la nuit et une partie du lendemain, et me manifesta la plus grande satisfaction. « Depuis mon départ d'Istanbul, je n'ai jamais pu bénéficier d'un tel rapport. Je remercie du fond du cœur al-Khâlisî pour toutes ces précisions, ses bons conseils et le récit de ces événements », dit-il, avant de poursuivre : « Après avoir reçu la direction de l'Irak, je suis passé dans tous les services et ministères concernés d'Istanbul pour avoir des informations sur la situation du pays et je n'y ai rien trouvé qui me semble suffisant. Je suis arrivé à Bagdad et je n'ai rien vu de mieux dans les rapports gouvernementaux. Mais ce manque est désormais comblé et mon ignorance réparée par cette lettre où j'ai trouvé mon chemin et tout ce que je voulais savoir. »

Et Sulaymân al-'Askarî entra à 'Amâra parfaitement au fait de la situation, grâce à la lettre qu'avait dictée l'ayatollah. Il avait déjà fait ses plans d'action et il se mit au travail, cette lettre le guidant dans ses décisions. Les visites des chefs de tribus confirmèrent ses analyses. Les gens furent stupéfaits de constater qu'il paraissait déjà tout savoir, comme s'il avait une science infuse. Lorsque la population vit cela,

55. Le mot *dôsîe* est utilisé en ottoman et en persan (du français « dossier »).





elle lui voua une véritable vénération, car il lui apparut bien au-dessus des autres commandants militaires et gouverneurs qu'elle avait connus. Quand Sulaymân al-'Askarî était arrivé à 'Amâra, Ghadbân s'était réfugié chez l'ayatollah al-Khâlisî. Il remit son sort entre ses mains, se repentant de ce qu'il avait fait. Le gouvernement était très remonté contre lui à cause de son action au moment de la chute de Qurna et il dut rester en dehors de 'Amâra. Al-Khâlisî m'envoya vers Ghadbân et je le ramenai dans la ville. Le gouvernement l'accepta finalement, mais le différend qui l'opposait aux chefs tribaux était violent. Une fois encore, al-Khâlisî réussit à réconcilier tout le monde.

*L'encercllement de Basra sur trois côtés*⁵⁶

Quand les forces irakiennes se rassemblèrent à 'Amâra, l'ayatollah al-Khâlisî avait déjà écrit aux chefs de Huwayza⁵⁷ et d'Ahwâz⁵⁸ pour leur demander leur aide contre les Anglais et leur ralliement aux moudjahidin. En réponse à son appel, des délégations de ces régions commencèrent à affluer vers lui. Elles présentèrent plusieurs requêtes aux ulémas, notamment que ceux-ci viennent rencontrer les chefs de tribus sur place, une nécessité, faisaient-elles valoir, imposée par l'éclatement des tribus.

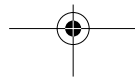
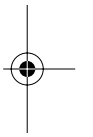
Al-Khâlisî acquiesça et décida d'aller lui-même à la rencontre de ces tribus. Il s'entretint de son projet avec Sulaymân al-'Askarî avec qui il prit la décision d'encercler Basra sur trois fronts : Shu'ayba⁵⁹,

56. Cette partie du livre consacrée aux événements du djihad de 1914-1916 n'a pas été écrite à la suite des chapitres précédents. Elle a probablement été rédigée durant la captivité de Cheikh Muhammad à Khvâf en Iran en 1924 comme l'atteste la mention d'événements survenus cette année-là. Toutefois, Cheikh Muhammad a certainement utilisé les notes prises à l'époque du djihad, qui lui avaient permis d'écrire déjà les chapitres qui précèdent.

57. Huwayza ((Hoveyze en persan) ou Hawîza (Havîze en persan) est une petite ville de l'Arabestan, du côté iranien, située au sud-ouest de Susangerd, dont le nom s'étend à l'immense marais (Hôr al-Hawîza) à cheval entre l'Irak et l'Iran à l'est du Tigre. C'est le centre des tribus arabes Banî Turuf.

58. Ahwâz (Ahvâz en persan) est la grande ville du nord de l'Arabestan iranien sur la rivière Kârûn. Le nom désigne aussi la partie marécageuse de l'Arabestan iranien, essentiellement peuplé d'Arabes chiites.

59. Shu'ayba est située dans le désert à une vingtaine de kilomètres à l'est de Basra. C'est là que s'était concentrée la majeure partie des ulémas : autour de Sayyid Muhammad Sa'îd al-Habbûbî, un *mujtahid* de Najaf, on trouvait Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâîrî, un autre et important *mujtahid* de Najaf, Sayyid Muhsin al-Hakîm, Abû'l Qâsem al-Kâshânî ainsi que de nombreux autres religieux qui allaient être impliqués dans une bataille majeure contre les forces britanniques (11-14 avril 1915).





à l'ouest, Qurna⁶⁰ au centre, et de Nâsiriyyat al-Ahwâz jusqu'à Tannûma⁶¹, face à Basra sur le Shatt al-'Arab, sur le côté est. Les ulémas et les soldats de l'armée régulière se répartiraient entre ces trois fronts. Ensuite, l'ayatollah al-Khâlisî écrivit aux tribus d'Ahwâz pour les informer qu'il était prêt à partir à leur rencontre⁶². Quant à Sulaymân al-'Askarî, il se prépara à marcher sur Qurna avec l'armée, à laquelle s'étaient jointes les tribus Rabî'a, Banî Lâm, Albû Muhammad et d'autres. Il installa son quartier général face à Qurna et mon père m'envoya lui parler du rôle que pouvaient jouer les tribus d'Ahwâz. Je restai chez lui plusieurs jours, mais mon père me télégraphiait chaque jour de hâter notre retour à 'Amâra. Ce que je fis.

La première bataille de Qurna

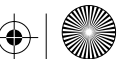
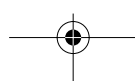
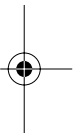
Lorsque les Anglais virent que les forces irakiennes se rapprochaient de Qurna, ils attaquèrent par surprise le 7 *rabi' al-awwal* de l'année...⁶³. Dans cette bataille, les soldats de l'armée régulière respectèrent leurs promesses autant que les moudjahidin, puisqu'ils résistèrent bravement à l'offensive des Anglais. Les soldats subirent des pertes importantes, avec plus de mille tués. Quant à l'armée islamique, elle n'eut que quatorze tués. Sulaymân al-'Askarî fut touché au bras par deux balles, ce qui le rendit invalide. S'il n'avait pas été blessé, les musulmans auraient repris Qurna. Le commandant en chef étant rentré à Bagdad pour se soigner, son remplaçant installa une ligne de défense face à Qurna. Dès lors, les Anglais perdirent

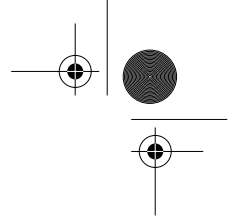
60. Sur le front de Qurna, on trouvait Sayyid Mahdî Haydarî, Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî, Sayyid Mustafâ al-Kâshânî. À la tête de nombreux combattants, ils durent affronter les premiers assauts des forces britanniques.

61. Ces deux localités se trouvent à l'est du Shatt al-'Arab. En territoire irakien, Nâsiriyyat al-Ahwâz (également appelée Nâsirî ou Nâsiriyya) désigne la ville d'Ahwâz (Ahvâz) évoquée plus haut. Elle ne doit pas être confondue avec Nâsiriyya des Muntafik, située dans le Bas-Euphrate en Irak. Tannûma fait face à Basra, sur la rive orientale du Shatt al-'Arab.

62. À l'est de Basra, dans les marais de Huwayza, les opérations étaient dirigées par Cheikh Mahdî al-Khâlisî et son fils, l'auteur, Cheikh Muhammad, par le fils de Sayyid al-Yazdî, Sayyid Muhammad, ainsi que par d'autres ulémas, dont Cheikh Ja'far Al al-Shaikh Râdî, un uléma de Najaf, et Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî. Nâ'imî, l'un des hérauts du constitutionnalisme religieux, semble également avoir participé à ce front.

63. L'année n'est pas indiquée par l'auteur. Vraisemblablement, il s'agit du 7 *rabi' al-awwâl* 1333 (22 janvier 1915).





l'espoir de l'emporter sur ces forces de croyants dont ils voyaient la bravoure et dont le moral était galvanisé par l'esprit de sacrifice et le courage de l'ayatollah al-Khâlisî. Tous les ulémas de Najaf et de Bagdad qui avaient rallié 'Amâra se mirent en marche pour Qurna. À leur tête, se trouvait Sayyid Mahdî Haydar, qui fut témoin de la blessure de Sulaymân al-'Askarî.

*L'ayatollah al-Khâlisî dans les marais d'Ahwâz*⁶⁴

Avec l'ayatollah al-Khâlisî, et nous à son service, nous partîmes donc par la grande plaine marécageuse, en direction de Huwayza. Ghadbân ordonna à ses hommes de nous accompagner, car il ne pouvait lui-même se présenter sur le front de Qurna, du fait des différends qui l'opposaient aux tribus concentrées là-bas. Nous traversâmes le domaine des al-Sawâ'ad et des al-Sûdân, dans la région du Misharrah, et l'ayatollah leur ordonna de nous rejoindre. Les tribus nous avaient précédés, anticipant notre appel. Il s'avança avec elles dans la grande plaine qui s'étend entre la rivière Karkha⁶⁵, en territoire iranien, des terres irakiennes du Tigre. Il n'y avait alors avec nous qu'un petit nombre de moudjahidin. Comme al-Khâlisî ordonnait d'accélérer notre marche, je lui dis : « Nous avons laissé tous les soldats et les moudjahidin derrière nous. Si nous pénétrons en territoire iranien, nous ne rencontrons peut-être que des Anglais ou des groupes de Khaz'al⁶⁶ qu'on peut considérer comme leurs auxiliaires, et nous ne pourrions pas résister. » Il me répondit : « La couardise et la peur se sont donc

64. L'un des trois fronts définis par les ulémas contre l'avance britannique était centré sur les marais d'Ahwâz, en Iran. Ce fut même le plus actif, avec celui du Bas-Euphrate. Le djihad déborda en effet largement les frontières de l'Irak ottoman, puisqu'il s'étendit à tout l'Arabestan iranien dont les tribus étaient parentes de celles d'Irak. À cette époque, les frontières n'étaient pas étanches et, en période de djihad, les ulémas ne reconnaissaient aucune frontière entre les pays musulmans.

65. Karkha est une rivière qui prend sa source en Iran et dont le cours, en grande partie en territoire iranien, l'amène à venir se jeter dans les marais de Huwayza et même dans le Tigre en Irak lors des crues.

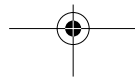
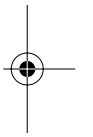
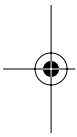
66. Arabe et chiite, Cheikh Khaz'al dirigeait l'émirat d'Arabestan iranien (Khouzistan en persan), peuplé d'Arabes, dont la capitale était al-Muhammara (rebaptisée Khorramshahr en persan au milieu des années 1920 par Rezâ Khân). Entré en contact avec les Anglais, il reçut d'eux la promesse de lui accorder un statut de protectorat à l'image de celui du Koweït, s'il se soulevait contre l'État central iranien et les Qadjars. En attendant, il bénéficiait d'une autonomie de fait vis-à-vis des autorités persanes avec le soutien des Anglais.

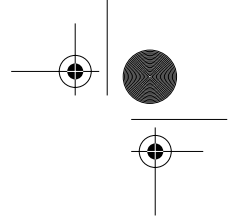


emparées de toi ? Remets-t'en à l'ordre de Dieu et que notre sort soit entre Ses mains. » Il insista pour que nous nous dépêchions davantage. Une pluie violente nous transperça alors que nous avançons dans la plaine, mais il ne semblait pas y prêter attention et, la nuit venue, il ne se couvrait pas.

Nous continuâmes notre marche forcée jusqu'à un lieu-dit al-Bsaytîn, près de la rivière Karkha. Nous arrivâmes au moment où les premières lueurs de l'aube pointaient et il ordonna à son muezzin d'appeler à la prière, ce qu'il fit avec sa voix grave et puissante. Les tribus d'al-Bsaytîn appartenaient aux Banî Turuf, qui avaient déjà répondu à notre appel. Khaz'al avait envoyé plusieurs groupes tribaux pour les combattre, mais ces groupes, qui répugnaient à l'idée de combattre leurs frères, obéissaient secrètement aux ordres de l'ayatollah. Les deux parties semblaient sur le point de se battre. Nous réussîmes à les réconcilier. Lorsqu'ils entendirent la voix du muezzin, ils crièrent : « C'est l'ayatollah al-Khâlisî qui arrive ! » Un autre, un homme de Khaz'al, déclama ce poème dans le dialecte qu'utilisent aujourd'hui les Arabes bédouins entre eux (*hûsa*) : *Yâ trîd al-djanna, amshî wiyyâna* ! (« Ô toi qui veux le paradis, viens avec nous ! »). L'ayatollah avait gagné à sa cause tous les Banî Turuf ainsi que tous les hommes de Khaz'al, et il ne restait plus contre lui que le chef d'al-Khafâjiyya, que Khaz'al avait envoyé combattre les groupes favorables à l'ayatollah al-Khâlisî. Voyant l'ayatollah, quelqu'un dans la foule se mit à crier cette *hûsa* : *Yâ ghulâm ad-dîn, esrekh bihâ* ! (« Ô serviteur de la religion, appelle à la guerre ! »), c'est-à-dire remporte la victoire sur ton ennemi par ton seul appel. Aussitôt Sâleh al-Ghadbân, le gouverneur d'al-Khafâjiyya, s'avoua vaincu. Un homme des tribus s'écria alors : *Tchesh yâ rîsh, hûm ahrab bihâ* ! « Avoue ta défaite, ô chien, car, déjà, un faucon a annoncé la guerre ! » [le faucon symbolise la noblesse du guerrier, et le chien représente la soumission].

Les délégations de tribus se succédaient. Une assistance toujours plus dense se pressait autour de l'ayatollah, au milieu des pleurs et des lamentations. Nous eûmes peur qu'il ne soit étouffé par la foule et dispersâmes ceux qui voulaient l'approcher. Lorsque le calme revint, il appela les chefs des tribus, les réconcilia et leur ordonna de mettre fin à leurs différends car ils se disputaient les terres et les cultures. Il répartit les terres entre eux et écrivit pour cela un acte qu'il leur remit. Ils devinrent alors frères,





comme s'il n'y avait eu entre eux aucune querelle. Désormais, l'ayatollah n'avait plus un seul adversaire, ni à al-Bsaytîn, ni à al-Khafâjyya, ni dans les collines de la région de Huwayza.

À ce moment, l'ayatollah m'ordonna de revenir vers le commandant de l'armée régulière, Tawfîq al-Khâlidî⁶⁷, et de l'informer de la situation. Il l'appelait à rentrer dans Huwayza⁶⁸ avec ses soldats, car il craignait d'être débordé par les Anglais à cause du petit nombre de combattants qui étaient avec lui. De retour auprès du commandant, je l'informai de l'ordre de mon père et de ce qui se passait là-bas. Il faillit s'étouffer de joie et ordonna à son armée de se mettre en marche sur-le-champ pour Huwayza, moi à leur tête. Les ulémas avaient hésité à entrer à Huwayza, malgré le consensus sur la nécessité d'occuper la ville – parmi eux, il y avait Cheikh Ja'far, fils de Cheikh 'Abd al-Hasan Al al-Shaykh Râdî, Sayyid Muhammad, fils de Sayyid Kâzem al-Yazdî, Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî⁶⁹ et d'autres. Ils suivirent les traces des soldats et entrèrent triomphalement à al-Bsaytîn.

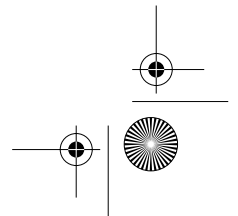
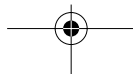
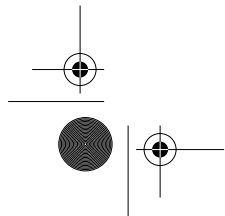
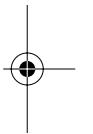
À notre arrivée dans al-Bsaytîn, les tribus réservèrent au commandant ottoman l'accueil que l'on ne fait en général à un saint homme auréolé de sa science islamique. Ce qui n'était évidemment pas son cas.

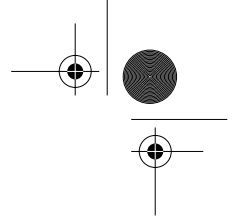
On me dit que mon père était parti en avant avec une petite escouade de combattants. Très inquiet, même si personne n'était plus conscient que lui du danger que représentaient les Anglais, je conseillai aux tribus et au commandant de l'armée de partir sur sa trace. En compagnie des volontaires qui me suivaient, nous nous lançâmes donc à sa recherche. Je ne cessai de marcher, nuit et jour, et finis par le retrouver dans le village d'al-Sâda, près d'al-'Alla. Je l'implorai de me laisser partir en

67. Tawfîq al-Khâlidî se ralliera plus tard à l'État irakien sous mandat britannique. Nommé en 1922 ministre de l'Intérieur, les Britanniques ne cesseront de louer son action.

68. L'ayatollah al-Khâlisî appelait le commandant ottoman à occuper la ville de Huwayza, située en territoire iranien, pour combattre les Britanniques, le conflit ne se limitant pas aux frontières de l'empire.

69. Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî alla ensuite sur le front de Shu'ayba. L'auteur ne mentionne pas al-Nâ'îmî, dont la présence est attestée par plusieurs témoins, peut-être parce qu'il n'était pas encore un important *marja'* ou du fait de mauvaises relations avec lui.





reconnaissance. Au moment où je m'apprêtais à partir, les Anglais conduisirent leur armée aux abords de Nâsiriyya⁷⁰. Une faible distance nous séparait désormais d'eux, mais nous ne pouvions compter que sur un nombre réduit de soldats et de moudjahidin.

L'ayatollah fit une halte en attendant les tribus et l'armée. Il écrivit au commandant militaire de se hâter. Puis il écrivit à toutes les tribus, habitants du désert, des marais, de la campagne, des ports, et à d'autres encore, depuis al-Muhammara⁷¹ jusqu'à Ahwâz, pour leur demander de se soulever contre les Anglais et leurs agents. Il envoya aussi une lettre à Khaz'al pour lui dire : « Les gens disent que Khaz'al est avec les Anglais, mais l'ayatollah ne peut le croire, même si l'avenir révèle le bien-fondé de cette accusation. S'il aide les musulmans par la parole et par les armes, en envoyant des bateaux sur le Kârûn⁷² pour acheminer les moudjahidin à al-Muhammara, on sera bien obligé d'admettre que ces rumeurs sont un mensonge. Dans le cas contraire, et l'ayatollah en est témoin, Khaz'al serait éliminé, tué soit par la main des musulmans s'ils sont vainqueurs, soit par celle des Anglais s'ils l'emportaient, selon leur habitude, avec leurs auxiliaires locaux dans leurs colonies. Il perdrait alors ce monde et l'Au-delà, et serait de façon évidente le grand perdant⁷³. » De même, il écrivit à Hanzâl (le fils de Muhammad, le frère de Khaz'al que ce dernier avait tué car il voyait en lui un rival), qui était alors le gouverneur de Nâsiriyya, en lui ordonnant de rejoindre les musulmans et de les aider par tous les moyens. Il lui promettait une fonction dirigeante si les musulmans l'emportaient, et le mettait en garde contre la vengeance de Khaz'al s'il ne les rejoignait pas.

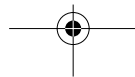
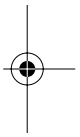
Khaz'al envoya ses émissaires et ses espions dans tout le pays, après leur avoir distribué de l'argent. Mais les tribus répondirent toutes à l'appel de l'ayatollah et se soulevèrent, affrontant les

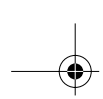
70. Il s'agit toujours d'Ahwâz en Iran.

71. Rebaptisée Khorramshahr par Rezâ Shâh, al-Muhammara conserva cependant son appellation arabe jusqu'à la fin des années 1950, date d'une persianisation généralisée des toponymes.

72. Le Kârûn est le principal affluent du Shatt al-'Arab en Iran.

73. De fait, Khaz'al sera abandonné par ses protecteurs britanniques une fois Rezâ Shâh monté sur le trône en 1925. Auparavant, la nouvelle armée iranienne avait repris le contrôle de l'Arabestan cette même année, marquant la fin de l'émirat d'al-Muhammara. Cheikh Khaz'al mourut en prison à Téhéran en 1936.



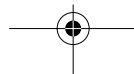
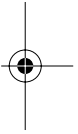


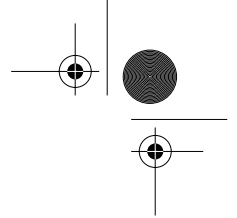
forces de Khaz'al dans de durs combats. Quant à Hanzâl, il rencontra ses émissaires au hammam, par peur des espions de Khaz'al, et les informa qu'il était prêt à lui faire la guerre, à venger son père, à aider les moudjahidin par tous les moyens, et qu'il n'attendait que l'ordre de l'ayatollah. Khaz'al écrivit à al-Khâlisî pour démentir toutes les rumeurs à son sujet. Il promettait d'aider les musulmans par tous les moyens en son pouvoir et s'excusait de ne pouvoir concrétiser son aide, prétextant l'emprise que les Anglais avaient sur lui et de sa dépendance à leur égard. Sa lettre se terminait par une série d'autres mensonges et de ruses.

L'ayatollah n'était pas dupe, mais il m'ordonna de ne pas informer les autres ulémas du contenu de la lettre de Khaz'al, afin qu'ils ne se laissent pas abuser par les manœuvres de ce dernier. Certains ulémas furent cependant mis au courant. L'un d'entre eux s'empressa de répéter à Tawfiq Bey qu'al-Khâlisî avait écrit à Khaz'al et que cela était préjudiciable aux musulmans. Je pense que cet homme n'avait d'autre but que de susciter un différend entre l'ayatollah et le commandant. Il était, en effet, l'un des plus proches compagnons de Khaz'al et figurait d'ailleurs parmi ceux qui ne voulaient pas entrer à Huwayza. Il s'agit de Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî⁷⁴. Cependant, sa malveillance n'eut pas d'effet parce que le commandant me révéla cette tentative de nous discréditer. Le voile était levé, mais mon père interdit d'accuser le cheikh. Il nous ordonna de cacher tout ce que nous savions de cette calomnie ; il ne nous resta plus qu'à obéir.

Après plusieurs jours passés dans notre camp, dans le village d'al-Sâda, une garnison de soldats arriva conduite par Husayn Hijrânî Bey. Les soldats voulaient traverser la rivière Karkha pour partir en reconnaissance, mais al-Khâlisî le leur interdit du fait de leur trop petit nombre et les informa de la situation de l'ennemi. Il consigna ces informations par écrit et les adressa au commandant de l'armée régulière, lui enjoignant de hâter sa marche. Ce dernier accueillit son appel avec une évidente mauvaise volonté car il avait peur des Anglais. Puis le convoi d'al-

74. Cheikh 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî soutiendra la candidature de Khaz'al au trône d'Irak. Le 5 avril 1921, l'émir d'al-Muhammara avait en effet présenté sa candidature au résident permanent britannique, avant de se désister en faveur de Faysal.



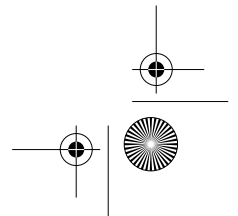
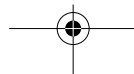
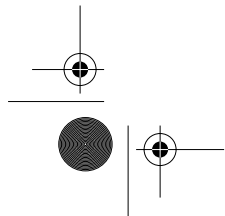
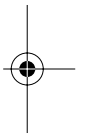
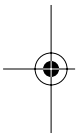


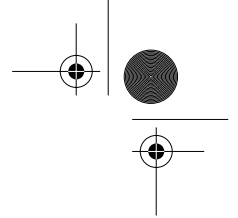
Khâlisî traversa la rivière et l'ayatollah fit monter son camp de l'autre côté. Il ordonna aux tribus d'installer leurs campements autour de lui, ce qu'elles firent. Il ordonna ensuite au commandant de les rejoindre, mais ce dernier refusait et eut recours à des moyens coercitifs pour l'obliger à traverser à son tour la rivière. Puis al-Khâlisî décida de marcher sur Nâsiriyyat al-Ahwâz : tous, y compris les chefs de tribus, les ulémas et le commandant de l'armée, furent envahis par la terreur. À peine l'ayatollah avait-il donné le signal du départ que le commandant arriva, empli de peur. J'engageai une discussion avec ce dernier au cours de laquelle je fus conduit à user à son égard de paroles insultantes, menaçant ni plus ni moins d'en référer au commandement supérieur sur ordre de mon père.

L'ayatollah ordonna enfin de se mettre en marche et appela ses émissaires parmi les tribus afin qu'ils relaient son ordre. Il prit la direction de Nâsiriyya à pied, mais peu le suivirent, la plupart étant terrifiés. Nous arrivâmes sur le fleuve près de Nâsiriyya, dans un lieu dit Ghadîr al-Da'î, où nous fîmes halte. Une à une, des tribus vinrent nous y retrouver, mais nous nous attendions à tout instant à être attaqués par les Anglais, si bien que la majorité des tribus s'abstint de nous rejoindre. Il en allait de même avec les soldats. Mais les Anglais, échaudés par la bataille de Qurna, craignaient d'attaquer. Peu à peu, les tribus et les soldats, cédant à l'insistance de l'ayatollah al-Khâlisî, reprirent confiance et nous rejoignirent.

La grande bataille d'Ahwâz

Les Anglais arrivèrent de nuit, au nombre d'environ soixante mille, et prirent possession des hauteurs qui nous dominaient, à savoir les collines d'al-Manjûr et d'Abû al-Da'âlîj, ainsi qu'une chaîne d'autres promontoires. À ce moment précis, nous étions en train de descendre des collines à la recherche d'eau. Le commandant de l'armée était loin d'être un grand stratège. Il avait ni plus ni moins négligé ces collines, alors que le B.A. BA de la science militaire aurait dû lui faire savoir que celui qui contrôle les hauteurs a un avantage décisif sur celui qui est à leur pied, même s'il est mieux armé et même s'il dispose d'un nombre supérieur de soldats. Constatant que nous avions délaissé les sommets, les

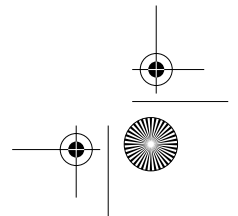
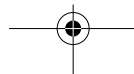
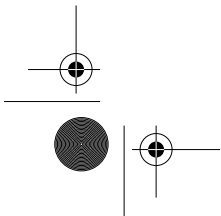
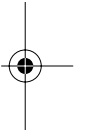


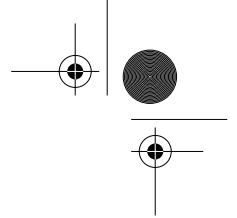


Anglais en prirent possession dès la nuit, sans difficulté. Ils y installèrent des fortifications dans l'obscurité, pendant que nous dormions d'un sommeil profond.

Les premières lueurs de l'aube perçaient lorsque les Anglais orientèrent leurs canons et leurs mitrailleuses vers nous. Je n'oublierai jamais ce moment. J'étais en train de faire mes ablutions dans ma tente, quand un boulet de canon l'éventra. Je me précipitai vers la tente de l'ayatollah, qui venait de terminer la prière du matin, et je le vis brandissant son épée et tenant les brides de son cheval. Il l'enfourcha et appela les tribus en criant et en leur désignant l'ennemi. Les chevaux et les hommes le suivirent. Les tribus descendaient vers la ligne de défense que nous voulions établir au pied des collines, mais, lorsqu'elles virent l'ayatollah avancer vers l'ennemi, toutes se précipitèrent dans la direction opposée. Avec ceux qui n'avaient pas fui, l'ayatollah s'avança à portée de l'ennemi. À cet instant, les tribus se reprirent et attaquèrent aux deux extrémités de la ligne de défense du campement des moudjahidin. Les moudjahidin percèrent les lignes ennemies sur les deux côtés. Lorsque les Anglais virent cela, ils pensèrent qu'ils tentaient de les encercler et qu'ils avaient évacué les sommets des collines afin de les attirer dans un piège. Ils évacuèrent leurs positions et battirent rapidement en retraite.

Devant ce spectacle, les tribus eurent un sursaut irrationnel : soudainement galvanisées, elles semblaient ne plus se préoccuper de leurs pertes. Face à l'avance ennemie, les soldats avaient battu en retraite au premier coup de canon et, lorsque les tribus virent avec quelle rapidité ils désertaient, elles rejoignirent l'ayatollah d'autant plus vite. L'ayatollah al-Khâlisî était célèbre parmi les tribus. Il brandissait son épée pour leur faire perdre la peur du combat et le désir de se protéger ou de fuir. Je le revois encore, alors que deux tribus de Huwayza, les al-Shorafâ et les Banî Sâla, s'étaient enfuies, épuisées par les derniers engagements. Il était venu parmi elles, les avait encouragées, puis était parti à l'attaque, tandis que les femmes des notables des tribus le suivaient, dans leurs chaises à porteurs, avec des youyous d'encouragement. Voyant cela, les deux tribus mirent leurs keffieh sur leurs yeux et allèrent affronter l'ennemi, se battant comme des lions, si bien qu'en moins de vingt minutes, les forces ennemies se dispersèrent, les musulmans s'emparèrent de tout ce qu'elles avaient de canons,



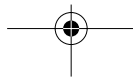
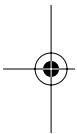


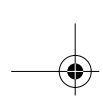
de matériel de guerre et de ravitaillement. Rares furent ceux qui, dans les rangs ennemis, purent en réchapper.

Ce jour-là, les combattants s'abstinrent de pénétrer dans Nâsiriyya parce que, dit-on, Ghadbân réussit à convaincre le commandant de l'armée de marquer une pause. Si l'armée rentrait dans Nâsiriyya, les tribus de Ghadbân nous y suivraient, et elles manifesteraient ainsi qu'elles n'avaient pas besoin de leur chef, un risque que le chef des Banî Lâm voulait à tout prix éviter.

Les moudjahidin étaient revenus en vainqueurs et présentèrent à l'ayatollah le butin qu'ils avaient pris. Après cette bataille, nous les avons vus transformés en guerriers équipés des meilleures armes, alors qu'ils étaient jusque-là des va-nu-pieds tribaux qui partaient à l'assaut avec des couteaux, des épées, des sabres et des poignards, aucun ne disposant d'un fusil, à quelques exceptions près. Désormais, ils arboraient les fusils les plus modernes et avaient du matériel en abondance. Quant aux soldats qui n'avaient auparavant que trois canons d'un vieux modèle obsolète, ils disposaient désormais de l'artillerie lourde la plus sophistiquée, des mitrailleuses et du matériel de transport. C'était comme si un dessein divin avait conduit les Anglais à avoir les meilleures armes et nos soldats les plus mauvaises, et que les moudjahidin avaient acheté leurs nouvelles armes au prix fort, avec plus de six cents âmes pures à qui Dieu a assuré qu'elles auraient le paradis, mais qui ne partirent pas vers Lui avant d'avoir éliminé des milliers d'Anglais, et c'est bien là ce qui distingue ceux qui font confiance à Dieu.

À l'issue de cette bataille, le moral des tribus était au plus haut. Leur volonté de se battre n'avait d'égal que leur courage. Les soldats étaient subjugués par l'aura de l'ayatollah qui les conduisait vers la mort en amoureux de leur sort. Leur confiance semblait inébranlable, et leur foi inaltérable. Beaucoup pleuraient et se lamentaient de ne pas avoir réussi à atteindre le degré du martyr. On pouvait voir sur le visage de celui dont les enfants ou les parents avaient été tués lors de la bataille l'éclat rayonnant de la plus grande joie, que ne connaissait pas celui qui n'avait pas perdu un enfant. À la vérité, les hommes des tribus manifestaient dans toutes leurs actions et leur comportement les qualités qui avaient été celles de l'armée islamique à l'aube de



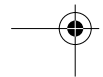
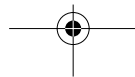
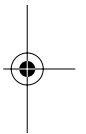
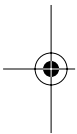


l'islam. Chacun portait un sac dans lequel se trouvait un peu de riz ou de farine dont il consommait chaque jour une petite quantité. La majorité d'entre eux se contentaient de cette nourriture, et rares étaient les chefs qui pouvaient accompagner cette farine d'un peu de mélasse ou de dattes séchées. Je me souviens que des hommes des tribus dont les sacs de riz étaient vides se mirent à danser en chantant une *hōsa* : *Yâ djarâbî tûîn, wâna shbîdî* ! c'est-à-dire « Ô mon sac, tu gémiss d'être vide de ton riz, mais que faire si je ne peux plus te remplir » ! L'ayatollah s'appliquait à manger ce que mangeaient les tribus. Nous avons tout fait pour l'en dissuader, mais c'était peine perdue, et chaque fois que nous venions vers lui avec de la bonne nourriture, il la distribuait aux moudjahidin autour de lui et mangeait comme n'importe lequel d'entre eux.

À ce moment, mon oncle, Cheikh Râdî – que Dieu le garde ! –, arriva. On lui fit une grande réception. Plusieurs maisons l'accueillirent en grande pompe puis il alla sur le champ de bataille, pour s'incliner sur les tombes des martyrs tombés au combat*, ce qui renforça la conscience islamique des tribus au point que l'un de leurs hommes dit : « Comme ils sont heureux ces martyrs qui reçoivent la visite des ulémas, comme nous souhaiterions être à leur place et être bénis de leurs mains ! Mais, hélas ! nous n'avons pas eu cette chance. » Ensuite, de nombreux chefs de tribus vinrent se presser autour de lui. Le nombre et la ferveur des tribus autour de lui lui interdisaient tout mouvement, et l'ayatollah fut obligé d'intervenir lui-même pour dégager son frère. Après tous ces événements, heureux et malheureux, ils purent tous deux quitter Ahwâz. Nous pressâmes notre allure pour revenir dans la grande plaine marécageuse entre 'Amâra et Huwayza. Nous avons passé plus de quatre mois à Ahwâz et dans sa région.

Les tribus n'attendaient qu'une chose : affronter à nouveau les Anglais pour devenir martyrs. Le martyre devint même plus noble à leurs yeux que la conquête du terrain, de telle sorte que l'ayatollah dut rappeler à certains d'entre eux qu'ils devaient vaincre, mais aussi revenir sains et saufs. Les Anglais furent

* Et ce fut là aussi sa dernière action.

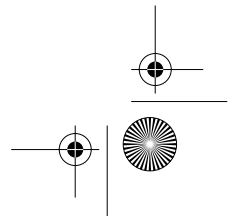
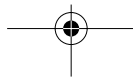
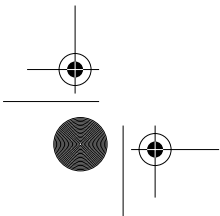
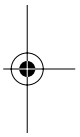
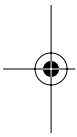


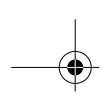


informés de la soif de combattre des tribus. Ils surent que l'ardeur du chef coulait dans les veines de ses hommes et que le chef de cette armée était l'ayatollah al-Khâlisî dont ils connaissaient la réputation. En conséquence, ils s'abstinrent de toute sortie dans notre direction. Nous ne cessions de les attaquer sur ordre de l'ayatollah et sous son commandement, mais nous ne vîmes pas un chat sortir de leurs camps pour se porter à notre rencontre.

L'ayatollah décida d'encercler Nâsiriyya et d'y faire le siège des Anglais avec une partie de ses forces, et de marcher avec d'autres forces sur Tannûma, face à Basra. Lorsque Ghadbân sut cela, il prit conscience qu'il n'aurait plus aucune influence si al-Khâlisî mettait son plan à exécution. Il chercha alors à corrompre les tribus pour empêcher l'ayatollah de réaliser son objectif et réussit à convaincre le commandant de l'armée de distribuer de l'argent aux chefs de tribus pour qu'ils le répartissent entre leurs hommes. Et comme c'était aux frais du commandant, il pouvait donner de quoi acheter mille armes aux chefs de tribus et écrire sur son registre qu'il en avait donné pour deux mille, dont la moitié de sa poche. Puis Ghadbân réunit les chefs de tribus, s'engageant auprès d'eux à trouver suffisamment d'argent avant de traverser la rivière Kârûn et le début du siège de Nâsiriyya. Ce qu'il ne savait pas, c'est que les chefs de tribus avaient déjà conclu un pacte avec moi et que je fus informé de ce qui se passait. Ghadbân envoya aussi une escouade de ses hommes vers les terres de son cousin, Jawî al-Mizbân, qui était à 'Amâra, dans l'intention d'en prendre possession, mais cette diversion suscita la confusion chez les tribus qui étaient stationnées à Qurna. Ces actions provoquèrent la colère de l'ayatollah. Il m'ordonna d'empêcher le commandant de suivre Ghadbân, ce que je fis. Mais le commandant ne renonça pas immédiatement. Il regretta assez vite son erreur et me demanda des renforts pour combattre Ghadbân, ne voyant pas d'autre moyen pour mettre fin au double jeu du chef des Banî Lâm). Nous avons alors entrepris de parler aux chefs de tribus, mais le mal était fait : tous étaient aveuglés par la cupidité et exigeaient de l'argent.

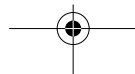
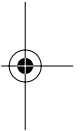
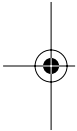
Peu après, le commandant arriva avec des dizaines de milliers de livres et demanda à l'ayatollah de les répartir entre les tribus.

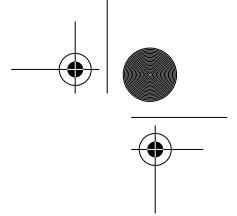




Celui-ci s'y refusa catégoriquement, lui disant : « Je vois une cause de dissolution de cette armée dans tout cet argent. Les Anglais ont plus d'argent que nous, et si nous voulons les combattre par l'argent, ils nous vaincront. Si nous voulons les vaincre, nous devons utiliser les armes qu'ils n'ont pas : raffermir la doctrine de la foi parmi les musulmans et les inciter à demander ce que Dieu veut, en faisant la guerre à Ses ennemis et en se détournant des profits terrestres. »

Le commandant fut en apparence convaincu par cet argument, mais la cupidité s'était déjà emparée de lui. Il se dirigea vers Sayyid Muhammad, le fils de Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî, et le convainquit de distribuer l'argent parmi les chefs de tribus. Mais l'ayatollah apprit la duplicité du *sayyid* et lui interdit d'obéir à l'ordre du commandant, le rendant responsable de la corruption qui pouvait en résulter. Le *sayyid* résista aux pressions, durant deux ou trois jours, puis il se laissa convaincre et distribua l'argent, faisant peu de cas de l'indignation des moudjahidin. En effet, chaque chef de tribu en prit une part, persuadé que le chef de la tribu voisine avait pris plus que lui. Le soupçon et la jalousie gagnèrent chacun d'entre eux. Il faut ajouter que les chefs de tribus ne distribuèrent pas l'argent reçu aux autres membres de la tribu, ces derniers se défièrent de leur chef et commencèrent à s'écharper et à quitter le champ de bataille, non sans avoir encerclé la tente de Sayyid Muhammad en lui chantant la phrase (*hōsa*) : *Yâ Sîd Muhammad, mâ ntûnâ* ! (« Ô Sayyid Muhammad, nos chefs ne nous ont pas donné ce que tu leur as donné ».) Et *Yâ Sîd Muhammad, zammôhen* ! (« Ô Sayyid Muhammad, ils ont caché l'argent ») ! Face à ce désastre, le commandant se réfugia auprès de l'ayatollah al-Khâlisî. Il m'apprit le jeu que menait Ghadbân et me demanda l'autorisation de l'expulser du champ de bataille. Je transmis la proposition à mon père, mais il s'y opposa, car il voulait lui-même relever le défi. Il prit son cheval et fit la tournée des tribus, animé de ses hautes valeurs islamiques. Il constata vite que la réforme des comportements était subordonnée à la démission du commandant et m'ordonna de l'écrire à Sulaymân al-'Askarî, ce que je fis. En conséquence, le mauvais et stupide commandant fut démis de ses fonctions. Il s'agissait de Tawfîq al-Khâlidî, qui est devenu ministre de l'Intérieur de l'Irak après





l'occupation anglaise et que les patriotes ont tué pour sa trahison – que Dieu le maudisse⁷⁵ !

Un nouveau commandant des forces d'Ahwâz fut nommé, Muhammad Pacha al-Dâghestânî⁷⁶, un proche du sultan Abdülhamîd et neveu de Shiblî Pacha qui combattit les Russes au Daghestan pendant de nombreuses années. Al-Dâghestânî avait le grade de général d'armée ; avant la guerre, il avait eu avec l'ayatollah des contacts positifs à Bagdad et à Kâzimayn.

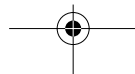
À l'arrivée de Muhammad Pacha, l'ayatollah m'ordonna de lui écrire en détail ce qui s'était passé, de lui dresser un tableau de la situation des moudjahidin et de l'informer du plan qu'il avait échaufaudé pour encercler Nâsiriyya, d'un côté, et marcher sur al-Muhammara et Tannûma de l'autre. Lorsque je lus la lettre à Muhammad Pacha, il en fut étonné : « Je n'aurais jamais pensé qu'un ayatollah puisse sortir diplômé d'une école de guerre. » Je lui répondis : « En vérité, il n'est pas diplômé d'une école de guerre. » Il fut encore plus perplexe : « Je ne pensais pas qu'un homme qui ne sort pas diplômé d'une école de guerre puisse échaufauder de tels plans. » Après avoir pris connaissance de tout ce que je lui avais écrit sur ordre de mon père, il donna son approbation, sans ajouter la moindre modification.

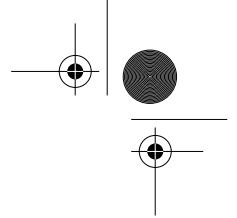
L'ayatollah entreprit alors de mettre son plan à exécution. Pour préparer la traversée du fleuve Kârûn et l'encercllement de Nâsiriyya, il convoqua les chefs de tribus Rabî'a et des confédérations alliées, les al-Bâwiyya et certains chefs des tribus Ka'b⁷⁷ et d'autres. Tous partirent mettre leurs hommes en ordre de bataille. Des tribus de Nâsiriyya se rapprochaient de la ville et une partie

75. Réputé pour ses tendances anti-chérifiennes et pro-britanniques, Tawfiq al-Khâlidî fut tué en 1924, en fait par un homme de main de Nûrî Sa'îd, le futur politicien inamovible de la monarchie hachémite, qui voyait en lui un rival, ce qui permet de dater l'écriture de ce texte postérieurement, mais avant la mort de l'ayatollah al-Khâlisî le 5 avril 1925 (l'auteur parle encore de son père comme s'il était en vie). Une période où Cheikh Muhammad était en Iran, probablement dans sa prison de Khvâf, près de la frontière avec l'Afghanistan.

76. Muhammad Pacha al-Dâghestânî avait été nommé gouverneur de Bagdad le 10 septembre 1913, fonction qu'il occupa jusqu'au 18 janvier 1914. Il fut ensuite nommé commandant de l'armée tribale irakienne et fut tué au combat en 1916 lors du siège de Kût.

77. Les Ka'b sont une confédération tribale arabe chiite, base de l'émirat d'Arabestan dirigé par Cheikh Khaz'al, qui était parfois appelé l'« émirat des Ka'b ». Ils sont le plus grand groupe tribal arabe en Iran.





des soldats s'apprêtait à traverser le Kârûn avec l'accord de ces tribus lorsque nous apprîmes que l'armée se préparait à faire sa retraite avec ses canons et son artillerie. Sur le coup, nous n'y avons pas cru. Mon père m'ordonna d'aller voir Muhammad Pacha afin de m'assurer de la réalité des faits. Je montai sur mon cheval et me hâtai. À mon arrivée, je découvris le spectacle d'un camp tout affairé à déménager son matériel vers l'arrière. Muhammad Pacha errait parmi ses soldats, comme perdu. Quand il me vit, l'émotion le submergea. Il ne put retenir ses larmes et commença à me dire : « Les forces de Shu'ayba ont été vaincues, l'offensive a échoué et Sulaymân al-'Askarî a été tué. J'ai reçu l'ordre de nous replier vers 'Amâra. »

La bataille de Shu'ayba et le suicide de 'Askarî Bey

Lorsque la décision avait été prise d'encercler Basra sur trois côtés, nous nous étions dirigés, au service de l'ayatollah, vers Ahwâz, tandis que les ulémas, ainsi qu'un régiment de soldats, étaient partis pour Qurna. Sulaymân al-'Askarî ordonna alors de conduire les tribus, qui s'étaient soulevées pour la bataille qui s'annonçait, vers Shu'ayba, à l'arrière de Basra. Toutes les tribus prirent donc la direction de Shu'ayba tandis que le commandant envoyait les renforts de l'armée rejoindre les tribus, si bien que le nombre de combattants sur ce front dépassa vite les cent mille. Ces combattants brûlaient du désir de passer à l'offensive, mais Sulaymân al-'Askarî était alors occupé à se soigner à Bagdad après sa blessure à la bataille de Qurna. Il remit à plus tard l'ordre de passer à l'offensive parce qu'il voulait lui-même diriger les opérations. Durant trois longs mois, les combattants durent donc patienter sur les trois fronts. Tous supportaient très mal ce piétinement et cette attente. Des différends éclatèrent entre tribus et il s'en fallut de peu que la majorité d'entre elles ne revienne vers ses terres.

Après trois mois, Sulaymân al-'Askarî sortit de l'hôpital, mais il était handicapé et ne pouvait marcher. Il arriva en diligence à Shu'ayba où il resta la plupart du temps. Lorsque vint enfin l'ordre d'attaquer les positions anglaises, les tribus passèrent à l'offensive de tous côtés. Mais les fortifications anglaises avaient eu le temps de s'implanter et de se doter d'une capacité de feu toujours plus



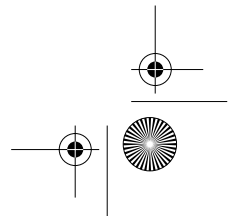
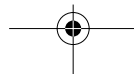
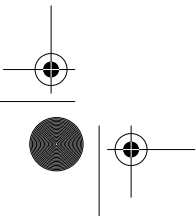
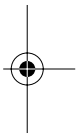
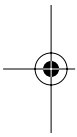
grande. Et chaque fois que les tribus passaient à l'attaque, elles subissaient des pertes croissantes face à des fortifications et des lignes de défense que les Anglais avaient eu tout loisir de renforcer durant cette interminable période. L'offensive des tribus et des soldats dura trois jours jusqu'au moment où, exténués et à bout de forces, ils furent incapables du moindre mouvement ordonné.

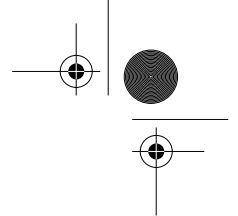
C'est alors que les Anglais attaquèrent les musulmans, qui étaient au comble de la fatigue et de la démoralisation, et ne leur firent pas de quartier. Les musulmans n'avaient plus de positions de repli fortifiées où se réfugier et n'eurent d'autre échappatoire que la fuite. Ils connurent une défaite totale, n'ayant plus d'autre pensée que de rejoindre les maisons et les terres qu'ils avaient quittées. Très vite, il ne resta plus aucun membre des tribus, Sulaymân al-'Askarî avait vainement tenté de les arrêter dans leur fuite. La débandade était générale, les soldats se dispersant dans toutes les directions. Sulaymân al-'Askarî assista au désastre, lui qui était certain de reconquérir Basra : il s'était illusionné sur l'avantage décisif de la supériorité numérique de ses troupes, comme s'il n'avait aucune expérience de la façon de mener une guerre, à une époque où le nombre de combattants ne signifie pas la force militaire s'il ne s'accompagne pas d'un équipement moderne.

Sulaymân al-'Askarî perdit tout espoir et se tira une balle dans la tête. Il mourut sur le coup. Les Anglais constatèrent soudain l'absence d'artillerie lourde face à eux et en déduisirent qu'il n'y avait plus de chef militaire de l'autre côté. Mais il leur était difficile de progresser en avançant de ce côté car les voies de communication étaient incertaines et distantes de leurs bases arrière. La défaite ne se limita pas au suicide du commandant. Y moururent aussi deux des plus nobles ulémas d'Irak qui étaient sur le champ de bataille, Sayyid Muhammad Sa'îd Habbûbî, un uléma de Najaf, et Cheikh Bâqer Haydar, originaire de Sûq al-Shuyûkh⁷⁸. Que Dieu les bénisse et soit content d'eux !

Après le drame de Shu'ayba, le remplaçant de Sulaymân al-'Askarî craignait que les Anglais n'avancent de ce côté et qu'ils ne coupent les forces stationnées à Qurna et à Ahwâz de Bagdad. Aussi décida-t-il de prendre des positions défensives devant

78. Sûq al-Shuyûkh est une petite ville dans le Bas-Euphrate, à une trentaine de kilomètres au sud de Nâsiriyya, le centre des Muntafik.





Qurna, car les voies de communication étaient plus faciles. Pour cela, il ordonna de ramener les forces d'Ahwâz à 'Amâra. La situation s'inversait : les combattants qui étaient prêts à passer à l'offensive durent se résoudre à la retraite. Je pense, toute chose appartenant à Dieu, que, si al-Khâlisî avait été à Shu'ayba, cette cuisante défaite ne se serait pas produite.

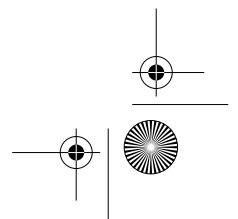
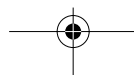
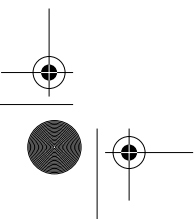
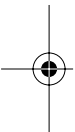
Ce qui survint à Ahwâz après la bataille de Shu'ayba

Lorsque Muhammad Pacha eut fini de me rendre compte de la situation à Shu'ayba, je revins vers l'ayatollah qui déclara : « Abandonner aux mains de l'ennemi les tribus qui nous ont fait confiance et qui se sont mobilisées à notre appel est une trahison sans nom et une issue inacceptable. Dis au Pacha qu'il faut que nous restions sur nos positions défensives et que, si les voies de communication avec Bagdad sont coupées, nous nous en sortirons en lançant des actions de guérilla (*çeta*⁷⁹). »

Je transmis ces paroles à Muhammad Pacha qui entra dans une grande colère. Il justifia les faits en soutenant, sans vouloir en démordre, qu'il était préférable de faire retraite pour sauver les musulmans, plutôt que de maintenir des positions indéfendables. Et il me chargea de prendre une grande somme d'argent – plus de dix mille livres – pour convaincre les tribus de se retirer, car elles lui avaient manifesté leur opposition, à tel point que leurs chefs vinrent me voir, alors que j'étais chez Muhammad Pacha, et qu'ils menacèrent : « Si le Pacha a décidé de la retraite, alors reprends-lui les canons et les mitrailleuses que nous avons payées de notre sang en les prenant aux Anglais. » Le Pacha prit peur et m'implora de calmer les tribus, ce que je fis.

Je revins à nouveau vers mon père et l'informai des paroles du Pacha. Il déclara alors : « Si la retraite se révèle plus sûre pour préserver ce pays islamique, ce n'est pas une trahison. Pour les tribus, il faut les convaincre et les calmer par des conseils et des sermons, mais pas par l'argent. Rends l'argent que t'a offert le Pacha. » Et il ordonna de préparer la retraite et de faire rentrer vers leurs terres des tribus qui avaient traversé le Karûn pour nous rejoindre.

79. Mot turc désignant une guerre irrégulière ou de guérilla.



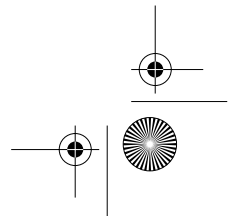
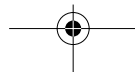
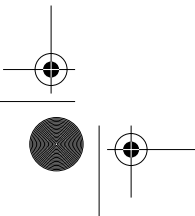
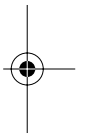
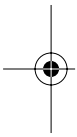


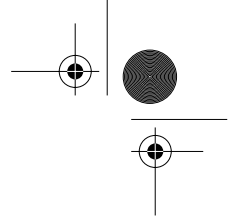
C'est alors qu'arriva un envoyé de Muhammad Pacha qui voulait payer grassement l'ayatollah pour organiser la retraite. Il refusa l'argent, malgré sa situation financière délicate, et certains de ses compagnons lui dirent : « Tu aurais pu prendre une partie de ce qui t'a été proposé pour aider la retraite de nos combattants. » Il répondit avec colère : « Je ne corromps pas mon action par de l'argent, si Dieu le veut. » Et il partit avec ses frères, l'aîné et le plus jeune⁸⁰, ainsi que moi à leur service.

Alors que nous progressions dans la grande plaine marécageuse, nous entendîmes le bruit des canons du côté des Banî Turuf. Mon père fit une halte, dans l'attente de plus amples nouvelles sur ce qui se passait. Le lendemain, il fut informé en détail des événements que nous résumerons ici comme suit. Lorsqu'ils avaient appris le retrait de l'armée, les Anglais étaient sortis de leurs retranchements et avaient investi les villages des Banî Turuf, qui habitent des maisons de roseaux sur les deux rives du Karkha. Ils avaient dirigé leurs canons vers les habitations et avaient ouvert le feu, brûlant tout, les maisons, les femmes, les vieillards et les enfants. Tout ce qu'on pouvait tuer fut tué, et tout ce qu'il y avait à incendier fut incendié sans retenue. Pour échapper au feu, beaucoup se jetèrent dans le Karkha et s'y noyèrent. On retrouva leurs corps sans vie, leurs habits calcinés loin de leurs maisons brûlées. De nombreuses mères jetèrent leurs enfants dans le Karkha et ne comprirent leur geste qu'une fois le feu éteint. Parmi elles, il y avait l'épouse de Cheikh 'Asî, le chef des Banî Turuf. Elle s'était jetée à son tour dans la rivière lorsqu'elle prit conscience qu'elle avait mis son enfant dans l'eau. Beaucoup de ceux qui réchappèrent de cet enfer furent vers la grande plaine marécageuse avec la plupart des chefs des Banî Turuf.

S'en remettant à la volonté de Dieu, al-Khâlisî reprit sa marche. Plus que tout autre, il était bouleversé. Nous arrivâmes à Sûq al-Sawâ'ad, sur la rivière Misharrah, où il fit une halte. Al-Khâlisî n'avait alors d'autre souci que de défendre l'Irak et de se venger des Anglais. Muhammad Pacha arriva à ce moment et eut un entretien en tête à tête avec lui dans un lieu dit Khor'ubayd. Un officier parla à l'ayatollah de la retraite, qu'il justifiait par la supé-

80. Il s'agit de Cheikh Râdî, le plus jeune, et de Cheikh Sâdeq, le plus âgé des trois frères, Cheikh Mahdî étant le second.



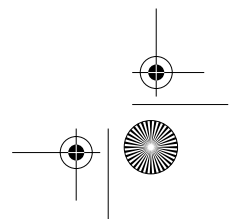
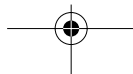
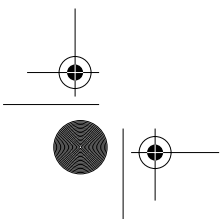
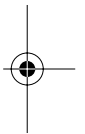
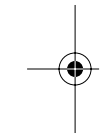


riorité des forces anglaises. L'ayatollah demanda : « Vers où nous retirons-nous ? » Il dit : « Vers Kût. » L'ayatollah poursuivit : « Et si les Anglais nous suivent, vers où nous retirerons-nous ? » L'officier dit : « Vers Bagdad. » L'ayatollah insista : « Et si les Anglais nous suivent ? » L'officier dit : « Vers Mossoul. » L'ayatollah lui demanda : « Et s'ils nous suivent encore ? » L'officier répondit : « On se retirera. » L'ayatollah lui dit : « Et s'ils nous suivent jusqu'à l'autre bout du pays, que ferons-nous ? » L'officier dit : « Nous serons ou bien faits prisonniers ou bien tués. » Et al-Khâlisî déclara alors : « S'il en est ainsi, il vaut mieux être fait prisonnier ou être tué ici, sans avoir à supporter la honte de la défaite et la disgrâce de la fuite. »

Quand Muhammad Pacha comprit la détermination de l'ayatollah à se défendre, il le reçut à nouveau, lui demanda son avis et l'informa de ses intentions. L'ayatollah demanda que le gouvernement ottoman continue à agir en coordination avec les tribus, et le commandant acquiesça. Al-Khâlisî quitta ensuite Sûq al-Sawâ'ad avec ses deux frères et son fils pour rejoindre 'Amâra où ils s'installèrent. L'ayatollah désirait ménager son frère qui était fatigué. Arrivé à 'Amâra, il consacra son temps à écrire aux chefs des tribus qui avaient déserté le champ de bataille, avant de se disperser, et contre lesquelles le gouvernement ottoman avait un fort ressentiment. La réponse arriva vite : tous accueillirent son appel avec ferveur et se mettaient sous ses ordres.

L'ayatollah occupé à la défense de 'Amâra

Ces chefs de tribus, craignant la réaction du gouvernement, préférèrent rester en dehors de 'Amâra. Après l'arrivée d'une garnison sous les ordres de 'Uraybî Pacha, il se confirma qu'ils ne pouvaient pas rentrer à 'Amâra. Mon père m'envoya les chercher en dehors de la ville afin que personne ne leur interdise d'entrer et je leur dis : « Entrez avec vos armes ! » Malgré l'étonnement que suscita chez eux mon invitation, ils en furent très heureux et me suivirent. Chaque fois que je croisais un gendarme ou tel autre de la garnison, je lui disais : « Ces hommes sont sous les ordres de 'Uraybî Pacha et que personne ne leur porte atteinte ! » Ils ne cessaient de s'étonner, mais ils surent ainsi que le gouvernement avait déjà pardonné à leurs chefs. Lorsqu'ils parurent s'en remettre à moi, l'ayatollah leur ordonna de



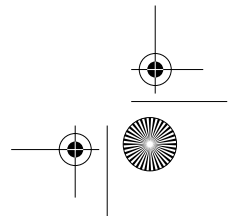
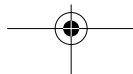
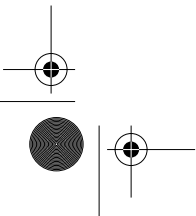


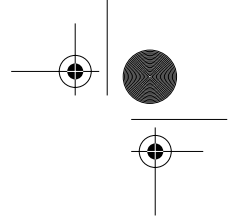
préparer leur tribu à défendre la ville. Il leur dit que 'Uraybî Pacha serait présent dans 'Amâra et que personne ne devait avoir peur. Puis on informa 'Uraybî de la nouvelle situation et il en fut rassuré. Il fit son entrée à 'Amâra, alors que les habitants de la ville proféraient contre lui menaces et insultes, l'accusant de trahison.

Mais l'ayatollah interdit aux gens de l'offenser, et 'Uraybî se plia à tout ce qu'il avait ordonné. Il s'excusa en disant qu'il était décidé à faire confiance aux tribus pour la défense de la ville, mais que le gouvernement l'avait accusé d'agir sur instigation des Anglais, contre toute évidence. Il s'était alors présenté devant les ulémas pour se justifier, qui l'avaient accusé à leur tour : « J'ai vu l'insistance des deux parties à m'accuser et les gens me lancer des insultes au visage et salir mon honneur. Il est vrai que j'ai envoyé aux Anglais un émissaire qui les a informés de ce qui se passait. Puissent mes supplications arriver jusqu'à toi pour m'excuser d'avoir fait ce que j'ai fait. Je suis maintenant à 'Amâra. Je me repens de mon action et j'accepte bien volontiers de conduire toutes les tribus sur le champ de bataille. » Il prit une lettre de l'ayatollah attestant son innocence et l'envoya, par l'intermédiaire de son fils, à Muhammad Pacha, qui en accepta le contenu et le fit savoir. L'ayatollah lui promit, pour sa part, de lui accorder le bénéfice de sa confiance pour dix ans et de faire en sorte que le gouvernement l'amnistie. Il lui écrivit une lettre dans ce sens et 'Uraybî en fut très heureux. L'ayatollah agit de même avec la plupart des tribus.

Pendant qu'il était à 'Amâra, al-Khâlisî apprit l'arrivée de Nûr al-Dîn Bey⁸¹ dans la ville et sa nomination en tant que commandant en chef des forces irakiennes. Il lui envoya un long télégramme très détaillé où il lui révélait la situation de 'Amâra, ainsi que celle des tribus et des forces stationnées face à Qurna. Il le pressait de venir sur le champ de bataille, car il n'y avait plus de chef qualifié pour diriger les soldats, et le mettait en garde contre les conséquences de son retard. Nûr al-Dîn nous répondit en demandant de tenir notre position défensive, promettant de venir le plus rapidement possible.

81. Nûr al-Dîn Bey fut nommé gouverneur de Bagdad et commandant en chef des forces irakiennes le 28 septembre 1915. Il sera l'artisan des uniques victoires ottomanes contre les Anglais, d'abord à Salmân Pâk (1915), puis à Kût (1916).





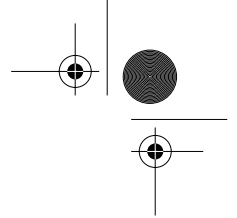
Al-Khâlisî ne ménageait pas sa peine pour préparer les forces au combat. Il s'y consacrait nuit et jour, mais le désespoir et l'inquiétude commencèrent à envahir la ville. C'est alors que son frère vint le voir et qu'il lui parla de revenir à Bagdad. Comme il lui disait qu'il risquait d'être tué ou fait prisonnier, l'ayatollah lui répondit : « C'est pour cela que nous avons quitté nos maisons. » Son frère désespéra de le convaincre. L'ayatollah lui dicta une lettre attestant sa demande de retour où il ajouta qu'il refusait lui-même de partir. Son frère prit la lettre. Il était décidé à retourner à Kâzimiyya et l'ayatollah m'ordonna de lui faire préparer un bateau qui le conduise vers Bagdad, ce que je fis. Son frère lui fit ses adieux et partit. Avant lui, son frère cadet, Cheikh Muhammad Sâdeq, l'avait déjà quitté et était retourné à Bagdad*. Quant aux ulémas qui étaient avec lui à Ahwâz, ils s'étaient dirigés vers Kût par voie de terre sans passer par 'Amâra. Il resta seul dans la ville, avec moi à son service, occupé à préparer la défense de la ville et à renforcer l'armée stationnée devant Qurna.

L'offensive contre l'armée de Qurna

Mais les Anglais ne lui laissèrent pas de répit. Ils eurent vite fait de lancer une offensive contre cette armée. Ils l'anéantirent et s'emparèrent de 'Amâra alors que l'ayatollah était dans la ville.

Voici le résumé de ces événements. Une fois consolidées leurs positions à Shu'ayba et à Huwayza, les Anglais avaient dirigé leurs

* Ainsi, ils étaient tous deux revenus, manifestant leur incapacité, leur faiblesse et qu'ils n'avaient pas la détermination et la persévérance qui habitaient l'ayatollah dont ils n'atteignaient pas la hauteur d'âme ni l'éthique – Que Dieu lui accorde sa compassion. Cette âme divinement inspirée s'est incarnée en la personne d'un homme, mais eux étaient incapables d'aider l'ayatollah dans la moindre action. Ils étaient surtout préoccupés par leur propre personne et leurs propres affaires et, constatant cela, il leur permit de revenir chez eux à Kâzimiyya, bien que, s'ils étaient restés, cela aurait été bénéfique pour eux. Ils n'ont pas su s'opposer à la corruption, à l'égoïsme et à la malice de l'ennemi, mais ils n'ont pas ouvert une porte pour le retour des autres ulémas. Lorsque j'ai appris que mon père avait été tué à la guerre [le copiste est le fils de Cheikh Sâdeq al-Khâlisî], j'ai été très heureux qu'il ait réussi à atteindre le martyre qui est l'extrême degré de l'adoration et ce qu'il y a de plus élevé dans le bonheur. Avant cela, il était revenu vers nous, et, comme j'avais beaucoup regretté son départ, je l'avais longuement blâmé. Je m'étais abstenu de venir à son assemblée, car je continuais à considérer sa fuite comme incompatible avec la vénération que lui portaient les gens. Puisse-t-il avoir corrigé son attitude pour que l'ordre de Dieu soit exécuté de façon effective (le copiste).



regards vers les forces stationnées face à Qurna et avaient décidé de les attaquer. Ils passèrent à l'action rapidement de peur que l'arrivée dans la ville de l'ayatollah avec ses forces ne leur rende la tâche plus difficile. Ils attaquèrent la ville au moment où al-Khâlisî se trouvait à 'Amâra et où ses forces n'étaient pas encore prêtes ; de plus, le commandant, Hilmî Bey, brillait par son ignorance des techniques de la guerre. Après que les Anglais eurent anéanti son avant-garde, il désespéra de pouvoir organiser toute résistance et décida de battre en retraite. Il rassembla en urgence ses canons et ses armes sur des bateaux de commerce, qui ne pouvaient pas aller très vite du fait de la pénurie de charbon. Les militaires y embarquèrent. Les Anglais les poursuivirent en leur faisant subir le feu nourri de leurs canons et les firent facilement prisonniers. Hilmî Bey avait fait taire ses canons d'un signe de la main pour tenter de les cacher dans les bateaux de commerce. De nombreux moudjahidin, soldats et ulémas purent cependant s'enfuir ; ils furent accueillis par les membres des tribus qui leur volèrent tout ce qu'ils avaient, conformément à leur habitude.

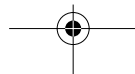
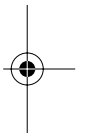
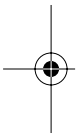
L'ayatollah apprit la nouvelle depuis 'Amâra. Nous voulions sortir de la ville, mais il s'y refusa, affirmant : « Je ne veux pas que notre sort soit celui des ulémas basés face à Qurna et dont nous n'avons plus de nouvelles. » Ces ulémas s'étaient enfuis vers le Gharrâf⁸² par la route de la Jazîra sans passer par 'Amâra et nous ignorions leur sort. Il s'agissait de Sayyid Mahdî Haydar, de Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî, de Sayyid 'Alî Dâmâd, de Sayyid Mustafa al-Kâshânî, de Sayyid 'Abd al-Razzâq al-Helû⁸³, de leurs enfants et de leurs compagnons.

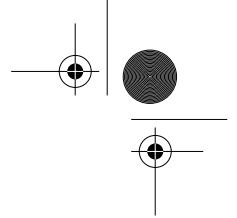
La chute de 'Amâra aux mains des Anglais

Après la bataille de Qurna, l'ayatollah al-Khâlisî entreprit d'organiser la défense de 'Amâra. Mais les Anglais nous surprirent avant même que nous ayons pu faire quoi que ce soit. Ils occupèrent la ville au coucher du soleil. Lorsque nous entendîmes le bruit des canons dans la ville, je dis à l'ayatollah : « Prépare-toi à voyager. » Il me demanda : « Pour aller où ? » Je lui dis : « Vers

82. Rappelons que le Gharrâf est une rivière qui coule du sud au nord, irriguant la Jazîra entre Euphrate et Tigre. Il se jette dans le Tigre à la hauteur de Kût.

83. Sayyid 'Abd al-Razzâq al-Helû est un uléma de Najaf qui avait conduit un important groupe de moudjahidin dans le Bas-Euphrate.



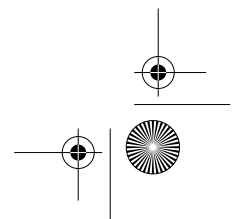
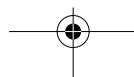
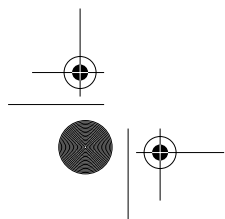
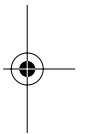
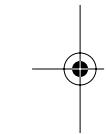


l'Inde, parce que les Anglais sont rentrés dans 'Amâra⁸⁴. » Et il répondit : « Je suis à Dieu et à Dieu je retournerai. Je préfère être en Irak et libre, plutôt que d'être en Inde et prisonnier. Cela, même si je suis incapable de défendre le pays. »

Les Anglais entrèrent dans 'Amâra et firent prisonniers tous les soldats et les fonctionnaires qui s'y trouvaient, de même qu'ils firent main basse sur tout ce qu'il y avait à voler. Certains chefs de tribus vinrent vers l'ayatollah et lui demandèrent de fermer la porte de sa maison afin que les Anglais puissent le reconnaître. Il s'y refusa, disant : « Je ne ferme pas la porte de ma maison par peur du mécréant – puisse Dieu ne pas lui indiquer son chemin vers moi ! Je ne m'abaisserai pas devant lui tant qu'il ne m'aura pas pris. » Et il promit aux chefs de tribus qu'il saurait se défendre si les Anglais avaient de mauvaises intentions à son égard. Nous livrâmes toutes les armes en notre possession aux chefs de tribus. Nous restâmes à 'Amâra huit jours, nous attendant à être faits prisonniers à chaque instant. Il ne nous restait plus d'argent et les gens nous avaient quittés par peur des Anglais.

Le neuvième jour après l'entrée des Anglais dans 'Amâra, nous avons changé de vêtements et sommes sortis séparément, moi et mon serviteur d'abord, puis, une heure plus tard, l'ayatollah avec son serviteur. Ceux qui étaient avec nous sortirent de la même façon, par groupes de deux ou seuls, avant de nous retrouver à deux parasanges de 'Amâra, où nous attendaient des membres des Al Darrâj qui allaient nous conduire à Kût. Nous pûmes nous rassembler, méconnaissables sous nos déguisements, et nous apprîmes que Muhammad Pacha avait fui avec ses soldats par la route terrestre vers Kût à la nouvelle de la chute de 'Amâra. Pressant notre marche, nous pouvions voir sur notre route les moudjahidin et les soldats, pieds nus et dépenaillés ou même nus, errer dans la steppe, le regard rempli d'épouvante et ne sachant vers où fuir. Beaucoup d'entre eux tombèrent victimes des tribus qui, dévorées par la cupidité, les tuèrent pour les dépouiller. On pouvait apercevoir ici et là des cadavres entièrement nus. On nous informa par la suite que des sauvages, parmi les tribus, éventraient les soldats,

84. Cheikh Muhammad tente de plaisanter avec son père, mais sa plaisanterie tombe visiblement à plat. 'Amâra tomba le 4 juin 1915.





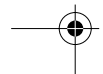
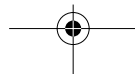
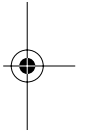
s'imaginant qu'ils avaient avalé leur argent, et le gardaient dans leurs intestins.

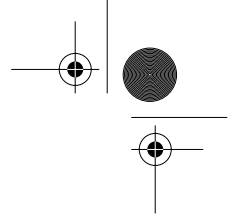
L'ayatollah sort de 'Amâra en direction de Kût

Nous contemplions ce désastre et ne pouvions rien faire, puisque nous étions nous-mêmes déguisés et que personne ne pouvait nous reconnaître. Deux hommes des Al Darrâj nous protégeaient, sur ordre de leur chef, contre les pillards ou la malveillance des tribus, mais sans savoir qui nous étions. Nous nous joignîmes aux moudjahidin ou aux officiers que nous croisions sur notre route.

Nous arrivâmes enfin à la maison de Jawî al-Mizbân, un chef des Banî Lâm, et passâmes la nuit chez lui. Il n'était pas dans sa demeure à ce moment-là, sinon il nous aurait reconnus. Terrassés par la fatigue, nous nous endormîmes. Des voyous s'imaginèrent alors que nous emportions beaucoup d'argent et nous envoyèrent un voleur qui tenta de nous dérober une sacoche. Un de nos domestiques le sentit et s'empessa de se saisir de lui. Mais le voleur lui donna un coup de poignard au cou et le domestique cria : « Ah ! Je suis mort ! » Plongé dans un sommeil profond, la voix du domestique me réveilla. Pensant que c'était la voix de l'ayatollah, je me levai d'un bond, en proie à la plus grande frayeur, et me précipitai près de l'ayatollah. Je le trouvai sain et sauf, et le temps qu'il me rassure sur son compte, le voleur avait déjà fui. Nous nous occupâmes alors de soigner la blessure du domestique. Mais nous avons pris conscience que le danger que nous valait notre déguisement était grand et dévoilâmes aux gens qui nous étions. Ils vinrent pleurer et s'excuser pour ce qui était arrivé. Au petit matin, nous traversâmes le Tigre vers la rive où se tenait Fahd al-Ghadbân, l'un des chefs des Banî Lâm. Ayant appris l'arrivée de l'ayatollah, ils lui réservèrent un accueil chaleureux et Jawî vint s'excuser de ce qui s'était passé dans sa maison, implorant le pardon de l'ayatollah.

L'ayatollah resta là environ dix jours pendant lesquels il informa les tribus de ce qui se passait autour de 'Amâra. Puis, apprenant l'avancée des forces ottomanes, il leur demanda de se soulever contre les Anglais. Les tribus ayant répondu favorablement à son appel, il se dirigea vers Kût sur un cheval des Banî Lâm. En chemin, il croisa des bateaux anglais qui se dirigeaient





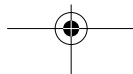
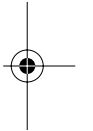
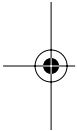
vers ‘Alî al-Gharbî, mais aucun affrontement ne se produisit, car leurs forces n’étaient pas suffisantes et, de notre côté, nous ne pouvions sérieusement nous attaquer à des cuirassés.

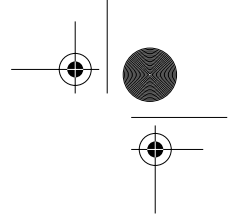
Nous poursuivîmes notre chemin au service de l’ayatollah. Chaque fois qu’il passait dans le territoire d’une tribu, il lui ordonnait de se mobiliser pour la guerre, promettant de revenir rapidement. Quand il voyait des moudjahidin ou des officiers en fuite, il demandait à les prendre avec nous, si bien qu’un nombre important d’entre eux se joignit à notre suite. Nous arrivâmes ainsi à Shaykh Sa’ad⁸⁵ (Sûq Jandîl) où nous trouvâmes de nouvelles forces stationnées sous la direction de Khalîl Bey et de Farîd Bey. Ceux-ci furent heureux d’apprendre l’arrivée de l’ayatollah, et annoncèrent la bonne nouvelle à Nûr al-Dîn Bey qui était déjà à Kût.

Le commandant en chef remuait ciel et terre chaque jour pour avoir des nouvelles de l’ayatollah et avait lancé tous ses services à sa recherche, craignant qu’il n’ait été fait prisonnier. Son télégramme nous parvint, bénissant l’ayatollah et remerciant Dieu de l’avoir sauvé. L’ayatollah me chargea alors d’aller au bureau du télégraphe militaire où je pus communiquer directement avec Nûr al-Dîn. Je lui présentai notre requête concernant l’envoi de canons et d’une petite garnison de soldats pour les adjoindre aux tribus qui se préparaient à attaquer ‘Amâra. Nous l’informâmes de l’état des forces anglaises dans la ville, comme nous avions pu en juger durant la période où nous nous cachions à ‘Amâra. À la suite des renseignements que nous lui avons fournis, Nûr al-Dîn émit le désir de voir l’ayatollah en personne à Kût pour lui parler d’une affaire de la plus grande importance, dont il ne pouvait rien dire par écrit, expliquant qu’il devait rester à Kût, du fait des tâches qui lui incombaient.

L’ayatollah partit immédiatement pour Kût. Partout, les gens manifestaient leur joie de la bonne nouvelle de sa venue. Nous arrivâmes à Kût où Nûr al-Dîn le reçut aussitôt. Le commandant en chef était engagé dans une tâche impossible car il ne restait plus rien des forces stationnées en Irak. Il n’y avait plus aucun soldat, semble-t-il, après l’effondrement des trois fronts destinés à

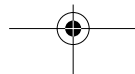
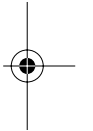
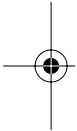
85. Shaykh Sa’ad est une bourgade à une soixantaine de kilomètres à l’est de Kût, en aval de cette ville.

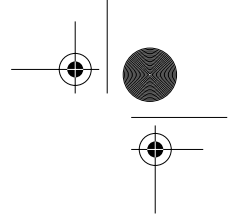




encercler Basra, où toutes nos forces s'étaient évanouies, car les chefs militaires avaient superbement ignoré ces fronts. Nûr al-Dîn avait trouvé de nouvelles forces et dressé des plans concrets et mûrement réfléchis pour défendre Kût. En fait, tout sortait de son imagination, ses prédécesseurs avaient été incapables de préserver des forces.

L'ayatollah s'émerveilla de l'habileté de Nûr al-Dîn et se plaignit auprès de lui de l'ignorance et de la lâcheté des chefs militaires des trois fronts. Nûr al-Dîn lui apprit qu'il était déterminé à les faire passer devant un tribunal militaire, quel que soit leur grade. L'ayatollah l'approuva. Il lui demanda à nouveau des canons et une garnison de soldats pour qu'ils aillent renforcer les tribus et attaquer 'Amâra, puis ajouta : « La reconquête de 'Amâra est nécessaire, même si la ville n'a pas un intérêt stratégique pour nous. Il faut donner un coup d'arrêt à l'offensive anglaise, pour avoir le temps de fortifier Kût et d'attendre l'arrivée de renforts militaires. » Nûr al-Dîn approuva la requête et demanda un délai pour mettre sur pied une garnison, car il ne disposait pas, à Kût, de soldats qu'il puisse envoyer à 'Amâra. Il demanda à l'ayatollah de profiter de sa halte à Kût pour lancer un appel aux tribus. L'ayatollah lui répondit : « Certaines d'entre elles ont déjà rejoint les Anglais, d'après ce que je sais, et je ne pense pas que nous puissions leur faire confiance pour cette bataille. Mon appel ne s'adressera qu'à celles dont je pense qu'elles l'entendent. » Nûr al-Dîn dit : « Des gens comme toi sont comme l'eau qui attaque et nettoie l'impureté et j'ai grand espoir que tu pourras remettre le corrompu sur le droit chemin comme tu renforces le vertueux. » Et l'ayatollah répondit : « L'eau attaque l'impureté et la nettoie si elle touche l'origine de l'impureté. Sinon, il n'y a ni nettoyage ni purification qui vaille, tant qu'elle s'en nourrit. » Alors Nûr al-Dîn déclara : « Je souhaite voir les tribus moi-même pour distinguer les vertueux des corrompus et vérifier si ce sont les erreurs politiques de mes prédécesseurs qui ont pu les pousser à se réfugier dans la corruption. » L'ayatollah lui dit : « Certaines d'entre elles, qui ont servi les Anglais, craignent de venir à Kût tant que je ne leur donnerai pas d'assurances. Mais je suis réticent à l'idée de les rassurer, puis que, nous ayant rejoints, tu les punisses, sans égard pour la garantie que je pourrais leur donner. » Alors Nûr al-Dîn affirma : « Je suis un militaire et je ne reviens pas sur ma parole.





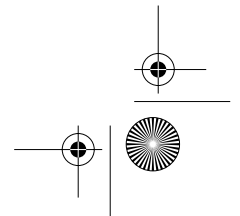
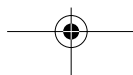
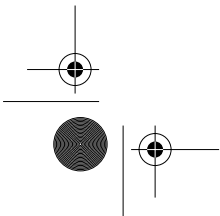
Je promets de ne pas poursuivre ceux auxquels tu auras assuré qu'ils seraient saufs tant qu'ils seront sous ta protection, et ceci même s'ils ont été au service des Anglais. »

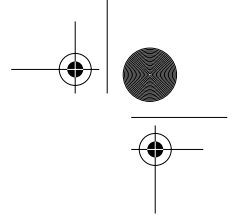
À l'issue de notre conversation avec Nûr al-Dîn, des groupes de gens se succédèrent pour voir l'ayatollah. C'est alors que nous apprîmes que tous les ulémas, ceux qui étaient avec nous comme ceux qui étaient à Shu'ayba ou à Qurna, s'étaient enfuis, qu'ils étaient retournés dans leurs villes et qu'il ne restait plus que Sayyid Mahdî Haydar à Kût. Malgré cela, l'ayatollah entreprit d'appeler les tribus à la guerre et il m'envoya de l'une à l'autre estimer leurs besoins, préparer leurs armes et leurs munitions. En un temps record, la région de Kût vit se former autour de nous une armée tribale qui n'était pas moins nombreuse que celle qui s'était rassemblée à 'Amâra. L'ayatollah avait mis tout son poids pour les mobiliser, renforcer le moral des tribus et améliorer leur armement et leur commandant en chef semblait le plus résolu de leurs chefs. Nûr al-Dîn confia la direction des tribus à un officier de l'armée (Sabrî Bey) et acheva de réunir l'armement nécessaire pour arrêter l'offensive des Anglais sur Kût. Ils partirent avec leurs forces vers Nâsiriyya des Muntafik⁸⁶, où les forces musulmanes étaient devenues insuffisantes pour protéger la ville.

Le retour de l'ayatollah à 'Amâra

Au moment où l'ayatollah avait demandé à Nûr al-Dîn Bey deux canons pour les faire passer à 'Amâra, afin de détourner les Anglais de leur offensive contre Nâsiriyya, un bâtiment de guerre était arrivé de Bagdad, bien armé et équipé de canons. Nûr al-Dîn le plaça sous les ordres de l'ayatollah. Le bateau avait sept canons et trente soldats, et l'ayatollah y embarqua, ordonnant de faire route vers 'Amâra. Nûr al-Dîn Bey entendit mon père donner ses ordres et vint avec plusieurs officiers pour empêcher l'ayatollah de partir, de crainte d'une offensive des Anglais : « Je crains que vous ne soyez exposés aux canons des

86. Rappelons que, située dans le Bas-Euphrate, à plus de 200 kilomètres au nord-ouest de Basra, Nâsiriyya est la capitale de la circonscription de la grande confédération tribale chiite des Muntafik, à ne pas confondre avec Nâsiriyyat al-Ahwâz en Iran (Ahvâz).



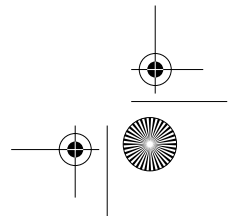
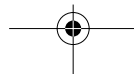
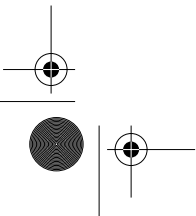


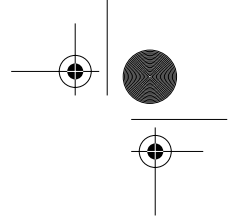
Anglais et que votre vie ne soit mise en danger. Je souhaite que l'islam profite de votre présence. » Alors l'ayatollah lui répondit : « Nous ne sommes venus que pour ça. Je désire être utile aux musulmans dans ma vie ici-bas et bénéficier de la vie éternelle après ma mort. » Nûr al-Dîn Bey insista inutilement pour interdire à l'ayatollah de partir. Il lui fit ses adieux et notre bateau partit en direction de 'Amâra.

L'ayatollah fit halte dans chaque territoire tribal traversé. Chaque fois, il me demandait de prononcer un sermon pour mobiliser les tribus et les appeler à combattre. Les tribus avaient retrouvé leur courage et, à nouveau, répondaient à l'appel. Nous arrivâmes ainsi à 'Alî al-Gharbî en compagnie d'une armée nombreuse si bien que les Anglais qui se trouvaient dans la ville prirent la fuite. Après que l'ayatollah eut nommé un gouverneur et des fonctionnaires à 'Alî al-Gharbî, notre bateau se dirigea vers 'Alî al-Sharqî. Nous continuions à appeler les tribus sur notre passage à nous rejoindre, et les Anglais que nous attaquions préférèrent fuir. Sur notre lancée, nous arrivâmes à Kumayt⁸⁷, et là encore les Anglais s'enfuirent sans combattre. Tandis que notre armée se préparait à attaquer 'Amâra, Nûr al-Dîn nous envoya deux régiments pour la renforcer. L'ayatollah envoya des bédouins tester sur plusieurs côtés les défenses adverses à 'Amâra ; ces avant-gardes d'éclaireurs y engagèrent des escarmouches pendant plusieurs nuits.

Nous passions notre temps à préparer l'offensive contre 'Amâra et à informer les tribus restées à l'arrière de 'Amâra et Kumayt, où se massaient à présent des dizaines de milliers de combattants. Mais un matin, il ne resta plus à Kumayt que nos domestiques. Je sortis pour m'enquérir de ce qui se passait et appris qu'un ordre était venu du commandant en chef appelant au repli et que les moudjahidin s'étaient repliés dans la nuit. J'en informai l'ayatollah. Il ordonna que nous montions sur nos chevaux et que nous revenions à notre tour vers l'arrière. Avant même que nous soyons sortis de Kumayt, un bateau anglais apparut et bombardait la ville au canon, touchant plusieurs personnes dans notre maison. Une fois hors de la ville, nous croisâmes de nombreux combattants tri-

87. Kumayt est une bourgade sur le Tigre à une quarantaine de kilomètres au nord de 'Amâra.





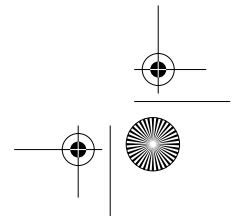
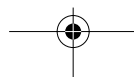
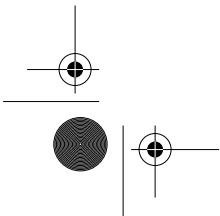
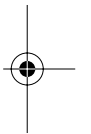
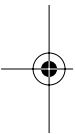
baux qui laissèrent éclater leur joie lorsqu'ils virent l'ayatollah. Ces guerriers étaient sortis de Kumayt en pensant que l'ayatollah en était parti et lorsque, en route, ils surent qu'il était toujours dans la ville, ils étaient revenus de peur que les Anglais ne le fassent prisonnier.

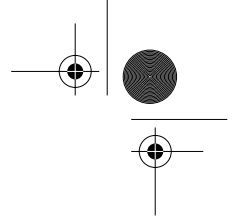
La chute de Nâsiriyya et le retour de l'ayatollah à Kût

Des officiers arrivèrent et ils furent aussitôt questionnés sur les raisons du repli. Ils nous informèrent que Nâsiriyya était tombée [le 24 juillet 1915] et que l'ordre de retraite avait été donné, de peur d'une offensive anglaise sur Kût depuis Nâsiriyya, qui aurait coupé les lignes de communication avec 'Amâra. En entendant cela, l'ayatollah fut pris de rage et dit : « Je ne pense pas que les Anglais soient en mesure d'attaquer Kût à partir de Nâsiriyya du fait de la distance, du caractère impraticable de la route, notamment pour l'armement lourd. De plus, si les Anglais quittaient Nâsiriyya pour se diriger vers Shatra⁸⁸, cela se verrait, et nous aurions le temps d'arriver à Kût depuis 'Amâra avant que les Anglais n'y arrivent depuis Shatra. Il n'y avait donc pas d'urgence. » Les officiers tentèrent de se justifier en arguant que l'objectif de Nûr al-Dîn leur avait peut-être été caché. Nous nous empressâmes donc de rencontrer Nûr al-Dîn. Je le blâmai sévèrement au sujet de cette retraite, conformément à l'ordre de l'ayatollah, lui faisant valoir la violence de son ressentiment à son égard, et lui rappelai la parole qu'il avait donnée. Il s'excusa en expliquant que les officiers n'avaient pas compris son ordre, qu'il n'avait pas ordonné la retraite, mais qu'il étudiait la situation et que les officiers avaient compris qu'ils devaient se retirer. Et il déclara : « Je ferai passer certains d'entre eux devant un tribunal militaire. » Cependant, cette excuse ne nous trompa pas. Les tribus s'étaient déjà éparpillées, chacune repartant vers ses terres.

L'ayatollah entra à Kût où il s'occupa de rassembler les moudjahidin. Il jeûnait le jour, en accomplissement du jeûne qu'il avait manqué lors de son voyage vers 'Amâra, et tout en se consacrant

88. Shatra est une petite ville sur la rivière Gharrâf à une cinquantaine de kilomètres au nord de Nâsiriyya sur la route de Kût. Elle tomba le 24 juillet 1915 aux mains des Anglais.





à la rédaction d'un livre sur le djihad qui fut imprimé à Bagdad durant la période où il était à Kût⁸⁹.

*Le soulèvement de la population
de Najaf, Karbalâ' et Hilla contre le gouvernement ottoman
et les efforts de l'ayatollah pour éteindre la sédition*

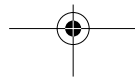
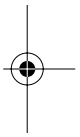
C'est pendant que nous étions à Kût qu'une nouvelle horrible nous parvint : la population de Najaf, Karbalâ' et Hilla⁹⁰ s'était soulevée et avait déclaré la guerre au gouvernement ottoman⁹¹. Nûr al-Dîn décida d'envoyer une partie de ses soldats stationnés à Kût pour combattre les habitants de ces trois villes et nomma un officier pour cette mission. Ce commandant vint saluer l'ayatollah avant son départ et lui dit en pleurant : « Je suis parti de chez moi déterminé à combattre les Anglais et j'attendais la victoire dans notre combat, soit en les battant soit en étant battu et en connaissant le martyr. Ma famille en Anatolie attend l'une de ces deux nouvelles de moi. Quel malheur si mon destin est de faire la guerre aux musulmans et de tuer un musulman ou si un musulman me tue ! Mais je ne peux pas m'opposer à l'ordre de mon commandant. »

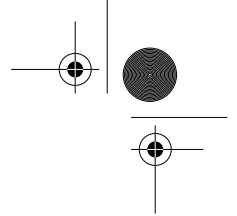
Mon père me chargea alors d'aller voir Nûr al-Dîn pour l'empêcher d'envoyer l'armée combattre les musulmans. Mais Nûr al-Dîn me dit : « Les gens de Hilla ont attaqué les garnisons et ont tué beaucoup de soldats, de même que les gens de Najaf et de Kar-

89. Ce livre, intitulé *Le Sabre tranchant dans le djihad contre les infidèles*, est cité dans le paragraphe sur les écrits de Cheikh Mahdî.

90. Située sur les bords de l'Euphrate et à proximité de l'antique Babylone, Hilla fut, dès sa fondation au début du XIII^e siècle, le siège de nombreuses écoles religieuses chiïtes. Capitale de la dynastie des émirs chiïtes Mazyadides, elle devait, à partir du XIII^e siècle, et pour trois siècles, supplanter tous les autres grands centres d'enseignement du dogme chiïte.

91. Najaf, Karbalâ' et Hilla connurent une série de soulèvements entre mai 1915 et mai 1916. Les causes immédiates en étaient les accusations de certains officiers et soldats turcs à l'égard des moudjahidin, leur faisant porter la responsabilité de la défaite de Shu'ayba. Les troupes ottomanes se vengèrent de leur défaite en commettant diverses exactions contre les tribus et les villages qui se trouvaient sur leur chemin. Ces événements illustrent l'hostilité historique des villes saintes chiïtes envers le gouvernement ottoman, de même que la volte-face des tribus manifestait un antagonisme de plusieurs siècles avec l'État, marqué par une haine et un mépris réciproques. Ces événements étaient spontanés et y voir la main des Anglais était, probablement, une accusation sans fondement. Malgré ces affrontements, la plupart des *mujtahid* réitérèrent leur appel au djihad contre les Anglais, aux côtés des Ottomans.





balâ'. Je suis contraint de leur montrer que l'État ottoman n'est pas affaibli au point de ne pas punir de tels agissements et que notre défaite face aux Anglais ne justifie pas un tel soulèvement des musulmans contre nous. » L'ayatollah lui répondit : « Je crains que les Anglais ne décident de passer à l'offensive ces prochains jours et nous avons besoin de ces soldats. Tant que nous aurons face à nous un ennemi extérieur, il ne sied pas de nous occuper de guerres intérieures. » Nûr al-Dîn répondit : « L'ennemi intérieur est plus important que l'ennemi extérieur. L'état de nos forces ne me permet pas de combattre les Anglais, alors qu'à l'intérieur, troubles et trahison menacent. Je préfère reculer jusqu'à Bagdad, régler les problèmes intérieurs et faire taire la sédition qui s'est dressée contre nous à l'instigation des Anglais. » Mais l'ayatollah n'en démordait pas. Il calma sa colère et lui promit d'éteindre le feu de cette sédition sans avoir recours à la guerre. Il insista jusqu'à ce que le commandant en chef se laisse convaincre et qu'il ordonne le retour vers ses cantonnements de l'armée à laquelle il avait demandé de marcher sur Hilla et Najaf⁹².

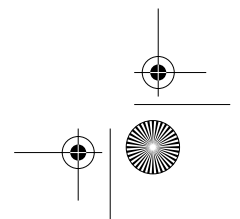
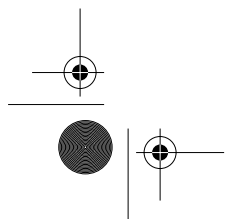
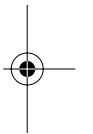
L'ayatollah envoya à Najaf, à Karbalâ' et à Hilla des télégrammes où il conseillait les insurgés, les mettant en garde contre les conséquences de leur révolte, et leur annonçant la colère de Dieu s'ils aidaient les Anglais contre les musulmans. Il délégua un représentant vers ces villes et travailla sans relâche à trouver une solution à cette tragédie, en plus de toutes ses occupations à Kût.

L'ayatollah nous ordonne de partir pour l'Iran

C'est alors que de terribles nouvelles parvinrent à Nûr al-Dîn : non seulement les soldats ottomans en Iran devaient faire face au soulèvement d'une partie de la population, mais les Russes étaient à leur tour entrés dans le pays⁹³. Il m'informa de ces événements

92. Les Ottomans ne reviendront jamais dans les villes saintes. Celles-ci vécurent, entre mai 1915 et août 1917, date où l'occupation par les troupes britanniques devint effective, une autonomie de fait (seule Hilla sera prise à partie par les troupes ottomanes). L'armée ottomane pénétra dans la ville à la fin du printemps 1916 et ses soldats noyèrent le soulèvement dans un bain de sang. Ils mirent la ville à feu et à sang, causant la mort de 1 500 personnes en deux jours.

93. Depuis 1907, l'entente anglo-russe avait divisé la Perse en deux zones d'influence – anglaise au sud, russe au nord, avec au centre une zone spécifiquement persane autour de Téhéran. Malgré la proclamation de sa neutralité lors de la Première Guerre mondiale, la Perse fut envahie par tous les belligérants qui se

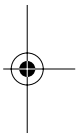
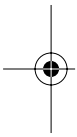




et me demanda d'aller là-bas pour sauver la situation créée par le comportement dévoyé des officiers. Je lui donnai mon accord, à condition toutefois d'obtenir l'autorisation de l'ayatollah. Celui-ci aurait préféré que je reste auprès de lui. Cependant l'importance des enjeux en Iran ne lui échappait pas, et m'empêcher de partir aurait été contraire à ses devoirs religieux.

Nûr al-Dîn télégraphia la nouvelle de mon départ à Istanbul, à l'ambassade de Téhéran et à son adjoint à Bagdad, puis débloqua des fonds pour ce voyage. Mon père m'ordonna de ne pas accepter cet argent, mais le commandant ottoman se déplaça lui-même et insista pour que j'accepte au moins deux mille livres. L'ayatollah persévéra dans son refus. Nûr al-Dîn lui offrit alors d'importantes sommes à distribuer aux moudjahidin qui étaient avec lui et se heurta au même refus.

Je quittai Kût, mais mon esprit y demeurait. Je ne parvenais pas à me détacher de l'ayatollah, au point de me rendre malade. Arrivé à Bagdad, je m'entretins avec l'adjoint du gouverneur de l'organisation de mon voyage en Iran. Il voulait que des officiers allemands m'y accompagnent, mais je n'accédai pas à sa demande car nous n'avions aucune relation avec eux⁹⁴.



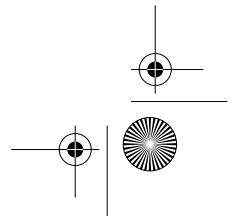
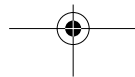
La chute de Kût et le retour de l'ayatollah sur le champ de bataille

Je partis à Kâzimiyya faire mes adieux à ma famille. Quelques jours après mon arrivée à Bagdad, les Anglais attaquèrent les forces stationnées à Kût et je restai là à attendre l'issue de cette bataille. Deux jours passèrent. Le troisième jour, Nûr al-Dîn se retira avec ses forces à Madâ'in, là où est enterré Salmân al-Fârsî⁹⁵. Son retrait nous plongea dans la plus grande inquiétude,

combattirent sur son territoire. Les Russes et les Anglais y affrontèrent les Ottomans et les Allemands. Comme en Irak, les troupes ottomanes se rendirent coupables d'exactions à l'encontre de nombreuses tribus arabes du côté iranien. Les Russes envoyèrent une armée dirigée par le général Baratov en Iran en 1915. Cette armée réussit à chasser les Allemands du nord de la Perse et entreprit de marcher sur Bagdad avant d'être arrêtée par les Ottomans à Ba'qûba, à 130 kilomètres de la frontière avec l'Iran et à une cinquantaine seulement de Bagdad.

94. L'armée ottomane était encadrée par des officiers allemands.

95. Située sur le Tigre à une trentaine de kilomètres au sud-est de Bagdad, Madâ'in est une petite ville construite autour de la tombe de Salmân al-Fârsî, le





car il ressemblait à ceux de ses prédécesseurs : il signifiait qu'il avait perdu toutes ses forces et qu'il n'aurait d'autre choix que de reculer encore, alors que Bagdad était pratiquement sans défense. Notre inquiétude tenait aussi à notre ignorance du sort de l'ayatollah.

Quelques jours plus tard, Nûr al-Dîn arriva à Madâ'in où il s'était replié dans l'ordre. Il n'avait à déplorer aucune perte, ni en hommes ni en matériel, et rassura les gens. À vrai dire, c'était le premier retrait en bon ordre dont nous fûmes témoins en Irak. Puis nous fûmes soulagés d'apprendre par des télégrammes en provenance de Dîwâniyya⁹⁶ que l'ayatollah était sain et sauf et qu'il allait arriver. Il avait rejoint Dîwâniyya à grand-peine, sans doute par des chemins détournés afin d'échapper aux Anglais. À peine installé à Kâzimiyya, il télégraphia à Nûr al-Dîn pour lui demander de le rencontrer. Peu après, il partit en bateau pour Madâ'in et je me mis de nouveau à son service.

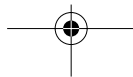
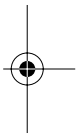
L'ayatollah s'entretient avec Nûr al-Dîn Pacha à Madâ'in

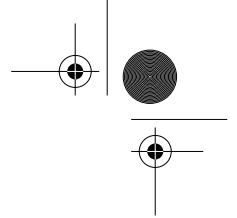
Lorsque Nûr al-Dîn nous vit, il s'exclama : « Le retrait de Kût a-t-il été semblable aux précédentes opérations ? » L'ayatollah le remercia d'avoir préservé ses forces et Nûr al-Dîn assura : « Si je n'avais pas décidé ce retrait, nos forces auraient été anéanties à Kût, et il ne resterait plus de canons pour défendre Bagdad. Mais, maintenant, je peux arrêter les forces anglaises ici jusqu'à l'arrivée des renforts qui sont en route. » Puis il se plaignit des exactions des habitants de Hilla, car ils avaient attaqué un bataillon de soldats en route vers Samâwa⁹⁷ et lui avaient ainsi coupé la route.

premier Perse converti à l'islam selon la Tradition, d'où son nom persan *Salmân Pâk* (Salmân le Pur). À proximité se dressent les ruines sassanides les plus imposantes qui existent en dehors d'Iran, l'antique Ctésiphon (*Tâq-i-Kesra* en persan, c'est-à-dire l'Arche de Chosroes), témoignage de l'influence perse sur la Mésopotamie avant l'islam. Kût tomba aux mains des Anglais le 28 septembre 1915.

96. Dîwâniyya est située sur le Shatt al-Hilla, une branche de l'Euphrate, à 180 kilomètres au sud de Bagdad. Quelque 130 kilomètres la séparent de Kût sur le Tigre. Cheikh Mahdî traversa la Jazîra semi-désertique, entre Tigre et Euphrate, où il n'existe aucune route.

97. Samâwa est une petite ville sur le Bas-Euphrate, à une centaine de kilomètres au nord de Nâsiriyya. La population de Hilla s'était soulevée contre les Ottomans en retraite. Elle le paya par des représailles de l'armée ottomane, qui firent des centaines de morts.





Ensuite, l'ayatollah l'informa que sur la route du retour, en revenant de Kût, il avait appelé les tribus de Daghhâra, 'Afaj⁹⁸, Dîwâniyya et Hilla au djihad, qu'elles avaient répondu à son appel et qu'elles n'attendaient plus que l'ordre du commandant pour aller là où il les dirigerait. Il estimait que les tribus devaient avancer vers al-Bughayla par voie de terre et se positionner à l'arrière de la localité, dans un lieu dit al-Fatha. Si les Anglais arrivaient par les berges pour attaquer les forces stationnées à Madâ'in, elles les laisseraient passer, puis les prendraient à revers et les encercleraient. Et il conclut : « Tout ceci dépend des canons et des mitrailleuses dont les tribus pourront disposer. » En tant que responsable devant l'état-major, Nûr al-Dîn s'excusa de ne pouvoir envoyer des canons qu'avec un détachement de l'armée régulière, ajoutant qu'il n'avait pas assez de soldats à sa disposition pour leur confier une telle mission. Il demanda à l'ayatollah d'envoyer les tribus attaquer les Anglais en lançant des actions de commando et de disposer certaines d'entre elles face à Madâ'in. L'argument de Nûr al-Dîn convainquit l'ayatollah d'appeler les tribus à Madâ'in. Et les tribus avancèrent.

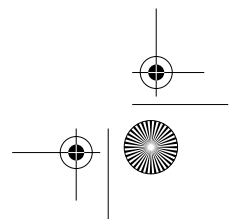
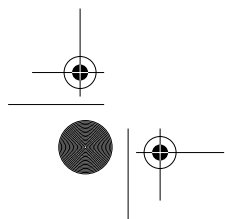
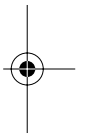
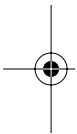
Nûr al-Dîn avait dit à l'ayatollah : « Si les Anglais nous accordent huit jours de répit, nous pourrions nous passer des tribus, parce que les renforts seront arrivés. Mais s'ils passent à l'attaque rapidement, alors Bagdad sera en danger. Je devrai l'évacuer et préserver mes forces pour qu'elles se joignent aux renforts avant de revenir à Bagdad. Si ces forces sont anéanties ici, Bagdad nous échappera ; les renforts ne seront plus d'aucune utilité et ne pourront peut-être même pas défendre la région au-delà de Bagdad. »

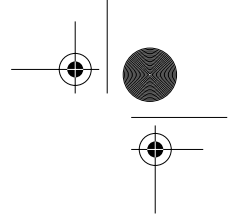
La grande bataille de Madâ'in

Cependant, six jours plus tard, les Anglais attaquèrent Madâ'in. Nûr al-Dîn et son armée résistèrent comme jamais auparavant. La bataille dura deux jours durant lesquels les Anglais eurent des pertes importantes. Le troisième jour, une unité de l'armée ottomane, commandée par de Khalîl Bey, l'oncle d'Enver Pacha⁹⁹,

98. Daghhâra et 'Afaj sont deux localités de la Jazîra entre Tigre et Euphrate, centres de nombreuses tribus.

99. Enver Pacha (1881-1922) domina la vie politique de l'Empire ottoman jusqu'à sa chute. Ministre de la Guerre et commandant en chef des forces armées



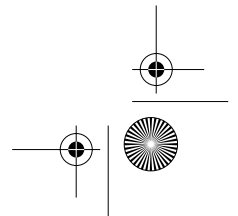
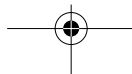
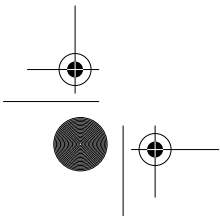


arriva sur le champ de bataille et se mêla aux tribus. Les combats firent rage au point que les habitants de Bagdad pouvaient entendre les tirs de canon. Les Anglais avaient déjà utilisé leurs dernières forces pour attaquer Madâ'in et étaient à bout de ressources face à des troupes ottomanes fraîches. Ils entamèrent leur retraite en fin de journée, ayant perdu l'espoir de s'emparer de Bagdad. Mais le commandant ottoman, ignorant l'effondrement du moral des Britanniques, pensait qu'il serait difficile de maintenir ses positions les plus avancées si la bataille devait durer un quatrième jour, si bien qu'il ordonna leur repli sur des positions plus à l'arrière. L'évacuation avait à peine commencé que des commandants des avant-postes de l'armée l'informèrent du retrait des Anglais et s'opposèrent à l'évacuation des positions les plus avancées¹⁰⁰. Le commandant ottoman donna alors l'ordre de continuer à se battre contre les Anglais. L'armée ottomane les attaqua de toutes parts, pourchassant ceux qui se retiraient. Cependant, les Anglais étaient déjà hors d'atteinte de l'armée ottomane et ils parvinrent à prendre de nouvelles positions. La chance semblait à nouveau leur sourire, mais le vent tourna une fois encore.

De nouveaux renforts ottomans arrivèrent et le commandant ordonna de continuer à poursuivre les Anglais sans relâche, en s'emparant de leurs bateaux de guerre, de leurs canons et de leurs mitrailleuses, ainsi que de divers butins. Les Anglais traversèrent alors al-Bughayla. Si Nûr al-Dîn s'était conformé à la proposition de l'ayatollah al-Khâlisî, l'armée anglaise y aurait trouvé les forces islamiques sur ses arrières et y aurait été anéantie. Elle ne serait jamais arrivée à Kût et aurait emprunté en sens inverse jusqu'à Basra le chemin qu'elle avait parcouru en Irak. Le gouvernement ottoman aurait repris les terres occupées et les Anglais n'auraient pu repartir à la conquête du pays parce que les Irakiens, qui s'étaient laissé tromper une fois par leurs stratagèmes, avaient appris à les connaître durant cette courte période et le pays qu'ils avaient conquis était prêt à tout sacrifier pour en finir avec eux.

ottomanes durant la Première Guerre mondiale, il avait conduit le coup d'État qui amena les Jeunes-Turcs à suspendre la Constitution en 1913 et à instaurer un pouvoir absolu. Il est aussi l'artisan de l'entrée en guerre de l'Empire ottoman aux côtés des empires centraux en 1914.

100. La défaite britannique à Madâ'in fut consommée les 22-26 novembre 1915.



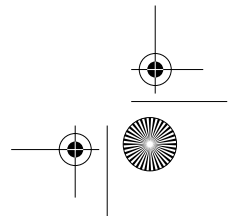
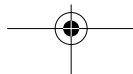
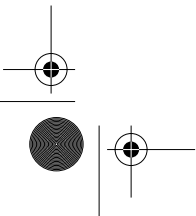


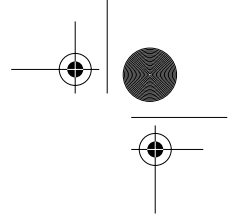
Mais Nûr al-Dîn avait choisi de ne pas suivre l'avis de l'ayatollah et les Anglais traversèrent al-Bughayla sans rencontrer d'opposition sur leurs arrières, bien que l'armée islamique fût sur leurs talons. Ils purent ainsi entrer dans Kût et s'y enterrèrent, s'y fortifièrent, transformant la ville en place forte, si bien que sa reconquête devint impossible pour les forces islamiques qui les encerclèrent. Un détachement de l'armée islamique se dirigea vers 'Alî al-Gharbî et prit une position retranchée derrière Kût, à al-Fellâhiyya et al-Sinn. Il ne put poursuivre en direction de 'Amâra, car les assiégés à Kût avaient coupé les communications entre Kût et 'Amâra. C'est pour toutes ces raisons que les Anglais purent conserver le reste de l'Irak.

Le siège de Kût par les forces islamiques

Du moment où commença le siège des Anglais retranchés dans Kût, la guerre irakienne prit une nouvelle tournure et la présence de l'ayatollah à Kâzimiyya devint plus utile que son maintien à Kût. Il revint donc dans sa ville et y resta. À ce moment, arriva un groupe d'ulémas qui fuyaient vers Najaf en pensant que Bagdad ne resterait pas longtemps aux mains des Ottomans après la chute de Kût. Ils étaient sur le point de partir quand le commandement ottoman leur proposa de l'argent qu'ils acceptèrent. Lorsque l'ayatollah l'apprit, il exprima sa réprobation et dit : « Je crains que l'état-major n'aille penser que les ulémas ne refusent pas l'argent, comme cet épisode peut l'accréditer. » Ceci, d'autant plus que Nûr al-Dîn avait été remplacé et que son successeur, Khalîl Pacha¹⁰¹, ignorait ce qu'avaient fait les ulémas, en particulier qu'ils avaient refusé d'accepter de l'argent pour le distribuer parmi les moudjahidin. Ainsi, l'ardeur au combat des tribus n'avait rien coûté au commandement de l'armée. Les corrompus perdirent peut-être un peu d'argent, mais certainement beaucoup de la gloire qui revint aux Irakiens, ainsi qu'aux ulémas et à l'ayatollah al-Khâlisî. Ces individus restèrent à Kût quelque temps, puis ils s'en retournèrent à Kâzimiyya.

101. Khalîl Pacha succéda à Nûr al-Dîn comme gouverneur de Bagdad et commandant en chef des forces ottomanes en Irak le 12 janvier 1916. C'est lui qui recevra la reddition de la garnison britannique assiégée à Kût, la plus grande défaite enregistrée par les Britanniques en Irak. C'est lui également qui inaugura la rue Khalîl Pacha, aujourd'hui rue Al-Rashîd, alors la plus grande artère de Bagdad. Il gouvernera l'Irak jusqu'à l'occupation de Bagdad en 1917.





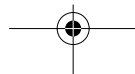
C'est alors que Foredgholidj Pacha^{*102} arriva à Bagdad, tandis que de nouveaux renforts venaient sans cesse renforcer le côté turc comme le côté anglais. De grandes batailles eurent lieu, à l'image de celles que connaissait l'Occident, au point qu'on estime que les Anglais tirèrent en une seule matinée cent quatre-vingt mille obus. Et dans toutes ces batailles, les Anglais connaissaient échec après échec, tandis que les musulmans remportaient victoire sur victoire.

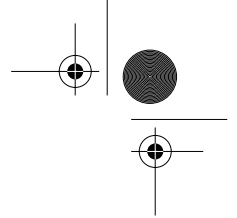
Le siège de Kût dura quatre mois durant lesquels se déroulèrent les plus grandes batailles de la guerre, jusqu'à ce que les Anglais aient épuisé leurs dernières forces. Ils se mirent à manger leurs chevaux et toutes leurs montures, et lorsqu'il ne leur resta plus rien, ils furent dans l'incapacité de nourrir les assiégés. La famine commença. Townshend, le commandant en chef des Anglais, vint rencontrer Khalîl Pacha, le commandant des musulmans, et lui proposa de lui livrer toutes les armes qui restaient aux Anglais à Kût, ainsi qu'un million de livres d'or ; en échange, il lui demandait de partir, avec ses soldats désarmés, vers Basra. Khalîl Pacha rejeta l'offre, lui faisant valoir qu'il n'avait d'autre choix que de se rendre aux musulmans qui les feraient prisonniers. En désespoir de cause, le chef anglais revint à Kût, résigné à tout perdre, y compris ses armes. Les forces ottomanes rentrèrent dans la ville et il fut fait prisonnier, ainsi que treize mille de ses soldats. Sur les vingt mille assiégés, sept mille avaient péri durant le siège¹⁰³. Cette victoire eut un immense écho dans le monde et galvanisa tous les combattants. Mais, rapidement, les Anglais acheminèrent de formidables renforts qui empêchèrent les forces victorieuses d'avancer vers 'Amâra.

* Commandant en chef allemand.

102. Foredgholidj Pacha. Il s'agit de la prononciation arabisée et fautive de von der Goltz. Le baron von der Goltz fut mis par l'Allemagne à la disposition de la Turquie qui pouvait compter sur un nombre important d'officiers allemands agissant comme conseillers. Il fut nommé commandant en chef des forces ottomanes en Irak en octobre 1915 et il fut à ce titre crédité par les Britanniques des deux seules victoires remportées par les Ottomans à Madâ'in/Ctésiphon, d'abord, puis à Kût. C'est lui qui organisa le siège de la garnison britannique encerclée à Kût pendant 143 jours, avant sa reddition le 29 avril 1916. Il ne put savourer sa victoire car il mourut quelques jours avant, du typhus disent les uns, empoisonné par les Jeunes-Turcs disent d'autres.

103. Les archives britanniques ne parlent que de 11 000 soldats anglais et indiens assiégés à Kût dont 3 000 seraient morts durant le siège et 4 000 de mauvais traitement dans les camps de détention.



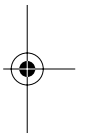
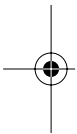


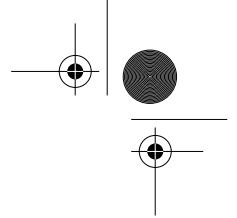
Après la conquête de Kût, Foredgholidj Pacha mourut en défendant la route de Bagdad. Les Anglais regroupèrent leurs forces en Irak et suggérèrent aux Russes d'attaquer du côté de l'Iran*. Dès lors, Khalîl Pacha fut contraint d'envoyer 'Alî Ihsan Bey en Iran pour y combattre les Russes. Comme son unité stationnait sur la rive occidentale du Tigre face à Kût, ce côté resta dépourvu de toute artillerie lourde. Au même moment, une sédition ayant éclaté à Karbalâ', Najaf et Hilla à l'instigation des Anglais, Khalîl Pacha fut obligé d'envoyer l'armée combattre les insurgés. Beaucoup d'entre eux furent tués et de nombreuses femmes de Hilla furent emmenées en captivité. Elles furent exilées en Anatolie**, ce qui suscita la haine de la majorité des Irakiens.

Face à ces événements, l'ayatollah al-Khâlisî mit tout en œuvre pour redresser la situation. Il alla à Samarrâ' rencontrer l'ayatollah

* C'est-à-dire « d'attaquer l'Irak depuis l'Iran ». Je ne me souviens plus si les Russes en provenance d'Iran avaient déjà encerclé Ba'qûba. [L'armée russe de Baratov aurait été arrêtée avant qu'elle n'atteigne Ba'qûba. Mais Hâjj 'Umrân, au Kurdistan, et Shahrabân, à mi-chemin entre la frontière iranienne et Bagdad, furent occupées par les Russes].

** Il avait déjà agi de la même façon avec les femmes des déserteurs de l'armée dans les villages de Khâlis et ailleurs. La population de Karbalâ' fut décimée lors de l'attaque et de la prise de la ville par l'armée. À l'image de ce qu'avait fait l'armée de Yazîd, sur son ordre, contre les habitants de Médine après la bataille d'al-Harra, les soldats détruisirent les maisons et pillèrent les biens qu'ils vendirent sur les marchés de Bagdad. Les impotents et les enfants furent impitoyablement tués et les femmes enceintes éventrées et il y eut encore bien d'autres atrocités contre les gens de la ville sainte. Et ils réitérèrent ces crimes contre les habitants de Najaf et de Hilla. De tels actes, de la part de ces commandants, révélaient non seulement la plus extrême cruauté, mais aussi leur immense stupidité : ils furent la raison la plus importante de la chute de l'Irak entre les mains des Anglais, en particulier des régions à l'est de l'Euphrate. Les gens allèrent vers les Anglais et leur ouvrirent la voie, leur permettant de prendre le pouvoir, ce qu'ils firent en les soumettant à leur tour après cet épisode. Et quiconque s'aventurait désormais à faire valoir la nécessité de la victoire des Turcs sur leurs ennemis anglais se voyait immédiatement jeter au visage le viol de l'honneur arabe et l'abandon de la religion. On peut dire que les lettres aux tribus de l'ayatollah semblaient bien éloignées de cette réalité. Dans un tel contexte, il était impossible de réussir à convaincre une population traumatisée, mais l'ayatollah – que la miséricorde de Dieu soit sur lui ! – faisait ce que lui dictait son devoir, même si cela s'avérait impossible. [En comparant l'action des Ottomans, au printemps 1916, contre les villes saintes chiites à celle du « tyran » omeyyade, Yazîd, contre Médine, menée en 683 après avoir vaincu les Médiinois à al-Harra, Médine étant livrée au massacre et au pillage selon la tradition chiite, le copiste semble prendre une liberté à laquelle l'auteur se refuse par souci de préserver coûte que coûte l'unité islamique face aux Anglais.]





al-Shîrâzî¹⁰⁴ afin d'agir de concert avec lui. Al-Shîrâzî accueillit favorablement sa proposition et tous deux entreprirent d'écrire aux tribus pour leur exposer la situation. Al-Khâlisî fit ramener dans leur ville toutes les femmes de Hilla qui n'étaient pas encore parties pour l'Anatolie et demanda le retour de celles qui y étaient déjà arrivées. Khalîl Pacha promit de les faire revenir*. L'ayatollah, conscient de la faiblesse des forces ottomanes face aux Anglais, considérait qu'il fallait les renforcer par l'appoint des tribus irakiennes. Il fit valoir son point de vue dans une lettre qu'il adressa à Khalîl Pacha, mais ce dernier répondit qu'il n'avait pas besoin des tribus, lui demandant de les envoyer au front seulement en cas de besoin.

*Les Anglais reprennent Kût.
Chute de Bagdad et de ses environs*

Les Anglais lancèrent des offensives continues sur Kût avec des forces bien supérieures en nombre aux forces ottomanes. Ils les obligèrent à abandonner leurs positions¹⁰⁵ et les suivirent à la trace en direction de Bagdad. C'est à ce moment que Sabrî Bey arriva. Au nom de Khalîl Pacha, il appelait maintenant les tribus en renfort. L'ayatollah commença à les mobiliser, mais, avant même qu'il ait fini de leur écrire, les Anglais étaient entrés dans Bagdad et les forces ottomanes s'étaient repliées par Kâzimiyya¹⁰⁶.

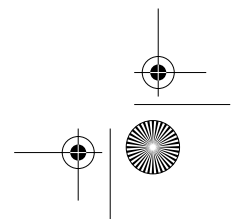
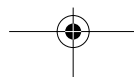
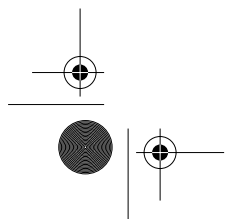
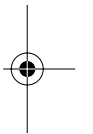
La plus grande détresse s'empara de l'ayatollah. Il choisit le silence et coupa toute communication avec les gens, s'abstenant de manger et de boire. Il en arriva au point de ne plus pouvoir se lever et marcher. Puis il se mit à étouffer et à ne plus avoir de salive. Un ulcère apparut sur sa nuque, d'où coulaient le sang et le pus ; nous le soignâmes pendant de nombreux jours, mais la marque resta visible

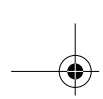
104. Il s'agit de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, le futur « leader de la Révolution de 1920 ».

* Mais, à ce jour, elles ne sont toujours pas revenues. Leur nombre s'élevait à plus de 1 500 femmes pour la seule ville de Hilla. [En semblant démentir l'auteur, le copiste paraît prendre une position critique de l'attitude de l'ayatollah al-Khâlisî face aux exactions ottomanes. Contrairement à ce que l'auteur suggère, les insurrections des villes saintes étaient largement spontanées et en dehors de toute incitation anglaise].

105. Kût tomba une seconde fois aux mains des Anglais le 13 décembre 1916.

106. Bagdad tomba le 11 mars 1917





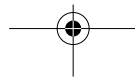
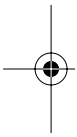
sur sa nuque jusqu'à sa mort¹⁰⁷. Il assistait aux atrocités des Anglais en Irak, sans pouvoir défendre les musulmans contre leurs injustices. Et cela augmentait encore son affliction.

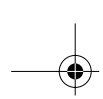
*Les exactions anglaises après l'occupation de Bagdad
et la résistance de l'ayatollah face à l'injustice*

Dès l'entrée des Anglais en Irak, les gens avaient négocié leur soumission. Mais très vite, les Anglais interdirent toute opinion et les illusions firent long feu. Ils firent dresser des gibets aux quatre coins du pays, la moindre accusation menant à la potence ou au peloton d'exécution. La plupart de ceux qui furent tués le furent simplement parce que les soldats anglais avaient trouvé une ou deux grenades dans leur maison. Les troupes d'occupation perquisitionnaient dans les maisons, sans aucun avertissement, au point que les femmes enceintes avortaient tant elles étaient terrorisées. Leurs officiers foulaient aux pieds l'enceinte sacrée des mosquées et des tombeaux des Imams purs. Ils y pénétraient en tenue militaire, au mépris des croyants en prière qui s'y trouvaient. Quand la population tenta d'empêcher des officiers de profaner Kâzimiyya, il leur fut répondu : « Nous avons vaincu ce pays par la force des canons et nous sommes libres d'y détruire ce que nous voulons. » Ainsi agissaient les nouveaux maîtres du pays qui proclamaient chaque jour qu'ils protégeaient le caractère sacré des lieux saints, et le répétaient à l'envi dans leurs tracts et communiqués officiels.

Les Anglais se mirent à acheter tous les produits alimentaires que la population possédait au point qu'ils en eurent rapidement le monopole absolu. Ils obligèrent les gens à les leur racheter plus cher que le prix auquel ils avaient été contraints de les vendre. Celui qui n'en avait pas les moyens n'avait d'autre solution que de servir dans l'armée anglaise, sans quoi il mourrait de faim, lui et sa famille. C'est ainsi que fut détruit l'honneur de nombreuses pauvres femmes qui n'avaient personne pour assurer leur subsistance. Contraints et forcés, beaucoup de gens passèrent au service des Anglais, car c'était pour eux l'unique moyen de se nourrir.

107. L'ayatollah al-Khâlisî ressent l'occupation de Bagdad par des stigmates physiques qui rappellent ceux des grands saints chrétiens revivant la Passion du Christ.

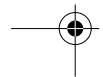
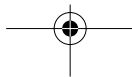
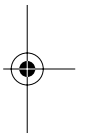
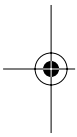




Les Anglais ne provoquèrent pas seulement une incroyable envolée des prix, réduisant une grande partie de la population à leur merci. Dans leur malignité, ils utilisèrent ces malheureux comme chair à canon face aux canons des musulmans, et ceux qui furent ainsi tués perdirent ce monde et l'Autre. Ils distribuèrent de l'argent aux ulémas pour acheter leur silence face à leurs exactions. Certains qui prétendaient avoir la science religieuse et s'enorgueillissaient d'une noble ascendance l'acceptèrent, car ils n'étaient pas soucieux de l'avenir de la nation ni de la religion. Les Anglais arrêtaient tous ceux qui étaient accusés d'aider les musulmans et les exilèrent en Inde. Ce fut le sort réservé à des milliers de dirigeants irakiens*. Telle était l'indépendance que les Anglais avaient promise aux Irakiens.

L'ayatollah connaissait toutes ces exactions. Il savait aussi que les Anglais cherchaient à s'emparer de lui. Il m'ordonna de quitter Kâzimyya et d'entrer en contact avec les Ottomans pour solliciter leur aide et travailler avec eux – puisse Dieu avoir écrit qu'ils reviennent en Irak et qu'ils sauvent les musulmans ! Je parvins à sortir de la ville et à rejoindre l'armée islamique. J'allais rester avec elle deux années, espérant que la force revienne aux musulmans pour sauver l'Irak. Mais ce fut tout le contraire qui se produisit : de défaites cuisantes en défaites cuisantes, la guerre se

* Quant à l'ayatollah, les Anglais voulaient l'arrêter. Avec ses blindés, l'armée britannique encercla Kâzimyya et imposa le couvre-feu à la population. Qui-conque se trouverait dans les rues ou les souks après le coucher du soleil, dirent-ils, risquait d'être abattu. Au moment où se précisait la volonté de s'en prendre à l'ayatollah, le commandant indien [la majorité des troupes britanniques étaient indiennes] mit en garde le gouverneur de Kâzimyya et il partit immédiatement à Bagdad où il fit valoir aux autorités anglaises le risque qu'une telle action leur ferait courir, insistant sur le fait que la décision de l'État britannique d'exiler l'ayatollah serait plus néfaste que son maintien en Irak et que cela irait à l'encontre de la politique menée par les Anglais dans leurs colonies. Le commandant en chef britannique se rendit à ces arguments et il ordonna le retrait de l'armée et des canons sur Bagdad. Des espions étaient déjà venus informer l'ayatollah de la décision anglaise de l'exiler et ils lui conseillèrent de quitter sa maison et de se cacher. Mais il s'y refusa catégoriquement, car c'était contraire à son sens de l'honneur et il répugnait à ce que d'autres que lui soient exposés dans sa maison. Pour ce qui est de la menace de son arrestation, du fait de l'interdiction des élections qu'il édicta [interdiction qui interviendra en 1922], les Anglais la mettront à exécution au nom du gouvernement irakien. Ils feront en sorte que la forme et les apparences en soient irakiennes, ce qui fut fait avec l'aide de Faysal, tout en lui conseillant de faire en sorte qu'il n'en apparaisse pas responsable. Mais ceci ne peut échapper à l'observateur averti.





porta à Sharqât¹⁰⁸ et les Anglais occupèrent Mossoul sans combattre, après l'armistice général, et en trompant ceux qui l'avaient signé du côté ottoman¹⁰⁹.

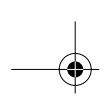
Ce n'est pas ici le lieu de relater ce qui m'est arrivé pendant les deux années que j'ai passées à Mossoul et ailleurs, car cela ne concerne pas la vie de mon père. Il me faut cependant signaler que des messagers secrets allaient de Mossoul à Bagdad. Par leur intermédiaire, je me tenais informé de la situation en Irak. Ces émissaires prenaient contact avec l'ayatollah, qui leur dressait un tableau de la situation des Anglais, des souffrances des Irakiens et de leur mobilisation lorsque l'armée islamique commença à attaquer les frontières de l'Irak. Il nous faisait ainsi savoir ses alliances secrètes avec les tribus d'Irak en vue d'un soulèvement contre les Anglais. L'ayatollah fut le premier en Irak qui parla contre les Anglais en public. Cela se passa lors d'une assemblée qui réunissait de nombreux dirigeants irakiens. Des agents des Anglais, parmi eux, se mirent à tresser des lauriers aux Anglais, n'hésitant pas à affirmer que les Irakiens étaient heureux de l'occupation anglaise de l'Irak et qu'ils vouaient l'État ottoman aux gémonies. L'ayatollah se leva et dit : « Ce discours n'est que pure flatterie. Il n'y a personne en Irak qui ne soit pas hostile aux Anglais. Tous n'attendent que l'occasion d'un sursaut et d'un soulèvement. » Ce n'était pas là une action insignifiante à un moment où nul, il faut le rappeler, ne pouvait parler à haute voix.



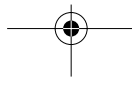
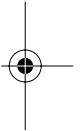
108. Proche de l'antique Assur, l'ancienne capitale des Assyriens, Sharqât est une petite ville située sur le Tigre à 240 kilomètres au nord de Bagdad en direction de Mossoul. La ville tomba aux mains des Britanniques les 28-30 octobre 1918.

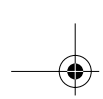
109. Mossoul fut occupée le 13 novembre 1918, en violation des termes de l'armistice de Moudros signé le 30 octobre 1918. Ce qui restait de l'armée ottomane continua dès lors des actions de harcèlement contre les Britanniques sur les frontières avec les provinces « turques » situées au nord de l'Irak. Des maquis islamiques continuèrent le djihad jusqu'en 1918. C'est avec ces groupes de moudjahidin que Cheikh Muhammad passa une partie de ses deux années dans la région de Mossoul. Le djihad de 1914-1917 fut une véritable hécatombe de part et d'autre : les Britanniques ont reconnu environ 100 000 victimes (*casualties*, dont 15 000 morts, en majorité des Indiens) en deux ans et demi de combat. Plusieurs cimetières militaires britanniques en Irak attestent l'acharnement des combats. Les pertes turques auraient été d'environ 20 000 soldats morts au combat, à quoi s'ajoutent les morts de maladies et les disparus. Le nombre de morts parmi les moudjahidin et la population irakienne reste inconnu ; il se chiffrerait à environ 25 000 pour au moins trois millions d'habitants.





Ce discours annonçait le prochain soulèvement des Irakiens contre les Anglais. Cependant, depuis Mossoul, il m'était difficile de connaître tous les détails des actions de l'ayatollah. Je revins à Kâzimiyya après l'armistice, brûlant de l'envie de le voir, mais ne le trouvai pas dans la ville, car il était parti avec un groupe de musulmans pour faire un pèlerinage à Karbalâ', sur la tombe de Husayn (*ahs*).



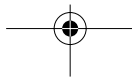
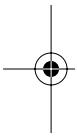


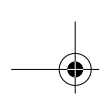
De l'occupation de l'Irak par les Anglais au simulacre de l'indépendance [1918-1920]¹

Lorsque l'ayatollah revint de Karbalâ', je m'attendais à ce qu'il me rencontre aussitôt en tête à tête et qu'il approuve ma venue à Kâzimyya. Mais dès qu'il me vit, il me blâma : « Pourquoi n'es-tu pas resté en Anatolie jusqu'à ce que l'Irak soit sauvé ? Pourquoi cette hâte à venir dans un pays qui est gouverné par les ennemis des musulmans ? » Je tentai de plaider ma cause : j'avais décidé de ne pas aller en Anatolie seulement quand j'avais désespéré du gouvernement ottoman, l'une des conditions de l'armistice étant que les Anglais occupent tous les territoires qu'ils voulaient occuper s'ils ne rencontraient pas de résistance de la part des Ottomans². J'ajoutai que je ne pouvais pas rester séparé de lui davantage. Il me demanda de me taire, puis me quitta en m'accusant de lâcheté et en m'incitant à agir pour sauver l'Irak. Je restai seul, occupé à me soigner.

1. Les dates ne figurent pas dans le texte. L'année 1918 marque la fin des combats et l'occupation de tout l'Irak par les Britanniques. L'année 1920 marque la proclamation, le 11 novembre, du gouvernement arabe provisoire par Sir Percy Cox, le nouveau haut-commissaire britannique à Bagdad. Le mot « indépendance » ne renvoie pas ici à 1932, année de la fin officielle du mandat britannique et de l'admission de l'Irak à la Société des Nations, mais à la fondation des premières institutions étatiques irakiennes sous le régime du mandat britannique.

2. Cheikh Muhammad semble ici n'avoir aucune illusion sur les conditions de l'armistice. L'occupation de Mossoul, deux semaines après l'arrêt officiel des combats, semble pourtant contredire certains termes de l'accord, même si les Britanniques entrèrent dans la ville sans combat majeur.



*Les raisons de la renaissance irakienne*

Pendant mon absence, il avait travaillé clandestinement à unifier la parole des Irakiens pour les sauver des chaînes de l'esclavage des Anglais, et avait décidé d'œuvrer avec l'ayatollah al-Shîrâzî³ dans ce but. Ce dernier avait quitté Samarrâ' pour venir s'établir à Karbalâ' parce que c'était la ville la plus proche des tribus les plus aptes à se mobiliser. Toutefois, les deux chefs religieux n'avaient pu rendre publiques leurs intentions, de peur d'être désapprouvés par Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî, qui jouissait toujours d'une certaine influence en Irak. Jusqu'à la mort de Sayyid Muhammad Kâzem en l'année...⁴ – que Dieu lui accorde Sa miséricorde ! –, Mîrzâ al-Shîrâzî – que Dieu sanctifie son secret⁵ ! – manifesta sa singularité en Irak. Il demanda bientôt à l'ayatollah al-Khâlisî de le rejoindre à Karbalâ', et tous deux se mirent alors à travailler ensemble, pratiquant l'effort de l'*ijihâd*, comme jamais auparavant.

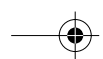
Chaque fois que je cite les actions du défunt ayatollah al-Shîrâzî, ce sont donc également celles de l'ayatollah al-Khâlisî que je rappelle. Ils étaient comme un seul esprit dans deux corps, ne se différenciant en rien l'un de l'autre, allant jusqu'à se lever et à s'asseoir en même temps. Al-Shîrâzî ne réfutait pas ce qu'al-Khâlisî avait établi, et al-Khâlisî n'établissait rien qu'al-Shîrâzî eût pu réfuter. Cependant, al-Shîrâzî était tenu par l'avis d'al-Khâlisî de telle sorte que, s'il sentait un possible désaccord sur une question, il réfutait de lui-même son opinion, même s'il l'avait soutenue auparavant. Je me souviens ainsi que l'ayatollah al-Shîrâzî avait ordonné la location de *waqf*⁶ à Karbalâ', puis qu'il

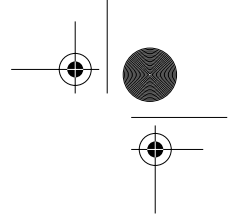
3. Il s'agit de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî (1853-1920).

4. Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî est décédé le 30 avril 1919.

5. Les formules de bénédiction envers un défunt utilisées ici manifestent la différence existant aux yeux de Cheikh Muhammad entre Sayyid Muhammad Kâzem al-Yazdî et Muhammad Taqî al-Shîrâzî. Bien que *marja' a'lâ*, le premier n'a droit qu'à une formulation rituelle employée pour le commun des pécheurs, là où le second a droit à une invocation réservée aux saints musulmans.

6. Les *waqf* sont des biens de mainmorte, donnés ou légués à perpétuité pour des œuvres pieuses ou pour le bien public. Il peut s'agir de terres, d'immeubles, de boutiques, de moulins et même d'usines. Ces fondations pouvaient aussi bénéficier à une famille quand la gestion du *waqf* lui était attribuée, avec les revenus afférents.





demanda de présenter les feuilles de la location à l'ayatollah al-Khâlisî. Mais ce dernier les refusa parce qu'il jugeait qu'elles ne respectaient pas les conditions du propriétaire du *waqf*. L'ayatollah al-Shîrâzî devint alors le plus acharné à discuter le contrat de location. Après un certain temps, il ordonna finalement de retirer ces biens *waqf* au locataire. C'était certes là une question subalterne, mais on peut en déduire que, de façon générale, il ne s'engageait pas sur un domaine sans avoir consulté l'ayatollah al-Khâlisî. Les deux hommes avaient un seul objectif : contenter Dieu en purifiant les mausolées de Ses Imams infallibles de la souillure de Ses ennemis. Et ils purent mener à bien ensemble les actions les plus sublimes⁷.

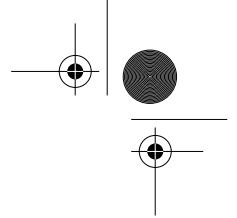
Les ayatollahs al-Khâlisî et al-Shîrâzî, sauveurs de l'Irak

Ce qui suivit peut se résumer ainsi : après l'armistice, les Anglais proclamèrent qu'ils voulaient constituer un gouvernement indépendant en Irak, comme ils l'avaient promis pendant la Grande Guerre, que ce gouvernement serait choisi par la population d'Irak et qu'ils ne s'opposeraient pas à son choix, affirmant : « Il revient aux Irakiens d'élire le chef de ce gouvernement selon leurs vœux, à l'exception des Ottomans parmi lesquels ils n'ont pas le droit d'élire un roi. »

Les Anglais redoublèrent d'efforts pour faire accepter par les Irakiens l'élection de Sir Percy Cox, le haut-commissaire d'Irak, comme roi d'Irak. Alors l'ayatollah al-Shîrâzî promulgua une

7. Cheikh Muhammad insiste sur le caractère exceptionnel des relations entre Cheikh Mahdî al-Khâlisî et Muhammad Taqî al-Shîrâzî. À la fois réformateur et combattant, ce dernier avait en effet tout pour plaire à Cheikh Mahdî. Mais cette insistance est peut-être aussi une façon de lier la gloire de Cheikh Mahdî à celle d'un homme, Muhammad Taqî al-Shîrâzî, dont le seul nom a, semble-t-il, été retenu par l'Histoire, puisqu'il est surnommé le « leader de la Révolution de 1920 » et qu'il figure un symbole patriotique irakien incontesté. Peut-être parce qu'il ne croyait pas en sa réussite face à la puissance britannique, Cheikh Mahdî fut d'ailleurs moins actif dans ce mouvement que lors du djihad de 1914-1917. De trois ans son aîné, Muhammad Taqî al-Shîrâzî semble avoir été unanimement reconnu comme *marja' a'lâ*, là où Cheikh Mahdî paraît avoir eu plus de difficulté à se faire reconnaître dans cette fonction après l'échec de la Révolution de 1920. Le caractère quasi collégial de la direction religieuse à l'époque de l'ayatollah al-Shîrâzî tel que le revendique Cheikh Muhammad, qui met en avant le duo Shîrâzî-Khâlisî, manifeste sa volonté de réparer l'« injustice de l'Histoire » envers son père.





fatwa qui interdisait à un musulman d'élire roi d'Irak un non-musulman⁸.

Lorsque les Anglais voulurent consulter par référendum les Irakiens, ils trouvèrent face à eux une vive opposition. L'ensemble des Irakiens suivit les conseils que l'ayatollah al-Khâlisî donnait depuis Kâzimiyya : « Notre choix est en faveur d'un gouvernement patriotique constitutionnel dirigé par un roi, qui soit l'un des fils du roi du Hedjaz. » Quant au sort de Mossoul, il serait fixé après une consultation des habitants et une conférence⁹.

Les Anglais ne voulaient pas autre chose que mettre les Irakiens à leur merci, même s'ils affectaient de leur demander leur avis. En fait, il fallait que les gens disent : « Nous voulons seulement être vos serviteurs, et l'assujettissement aux Anglais est plus noble que l'autodétermination et l'indépendance. » Mais les Anglais étaient

8. Cette fatwa fut promulguée par l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî le 23 janvier 1919 en réponse au référendum organisé par les Britanniques. La consultation, qui se déroula sur deux mois (décembre 1918-janvier 1919), était censée sonder la population irakienne sur ses souhaits quant à l'avenir du pays et au futur statut du vilayet de Mossoul. Mais le mot « indépendance » n'était pas mentionné et aucune question ne prévoyait le départ des troupes britanniques. En avril 1918, Sir Arnold T. Wilson avait remplacé Sir Percy Cox comme nouveau haut-commissaire britannique en Irak. Le projet de mettre Sir Percy Cox sur le trône d'Irak semble signifier, aux yeux de Cheikh Muhammad, que les Anglais avaient opté pour un gouvernement britannique direct de l'Irak, dont Sir Percy Cox aurait pu être le gouverneur. Paradoxalement, ce choix, qui était celui de Sir Arnold T. Wilson et de l'*India Office*, n'était pas celui de Sir Percy Cox, favorable à l'établissement d'un « gouvernement arabe », comme le proposait le Bureau arabe du Caire, opposé au gouvernement des Indes au sein de l'immense empire colonial britannique. Les promesses britanniques d'accorder l'indépendance à l'Irak étaient restées de pure forme et les déclarations en ce sens étaient contredites par les accords secrets Sykes-Picot (1916) partageant le Moyen-Orient entre la Grande-Bretagne et la France.

9. Les chefs religieux chiites avaient choisi d'exploiter la possibilité que leur donnait le référendum pour exprimer leur hostilité à l'occupation britannique. L'action de Cheikh Mahdî al-Khâlisî au moment du référendum de 1918-1919 reste obscure, le devant de la scène politique et religieuse étant alors occupé par les ayatollahs al-Yazdî et al-Shîrâzî. Kâzimiyya était alors en dehors de l'agitation que connaissaient Najaf et Karbalâ'. Inspirées par les religieux chiites, de nombreuses pétitions affluèrent vers les autorités britanniques pour affirmer, à l'instar de celle de Kâzimiyya, que « Nous, représentant une grande partie de l'*umma* arabe irakienne musulmane, nous désirons que l'Irak s'étende du nord de Mossoul jusqu'au golfe Persique, avec un gouvernement arabe islamique dirigé par un roi arabe musulman qui soit l'un des fils de Sa Majesté le roi Husayn, à condition qu'il soit lié par une assemblée législative nationale ». Le choix fait par Cheikh Mahdî de l'un des fils du Chérif Husayn de La Mecque pour futur roi d'Irak l'opposera à d'autres religieux qui soutenaient d'autres candidats.



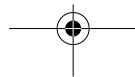
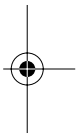
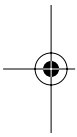
convaincus que les gens leur reconnaissaient le droit de les gouverner. Ils se considéraient comme les seuls à avoir le droit de respirer et de profiter des bienfaits de Dieu. S'ils voyaient quelqu'un revendiquer le simple droit de vivre sur terre, ils lui faisaient subir les pires tourments, simplement parce qu'il avait un avis contraire au leur. Tel était leur état d'esprit. Quand ils demandèrent aux Irakiens de légitimer les chaînes de leur sujétion et que les Irakiens, insistant sur leurs droits, refusèrent, ils écumèrent de colère. Ils envoyèrent leurs agents se répandre dans les processions et les assemblées pour inciter les gens à faire le choix de la servitude. Mais plus ils violaient les droits des Irakiens, plus les Irakiens persévéraient dans leur attachement à leurs droits légitimes. Et ceci augmentait encore un peu plus la colère des Anglais¹⁰.

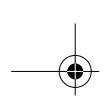
*L'assemblée de Kâzimiyya et Balfour*¹¹

La situation à Najaf allait bientôt dégénérer en affrontements. Balfour, le gouverneur militaire de la ville, vint à Kâzimiyya pour y inviter les gens à se soumettre à la volonté des Anglais. Il convoqua tous les notables de la ville ; l'ayatollah al-Khâlisî lui-même fut présent à la réunion. Balfour prétendait que les Irakiens voulaient que les Anglais restent maîtres de l'Irak. L'ayatollah al-Khâlisî demanda à Sayyid Muhammad Mahdî, l'un des fils du défunt Ismâ'îl al-Sadr, qui se trouvait à ses côtés : « Dis à Balfour que, s'il en est comme il le dit, alors qu'il cesse d'interdire nos communications avec les Irakiens pour que nous voyions par nous-mêmes ce qu'ils pensent. » Les Anglais avaient en effet interdit les communications télégraphiques et la poste afin que les Irakiens n'apprennent pas leurs mensonges. En même temps, ils répandaient partout l'idée que tous les Irakiens étaient déterminés à élire les Anglais à la tête de leur pays, pensant ainsi séduire l'opinion, alors qu'ils lui déniaient toute possibilité de choisir en

10. Le référendum organisé par les Britanniques fut bien un simulacre de consultation. Les Britanniques furent dupes de leur propre propagande, croyant de bonne foi que les pétitions réclamant l'indépendance étaient le fait de minorités d'« extrémistes » et que les contre-pétitions suscitées par leurs agents en faveur de l'occupation reflétaient le sentiment général.

11. Le capitaine Balfour fut nommé premier représentant britannique à Najaf le 28 août 1917, mettant un terme à deux années d'autonomie de la ville sainte, depuis que celle-ci avait repoussé les Ottomans hors de ses murs en mai 1915.





connaissance de cause. Quand Balfour entendit cette proposition, il se mit à bégayer et fut incapable de parler. Quelqu'un, dans l'assemblée, cria : « Nous ne voulons pas des Anglais. Nous ne voulons que d'un gouvernement patriotique sans lien avec l'étranger* ! » Balfour quitta l'assemblée très en colère. Et les Anglais se préparèrent à se venger contre les Irakiens qui refusaient de leur faire allégeance et de signer le pacte de leur soumission.

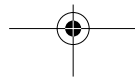
À la suite de cette assemblée, des manifestations eurent lieu partout en Irak pour réclamer l'indépendance. Tous les regards étaient tournés vers l'ayatollah al-Shîrâzî, dans l'attente de ses fatwas. Al-Shîrâzî était lié à l'avis de l'ayatollah al-Khâlisî, et c'est alors qu'il l'appela à Karbalâ'.

L'ayatollah al-Khâlisî à Karbalâ'

À Karbalâ', l'ayatollah al-Khâlisî entreprit de rassembler les chefs de tribus de toutes les régions d'Irak. Des accords secrets pour le soulèvement contre les Anglais furent conclus lors d'assemblées auxquelles seuls assistaient, outre les chefs de tribus, les deux ayatollahs al-Shîrâzî et al-Khâlisî.

Les Anglais sentaient bien que quelque chose se préparait, mais ils ne savaient pas quoi. Ils espionnaient les moindres faits et gestes de l'ayatollah al-Shîrâzî et se tenaient informés de toutes ses déclarations, jusqu'au jour où des habitants de Karbalâ' manifestèrent ouvertement leur haine et leur rejet des Anglais et exigèrent publiquement l'indépendance de l'Irak. Les Anglais les arrêtèrent et les exilèrent en Inde. Parmi eux, 'Umar, 'Uthmân et 'Abd al-Jalîl 'Awwâd, Sayyid Muhammad 'Ali al-Tabâtabâ'î et de nombreux autres. Ces arrestations furent prises très au sérieux par l'ayatollah al-Shîrâzî : il annonça qu'il allait quitter Karbalâ' pour l'Iran et envoya son gendre, Sayyid Muhammad Bâqer al-Isfahânî, à Kâzimiyya afin qu'il voie ce qui était arrivé aux exilés. De son côté, l'ayatollah al-Khâlisî suggérait aux chefs de tribus de s'exiler

* Et une pétition fut écrite, aussitôt signée par tous ceux qui avaient assisté à cette assemblée, avec ce même contenu. Sayyid Ja'far 'Atayfa, le chef de la municipalité nommé par les Anglais à Kâzimiyya, s'abstint. Il ne cessera de flatter les Anglais jusqu'à ce jour. Son ami Husayn al-Sarrâf l'imita, mais leur abstention n'eut aucune influence.





au cas où l'ayatollah al-Shîrâzî viendrait à quitter le pays. Des lettres, des télégrammes et des messages commencèrent à affluer de toutes parts, demandant à l'ayatollah al-Shîrâzî de reporter son départ pour Téhéran afin que les Irakiens puissent se préparer à l'accompagner.

Les Anglais savaient que cet exode collectif susciterait un soulèvement généralisé des pays musulmans. Ils libérèrent en conséquence les exilés et les firent revenir à Karbalâ'. Le gendre d'al-Shîrâzî revint de Kâzimyya, mais il fut soudainement pris de violentes douleurs au ventre. Il mourut deux jours plus tard à Karbalâ'. Je ne le quittai pas dans ses derniers moments. Il n'avait jamais été malade et des médecins émirent l'hypothèse que les Anglais l'avaient empoisonné. Selon toute évidence, c'était bien le cas.

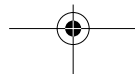
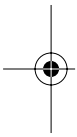
Une fois les exilés revenus à Karbalâ', les Anglais n'eurent de cesse de contraindre les Irakiens soit à accepter de souscrire à leur servitude, soit à faire la guerre, se vengeant ainsi de gens dont la seule faute était de vouloir être libres. Mais les Irakiens restèrent fermes sur leurs droits, tout en faisant en sorte de ne pas donner aux Anglais le prétexte d'une guerre. Il y eut des manifestations, aux quatre coins de l'Irak, qui revendiquaient l'indépendance de façon pacifique. Elles se succédèrent jusqu'au mois de *ramadân* de l'année 1338¹² où les Anglais les réprimèrent en ouvrant le feu sur la mosquée Murjân¹³, tuant plusieurs manifestants qui ne portaient pas d'armes et étaient non-violents. Ils fermèrent les mosquées et y interdirent les prières et les rassemblements religieux.

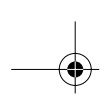
La population délégua des intellectuels pour trouver un terrain d'entente avec les Anglais¹⁴. À Bagdad, les délégués demandèrent à Wilson [le haut-commissaire britannique] de s'engager fermement à respecter ce qu'avaient promis les Anglais aux Arabes, de

12. Le mois de *ramadân* 1338 débutait le 20 mai 1920.

13. Située dans la partie ouest de l'actuelle rue Rashid, grande artère percée par les Ottomans durant la guerre et inaugurée par Khalîl Pacha en 1916, la mosquée Murjân avait été construite en 1357, un siècle après la fin des Abbassides. Devenue une célèbre école religieuse, au cœur du marché Shorja, elle fut détruite en grande partie au début du xx^e siècle et reconstruite comme mosquée.

14. Les habitants de Bagdad élirent leurs délégués le 26 mai 1920. Ils demandèrent à Wilson d'organiser un congrès irakien qui déciderait de l'avenir du pays, la liberté de la presse et de circulation.



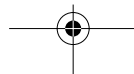
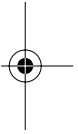


façon générale, et aux Irakiens de façon particulière, notamment les accords qui stipulaient l'indépendance de l'Irak¹⁵. Mais Wilson répondit : « Les Anglais n'ont pas été vaincus dans la Grande Guerre et nos armées ne sont-elles pas partout en nombre avec leur formidable équipement ? » Comme si leurs engagements et leurs promesses étaient subordonnés à leur défaite et que, dans la mesure où ils étaient sortis victorieux de la Grande Guerre, il ne fallait plus leur faire confiance ! Chaque fois qu'un délégué de Bagdad insistait, les Anglais lui répondaient par la menace et l'intimidation.

Lorsque l'ayatollah al-Shîrâzî vit cela, il comprit que la politique injuste menée par les Anglais était une guerre menée par le vainqueur contre le vaincu. Mais il était soucieux de préserver les faibles et les innocents parmi les étrangers et ses compatriotes non musulmans. Aussi écrivit-il aux habitants de Bagdad pour leur conseiller, ainsi qu'à tous les Irakiens, de préserver le caractère sacré des synagogues et des églises, et de respecter les droits des Irakiens non musulmans, qu'ils soient juifs, chrétiens ou autres. Il leur demandait également de s'abstenir de faire la guerre aux Anglais tant que ceux-ci ne la leur déclareraient pas, et de respecter tous les étrangers, anglais ou non, qui ne portaient pas d'arme. Cette lettre fut diffusée et eut un immense retentissement, car elle manifestait que les Irakiens n'avaient d'autre objectif que le respect d'un droit que Dieu leur a confié et que les Anglais voulaient leur ravir. Elle rassurait les non-musulmans de Bagdad qui regardaient la tournure prise par les événements avec crainte et inquiétude. Voilà pour Bagdad.

Quant aux délégués de Hilla, les Anglais les arrêtaient et les exilèrent tous en Inde. Ce fut là leur unique réponse.

15. En fait, les promesses d'indépendance des Alliés aux Arabes faites pendant la guerre avaient été, répétons-le, de pure forme. Les accords secrets Sykes-Picot entre la Grande-Bretagne et la France leur étaient contraires. Cependant, les Britanniques ne cessèrent d'affirmer qu'ils étaient venus en Irak comme des « libérateurs » et non comme « conquérants ou ennemis ». À la différence de ce qui se passa dans les provinces levantines, la majorité des Irakiens s'était soulevée en 1914 contre l'invasion britannique. Les dirigeants religieux chiites appelaient alors à défendre l'État islamique, c'est-à-dire l'État ottoman. Mais, une fois tout espoir de retour des Ottomans évanoui, les dirigeants religieux chiites avaient repris à leur compte, pour l'Irak, le mot d'ordre d'indépendance.

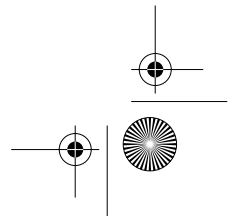
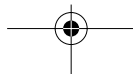
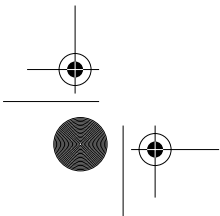
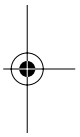
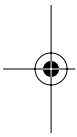


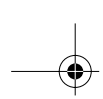


La renaissance irakienne et la guerre contre les Anglais

À Karbalâ', où se trouvaient les ayatollahs al-Shîrâzî et al-Khâlisî, les délégués, dont je faisais partie, avaient été choisis sur leurs indications, conformément au devoir patriotique que Dieu nous impose dans la religion musulmane. Nous en appelions aux deux ayatollahs dans toutes nos affaires. Notre première action fut d'entreprendre d'unifier la parole des tribus d'Irak et de la porter vers la même demande que les Bagdadis avaient formulée. À la suite de quoi, nous avons organisé des manifestations à Karbalâ'. Toute la population de la ville, celle des villes environnantes et les tribus convergèrent vers le centre de la ville sainte, bientôt rejointes par d'autres tribus venues de toutes les régions d'Irak, pour y recevoir les ordres religieux, Karbalâ' étant alors le seul centre religieux.

Constatant la gravité de la situation, le gouverneur de Karbalâ' commença à agir en secret et à éviter d'apparaître en public. Il sollicita une entrevue de l'ayatollah al-Shîrâzî pour lui soumettre certaines questions, mais il demanda que sa visite ait lieu la nuit et que la réunion soit tenue secrète. Sa requête fut acceptée. Quand il arriva au rendez-vous, il se retrouva en tête à tête avec l'ayatollah al-Shîrâzî. Mais, au même moment dans une autre maison, tous les chefs de tribus qui étaient à Karbalâ' tenaient une réunion en présence de l'ayatollah al-Khâlisî. Lorsque celui-ci apprit la visite du gouverneur de Karbalâ' et sut qu'il était seul avec al-Shîrâzî, il voulut lui manifester la fermeté des Irakiens et leur attachement à leurs droits. Il se leva et tous les chefs de tribus le suivirent jusqu'à la maison d'al-Shîrâzî. Il ordonna qu'on ouvre la porte et que tous ceux qui étaient avec lui puissent entrer jusqu'à ce que la maison fût pleine à craquer, de sorte que la réunion secrète se transforma en grande manifestation de protestation. Al-Khâlisî tint à cette occasion un discours inspiré par ses devoirs religieux qui fit trembler le gouverneur au point que celui-ci crut que le moment qu'il redoutait tant était arrivé. Il se réfugia auprès d'al-Shîrâzî, mais al-Khâlisî lui fit comprendre que les Irakiens éviteraient toute action qui pourrait constituer une atteinte à l'ordre public et à la paix tant que les Anglais ne les y pousseraient pas. Le gouverneur fut rassuré. Lorsqu'il voulut se lever, je regardai al-Shîrâzî, m'attendant à ce qu'il proteste contre ce qui se passait sous son toit, mais il s'était déjà tourné vers al-Khâlisî en disant : « Nous



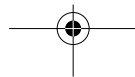
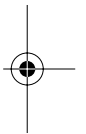


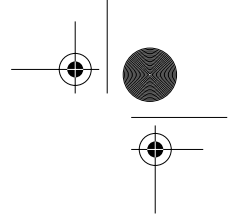
n'avons rien fait. Aussi, laissons le gouverneur s'en aller sans même nous enquérir de sa demande. » Le gouverneur s'empressa de se rasseoir et promit qu'il ferait son possible pour faire comprendre aux Anglais les exigences des Irakiens et les encourager à les satisfaire s'ils voulaient éviter la guerre. Puis il donna l'ordre de faire libérer les habitants de Karbalâ' qui avaient été arrêtés par les autorités anglaises lors de manifestations trois jours auparavant. Enfin, il demanda qu'on lui permette de s'en aller, promettant de revenir pour apporter la réponse que donneraient les Anglais à Bagdad. Il avait pensé convaincre les deux ayatollahs de se taire en venant les voir, mais il ne pouvait plus dorénavant douter qu'ils étaient, l'un autant que l'autre, les plus acharnés à défendre les droits de l'Irak.

Immense manifestation à Karbalâ' en faveur de l'indépendance

Un beau matin, à la fin du mois du jeûne, nous nous engageâmes dans d'immenses manifestations auxquelles participaient tous les chefs de tribus. Elles se terminèrent par un rassemblement de dizaines de milliers de pèlerins et d'habitants de la ville dans la cour du mausolée de 'Abbâs¹⁶. Mon père m'ordonna de monter en chaire afin d'annoncer aux gens le plan des deux ayatollahs face à ce que nous imposaient les Anglais en fait de destruction, de sang, de répression, de pillage, d'usurpation. Les Anglais avaient renié leurs engagements, trahi leurs promesses, méprisé les Irakiens et insulté à leur dignité par leur prétention à leur imposer un protectorat ou un mandat, comme si les Irakiens étaient mineurs ou fous, et qu'eux-mêmes devaient être leurs tuteurs. Je leur annonçai la fatwa décisive qui ordonnait de se protéger des prétentions des Anglais ; elle invitait les Irakiens à ne pas avoir recours à la guerre tant que les Anglais ne le leur imposeraient pas, mais qui, dans le cas inverse, leur faisait devoir de se défendre, par tous les moyens et de toutes leurs forces, afin que Dieu purifie le pays du mal des usurpateurs et qu'il extermine les oppresseurs. Puis je lus publi-

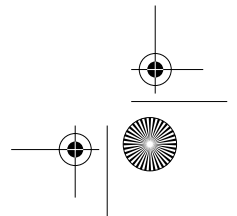
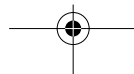
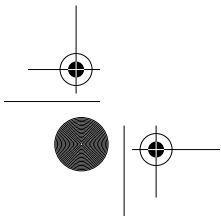
16. 'Abbâs est le demi-frère de l'Imam Husayn. Ayant combattu à ses côtés, il mourut en martyr lors de la bataille de Karbalâ' en 680 contre les Omeyyades. Son mausolée, chef-d'œuvre de l'architecture islamique, fait face à celui de son frère dans la ville sainte.

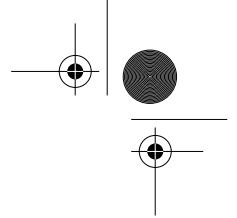




quement un long communiqué détaillé qui avait été rédigé sous la direction de mon père, ce qui prit beaucoup de temps. Mon discours fut interrompu à plusieurs reprises par les clameurs, les pleurs et la violence des émotions, mais les lamentations de l'assistance laissèrent vite la place à l'enthousiasme. Les gens se dispersèrent, puis chacun quitta Karbalâ' pour rejoindre sa tribu et l'avertir de se préparer à la mobilisation générale et à rendre sa gloire passée à l'Irak.

Nous avions demandé aux Anglais d'envoyer un représentant pour qu'il puisse être informé de nos décisions. En guise de réponse, ils nous envoyèrent des unités de soldats, un nombre imposant de canons, de mitrailleuses, de blindés et l'aviation pour nous arrêter, alors que nous n'avions pas d'armes pour les combattre. Ils encerclèrent Karbalâ' et dirigèrent les canons contre la ville, tandis que les blindés avançaient et que, dans les airs, des avions nous survolaient. Enfants, femmes, vieillards, pèlerins et hommes pieux lancèrent une immense clameur d'effroi. Durant la nuit, une réunion se tint à la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî, afin de décider des mesures légitimes à prendre : devait-on combattre les Anglais ou se soumettre à leur volonté ? Al-Shîrâzî dit : « La soumission aux Anglais n'est pas permise. » Mais un de ses élèves s'adressa à lui : « Nous ne pouvons pas combattre les Anglais parce qu'ils ont des forces suffisantes en Iran pour soumettre l'Irak s'il se soulève. Il n'y a pas d'autre alternative que de se soumettre. » Je pris alors la parole : « Les pays musulmans sont à nos yeux un seul pays et il n'y a pas de différence entre l'Iran, l'Irak et d'autres pays. Si nous nous soumettons aux Anglais, ils nous réduiront en esclavage et leurs ambitions seront renforcées aussi bien en Irak qu'en Iran, qui cesseront d'exister. Mais si nous nous défendons, nous gagnerons au moins l'une de ces deux bonnes choses, soit l'Irak sera indépendant, ce pour quoi nous luttons, soit les Anglais seront contraints de retirer leurs forces d'Irak pour nous combattre, et alors nous sauverons l'Irak, ou les deux à la fois et c'est ce que nous espérons. »





*(Télégramme des ulémas à Vosûq od-Dowleh
pour l'abrogation du traité irano-anglais*

L'armée anglaise avait déjà occupé la totalité des provinces d'Iran et obligé le gouvernement de Vosûq od-Dowleh à signer ce traité maudit¹⁷ qui consacrait la prise de contrôle de l'Iran par les Anglais et en faisait une troisième possession anglaise, avec l'Inde et l'Irak. En s'emparant des armées et des richesses de ces trois pays, les Anglais avaient affirmé leur domination. Quant à nous, en Irak, nous avons combattu ce traité de toutes nos forces. Les ayatollahs al-Shîrâzî, al-Sadr¹⁸ et Shaykh al-Sharî'a avaient envoyé un télégramme à Vosûq od-Dowleh pour lui demander d'abroger ce traité qui niait l'indépendance de l'Iran. Ils lui enjoignaient de démissionner et d'abandonner le traité, allant jusqu'à le menacer de guerre. J'avais envoyé ce télégramme secrètement, sur ordre de mon père, à Kermanshah¹⁹ par l'intermédiaire du défunt Cheikh Hâshem Pûstfurûsh afin que, de là, il le télégraphie à Vosûq od-Dowleh à Téhéran. En voici la traduction littérale :

« À Son Excellence respectée, le Premier ministre,
« le 10 *rajab* 1337, puisse son gouvernement perdurer ! ²⁰.

« Après vous avoir présenté nos sincères et bons vœux, nous vous informons que les nombreuses lettres qui nous sont parvenues d'Iran affirment que vous avez passé un accord avec les Anglais sous forme de traité dont les conséquences, notamment la perte de l'indépendance de l'Iran, sont redoutées, et ceci a suscité une grande inquiétude pour nous, les serviteurs de la *sharî'a* pure. Nous ne pouvons imaginer que Votre Excellence ignore la conséquence d'une telle situation et que vous – que Dieu vous en préserve ! –, ayez approuvé que votre mandat

17. Vosûq od-Dowleh fut Premier ministre en Iran avant et après la Première Guerre mondiale. Anglophile convaincu, il négocia le traité anglo-iranien de 1919 qui, s'il avait été appliqué, aurait fait de l'Iran un quasi-protectorat britannique. Ahmad Shâh refusa de signer le traité. Sous la pression du parlement et de l'opinion, Vosûq od-Dowleh fut contraint de démissionner à la fin d'octobre 1920.

18. Il s'agit de l'ayatollah Ismâ'il al-Sadr (1842-1920), le grand-père paternel de Mûsâ al-Sadr et de Muhammad Bâqer al-Sadr.

19. Kermanshah est la première grande ville iranienne sur la route de Téhéran quand on vient de Bagdad.

20. Le 11 avril 1919.



à la tête du gouvernement signifie la fin de l'indépendance de l'Iran. Nous considérons que ce traité est, selon toute évidence, la fin de l'indépendance de l'Iran. Les Iraniens ont, par le passé, toujours manifesté le plus grand souci et la plus grande vigilance pour préserver l'indépendance des pays islamiques. De la même façon, ils ont toujours été vigilants face à tout ce qui pouvait porter atteinte à l'honneur de leur pays, l'Iran. Si vous décidez de prendre les mesures nécessaires pour empêcher ces conséquences néfastes, il serait nécessaire de nous en informer de telle sorte que nous soyons rassurés et que tous les musulmans, qui sont dans l'inquiétude la plus forte, soient tranquilisés. Faute de quoi, nous nous opposerons à vous, afin d'imposer l'abrogation de cet accord maudit, par tout ce qui est en notre pouvoir, afin que le monde entier sache que les musulmans peuvent casser les chaînes de l'esclavage et de la servitude et qu'ils ne supportent plus ni l'humiliation ni le mépris. Nous espérons que vous n'accepterez pas la soumission des musulmans aux étrangers et que vous agirez comme nous, nous agissons. Que la paix soit sur vous ! »

Shaykh al-Sharî'a al-Isfahâni al-Gharawî²¹,
l'humble Ismâ'il al-Sadr, l'humble Muhammad Taqî al-Shîrâzi.

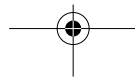
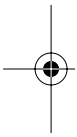
Vosûq od-Dowleh avait alors répondu qu'il n'avait pas eu le choix et que les Anglais l'avaient contraint à signer ce traité. La situation de l'Iran inquiétait les deux ayatollahs al-Shîrâzi et al-Khâlisî, car ils ne voyaient pas comment expulser les soldats anglais de ce pays.)

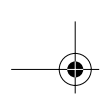
*Les deux ayatollahs promulguent une fatwa
pour combattre les Anglais*

Les deux ayatollahs approuvèrent mes propositions²² et il fut décidé qu'ils agiraient en conséquence. En moi-même, je sentais bien qu'ils considéraient que la situation était plus grave encore. À leurs yeux, l'Irak, sa terre et son peuple étaient devenus une possession anglaise, et c'était un devoir de combattre les usurpateurs. Il fallait défendre l'Irak jusqu'à ce que tous ses fils acceptent de se sacrifier pour sa cause. En s'émancipant de leur servitude,

21. Le mot arabe *al-gharî* désigne le lieu d'où l'on domine le « lac de Najaf », un marécage salé et asséché en été, où se trouve le mausolée de l'Imam 'Alî. Ce mot est souvent ajouté pour désigner la résidence du religieux dans la ville sainte.

22. Celles que l'auteur avait faites dans la maison de l'ayatollah al-Shîrâzi.



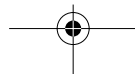


ils sauveraient aussi leur terre. Et même s'ils ne parvenaient pas à libérer leur pays, les habitants d'Irak auraient au moins libéré leur esprit de la soumission. C'est aussi un devoir de lutter contre la domination des ennemis de l'islam, fût-ce de façon incomplète. À les regarder, je me rendais compte que tel était leur état d'esprit, même s'ils ne l'exprimaient pas. Peut-être en était-on arrivé à ce que les interprètes de la Révélation ont toujours exprimé, à savoir que quitter son pays est un devoir quand on ne peut y pratiquer la religion. Or c'est bien l'impiété qui régnait en Irak, car les Anglais y avaient effacé ce qui revient à l'islam et étaient décidés à anéantir ce qui en restait. Mais dans la mesure où l'émigration n'était pas possible, la révolte et la guerre étaient un devoir. Et peut-être est-ce aussi le sens de la parole du Prince des Croyants²³ (*ahs*) : « La vie dans votre mort vous rend victorieux et la mort dans votre vie vous transforme en vaincus. »

Ce sens est certainement clair pour celui qui adhère aux fatwas des deux ayatollahs al-Shîrâzî et al-Khâlisî : il faut se défendre et poursuivre sans relâche la guerre contre les Anglais par différents moyens, même s'il n'y a pas de résultat effectif. Leur fatwa était très explicite. Ils considéraient le silence comme le plus grand des péchés. En effet, le peuple recherche naturellement son confort et la paix ; il a tendance à s'habituer à la soumission aux Infidèles, à négliger peu à peu la *sharî'a* et à abandonner sa souveraineté. Or il est nécessaire de résister aux usurpateurs par tous les moyens jusqu'à ce que l'indépendance de la patrie soit restaurée. En d'autres termes, si l'*umma* acceptait la sujétion, elle finirait par oublier sa spécificité et son identité ; elle en arriverait à imiter les habitudes et les coutumes des vainqueurs dans tous les domaines. Avec les années, elle perdrait la mémoire de ce qui fonde son identité et s'incorporerait à la patrie victorieuse, avant de disparaître. Refuser une telle perspective est une obligation ; de même que combattre pour défendre les valeurs de l'*umma* quand celle-ci est vaincue afin qu'elle repousse ses agresseurs et retrouve son indépendance.

C'est ce que signifia clairement l'ayatollah al-Khâlisî un jour où il lut ce qu'Ibn Khaldûn avait écrit sur ce thème dans sa

23. Surnom de l'Imam 'Alî. La citation provient du *Nahj al-Balâgha*.





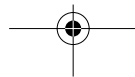
*Muqaddima*²⁴. Il le loua, ce qui n'est guère étonnant, et de façon appuyée, d'avoir considéré comme un devoir d'émigrer d'un pays où il n'est plus possible de pratiquer la religion, sauf dans le cas où nous nous trouvions et que nous avons mis en évidence. D'autres auraient peut-être invoqué cette idée pour quitter le pays. Mais les deux ayatollahs ne subordonnaient pas le devoir de résister et de se défendre à un rapport de forces favorable. Ils faisaient un devoir au faible, quelle que soit sa faiblesse, de se défendre, avec tous les moyens dont il dispose, contre le puissant, quelle que soit sa puissance, même s'il n'arrive pas à atteindre tous les objectifs de son combat. Convaincus que tel était le devoir de la population, ils décidèrent, lors de cette assemblée, d'affirmer l'obligation pour les Irakiens de rester attachés à leurs droits, de continuer à manifester, de s'abstenir de tout ce qui pourrait conduire à donner aux Anglais un prétexte pour leur faire la guerre, et de ne pas avoir recours aux armes, sauf si les Anglais utilisaient les leurs. À ce moment, seulement, les Irakiens devraient utiliser leurs armes pour se défendre.

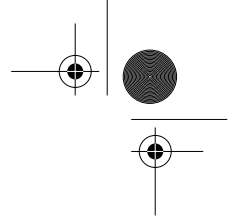


*Des ulémas de Karbalâ' sont envoyés en exil.
Retour de l'ayatollah à Kâzimayn*

Lorsque vint le matin, nous nous réunîmes dans la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî. Chacun de nous reçut une lettre signée et portant le sceau du Major Pulley, le gouverneur de Hilla, nous invitant à nous présenter dans les bureaux du gouverneur de Karbalâ' pour une consultation. Personne n'était exclu de l'invitation, à l'exception des deux ayatollahs. Je dis alors à mes compagnons : « Ce n'est pas d'une consultation à Karbalâ' qu'il s'agit, mais d'une convocation du vice-roi des Indes à ses sujets des colonies. Cela signifie que la guerre est proche. » Certains étudiants d'al-Shîrâzî réfutèrent cette interprétation, mais l'ayatollah al-Shîrâzî

24. Ibn Khaldûn (1332-1406), aujourd'hui considéré comme le père de la sociologie arabe, a exposé sa philosophie de l'histoire dans ses *Prolégomènes (Muqaddima)*. « Redécouvert » à l'époque moderne par les orientalistes occidentaux et par les historiens et sociologues arabes, le fait qu'il soit une référence pour Cheikh Mahdî illustre chez ce dernier une approche moderne où les rapports sociaux au sein des sociétés arabes sont étudiés pour eux-mêmes.



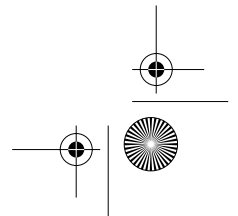
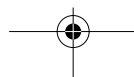
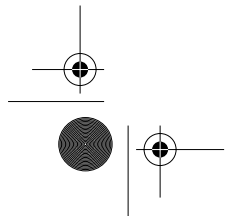


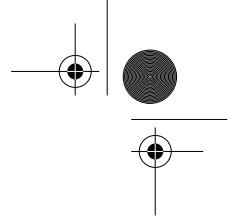
(*gas*) m'approuva et donna tort à son étudiant. Son fils²⁵ décida de répondre à l'invitation et de se rendre chez le gouverneur. Pour ma part, je m'y refusai et affirmai : « Je ne tends pas la main pour me soumettre tel un couard qui s'exécute. Je ne me soumettrai jamais aux Anglais, même s'ils s'emparent de moi et me jettent en prison. »

Notre controverse continua et nous décidâmes de nous en remettre au verdict de l'ayatollah al-Shîrâzî : « Son ordre tranchera le différend. » Mais lorsque nous lui demandâmes sa position, il dit : « Al-Khâlisî est celui qui tranchera le différend et conformez-vous à ce qu'il ordonnera. » Nous demandâmes alors son avis à al-Khâlisî, et il dit : « Le but des Anglais est de vous arrêter. Je ne vous ordonne rien, car vous savez ce qu'il convient de faire. » Pendant que nous étions en train de discuter, des affiches furent placardées sur les murs de la ville portant la signature du gouverneur de Hilla. En bref, elles disaient : « Le déploiement des forces militaires vise à arrêter certains fauteurs de troubles qui veulent manipuler les pauvres gens et les faibles d'esprit. Quant aux gens honnêtes et sincères, ils n'ont rien à craindre et peuvent être tranquilles. » Al-Shîrâzî reçut une lettre avec ce contenu et la note suivante : « Nous souhaitons que vous fassiez comprendre cela aux gens cela afin qu'ils soient rassurés. » Le même étudiant expliqua : « N'avais-je pas dit que les Anglais ne vous veulent pas de mal ? » Je lui répondis : « Ce qu'ils entendent par fauteurs de troubles nous vise, nous, et seulement nous. » Une telle stupidité me laissa pantois. L'ayatollah al-Shîrâzî se mit à rire et dit à mon père : « Comment vois-tu la réponse ? » Et il m'ordonna d'écrire une réponse dont voici le résumé.

« Votre lettre m'est parvenue et a frappé de stupeur une nation qui vous demande ses droits que vous avez reconnus, à qui vous avez fait maintes promesses en prenant des engagements que vous avez ensuite violés, et à qui vous répondez en lui envoyant la force militaire. Vous allez jusqu'à refuser de consulter ses dirigeants que vous traitez de fau-

25. Il s'agit du fils de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, Muhammad Ridâ. Ce dernier a eu un parcours politique très similaire à celui de Cheikh Muhammad et n'était pas plus enclin que lui à croire les Anglais. La surenchère de Cheikh Muhammad envers lui est peut-être l'illustration d'une concurrence entre les deux jeunes fils des deux grands ayatollahs.





teurs de troubles et de corrompus. Vous manifestez ainsi que vous vous arrogez le droit de les mépriser, bien qu'ils n'aient pas porté les armes contre vous et qu'ils n'aient pas dépassé la limite de la juste demande pacifique et civilisée de leurs droits. Peut-être certains s'emploient-ils à faire monter la tension entre les habitants de ce pays et les Anglais pour des desseins personnels et méprisables ? Ce genre de manœuvre a déjà été utilisé par vous dans le pays comme moyen de corruption. Je veux attirer votre attention sur la réalité des choses, dans le désir de trouver une solution. Pour cela, j'ai demandé à vous rencontrer hier, ce que vous avez refusé. Et maintenant, vous m'écrivez de faire comprendre aux gens que ces forces sont là pour châtier les corrompus. Mais qui sont les corrompus ? S'il s'agit de ceux qui sont au service du pays, qui ont le souci de l'élever et de l'aider à obtenir son droit à l'autodétermination, alors l'*umma* tout entière est dans cette situation. Ses dirigeants ne demandent rien d'autre que la réalisation de ses souhaits à la satisfaction desquels vous vous êtes engagés envers l'*umma*.

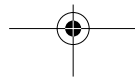
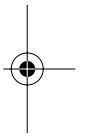
« Quoi qu'il en soit, ou bien vous faites un mouvement vers nous et vous vous engagez à négocier avec nous dans un esprit visant à trouver une solution juste, ou bien vous persistez dans votre refus, et vous, ainsi que celui qui vous a induit en erreur, porterez la responsabilité de tout ce qui pourrait se passer dans le pays. À l'armée anglaise d'éviter tout ce qui pourrait nous contraindre à réagir. »

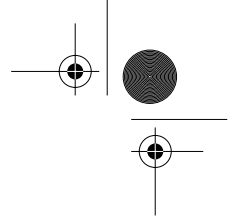
L'humble Muhammad Taqî al-Hâ'irî²⁶ al-Shîrâzî

Je soumis ce texte à mon père qui l'approuva, ainsi qu'al-Shîrâzî. Il enleva juste le mot « humble » dans la signature – bien que l'habitude ait voulu qu'on utilise ce mot en signature –, car il pouvait être interprété comme un signe de faiblesse ; il ne convenait d'ailleurs pas à son rang face au gouverneur. Al-Shîrâzî signa la lettre et nous l'envoyâmes au Major Pulley.

Mais la seule réponse fut l'envoi de trois avions qui survolèrent la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî où nous étions. Chacun s'attendait à ce que ces avions lâchent leurs bombes sur la maison et une immense clameur s'éleva à Karbalâ'. L'inquiétude s'empara de tous, à l'exception des deux ayatollahs, qui ne prêtaient pas plus d'attention aux avions qu'à des mouches. Al-Shîrâzî les regardait avec dédain, car ils ne savaient pas qu'ils lui permettaient d'utiliser

26. Al-Hâ'irî vient de *Hâ'ir* qui désigne une légère dépression à Karbalâ', là où est enterré l'Imam Husayn. Il désigne la résidence du religieux dans cette ville sainte.





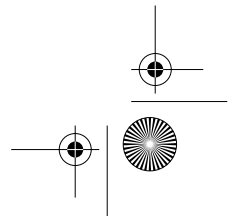
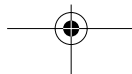
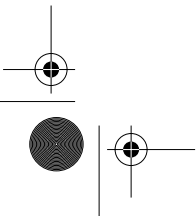
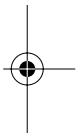
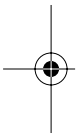
la force de Dieu à partir du moment où il n'y avait plus d'espoir de ramener à la raison Ses créatures. Devant la tournure que prenaient les événements, il désespéra définitivement des Anglais. Il convoqua une assemblée lors de laquelle il nous ordonna de nous conformer à ce qu'al-Khâlisî nous ordonnerait. Al-Khâlisî regarda vers nous, puis nous quitta, sans nous donner aucun ordre. Je demeurai en désaccord avec le fils d'al-Shîrâzî, qui partit avec plusieurs autres au siège du gouverneur de Karbalâ'. Ils y furent arrêtés, puis exilés vers l'île de Henjâm²⁷.

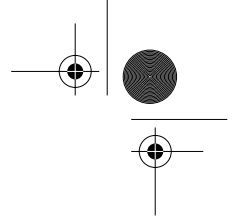
Pour ma part, je parvins à m'enfuir à la barbe des Anglais. Je m'échappai depuis la terrasse en passant par le souterrain de la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî. Les Anglais me recherchaient partout, sauf dans la maison où ils m'avaient vu pour la dernière fois en public. L'ayatollah al-Khâlisî n'avait alors plus d'autre souci que d'empêcher le sang de couler, en ce moment où les manifestations à Bagdad atteignaient leur point culminant²⁸. Il craignait que ce soit là le prétexte voulu par les Anglais pour les réprimer dans le sang. Pour tenter de détourner le danger, il décida de revenir à Kâzimiyya, après s'en être entretenu avec al-Shîrâzî qui l'approuva. Il fut décidé que, de son côté, al-Shîrâzî tenterait à Karbalâ' d'empêcher les tribus d'entrer en guerre juste à cause de l'arrestation de son fils.

Al-Khâlisî quitta donc Karbalâ' pour Kâzimiyya. C'est à grande peine qu'il put rentrer dans sa ville, en raison des barrages anglais sur la route. Les souks de Bagdad et de Kâzimiyya étaient fermés à cause de la grève, les rideaux des boutiques baissés. L'agitation avait gagné toutes les classes de la population, quelles que soient leur religion ou leur confession. Tous les Irakiens étaient déterminés à affronter les Anglais avec un enthousiasme sans précédent et une détermination sans faille.

27. L'arrestation de Muhammad Ridâ, le fils du *marja' a'lâ*, eut lieu le 21 juin 1920. Onze religieux et personnalités politiques furent exilés avec lui à Henjâm. Henjâm est une île inhospitalière appartenant à l'Iran et située à l'entrée du Golfe dans le détroit d'Ormuz, que les Britanniques utilisaient comme bague pour les opposants politiques irakiens.

28. Au printemps de l'année 1920, le mouvement patriotique, qui unissait pour la première fois chiïtes et sunnites autour de revendications patriotiques, prit une ampleur sans précédent à Bagdad. Les grandes mosquées étaient devenues le lieu de ralliement de cortèges qui se transformaient ensuite en manifestation politique contre le mandat, attribué à la Grande-Bretagne le 25 avril 1920 à la confé-





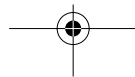
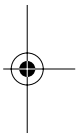
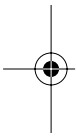
*L'ayatollah à Kâzimiyya
et l'intense mobilisation des Irakiens*

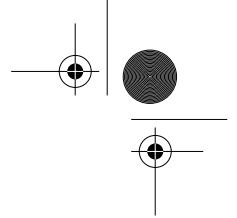
Al-Khâlisî ordonna aux gens de se calmer, de retourner à leurs occupations, de reprendre le travail et de ne pas sortir manifester. Il ne pouvait pas leur demander d'oublier l'arrestation du fils d'al-Shîrâzî, mais il les appelait à continuer à résister pacifiquement, sans perdre de vue l'objectif central du combat, à savoir l'indépendance de l'Irak. La population se conforma à son ordre et les manifestations revinrent à leurs premières formes, modérées.

C'est alors que Wilson, le résident permanent de Bagdad, demanda à rencontrer al-Khâlisî. Celui-ci refusa et lui répondit : « Nous invitons les Irakiens à s'abstenir de tout ce qui pourrait allumer le feu de la sédition sur les braises de laquelle vous ne cessez de souffler. Alors, si vous voulez éviter que le sang soit versé, je vous demande de libérer les exilés. » Wilson ne répondit pas à la demande d'al-Khâlisî, qui persévéra malgré tout à prêcher le calme, la prudence et la paix. Mais les Anglais intensifièrent leur violence et leurs exactions, usant envers les gens de brutalités de toutes sortes, menaçant de tuer ou d'emprisonner les chefs de tribus et tous ceux qui faisaient valoir les droits de l'Irak. Bientôt, il fut impossible à al-Khâlisî d'appeler à la retenue, car les Anglais, par leurs actions, rendaient caduc tout ce qu'il avait échafaudé.

Les chefs de tribus submergèrent de lettres l'ayatollah al-Shîrâzî, qui continuait, dans ses réponses, à les encourager à préserver la paix, au point que certains lui écrivaient : « Les Anglais, en arrêtant ton fils, ont agi avec un degré sans précédent de dureté et d'injustice, profanant ce que les Irakiens ont de plus sacré. Aussi, ordonne-nous de nous défendre par les armes. » Il m'envoya la lettre et m'ordonna d'écrire en réponse ce qui suit en

rence de San Remo, et en faveur de l'indépendance. Afin de mieux symboliser l'unité islamique réalisée entre sunnites et chiïtes, le parti Haras al-Istiqlâl (Gardiens de l'indépendance), fondé en février 1919, décida l'organisation commune des processions commémorant la naissance du Prophète avec celles du deuil chiïte. Le fait d'exalter en commun les principales commémorations religieuses de chacune des deux communautés donnait un caractère symbolique évident au rapprochement entre les sunnites et les chiïtes. Le rôle dirigeant joué dans ce mouvement par Sayyid Muhammad al-Sadr, un rival volontiers présenté par Cheikh Muhammad comme un « agent des Anglais », explique peut-être la discrétion de Cheikh Muhammad sur les événements de Bagdad dont lui et Cheikh Mahdí étaient absents puisqu'ils étaient alors à Karbalâ'.





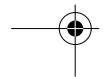
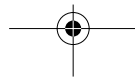
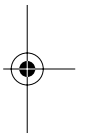
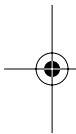
résumé : « Mon fils et ceux qui sont avec lui ont été exilés pour la cause irakienne, et leur exil ne doit pas vous faire oublier votre cause. Ne vous bornez pas à demander leur retour sans exiger en même temps le respect de vos droits, et ne prenez pas les armes au motif de leur arrestation. Que les questions de personnes ne vous fassent pas oublier les revendications plus générales ! Ô vous ! Ne tirez pas votre épée, même si vous me voyez aux mains des Anglais ! Mais si les Anglais lancent une armée pour vous combattre parce que vous persistez à demander vos droits qui ont été violés, alors, là, certainement, il faudra vous défendre. Mais en vous défendant, ne perdez jamais de vue la cause irakienne et l'indépendance totale et complète du pays. »

Je ne cessais de répondre à peu près dans les mêmes termes aux lettres que lui envoyaient les chefs de tribus. Il signait mes réponses et m'ordonnait de les envoyer. Mais des chefs de tribus nous firent parvenir de nombreuses lettres, nous informant que les Anglais avaient envoyé une armée pour les arrêter et qu'ils s'étaient réfugiés dans la clandestinité. Dès lors, l'alternative était : se soumettre aux Anglais ou faire la guerre.

Il m'ordonna en conséquence d'écrire ce qui suit en résumé : « J'ai sacrifié mon fils et ceux qui me sont chers à l'indépendance de l'Irak et je suis prêt à me sacrifier pour cette cause. Mais en ce qui vous concerne, si les Anglais continuent à violer vos droits et qu'ils ne retiennent que la guerre, alors il vous faut vous défendre de toutes vos forces. Il est interdit de se soumettre à eux et de se rendre. » Ses lettres arrivèrent aux chefs de tribus au moment où l'armée anglaise entra à Kûfa, à Hilla et à Hindiyya²⁹ pour y réprimer les tribus qui avaient seulement demandé aux Anglais de respecter leurs promesses. Ces forces s'affrontèrent aux tribus tandis que les lettres de l'ayatollah al-Shîrâzî étaient diffusées. La guerre entre les deux parties éclata et il arriva ce que nous redoutions³⁰.

29. Hindiyya est une bourgade située sur l'Euphrate à environ 25 kilomètres au sud-est de la ville sainte de Karbalâ'. Ce nom rappelle qu'à la fin des années 1780, l'« argent des Indes » (*Pûl-e-Hind*), perçu par les *marja'* des villes saintes d'Irak depuis le royaume chiite indien d'Awadh, permit de construire un canal vers Najaf (le canal al-Hindiyya).

30. La réticence des deux grands ayatollahs Muhammad Taqî al-Shîrâzî et Mahdî al-Khâlîsî à déclencher la révolution contre les Britanniques n'était pas seulement due au souci de préserver les vies. Cheikh Mahdî était conscient du





*Le déclenchement de la révolution
par les tribus contre les Anglais*

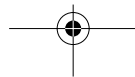
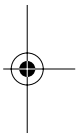
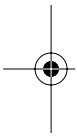
Les deux ayatollahs n'avaient pu préserver la paix comme ils l'avaient espéré. C'est à Bagdad que les Anglais prirent les mesures les plus violentes à Bagdad : ils proclamèrent la loi martiale, tuèrent plusieurs insurgés, en emprisonnèrent d'autres, tandis que beaucoup prenaient la fuite. Désormais, l'ayatollah al-Khâlisî ne pouvait plus rester à Kâzimiyya. Il en sortit secrètement en direction de Khâlis. Quand il arriva dans ses terres, toutes les tribus sans exception vinrent à sa rencontre. La guerre contre les Anglais s'embrasa et les tribus des deux rives du Diyâlâ y prirent une part active. Ainsi débuta la révolution irakienne³¹, qui se propagea dans tout le pays. Personne, dans les villes comme dans les campagnes, ne resta à l'écart du soulèvement. Chaque Irakien manifesta par son action qu'il voulait l'indépendance pour laquelle il était prêt à se sacrifier et qu'il refusait le maintien de l'étranger dans son pays. Tous les Irakiens participèrent à la révolution, et les combats firent rage un peu partout, mais les plus grandes batailles se concentrèrent dans deux régions : les deux rives du Diyâlâ, où l'ayatollah al-Khâlisî dirigea lui-même habilement les opérations, et celles de l'Euphrate où la direction suprême revint à l'ayatollah al-Shîrâzî.

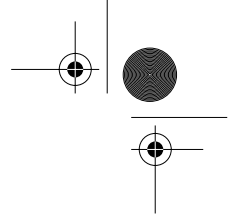
La guerre à Diyâlâ

Dans la région du Diyâlâ, al-Khâlisî était à la fois la figure emblématique et le pivot du soulèvement. Il y combattit en personne, comme tout moudjahidin. Ayant établi son quartier général dans le territoire de Khâlis, il en sortait soit pour lancer des opérations et poursuivre ses ennemis, soit pour appeler une tribu à l'insurrection. Au fil des engagements, il volait de victoire en victoire, malgré la

rapport de forces défavorable aux insurgés face à une armée britannique moderne et il ne leur donnait pas beaucoup de chances. Car, à la différence du djihad de 1914-1917 où les moudjahidin disposaient de l'appui d'un État (ottoman) et d'une armée régulière, les insurgés de la Révolution de 1920 ne pouvaient compter que sur leurs seules forces. Cheikh Mahdî pensait que, sans État ni armée régulière moderne, les musulmans seraient battus face aux Anglais.

31. La Révolution de 1920 débuta le 30 juin par l'attaque d'hommes de la tribu Al-Zawâlim contre la ville de Rumaytha dans le Moyen-Euphrate, entre Diwâniyya et Samâwa, où siégeait le résident britannique.



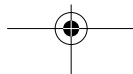


supériorité des Anglais en hommes, en armes et en moyens de transport sophistiqués. Il ne possédait que la force de la foi qu'aucune autre force ne peut vaincre. Les Anglais eurent même recours à des Assyriens, venus d'Ourmiya après leur défaite face aux forces de 'Alî Ihsân Pacha³². Ils les avaient enrôlés et disposés sur les deux rives du Diyâlâ. Plus de cinquante mille Assyriens se tenaient prêts à l'attaque, mais ils ne répondirent pas aux attentes des Anglais.

Par ailleurs, il y avait Sayyid Muhammad, fils de Sayyid Hasan Sayyid Hâdî, connu sous le nom de Sadr. Les Anglais lui avaient donné de l'argent pour qu'il achète les ulémas et les prédicateurs. Mais ceux-ci refusèrent d'accepter quoi que ce soit des Anglais. Sayyid Muhammad tenta de faire croire aux Anglais qu'il avait distribué cet argent aux ulémas et aux prédicateurs, mais après enquête, les Anglais virent que ledit *sayyid* n'avait rien donné du tout et lui demandèrent vingt mille roupies en le menaçant de prison. Le défunt Sayyid Ismâ'îl intervint alors, obligeant Sayyid Muhammad à rejoindre les patriotes et à simuler un rôle actif dans la guerre, dans la région de Diyâlâ, bien qu'il n'y ait encore rien fait. En réalité, il vint surtout parce qu'il voulait fuir les Anglais, afin d'éviter de leur rembourser cet argent et d'échapper à leurs prisons, qui avaient une réputation abominable. Plus tard, il devait trahir les musulmans et rejoindre Faysal, le serviteur des Anglais, comme nous le rapporterons dans les chapitres suivants. Dieu en a fait un être répugnant, puisqu'il est un agent et un espion des Anglais³³.

32. Les Assyriens sont ce qui reste de l'Église d'Orient ou Église de Perse, attachée à l'hérésie nestorienne, l'une des premières scissions de la chrétienté au début du v^e siècle. Pendant la Première Guerre mondiale, les tribus assyriennes du Hakkiari, sollicitées par les Alliés, acceptèrent de quitter leurs montagnes pour se joindre aux forces russo-britanniques en Perse. Après l'effondrement du front russe en Perse en 1917 et l'armistice, environ 40.000 Assyriens du Hakkiari et d'Ourmiya, en Perse, se réfugièrent à Ba'qûba, près de Khâlis. C'est chez les Assyriens que les Britanniques recrutèrent les premières forces de police, connues sous le nom de « levies », qui s'illustrèrent aux côtés des forces britanniques lors de la Révolution de 1920. Ihsân Pacha commandait l'armée ottomane au moment de l'armistice.

33. Il semble cependant que Sayyid Muhammad al-Sadr ait dirigé des opérations contre les Anglais. Ayant fui Bagdad après la campagne de répression du 12 août, il joua un rôle important dans les provinces à majorité sunnite des Dulaym, à l'ouest de Bagdad, et de Sâmarrâ', au nord de la grande ville. Il réussit également à mobiliser des tribus de la région du Diyâlâ. L'hostilité de Cheikh Muhammad envers Sayyid Muhammad al-Sadr sera d'autant plus virulente que ce dernier se ralliera à Faysal en mai 1924 au moment où les Khâlisî, père et fils, seront, seuls, contraints de rester en exil en Iran.





*Le décès de l'ayatollah al-Shîrâzî, la fin de la révolution
et la retraite de l'ayatollah al-Khâlisî*

Tandis que l'ayatollah al-Khâlisî combattait dans sa région, se répandit parmi l'armée des musulmans la nouvelle du décès de l'ayatollah al-Shîrâzî le 3 *dhû al-qa'da* 1338³⁴. Sa mort affaiblit les musulmans et rendit leur situation plus compliquée. Al-Khâlisî craignit l'effondrement des forces des moudjahidin dans l'Euphrate. Au même moment, toutes les forces anglaises se dirigeaient vers le Diyâlâ.

Les Anglais redéployaient leurs armées, en provenance d'Iran, par la route de Khânaqîn³⁵. Ces troupes pénétrèrent dans les terres du Diyâlâ. Ce fut la première portion de territoire irakien où les combattants islamiques furent vaincus. Les Anglais occupèrent Shahrabân³⁶ et Ba'qûba³⁷, jusqu'alors aux mains des musulmans. Ils y commirent toutes sortes d'atrocités et d'abominations, en particulier contre les plus faibles et les impotents. Leurs officiers tiraient sur des femmes et des personnes pieuses ; ils forçaient les maisons en y terrorisant les enfants, les femmes et les vieillards. Le gouverneur de Ba'qûba, qui était un officier anglais, s'introduisit dans la maison du *qâdî* de Ba'qûba, Husayn Efendî, alors qu'il récitait le Coran, et vida son revolver dans sa tête et sa poitrine, le laissant mort.

Lorsque les Anglais prirent le contrôle de la rive droite du Diyâlâ, l'ayatollah al-Khâlisî transporta son quartier général, qui était sur la rive gauche, vers Deltâwa³⁸, dans la province de Khâlis, pour y prendre une nouvelle ligne de défense. C'était le début du mois de *muharram* de l'année 1339³⁹. Le jour de 'Ashûrâ, les

34. La date correspond au 19 juillet 1920. D'autres sources situent le décès de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî le 13 *dhû al-hijja* 1338, soit le 28 août 1920. L'Irak était alors au milieu de la tourmente de la Révolution de 1920, ce qui explique cette imprécision.

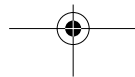
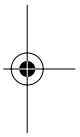
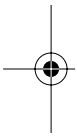
35. Habitée par une majorité de Kurdes chiites (Faylis), Khânaqîn est la première ville irakienne lorsqu'on vient d'Iran par la route de Kermanshah.

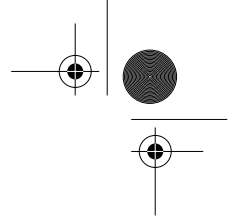
36. Shahrabân est à peu près à mi-chemin entre la frontière iranienne et Bagdad, à proximité de la rivière Diyâlâ.

37. Ba'qûba est à une soixantaine de kilomètres de Bagdad sur la rivière Diyâlâ, à une quinzaine de kilomètres au sud de Khâlis.

38. Deltâwa est à 8 kilomètres au nord de Khâlis, à la lisière méridionale du Kurdistan.

39. L'année hégirienne 1339 a commencé, au mois de *muharram*, le 14 septembre 1920.





gens commémorèrent le martyr de Husayn (*ahs*) dans des assemblées et des *husayniyya*, pensant que les Anglais respecteraient ces manifestations de la foi. Quand l'ayatollah al-Khâlisî sut cela, il leur ordonna de laisser le deuil pour le devoir de se défendre. Mais avant que les gens aient eu le temps de se rassembler et d'occuper des positions défensives hors de la ville, les avions britanniques tournoyèrent dans le ciel et larguèrent leurs bombes infernales sur la cité. L'infanterie entra en action, soutenue par l'artillerie lourde, des mitrailleuses et des blindés.

Face à cette offensive, l'ayatollah al-Khâlisî fut contraint de quitter la ville. Il ne pouvait plus reconstituer une armée, car la plupart de ses compagnons s'étaient dispersés. Il ordonna au petit groupe qui restait à ses côtés de se disperser à son tour afin que les Anglais ne les prennent pas. Lui-même donna son cheval à son fils (mon frère Cheikh 'Alî), puis partit à pied en direction du village d'al-Jîzânî. Lorsqu'il arriva dans ce village, il trouva ses habitants affolés par l'offensive de l'armée anglaise. Il parvint à calmer leur crainte en restant un temps. Mais sa vision des choses à long terme lui commandait de ne pas céder aux supplications des villageois qui voulaient tous qu'il reste avec eux. Il quitta le village de nuit et se hâta, sans être reconnu, sur la route vers Kâzimiyya. Une fois dans la ville, il vit les rues barrées devant lui et de tous côtés, mais parvint à se réfugier dans sa maison. Il y resta caché trois mois durant lesquels personne n'eut de ses nouvelles, à l'exception des membres de sa famille. C'est durant cette période qu'il rédigea son livre *Al-sharî'a al-samhâ'* (« La *sharî'a* tolérante »).

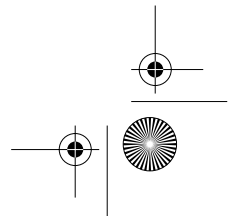
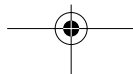
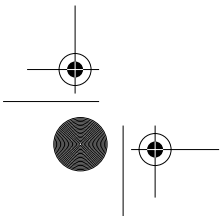
Ainsi, la révolution prit fin à Khâlis et les officiers anglais qui y avaient été faits prisonniers par les musulmans furent libérés.

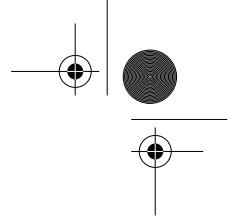
La guerre sur le front de l'Euphrate

Pour ce qui est de l'Euphrate, de grandes batailles s'y déroulèrent à Dîwâniyya⁴⁰, à Al-'Awja, à Nâranjiyya, entre Hilla et Kifl⁴¹, à

40. Dîwâniyya est située sur la branche de Hilla de l'Euphrate à 193 kilomètres au sud de Bagdad. C'est avec Hilla, Najaf et Karbalâ' l'une des principales villes du Moyen-Euphrate qui fut l'épicentre de la Révolution de 1920. Seule Hilla resta aux mains des Anglais.

41. Kifl est situé sur l'Euphrate, à 25 kilomètres au nord de Kûfa.





Samâwa⁴², à Musayyeb⁴³, à Karbalâ' et à Nâsiriyya des Muntafik⁴⁴. L'armée anglaise y fut assiégée en de nombreux endroits, à Kûfa, à Hilla, à Musayyeb, à Samâwa et dans d'autres villes encore. À l'instar de Najaf, Samâwa, Karbalâ', Dîwâniyya et Musayyeb, les Irakiens arrachèrent de nombreuses villes qui étaient aux mains des Anglais.

Lors de ces batailles, les Irakiens manifestèrent un courage et un héroïsme à peine croyables, offrant leurs poitrines face à la machine de guerre anglaise. Ils abattirent avec leurs fusils de nombreux avions en vol et arraisonnèrent sur le fleuve de nombreux bâtiments de guerre, parfois à mains nues. Ils les prirent en butin et firent prisonniers leurs occupants. Ils affrontèrent l'artillerie lourde, les blindés et les mitrailleuses sur terre et parvinrent à arrêter leur progression*. Et quand ils ne pouvaient résister face aux Anglais, mieux équipés, ils adoptaient la tactique des attaques éclair et l'engagement au corps à corps, même si cela leur coûtait des milliers de tués et de blessés. Dans cette guérilla, ils étaient supérieurs à l'armée ennemie, car l'efficacité de l'artillerie, des avions et des blindés adverses était réduite à néant. Souvent, ils parvenaient à s'emparer du matériel de l'ennemi et de ses armes, alors qu'ils n'avaient plus aucun équipement avant leur offensive.

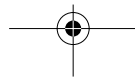
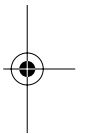
Ils manquaient cruellement de canons pour renforcer leur siège de l'armée anglaise. Lors de la bataille de Nâranjiyya, les forces anglaises furent anéanties et les Arabes prirent possession de leurs

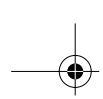
42. À 283 kilomètres au sud de Bagdad, Samâwa est la porte du Bas-Euphrate. La ville tomba aux mains des insurgés aux premières heures de la révolution.

43. Musayyeb, à 60 kilomètres au sud de Bagdad, est la porte d'entrée du Moyen-Euphrate.

44. Avec la région du Diyâlâ et surtout le Moyen-Euphrate, la région des Muntafik dans le Bas-Euphrate fut le troisième foyer de l'insurrection.

* L'acte le plus brave que réalisèrent les Irakiens fut le meurtre de Leachman, un chef militaire hors pair et le politique le plus rusé des Anglais. Il avait voyagé 26 fois dans la péninsule arabe pour s'entraîner aux dialectes des tribus et s'informer sur leurs habitudes et leur vie. Il a assisté à des assemblées d'ulémas à Najaf et aux séminaires d'études religieuses en habit d'étudiant. Tout ceci au service de son gouvernement qui avait besoin de tels renseignements après la conquête. Il pensait ainsi tromper les Arabes et les ulémas en se présentant comme l'un d'eux. Dârî, le chef de la tribu des Zawba' à Redwâniyya, l'a tué avec son fusil et les Anglais l'ont pleuré comme un héros. Ils lui firent élever à Bagdad sur l'horloge d'Al-Qushla [quartier du vieux Bagdad situé entre le Sérail et le souk aux Parfums, face au pont de la Victoire, aujourd'hui Pont des Martyrs] une statue, dont la hauteur dépassait celle de Maude, le conquérant de Bagdad [celle-ci fut érigée en 1923 dans l'enceinte de l'ambassade britannique].



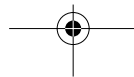


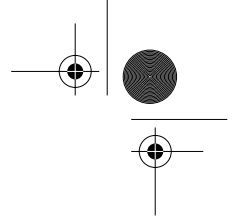
canons et de tout leur matériel. Ces canons allaient rendre aux moudjahidin d'immenses services, notamment contre les bateaux de guerre qui avaient fait des ravages sur les berges du fleuve, entre Kûfa et le barrage de Hindiyya. Leur destruction préserva les Irakiens d'un grand fléau. Les moudjahidin possédaient par ailleurs un grand nombre de grenades que les officiers turcs, libérés des geôles anglaises par la révolution, leur avaient appris à utiliser. Les Irakiens profitèrent grandement de leur savoir-faire pour l'artillerie, le plan des attaques et l'utilisation de certaines armes auxquelles les Arabes n'étaient pas habitués. Aucune armée anglaise, si bien équipée fût-elle, ne pouvait échapper à ces pertes face à la guerre que leur menaient les Arabes.

De ce fait, je m'attendais à ce que les Anglais envoient un train blindé par la voie ferrée entre Basra et Dîwâniyya pour convoier soldats⁴⁵, canons et tout le matériel dont ils avaient besoin. Les Arabes enlevèrent les rails de la voie ferrée et creusèrent des tranchées qu'ils inondèrent. Peu de temps se passa avant que le train n'arrive : il dérailla dans un fracas assourdissant, ses wagons se catapultant les uns les autres, et il se coucha sur le flanc. Les musulmans l'attaquèrent et s'emparèrent de tout ce qu'il contenait, tuant les Anglais ou les faisant prisonniers. Quant à l'argent qu'ils y trouvèrent, ils le donnèrent à des commerçants juifs patriotes qui le restituèrent à son propriétaire, la population irakienne. La capture de ce train et d'autres actions similaires aidèrent grandement les moudjahidin à poursuivre la guerre. Ayant presque épuisé leurs stocks d'armes au début de l'insurrection, ils se réapprovisionnaient directement sur leurs ennemis.

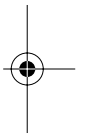
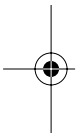
Les Irakiens manifestèrent un courage sans égal au combat. De même, ils furent capables d'établir une nouvelle administration telle que le pays n'en avait pas connu depuis longtemps. Ils dirigèrent les régions qu'ils avaient conquises selon la loi islamique la plus simple, qui avait été oubliée. Les gens ne s'en plaignaient pas, bien au contraire. Ils connaissaient une sérénité, une sécurité et une opulence matérielle inespérées et témoignaient ainsi du bonheur de la communauté humaine à appliquer la loi islamique dans l'administration d'un pays.

45. Cheikh Muhammad demeura à Karbalâ' pendant que son père combattait dans la région du Diyâlâ.





Dans leurs guerres, les Arabes⁴⁶ montraient de l'abnégation, de la fierté, un esprit chevaleresque, de la virilité et de l'humanité, qui étaient portés par les valeurs islamiques sacrées. Ils ne craignaient pas les souffrances de la guerre, quel qu'en soit le prix, se battant à un contre dix, souvent avec le minimum d'armes ; malgré leur dénuement, ils arrivaient à l'emporter, même s'ils étaient tenaillés par la faim et la soif. Sur ordre de l'ayatollah al-Shîrâzî, nous envoyions chaque jour depuis Karbalâ' sur les champs de bataille entre trente et quarante *wazna*⁴⁷ de dattes et le même poids de pain. C'était le maximum de notre capacité. Chacun disposait ainsi d'un quignon de pain et d'une poignée de dattes, ce qui lui permettait de passer une nuit et un jour en étant patient et en espérant la récompense. Cox avait menacé d'obliger les moudjahidin à combattre quasi nus dans le froid qui arrivait et ils se sont moqués de sa menace. Eux qui avaient constaté tant de brutalité et de dureté chez les Anglais étaient pleins de pitié pour leurs prisonniers à qui ils donnaient plus qu'une ration normale. Ainsi, la nourriture des prisonniers à Najaf était bien meilleure que celle des chefs des moudjahidin, conformément à ce que Dieu a ordonné.



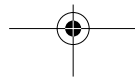
La fin des combats en Irak et les atrocités commises par les Anglais

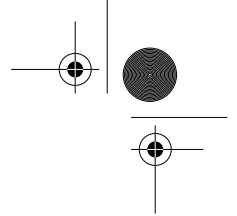
Telles sont les valeurs arabes et l'éthique islamique. Quant aux Anglais, ils se flattaient de leur principe d'égalité. Pourquoi pas ! Cela ne les empêchait pas de manifester en toutes circonstances de la dureté, de la brutalité, de la bassesse et de l'inconstance. Ils n'occupaient jamais un village sans y mettre le feu, faisant périr les vieux épuisés par l'âge, les femmes sans défense ou les enfants malades qui n'avaient pu fuir. Ils ne respectaient même pas les lieux de culte, comme la mosquée de Kûfa, qui est une des plus grandes et des plus anciennes mosquées⁴⁸. Leurs avions la survolèrent alors qu'un grand nombre de gens y priaient. Leurs bombes infernales

46. L'utilisation du mot « Arabes » au lieu de « musulmans », davantage utilisé pour le djihad de 1914-1917, est peut-être le signe de la montée des sentiments arabistes lors de la Révolution de 1920.

47. En Irak, la *wazna* équivaut à cent kilos.

48. La mosquée de Kûfa est construite sur le lieu présumé de l'assassinat de l'Imam 'Alî en 661.





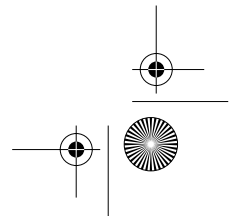
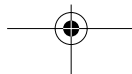
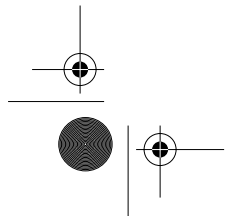
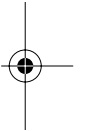
s'abattirent sur elle, tuant de nombreuses personnes âgées dont le sang se répandit sur le sol. Les gens en prière tournés vers le *mihrab* furent touchés et les *mihrâb* furent détruits. Quand les Anglais prirent possession de cette mosquée après la révolution, ils firent pendant longtemps fouler son sol par les sabots de leurs chevaux.

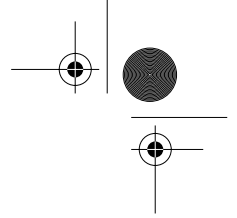
Leurs avions soumièrent également le village d'Abû Sukhayr⁴⁹ à un véritable enfer. Ils y lâchèrent la moitié de leurs bombes en un seul matin et il est inutile de préciser ce qui arriva à ce petit village quand ils l'occupèrent. Comme ailleurs, les femmes des villages furent leurs premières victimes. C'est ainsi qu'ils firent périr quatorze femmes innocentes dans la maison de Faysal Al Muqayyir, près de Musayyeb. Des moudjahidin assistèrent impuissants à l'éventration de leurs femmes et n'eurent alors d'autre choix que de les tuer pour abrégier leurs souffrances et de combattre désespérément les Anglais.

Lorsque les Anglais prirent le contrôle de Karbalâ⁵⁰, ils l'encerclèrent avec leur armée et placèrent, au début de chaque route d'accès à la ville, une garnison de soldats avec leurs canons. Puis ils interdirent aux habitants de sortir de leur maison du coucher au lever du soleil. Ils fermèrent les portes du mausolée pendant ce temps et interdirent aux pèlerins d'y accéder. À la faveur de la nuit, ils commirent des atrocités à faire dresser les cheveux sur la tête, alors que la population était recluse dans les maisons, prostrée et terrorisée. Jusqu'au petit matin, personne ne put faire le moindre mouvement ni parler, sinon à voix basse. Et à l'aube, ils investirent les maisons dont les propriétaires étaient accusés de participer à la révolution, les entourèrent de tranchées bourrées de poudre et de dynamite, puis les firent sauter d'un coup. Le vacarme que firent ces énormes explosions retentit au plus profond des entrailles de ceux qui étaient dans la ville. Les maisons s'effondraient et la fumée et la poussière noircissaient le ciel. Cela dura plusieurs jours. J'en fus moi-même témoin, car j'étais caché dans l'une de ces maisons. Après avoir fini de détruire tout ce qu'ils voulaient détruire de cette façon abominable, les Anglais levèrent le siège et se mirent à piller

49. Abû Sukhayr est une petite ville du Moyen-Euphrate à 20 kilomètres au sud-est de Najaf.

50. Karbalâ fut reprise par les troupes britanniques le 13 octobre 1920. Najaf tomba le lendemain.





les biens de la population. Ils proclamèrent que les habitants de Karbalâ' devaient déposer des dizaines de milliers de fusils et que celui qui ne s'exécutait pas en paierait le prix. Or ils savaient pertinement que Karbalâ' n'avait pas un tel stock de fusils, et leur ultimatum fut le prétexte à un pillage général.

À l'image de ce qui se passa à Karbalâ', les exactions s'étendirent à Najaf, Hindiyya, Abû Sukhayr, Dîwâniyya et à d'autres villes encore. Les riches notables de Samâwa furent ruinés d'un seul coup après avoir été pillés par les Anglais d'une façon ou d'une autre. Les exactions ne se limitèrent pas aux Irakiens. Elles touchèrent aussi les Iraniens qui vinrent exposer leur difficile situation au consulat de Bagdad et au chah lors de sa visite aux lieux saints⁵¹. Cependant, leur démarche n'eut aucun effet, leur État ne leur apportant aucun secours contre les Anglais.

Ainsi prit fin la révolution irakienne, qui avait vu s'opposer les nobles valeurs arabes et la dureté perverse des Anglais. Les musulmans se dispersèrent dans toutes les directions : certains furent tués⁵², d'autres faits prisonniers, d'autres s'enfuirent où ils purent. Nombre d'entre eux partirent vers la Syrie et le Hedjaz par le désert, qui fut jonché de cadavres laissés aux loups et aux vautours. D'autres allèrent vers l'Iran. Les tribus des deux rives de l'Euphrate entamèrent une fuite éperdue en direction du désert avec leurs enfants, leurs femmes et leurs troupeaux. Beaucoup périrent de soif. Et les prisons à Hilla, à Bagdad et à Basra furent bientôt remplies d'ulémas et de dirigeants irakiens.

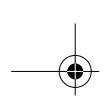
*Ce qu'il advint de l'ayatollah et de l'auteur
après la révolution*

Il faut rappeler ici que j'étais à Karbalâ' quand l'armée islamique entama sa retraite dans la région du Diyâlâ. Très vite me parvint l'annonce officielle de la prise de Deltâwa par les Anglais.

51. Les Iraniens étaient nombreux en Irak, à Bagdad et dans les villes saintes chiïtes, notamment à Karbalâ' et à Kâzimiyya. Soumis à la forte pression de Rezâ Khân, Ahmad Shâh vint en pèlerinage dans les villes saintes d'Irak en 1923, avant de partir pour l'Europe. Il ne reverra jamais l'Iran.

52. Selon des sources britanniques, la Révolution de 1920 fit 8 450 tués et blessés parmi les tribus arabes d'Irak, un chiffre que beaucoup d'historiens irakiens jugent très en dessous de la réalité. Les Britanniques auraient eu 426 tués au combat auxquels il faut ajouter un nombre important de disparus et de blessés.



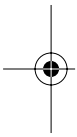


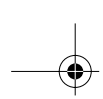
J'appris par ailleurs les abominations qu'ils y commettaient, notamment l'incendie systématique des maisons. Dès lors, je n'eus plus qu'une idée en tête : avoir des nouvelles de mon père que je savais là-bas. Cela devint une obsession qui me fit oublier les nécessités de la guerre. Sans doute mon attitude changea-t-elle, car mes compagnons se mirent à penser que la guerre me faisait désormais peur. Pendant ce temps, les musulmans se lamentaient de leur défaite devant Hilla et les Anglais se rapprochaient de Karbalâ', théâtre d'un exode général de sa population. Je restai à attendre l'arrivée des forces islamiques qui étaient stationnées à Musayyeb, car j'avais rejeté avec dédain toute idée de quitter Karbalâ' en les abandonnant derrière moi. Mais ces forces entamèrent leur retraite en direction de Kûfa, sans passer par Karbalâ'.

Lorsque nous en fûmes informés, nous sortîmes de la ville, de nuit, avec l'intention de rejoindre Kûfa, tout en nous attendant à rencontrer les Anglais sur notre route. Bientôt, Karbalâ' se retrouva sans défense. Après minuit, nous eûmes l'impression qu'une armée avançait du côté de Hindiyya, mais l'obscurité nous empêchait de nous en assurer. Tout indiquait qu'il s'agissait de l'armée anglaise. Nous échangeâmes des coups de feu et une bataille s'engagea au cours de laquelle je fus désarçonné de mon cheval. Ceux qui étaient avec moi se dispersèrent et je restai seul. Lorsque le matin arriva, je voulus aider les fuyards du côté de Shifâtha. Mais les forces anglaises se rapprochaient de Karbalâ' et il n'était plus possible de fuir. Je dus rentrer dans la ville et me cacher dans une maison. Et je demeurai là à assister aux atrocités commises par les Anglais pendant quarante-cinq jours, jusqu'à ce que le siège soit levé.

Une seule idée m'habitait : savoir ce qui était arrivé à mon père. Je décidai d'aller à Kâzimiyya déguisé, sans me préoccuper du risque d'être arrêté sur ma route. À vrai dire, je préférais être fait prisonnier et être rassuré sur son sort plutôt que de rester dans l'ignorance. Je sortis de Karbalâ' habillé à la façon des ulémas d'Iran, en compagnie d'Iraniens. Fondu dans ce groupe, personne ne pouvait penser que j'étais irakien⁵³ ou que je parlais la langue

53. L'habit religieux des ulémas chiites iraniens se distinguait de celui des Arabes. Probablement sous l'influence des idées réformistes, ces derniers avaient une tenue plus stricte et soignée – col cassé blanc et barbe taillée –, alors que les ulémas iraniens avaient souvent la barbe en bataille, une robe largement ouverte sur le devant et une ceinture à la taille.





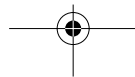
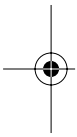
arabe. J'arrivai enfin à Kâzimiyya, mais évitai de rentrer dans notre maison, ne sachant pas ce que j'y trouverai ni si les Anglais l'avaient ou non occupée. Je parvins à entrer dans une autre maison et on m'apprit alors que mon père était caché. Je remerciai Dieu de l'avoir gardé en vie et restai moi-même caché Kâzimiyya pendant huit mois⁵⁴ durant lesquels j'ai rédigé le premier tome du livre *Al-Ma'ârîf al-muhammadiyya* (« La gnose muhammadienne »).

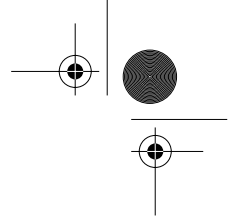
Pour ce qui est de l'ayatollah, il ne quitta pas sa maison pendant une longue période jusqu'à ce que la situation le contraigne à apparaître à nouveau en public. La révolution était terminée, et les Anglais pensaient qu'ils pourraient faire ce que bon leur semblait sans rencontrer d'opposant. C'est alors qu'il se leva pour défendre les droits de l'Irak et les souhaits de ses habitants.

Comment expliquer l'échec de la révolution ?

Quatre facteurs expliquent l'échec de la révolution et la victoire des Anglais. En premier lieu, il y a eu le décès de l'ayatollah al-Shîrâzî à un moment où l'ayatollah al-Khâlisî n'était pas au quartier général du soulèvement. Peut-être s'étonnera-t-on de l'importance d'un seul homme sur le destin de tout un peuple mobilisé pour faire valoir ses droits, mais ce n'est pas si surprenant, car al-Shîrâzî était un homme hors du commun. Ses fatwas constituaient pour le peuple la référence indubitable, et tous les Irakiens étaient persuadés que la guerre ne pouvait se terminer que par la victoire : celui qui l'emportait sur l'ennemi était vainqueur dans ce monde, et celui qui était tué devenait martyr et gagnait la félicité éternelle. Les combattants partaient à l'assaut des Anglais, enthousiastes et déterminés, et les fatwas de l'ayatollah al-Shîrâzî régénéraient leur moral s'il venait à faiblir. Ses fatwas et ses ordres étaient toujours édictés à partir d'une parfaite connaissance de la situation. On ne pouvait y trouver la moindre ambiguïté et aucune interprétation ne pouvait semer le doute sur leur sens. Leur caractère indiscutable s'imposait à tous. On peut en juger par ce qui suit.

54. Cheikh Muhammad serait donc resté caché à Kâzimiyya jusqu'en juin 1921.





Alors que la guerre était imminente, nous étions réunis avec lui dans sa maison quand arrivèrent de Hindiyya ces questions : 1) Celui qui se voit interdire par ses parents de combattre les Anglais doit-il leur obéir ou passer outre et faire la guerre ? 2) Celui qui est incapable de porter les armes ou qui ne sait pas bien s'en servir doit-il participer aux combats ? 3) Les femmes et les enfants doivent-ils participer aux combats ? 4) Doit-on laver celui qui est mort sur le champ de bataille, l'enterrer dans un linceul ou bien l'enterrer dans ses vêtements ?

Il nous ordonna d'écrire les réponses suivantes : 1) Il est interdit aux parents d'empêcher leurs enfants de combattre. Mais s'ils ne respectent pas cet ordre et qu'ils les en empêchent, il est interdit à l'enfant de leur obéir : il a le devoir de combattre les Anglais et de défendre la *hawza*⁵⁵ des musulmans.

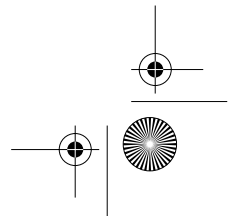
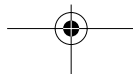
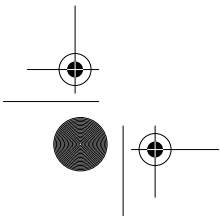
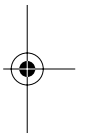
2) Celui qui n'excelle pas dans le maniement des armes doit s'y exercer sans délai. Celui qui est incapable de porter une arme doit aider les moudjahidin dans la mesure de ses moyens, que ce soit en apportant une aide d'urgence aux blessés, en les évacuant, en apportant de l'eau et de la nourriture aux moudjahidin, etc.

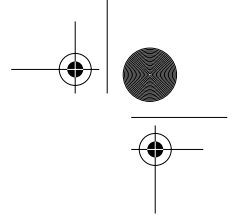
3) Les femmes doivent participer aux combats dans la mesure de leurs moyens, en lavant les vêtements des moudjahidin et en leur apportant de l'eau et de la nourriture ou en soignant les blessés et en les évacuant, etc. Ceux qui ont la charge d'enfants doivent les conduire sur le champ de bataille afin qu'ils aident les moudjahidin dans la mesure de leurs moyens.

4) Celui qui meurt dans cette guerre est un martyr. Il ne doit ni être lavé ni enveloppé d'un linceul, mais on doit prier pour lui et l'enterrer dans ses vêtements comme s'il avait été tué en présence de l'Imam.

Il y avait dans l'assemblée des jeunes qui suivaient les études religieuses, comme Sayyid Abû'l-Qâsem, le fils de Sayyid Mustafâ al-Kâshânî. Il faisait partie de ces gens qui aiment soulever des questions tout le temps et sur tout. Et il dit : « Il s'agit ici de défense, et non pas du djihad. » Je lui répondis : « Il n'y a pas de différence entre les deux et celui qui est tué dans ces deux situa-

55. La *hawza* est l'ensemble des écoles religieuses, les étudiants et leurs maîtres, les *mujtahid* et *marja'* qui leur enseignent. Le mot désigne ici l'institution religieuse chiite.



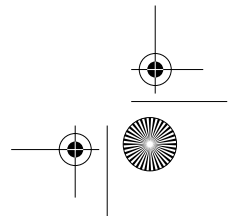
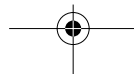
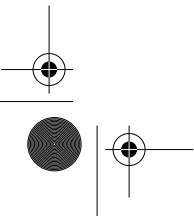


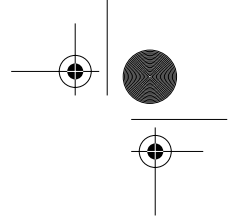
tions n'a pas besoin d'être lavé ni enseveli dans un linceul. » Mais il insista : « Ce n'est même pas de la défense, puisque les Anglais ont déjà conquis l'Irak ; la défense, c'était avant qu'ils prennent possession du pays. » Je répondis : « Ce qu'on entend par défense dans le langage des ulémas est plus large que l'insurrection face à l'envahisseur et que la guerre pour le repousser. Même si nous combattions les Anglais en Inde, à Gibraltar ou à Chypre⁵⁶, ce serait de la défense. La défense n'impose pas d'obligation concernant le lavement et l'ensevelissement. Cela signifie qu'il n'est pas nécessaire de laver et de mettre en linceul un homme tombé en combattant dans une guerre où les musulmans défendent le territoire de l'islam. »

À ce moment, l'ayatollah al-Shîrâzî lança à ce jeune un regard interrogatif et parla d'une voix forte, contrairement à son habitude où il parlait lentement et posément. Il était alarmé de l'ignorance préoccupante de ce jeune curieux et ordonna qu'on se hâte d'écrire et de diffuser son ordre à ceux qui s'interrogeaient. Telles étaient ses fatwas dans le combat que nous menions contre les Anglais et pour la défense des territoires de l'islam. Cela semblait trancher sur les extrêmes précautions dont il s'entourait dans toutes les questions à traiter, au point que ses imitateurs avaient parfois du mal à agir du fait de sa grande réserve. Mais, en ces heures graves, dès lors qu'il s'agissait de la préservation de l'islam et de la gloire des musulmans, il considérait que la réserve devait faire place à un ordre clair qui ne souffre pas d'interprétations divergentes. Peut-être celui qui ne connaît pas la vérité de la religion islamique et la signification de sa *sharî'a* verra-t-il cela comme contraire à la réserve.

L'influence de l'ayatollah al-Shîrâzî ne se limitait pas à l'effet de ses fatwas. Sa personnalité même était une source de réconfort et un exemple pour les musulmans. Il arrivait que, terrifiés et horrifiés par la guerre, nous nous rendions auprès de lui pour quelque affaire. Nous le trouvions dans sa salle de prières, tout à ses invocations de Dieu et absorbé dans ses prières, tranquille et serein, comme si rien ne se passait dans le pays. Nous pensions qu'il n'était pas informé des derniers développements de la guerre.

56. L'Inde, Gibraltar et Chypre étaient des possessions britanniques. Cheikh Muhammad semble ici les considérer toutes comme partie intégrante des territoires de l'islam.





Nous nous empressions de lui rappeler que nous étions au milieu de la tourmente, mais il semblait ne pas s'en préoccuper, plaçant sa confiance en Dieu, s'en remettant à Lui et s'anéantissant en Lui. Et si nous avions été tentés d'attribuer une telle attitude à son grand âge et à sa faiblesse, le fait est que nous en ressortions libérés de la peur et galvanisés pour repartir au combat. La confiance qu'il manifestait avait une influence énorme sur le moral de l'armée. Cela ne l'empêchait pas de superviser l'organisation matérielle du combat, et ses ordres pouvaient concerner le ravitaillement aussi bien en nourriture qu'en munitions, en matériel ou en armes. Mais tandis qu'il s'occupait de tous les aspects de la guerre et qu'il lui revenait de la diriger, la main du destin le prit le vingt du mois sacré *dhû al-hijja* de l'année 1339 [24 août 1921]*.

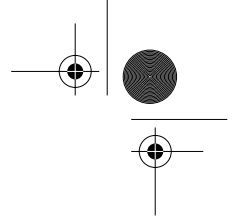
Plus personne, dès lors, n'était là pour diriger les opérations depuis le centre de la révolution [Karbâlâ'] puisque l'ayatollah al-Khâlisî, qui était le *marja'* après lui⁵⁷, se trouvait alors à Khâlis, comme nous l'avons dit. Les musulmans devinrent comme un troupeau sans berger et se dispersèrent.

Le décès de l'ayatollah al-Shîrâzî survint à la suite d'une maladie qui l'avait soudainement atteint quelques jours avant, et il y a tout lieu de croire que les Anglais lui avaient instillé un poison. La perte était énorme pour les musulmans.

Craignant que l'armée ne s'effondre après sa disparition, à un moment où il n'y avait aucun moyen de joindre l'ayatollah al-Khâlisî depuis Karbalâ', je partis pour Najaf afin de m'informer sur son sort, espérant qu'il prendrait sa place à la direction de l'armée. Il n'y avait pas alors d'autre grand *marja'* à Najaf que Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî. Un communiqué imprimé avait été diffusé, appelant les musulmans à se retourner vers Shaykh al-Sharî'a, et celui-ci prit les

* La date est fautive. Son décès intervint le 3 *dhû al-qa'da* de l'année 1338 [19 juillet 1920]. Je me souviens que, lors de la fête du Sacrifice (*Îd al-Adhâ*), le 10 *dhû al-hijja*, soit le 25 août 1920 de cette année, les habitants de Kâzimiyya organisèrent une immense manifestation de deuil dans la cour du mausolée sacré. Ils marchèrent en procession en se frappant la poitrine, s'arrachant les joues et les cheveux, et les réjouissances furent remplacées par la tristesse et le deuil de l'ayatollah al-Shîrâzî (*qas*).

57. Qui était le plus apte à succéder à l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî ? La volonté des Britanniques de nier la popularité de Cheikh Mahdî ne fait guère de doute. La *marja'iyya* de Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî (1849-1920) sera transitoire. Elle semble surtout liée à son âge et à sa présence à Najaf à un moment où Cheikh Mahdî était encore dans la clandestinité à Khâlis.

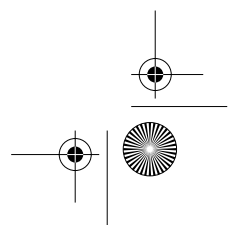
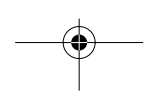
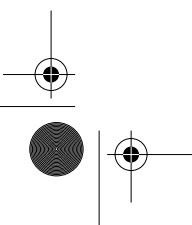
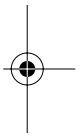
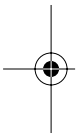


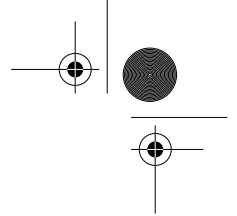
rênes de la *marja'iyya*, bien qu'il n'ait eu aucune des prédispositions ni aptitudes des ayatollahs al-Shîrâzî et al-Khâlisî, qu'il s'agisse de la maîtrise de soi, de l'audace, de la jeunesse d'esprit, de la détermination ou de la capacité de jugement. Le nouveau grand *marja'* ne put inverser le cours des choses. La mort d'al-Shîrâzî et l'absence d'al-Khâlisî laissaient un vide qu'il ne fut pas possible de combler. Les troupes anglaises achevèrent leur victoire, et les musulmans furent vaincus.

Le second facteur expliquant la fin de la révolution fut le manque d'armes. Les musulmans ne connurent la défaite qu'après avoir tiré leurs dernières munitions. On raconte qu'un moudjahid s'était élancé pour affronter les Anglais à Samâwa avec son fusil jusqu'à sa toute dernière balle. Il jeta alors son fusil vers l'ennemi, puis enleva sa sandale et la jeta vers les Anglais en s'écriant : « Que puis-je faire d'autre ? Je n'ai plus rien pour frapper l'ennemi ! » Nous achetions chaque balle une roupie, mais nous n'en trouvions même plus, car les roupies étaient devenues rares. Et il en était pour la nourriture comme pour les armes. La faim taraudait les moudjahidin de façon croissante puisque l'ennemi s'était emparé de toutes les ressources sur l'eau, sur la terre et dans les cieux.

Le troisième facteur fut l'arrivée de nouvelles forces anglaises en provenance d'Iran : il s'agissait de troupes fraîches, qui n'avaient pas encore combattu, alors que les insurgés avaient déjà épuisé leurs forces dans de durs combats durant toute cette période. Et le quatrième fut l'arrivée de Sir Percy Cox à Bagdad comme résident permanent en Irak. Il remplaça par la souplesse et la diplomatie⁵⁸ la brutalité de Wilson. Beaucoup d'Irakiens avaient été contraints de se défendre car ils voyaient que les peines seraient plus grandes encore s'ils choisissaient la patience et s'ils se soumettaient à

58. La Révolution de 1920 fut réprimée par les forces britanniques, mais elle acheva de convaincre Londres de l'impossibilité de continuer à administrer le pays par une occupation militaire directe. Les pertes en vies humaines et le coût financier de la répression suscitérent un vaste mouvement d'opinion hostile à l'engagement britannique en Irak sans précédent. Le ministre des Colonies, Sir Winston Churchill, dut même se justifier à la Chambre des Communes, tandis que le *Times* du 7 août 1920 titrait : « Il faut arrêter cette folie. » L'India Office céda la place au Bureau arabe du Caire, favorable à l'établissement d'administrations locales « à façade arabe » dans les pays arabes arrachés à la domination ottomane. Sir Percy Cox remplaça ainsi Sir Arnold Wilson, qui quitta Bagdad le 22 juillet 1920. Sir Percy Cox fut de retour à Bagdad le 11 octobre 1920. Il y restera jusqu'à son remplacement par Sir Henry Dobbs, le 19 janvier 1923.





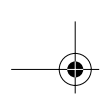
Wilson. Mais Cox arriva. Il commença par donner des assurances à tous les Irakiens qui déposeraient les armes qu'ils ne seraient pas poursuivis. La plupart des insurgés ne voulaient entendre parler que de l'indépendance et Cox proclama qu'il était justement venu pour cela, que les Anglais ne s'opposaient pas aux demandes des Irakiens et qu'ils étaient libres de choisir celui qui serait leur roi. Cox s'adressa aux tribus et fit de beaux discours à leurs chefs. Il leur offrait l'immunité, allant même au-devant des désirs de chacun d'entre eux. Les combattants se laissèrent tromper par ces discours. Un gouvernement irakien fut créé en Irak⁵⁹ et on désigna des dirigeants arabes. Face aux manœuvres trompeuses de Cox, il n'y avait que la faiblesse de Shaykh al-Sharî'a, perclus de douleurs physiques et miné par sa maladie, et la disparition temporaire d'al-Khâlisî. La révolution était terminée et les Anglais pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Shaykh al-Sharî'a décéda peu après la fin du soulèvement en l'année 1339^{*60}. Al-Khâlisî était alors sorti de sa clandestinité. Les choses reprurent leur cours naturel et la direction religieuse lui revint, mais c'était après le désastre de Basra, alors qu'il ne restait plus en Irak de traces de la révolution ni de revendication du droit.

59. Le 11 novembre 1920, Sir Percy Cox proclama le « gouvernement arabe provisoire » sous la direction de Cheikh 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî, un des *ashrâf* sunnites de Bagdad et cheikh de la confrérie soufie Qâdiriyya.

* Au mois de *rabî' al-awwal*. L'auteur semble avoir quelques problèmes avec les dates, comme l'illustre son erreur sur le jour, le mois et l'année du décès de l'ayatollah al-Shîrâzî. Shaykh al-Sharî'a survécut à al-Shîrâzî plusieurs mois et non plusieurs semaines.

60. D'autres sources situent la date du décès de Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî le 9 *rabî' al-thânî* 1339, soit le 20 décembre 1920. Il aurait donc survécut à al-Shîrâzî cinq mois si l'on admet que l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî est bien mort le 19 juillet 1920 (mais des sources de Karbalâ' indiquent la date du 28 août 1920 pour le décès du « leader de la Révolution de 1920 », ce qui contredit les souvenirs du copiste).



De la réapparition de l'ayatollah après la révolution jusqu'à son exil [1920-1923]

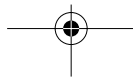
L'étroite marge de manœuvre de l'ayatollah al-Khâlisî et son isolement

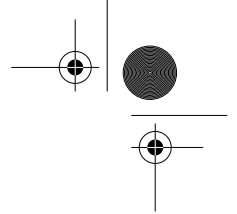
Sa position était très difficile, car il devait tout reconstruire de ce qui avait été détruit. Il paraissait bien isolé pour assumer l'héritage de l'ayatollâh al-Shîrâzî, lui qui était le seul apte à une telle mission. Sur ses épaules reposait désormais une immense charge, puisque tous ses compagnons, parmi les ulémas, étaient partis. Certains* en profitèrent pour prétendre à la direction religieuse, comme Sayyid Abû'l-Hasan¹ et Mîrzâ Husayn al-Nâ'înî, ou d'autres, dont le nom était inconnu, de simples étudiants qui ne jouissaient d'aucune popularité pour assumer une telle direction. Au lieu d'aider l'ayatollah, ils aidaient l'ennemi à un moment où les militants s'étaient dispersés dans toutes les directions et divisés.

Mais l'ayatollah al-Khâlisî n'était pas de ceux que la difficulté effraie ou que le poids des responsabilités décourage. Il se leva pour appliquer la *sharî'a* dans un but patriotique, prêt à surmonter tous les obstacles. Il fit valoir que la politique de Cox ne devait recevoir qu'un accueil indigné et méprisant, car, affirmait-il, seuls

* En Irak.

1. Il s'agit de Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî. Le jugement sévère de Cheikh Muhammad à son égard, ainsi qu'envers Cheikh Husayn al-Nâ'înî, anticipe les événements de 1924, où les *mujtahid* en exil rentreront en Irak contre la promesse de ne plus faire de politique, abandonnant Cheikh Mahdî dans son exil iranien. En 1920, en effet, il était encore impossible de prévoir le dénouement d'un processus de construction de l'État irakien qui n'en était qu'à ses balbutiements. Il était alors abusif d'insinuer que Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Cheikh Husayn al-Nâ'înî travaillaient dans l'intérêt des Britanniques.





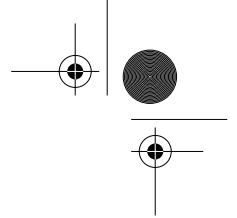
les noms avaient changé et l'indépendance était un simple mot vidé de son sens et de toute réalité. Le chef des Anglais en Irak, d'abord appelé « gouverneur politique », avait désormais le titre de « résident permanent ». Les membres de son administration ne portaient pas de nom précis : tel se faisait appeler « conseiller pour l'Intérieur », tel autre « conseiller pour les Finances », un autre « conseiller pour la Culture », « conseiller pour la Défense » et ainsi de suite². Le gouverneur de chaque ville, de « gouverneur politique », devint « conseiller du gouverneur », etc... Quant au pouvoir, il était entre les mains des Anglais de façon encore plus absolue qu'auparavant et n'avait strictement rien d'arabe. Puis les Anglais intensifièrent leur politique de changement d'appellations, pour que les Irakiens entérinent eux-mêmes leur propre servitude, le tour de passe-passe consistant à leur faire signer des documents. Le summum fut atteint quand ils entreprirent d'arracher aux Irakiens la reconnaissance du protectorat au moyen d'une assemblée constituante élue par les Irakiens eux-mêmes ; celle-ci était dotée de toutes les apparences de la souveraineté, mais l'élection des candidats des Anglais était imposée par la force en sous-main. Après la mise en place d'une telle assemblée, il fallait un roi pour l'Irak. Les Anglais achèveraient ainsi de donner l'apparence que la population acceptait librement le mandat et qu'elle en était satisfaite.

La venue de Faysal le maudit en Irak

Les Anglais ont choisi Faysal³, que les Français venaient de chasser de Syrie où on lui donnait le titre de roi, et qui allait perdre

2. Dans le gouvernement arabe provisoire, chaque ministre irakien était en effet flanqué d'un conseiller britannique qui détenait l'essentiel du pouvoir.

3. Faysal (1883-1933) était le troisième fils du Chérif Husayn de La Mecque qui, à ce titre, était l'une des principales autorités religieuses dans le monde musulman. En tant que membre de la dynastie hachémite du Hedjaz, alliée aux Britanniques, il conduisit les troupes chérifiennes qui s'étaient lancées, avec l'encouragement du colonel Lawrence, dans la Révolte arabe en 1916 contre les Ottomans. Il appuya l'offensive britannique menée par Allenby en Palestine d'abord, puis en Syrie. Ses troupes rentrèrent dans Damas le 1^{er} octobre 1918, suivies de près par les troupes anglaises. Il fut élu roi de Syrie par le Congrès national syrien le 7 mars 1920. Mais le 25 avril, à la conférence de San Remo, le mandat français fut attribué par la Société des Nations à la France sur la Syrie et le Liban, tandis que la Grande-Bretagne se voyait octroyer l'Irak et la Palestine. Le 28 juillet, Faysal fut chassé de Syrie par les Français.



sa position au Hedjaz⁴, dont il lorgnait le trône. Ils ont marchandé avec lui le trône d'Irak : le pouvoir et l'autorité resteraient entre les mains des Anglais tandis qu'il œuvrerait à soumettre leurs opposants, à éradiquer les forces qui leur résisteraient et arracherait aux Irakiens une reconnaissance du mandat anglais et de la protection de la Grande-Bretagne par une assemblée constituante élue par l'*umma* irakienne⁵. Faysal a accepté le marché et il est venu en Irak au moment où les Irakiens avaient déjà sollicité son frère, 'Abd Allâh⁶. Celui-ci n'ayant pas accepté les conditions des Anglais, ces derniers avaient préféré Faysal, qui manifestait une évidente bonne volonté pour se soumettre à tout ce qu'ils lui demanderaient.

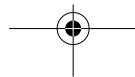
Telle était la politique des Anglais, inaugurée avec Cox en Irak, pour réparer les erreurs commises par Wilson qui, dans sa stupidité, avait réussi à concentrer sur lui la haine des élites intellectuelles irakiennes. Méthodique, précise, maîtrisée, dotée d'une vision à long terme, cette politique s'appuyait sur nombre d'expériences passées. Elle n'avait aucun rapport avec la politique sans avenir menée par Wilson. Il était d'autant plus difficile de la combattre que les Irakiens avaient épuisé leurs forces dans les guerres et perdu toute capacité de se défendre, après de multiples revers et d'immenses malheurs qui leur avaient fait renoncer à toutes choses. Beaucoup de ceux qui avaient défié la politique cruelle de Wilson s'affirmèrent en accord avec cette politique. Les troubles et la faim avaient contraint les anciens fonctionnaires de l'État

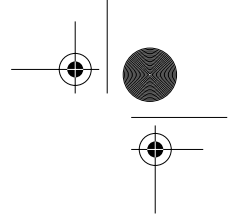


4. Menacée par Ibn Sa'ûd, la dynastie hachémite perdit le Hedjaz en 1924, année où les Ikhwân occupèrent les villes saintes de La Mecque et Médine.

5. Plusieurs candidats étaient en lice (notamment Tâlib al-Naqîb, le chef des *ashrâf* de Basra), le seul chiite parmi eux étant Cheikh Khaz'al, l'émir de Muhammara et de l'Arabestan iranien. Il semble que le choix de Faysal pour monter sur le trône d'Irak ait été fait par les Britanniques lors de la conférence du Caire de mars 1921 sous la présidence de Sir Winston Churchill. Le ministre britannique des Colonies y désigna publiquement Faysal comme unique candidat le 12 mars 1921. C'est également à cette occasion que les institutions du futur État irakien sous mandat furent décidées en présence des représentants du Bureau arabe du Caire. Faysal arriva à Bagdad le 29 juin 1921, après une remontée de l'Irak en train depuis Basra.

6. Second fils du Chérif Husayn, 'Abd Allâh (1882-1951) fut émir, puis roi de Transjordanie. Il avait été sollicité pour être roi d'Irak par Muhammad Ridâ, le fils de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, en 1918 ; en mars 1920, un Congrès irakien réuni à Damas avait également choisi 'Abd Allâh comme roi d'Irak comme recours contre le projet de mandat britannique.

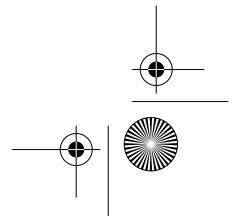
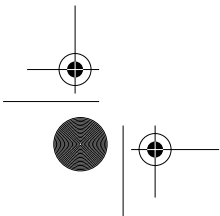


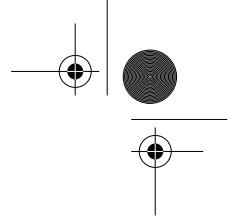


ottoman à s'opposer à Wilson. Après la disparition de l'État, il ne leur restait en effet plus la moindre ressource et ils affichèrent un patriotisme qui était tout simplement un moyen pour survivre. Ils accueillirent donc la politique de Cox avec une joie sincère : celle-ci ne se fondait-elle pas sur le patriotisme puisqu'elle faisait appel à ces patriotes pour leurs compétences administratives ? Ils se virent confier de hautes charges et attribuer des titres ronflants comme Premier ministre, ministre de l'Intérieur, *mutasarrif*⁷ de Hilla, ou directeur de la Sécurité publique, etc. Le but était, pour les Anglais, d'exercer la réalité du pouvoir et de l'autorité, sans en conserver l'apparence. Aux yeux des nouveaux promus, le patriotisme consistait surtout à percevoir un traitement, et cela, ils l'ont en effet obtenu, à défaut de l'autonomie réduite que les Anglais leur avaient fait miroiter. Il resta cependant un groupe de gens sincères, sans moyens de défense, et qui semblaient signifier à al-Khâlisi : « Va-t'en, toi et ton Dieu, combattez si vous voulez, mais nous, nous désertons ! »

Dans une telle situation, la marge de manœuvre de l'ayatollah al-Khâlisi était étroite. Sa position était bien différente de celle qu'avait occupée al-Shîrâzî. Les circonstances auraient dû le conduire à rester silencieux, à renoncer et à se contenter de l'honneur de sa direction absolue qui était reconnue dans tous les pays musulmans. Tel aurait pu être le cas, s'il n'avait été autant enclin à refuser l'injustice, à défendre l'honneur et à montrer la plus extrême loyauté envers le lien indissoluble de la religion. Tout ceci le poussait à assumer la charge de la *shari'a* pour le bien de la patrie et à la diriger. Son intelligence et sa perspicacité ne pouvaient qu'aboutir à un plan solide pour combattre cette politique. Mais l'ignorance des Irakiens et leur esprit borné, ainsi que leur misère, interdisaient de dresser un plan à long terme. Il en fut vite dissuadé par la violence des intrigues des Anglais qui manipulaient l'opinion publique. Ce fut là le plus grand obstacle sur sa route, tant il est vrai que l'ignorant agit souvent d'une façon dont même l'ennemi se révèle incapable.

7. Le *mutasarrif* est le chef du *liwâ'* ou de la *mutasarrifiyya*, une circonscription administrative au-dessous du vilayet (province).



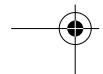
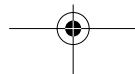
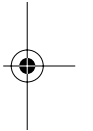
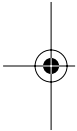


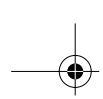
Pourquoi al-Khâlisî a-t-il approuvé la candidature de Faysal au trône d'Irak ?

Faysal est venu en Irak pour exécuter ce plan que nous avons évoqué, alors qu'il savait que les cartes du pays étaient entre les mains d'al-Khâlisî. Il savait aussi qu'il ne pourrait pas appliquer le plan des Anglais tant qu'il ne serait pas installé sur le trône d'Irak et que son intronisation était impossible sans l'approbation d'al-Khâlisî. Il commença alors à rechercher les moyens de rallier l'ayatollah à sa candidature. Quant à l'ayatollah, il réfléchit longuement, examinant toutes les options, de l'exil à son maintien en Irak. Son choix était : garder le silence ou intervenir.

Mais de quelle façon ? S'il se taisait, les Anglais resteraient en Irak et feraient ce qu'ils voudraient sans rencontrer aucun obstacle. Le silence est assimilable à un renoncement au devoir de se défendre, ce qui n'est pas permis. Mais s'il intervenait, la première option pouvait être de refuser la royauté de Faysal et d'interdire qu'on lui prête allégeance. Ce projet était difficile à réaliser, pour plusieurs raisons. La première était que l'Irak n'avait plus la force d'affronter un tel scénario. La seconde était que les Irakiens ignoraient la forfaiture qui valut son trône à Faysal et la mauvaise foi de ce dernier et, du fait de leur ignorance, ils pensaient sincèrement voir réalisées avec lui leurs plus ardentes aspirations. Si l'ayatollah repoussait Faysal alors que les Irakiens mettaient leur espoir en lui, al-Khâlisî perdrait à leurs yeux son rôle de recours et de garant pour l'indépendance de l'Irak ; chasser Faysal dans ces conditions n'était pas la solution. Troisièmement, si le pays refusait Faysal, les Anglais en tireraient sans doute aussitôt argument pour affirmer que l'Irak refusait l'autodétermination et ne voulait que les Anglais. Ils agiteraient cela à la face du monde en occultant les véritables raisons de ce refus, et l'Irak n'aurait alors pas la force de manifester le contraire.

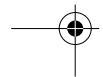
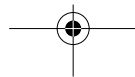
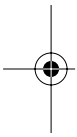
En bref, chasser Faysal avant que n'apparaisse aux yeux de tous son hostilité à l'indépendance de l'Irak était impossible à ce moment-là, dans la mesure où cela aurait conduit au contraire du but recherché. Il ne restait plus qu'à l'accepter comme roi. Mais une approbation inconditionnelle aurait mis l'Irak en situation de perdant et les Anglais auraient vu leurs attentes se réaliser. Il était donc nécessaire de la lier à ce qui pouvait être utile au pays et d'arracher à Faysal une reconnaissance de l'indépendance totale et sans restric-

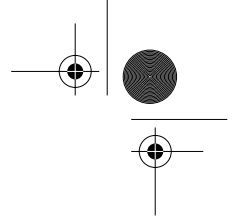




tions de l'Irak et de la nécessité de couper tout lien avec une puissance étrangère, quelle qu'elle soit. Par ce moyen, il serait alors temps d'arracher aussi cette reconnaissance aux Anglais.

Ce fut donc l'avis auquel se rangea al-Khâlisî après mûre réflexion. Quand je connus sa décision, je lui demandai qu'il subordonne à cette condition son allégeance à Faysal et il me dit : « Si je la subordonne à cette condition, je crains que les Irakiens ne lui prêtent une allégeance totale ou sous protection anglaise (les Anglais poussaient en ce sens), et alors c'en serait fini de l'Irak. Si j'essaie de le chasser maintenant, je n'aurai à ma disposition aucun moyen manifeste de le justifier. Mais si je lui prête une allégeance conditionnelle, de deux choses l'une : s'il s'y plie, nous ne demanderons personne d'autre comme roi, sinon, nous aurons alors en main l'argument pour le chasser. » Je lui dis : « Ses intentions sont mauvaises, à ce que je sais, et il n'est venu en Irak qu'après avoir donné toutes les promesses et pris les engagements d'y mettre à mort le mouvement patriotique. » Il continua : « Je suis bien d'accord, mais comment faire comprendre cela aux gens, avec leur ignorance, alors que tu vois bien qu'ils sont prêts à lui prêter une allégeance totale pour une royauté absolue ou avec le protectorat anglais. Il n'y a pas d'autre voie pour nous que de faire comprendre aux gens la nécessité de lier l'allégeance à l'indépendance totale et sans restrictions, sans lien de dépendance avec une puissance étrangère. En ce qui me concerne, je prêterai allégeance de cette manière et je ferai connaître partout ma position afin que les gens fassent allégeance à Faysal de la même façon. Ainsi, sera préservé le droit de l'Irak, que les Irakiens réclameront quand ils seront en mesure de le faire ; sinon ils perdront toute capacité à faire valoir leurs droits. » Mais j'insistai : « Je crains que tu ne prêtés allégeance à Faysal et qu'il ne te laisse aucune possibilité d'exiger de lui de souscrire à la condition que tu dis et qu'il ne prenne le pouvoir dans le pays, où le mouvement patriotique serait alors anéanti. Le détrôner, parce qu'il n'aurait pas respecté les conditions que nous avons mises, serait alors plus difficile que de le chasser à présent. » Il répondit : « Le chasser ne nous est pas possible aujourd'hui et le détrôner, après lui avoir prêté allégeance, en arguant de sa trahison des conditions de l'allégeance, sera difficile. Tout ceci montre que les difficultés sont devant nous. » Aussi, je me mis à insister, sans preuve évidente, sur la





nécessité de s'abstenir de prêter allégeance à Faysal par crainte de ses manœuvres et de sa duplicité, mais il se fâcha et m'intima l'ordre de cesser et de ne plus parler. Je me suis tu⁸.

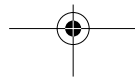
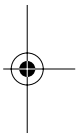
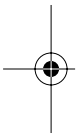
*Faysal viole son serment et trahit manifestement Dieu,
Son Messager et l'islam*

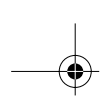
Faysal est venu et a mis sa main dans celle de l'ayatollah. Puis il lui a dit : « Je fais serment envers toi de travailler à l'indépendance totale et sans restrictions de l'Irak dans tous les domaines et de faire en sorte que le pays ne soit pas lié à une puissance étrangère. Je jure que, si je ne parviens pas à ce résultat, je combattrai les Anglais et que, si j'en suis incapable, je reviendrai au Hedjaz et que je quitterai l'Irak et son peuple. Dieu m'en est témoin, ainsi que Ses anges, Son Messager et ses Saints, et ceci est dit sur le Livre de Dieu entre toi et moi. » L'Irak bien-aimé était entre eux deux. L'ayatollah al-Khâlisî déclara : « J'ai déjà fait savoir mon allégeance envers toi à ces conditions, mais si tu contrevenais à l'une de ces conditions, il n'y aurait plus d'allégeance de ma part. »

L'assemblée, qui se tenait dans notre école, consigna ces propos. Puis Faysal repartit pour Bagdad⁹ et il envoya un de ses compagnons pour prendre le texte, écrit et signé de la main de l'ayatollah (*qas*), où celui-ci confirmait son allégeance, non sans avoir ajouté cette phrase :

8. Le choix du roi, parmi plusieurs candidats, fut à l'origine de dissensions au sein de la hiérarchie religieuse chiite. Ce fut à cette occasion que Cheikh Mahdî al-Khâlisî s'opposa ouvertement à deux *mujtahid*, Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'îni et Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî. Ces deux derniers refusèrent de choisir Faysal comme roi et s'opposaient à toute candidature tant que durerait le régime du mandat. Peut-être, aussi, Faysal leur paraissait-il trop « arabiste », eux qui étaient iraniens. Sayyid 'Abd al-Karîm al-Jazâ'irî soutenait la candidature de l'émir de Muhammara, Khaz'al ; depuis son exil iranien, Muhammad Ridâ, le fils de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, soutenait 'Abd Allâh, le frère aîné de Faysal ; Sayyid Muhammad al-Sadr soutenait Faysal, mais, à la différence notable de Cheikh Mahdî, son soutien était inconditionnel. Le *marja'* de Kâzimiyya, Cheikh Mahdî, reprochait à la famille du Chérif Husayn de La Mecque de s'être mise au service des Britanniques au moment où les chefs religieux chiites avaient appelé à défendre l'État ottoman. Cela explique aussi le caractère conditionnel de son soutien au fils du Chérif Husayn comme prétendant au trône d'Irak.

9. Faysal rendit visite à Cheikh Mahdî al-Khâlisî le jour suivant la décision du gouvernement provisoire de le présenter au trône, le 11 juillet 1921. Cheikh Mahdî rendit publique son allégeance conditionnelle à Faysal le 13 juillet 1921.





« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance,

« J'ai prêté acte d'allégeance envers Faysal afin qu'il soit roi d'Irak à la condition que l'Irak bénéficie d'une indépendance totale et sans restrictions, sans lien, quel qu'il soit, avec une puissance étrangère, quelle qu'elle soit, qu'il s'agisse de mandat, de protectorat ou de tout ce qui pourrait être préjudiciable à sa dignité et empiéter sur son indépendance. Dieu a prescrit cela et Il nous suffit car Il est le meilleur des garants. »

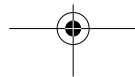
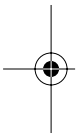
L'humble Muhammad Mahdî al-Kâzimi al-Khâlisî,
que Dieu lui pardonne !

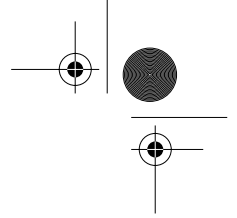
L'envoyé de Faysal ordonna que ce texte fût diffusé dans les journaux. À l'exception de quelques individus en nombre insignifiant, tous les gens firent acte d'allégeance. C'est ainsi que Faysal fut choisi comme roi d'Irak, à la condition de l'indépendance totale et sans restrictions du pays¹⁰.

Au moment où le serment d'allégeance de l'ayatollah al-Khâlisî était diffusé, les Anglais se mirent à s'activer par l'intermédiaire de leurs agents, insinuant que cette allégeance n'était pas légitime du point de vue de l'islam, qu'un tel acte ne pouvait concerner que l'Imam et qu'il ne sied pas à un chef religieux de prêter allégeance envers un homme ordinaire comme Faysal¹¹. Ils visaient ainsi l'honneur et l'autorité de l'ayatollah al-Khâlisî. Ceci nous contraignit à riposter aux allégations des Anglais en citant le verset où

10. Une consultation fut organisée par les Britanniques sur la candidature de Faysal comme roi d'Irak. Mais Cheikh Mahdî considérait qu'une telle opération ne pouvait être qu'un piège britannique destiné à accréditer l'idée que Faysal avait été élu par les Irakiens et à rendre plus difficile la réalisation des conditions mises à son allégeance envers lui. Dès lors, il se retrouva avec les *mujtahid* de Najaf, Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'îni et Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahâni, pour interdire aux musulmans de participer au référendum sur l'élection de Faysal.

11. Visiblement, l'auteur vise ici certains ulémas chiites qui critiquèrent l'allégeance conditionnelle de Cheikh Mahdî envers Faysal, suggérant qu'ils agissaient à l'instigation des Britanniques. La répugnance à voir les ulémas chiites s'engager sur un terrain politique illustre cependant une culture quiétiste toujours dominante au sein de l'institution religieuse. Malgré le triomphe des conceptions usuliées, à la fin du XVIII^e siècle, en vertu desquelles les *mujtahid* se voyaient reconnaître un pouvoir immense, à la fois spirituel et temporel, l'idée selon laquelle la politique demeurerait un domaine réservé de l'Imam caché continuait à être fortement ancrée. À plus forte raison, le serment d'allégeance d'un *mujtahid* à un roi pouvait sembler illégitime à certains ulémas, même s'il y avait eu des précédents au cours des siècles aussi bien en Irak qu'en Iran.





Dieu le Très haut dit : « Si des croyantes musulmanes viennent vers toi et te prêtent allégeance », et Il poursuit : « Toi aussi, prête-leur allégeance à elles ». Si l'ayatollah n'avait pas joui de la confiance totale des Irakiens, l'opinion publique, dans son ignorance, aurait très bien pu se laisser abuser par de telles tromperies.

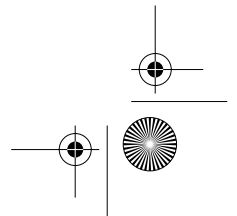
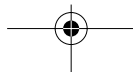
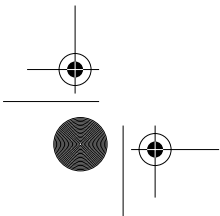
Une fois achevé le processus d'allégeance envers Faysal, les Anglais entreprirent de l'humilier. En agissant de la sorte, ils voulaient l'empêcher de devenir une référence aux yeux des Irakiens. En sapant d'emblée son autorité de roi, ils voulaient manifester clairement que son accession au trône ne signifiait en aucune façon l'indépendance. Ils annoncèrent la cérémonie de son couronnement. Celle-ci se déroula dans leur camp militaire, sous la présidence du résident permanent et en présence des officiers anglais. Faysal fut amené à cette assemblée comme une femme adultère qu'on va lapider, tandis que les gendarmes chassèrent la plupart des chefs de tribus qui étaient venus participer à la cérémonie. C'est par cette farce¹² que s'acheva l'épisode tragico-mique du roman de l'indépendance de l'Irak et de l'intronisation de Faysal.

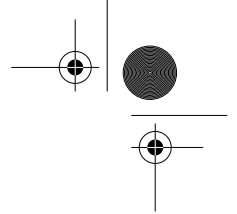
L'ayatollah laissa éclater sa colère. Il reprocha violemment à Faysal de s'être prêté à cette comédie et à son humiliation publique par les Anglais, lui demandant quel intérêt il avait à être un simple jouet entre leurs mains et à se laisser couvrir de ridicule.

Faysal est le traître le plus vil que nous ayons connu

À peine intronisé, alors qu'il venait de manifester son allégeance aux Anglais, Faysal commença à appliquer leur plan et à contrevenir à ses engagements. L'agence Reuter diffusa alors la déclaration du ministre anglais des Colonies [Churchill], affirmant que le gouvernement de l'Irak n'avait pas informé le résident permanent du refus des Irakiens du protectorat anglais. Aussitôt, l'ayatollah s'insurgea contre cette déclaration. Il demeura prostré, en proie à une vive inquiétude, ne pouvant trouver le sommeil, et

12. Des photographies ont immortalisé le couronnement de Faysal, qui eut lieu le 23 août 1921. Avec Sir Percy Cox en faction juste à côté lui, Faysal est assis, seul, sur une chaise, entouré d'officiers anglais ; lui-même est affublé d'un costume militaire britannique. L'impression qui prévaut est bien celle d'une mise en scène où le nouveau roi est ridiculisé.





il passa une nuit en prières. C'était le dernier jour du mois de jeûne. Il resta dans son école une seconde nuit, qui était la première nuit de *shawwâl*, tandis que les Irakiens continuaient à lui rendre visite par groupes entiers, nuit et jour. Alors, les gens surent que Faysal n'était pas venu en Irak pour être le roi d'un Irak indépendant, mais qu'il était venu pour tromper les Irakiens, leur arracher une reconnaissance officielle d'allégeance aux Anglais, et que la déclaration du ministre des Colonies n'était qu'un début¹³.

L'immense manifestation du 1^{er} shawwâl 1340¹⁴ à Bagdad

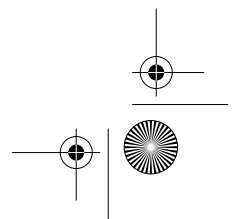
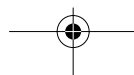
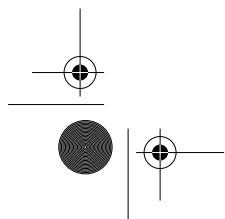
En présence de l'ayatollah al-Khâlisî, il fut décidé d'organiser d'immenses manifestations dans toutes les régions du pays, en signe de protestation contre les déclarations du ministre des Colonies, afin de faire comprendre au monde entier que les Irakiens refusaient de toute leur énergie l'intervention étrangère, quelle que soit son appellation, et qu'ils n'auraient de cesse que leur souhait d'indépendance totale et sans restrictions soit réalisé. On mandata des délégués auprès du gouvernement irakien (présidé par le *naqîb al-ashrâf*¹⁵) afin de protester auprès de lui contre le mépris affiché par les Anglais à l'égard de la volonté du peuple ; ils devaient aussi exiger que le ministre des Colonies revienne sur sa déclaration et que son démenti soit publié partout.

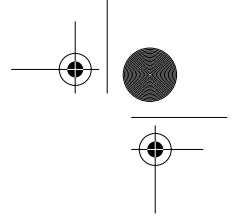
Telles furent les décisions prises sous la direction de l'ayatollah al-Khâlisî, et son ordre fut diffusé par tous ses imitateurs. Et au petit matin, le premier jour de *shawwâl*, les Irakiens, dès le réveil, renoncèrent à leurs habits de fête et abandonnèrent les réjouis-

13. Après la cérémonie du couronnement, le gouvernement britannique n'eut en effet de cesse de faire approuver par Faysal un traité qui garantissait l'avenir de la présence britannique en Irak, anticipant ainsi la fin du mandat. Le ministre des Colonies était Sir Winston Churchill. Le 23 mai 1922, il affirma devant le Parlement britannique que Faysal et son gouvernement n'avaient pas informé le résident permanent à Bagdad du refus du mandat par le peuple irakien et menaçait Faysal de revenir à une administration britannique directe s'il ne signait pas le traité.

14. Le dimanche 28 mai 1922.

15. Le *naqîb al-ashrâf* est le chef des *ashrâf* sunnites d'une ville. À Bagdad, il s'agissait de Cheikh 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî, le chef du gouvernement choisi par les Britanniques. Celui-ci était aussi le cheikh de la Qâdiriyya, importante confrérie soufie dont le siège est à Bagdad.





sances¹⁶ pour des manifestations de tristesse et de deuil. Ils affichaient leur affliction par des vêtements noirs et en brandissant les bannières du deuil. Des processions s'engagèrent dans les souks, les rues et sur les routes au milieu des pleurs et des lamentations. Alors, Bagdad et Kâzimiyya n'apparurent plus que comme une immense cérémonie funèbre. Les gens partirent en groupes vers la maison du *naqîb* pour protester auprès de lui.

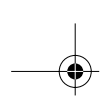
À la vue des ces manifestations, les Anglais craignirent que les Irakiens ne se réclament d'un principe juridique indiscutable, qui affirme : « Un pays occupé par un État étranger est régi par la loi de l'État précédent tant que dure l'occupation, jusqu'à nouvel ordre, à moins qu'une nouvelle loi ne soit promulguée. » Et comme la loi ottomane accordait aux Irakiens le droit de réunion et d'élire leurs représentants pour négocier, les Anglais étaient sur leurs gardes, car les Irakiens pourraient arguer de cette loi pour élire des délégués chargés de négocier avec Faysal et le gouvernement. Ces délégués se verraient alors accorder un statut officiel et cela risquerait de tourner mal pour les Anglais. Aussi ces derniers intimèrent-ils l'ordre au ministre de l'Intérieur de proclamer l'annulation des lois ottomanes de réunion et d'association jusqu'à la promulgation de nouvelles lois ; la radio du ministère de l'Intérieur diffusa ce décret¹⁷. L'objectif des Anglais était ainsi d'empêcher les gens de se réunir et d'élire des représentants en s'appuyant sur la loi ottomane. S'ils passaient outre, après l'annulation de la loi ottomane et en l'absence de nouvelles lois, leurs délégués n'auraient pas de statut officiel au regard de la loi ; ce serait l'excuse invoquée par Faysal et le gouvernement pour ne pas leur reconnaître un statut d'interlocuteurs et ignorer leurs protestations.

C'était bien là ce qu'attendaient les Anglais de leur Faysal et de son gouvernement pour déposséder les Irakiens de leurs droits (mais ils ignoraient alors le marché que Faysal avait passé avec les Anglais, comme on le verra). Cependant, les Irakiens réagirent

16. Après le mois du jeûne, le mois de *ramadân*, les musulmans célèbrent '*Id al-fitr* (la fête de rupture du jeûne) le 1^{er} *shawwâl*.

17. Dans le second gouvernement présidé par 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî (23 août 1921-14 août 1922), le ministre de l'Intérieur était Tâlib al-Naqîb, le *naqîb al-ashrâf* de Basra. Important notable sunnite de la grande ville du Sud à l'immense majorité chiite, il y dirigeait la confrérie soufie Rifâ'iyya. Candidat au trône d'Irak, il avait rapidement cédé sa place à Faysal.



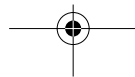
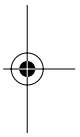


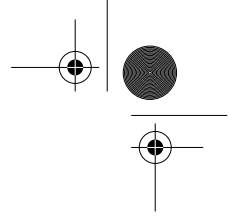
comme s'ils n'étaient pas concernés par cette annulation. Bien plus, ils organisèrent à Bagdad des manifestations sans précédent et procédèrent à l'élection des délégués chargés de négocier en leur nom pour toutes les affaires irakiennes. J'étais parmi eux.

Au moment où l'on m'informa de mon élection comme délégué, j'étais en présence de mon père, et mon visage manifesta de la répugnance à cette nouvelle. Mon père m'en fit le reproche : « Pars pour ce quoi tu as été délégué. » Je lui dis : « Je ne veux pas m'entretenir avec Faysal car je sais qu'il n'est venu en Irak que pour tromper les gens et pour les détourner de leurs droits et je sais que, si je négocie avec lui, les négociations se termineront soit par mon assassinat soit par mon exil, parce qu'au lieu de négocier réellement avec moi, il tentera de m'acheter par de l'argent. Si je le refuse et que je continue à mettre en avant les revendications des Irakiens et qu'il désespère de moi, après avoir usé de la carotte et du bâton, il tentera, avec ses maîtres anglais, de me détruire par tous les moyens. » Alors il me regarda d'un air interrogateur et dit : « Ton âme a-t-elle plus de prix que celle de tes compagnons qui se sacrifient en martyrs pour la cause irakienne ? Ton sang a-t-il plus de valeur que le leur ? Défends la cause irakienne, même si tu crains ta perte ! » Je lui répondis : « Je ne fuis pas la mort et je n'ai pas peur de ma perte ; peu m'importe de mourir si c'est en défendant le droit, mais je ne vois pas de résultat positif pour notre défense dans cette façon de faire, sinon de donner encore plus de marge de manœuvre à Faysal pour qu'il exécute les espoirs des Anglais. Je crois qu'il est préférable de résister maintenant à Faysal et de le chasser d'un pays dans lequel il n'est venu, selon toute évidence, que dans le but de le tromper. Le voilà qui a déjà failli à ses engagements envers toi. Dévoile ceci aux yeux de tous ! » Alors il dit : « La cause irakienne n'enregistrerait aucune bénéfice dans le fait de résister à Faysal maintenant, avant que ses intentions n'apparaissent clairement à tous les Irakiens, car beaucoup d'entre eux sont aujourd'hui ignorants de ses intentions. Aussi, maintenant, pars faire ce que je t'ai ordonné. »

Les délégués chez Faysal

À court d'arguments et ne trouvant pas d'autre excuse, je partis vers Bagdad avec le groupe des délégués élus par les Irakiens pour

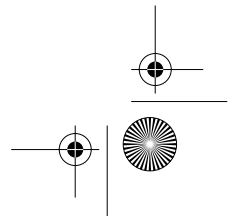
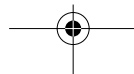
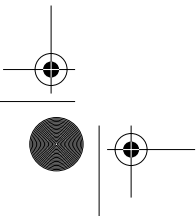


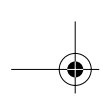


y entamer des négociations. Mais j'avertis les membres du groupe : « Je pense que la première chose que fera Faysal sera de nier la représentativité de notre délégation et de refuser de négocier avec nous officiellement, car les Anglais ont le souvenir du précédent de la reconnaissance par Wilson des délégués de Bagdad¹⁸, une expérience qu'ils ne seront pas enclins à renouveler. Je ne pense pas qu'ils nous reconnaissent et il n'y a pas de doute qu'ils ont déjà mis Faysal en garde contre toute reconnaissance de notre représentativité. Faysal est leur instrument pour duper les gens ; il a pour mission d'en finir avec le mouvement patriotique. Que faire ? » Et personne n'eut de réponse.

Nous allâmes donc voir Faysal. Il s'approcha de nous et commença par dire : « Je suis venu pour parler avec vous de façon informelle, et non pas de façon officielle, car votre élection n'a pas de base légale puisqu'elle n'est pas conforme à la loi. » Soudain, un des délégués s'exclama : « Alors pour quelle raison nous recevez-vous si nous n'avons aucun statut officiel ? » Faysal répondit : « Pourquoi refuserais-je de vous rencontrer et comment ne pas répondre à votre sollicitation, vous qui êtes mes plus chers amis et dont je recherche l'aide sur toutes les questions ? Mais il n'y a pas de doute que vous m'excuserez de ne pas reconnaître votre représentativité car je ne peux contrevenir à la loi. » Alors, les membres de la délégation se turent. Je me levai, puis me dirigeai vers la sortie de l'assemblée, et Faysal me demanda : « Où vas-tu ? » Je répondis : « Je vais rencontrer le prince héritier d'Iran, car je lui ai donné un rendez-vous pour bientôt. » Alors il dit : « Assieds-toi un peu pour que nous discussions de ce qui concerne l'Irak. » Je lui fis remarquer : « L'assemblée du roi est une chose trop importante pour être comme celle des oisifs (en vérité, c'était son cas) où l'on parle de choses futiles et où l'on passe le temps à raconter des histoires pour ne rien dire. » Il dit : « Cet

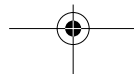
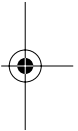
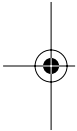
18. C'est le 26 mai 1920, les habitants de Bagdad, rassemblés autour de la mosquée Haydarkhâna, avaient élu un comité de quinze délégués afin qu'ils les représentent auprès des autorités d'occupation. Le 2 juin, les délégués de Bagdad rencontrèrent Sir Arnold Wilson, le gouverneur britannique, lui demandant la convocation d'un congrès irakien qui déciderait de l'avenir du pays, la liberté de la presse et de circuler. Quelques jours plus tard, les autorités firent arrêter les délégués et s'engagèrent dans une répression de grande ampleur contre le mouvement patriotique de Bagdad, où chiites et sunnites se retrouvaient unis contre l'occupation et pour l'indépendance.

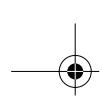




entretien n'est pas futile ; aussi parlons des affaires irakiennes. » Je lui expliquai : « Si nous n'avons pas de qualité officielle, alors notre entretien vaut celui de piliers de casinos et c'est à mes yeux de la futilité. » Alors, il dit : « Je souhaite que tu t'assoies pour que nous réfléchissions à ceci d'une autre façon. » Je répétai : « Si tu me permets de dire la vérité, comme elle est, et de refuser toute justification à propos d'une loi qui n'existe pas, je m'assois, sinon je m'en vais. » Il affirma : « Je souhaite cela et je ne veux rien d'autre que faire éclater la vérité. » Alors je me suis assis et je lui ai dit : « Pour éviter de nous reconnaître, tu prétextes que nous ne sommes pas élus selon la loi, mais je ne sais pas quelle loi tu nous appliques. La loi de réunions et d'associations ottomane¹⁹ doit être celle qui préside à nos élections, mais le ministre de l'Intérieur a promulgué son annulation, et s'il y avait une loi en Irak, il n'y en a plus aujourd'hui. Nous sommes venus, et voici le discours du ministre des Colonies britannique. Ce discours scandaleux suscite la suspicion des Irakiens envers ton gouvernement. Pour les Irakiens, de deux choses l'une : ou bien ils se taisent, et c'est la reconnaissance implicite et même manifeste de ce que veut le ministre des Colonies, ou bien ils élisent des gens pour protester. Et comme il n'y a pas de loi dans le pays en vertu de laquelle élire leurs représentants, l'urgence et la nécessité imposent qu'ils soient élus sans la loi, puisque, encore une fois, il n'y en a aucune à appliquer en l'occurrence. Cette façon de procéder est reconnue par la loi naturelle, car nécessité fait loi, comme il est admis par tous les juristes, spécialement dans les cas où il n'existe pas de loi. Nous sommes donc les délégués officiels de l'Irak et nous avons le droit de négocier pour l'avenir du pays ; tu n'as d'autre choix que de reconnaître notre légitimité si tu veux respecter la loi en vigueur. »

19. La seconde révolution constitutionnelle ottomane qui, en 1908, amena les Jeunes-Turcs au pouvoir reconnut le droit d'association et d'élire des représentants. La Chambre des députés ottomane accueillit ainsi entre 1908 et 1914 des élus des trois vilayets de Mésopotamie.





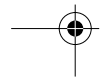
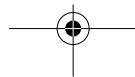
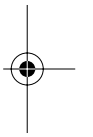
L'embarras de Faysal après ma protestation

Après m'avoir entendu, Faysal se tut. Il réfléchit longuement et aucune réponse ne vint. Je lisais sur son front plissé, pendant qu'il réfléchissait, une conversation privée avec Cox, comme s'il lui disait : « Monsieur, que faire ? Si je demande à ces gens d'attendre la réponse jusqu'à ce que j'en réfère à vous, ils sauront alors que je n'ai même pas le pouvoir de répondre à une simple question. Ceci se répandra parmi les Irakiens et il sera difficile après cela de les tromper dans votre intérêt et dans celui de votre État. Mais si je les reconnais, je crains d'être l'objet de votre colère et de votre ressentiment. Que faire, donc, *my Lord*, dès lors que je n'ai aucune réponse à leur faire ? »

Il fit finalement comme s'il était disposé à nous reconnaître, tout en cherchant comment il pourrait ensuite s'en excuser auprès des Anglais, qui l'ont fait venir pour qu'il puisse tromper les Irakiens et appliquer leur plan.

Et Faysal dit : « Oui, votre élection et cette situation sont conformes à la loi naturelle, vous êtes les délégués de l'Irak, et vous avez le droit officiellement de négocier de tout ce qui concerne le pays. » Alors nous lui avons répondu : « S'il en est ainsi, nous protestons contre la déclaration de Churchill et nous te demandons de la démentir, que tu aies bien compris le désir de l'*umma* à ce jour ou non. Il faut publier ce démenti au plus vite et proclamer que l'*umma* irakienne n'accepte aucune intervention étrangère, sous quelque forme que ce soit, dans ses affaires intérieures et extérieures, et qu'elle ne se satisfera que de l'indépendance totale et sans restrictions. » Il promit cela. Puis, nous lui dîmes : « Et nous, en tant que délégués de l'Irak, nous protesterons par un télégramme contre le discours de Churchill et nous diffuserons notre protestation dans toutes les capitales du monde et l'administration des télégrammes à Bagdad ne devra pas retarder l'envoi de notre télégramme. » Alors, il déclara : « J'informerai le service des télégrammes et toutes les administrations de la reconnaissance de votre légitimité par le gouvernement et nous réaliserons toutes vos demandes. Il ne fait aucun doute que le service des télégrammes enverra votre télégramme rapidement où vous voudrez. »

Puis nous le quittâmes. Mes compagnons avaient le sentiment d'avoir gagné la partie. Mais le discours de Faysal ne me confirma





que ce que je savais déjà et dont j'étais plus que jamais convaincu, à savoir qu'il n'était pas venu pour le bien du pays.

Je revins vers mon père, qui était en proie à une immense inquiétude, et quand je lui appris la tournure de la conversation, son inquiétude grandit encore. Il nous ordonna de nous hâter d'envoyer les télégrammes de protestation au discours de Churchill dans les capitales du monde, et nous écrivîmes le télégramme suivant, en une version unique, à l'ensemble de la communauté des États asiatiques, européens et américains et à leurs parlements, aux grands journaux du monde, ainsi qu'à la Société des Nations :

*Télégramme de protestation contre les déclarations
du ministre anglais des Colonies*

« Monsieur Churchill prétend que les habitants de l'Irak n'ont jusqu'à présent pas informé le résident permanent de leur refus de la protection anglaise, bien que la population se soit déjà manifestée au monde entier à plusieurs reprises et par différents moyens dans sa volonté de liberté et d'indépendance totale et sans restrictions, et la meilleure illustration en fut son soulèvement bien connu de l'année 1920. Aujourd'hui, après une série de manifestations, elle nous a délégués pour informer le monde entier qu'elle refuse la protection des Anglais de toutes ses forces et qu'elle demande son indépendance totale et sans restrictions. Nous implorons l'aide de tout homme libre à qui importe la liberté des nations faibles afin qu'il nous aide à réaliser nos souhaits et qu'il soit témoin de ce que nous ne voulons rien d'autre que la liberté et l'indépendance totale et sans restrictions. »

Nous avons envoyé ce texte au service des télégrammes, ce qui nous a coûté mille quatre cents roupies, et nous pensions qu'il avait été envoyé. Mais vingt jours après, le journal *Times* de Bagdad révéla que les télégrammes n'avaient pas été autorisés à être envoyés. Nous protestâmes auprès de Faysal, qui commença à en modifier certaines expressions ou à y ajouter une phrase, pour suggérer que nous approuvions implicitement le protectorat. Après de nouvelles protestations de notre part, il apparut cette fois que le service des télégrammes ne pouvait pas l'envoyer, malgré notre insistance. Faysal entreprit alors de nous recevoir un par un, pour mieux nous tromper, mais je lui fis comprendre que ce petit jeu avait assez duré. Une fois perdue toute illusion sur son intention, l'ayatollah al-Khâlisî ordonna



que le télégramme soit acheminé en Iran pour qu'il soit envoyé à partir de ce pays, ce que nous avons fait, mais il se heurta à Téhéran à la même interdiction des Anglais de le diffuser.

Le pacte patriotique irakien

Puis l'ayatollah al-Khâlisî ordonna la mise sur pied d'un pacte patriotique, ce que nous avons fait, dont voici le texte d'appel :

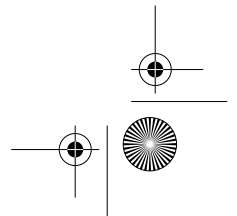
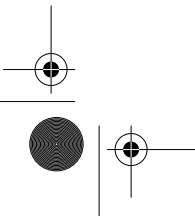
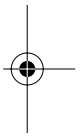
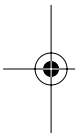
« Nous, habitants de l'Irak, nous nous sommes engagés à ce que nous avons déjà déclaré à maintes reprises, à savoir refuser la protection des Anglais sur l'Irak sous quelque forme qu'elle soit, et nous avons dépensé beaucoup d'efforts pour faire valoir nos droits et faire savoir que nous refusons toute intervention étrangère dans les affaires intérieures et extérieures de notre pays. Nous consacrons nos biens et nos âmes à la réalisation de ce but, que Dieu nous vienne en aide, et qu'Il nous accorde le succès en cela ! »

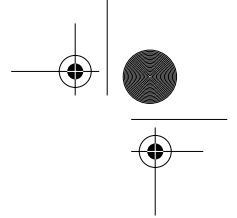
Ce pacte fut rédigé en deux exemplaires, signés par la plupart des dirigeants de l'Irak, des campagnes comme des villes. Un exemplaire fut donné à Faysal, l'autre étant conservé par nous. Il est d'ailleurs toujours en notre possession à ce jour.

*Face à la devise des Anglais « Diviser pour régner »,
l'ayatollah riposte selon Sa parole : « Mettez-vous
sous la protection de Dieu, en totalité, et ne vous divisez pas »*

Lorsque les Anglais virent la tournure que prenaient les événements, ils se mirent à rechercher ce qui pouvait diviser les Irakiens, par tous les moyens, en excitant les passions et en exploitant les différences confessionnelles. Il s'en fallut de peu qu'ils ne réussissent à utiliser à leur profit l'ignorance des Irakiens. Mais l'ayatollah al-Khâlisî (*qas*) fut informé de ces tentatives. Il reprit en main la situation, de façon rapide et déterminée, et leurs efforts furent réduits à néant quand il diffusa le texte suivant en Irak :

« Au nom de Dieu le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance,
« Il faut que tous les musulmans s'entraident mutuellement et qu'ils s'écartent de tout ce qui pourrait aboutir à une dissension et à une divi-





sion. Quiconque contredira cet appel apportera une satisfaction aux étrangers et sera compté parmi les Infidèles. Il sera interdit aux musulmans, dans leur ensemble, de sociabiliser avec lui, de lui parler, de le soigner s'il est malade et de lui faire des funérailles, de même qu'il sera interdit de l'enterrer dans le cimetière des musulmans car il mérite la colère et le ressentiment de Dieu et il est promis au feu de l'Enfer et à ses tourments éternels. »

L'humble Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî –
que Dieu lui pardonne* !

Lorsque cette fatwa fut diffusée, elle eut sur les Irakiens une immense influence. Elle transforma les dissensions en concorde et en une unité sans précédent dans l'histoire de l'Irak. Une véritable

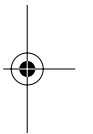
* J'ai en ma possession une copie imprimée, qui a été publiée en Irak, dont le texte suit. Peut-être deux versions ont-elles été rédigées successivement avec des expressions différentes, mais avec le même sens, pour donner plus de force à l'appel. Ce sera le cas notamment pour l'interdiction des élections, comme nous le verrons, où deux versions illustrent l'importance et la gravité de la question traitée, même si leur ordre de diffusion n'est pas connu :

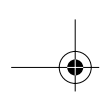
« Communiqué de Son Excellence le savant très érudit le *hujjatulislâm* Cheikh Muhammad Mahdî al-Khâlisî – que Dieu lui assure Sa protection !

« Au nom de Dieu le Bienveillant miséricordieux, en Lui est ma confiance,

« Aux musulmans et à l'ensemble des Irakiens,

« Dieu Tout-Puissant a dit dans Son livre parfait : “Nul bien, dans nombre de leurs conciliabules, sauf [dans les paroles de] qui ordonne l'aumône, ce qui est reconnu et la concorde entre les Hommes.” Et le meilleur de ce qui est reconnu et le moyen le plus probant vers le bonheur sont dans la concorde parmi les gens, de même qu'il n'y a pas de résultat dans la concorde tant qu'elle ne manifeste pas l'amour et l'affection réciproques et authentiques. De cette façon, les affaires des croyants aboutissent au consensus et le pays se construit en allant vers la prospérité, à partir de fondements inébranlables. Si vous vous opposez les uns aux autres, alors vous échouerez et vous serez anéantis. Si vous vous divisez, vous serez détruits et le lien de votre communauté se dissoudra. Vous devez vous unir et chasser l'envie et la jalousie entre vous, être attentifs aux affaires de votre pays et de vos nations. Que vos esprits s'écartent de tout objectif personnel inutile pour l'*umma*, et faites les efforts nécessaires pour réaliser le consensus sur ce qui est le plus utile pour la nation. Rejetez les différends confessionnels et les séditions religieuses qui divisent la parole de la communauté islamique. Veillez aux intérêts de vos concitoyens, parmi les gens des autres confessions qui sont d'accord avec vous pour faire entendre votre voix et sauver votre pays. Dieu Tout-Puissant a dit : “Dieu ne vous interdit pas d'être bons et équitables envers ceux qui, en religion, ne vous ont point combattus et ne vous ont pas expulsés de vos habitats. Dieu aime ceux qui sont équitables.” Vous devez rejeter les querelles, car la vie du pays et le bonheur des croyants sont la voie juste et ce qui est approprié. Il a dit aussi : “Mettez-vous hors de péril en vous attachant à la protection de Dieu, en totalité, et ne vous divisez pas ! Rappelez-vous le bienfait de Dieu sur vous quand vous étiez ennemis, [quand] Il établit la concorde en vos cœurs et que vous devîntes des frères ; vous étiez sur





fraternité islamique se fit jour, entre les tribus qui avaient failli se battre entre elles, comme entre les membres des différentes confessions musulmanes qui étaient sur le point de s'affronter les uns aux autres.

Le véritable objectif du congrès de Karbalâ'

À la vue de ce retournement, les Anglais furent convaincus que l'épée de la discorde avec laquelle ils comptaient égorger les nations faibles s'était émoussée en Irak devant la détermination de l'ayatollah al-Khâlisî et qu'elle n'était plus aussi efficace, comme dans beaucoup d'autres pays du monde. Ils se mirent alors à la recherche d'un ennemi de l'Irak au sein de l'*umma* arabe. Ils le trouvèrent en la personne d'un non-Irakien : Ibn Sa'ûd, l'émir du Nedjd²⁰. Ils l'incitèrent à attaquer l'Irak, afin d'amoindrir la capacité de résistance des

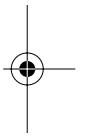
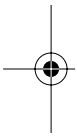
étiez sur le bord d'un abîme de feu et Il vous en a sauvés. Ainsi Il vous expose Ses signes, [espérant que] peut-être vous serez dans la bonne direction. Que surgisse de vous une communauté [dont les membres] appellent au Bien, ordonnent le Convenable, interdisent le Blâmable [et demandent aide à Dieu contre ce qui les frappe] ! Ceux-là seront les bienheureux. Ne soyez point comme ceux qui se divisèrent et s'opposèrent après que les Preuves furent venues à eux ! Pour ceux-là sera un tourment immense."

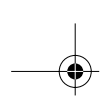
« Ceci est l'ordre de Dieu le Très haut dans Son livre glorieux. Qui s'en écarte s'écarte de l'ordre de Dieu et rejette Son livre, alors que le musulman est celui qui est attaché au Livre, qui se met sous la protection de Dieu dans l'amitié et l'amour réciproques, qui veille à appliquer les commandements de l'islam et rejette les interdits du Sayyid de l'Humanité [le Prophète Muhammad]. Dieu est le garant du succès et en Lui est la véritable protection.

« Le 17 *dhû al-hijja* 1339 [21 août 1921].

L'humble Muhammad Mahdî al-Kâzimî – que Dieu lui pardonne !
Imprimé à l'imprimerie Dâr al-Salâm à Bagdad. »

20. 'Abd al-'Azîz III, dit Ibn Sa'ûd (1880-1953), est le fondateur du royaume d'Arabie saoudite. À partir du Nedjd, plateau désertique du centre de la péninsule arabique, il conquiert les territoires qui forment l'Arabie saoudite. En mai 1913, il occupa le Hasa, puis en 1921, le Jabal Shammar, et en 1924, le Hedjaz voisin et les villes saintes de La Mecque et de Médine. Il s'en proclama roi en 1926 et adopta le titre de roi d'Arabie saoudite en 1932. Le wahhabisme d'Ibn Sa'ûd en faisait l'ennemi des chiites de façon générale et de ceux d'Irak en particulier. Ses Ikhwân étaient coutumiers de razzias meurtrières contre les tribus chiites sédentarisées ou semi-sédentarisées du Bas-Euphrate : ils pillèrent les villes saintes de Najaf et Karbalâ' à plusieurs reprises au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Dans la péninsule arabique, les Britanniques devaient choisir entre la famille hachémite du Chérif Husayn de La Mecque et un royaume d'Ibn Sa'ûd en pleine expansion. Si le Bureau arabe du Caire fit le choix du Chérif de La Mecque, considéré comme un allié stratégique par Sir Lawrence, d'autres membres de l'administration coloniale soutinrent Ibn Sa'ûd contre les Ottomans, à l'instar de Sir Saint John Philby.





Irakiens et de les pousser dans leurs bras. Ils ne défendraient l'Irak que si les Irakiens se soumettaient et acceptaient leur protectorat²¹. C'était bien là ce qu'escomptait le Satan anglais. Mais l'astre brillant de l'ayatollah al-Khâlisî le suivait dans tous les méandres de ses plans et le mettait en échec.

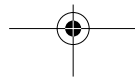
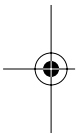
Les Anglais poussèrent donc Ibn Sa'ûd à attaquer les Irakiens. Sous la direction de Faysal al-Duwaysh²², les tribus wahhabites partirent à l'assaut des tribus irakiennes al-Budûr dans le Bas-Euphrate. Les hommes et les enfants furent passés au fil de l'épée, tandis que les femmes étaient éventrées. Ils prirent en butin tous les biens et le bétail qu'ils purent trouver. Et après les al-Budûr, d'autres tribus furent à leur tour victimes de cette calamité.

Les Anglais avaient déjà tendu leurs mains aux Irakiens et attendaient qu'ils leur tendent les leurs, en acceptant leur protection. Ils étaient prêts à écraser les Irakiens, dont ils pensaient qu'ils baisseraient la tête en signe de soumission après l'attaque des wahhabites.

L'ayatollah al-Khâlisî prit alors la situation en main. Avant toute chose, il voyait la nécessité de constituer une armée d'Irakiens pour résister aux attaques des wahhabites. Cette armée expulserait ensuite les troupes d'occupation. Des jours durant, il réfléchit à la question, puis il se décida à appeler en secret les tribus pour que, le moment venu, elles prennent en charge leur défense contre les wahhabites. Il travaillait à cela sans relâche et sans prendre le temps de dormir ni de manger. Sa crainte était que les ulémas de Najaf ne s'opposent à lui tant il leur connaissait de

21. Le 11 mars 1922, les wahhabites lancèrent des raids de grande envergure sur l'Irak, dont furent victimes, dans le Bas-Euphrate, des tribus appartenant à la grande confédération chiite des Muntafik. Deux autres attaques suivirent contre les tribus de Samâwa, ainsi qu'une razzia contre Karbalâ'. Ces raids meurtriers, dans la tradition de ceux du siècle précédent, firent des centaines de victimes parmi les tribus, tandis que plus de vingt mille têtes de moutons, chevaux et chameaux furent emmenées en butin. Ces événements tragiques suscitèrent une violente réaction de l'opinion en Irak. Les dirigeants religieux chiites d'Irak accusèrent les Britanniques d'être les instigateurs de ces raids dans le but de forcer les Irakiens à accepter la protection anglaise.

22. Faysal al-Duwaysh, le chef des tribus Mutayr, était le dirigeant des Ikhwân d'Ibn Sa'ûd, réputés pour leur fanatisme wahhabite. Lorsque Ibn Sa'ûd se débarrassa des Ikhwân en 1930, il sera défait ; livré à Ibn Sa'ûd par les Britanniques, il mourra en prison peu après.





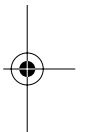
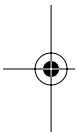
couardise et de lâcheté²³. Dans ce contexte, je lui demandai de rendre son appel public et il dit : « Si je le rends public et que les ulémas de Najaf s'y opposent, je redoute que ceux qui craignent la guerre ou qui sont terrorisés par les Anglais n'en tirent argument et que ce ne soit pour eux le prétexte pour se dérober à mon appel. Le plus important est d'imaginer un plan qui les pousse à aller de l'avant d'eux-mêmes et à sortir de leur réserve sans que nous ayons à les y inviter. » Alors qu'il échafaudait sa stratégie, les habitants de Najaf s'alarmèrent soudain, car ils étaient devenus à leur tour la cible des attaques wahhabites. Ils en appelèrent à l'ayatollah al-Khâlisî. C'est à ce moment qu'arriva un télégramme d'al-Nâ'îni et d'al-Isfâhânî disant :

« Kâzimiyya,

« À Son Excellence le *hujjatulislâm* Cheikh Muhammad Mahdî al-Khâlisî – que Dieu lui assure Sa bénédiction !

« Il ne convient pas de se reposer de quelque façon que ce soit sur les promesses des Anglais pour repousser les kharédjites wahhabites²⁴. Nous souhaitons votre présence à Karbalâ', avec celle de tous les dirigeants qui sont chez vous, afin d'étudier ce sujet ensemble. »

Muhammad Husayn al-Gharawî al-Nâ'îni Abû'l-Hasan
al-Musawî al-Isfâhânî.



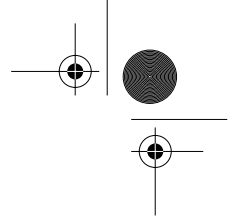
Le congrès de Karbalâ' et les télégrammes des ulémas

L'arrivée de ce télégramme remplit de joie l'ayatollah al-Khâlisî. Il rendit public son appel et invita tous les chefs de tribus à se rendre sur-le-champ à Karbalâ'. Il s'adressa ensuite à toutes les tribus d'Irak, depuis Mossoul jusqu'à Basra, par ce télégramme : « Il a été décidé que tous les ulémas et les chefs de tribus se réu-

23. La mauvaise opinion exprimée par l'auteur des *mujtahid* de Najaf semble ici encore motivée par les événements de 1924.

24. L'expression « kharédjites wahhabites » était, avec *rawâfid* (renégats), utilisée par les chiites d'Irak pour désigner les Ikhwân. On sait que les kharédjites se révoltèrent en 657 à la fois contre 'Alî et contre Mu'âwiya à l'occasion de l'arbitrage qui suivit la bataille de Siffîn. Les kharédjites faisaient partie de l'armée de 'Alî, mais lorsqu'on annonça que la question de la succession au califat allait être décidée par la négociation, ils s'en retirèrent, d'où leur nom de « sécessionnistes ». 'Alî fut ensuite assassiné par un kharédjite à Kûfa en 661. Qualifier les Ikhwân wahhabites de kharédjites était donc une façon de répondre aux anathèmes anti-chiites de ces derniers par un anathème chiite tout aussi radical à leur égard.





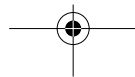
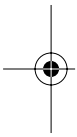
nissent à Karbalâ' du 10^e jour de *sha'bân* [9 avril 1922] au 15^e jour de ce mois [14 avril 1922]. Votre devoir est d'être présents à ce rendez-vous. »

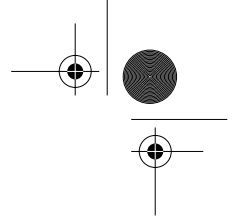
Il envoya aux chefs de tribus des lettres par milliers qui furent transmises aux quatre coins de l'Irak par de nombreux messagers ; les uns prirent la route, les autres le chemin de fer. Puis il appela Faysal à venir à Karbalâ', invitation à laquelle ce dernier répondit positivement. Le dessein de l'ayatollah était le suivant : faire de Karbalâ' le quartier général de l'armée islamique et y retenir Faysal en l'empêchant de retourner à Bagdad, jusqu'à ce que les attaques wahhabites soient repoussées. Il retournerait alors dans la capitale, mais avec son armée, pour exiger l'indépendance de l'Irak. En vérité, Faysal, bien que roi, craignait qu'Ibn Sa'ûd ne négocie avec les Anglais au sujet de l'Irak et que, si une entente se faisait jour entre eux, le pays ne lui soit livré. Il redoutait que les Irakiens ne l'acceptent sous conditions, dont la plus importante serait qu'Ibn Sa'ûd prenne ses distances avec les Anglais et qu'il rende son pouvoir indépendant. À cette condition, Ibn Sa'ûd établirait son autorité sur l'Irak et, même, l'incorporerait à son émirat. Après tout, n'était-il pas musulman ? Et il avait davantage de titres pour gouverner les musulmans que Faysal, qui n'avait aucun lien avec l'Irak, si l'on excepte les policiers ou les soldats anglais. Faysal ne se souciait pas de la question des wahhabites : son unique préoccupation était de servir les Anglais²⁵.

Ainsi, le congrès de Karbalâ' s'annonça officiellement comme une manifestation de résistance aux wahhabites, mais sa véritable raison n'était autre que de résister aux Anglais*. L'ayatollah

25. Le fait d'attribuer à Faysal des craintes aussi précises sur une éventuelle entente entre Irakiens et Ibn Sa'ûd contre sa personne et les Britanniques laisse planer un doute sur les intentions réelles de l'auteur à ce sujet. Cheikh Mahdî a-t-il lui-même considéré qu'Ibn Sa'ûd pourrait être un recours contre les Britanniques ?

* Parmi les politiciens anglais qui dirigeaient l'Irak, Miss Bell [Gertrude Bell -1868-1926 -, Secrétaire d'Orient auprès de Sir Percy Cox, était l'équivalent de Lawrence d'Arabie pour l'Irak] a déclaré, lors d'une assemblée de notables et de dirigeants irakiens : « Al-Khâlisî n'a pas pour objectif de défendre l'Irak contre les wahhabites dans le congrès de Karbalâ'. Son véritable but est de déclarer la guerre aux Anglais et de les chasser de l'Irak. » Cox a abondé dans le même sens, avant d'ajouter : « Les Anglais ne pourront pas stabiliser leur pouvoir en Irak tant qu'al-Khâlisî y demeurera. Notre autorité sur ce pays dépend de son exil de l'Irak que nous considérons comme une colonie anglaise. Ce n'est qu'à cette condition que la population se soumettra à notre pouvoir. » Le gouverneur





cachait à tous le véritable objectif du congrès, que j'étais le seul à connaître. Puis il télégraphia à Najaf ce qui suit :

« Aux *hujjatulislâm* al-Isfahânî et al-Nâ'înî – que Dieu leur assure Sa bénédiction !

« Nous viendrons à Karbalâ' le 10 *sha'bân* avec tous les chefs de tribus qui sont présents ici. J'ai déjà appelé tous les chefs de tribus de l'Irak à être présents ce jour et le roi Faysal sera présent. »

L'humble Muhammad Mahdî Kâzimî al-Khâlisî,
que Dieu lui pardonne !*

de Hilla vint à Karbalâ' où il eut un entretien avec l'ayatollah. Puis il interdit les rassemblements publics dans la ville sainte. Avant cela, il avait interdit aux services des télégrammes d'envoyer nos télégrammes. Le ciel de Hilla fut bientôt sillonné par leurs avions et ils offrirent à 'Addây al-Jariyân [un cheikh d'une tribu des Albû Sultân, installée sur la branche de Hilla de l'Euphrate, qui fut promu par les Britanniques unique cheikh de la confédération tribale] une épée d'or pour le récompenser de ne pas assister, avec tous les chefs de tribus, au congrès de Karbalâ'. Et ils empêchèrent leur Faysal d'y participer.

* Le journal de Bagdad *Al-Istiqlâl* (« L'indépendance ») a publié l'ensemble des télégrammes et des lettres des ulémas, que nous rapportons ci-après avec leur présentation :

« Rassemblement général à la noble Karbalâ' le 10 *sha'bân*.

« L'*umma* irakienne a manifesté sa préoccupation croissante face à la menace des Ikhwân. Les chefs de tribus ont exprimé leur grande anxiété à la suite des derniers événements et les ulémas, en particulier, ont décidé d'un rassemblement général à Karbalâ' pour examiner quelles mesures il convient de prendre pour répondre aux dangers. Un télégramme a été envoyé depuis la sainte Najaf à notre Maître protecteur le *hujjatulislâm* Cheikh Muhammad Mahdî al-Khâlisî, que Dieu lui assure Sa bénédiction. Nous publions ce texte pour nos lecteurs :

« Kâzimiyya :

Au *hujjatulislâm* Cheikh Muhmmad Mahdî al-Khâlisî,

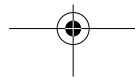
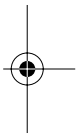
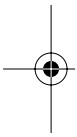
– que Dieu lui assure Sa bénédiction !

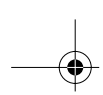
« Il ne convient pas de faire confiance à la promesse des autorités britanniques de défendre les habitants de l'Irak du fléau des Ikhwân. À partir de cette constatation, nous espérons que vous serez présent à Karbalâ' quelques jours avant le pèlerinage [le 15 *sha'bân* est la date de commémoration de la naissance du XII^e Imam infaillible, l'Imam caché promis à un retour triomphal comme *Mahdî*] et que vous ordonnerez aux chefs de tribus comme Sayyid Nûr [un *sayyid* tribal de la région de Najaf], l'émir des Rabî'a et tous les autres chefs – après leur avoir adressé nos salutations – d'être présents comme nous le serons avec les chefs de tribus de notre région, et que tous ensemble nous pourrions alors étudier la situation, si Dieu le Très haut le veut. »

L'humble Abû'l-Hasan al-Musawî al-Isfahânî

L'humble Muhammad Husayn al-Gharawî al-Nâ'înî.

Ce télégramme est venu conforter les espoirs et le point de vue de Son Excellence. Il a invité les chefs de tribus alors présents dans la capitale et il les a exhortés à faire leur devoir le plus sacré, un appel auquel ils ont répondu positivement avec empressement. Puis le même télégramme a été envoyé à Sa Majesté le roi. Son Excellence a ensuite adressé aux chefs de tribu le télégramme suivant :





Il m'ordonna alors de partir pour Najaf afin de hâter le départ de ses ulémas vers Karbalâ', car il craignait leur lenteur. J'arrivai dans la ville de l'Imam 'Alî (*ahs*) et me rendis chez Sayyid Abû'l-Hasan sur le coup de midi alors qu'il dormait. On le réveilla et je lui dis : « Je souhaite que tu partes tout de suite pour Kâzimiyya. » Il me demanda : « Et pourquoi ? » Je lui répondis : « Mon père voudrait te voir. Apprends-lui aussi à dormir car cela fait des lustres qu'il n'a pas dormi. » Il se mit à rire et décida de partir pour Karbalâ' le jour même. Puis je me présentai chez le Mîrzâ Husayn al-Nâ'înî, que je trouvai rongé d'inquiétude devant la situation et qui, finalement, s'abstint de se rendre à Karbalâ'.

“Les plus hautes autorités religieuses ont déjà manifesté l'importance qu'ils accordent à la question des Ikhwân. Il a été décidé que les dirigeants religieux et les chefs de tribus se réunissent à Karbalâ' à ce sujet. Il est de votre devoir d'être présents dans cette ville sacrée le 10 *sha'bân*, si Dieu le Très haut le veut.

Muhammad Mahdî al-Khâlisî.”

Puis l'ayatollah – que Dieu lui vienne en aide ! – a télégraphié aux ulémas de Najaf ce qui suit :

“À Leurs Excellences les *hujjatislâm* respectés Abû'l-Hasan et Muhammad Husayn,

“Avec l'aide de Dieu, nous serons à Karbalâ' le 10 *sha'bân* avec tous les chefs de tribus qui ont immédiatement honoré l'invitation. Les chefs des différentes tribus des deux rives du Tigre et de l'Euphrate participeront au rassemblement.

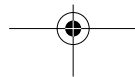
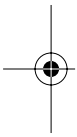
Muhammad Mahdî al-Khâlisî.”

Ensuite l'ayatollah – que Dieu le garde ! – a écrit à tous les habitants de l'Irak, depuis Mossoul jusqu'à Basra, la lettre suivante qui fut envoyée à environ 150 exemplaires imprimés par l'imprimerie du télégramme :

“Après mes salutations, ô habitants de l'Irak ! Vous avez permis aux prédateurs de fondre sur vous de sorte que vous vous êtes laissé dominer et que les barbares ont attaqué votre pays de toutes parts. Un peuple n'est jamais attaqué durablement dans son propre pays à moins d'être méprisable ; ces Ikhwân wahhabites ont franchi les frontières de l'Irak et nous craignons qu'ils ne continuent à vous faire subir leurs sévices. Qui paît autour du pâturage y pénétrera un jour. Aussi, réveillez-vous de votre indolence, avant que vous ne revêtiez les habits du déshonneur. Il a été décidé, pour répondre à cette calamité, que les ulémas et les chefs de tribus se rassemblent à Karbalâ' le dix du mois sacré de *sha'bân* jusqu'au quinze de ce mois : il vous faut y être présents en temps prévu. Que la paix soit sur vous.

Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî.”

Enfin, un appel fut diffusé sur l'ordre de l'ayatollah al-Khâlisî, avec 13 directives portant sur la préparation du voyage et l'accueil des chefs de tribus à Karbalâ', l'objectif du rassemblement et d'autres choses encore. Puis l'ayatollah (*qas*) est parti pour Karbalâ' en passant par Bagdad et Hilla. Sur sa route, il a terminé certains préparatifs pour le rassemblement, malgré les Anglais qui ne cessaient de tenter de l'en empêcher, comme l'a rappelé l'auteur – que Dieu le Très haut le garde ! »





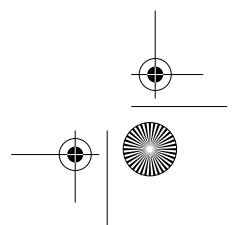
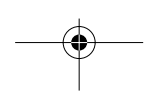
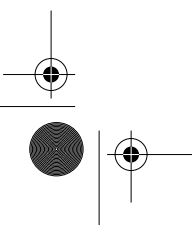
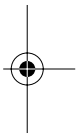
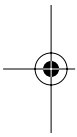
Malgré mon insistance et mes pressions pour lui rappeler ses engagements, il s'y refusa et, quand j'en fus arrivé à désespérer de lui, je le laissai à son mutisme et à ses angoisses, puis me dirigeai vers Karbalâ'.

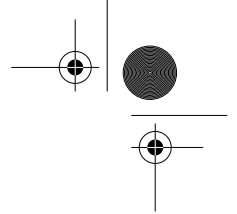
La dérobade d'al-Nâ'inî et de Faysal

Lorsque le 10 *sha'bân* 1340 arriva, les tribus et les gens des villes s'étaient mis en marche vers Karbalâ' et une foule immense s'y rassembla jusqu'au 15 de ce mois. Une marée humaine estimée à trois cent mille personnes, parmi lesquelles plus de deux mille cinq cents chefs de tribus. L'ayatollah al-Khâlisî était arrivé la veille dans la ville et avait choisi la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî comme quartier général. Faysal ne se manifesta pas car les Anglais l'avaient averti de ce qui allait se passer. Une garnison de l'armée se positionna dans le but d'empêcher les manifestants d'exprimer leurs sentiments hostiles aux Anglais. L'ayatollah m'ordonna de rencontrer les chefs de tribus dans les lieux où ils résidaient, de les accueillir en son nom, de les inciter à rester fermement attachés aux droits de l'Irak et de combattre tous ceux qui les violent. Puis il me demanda d'aller à la rencontre de cette garnison de l'armée. Je leur délivrai un sermon mobilisateur selon ce qu'il m'avait ordonné de dire. Et ceci eut pour résultat de rendre l'armée inopérante pour les Anglais : les officiers proclamèrent qu'ils étaient irakiens et qu'ils ne feraient rien contre les intérêts de l'Irak.

Quand l'ayatollah al-Khâlisî constata qu'al-Nâ'inî avait fait marche arrière et que Faysal était absent, il sut que son plan visant à préparer une armée pour défendre l'Irak d'abord contre les Anglais, avant les wahhabites, était devenu caduc. Car leur absence, même si elle n'avait pas d'influence immédiate sur le déroulement du congrès, ne pouvait que nuire au combat dans l'intérêt de l'Irak, dans la mesure où elle pouvait contraindre al-Khâlisî à déclarer la priorité à la guerre contre les wahhabites, avant celle contre les Anglais²⁶.

26. La nécessité de repousser les Ikhwân et de défendre l'Irak contre les wahhabites ne fut-elle qu'un prétexte pour Cheikh Mahdî qui désirait faire passer avant toute chose la lutte contre les Anglais ? Dans ses Mémoires, *Fî sabîl Allâh*





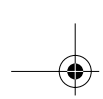
Pour cette raison, il renonça à ce qu'il avait décidé auparavant et convoqua une réunion d'ulémas et de chefs de tribus sous la présidence de Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî, qui figurait parmi les ulémas de Najaf à son service. Un pacte fut conclu entre les tribus selon les termes suivants :

« Nous, les signataires de ce pacte, sur l'invitation de nos ulémas auxquels nous nous devons d'obéir, ce qui est une obligation religieuse, nous nous sommes rassemblés à Karbalâ' le 15 du mois sacré de *sha'bân* 40 et nous nous sommes engagés à défendre l'Irak contre toute agression étrangère, qu'elle provienne des wahhabites ou d'autres, à restituer à l'Irak tous les droits dont il a été spolié et à dépenser sans compter nos biens et nos âmes pour repousser ceux qui violent l'indépendance de l'Irak. »

Ce pacte fut signé lors de plusieurs grandes réunions à la maison de l'ayatollah al-Shîrâzî sous la présidence de l'ayatollah al-Khâlisî, après de longues délibérations²⁷ et des discours incitatifs, dans une atmosphère d'intense mobilisation de tous les chefs de tribus et notables des villes présents à Karbalâ'.

(« Sur la voie de Dieu »), Cheikh Muhammad écrit que Cheikh Mahdî « planifiait des actions contre les Anglais comme lors de la Révolution de 1920. Il a profité de l'occasion de l'invitation que lui avaient faite les ulémas de Najaf, a organisé le rassemblement des tribus et des ulémas à Karbalâ', mettant les Anglais en demeure de mettre un terme à leur occupation et d'évacuer le pays. Il semble qu'il voulait faire cette campagne au nom du roi et que, si les Anglais s'étaient inclinés, les Irakiens auraient alors réalisé leur objectif, mais que, dans le cas contraire, ils auraient décidé de faire la guerre, et que Faysal serait apparu comme le dirigeant de cette guerre ». Faysal céda à la pression des Britanniques et n'assista pas au congrès de Karbalâ', même s'il envoya un télégramme de soutien aux participants, manifestant à cette occasion une grande sympathie pour les chiïtes, d'autant plus que sa propre famille était alors sous la menace directe de l'expansion wahhabite au Hedjaz.

27. Le résultat du congrès de Karbalâ' semble ne pas avoir été à la hauteur des espérances de Cheikh Mahdî, au regard du pacte ci-dessus. Le fait qu'on ait évité d'y mentionner le mandat et le traité que les Britanniques préparaient pour imposer au gouvernement irakien et à Faysal un lien de dépendance à long terme de l'Irak envers la Grande-Bretagne en réduisaient considérablement la portée. Malgré les silences du pacte patriotique, le congrès apparut malgré tout comme un rassemblement de l'opposition au traité.



Le traité irakien

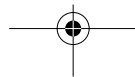
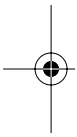
Constatant cette mobilisation sans précédent, les Anglais désespèrent de convaincre les Irakiens de légitimer leur protection sur l'Irak. Ils renoncèrent au mot « protectorat » pour le remplacer par celui de « traité ». Le but était le même, mais avec un nom différent.

Les Anglais avaient compris depuis longtemps qu'ils ne devaient pas attacher trop d'importance aux mots et ils acceptaient sans pudeur de dire que l'Irak était un pays indépendant, même s'ils en étaient les maîtres, et Faysal le roi, même s'il avait moins de pouvoir que le premier gendarme venu. Ils firent connaître leur décision de signer un traité avec l'Irak qualifié d'« indépendant ». L'ayatollah al-Khâlisî en fut aussitôt très alarmé et prit les devants en se renseignant sur les articles du traité pour mieux le combattre²⁸.

C'est à ce moment qu'il m'ordonna de fonder un parti politique susceptible d'intervenir légalement et officiellement dans les affaires politiques de l'Irak, afin qu'il puisse s'élever contre un traité aussi néfaste. Nous avons déjà fondé un parti politique clandestin à Karbalâ' peu avant la révolution, sous le nom de Parti patriotique irakien. Ce parti avait eu des activités importantes à Karbalâ' et à Najaf. Donc nous refondâmes le parti, conformément aux ordres de l'ayatollah al-Khâlisî, sous le nom de Parti patriotique irakien²⁹. Son comité exécutif était composé de membres des élites irakiennes et sa base militante était constituée de jeunes pleins d'enthousiasme pour les affaires de l'Irak, dévoués, déterminés et attachés au vrai

28. Les négociations entre le résident permanent britannique et Faysal au sujet d'un traité liant l'Irak à la Grande-Bretagne avaient commencé le 29 septembre 1921. Le gouvernement irakien en approuva les termes le 10 octobre 1922. Les deux années qui suivirent le congrès de Karbalâ', 1923 et 1924, virent le mouvement d'opposition croissante au mandat se focaliser sur la question du traité.

29. Au début d'août 1922, une loi autorisa la formation de partis : trois partis se constituèrent, le Parti patriotique irakien, dirigé par les al-Khâlisî, le parti de la Renaissance irakienne, dont Muhammad al-Sadr était la figure de proue, et le Parti libéral, conduit par le fils du chef du gouvernement 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî. Les deux premiers eurent, durant la brève période où ils furent légaux, une activité semi-publique avant d'être interdits deux semaines plus tard, le 25 août de la même année.





patriotisme*. Les Anglais redoutaient ce parti. Mais c'était aussi le cas de Faysal, parce qu'il avait décidé de servir les Anglais et qu'il craignait tous ceux qui s'opposaient à eux. Pour cette raison, il poussa l'un de ses agents, Sayyid Muhammad, le fils de Sayyid Hasan Sayyid Hâdî**, connu sous le nom de Sadr, qui était un agent des Anglais avant que n'éclate la révolution***, puis qui trahit ses maîtres anglais contre quelques dirhams**** pour une participation symbolique de quelques jours au soulèvement, avant de revenir, comme le traître qu'il était, au service de Faysal directement***** et, par la suite, des Anglais indirectement. Ce traître, nous l'avons dit, est Sayyid

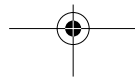
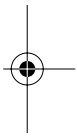
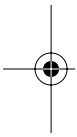
* J'en étais moi-même un des membres, avec d'autres militants opposés aux partis des Anglais. J'ai toujours en ma possession, comme souvenir de son influence, son sigle, gravé sur une médaille à Karbalâ' en 1338 [1920], sur les conseils de l'auteur. Le même sigle fut utilisé durant toute la période où le parti exista.

** Il est le descendant de Mûsâ al-Mutawakkil, le calife abbasside en Irak, et non pas de l'Imam Mûsâ, le fils de Ja'far (*ahs*), comme nous en avons été informés par certains des meilleurs généalogistes de confiance. [On retrouve ici la condamnation de Cheikh Mahdî pour les généalogies fabriquées. Cependant, aux yeux des chiites, il est évidemment préférable de descendre de l'Imam Mûsâ al-Kâzim, le VII^e Imam chiite infallible enterré à Kâzimiyya, que du calife abbasside Mûsâ al-Mutawakkil, que les chiites accusent d'avoir été animé d'une haine farouche contre les Alides.]

*** Il collaborait avec les occupants et soutenait les Anglais en Irak contre des avantages matériels. Son salaire était de cinq cents roupies par mois. En tant que président actuel du Sénat en Irak [Muhammad al-Sadr devint président du Sénat en 1929], ami de Faysal et serviteur des Anglais avec lui, et, de plus, député au Parlement, son salaire est monté en tout à dix-huit mille roupies par an, ce qui fait mille cinq cents roupies par mois, sans compter les pots-de-vin, les cadeaux des Anglais, les vols et autres choses encore. Il dépensait tout ceci sans se fatiguer outre mesure après l'avoir gagné sur le dos des pauvres d'Irak. On se souvient qu'il a été le premier à approuver la levée des impôts injustes [rappelons que les ulémas chiites s'opposent normalement au paiement de l'impôt à un État considéré comme illégitime]. À cette occasion, et en signe de protestation, les souks et les boutiques fermèrent leurs rideaux à Bagdad et à Kâzimiyya, tandis que la majeure partie du pays manifestait contre ces mesures infâmes. Les patriotes lui ont fait la guerre, ils ont voulu le tuer et les Anglais l'ont protégé.

**** Comme on l'a vu en détail à la page 209 de ce livre.

***** Après s'être enfui au Hedjaz à la fin de la révolution [Muhammad al-Sadr parvint à s'échapper d'Irak après la fin de la Révolution de 1920. Il partit au Hedjaz et en revint en compagnie de Faysal après l'amnistie proclamée en juin 1921], il revint en Irak avec Faysal. Les circonstances les avaient amenés à s'engager l'un envers l'autre ; sur leur route pour l'Irak, en effet, ils se mirent d'accord afin d'œuvrer ensemble pour un seul but : servir les Anglais, vendre l'Irak et tromper ses habitants.

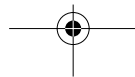
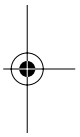
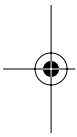


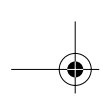


Muhammad, fils de Sayyid Hasan Sadr al-Dîn³⁰. Il forma un parti sous le nom de parti de la Renaissance, dont le but était de contrer le Parti patriotique, de servir Faysal et ses maîtres anglais et de tromper de nombreux patriotes sincères qui y adhèrent. Peut-être ces derniers seraient-ils furieux de lire ce que j'écris ici sur un parti par lequel ils se sont laissé abuser, mais le plus important à mes yeux est qu'ils reviennent de leur allégeance trompeuse vers la vérité. Une preuve de ce que je dis est que le Parti patriotique mourut dans l'honneur, combattant et propre*, alors que le parti de la Renaissance continua à vivre soumis, servile et agent de l'ennemi.

30. Sadr est une forme abrégée de Sadr al-Dîn. Cette famille d'ulémas arabes est originaire du Jabal 'Amil au Liban-Sud. Sayyid Sâleh Sharaf al-Dîn, l'ancêtre de la famille, fuit les persécutions d'un gouverneur ottoman au début des années 1780 pour se réfugier à Najaf. Son fils, Sadr al-Dîn, quitta ensuite Najaf pour s'installer à Isfahan en Iran. La famille était ainsi partagée entre le Liban, l'Irak et l'Iran. Sayyid Hasan al-Sadr (1856-1935), et son fils Muhammad (1883-1956), appartiennent à la descendance du plus jeune fils de Sayyid Sâleh Sharaf al-Dîn, une branche des Sadr que les Khâlisî dépeignent comme encline à la « trahison ». En revanche, l'autre branche, celle de la descendance de l'aîné des fils de Sayyid Sâleh Sharaf al-Dîn, à laquelle appartient Sayyid Ismâ'il al-Sadr (1842-1920) (et, plus tard, Mûsâ al-Sadr – disparu en Libye en 1978 –, et Muhammad Bâqer al-Sadr – exécuté en Irak en 1980) se voient attribuer toutes les vertus des ulémas « combattants » par les mêmes Khâlisî. Plus récemment, Muhammad Sâdeq al-Sadr (assassiné en 1999 par le régime de Saddam Hussein) et son fils, Muqtadâ, qui a inspiré en 2004 la résistance armée chiite aux Américains, sont également une descendance de l'aîné de Sayyid Sâleh Sharaf al-Dîn, la branche « patriotique » de la famille Sadr, et sont cousins de Mûsâ al-Sadr et de Muhammad Bâqer al-Sadr.

* Le Parti patriotique irakien est maintenant à nouveau en activité, sous la présidence du fervent partisan de la liberté Al-Hâjj Muhammad Ja'far Abû'l-Timman [Ja'far Abû'l-Timman – 1881-1945 – était un célèbre commerçant chiite de Bagdad, dirigeant de la Révolution de 1920 et chef du mouvement patriotique dans la capitale. Après avoir été exilé en 1922, il revint en Irak l'année suivante et rouvrit en 1926 le Parti patriotique irakien, dont il devint le président], comme il l'était précédemment à Bagdad à l'époque où l'auteur en était le dirigeant. Confrontés à l'opposition croissante des Irakiens, les Anglais ont été contraints d'autoriser sa réouverture, mais le parti a alors perdu toute marge de manœuvre du fait de l'hostilité du parti *Al-'Ahd* [le Serment, société secrète nationaliste arabe fondée à la veille de la Première Guerre mondiale. Ce parti comprenait nombre d'officiers chérifiens, en majorité Arabes sunnites, revenus en Irak avec Faysal. Par haine du chiisme, certains de ses dirigeants incitèrent les Britanniques à davantage de rigueur contre les insurgés lors de la Révolution de 1920. Les mêmes fournirent ensuite une partie de son personnel au nouvel État irakien. C'est l'ancêtre des partis nationalistes arabes]. Les hommes de main de ce parti ont vendu leur patrie pour quelques dirhams et des fonctions officielles, cédant aux pressions du pouvoir. Mais la raison essentielle de sa perte d'influence était qu'il ne pouvait plus bénéficier d'un soutien comme celui de l'ayatollah al-Khâlisî (*gas*), alors que l'auteur, son fils – Que Dieu le garde – n'était plus en Irak pour le diriger.





Ainsi, deux partis furent fondés, officiellement pour défendre le pays – que Dieu nous le pardonne ! En fait, l'un militait pour le pays, et l'autre contre lui. Le Parti patriotique entreprit d'élargir son audience activement, tout en combattant les Anglais³¹.

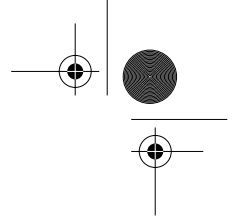
Ceux-ci rédigèrent alors le traité irako-anglais qui fut ratifié en date du 19 *safar* 1340/10 octobre 1922 [il semble que la date exacte soit 19 *safar* 1341, qui correspond effectivement au 10 octobre 1922].

On l'appela « traité », mais il fallait y voir la détermination des Anglais à ne pas laisser les Irakiens exercer leurs droits, en ce qui concerne l'avenir de l'Irak et son identité. En effet, chacun de ses articles était conçu pour maintenir l'Irak sous la protection anglaise d'une façon qui la rendait par la suite irréversible car elle interdisait tout recours une fois le traité ratifié. Chaque article était non seulement une chaîne de servitude et d'esclavage pour aujourd'hui, mais il condamnait, telle une malédiction, les Irakiens à être étranglés jusqu'au jour du Jugement dernier s'ils l'acceptaient.

Les Anglais rédigèrent ce traité et, comme ils savaient que la défense de l'Irak était incarnée par le seul al-Khâlisî et qu'il était difficile de ne pas tenir compte de son avis, ils tentèrent une nouvelle fois de le tromper. Ils incitèrent leur agent, Faysal, à envoyer à l'ayatollah une copie de ce traité maudit pour le convaincre de son bien-fondé, arguant du fait qu'il évoquait l'indépendance dans son préambule, même si ses dix-huit articles abrogeaient tous l'indépendance de l'Irak et signaient sa mort.

31. L'image donnée de Muhammad al-Sadr est une fois encore difficile à corroborer. L'opprobre exprimé ici à son égard n'est-il dû qu'à sa rivalité avec Cheikh Muhammad ? Le parti de la Renaissance ne se distinguait pas du Parti patriotique avec lequel aucune divergence notoire n'existait. Les deux partis furent à la tête de la lutte contre le traité, même si le Parti patriotique attirait à lui les ténors de l'opposition de Bagdad et de Kâzimiyya : Muhammad Ja'far Abû'l-Timman et Muhammad Mahdî al-Basîr, deux chiïtes, y côtoyaient les sunnites Mawlûd Mukhlis, Ahmad al-Shaykh Dâwûd, 'Alî Bazirgan et d'autres. Il semble que la « trahison » à venir envers Cheikh Mahdî, exclu de l'arrangement de 1924 prévoyant le retour des *mujtahid* exilés, où Muhammad al-Sadr joua un rôle important, soit une des raisons de cette hostilité. Muhammad al-Sadr ne fut pas le seul dirigeant du mouvement patriotique à se rallier aux institutions de l'État (président du Sénat par intermittence jusqu'à sa mort, il deviendra même Premier ministre en 1948).

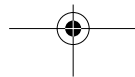
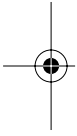


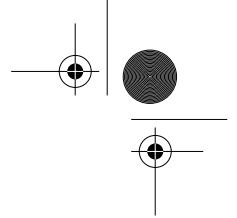


Le ministre des l'Éducation de Faysal, Sayyid Muhammad 'Alî al-Shahrestânî, qui revêtait l'habit des religieux*, vint rendre visite à l'ayatollah al-Khâlisî. Il prit soin de venir seul et *incognito*, pensant qu'il était possible de le tromper. Pendant un long moment, il s'entretint à voix basse avec lui, jusqu'à ce qu'il réalise que sa vision pénétrante et juste était trop élevée et trop lumineuse pour que les ténèbres puissent en effacer le rayonnement ou qu'il se laisse abuser par son discours. Il s'en retourna alors sans illusion aucune ni espoir de le soumettre³², et lorsqu'il fut parti, l'ayatollah dit : « Comme il est étrange qu'à peine une porte s'est refermée à

* Il est aujourd'hui président de la cour de Cassation et figure parmi les traîtres, d'autant plus qu'il s'était beaucoup engagé envers l'ayatollah. Le premier, il encouragea Faysal et tous les renégats, parmi les ministres, à ratifier le traité. Il pouvait prétendre représenter les gens de religion, comme le rappelle l'auteur, et était réputé pour son patriotisme du temps de la révolution. Je ne lui connaissais pas une âme aussi basse, mais l'effondrement total de sa volonté m'est apparu le jour où j'ai lu dans les journaux son allégeance au Chérif de La Mecque. Il lui proposait ni plus ni moins l'imamat et le califat [le califat fut aboli le 3 mars 1924 par la Grande Assemblée nationale turque] avec des expressions dont même un serviteur du Chérif ou un de ses esclaves au Hedjaz n'aurait pu user. Qu'on en juge : « Je suis honoré de me voiler la face devant Votre Grandeur et de bénir la terre que vos pieds ont foulée. Pardonnez quelqu'un d'aussi misérable de vous supplier de bien vouloir accepter son allégeance envers vous pour le califat et l'imamat, etc. » Sayyid Muhammad 'Alî Bahr al-'Ulûm [1871-1936 – uléma constitutionnaliste de Najaf qui dirigea l'insurrection de la ville sainte contre l'occupation britannique en 1918. Ayant de justesse échappé à la peine capitale, il fut exilé pour un an à Muhammara chez Cheikh Khaz'al. De retour en Irak, il participa activement à la Révolution de 1920. Il se rallia ensuite au nouvel État irakien et devint un dirigeant du Sénat] suivit la même voie que lui. Il est maintenant l'adjoint du président du Sénat, Sayyid Muhammad al-Sadr précédemment cité, bien que le Maître du Temps – que Dieu accélère sa réapparition ! – [l'Imam caché, promis à un retour triomphal sur terre, et seule autorité politique légitime pour les chiites en période d'Occultation] se tienne devant eux et bien qu'ils soient des chiites dont on sait qu'ils ne donnent pas leur allégeance de cette façon envers un individu. Al-Shahrestânî est devenu aveugle et il est aujourd'hui obligé d'avoir recours à un scribe et à un lecteur dans toutes ses affaires.

32. Sayyid Muhammad 'Alî Hibbat al-Dîn al-Shahrestânî (1884-1967) ne pouvait être assimilé à ces « ulémas du pouvoir » dénoncés avec véhémence par Cheikh Muhammad. Célèbre uléma de Karbalâ' et de Najaf, il fut un disciple de l'ayatollah al-Khurâsânî, fervent partisan du constitutionnalisme et éditeur de la célèbre revue mensuelle réformiste chiite de Najaf *Al-'Ilm* (« La Science »), fondée en 1910, et qui parut pendant deux ans. Il avait activement participé au djihad de 1914-1917 et à la Révolution de 1920. De ce fait, il jouissait de l'estime des plus grands *marja'*. Son ralliement à l'État montre que quelques ulémas chiites, notamment parmi ceux qui étaient connus pour leurs options libérales, avaient choisi de parier sur la capacité du nouveau gouvernement à s'émanciper de la tutelle britannique. Nommé ministre de l'Éducation en septembre 1921, peu après sa libération de la prison de Hilla, il sera nommé président de la Cour de cassation en 1923, fonction qu'il occupera onze années consécutives.





leur nez, les Anglais en rouvrent une autre. Il ne fait aucun doute que ce traité est encore plus nocif et contraignant que le protectorat. Il condamne l'Irak à demeurer une possession absolue des Anglais, et malheur aux Irakiens s'ils ne le refusent pas ! » C'est alors qu'il ordonna d'établir un pacte que les Irakiens seraient appelés à signer. Et il écrivit ce qui suit :

« Nous, tribus et dirigeants de l'Irak, librement et par mandat des membres de nos tribus et de tous ceux qui nous suivent, nous avons approuvé les articles suivants et nous avons juré de nous y conformer de toutes nos forces. Que ceci soit notre pacte patriotique et religieux. Dieu nous est témoin que nous agissons en fonction de ce pacte et que nous n'en dévierons pas d'un iota !

1) Constitution d'un gouvernement constitutionnel démocratique³³ responsable devant la nation, jouissant d'une indépendance totale dans sa politique et libre de toute intervention étrangère quelle qu'elle soit.

2) Refus de la protection des Anglais et refus de tout traité préjudiciable à l'indépendance totale et sans restrictions de l'Irak ou qui soit attentatoire à l'honneur national.

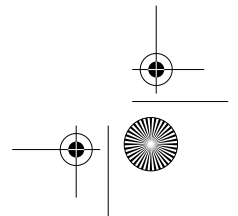
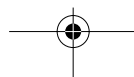
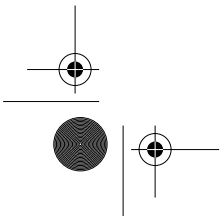
3) Soutien au roi Faysal tant qu'il travaille à l'indépendance totale et sans restrictions de l'Irak, en accord avec ce qui est proclamé précédemment. »

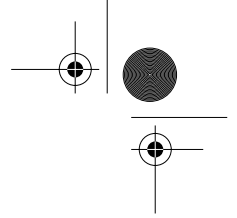
Les termes du pacte avaient été choisis afin qu'il ne reste plus d'excuses possibles à Faysal. Il fut signé par l'ensemble des notables et des dirigeants, mus par une volonté commune exceptionnelle. Deux copies en ont été faites, l'une donnée à Faysal et l'autre demeurant en notre possession.

Protestations contre le Premier ministre

Au matin du samedi 11 *dhû al-qa'da* 1340 [6 juillet 1922], les gens étaient en proie à une immense indignation. Les souks fermèrent et toute activité cessa. D'imposantes manifestations contre le traité eurent lieu à Bagdad et les manifestants se dirigèrent en groupes serrés vers la maison du *naqîb* 'Abd ar-Rahmân, le chef

33. L'appel à un gouvernement constitutionnel et démocratique semblait prendre les Britanniques au mot. Ils pouvaient en effet difficilement s'y déclarer ouvertement opposés.





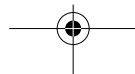
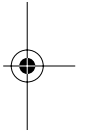
du gouvernement, pour protester contre le traité. À mon tour, je passai devant sa maison avec une foule de Bagdadis. Il jura qu'il ferait tout son possible pour refuser le traité, même au prix de sa vie, ajoutant qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre, que ses pieds l'entraînaient déjà vers la tombe et qu'il avait perdu la plupart de ses sens. À l'entendre, son espoir le plus cher était de passer ses derniers jours au service des musulmans en refusant ce traité. Il me jura cela à plusieurs reprises, me demandant d'informer mon père de ses paroles. Je le quittai alors en pensant qu'il était un menteur et un parjure.

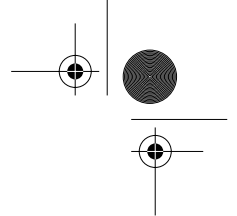
Me rendant auprès de mon père, je le trouvai très inquiet à un moment où la fièvre populaire était montée à un degré jamais atteint. Il me demanda ce qui s'était passé à Bagdad. Je l'en informai et lorsque je lui rapportai les paroles du *naqîb* en le traitant de menteur, il me dit : « Ne fais mentir personne avant de l'avoir éprouvé. » Alors je lui dis : « Nous avons assez éprouvé les choses en ce qui concerne la position de cet homme qui est dans le camp anglais dans tous les domaines où s'opposent les musulmans et les Anglais », et il me répondit : « Peut-être que Dieu lui a laissé une dernière chance au soir de sa vie ? » Puis je lus le saint *hadîth* : « Si tu as une mauvaise opinion d'un homme qui a atteint un grand âge, pense-le secrètement. » À son tour, il lut le saint verset : « Ne dites pas à celui qui vous a souhaité la paix : tu n'es pas musulman ! » Et il poursuivit : « Essaye de voir le mal en bien, et prends en bien ses paroles, comme des paroles sincères, de telle sorte qu'il comprenne la signification de ce verset et du *hadîth*. »

*L'ayatollah retire son allégeance à Faysal :
manifestations contre le traité*

Puis, il demanda : « Que te semble de Faysal ? », et je lui dis : « Il a bien l'intention de signer le traité, pour satisfaire les Anglais et nous trahir en paroles et en actes. »

Alors, il ordonna d'appeler les chefs de tribus et les dirigeants du pays à Kâzimiyya, et lorsqu'ils furent présents, l'ayatollah – que Dieu sanctifie son esprit pur ! – dit : « Les Irakiens ont prêté allégeance à Faysal à la condition qu'il garantisse l'indépendance totale et sans restrictions de l'Irak et qu'il rompe tout lien de



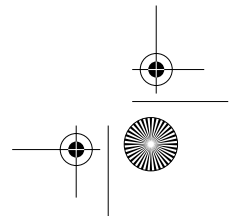
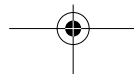
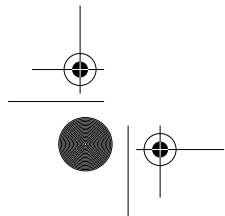


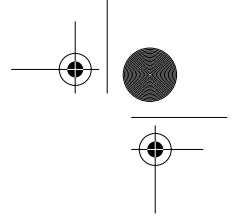
sujétion par rapport aux étrangers. Si Faysal persiste à vouloir signer ce traité ou un autre similaire, il n'y aura plus envers lui d'allégeance de la part des Irakiens³⁴. »

L'opinion approuva son discours et elle applaudit au retrait de son allégeance. Le 9 *dhû al-hijja* [2 août 1922], une réunion similaire eut lieu à Karbalâ', puis à Najaf le 18, sous la présidence de Sayyid Abû'l-Hasan. Faysal en fut informé par l'intermédiaire du gouverneur de Karbalâ'. De toutes les régions de l'Irak affluaient alors des télégrammes avec ce contenu : « Au Premier ministre – Il ne nous est pas possible d'accepter le traité qui est actuellement soumis au conseil des ministres ni aucun traité qui pourrait venir par la suite, tant que les armées britanniques n'auront pas totalement évacué l'Irak, et nous résisterons de toutes nos forces à tout ce qui irait dans le sens d'un traité. »

Le Parti patriotique organisa une grande manifestation le 16 *dhû al-hijja* [9 juillet 1922] à Bagdad contre le traité. Parmi les slogans des manifestants, on entendait notamment : « À bas la protection des Anglais et le traité ! Vive l'Irak indépendant et libre ! » Deux exemplaires d'une pétition furent apportés, l'une au résident permanent et l'autre à Faysal. Voici son contenu : « Nous, membres du Parti patriotique, nous nous sommes rassemblés et avons organisé une manifestation le 16 *dhû al-hijja* pour protester contre l'opposition des Anglais à notre indépendance et contre le maintien, jusqu'à ce jour, de leurs armées et de leurs conseillers dans les administrations officielles. Nous demandons de toutes nos forces l'évacuation immédiate de leurs armées. Qu'ils acceptent notre indépendance et s'engagent à s'abstenir d'intervenir, sous quelque forme que ce soit, dans les affaires intérieures et extérieures de l'Irak. » Les journaux lancèrent une véhémente campagne de dénonciation du traité. Ils entreprirent d'expliquer son contenu en le critiquant violemment plusieurs jours de suite.

34. Le retrait de l'allégeance de Cheikh Mahdî al-Khâlisî à Faysal fut pour la première fois exprimé publiquement à Kâzimiyya le 26 juin 1922, au plus fort de la campagne contre le traité, lors d'un grand rassemblement à son école *Jâmi'at al-'Ilm* (« L'Université de la science religieuse »). Mais, dès le 26 avril, Cheikh Mahdî avait manifesté son intention de mettre fin à son allégeance à Faysal.





Les manifestations pour l'abrogation du traité

À la suite de cela, les tribus envoyèrent un télégramme à Faysal, lui annonçant la rupture de leurs relations avec le nouveau gouvernement de l'Irak³⁵ du fait de sa volonté affichée de signer le traité. En voici le résumé :

« À Sa Majesté le roi Faysal – que son règne soit long !

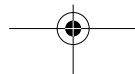
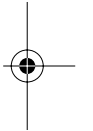
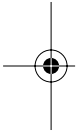
« Nous, toutes les tribus de l'Irak, nous coupons toutes nos relations avec le gouvernement actuel, nous ne respectons plus ses ordres à partir de maintenant et ne paierons plus les impôts jusqu'à la réalisation des dispositions suivantes : 1) La proclamation officielle de l'abrogation du traité. 2) La reconnaissance par les Anglais de l'indépendance de l'Irak, l'évacuation de leurs armées et la fin de l'intervention du ministre des Colonies anglaises dans les affaires intérieures de l'Irak. Si les Anglais désirent des relations amicales avec l'Irak, que ceci se passe par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères³⁶. 3) La proclamation de la liberté de la presse et de publication. »

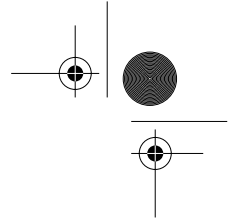
Il faut rappeler que les Anglais avaient installé un contrôle tatillon sur tout ce qui était publié en Irak. La vague d'indignation contre le traité ne cessa de se renforcer et les manifestations de protestation se succédaient. Tous les regards étaient tournés vers l'ayatollah al-Khâlisî et les cœurs lui étaient acquis. Les gens attendaient ses ordres et lui durcissait chaque jour un peu plus son désaveu de Faysal pour avoir commis cette trahison abominable des promesses auxquelles il s'était solennellement engagé. Chaque tentative de Faysal pour tromper et amadouer al-Khâlisî ne faisait qu'augmenter sa colère.

À ce moment, les Anglais comprirent qu'ils ne pourraient jamais convaincre l'ayatollah et envisagèrent d'utiliser la manière forte contre lui afin de le briser. Ils pensaient ainsi qu'il cesserait toute résistance contre eux. Mais ils surent vite que le lion blessé à mort est comme un animal sauvage.

35. Le troisième gouvernement du *naqîb* 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî fut constitué le 30 août 1922. Il ratifia le traité en le signant le 10 octobre 1922.

36. La constitution d'un ministère des Affaires étrangères était une revendication du mouvement patriotique. Son inexistence symbolisait, mieux que tout, l'absence de souveraineté que le mandat imposait à l'Irak.





*Les Anglais m'exilent vers l'Iran
et interdisent le Parti patriotique*

Ils ordonnèrent au gouvernement de l'Irak de démissionner³⁷, puis ils conseillèrent à Faysal de simuler une maladie et de garder le lit. Ce dernier apparut comme à l'article de la mort³⁸, mais je sentais bien qu'il s'agissait d'une mise en scène. Je pense que Faysal souffrait psychologiquement d'avoir trahi la religion et qu'il n'était pas malade physiquement. Mais mes compagnons, parmi les habitants de Bagdad, ne partageaient pas mon opinion, à tel point que l'un d'entre eux me fut envoyé depuis la capitale pour me demander de renouer avec Faysal, et je dis : « Il fait semblant d'être malade, il n'est pas réellement malade. » À peine cet émissaire était-il arrivé qu'il fut arrêté et mis en prison. Il se rendit à mon avis, mais il était trop tard.

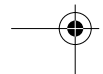
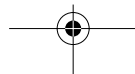
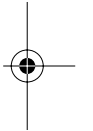
Après cela, les autorités anglaises décidèrent d'engager l'épreuve de force en Irak et elles commencèrent une répression sans merci dans tout le pays. Le Parti patriotique fut interdit, les membres de son comité exécutif arrêtés et exilés, avec de nombreux ulémas, notables et dirigeants irakiens, vers Henjâm³⁹. Tous les journaux patriotiques furent suspendus et leurs propriétaires également arrêtés et exilés.

Puis elles dirigèrent leurs regards vers l'ayatollah al-Khâlisî. Elles lui envoyèrent un avertissement signé de Sir Percy Cox où ce dernier assurait que je ne resterais pas vingt-quatre heures de plus en Irak et que l'autorité militaire allait prendre des mesures contre lesquelles on ne pourrait rien. Lorsque je sus cela, l'idée d'une séparation d'avec mon père dans cette situation critique me parut insupportable et je décidai de rester coûte que coûte en Irak, même au prix d'une guerre. Mais il m'ordonna de partir pour l'Iran pour épargner le sang. D'un autre côté, il pensait que je pouvais servir la cause de l'Irak en Iran, en y faisant ce qui

37. Le troisième et dernier gouvernement présidé par 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî démissionna le 16 novembre 1922.

38. Au beau milieu des difficiles pourparlers qu'il poursuivait avec les Britanniques, Faysal se retira au mois d'août 1922, annonçant une crise d'appendicite, à un moment où sa position était devenue impossible. Sa maladie, dans ces circonstances, suscite les sarcasmes de Cheikh Muhammad.

39. Ja'far Abû'l-Timman et Muhammad Mahdî al-Basîr, les dirigeants du Parti patriotique à Bagdad, furent déportés dans l'île de Henjâm, ainsi que les chefs de rédaction des deux journaux de Bagdad *Al-Mufîd* (« L'Instructif ») et *Al-Râfidân* (« La Mésopotamie »).





n'était plus possible en Irak. Je me pliai à son injonction et partis donc pour l'Iran y servir la cause irakienne. Le résumé de mes activités en Iran se trouve ci-après dans une lettre que j'écrivis à l'ayatollah (*qas*) depuis la prison de Khvâf⁴⁰.

Les autorités anglaises m'avaient donc exilé, pensant qu'elles avaient ainsi coupé les ailes de mon père et qu'il serait désormais incapable de leur résister. Elles pourraient alors, croyaient-elles, étouffer l'Irak en lui imposant toutes les chaînes possibles. Mais elles ne savaient pas que je n'étais pas le bras avec lequel l'ayatollah part à l'assaut ni l'aile avec laquelle il prend son envol. Je n'étais qu'un serviteur me conformant à son ordre et si je pouvais donner l'impression de foncer tête baissée face aux risques, c'était toujours pour qu'il soit content de moi. Par nature, j'étais davantage enclin à la réserve que porté vers l'audace, mais mon désir de me conformer à ce qu'il m'ordonnait l'emportait sur tout et, de ce fait, les Anglais me prenaient pour quelqu'un d'intrépide⁴¹.

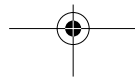
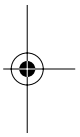
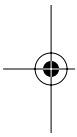
L'autorité maudite m'exila^{*}, le 4 *muharram* 1341 [28 août 1922], dans une volonté de détruire mon père⁴². Mais mon éloignement ne

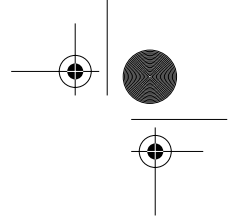
40. Khvâf est une petite ville perdue dans le Khorassan iranien à la frontière de l'Afghanistan où Cheikh Muhammad restera emprisonné près de deux ans (1923-1924) sur ordre de Rezâ Khân.

41. Les archives britanniques présentent volontiers les grands ayatollahs « combattants » comme des vieillards manipulés par leur fils extrémiste. Ce fut le cas de Cheikh Muhammad Taqî al-Shîrâzî, décrit comme étant sous l'emprise de son fils Muhammad Ridâ. C'était également celui de Cheikh Muhammad, accusé d'être le véritable inspirateur de l'« extrémisme » de son père.

* Elle envoya Sayyid Muhammad al-Sadr, que nous avons déjà cité, avec l'auteur pour l'espionner et dans d'autres buts. Les Anglais voulaient en effet tromper les patriotes d'Irak en agissant de sorte qu'ils croient que Sayyid Muhammad était l'un des leurs, puisqu'il était aussi exilé. Les Anglais espéraient qu'une telle réputation lui permettrait ensuite de convaincre les Irakiens de la bienveillance anglaise à leur égard. C'était là un stratagème dont les Anglais étaient coutumiers. À cet effet, ils le firent revenir [Sayyid Muhammad al-Sadr, qui était resté en contact étroit avec Faysal, sera autorisé à rentrer en Irak le 30 mai 1924] et ils le réhabilitèrent, avant de le nommer à la tête du Sénat, une fonction laissée vacante par la mort de Yûsif al-Suwaydî [membre d'une grande famille de religieux sunnites de Bagdad, Yûsif al-Suwaydî y était un ancien dirigeant du mouvement patriotique. Revenu en Irak dans le sillage de Faysal, après la Révolution de 1920, il fut nommé premier président du Sénat en 1925, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1929]. Son Excellence l'auteur est, quant à lui, demeuré condamné à l'exil jusqu'à aujourd'hui. Considérez la différence de traitement dans les deux cas et vous saurez que ce que nous disons correspond bien à la réalité.

42. Cheikh Muhammad fut appréhendé le 28 août 1922 à Kâzimiyya. Le lendemain, il fut conduit à la frontière iranienne en compagnie de son rival, qu'il





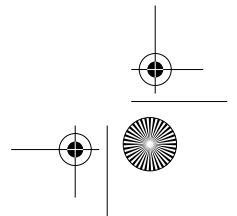
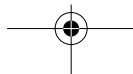
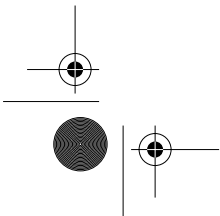
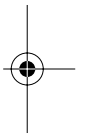
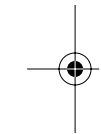
fit qu'augmenter sa détermination et son courage à se battre pour défendre la gloire de l'islam et l'indépendance de l'Irak.

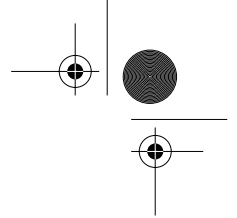
L'assemblée constituante

Les Anglais escomptaient que l'ayatollah al-Khalisî serait terrorisé, surtout après avoir été séparé de son fils, et que la menace de son propre exil le dissuaderait de s'opposer à eux. Aussi annoncèrent-ils l'élection des membres de l'assemblée constituante de l'Irak avec l'objectif de faire légitimer le traité par cette assemblée et de contraindre l'Irak à accepter des liens de servitude qu'il refusait avec la force du désespoir. L'ayatollah al-Khâlisî demanda des élections réellement libres pour le pays. Mais des événements graves vinrent confirmer qu'il n'en était pas question : les agents des Anglais entreprirent d'obliger les gens à élire le candidat des Anglais et, face à la détermination sans faille de la population à obtenir le respect de ses droits, les officiers anglais se mirent à utiliser tous les moyens de répression à leur disposition pour la soumettre à leur volonté.

Leurs avions commencèrent à survoler le ciel de l'Irak et à lâcher leurs bombes partout où le candidat des Anglais n'était pas arrivé en tête, si bien qu'à Daghghâra, cinquante-six bombes atteignirent une procession de deuil de Husayn (*ahs*), et que d'importants combats eurent lieu dans toutes les régions du pays, comme à Rumaytha, dans le Gharrâf, et ailleurs. L'ayatollah al-Khâlisî encourageait les gens et leur ordonnait de rester fermement attachés au Livre de Dieu, à Son Prophète et à Ses Messagers, et les gens demeurèrent fermement attachés à leur liberté. Mais les Anglais ne voulaient rien d'autre que soumettre l'Irak et tenir les Irakiens dans leur dépendance totale. Lorsque la situation s'aggrava, les gens s'en remirent à l'ayatollah al-Khâlisî et aux autres ulémas, et les chefs du Gharrâf leur écrivirent ce qui suit (je résume) :

considérera comme un traître, Sayyid Muhammad al-Sadr, lui aussi exilé. Était-ce une ruse anglaise pour tromper l'opinion sur Sayyid Muhammad al-Sadr ? Ou bien un moyen de pression sur Faysal ? Les deux jeunes hommes arrivèrent ensemble à Téhéran où ils restèrent tout le mois suivant (septembre 1922). Ils partirent pour la ville sainte de Mashhad le 12 octobre et c'est en route qu'ils se séparèrent, le 25 octobre, manifestant ouvertement leur désaccord.





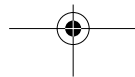
« Avec nos remerciements. À Leurs Excellences les *hujjatulis-lâm* Cheikh Muhammad Mahdî al-Khâlisî, Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Mîrzâ Husayn al-Nâ'inî. Le patriotisme et la religion nous ont conduits à présenter nos demandes au gouvernement et à exiger qu'il prenne certaines mesures. Mais, comme le gouvernement n'y a pas répondu, nous avons rompu nos relations avec lui et le "conseiller des Muntafik" [le gouverneur anglais de la province des Muntafik, selon la terminologie officielle] nous a envoyé ses avions en réponse. Ils nous ont soumis à un feu d'enfer, où nos vieillards invalides et nos nouveau-nés ont été décimés. Mais les Anglais n'ont pas réussi à obtenir le moindre résultat avec leur sauvagerie. Actuellement, toutes les routes sont coupées, ainsi que le télégramme. Il y a deux jours, ils nous ont envoyé depuis Nâsiriyya un détachement d'au moins quatre-vingts cavaliers qui se préparait à affronter la tribu des Azayrîj⁴³. Mais leur route a croisé celle de la tribu des Khafâja qui les a anéantis. La tribu des Azayrîj a ensuite anéanti ce qui restait de ce détachement. Voici que maintenant, grâce à Dieu, nous nous retrouvons tous unis comme jamais auparavant. Certaines villes, comme Nâsiriyya et Shatra, sont exposées à nos attaques et encerclées de toutes parts. Les avions ennemis ne cessent de tomber, abattus par nos fusils. Nous souhaitons que vous nous indiquiez la voie à suivre et que vous nous disiez ce que nous devons faire en ces jours. »

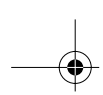
Les tribus entamèrent alors un vaste mouvement de protestation contre les actes commis par les officiers anglais et envoyèrent au résident permanent et à Faysal des lettres décrivant les exactions à l'encontre de la population. Elles y exprimaient leur désir de paix, mais mettaient en garde les Anglais : s'ils persistaient à violer leurs droits et à leur imposer la guerre, elles se défendraient.

Pendant ces troubles, Faysal guérit de son mal de ventre*, tandis que sa maladie psychologique et sa honte s'aggravaient. Il forma un gouvernement avec, à sa tête, la plus malfaisante et la plus odieuse des créatures de Dieu : 'Abd al-Muhsin al-Sa'adûn, le plus vil des

43. Dans leur majorité des cultivateurs de riz, les Azayrîj sont une confédération tribale installée dans le Bas-Tigre, dans la région de Qal'at Sâlih.

* Il a guéri, mais Dieu ne l'a pas excusé.

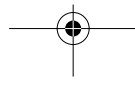




traîtres que la race arabe ait produits*. Le traité fut proclamé et il œuvra à l'élection des candidats des Anglais à l'assemblée constituante⁴⁴. L'ayatollah al-Khâlisî désespérait maintenant de voir les

* Il a sali la réputation des Arabes et noirci leurs visages dans les pages de l'histoire. C'était un bon conseiller des Anglais. Ces derniers n'ont jamais trouvé en Irak de plus avisé que lui dans les services qu'il leur a rendus, quelque'un d'aussi tyrannique et dur, prêt à vendre son âme, à répudier sa religion, à humilier sa nation et à détruire son peuple pour la gloire de la Grande-Bretagne. Il a pris sur ses épaules l'entière responsabilité de ce que les Anglais n'osaient même pas espérer, eux qui étaient loin de pouvoir caresser l'espoir d'être débarrassés de l'ayatollah après ces années marquées par les troubles et le combat des Irakiens pour leurs droits. Il a été reconduit cinq fois à la tête du gouvernement, presque consécutivement, pour mener une politique bien précise [en fait il ne fut Premier ministre qu'à quatre reprises, entre 1922 et 1929]. Il s'agissait d'exécuter un certain nombre d'affaires importantes que personne d'autre que lui ne pouvait assumer. Mais, lui, en était capable, car personne ne pouvait l'égaliser en bassesse. Les conséquences de sa politique renforcèrent encore son amour éperdu pour les Anglais, au point d'en perdre la tête. Il s'est suicidé en se tirant une balle dans la tête. Cette âme misérable a constamment incité au mal – que Dieu le maudisse avec tous ceux qui ont reçu leur pouvoir des Anglais, qu'il lui prépare le plus cruel des tourments dans ce que l'Enfer peut réserver de pire. Après la honte Ici-bas – qu'il lui fasse connaître la torture du jour du Jugement dernier, Dieu observe et rien de ce qu'ont fait les tyrans ne Lui échappe. Dans son gouvernement figurait 'Abd al-Husayn Chalabî al-Hujayjî [grand-père d'Ahmad Chalabî, politicien chiite allié des Américains et chef du Congrès national irakien, un groupe de l'opposition au régime de Saddam Hussein financé par le Pentagone et la CIA]. [On dit que les Chalabî descendent d'Al-Hajjâj, fils de Yûsuf al-Thaqafî – gouverneur omeyyade d'Irak, qui y réprima les chiïtes entre 738 et 744. À l'origine, les Chalabî étaient sunnites et leur nom était al-Hujayjî. Ils dominaient économiquement Kâzimiyya.] Celui-ci a trahi l'ayatollah et a aidé les Anglais à commettre leurs actions. Il a vendu son honneur et sa religion par amour de l'argent. L'ayatollah lui avait adressé un sermon et des conseils, mais il n'en tira pas profit. Quand il vit qu'il persévérerait dans sa façon d'être, il le rejeta et ne se préoccupa plus de lui. Les gens constatèrent la nouvelle attitude de l'ayatollah à son égard et ils se mirent à le détester à leur tour, lui interdisant de pénétrer dans la cour du mausolée, proclamant partout son impiété et son hypocrisie et le ridiculisant dans tout le pays. Sa vie même était menacée et cette crainte le contraignit à louer sa maison à Kâzimiyya et à déménager au Palais. Par la suite, il approuva, avec son chef, l'exil de l'ayatollah et il n'a cessé, jusqu'à maintenant, d'aller au-devant des désirs des Anglais pour affermir sa position – que Dieu lui fasse honte, ruine sa fortune et le maudisse, ainsi que ses maîtres anglais [à la fin du règne ottoman, 'Abd al-Husayn Chalabî avait été le directeur du tramway reliant Bagdad et Kâzimiyya. Il eut, dans les années 1920, un portefeuille dans presque chaque gouvernement. Selon les mots de Gertrude Bell, l'assistante du résident permanent britannique à Bagdad, il était à la fois « fiable et conciliant »].

44. 'Abd al-Muhsin al-Sa'adûn (1879-1929) était, au sein de l'aristocratie tribale, l'un des rares à avoir eu une éducation militaire à l'occidentale à Istanbul. Membre de la famille sunnite des Sa'adûn, régnant sur la confédération tribale chiite des Muntafik, dont la circonscription avait Nâsiriyya pour capitale, dans le Bas-Euphrate, il fut l'homme à qui échut la responsabilité du dernier acte de l'affrontement entre la direction religieuse chiite et les Britanniques. Ministre de la Justice, puis de l'Intérieur en 1922, son premier gouvernement (18 novembre 1922-22 novembre 1923) inaugura la politique d'exil de Cheikh Mahdî al-Khâlisî





Anglais laisser aux Irakiens leur liberté. Sa plus grande crainte était que cette assemblée se réunisse, qu'elle reconnaisse aux Anglais ce qu'ils voulaient et qu'une représentation irakienne de l'Irak approuve cette ignominie, s'il ne se trouvait personne en son sein pour s'opposer aux Anglais. Ainsi, les Anglais, usurpateurs des droits des Irakiens, obtiendraient-ils une apparence de légalité et de légitimité à leurs demandes, même si elles signaient la mort de l'Irak.

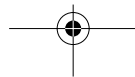
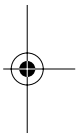
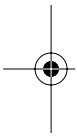
La fatwa interdisant les élections

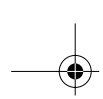
Dès lors, il n'eut d'autre alternative que d'interdire de participer aux élections, afin de conserver son caractère illégitime à l'opération jusqu'à ce que Dieu accorde à l'Irak un jour où les Irakiens voudraient rejeter l'illégitimité. Il édicta cette interdiction, suivi par l'ensemble des ulémas, sauf ceux qui étaient anglais sous des apparences musulmanes*. C'est toute la population qui se refusa donc à participer aux élections. Face à ce défi, ce gouvernement infidèle ne trouva d'autre issue que de démentir l'ordre d'interdiction des élections, dont la rumeur s'était déjà répandue, et les Irakiens posèrent alors cette question :

« Au nom de Dieu le Très haut,
« À Leurs Excellences nos ulémas et *hujjatulislâm* – que Dieu nous gratifie encore longtemps de leur présence !

et des plus grands *mujtahid* vers l'Iran. Il fut nommé président de la nouvelle assemblée constituante, fonction qu'il occupa du 27 mars 1924 au 3 août 1924. C'est sous sa présidence que cette assemblée ratifia le traité anglo-irakien. Son nom est resté associé à la plus brutale des répressions contre les tribus et les ulémas chiites. Dans une lettre précédant son suicide, en 1929, il expliquait son geste par la prise de conscience de son incapacité à résister aux Britanniques.

* La plupart d'entre eux sont, à Najaf, des ulémas du pouvoir [*al-hafiz* – déformation de l'anglais *Office*, qui désigne le gouvernement] comme Cheikh Mahdî Asadol-lâh, Sayyid Muhammad Fîrûzâbâdî, Cheikh Ziyâ' al-'Irâqî [un des *marja'* les plus importants de Najaf, après la mort de Shaykh al-Sharî'a al-Isfahânî en 1920], le 'Allâma Tabrîzî, Cheikh 'Abd al-Karîm al-Zanjânî et, à Kâzimiyya, Cheikh Rizâ al-Zanjânî, ainsi que d'autres dans d'autres villes. Ils trompaient les gens et travaillaient pour les Anglais, ordonnant aux musulmans de se soumettre et de donner la main de l'humiliation à la Grande-Bretagne. Telle avait été leur attitude au moment de la Grande Guerre et, même avant celle-ci, ils s'opposaient déjà à l'ayatollah al-Khurâsânî dans son djihad au point de le tuer en l'empoisonnant. Ils se répandaient en remerciements à Dieu après tout événement dans lequel il y avait une victoire des Anglais et certains de leurs dirigeants, à Najaf, m'ont tenu un discours à faire dresser les cheveux sur la tête, dont ce livre s'abstiendra de rapporter la teneur par pudeur – que Dieu aide l'humanité à vaincre de tels individus et à se débarrasser d'eux !





« Nous avons été informés que, conformément à votre fonction religieuse et à votre direction spirituelle, vous avez interdit à l'ensemble de l'*umma* irakienne de participer à ces élections dommageables à l'*umma*, que vous avez interdit d'y apporter une assistance de quelque façon que ce soit et que vous avez assimilé l'aide aux élections à une guerre contre Dieu et Son Messager. Nous vous demandons, avec tout le respect que vous nous inspirez en tant que conseillers de ce qui est juste, de manifester cela clairement, afin que nous nous conformions à vos ordres sacrés auxquels Dieu a ordonné de se conformer – que Dieu vous accorde longue vie !

le 15 *rabi' al-awwal* 1341 [5 novembre 1922]. »

L'ayatollah al-Khâlisî écrit la réponse suivante :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance.

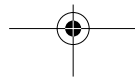
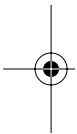
« Oui, nous avons promulgué un ordre d'interdiction des élections à l'ensemble de l'*umma* irakienne et quiconque sera candidat ou y participera ou apportera son aide, défie Dieu et Son Messager. Le Tout-Puissant dit dans la perfection de Son livre glorieux : 'Ne saviez-vous pas que celui qui défie Dieu et Son Messager, aura le feu de l'Enfer éternel, dans lequel se trouve la disgrâce suprême'. Que Dieu vous en préserve tous, le 25 *rabi' al-awwal* 1341 [15 novembre 1922].

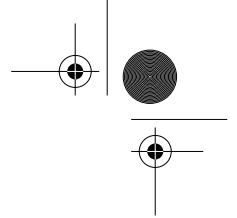
L'humble Muhammad Mahdî Kâzimî al-Khâlisî –
que Dieu lui pardonne ! »

Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Mîrzâ Husayn al-Nâ'îmî l'imitèrent en cela, ainsi que la plupart des ulémas, qui écrivirent la même chose que lui.

Face à l'interdiction par les Anglais de la publication de ces fatwas dans les journaux, des milliers de copies en furent faites. Elles furent partout placardées sur les murs et les portes dans les lieux publics et les mosquées*. Les souks fermèrent dans la plupart

* La plupart d'entre elles avaient été écrites et collées dans tous ces endroits par moi-même, car les gens étaient trop terrorisés pour s'aventurer à une telle action. À chaque fois que j'en collais une copie, les représentants du gouvernement arrivaient accompagnés de nombreux policiers et ils la déchiraient ostensiblement. Je refaisais le geste devant eux et il ne leur était alors plus possible de m'en empêcher du fait de la présence d'une foule de plus en plus importante, qui était attirée par leur manège. Les gens comprirent aussitôt ce qui se passait et ils se mirent à lire la fatwa avec une avidité d'autant plus grande. Bientôt, ils en recopièrent eux-mêmes le texte, avec l'intention de l'afficher partout dans les provinces les plus lointaines.





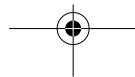
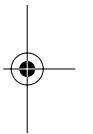
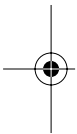
des régions du pays le 25 *rabî' al-thânî* [14 décembre 1922] et d'importantes manifestations eurent lieu. La confrontation entre les Anglais, au nom de ce gouvernement traître, et les Irakiens s'aggrava encore, au point que le gouvernement perdit presque tout espoir de pouvoir réaliser le plan arrêté par les Anglais. Une fois de plus, il tenta de se concilier l'ayatollah al-Khâlisî. Des membres du gouvernement vinrent lui demander d'ordonner mon retour d'Iran, comme s'ils pensaient pouvoir ainsi gagner sa bienveillance. Mais il déclara : « S'il revient en Irak en vainqueur oui, car il est mon fils. Cependant je ne désire pas voir un fils, que l'autorité anglaise a exilé de force, revenir en Irak avec son consentement. Que ceci n'arrive jamais ! S'il revient, que ce soit cette autorité qui soit forcée de le laisser revenir, comme elle l'a expulsé de force. »

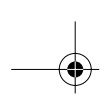
À entendre ces paroles, leur dernier espoir de l'amadouer s'envola. Ils savaient désormais que tout l'or du monde ne le ferait pas changer d'avis d'un iota* et qu'aucun malheur ni aucune pression ne parviendrait à fléchir sa détermination, à plus forte raison en ce jour grave où l'Irak était entre la vie et la mort. De ce fait, ils s'en furent, désappointés et vaincus.

Ils eurent recours à tous les moyens en leur possession pour contraindre la population à aller voter, depuis la persuasion jusqu'à la violence, mais en vain. Ils s'en retournèrent vers l'ayatollah et lui demandèrent à quelles conditions il ordonnerait aux gens de participer aux élections, et il dit : « Les gens ne se satisferont que de l'application des mesures suivantes :

1) L'annulation du traité et la proclamation par les Anglais de l'indépendance et de la liberté de l'Irak.

* Ceci se trouva vérifié, à la suite de cette affaire, dans la mesure où le résident permanent lui envoya par l'intermédiaire de son assistant, Muhammad Husayn Khân, cent mille roupies ou davantage et qu'il les remit entre les mains de l'ayatollah, disant : « C'est un cadeau du résident permanent pour que cela te soit une aide dans ta vie d'ici-bas. » L'ayatollah lui tourna le dos et il se mit en colère, au point que son visage béni devint méconnaissable. Et il dit : « Sommes-nous donc si liés, le résident et moi, pour qu'il me fasse cadeau de cet argent ? Enlève cet argent de ma vue, rends-le au résident et dis-lui de ma part : "La Grande-Bretagne croit-elle pouvoir m'acheter avec cet argent ? Croit-elle que je vendrais ma religion et trahirais ma patrie pour cela ?" Et lorsque Muhammad Husayn désespéra de voir l'ayatollah accepter cet argent, il repartit avec chez le résident et lui rapporta les paroles de l'ayatollah. On dit qu'il en fut très impressionné.





2) L'annonce par le nouveau gouvernement qu'il n'appliquera pas la loi sur le service militaire obligatoire⁴⁵.

3) Le retour de tous les exilés, la libération de tous les prisonniers et la liberté totale de publication pour la presse patriotique.

4) La création d'un ministère des Affaires étrangères de l'Irak. »

À sa suite, les comités exécutifs des partis clandestins en Irak publièrent un communiqué en des termes presque similaires.

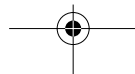
C'est alors que les Anglais réagirent avec une violence inouïe, dans une volonté manifeste d'éradiquer toute opposition dans toutes les régions d'Irak, au nom de ce gouvernement fourbe. Il n'y eut alors pas de crimes ni d'atrocités qu'ils n'aient commis. Mais leurs exactions ne firent qu'augmenter le refus, le rejet et la fierté des Irakiens. Les Anglais diffusèrent même la rumeur que l'ayatollah al-Khâlisî et l'ensemble des ulémas déclaraient désormais licite de participer aux élections*. En même temps, ils commencèrent à restreindre les mouvements des gens, surtout vers les villes saintes, afin que les ulémas ne puissent démentir ces mensonges. Mais les Irakiens passèrent outre à ces interdictions de circuler librement et ils réussirent à rentrer en contact avec les ulémas à qui ils posèrent cette question :

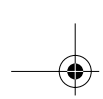
« À Leurs Excellences nos ulémas et ayatollahs pour l'humanité – que Dieu leur accorde Sa bénédiction !

« Vous avez ordonné précédemment l'interdiction des élections. Cette interdiction demeure-t-elle comme elle était ou bien est-elle levée ? Informez-nous de la vérité. »

45. Les tribus, en général, et les chiïtes en particulier, avaient toujours été réfractaires au service militaire à l'époque ottomane. La volonté des autorités de les soumettre à la conscription obligatoire fut la cause de nombreux soulèvements meurtriers.

* Ils firent notamment répandre la rumeur que l'ayatollah al-Khâlisî avait « renoncé à s'immiscer dans les affaires de l'Irak », qu'il avait abandonné la partie et qu'il s'en remettait aux Irakiens dans tout ce qu'ils feraient face aux Anglais, qu'ils choisissent de demander l'indépendance totale ou d'accepter leur mandat. Face à cela, l'ayatollah (*qas*) diffusa un communiqué spécial dans lequel il démentait avec véhémence ces rumeurs, affirmant que c'était là une nouvelle ruse des Anglais. Il proclamait qu'il n'avait pas renié ses engagements, qu'il demeurait inébranlable dans sa volonté de mener à bien sa mission et qu'il sacrifierait sa vie, ainsi que tout ce qu'il a de plus précieux, pour faire ce qui était en son pouvoir afin de sauver l'Irak, combattre les Anglais et exiger l'indépendance complète.



*Les autres fatwas interdisant les élections*

Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Mîrzâ Husayn al-Nâ'înî répondirent alors ce qui suit :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Oui, nous avons promulgué précédemment l'interdiction des élections et cette interdiction n'a pas été annulée ni modifiée. Elle est valable aujourd'hui comme elle l'était avant. »

Le 15 *shawwâl* 1341 [31 mai 1923],
l'humble Abû'l-Hasan al-Isfahânî al-Musawî

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Oui, nous avons précédemment ordonné l'interdiction de participer aux élections et d'y apporter quelque assistance que ce soit, et ceci à tout musulman croyant en Dieu et au jour du Jugement dernier. Cet ordre est comme il était, il n'a pas été changé ni invalidé. »

Le 17 *shawwâl* 1341 [2 juin 1923],
l'humble Muhammad Husayn al-Gharawî al-Nâ'înî.

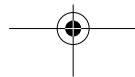
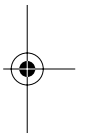
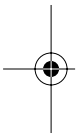
Après ces deux fatwas, et d'autres, l'ayatollah al-Khâlisî écrivit :

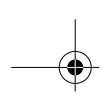
« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance,
« Oui, ce qu'ont précédemment ordonné les *hujjatulislâm* et les ayatollahs demeure valable, et leur désobéir est une rébellion contre Dieu, comparable à l'associationnisme à Dieu. »

L'humble Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî –
que Dieu lui pardonne* !

* Les versions des fatwas d'interdiction des élections en ma possession ont été recopiées des originaux par mes soins ou m'ont été directement dictées par certains des trois auteurs des fatwas après mon retour du pèlerinage : les premières étaient destinées aux habitants de Bagdad et aux chefs de tribus et dirigeants de l'Irak qui étaient présents à Kâzimiyya. En réponse à leur demande de fatwas spécifiques de l'ayatollah al-Khâlisî, son frère, Cheikh Râdî, ainsi que l'ensemble des ulémas de Kâzimiyya et de ses étudiants les ont mises par écrit. Les secondes et les troisièmes sont adressées à tous les habitants de l'Irak qui ont sollicité les ulémas de Najaf et de Karbalâ' et, avant tout, l'ayatollah al-Khâlisî à Kâzimiyya :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Que disent les *hujjatulislâm* – que Dieu assure leur bénédiction ! – au sujet de la permission ou non de participer aux élections de l'assemblée constituante ? Doit-on accepter de se porter candidat et d'être élu ? Doit-on reconnaître celui qui sera élu ? Délivrez-nous des fatwas, puisque Dieu vous paie pour cela. »





L'ayatollah transmet cette requête en premier aux ulémas de Kâzimiyya, afin qu'ils y répondent. Et ils écrivirent :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Toute participation aux élections mentionnées est interdite à chacun, car elles sont nuisibles à l'Irak. »

rédigée par l'humble Hasan Sadr al-Dîn [père de Sayyid Muhammad al-Sadr].

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux !

« Oui, toute participation est illicite pour chacun d'entre vous, car elles sont nuisibles à l'Irak. »

Rédigée par l'humble Muhammad Mahdî Sadr al-Dîn – que Dieu lui pardonne !

[il est l'un des trois fils d'Ismâ'îl al-Sadr, le grand-père de l'ayatollah Muhammad Sâdeq al-Sadr – assassiné en 1999 – et l'arrière-grand-père de Muqtadâ al-Sadr].

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

Oui, toute participation est interdite à chacun, car elle est nuisible à l'Irak. »

Rédigée par 'Abd al-Husayn Al Yâsîn (*qas*).

Certains ont écrit des fatwas identiques, mais, à l'instar de Sayyid Asadollâh Haydar, Sayyid Mahdî al-Khurâsânî [l'un des fils de l'ayatollah al-Khurâsânî], Cheikh Mahdî al-Murâyâtî, Cheikh Muhammad Asadollâh et d'autres, ils ont renoncé, après l'exil de l'ayatollah, à voir appliquer leurs fatwas dans les faits. D'autres les ont explicitement annulées, car ils s'étaient laissé gagner par la peur des Anglais (il s'agit de Sayyid Hasan, le fils de Sayyid Hâdî Sadr al-Dîn, qui a écrit à Faysal, après l'exil de l'ayatollah et de tous les ulémas qui l'avaient accompagné dans son exil en Iran. Voici ce qui nous est parvenu de certaines de ses paroles : « Dieu soit loué pour celui qui a purifié le pays et débarrassé les croyants des hommes qui ont tenté de diffuser la corruption sur terre. Je suis innocent de ce qu'ils ont fait, etc. ; et « ce qu'ils ont fait » n'était autre que l'interdiction des élections que lui-même et ses compagnons avaient ordonnée dans leurs fatwas).

Puis le frère de l'ayatollah, Cheikh Râdî – que Dieu lui fasse miséricorde ! [il est mort peu avant que le scribe n'écrive la note], a écrit ce qui suit :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Tout ce qui est consigné dans le registre des choses illicites, il faut que tous les musulmans s'en écartent. »

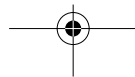
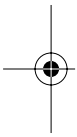
L'humble, de la famille de Cheikh 'Azîz – qu'Il le fasse reposer en paix !

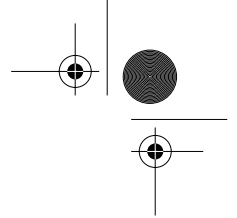
[Cheikh 'Abd al-'Azîz est le grand-père de Cheikh Mahdî et de son frère Râdî], plein d'espérance dans le pardon de son Dieu et dans Son contentement envers lui.

Puis, l'ayatollah (*qas*) a écrit le texte suivant :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, ces élections sont fondées sur des bases contraires aux désirs de l'*umma* irakienne. Elles sont basées sur la force de l'autorité militaire et la volonté du Parti libéral [parti pro-britannique fondé par un fils de Cheikh 'Abd al-Rahmân al-Gaylânî, le chef du gouvernement], qui a été formé grâce à la répression, à l'interdiction des partis qui sont en accord avec les désirs de l'*umma*, à la trahison de ses habitants, à la division de sa société et à la répression de tout opposant au Parti libéral, jusqu'à l'envoi de l'aviation pour bombarder des innocents, enfants, vieillards et femmes, et grâce à d'autres choses encore parmi ce que le musulman considère comme blâmable et que je considère comme blâmable, mais qui, à ses yeux, était convenable et qu'il a accompli sans remords. La participation aux élections, comme tout ce qui est





construit sur cette base, est nuisible à l'avenir de l'Irak dans tous les domaines. Elle est illicite selon la *shari'a* dans le contexte actuel et le consensus des musulmans existe sur le sujet. Nous condamnons celui qui n'obéit pas à cette interdiction à être exclu des rangs des musulmans. Dieu est la clé du succès et je me repose sur Lui. Il est le meilleur garant, le meilleur protecteur et la meilleure promesse de la victoire. »

L'humble Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî – que Dieu lui pardonne !

Puis l'ayatollah (*qas*) a écrit pour certifier ce que les ulémas avaient écrit et que cela était bien de leur écriture et avec leur signature :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, le texte des fatwas correspond bien à leur énoncé originel et il fait obligation à tous ceux qui ne sont pas sortis de la communauté des musulmans d'agir en fonction de cela. Quiconque n'y obéit pas se mettra en dehors de la communauté des musulmans et il sera du devoir de tout musulman d'empêcher qu'il soit enterré dans un cimetière musulman ou dans le Wâdî al-Salâm [“la Vallée de la Paix”, le grand cimetière de Najaf], près du Prince des Croyants (*ahs*) [l'Imam 'Alî], car Dieu l'aura mis avec les tyrans. »

Le pieux Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî – que Dieu lui pardonne !

2) « Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« À Leurs Excellences nos ulémas et *hujjatulislâm* – que Dieu le Très haut continue à nous gratifier de leur présence de nombreux jours !

« Nous avons été informés que, conformément à vos fonctions religieuses et votre direction spirituelle, vous avez interdit à toute l'*umma* irakienne de participer à ces élections et que vous avez interdit toute aide apportée à cette opération et que vous avez fait de toute assistance à ces élections une guerre contre Dieu et Son Messenger. Nous vous serions reconnaissants de confirmer cela afin que nous nous conformions à vos ordres auxquels Dieu le Très haut a ordonné de se conformer – qu'Il vous accorde longue vie ! »

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, nous avons promulgué un ordre interdisant l'élection à l'ensemble de l'*umma* irakienne et qui y prend part ou y participe ou y apporte une aide quelconque, alors il s'oppose à Dieu et à Son Messenger. Dieu Tout-Puissant a dit dans la perfection de Son glorieux livre : “ Ne savez-vous pas que celui qui défie Dieu et Son Messenger est promis au feu éternel de l'Enfer dans lequel est la plus grande disgrâce.” Que Dieu vous préserve tous de cela ! »

Le pieux Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî al-Khurâsânî.

[Cheikh Mahdî est originaire du Khorassan irakien, dont la capitale est Ba'qûba.]

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

Oui, nous avons promulgué l'interdiction de l'élection dans la période actuelle à tous, habitants des campagnes et des villes, et quiconque y prendra part ou y aidera, alors il sera considéré comme en guerre contre Dieu, Son Messenger et Ses saints – que la bénédiction de Dieu soit sur eux tous ! »

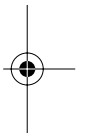
L'humble Abû'l-Hasan al-Mûsawî al-Isfahânî.

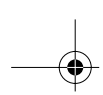
Puis l'ayatollah a attesté l'authenticité de ces fatwas, de leurs signatures et des sceaux afférents :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, Lui est ma confiance.

« Oui, ces textes sont conformes à leurs originaux, avec leurs signatures et leurs sceaux. »

Le pieux Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî al-Khurâsânî.





Sayyid 'Abd al-Husayn al-Hujja et Sayyid Hasan al-Hujja, deux ulémas de Karbalâ', ont ensuite rédigé des fatwas similaires :

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, l'élection du congrès irakien est actuellement interdite selon la *sharî'a* à l'*umma* irakienne et quiconque y prend part ou y apporte son aide, sera considéré comme en guerre contre le Maître du Temps, que Dieu le Très haut accélère sa réapparition [le XII^e Imam caché, promis à un retour triomphal avant le jour du Jugement dernier] – que Dieu nous préserve de cela ainsi que tous nos frères croyants ! »

Le pécheur 'Abd al-Husayn al-Tabâtâbâ'î.

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, l'élection du congrès irakien est aujourd'hui interdite à l'*umma* irakienne selon la *sharî'a* et quiconque y participe ou y aide de la plus petite façon, sera considéré comme en guerre contre l'Imam de son Temps – que Dieu le Très haut accélère sa réapparition [il s'agit toujours de l'Imam caché, seule autorité légitime en période d'Occultation], que Dieu préserve de cela nous-mêmes et tous nos frères croyants ! »

Le pécheur Hasan al-Tabâtâbâ'î.

3) « Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Aux *hujjatulislâm* et ayatollahs sur cette terre, que Dieu vous accorde longtemps la force de la religion et la protection de la *sharî'a*.

« La participation de certains notables à l'élection de l'assemblée constituante irakienne est-elle permise ou bien est-ce totalement illicite pour tous les Irakiens quel que soit le cas. Donnez-nous une fatwa, que Dieu vous accorde longue vie dans les deux mondes. »

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Nous avons déjà ordonné précédemment l'interdiction de participer aux élections. Cet ordre n'a pas changé ni n'a été annulé, et la situation est comme elle était le 15 *shawwâl* 1341. »

L'humble Abû'l-Hasan al-Isfahânî al-Mûsawî.

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, nous avons déjà ordonné précédemment l'interdiction de participer aux élections et d'y aider de quelque façon que ce soit, et ceci à tout musulman croyant en Dieu et au jour du Jugement dernier. Cet ordre est comme il était. Il n'a pas été annulé et il n'a pas été modifié. »

Le 17 *shawwâl* 1341,

L'humble Muhammad Husayn al-Gharawî al-Nâ'îfî.

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, il n'est pas permis de participer ou d'aider (aux élections) dans la situation actuelle de quelque façon que ce soit. Qui s'avance sur cette voie perd la protection de l'islam et il s'expose à la colère de Dieu, Qui détient la punition, Que Son règne soit glorifié, Que Dieu nous préserve de cela ! »

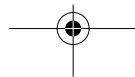
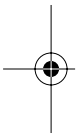
Le 18 *shawwâl* 1341,

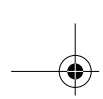
L'humble 'Alî al-Shîrâzî al-Husaynî.

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Oui, l'ordre d'interdiction demeure, il n'a pas été changé ni annulé. »

L'humble Hasan Sadr al-Dîn.





Aussitôt signée, cette fatwa fut copiée à des milliers d'exemplaires qui furent envoyés dans toutes les régions du pays et affichées sur les murs et les portes des mosquées et des lieux publics*. La tension s'aggrava encore entre la population, d'un côté, les Anglais et leurs agents, de l'autre, et elle atteignit son apogée, alors que les Anglais ne voyaient plus aucun moyen pour convaincre les gens de se soumettre à eux et les contraindre à accepter l'esclavage.

Au milieu de cette tourmente, la position de Faysal était étonnante. Elle illustre bien le vice, son absence de valeurs morales, son manque de fierté, de hauteur de vue, de religion et de personnalité. Rien ne lui importait davantage que de manifester son importance aux Anglais, de leur démontrer sa capacité à soumettre les Irakiens à leur volonté et de leur faire comprendre par des

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Oui, l'ordre en ce qui concerne les élections est comme il était, il n'a pas changé et il n'a pas été annulé. »

‘Abd al-Husayn Al Yâsîn (*qas*).

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Oui, et quiconque l'annule après l'avoir entendu, malheur à lui. »

Muhammad Mahdî al-Sadr.

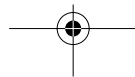
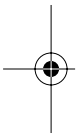
Notre oncle, Cheikh Râdî, Sayyid Ibrâhîm al-A'rajî et d'autres ont, à leur tour, rédigé des fatwas avec le même contenu. Puis l'ayatollah al-Khâlisî a écrit sa propre fatwa et un certificat authentifiant toutes les fatwas et leurs signatures :

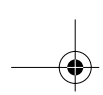
« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,
« Oui, ce qu'ont ordonné les *hujjatulislâm* et les ayatollahs par le passé est toujours valable. Bien plus, y contrevenir est une opposition à Dieu et est assimilable à l'associationnisme à Dieu. »

Le pieux Muhammad Mahdî al-Khâlisî al-Kâzimî –
que Dieu lui pardonne !

Mîrzâ ‘Alî al-Shahrestânî, le célèbre uléma de Karbalâ', était en accord avec eux, même s'il n'a pas écrit. Il a été exilé avec ceux qui ont été exilés vers l'Iran [il ne doit pas être confondu avec Muhammad ‘Alî Hibbat al-Dîn al-Shahrestânî. Il fut exilé avec Cheikh Mahdî], et il a refusé de revenir avec ceux qui sont revenus en Irak. Il est mort en exil à Kermanshah (*qas*).

* Je n'ai pas eu la chance, cette fois, de diffuser les fatwas, étant, au même moment, à Médine la Rayonnante. Je n'étais pas présent lors de l'ignominie de l'exil de l'ayatollah et des ulémas d'Irak. J'ai repris mon service envers lui deux jours après mon retour à La Mecque en venant de Médine, puis l'ai quitté après notre retour de Minâ et de ‘Arafât [le copiste retrouvera Cheikh Mahdî au Hedjaz, à l'occasion du pèlerinage à La Mecque, première étape de l'exil de Cheikh Mahdî]. J'ai alors choisi de rentrer en Irak, car ma mère – que Dieu la préserve ! était avec moi.





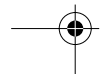
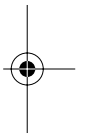
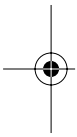
moyens concrets qu'ils avaient besoin de lui pour vaincre l'Irak et tromper le pays.

Faysal et l'interdiction des élections

Faysal nous demanda un entretien privé au cours duquel il nous incita à manifester notre refus du protectorat et du mandat, ainsi que notre hostilité envers les Anglais, même si nous devions le faire en son nom. Il se posait comme guide naturel de nos âmes qu'il affectait de considérer avec une ostensible déception. Pour un peu, on aurait pu croire les rôles inversés, comme s'il était subitement devenu, lui, le garant de l'indépendance de l'Irak. En bref, c'était comme s'il était en Irak et que Faysal n'y était pas. Il s'adressa aux Anglais et leur fit comprendre qu'il était le seul capable de calmer le jeu et de juguler leurs adversaires s'ils lui en faisaient la demande. Il reviendrait alors vers nous et il nous conseillerait de nous taire momentanément (c'est précisément ce qu'il fit : « Taisez-vous pour l'instant dans l'intérêt de la patrie ! »). Alors, pensait-il, il pourrait à nouveau se présenter devant les Anglais fort de son succès, en leur faisant valoir qu'il leur avait rendu le meilleur service possible et qu'ils ne pouvaient se passer de lui.

Il eut recours au même subterfuge à plusieurs reprises et cette duperie coûta très cher aux Irakiens, puisqu'elle fut la cause d'abominations et de tragédies sans nom. Son penchant au mal et à la dureté ne s'en trouva pas atténué pour autant. Au contraire, cela augmenta sa joie et sa satisfaction, dans la mesure où il voyait en même temps s'accroître la satisfaction de ses maîtres anglais à son égard. Et tant pis si, pour cela, il devait rendre veuve la femme musulmane, orphelins les enfants des musulmans et voir leurs maisons détruites.

À l'issue d'un nouveau tête-à-tête avec lui, alors qu'on pouvait lire ses mauvaises intentions sur son front, je m'étais retourné vers notre *sayyid* et maître protecteur, l'ayatollah, pour l'informer de ce qui s'était passé, et il dit : « Je sais qu'il poursuit un objectif corrompu et nuisible, mais tentons de profiter de lui pour mobiliser l'Irak et le conduire à s'opposer aux Anglais. Il sera toujours temps après de manifester notre désaccord avec lui, quand ses intentions apparaîtront à la vue de tous. De cette



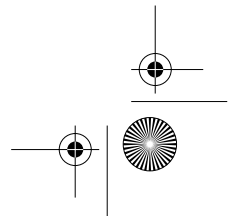
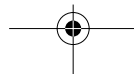
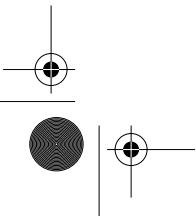
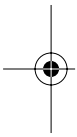


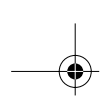
façon, nous aurons deux bénéfiques : nous aurons réussi à mobiliser les Irakiens autour de leurs droits et nous aurons démontré aux Anglais que Faysal ne leur est pas aussi indispensable qu'il le dit. »

Faysal faisait de l'espionnage de diverses façons pour le compte des Anglais. Ainsi, il lui arrivait de revêtir les habits d'un authentique patriote, pour mettre à jour les liens qu'il pensait exister entre les kémalistes et nous⁴⁶. Un jour, il me proposa même de conclure un traité secret entre l'Irak et les kémalistes. Il m'en dicta les articles et lorsque j'eus fini de les écrire et que je m'apprêtais à les emporter avec moi pour les présenter à mon père à Kâzimiyya, Faysal fit mine de craindre, si je les prenais avec moi, que les Anglais ne s'en emparent, car ils me surveillaient dans tous mes faits et gestes. Il me les prit et les fit envoyer à mon père par un de ses secrétaires après que je l'eus quitté. Son but était uniquement de savoir par ce moyen s'il existait des liens entre notre famille et les kémalistes. Lorsque le texte du soi-disant traité secret parvint à mon père, il dit : « J'espère qu'il est sincère. » Et je lui répondis : « Son seul but est d'en informer les Anglais pour qu'ils nous l'attribuent par la suite. » Il poursuivit : « S'il en est ainsi, notre devoir religieux nous commande de ne pas tomber dans son piège en lui manifestant notre approbation d'un tel traité, et de nous abstenir de l'informer de ce que nous craignons de lui. »

Ses manigances ne se limitaient pas à l'Irak. Il s'y livrait partout où il supposait pouvoir découvrir un secret à rapporter à ses maîtres anglais. Ainsi, lorsque j'étais à Téhéran, Faysal m'envoya un homme de bonne souche arabe (il s'agit de Sayyid

46. À partir de 1917, promu général, Mustafâ Kémal avait pris la tête du mouvement nationaliste turc opposé aux exigences des Alliés. L'Empire ottoman fut démembré en 1918. Élu président de la Grande Assemblée nationale d'Ankara en 1920, il remporta des victoires successives sur les Arméniens, les Kurdes et les Grecs (1920-1922). Ayant déposé le sultan (1922), il proclama la république (1923) et donna à la Turquie des frontières qui furent reconnues par les Alliés au traité de Lausanne (1923). L'éventualité d'un rapprochement entre kémalistes et ulémas chiites était devenue une obsession britannique. Cheikh Mahdî et Cheikh Muhammad, ainsi que Muhammad Ridâ, le fils de l'ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, furent ainsi systématiquement accusés de sympathies « pro-turques » dans les archives britanniques. Muhammad Ridâ prônait certes, en 1920, la collaboration des Irakiens insurgés avec Mustafâ Kémal et les bolcheviques contre les Britanniques. Des contacts avaient bien existé entre Muhammad Ridâ et des officiers turcs au moment de la Révolution de 1920, sans pour autant aboutir à une alliance, les intérêts de part et d'autre étant trop divergents.





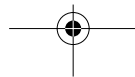
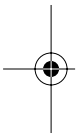
Qâti⁴⁷), dont il avait acheté la religion pour un prix dérisoire. Cet envoyé était porteur d'une lettre de sa main, dans laquelle il l'accréditait pour me demander de lui faire rencontrer les ambassadeurs de Turquie et de Russie, uniquement, encore une fois, afin de savoir ce qui se tramait entre eux et nous.

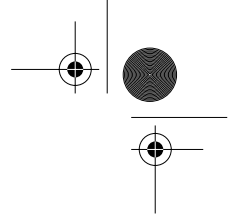
Dès que j'eus réalisé les véritables intentions de Faysal, je refusai de recevoir son envoyé et le chassai de ma demeure. Il retourna en Irak et fut parmi ceux qui appelèrent à tuer mon père.

Quand les Anglais eurent perdu leurs derniers espoirs de convaincre l'ayatollah, ils tentèrent de l'empoisonner. Il sentit l'effet du poison avant qu'il ne soit trop tard : les médecins se hâtèrent de le soigner et ils réussirent à le guérir. Peu après, Faysal se résolut à approuver le traité irako-anglais et l'ayatollah (*qas*) annonça publiquement que les Irakiens étaient désormais libres de toute allégeance à sa personne. Une fois encore, Faysal tenta de le tromper pour retarder l'heure où il serait détrôné. Il écrivit de nombreuses lettres où il projetait l'organisation détaillée d'un soulèvement général contre les Anglais et d'une guerre totale de tout l'Irak. Celui qui n'avait pas l'expérience de ses mœurs vicieuses et de sa duplicité malade aurait pu croire à sa sincérité. Mais lorsqu'il décida de se soumettre aux Anglais, en acceptant d'assumer la responsabilité de l'exil de l'ayatollah⁴⁸, il envoya quelqu'un à mon père pour lui demander la res-

47. Sayyid Qâti' al-'Awwâdî était un important *sayyid* tribal du Moyen-Euphrate. Il avait activement participé à la Révolution de 1920. Après la signature en 1923 par le gouvernement de l'annexe au traité anglo-irakien (le protocole), qui assouplissait certaines servitudes du mandat et du traité de 1922, il figura parmi les nombreux chefs tribaux qui rallièrent le camp du gouvernement et des Britanniques.

48. La décision d'exiler Cheikh Mahdî al-Khâlîsî ne pouvait provenir que des Britanniques. Mais ces derniers firent en sorte que cette décision apparaisse comme celle des autorités irakiennes. Le gouvernement de 'Abd al-Muhsin al-Sa'adûn assumait donc cette grave responsabilité, tandis que Faysal se dédouana de tout rôle en la matière en affirmant que c'était là une action du seul gouvernement. La raison officiellement invoquée pour cet exil fut le refus de Cheikh Mahdî d'invalider sa fatwa interdisant les élections d'une assemblée constituante. Mais on lui appliqua une loi sur l'immigration, opportunément adoptée le 8 juin 1923, qui permettait au gouvernement d'expulser les « étrangers » coupables de « complots politiques » en Irak. Le gouvernement suggérait ainsi que Cheikh Mahdî était un « étranger » en Irak, tandis que les rapports britanniques accréditaient l'idée selon laquelle il était « persan » d'origine et de nationalité. L'exil de Cheikh Mahdî avait été précédé d'une virulente campagne où l'on vit la presse gouvernementale se déchaîner contre les « ulémas persans étrangers à l'arabisme ».





titution de ces lettres. L'ayatollah (*qas*) était mieux au fait que quiconque des intentions de Faysal et de celles des Anglais. Mais sa noblesse et son honnêteté lui firent refuser de montrer ce que ce traître vil, vicieux et ignoble lui avait écrit, et il lui rendit ces lettres le même jour où il sut que son exil serait exécuté dans la nuit sur ordre de Faysal.

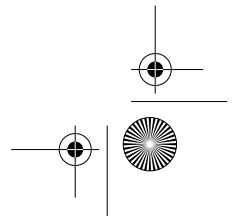
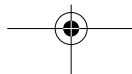
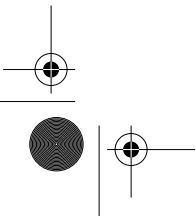
*Après l'exil de ses enfants, l'arrestation
de l'ayatollah al-Khâlisî*

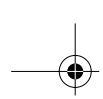
La lutte entre l'ayatollah, d'une part, les Anglais et leur Faysal, de l'autre, était arrivée à un point de non-retour. Persuasion, puis intimidation, les Anglais avaient tout essayé pour faire changer d'avis l'ayatollah (*qas*). En pure perte. Ils décidèrent alors de l'exiler d'Irak. Un bataillon de soldats et de gendarmes, sous la direction d'officiers anglais, surgit à Kâzimiyya et empêcha la diffusion de la fatwa interdisant les élections et tout affichage dans les lieux publics. Il arracha les fatwas collées sur les portes du mausolée et des mosquées. Les enfants de l'ayatollah en firent de nombreuses copies et ils les y affichèrent à nouveau, tandis que la population prenait les hommes du pouvoir à partie et leur interdisait de les arracher à nouveau. C'est alors qu'au nom de Faysal, qui avait manifesté sa trahison de l'islam et de l'Irak, les Anglais envoyèrent de nombreux soldats encercler l'école de l'ayatollah al-Khâlisî au moment où il s'y trouvait. Ils arrêtèrent deux de ses fils*, son petit-fils** et certains élèves de l'école*** et ils les expédièrent en prison à Bagdad. À la suite de ces événements, ils envoyèrent à l'ayatollah quelqu'un qui lui suggéra de revenir sur sa fatwa s'il voulait voir ses enfants libérés. Une fois encore, il répondit en manifestant son attachement aux droits de l'Irak et sa détermination à respecter l'ordre de Dieu, et il dit : « Si les exilés et les prisonniers ne sont pas libérés, si la liberté de la presse, des partis et de tous les habitants de ce pays n'est pas garantie avant les élections, je ne renoncerai pas à leur interdiction. Il est impossible que je laisse l'Irak met-

* Cheikh 'Alî et Cheikh Hasan.

** 'Alî Naqî.

*** Salmân al-Qatîfî al-Safwânî [parfois prononcé al-Qutayfî].





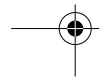
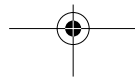
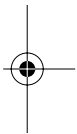
tre autour de son cou le collier de la servitude en laissant les gens participer à ces élections truquées, même si cela devait me faire perdre la vie et causer la perte de mes enfants. Aussi, que les Anglais fassent d'eux ce qu'ils veulent, mais les élections ne seront pas permises après avoir été interdites. »

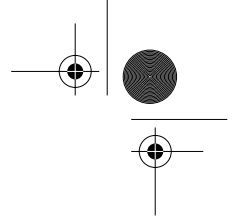
Constatant sa résolution, ils renforcèrent le siège de sa maison et interdirent aux gens de fréquenter l'école et sa demeure. Mais lui n'y prêtait pas attention. Il sortait seul pour se rendre à la prière et personne ne prenait le risque de venir lui parler, à moins d'être à une certaine distance de l'école, mais il semblait indifférent à cela.

C'est dans ce contexte que Faysal quitta Bagdad à destination de Basra⁴⁹. Ils envoyèrent alors tout ce dont ils disposaient à Bagdad de soldats, ainsi que de nombreux blindés, vers Kâzimiyya dans la nuit du 12 *dhû al-qa'da* 1341 [la nuit du 25 au 26 juin 1923], et ils accentuèrent encore leur siège de la ville en occupant tous ses centres vitaux. Et lorsque six heures du matin sonnèrent, ils attaquèrent l'ayatollah dans sa demeure, ils l'en firent sortir et ils l'exilèrent depuis Basra vers Aden par la route des Indes⁵⁰.

49. Au moment de l'arrestation et de l'exil de Cheikh Mahdî al-Khâlisî, Faysal était très opportunément parti en tournée en province, le 18 juin 1923, comme s'il n'avait rien à voir avec ce qui allait se passer à Kâzimiyya. Le roi était cependant au courant des mesures prises à l'encontre du chef religieux. Mais il lui était difficile d'assumer la honte d'une telle responsabilité. En agissant ainsi, il manifestait aussi son soutien aux élections. Il incita en effet les Irakiens à voter partout où il passa en province. Durant son absence de Bagdad, Cheikh Mahdî fut exilé et le premier tour des élections fut organisé le 12 juillet 1923.

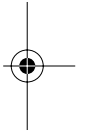
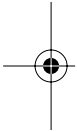
50. Les Britanniques mirent Cheikh Mahdî et ses quatre compagnons (ses deux fils, Hasan et 'Alî, et son jeune neveu 'Alî Naqî, ainsi que son élève Salmân al-Qatîfî al-Safwânî) dans un train spécial qui arriva à Basra le 27 juin. Ils avaient d'abord pensé l'exiler en Iran, mais le représentant britannique à Téhéran s'y était opposé, craignant des troubles dans ce pays où Londres veillait au même moment à préserver le nouveau pouvoir de Rezâ Khân. Aller à Aden en provenance de Basra par la route des Indes n'est évidemment pas le chemin le plus court. Il semble que l'urgence de l'exil de Cheikh Mahdî ait contraint les autorités britanniques à lui faire prendre le premier bateau en partance de Basra. Le *Vasna* (certaines sources le nomment *Varsova*) partait pour Bombay, aux Indes. Cheikh Mahdî y fut donc embarqué le 1^{er} juillet 1923, avec ses compagnons. Au large de Bombay, il fut transféré le 7 juillet sur un autre bateau, le *Caledonia*, qui reliait les Indes à Aden. Aden était alors une autre colonie sous protectorat britannique. Il se peut aussi que le transfert du *Vasna* avant qu'il n'accoste à son port de destination ait été dû à la crainte des troubles que l'arrivée de Cheikh Mahdî en Inde n'aurait pas manqué de susciter parmi les musulmans. Cheikh Mahdî arriva à Aden le 11 juillet 1923, selon les sources britanniques, le 16 de ce mois, selon Salmân al-Qatîfî al-Safwânî, qui a décrit les circonstances de leur arrestation et de leur exil dans ses Mémoires inédits.





*Les ulémas de Najaf et de Karbalâ' face
à l'exil de l'ayatollah*

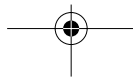
Ils avaient donc encerclé Kâzimiyya la nuit de son arrestation et personne ne pouvait en sortir ni y entrer. Cependant, certains habitants trouvèrent des moyens de passer à travers les mailles du filet. Ils se dirigèrent aussitôt vers Karbalâ' et Najaf et informèrent les ulémas des deux villes du désastre de l'arrestation de l'ayatollah al-Khâlisî. Du plus important au plus petit, l'ensemble des ulémas de Najaf se précipita à Karbalâ', avec l'intention de se rendre à Kâzimiyya avec les religieux de Karbalâ', afin que les trois ulémas du pays⁵¹ prennent ensemble les mesures qui s'imposaient face à cet acte abominable. Au moment où les ulémas de Najaf et de Karbalâ' se réunissaient, de nombreux soldats firent leur entrée à Karbalâ'. Ils en occupèrent les centres vitaux, y compris les mausolées de Husayn et de 'Abbâs (*ahs*), puis arrêterent tous les *mujtahid* présents, et les exilèrent par la route de Bagdad vers l'Iran⁵², évitant ainsi de les faire passer par leur ville ou par Kâzimiyya. Ils arrivèrent à Kermanshah le 22 *dhû al-qa'da* de l'année 1341 de l'hégire [6 juillet 1923]*.

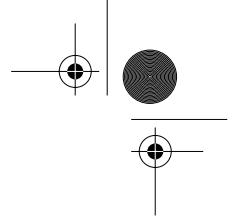


51. Les plus grands *mujtahid* de Najaf arrivèrent à Karbalâ' le 29 juin 1923. Pour la première fois, l'auteur semble reprendre à son compte l'idée d'une direction religieuse chiite composée de trois grands ulémas : Cheikh Mahdî al-Khâlisî, Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Muhammad Husayn al-Nâ'înî. Ces deux derniers furent à la tête du groupe des ulémas qui partit en exil en Iran. Cet exil des *mujtahid*, en signe de protestation contre l'exil de Cheikh Mahdî, était-il forcé ou volontaire ? Les versions diffèrent sur ce qui s'est réellement passé.

52. Avec à leur tête Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Muhammad Husayn al-Nâ'înî, les *mujtahid* exilés étaient au nombre de neuf : Cheikh Jawâd al-Jawâhirî, 'Alî al-Shahrestânî, 'Abd al-Husayn al-Shîrâzî, Ahmad al-Khurasânî, Mahdî al-Khurâsânî, Hasan al-Tabâtabâ'î et 'Abd al-Husayn al-Tabâtabâ'î. Tous avaient la nationalité iranienne et figuraient parmi les plus grands *mujtahid*. Accompagnés de vingt-cinq de leurs élèves, ils passèrent la frontière iranienne à Khânaqîn, de nuit, en train spécial, le 2 juillet 1923.

* Les Anglais ne pouvaient que constater l'efficacité de Faysal, sa loyauté envers eux et les bons services qu'il leur rendait, avec son complice 'Abd al-Muhsin al-Sa'adûn, dans l'exécution de ce qu'ils ne pouvaient faire eux-mêmes directement. Ils demandèrent ainsi à leur roi [George V] que leur soit décernée une distinction pour les encourager à continuer à agir dans le même sens. Il s'agissait de les consoler de la vindicte à leur égard du monde musulman, qui s'était soulevé à la nouvelle de l'exil de l'ayatollah. Faysal fut « élevé » au rang de « Grand Chevalier de la Croix ». Et al-Sa'adûn reçut un titre de noblesse :



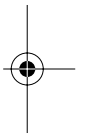
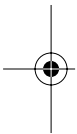


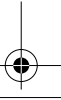
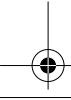
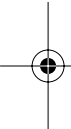
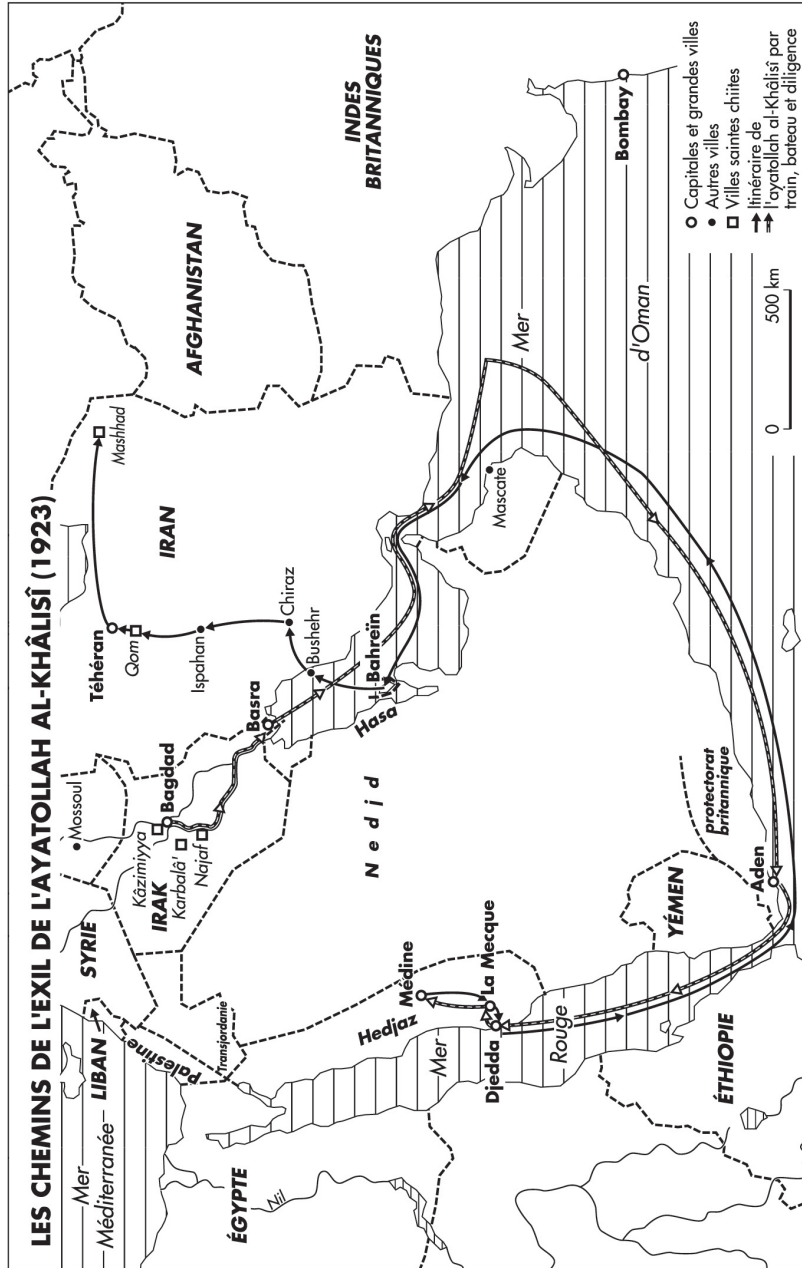
Le monde musulman dans son ensemble se souleva à cette nouvelle et cela força les Anglais à libérer l'ayatollah al-Khâlisî après son arrivée à Aden. C'était la saison du pèlerinage. Il partit pour la Maison sacrée de Dieu [la Ka'ba à La Mecque] et il eut l'honneur d'accomplir le pèlerinage* et de prier, à Médine la Rayonnante⁵³, sur

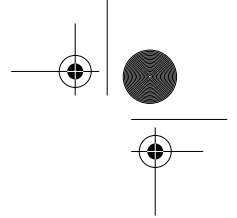
« Sir ». Leur but, avec une telle distinction, était d'humilier Faysal, et de suggérer que cela reflétait parfaitement ses actes. N'avait-il pas vendu sa religion et sacrifié son honneur pour la victoire de la Croix et servi avec avidité l'État de la Grande-Bretagne ? Mais Faysal était loin de réaliser cela. Bien au contraire, leur « élévation » par les Anglais le rendit aussi heureux que son complice. Ils s'imaginaient être proches des Anglais et revêtir de l'importance à leurs yeux. Ils ne comprenaient pas que les Anglais détestent ceux qui trahissent leur religion et leur identité, et qu'ils estiment sincèrement et respectent celui qui défend sa foi et son honneur, même si, pour cela, il les combat et brandit son sabre face à eux. Ils aiment l'ayatollah et ils apprécient ses actes, dans la mesure où il a été loyal et où il a défendu sa religion et sa patrie, et ils haïssent Faysal et ses acolytes pour leur trahison de cette même religion et de cette même patrie, même s'ils travaillent pour eux. Nul doute qu'ils seront jetés à leur tour, comme de vieilles savates, comme les Anglais l'ont fait avec d'autres, ce dont nous pouvons témoigner.

* Dès son arrivée à La Mecque, il s'entretint avec le Chérif Husayn, le père de Faysal. Le Chérif exprima à l'ayatollah son ressentiment et sa colère contre Faysal du fait de ses actes et de la trahison de sa promesse et de l'islam. Il se disait décidé à lui écrire pour le blâmer de ce qu'il avait fait et il alla jusqu'à dire : « Il est en rébellion contre Dieu et Son Prophète et un obstacle pour son père. » Puis il reprocha à l'ayatollah de ne pas avoir châtié Faysal et de ne pas l'avoir chassé d'Irak, avant qu'il devienne hors de contrôle, que les Anglais se freposent sur lui et le rendent chrétien dans ses actions. L'ayatollah savait, comme tout le monde, que le Chérif mentait et qu'il parlait en contradiction avec ses propres sentiments pour tenter de l'amadouer. Car il est bien connu que Faysal était le conseiller de son père et celui qui lui donna la victoire, en tant que chef de son armée contre l'État ottoman, au moment où le Chérif s'est séparé des musulmans par un mouvement de sédition et qu'il lui a fait la guerre [il s'agit de la Révolte arabe proclamée en 1916 par le Chérif Husayn contre les Ottomans]. Faysal fit même massacrer à Djedda quatorze mille militaires musulmans de l'armée turque qui avaient été faits prisonniers. Des bâtiments de guerre les avaient alors décimés en les bombardant. Il avait fait encercler toutes les forces turques qui étaient au Hedjaz et notamment les soldats stationnés dans la montagne à trois jours de Médine la Rayonnante, et il les avait exterminés en les faisant mourir de faim et de soif. Je fus moi-même témoin de leur tragédie et certains bédouins du Hedjaz m'ont raconté des détails de ces événements, ainsi que le Chérif lui-même, qui n'était pas avare de paroles lorsqu'il s'agissait de narrer ses hauts faits de guerre et ses assauts contre les Turcs. Je me souviens de son discours près d'une heure durant et de sa joie. On pouvait lire sur son visage maudit que son plaisir était manifeste pour avoir remporté la victoire contre les Turcs.

53. S'étant vu autorisé à faire le pèlerinage, Cheikh Mahdî ne s'attarda pas à Aden et partit immédiatement pour le Hedjaz. Il arriva à Djedda le 17 juillet 1923. Rappelons que, outre la tombe du Prophète, Médine abrite le cimetière al-Baqî' qui renferme les tombeaux de nombreux membres importants de la famille du Prophète, dont Fâtîma, fille du Prophète et épouse de 'Alî, ainsi que de ses Compagnons. Plusieurs des Imams chiites infaillibles y sont enterrés : Hasan, fils de l'Imam 'Alî et II^e Imam, 'Alî Zayn al-'Abidîn, le IV^e Imam, Muhammad al-







la tombe du Prophète – que la bénédiction de Dieu soit sur lui ! – et sur celles des gens de sa famille et des Imams infallibles, qui donnent la paix et la meilleure des grâces. Puis l'ayatollah repartit vers l'Iran⁵⁴.

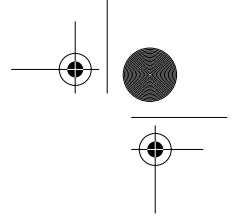
*À Téhéran, puis de sa prison,
l'auteur s'inquiète pour l'ayatollah*

Pour savoir ce qui se passa en Iran, il convient de se reporter à la lettre que j'ai écrite à l'ayatollah (*qas*), alors que j'étais en prison à Khvâf, à la frontière de l'Afghanistan.

En effet, j'ai été arrêté par le gouvernement de Rezâ Khân sur la suggestion des Anglais, alors que j'étais à Téhéran, et on m'a exilé à Khvâf où je suis resté emprisonné. Je n'avais alors d'autre souci que mon père vers qui allaient toutes mes pensées. Car je savais qu'il ne s'attendait pas de la part des Iraniens à un acte aussi abominable, en violation de tout devoir humanitaire qui aurait dû pousser l'Iran à empêcher les Anglais de l'exiler dans leur pays et de lui faire subir chez eux tout ce qu'il devra affronter par la suite, après son arrivée en Iran, comme nous le verrons. Si même l'Iran aidait les Anglais, arrêtaient son fils, l'exilait et l'emprisonnait, il n'y avait guère de doute que cela

Bâqir, le V^e Imam, et Ja'far al-Sâdiq, le VI^e Imam. Aux yeux des chiites, aucun pèlerinage n'était complet si ne s'y ajoutait une visite aux tombeaux de ces personnages sacrés. Cheikh Mahdî fit un pèlerinage à ces lieux saints en été 1923. Deux années plus tard, après la conquête du Hedjaz par les Ikhwân wahhabites d'Ibn Sa'ûd, le cimetière al-Baqî' de Médine fut saccagé, la visite aux tombeaux étant désormais considérée par ces derniers comme de l'associationnisme. La famille du Chérif Husayn, chassée du Hedjaz par les Saoudiens, trouva refuge à Chypre, en Transjordanie et en Irak, pays sur les nouveaux trônes desquels les Britanniques avaient installé deux fils du Chérif, 'Abd Allâh et Faysal.

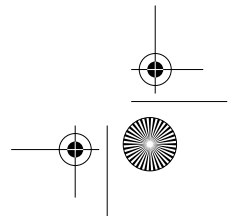
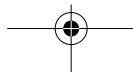
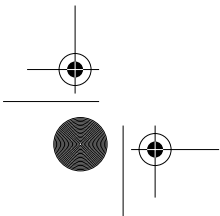
54. Dès son arrivée à Aden, Cheikh Mahdî fut l'objet d'intenses négociations entre les autorités britanniques d'Irak, celles d'Iran et le gouvernement iranien, dans le but de faire apparaître son départ pour l'Iran comme volontaire et répondant à l'invitation du gouvernement iranien. Les Britanniques et le gouvernement irakien le présentaient alors, contre toute évidence, comme un Persan d'origine et de nationalité iranienne qui devait « retourner » dans son pays. C'est d'ailleurs au nom de la défense de l'arabisme contre les *mujtahid* « persans étrangers à l'Irak » que le gouvernement irakien avait commencé sa campagne contre la direction religieuse chiite en 1923. Après avoir effectué le pèlerinage, Cheikh Mahdî reprendra un bateau, l'*Akbar*, à Djedda le 19 septembre, pour arriver en Iran à Bushehr le 30 septembre 1923.

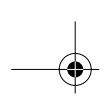


serait le coup le plus dur jamais enduré par l'ayatollah dans sa vie. Car tout ce qu'il avait vu de la part des Anglais n'était pas contraire à ce qu'il pensait d'eux et ne lui infligeait aucun véritable préjudice moral. Mais les tourments et les tortures morales que m'a infligées le gouvernement de Rezâ Khân, l'ayatollah n'y était pas préparé. Moi qui connaissais, mieux que quiconque, son caractère et ses qualités morales, j'étais rongé d'inquiétude pour lui, alors que j'étais exilé dans ma prison. Cette angoisse à son sujet ne me quittait plus. Elle agitait mon sommeil, peuplait mes insomnies et m'occupait l'esprit en permanence, au point de m'oublier moi-même et de ne plus m'accorder aucune importance. Si bien que je ne faisais même plus attention à toutes les restrictions qui me furent imposées en prison. Je m'inquiétais aussi de ce que les événements de Téhéran n'aient pas été rapportés à mon père tels qu'ils s'étaient véritablement passés et qu'il pense que je m'étais détourné de ma route ou que j'avais dévié du droit chemin et qu'il en conçoive de la colère contre moi.

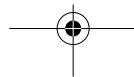
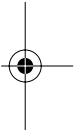
À cause de cela, j'ai senti le besoin de lui écrire une lettre depuis ma prison pour lui dévoiler ce qui m'était arrivé en Iran, avant mon emprisonnement à Khvâf, et ce qu'il ignorait concernant sa propre situation dans ce pays. Je voulais l'informer que je ne m'étais pas opposé de moi-même au gouvernement iranien et que l'État qui m'avait exilé de Téhéran n'était pas l'État d'Iran, mais que c'était bien là la main des Anglais en Iran. Je lui faisais part de mes craintes que leurs manœuvres ne réussissent à anéantir cet État musulman, comme elles en avaient anéanti d'autres, et que ceux qui m'avaient éloigné de Téhéran ne soient autres que les Anglais, qui avaient tenu la main de Rezâ Khân, comme ils avaient tenu celle de Faysal précédemment, même si les choses semblaient plus manifestes pour le second que pour le premier. Je lui assurai que je n'avais d'autre but que le bien de l'Irak et de l'Iran, et que mon unique intention était de sauver ces deux pays des machinations des colonisateurs tyranniques et de leur despotisme.

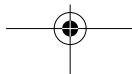
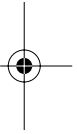
Écrire et envoyer cette lettre fut pour moi une course d'obstacles difficiles à surmonter. Car j'avais l'interdiction totale d'écrire et de recevoir du courrier. Et ce fut au prix de mille souffrances que

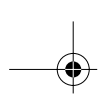




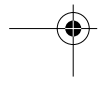
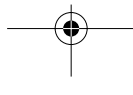
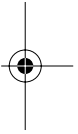
je réussis à écrire et à lui faire parvenir la lettre. Seule la volonté acharnée qui m'animait de faire comprendre à mon père ce que j'y expliquais me permit de venir à bout de ces difficultés. Voici maintenant le texte de cette lettre.

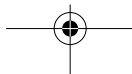


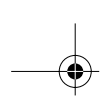




TROISIÈME PARTIE
Ma lettre à l'ayatollah







Voici ce que j'ai trouvé en Iran

Voici la lettre que j'ai adressée à mon père – puisse mon âme se sacrifier pour lui (*Rûhî fadâhu, rfh*).

Le 1^{er} *rabî' al-awwal* 1343 [30 septembre 1924],
depuis la prison de Khvâf, à la frontière de l'Afghanistan,
lettre à destination de Mashhad Rezavî¹, capitale du Khorassan.

Muhammad al-Khâlisî.

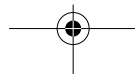
Au nom de Dieu, le Bienveillant miséricordieux,

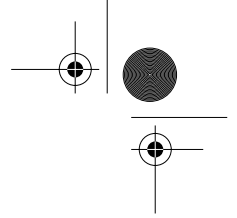
Louanges à Dieu, Maître des deux mondes ! Que la bénédiction et la paix soient sur notre Sayyid Muhammad et sur sa famille vertueuse et pure ! Ô Dieu, de même que tu m'as mis dans la position de susciter le ressentiment des tyrans et des impies, témoigne-moi Ta bienveillance et Ta satisfaction, ô le plus Bienveillant des bienveillants !

J'adresse ces lignes à mon père (*rfh*) pour l'informer de mes activités en Iran et lui faire savoir que j'ai trouvé dans ce pays des agents des Anglais et des ennemis de l'islam qui revêtent l'habit des Iraniens. J'émets le vœu que cette lettre soit profitable à quiconque considère important de servir l'islam et l'Iran. C'est pourquoi je demande aux musulmans de la traduire en persan afin d'élargir son public. Dieu détient la clé du succès et à Lui nous nous remettons. Il est la garant de tous les bienfaits !

Je suis rentré en territoire iranien le 6 *muharram* de l'année 1341 [29 août 1922], brûlant de colère contre les Anglais qui se

1. *Mashhad Rezavî* signifie le lieu où est enterré l'Imam Rezâ, le VIII^e Imam chiite infaillible. Mashhad est, avec Qom, l'une des deux villes saintes chiites d'Iran et la seule à abriter le tombeau d'un Imam. Le Khorassan est la province nord-orientale de l'Iran, à la frontière de l'Afghanistan et du Turkménistan.





sont emparés de mon pays par la force et qui m'ont contraint à l'exil. Arrivé à Qasr-e Shîrîn (qui est la première ville iranienne après la frontière irakienne), j'ai été l'hôte d'al-Lârî, un commerçant de cette ville, mais je ne suis resté chez lui qu'une nuit. Et le lendemain matin, j'ai pris une voiture pour Kermanshah, rempli de bonheur, car je pensais qu'il me serait possible d'accomplir mon devoir envers l'Irak en Iran, et que, de ce pays, je pourrais agir contre la place forte des Anglais qu'était devenu l'Irak.

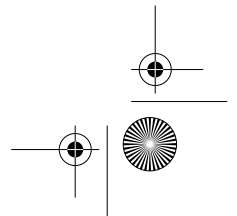
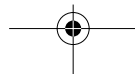
Je suis arrivé à Kermanshah, sans que personne en soit informé, et j'ai été hébergé chez 'Abd al-Hamîd Pûstfurûsh, un commerçant, à qui j'ai conseillé de garder la nouvelle de mon arrivée secrète jusqu'à ce que je l'avise du contraire. La première chose que je fis fut d'écrire un télégramme à Mîrzâ Muhammad Ridâ², le fils du défunt ayatollah al-Shîrâzî, qui était à Téhéran, parce qu'il y était mon seul compagnon. Le télégramme disait en substance : « J'ai été contraint à l'exil hors d'Irak. La population vit là-bas un moment décisif, car les Anglais y ont détruit, par leurs exactions, toute humanité. La vie des Irakiens est en danger et presque tous les ulémas d'Irak sont menacés d'exil. »

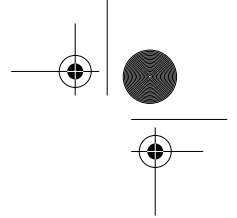
Ce télégramme eut un écho retentissant : diffusé par les services du télégramme russe, il eut des répercussions immédiates à Téhéran, et tout l'Iran en fut indigné, de même que les pays du Caucase et du Turkestan. De nombreuses manifestations de protestation contre les Anglais eurent lieu dans la plupart des pays. Mais certains avaient une bonne opinion des Anglais et s'imaginèrent que ce que je disais était exagéré, car ils ne pouvaient concevoir que les Anglais exilent les ulémas d'Irak. Cependant, les événements de *dhû al-qa'da* 1341 [juin-juillet 1923] confirment mes dires.

J'ai ensuite écrit à trois personnes que je connaissais à Téhéran et que je pensais être concernées par la cause de l'islam : Mîrzâ Tâher Tanâkâbunî, Sayyed Mohammad Rezâ Musâvât et Solaymân Mîrzâ³. Tous trois étaient membres de la Chambre

2. Muhammad Ridâ avait été exilé, avec d'autres ulémas, après un rassemblement antibritannique à Karbalâ' le 21 juin 1920. D'abord dirigé vers l'île inhospitalière de Henjâm, les protestations de toutes parts contraignirent les Britanniques à lui permettre de partir en exil à Téhéran, d'où il continua son action contre l'occupation britannique en Irak.

3. Il s'agit de Soleymân Mîrzâ Eskandârî (1862-1943), surnommé « le Prince rouge », déjà cité.





des députés iraniens et certains, parmi eux, s'étaient illustrés par des discours à l'assemblée nationale où ils avaient dénoncé notre exil, ce qui suscita l'indignation générale contre les Anglais.

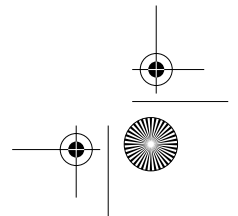
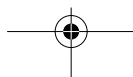
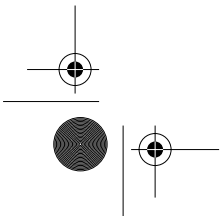
*Ma lettre aux ministères iraniens
des Affaires étrangères et de la Guerre*

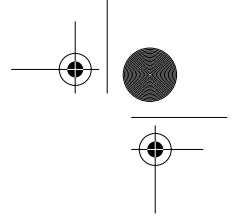
Toujours depuis Kermanshah, j'ai écrit une longue lettre au ministère des Affaires étrangères, en adressant une copie au ministère de la Guerre⁴, au sujet des informations que je possédais quant aux intentions des Anglais à Ourmiya et en Azerbaïdjan. Une partie de ces renseignements avait été glanée lors de mes séjours à Kirkouk, Erbil et Mossoul pendant la Grande Guerre. Des documents officiels anglais étaient alors tombés entre mes mains à plusieurs reprises. Voici comment je leur résumais la situation :

« Les Anglais ont exterminé la population d'Ourmiya et de Selmâs lors de la Grande Guerre⁵ et les seuls survivants sont ceux qui ont pu fuir. Il n'y est plus resté que les Assyriens et, après l'offensive des forces turques, ceux-ci ont fui vers l'Irak. Les Anglais les utilisent aujourd'hui en Irak. Ils leur donnent un entraînement militaire, les équipent du meilleur matériel de guerre. Ils sont déterminés à les ramener à Ourmiya pour qu'ils y fondent un royaume assyrien qui engloberait des portions de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan, de la Turquie et de la province de Mossoul, avec Ourmiya pour centre. Pour aider leur entreprise, les Assyriens ont à leur disposition beaucoup d'argent qu'ils ont caché lors de leur retraite d'Ourmiya devant les Turcs (j'ai dit dans la lettre où cet argent se trouvait). Or, ces derniers jours, ils ont décidé d'envoyer leurs députés à Ourmiya, avec l'autorisation du gouvernement iranien, afin de récupérer cet argent. Leur objectif est d'acheter les biens des musulmans à Ourmiya, et ceci à un prix dérisoire, du fait

4. Le ministre de la Guerre était alors Rezâ Khân.

5. Ourmiya et Selmâs sont deux villes à majorité kurde situées à l'ouest et au nord-ouest du lac d'Ourmiya, dans la province iranienne d'Azerbaïdjan. Au cours de la Première Guerre mondiale, ces villes furent le théâtre de violents combats entre les forces ottomanes, soutenues par les Allemands, et les Britanniques, alors alliés de la Russie impériale.



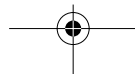


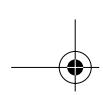
que les Anglais ont dévasté tout ce que les musulmans avaient, leur rendant toute vie normale impossible et les mettant dans l'obligation de vendre leurs propriétés pour rien. S'il apparaît que les représentants des Assyriens peuvent partir, ils s'empareront de tous les biens des musulmans avec l'argent qu'ils ont caché, de telle sorte qu'Ourmiya deviendra le centre de leur futur royaume et le domaine exclusif des Assyriens. Il n'y resterait alors plus trace des musulmans. Il est donc à espérer que le gouvernement iranien ne permettra pas aux représentants des Arméniens⁶ de partir pour Ourmiya, car il faut rappeler que ce sont des gens qui ont porté les armes contre le gouvernement iranien, qu'ils ont tué des dizaines de milliers d'Iraniens, qu'ils se sont portés volontaires dans l'armée anglaise et que de telles actions devraient leur ôter le droit de s'implanter en Iran. Les Assyriens ayant violé tous les droits civiques reconnus par les lois humaines fondamentales, le droit international imposait que leurs biens et leurs propriétés deviennent la propriété de l'État iranien, que leur trésor soit confisqué par l'État.

« Il faut aussi espérer que le gouvernement veillera à restituer leurs biens et leurs maisons aux musulmans et à en assurer la reconstruction, même si cela doit nécessiter un emprunt national. Tel est le prix à payer si l'on veut conserver l'Azerbaïdjan aux musulmans et mettre en échec les projets des Anglais en faveur des



6. Dans l'esprit du système ottoman des *millet*, le Parlement iranien avait des sièges de députés réservés aux minorités religieuses, dont les Arméniens et les Assyriens. Mais l'auteur confond peut-être ici Arméniens et Assyriens. Son discours témoigne que la Première Guerre mondiale eut un aspect confessionnel manifeste aussi bien dans l'Empire ottoman qu'en Perse. Arméniens et Assyriens font partie de ceux à qui les Alliés avaient promis un État ou un foyer national et qui se rangèrent à leurs côtés lors de la Première Guerre mondiale. Deux régions étaient envisagées pour le foyer national assyrien : le Hakkâri, du côté turc, et la région d'Ourmiya, en Perse. Hantés par le souvenir des massacres de 1895-1896, les Arméniens avaient pris fait et cause pour les Russes au Caucase, tandis que les Assyriens combattirent les Turcs et les Kurdes en Iran aux côtés des troupes russes, puis anglaises, avant d'être enrôlés par les Britanniques en Irak dans les *levies*, corps d'armée auxiliaire de l'armée britannique qui fut utilisé contre les Irakiens insurgés lors de la Révolution de 1920. Les conséquences en furent tragiques pour ces chrétiens d'Orient, considérés comme traîtres à l'État dont ils dépendaient et comme une « cinquième colonne » européenne. Les Arméniens seront chassés des territoires dépendant de la Turquie, après le massacre de plus d'un million d'entre eux entre 1915 et 1918 par les Jeunes-Turcs, tandis que les Assyriens ne retrouveront jamais leurs régions d'origine, demeurées du côté turc, et s'implanteront en majorité dans le nord de l'Irak. Le sort des Arméniens et des Assyriens en Iran sera incomparablement moins cruel : d'importantes communautés y demeureront, protégées par les gouvernements en place.





Assyriens⁷. Je prie Dieu qu'il vous accorde le succès, ainsi qu'à tous les musulmans. Que la paix soit sur vous ! »

Cette lettre n'a pas eu le moindre effet, car le gouvernement a permis aux Assyriens (peut-être à cause des manœuvres anglaises) de s'implanter en Iran et à leurs représentants de se rendre à Ourmiya, en leur reconnaissant non seulement tous les droits dont jouissaient les Iraniens, mais, bien plus, certains avantages auxquels les Iraniens eux-mêmes ne pouvaient prétendre. Quelle en sera la conséquence ? On peut se poser la question si l'on considère l'état d'apathie et d'indifférence des Iraniens quand la main de l'étranger s'apprête à les étrangler. Puisse Dieu permettre aux Iraniens de sortir de leur torpeur !

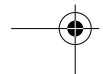
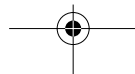
À mon arrivée à Kermanshah, je pensais que je pourrais appeler la Russie et la Turquie⁸ à l'aide pour sauver l'Irak des Anglais par l'intermédiaire de l'État iranien. Cette conviction s'ancra encore davantage en moi alors qu'arrivaient à Kermanshah les nouvelles de la splendide victoire que Mustafâ Kémal Pacha avait remportée contre les Grecs, purifiant ainsi l'Anatolie⁹ de la souillure de leur présence. À cette occasion, j'envoyai un télégramme à Mustafâ Kémal Pacha où je lui expliquais la situation de l'Irak et l'informais que les Irakiens étaient prêts à défendre leur pays et à chasser les Anglais. En ma qualité de délégué de tous les Irakiens, je sollicitais donc son aide. Mais les kémalistes n'avaient pas à ce moment à Kermanshah de représentant avec qui j'aurais pu négocier.

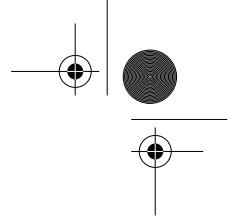
La Russie avait alors à Kermanshah un représentant du nom de Perline. Je réussis à m'entretenir avec lui. Toute une nuit durant, jusqu'au petit matin, je lui exposai les différentes demandes irakiennes. Il me promit qu'il réussirait à convaincre son gouvernement

7. Les Britanniques avaient prévu de faire d'Ourmiya la capitale d'un foyer national assyrien.

8. Après la révolution d'Octobre 1917, la Russie se retira de la guerre et la nouvelle Russie soviétique devint un espoir pour les musulmans contre les Anglais. Bolcheviques et kémalistes furent alors considérés par les Britanniques comme des menaces sérieuses pour leurs intérêts au Moyen-Orient.

9. Pensant pouvoir profiter du démembrement de l'Empire ottoman, les Grecs s'étaient lancés à la conquête de l'Anatolie en 1921, avant d'être repoussés et écrasés par Mustafâ Kémal en 1922. Le traité de Lausanne (1923) fit perdre aux Grecs toutes leurs dernières positions en Asie Mineure, ainsi que la Thrace orientale.





du bien-fondé des revendications des Irakiens et que la Russie réagirait positivement à leurs sollicitations. Une fois qu'il eut terminé de noter tout ce que je lui avais dit, il s'engagea à ce que le gouvernement russe réponde par l'intermédiaire de son ambassadeur à Téhéran¹⁰.

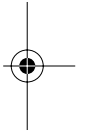
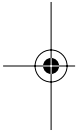
Après cela, j'ai permis à Pûstfurûsh de rendre publique la nouvelle de mon arrivée à Kermanshah. Aussitôt, je publiai dans deux journaux, *Bîsutûn* [nom d'une ville entre Kermanshah et Hamadan, célèbre pour ses bas-reliefs de Darius I^{er}] et *Sabâh* (« Le Matin »), un article où je dévoilai aux lecteurs la situation prévalant en Irak, les injustices innommables et les atrocités dignes de Gengis Khan qu'y perpétraient les Anglais. Les gens en furent indignés et commencèrent à venir à ma rencontre dès qu'ils surent que je me trouvais dans leur ville. Bientôt, ce furent les ulémas, les gouverneurs, les notables et des gens de tous horizons et de toutes classes qui, avec les partis politiques, se pressèrent en grand nombre pour me rendre visite. Tous tenaient à exprimer leur immense ressentiment contre les agissements anglais et les prédicateurs se mirent à mêler les louanges du *Sayyid* des Martyrs [l'Imam Husayn] aux louanges des Irakiens et à ajouter aux injustices de Yazîd [l'Omeyyade qui vainquit Husayn à Karbalâ', symbole de la tyrannie] les injustices des Anglais. Ces événements coïncidaient en effet avec *muharram*, le mois où les rassemblements et les cortèges en mémoire de Husayn (*ahs*) se multiplient en Iran.

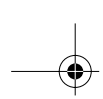
*Ce que j'ai encore fait à Kermanshah
avant de partir pour Hamadan*¹¹

À ce moment, me parvinrent des télégrammes de bienvenue que m'adressaient des ulémas de Téhéran et du chef du gouver-

10. Certains bolcheviques (Lénine notamment) préconisaient une politique d'alliance avec les musulmans, en particulier avec les dirigeants religieux chiïtes, ce qui amena les Britanniques à les soupçonner d'être derrière tous les mouvements hostiles à leur présence, en Iran comme en Irak, et à surveiller de près les contacts éventuels entre les deux parties.

11. Située dans la montagne à plus de 200 kilomètres au nord-est de Kermanshah, Hamadan est une ville importante.



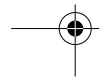
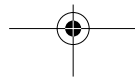
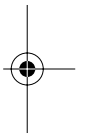
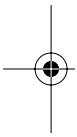


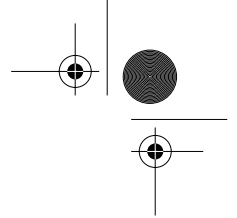
nement iranien, Qavâm as-Saltaneh¹². Je suis resté plusieurs jours à Kermanshah, multipliant les visites aux gens, aux fonctionnaires et aux ulémas. Je ne perdais jamais une occasion de critiquer ces derniers pour leur désintérêt pour les causes islamiques. Je leur reprochais vivement d'exercer leurs fonctions religieuses d'une façon superficielle, juste pour le titre et le turban, et, qui plus est, de recevoir ces fonctions de ceux qui se détournent de la religion¹³.

Puis j'ai pris une voiture pour aller Hamadan. Cette fois, mon entrée dans la ville ne put être tenue secrète, car les habitants de Kermanshah avaient averti ceux de Hamadan de ma venue par un appareil de transport de voix qu'on appelle « téléphone ». Et à deux parasanges de la cité, j'ai vu sur le bord de la route des rangées de gens qui étaient sortis pour me souhaiter la bienvenue. Après une brève halte pour les saluer, j'ai poursuivi ma route vers la ville. Une fois dans les faubourgs, je constatai que de nombreux ulémas allaient à pied dans la même direction. Étant descendu de ma voiture, je me suis joint à eux tandis que la foule grossissait. J'ai suivi le mouvement jusqu'à la demeure de Thiqa al-Islâm, un des ulémas de la ville. La population de Hamadan avait préparé cette maison pour m'y recevoir, et les gens se pressèrent pour me rendre visite au point qu'il ne resta bientôt plus personne qui ne soit venu me rencontrer. Et cela était vrai même des communautés religieuses étrangères. Face à un tel afflux, il m'était pratiquement impossible de rendre toutes les visites qui m'étaient faites. Aussi, je me suis dirigé vers le siège des corporations et des métiers et, là, toute la population s'est rassemblée et les discours de bienvenue se sont succédé. J'ai prononcé un long discours dans lequel j'ai expliqué la situation de l'Irak et mis en garde ceux qui

12. Après la chute de Ziyâ'od-Dîn, Qavâm as-Saltaneh fut Premier ministre à deux reprises, notamment du 22 juin à octobre 1922.

13. À la différence de l'Irak, le chiisme duodécimain était la religion officielle de l'État iranien. Celui-ci nommait les *emâm jom'a*, qui dirigeaient les prières publiques du vendredi dans les mosquées et prononçaient les sermons (*khutba*) au nom du souverain en place. Un personnel religieux chiite officiel existait donc, même si les grands *marja'* étaient les véritables autorités religieuses. Depuis le XIX^e siècle, ces derniers s'étaient érigés en force d'opposition au chah, allant jusqu'à déposer en 1909 Muhammad 'Alî Shâh, pour avoir permis le stationnement de troupes russes en Iran et suspendu la Constitution. Sans surprise, Cheikh Muhammad exprime un jugement sévère sur ce clergé officiel.





m'écoutaient contre les mauvaises intentions des Anglais, en général, et plus particulièrement à l'égard de l'Irak et de l'Iran. Je leur exposais ce qu'il convenait que les musulmans entreprennent face aux desseins des Anglais, leur enjoignant de sauver leur pays, de rejeter l'ignorance, l'apathie et l'indolence, et de prendre en compte la nécessaire unité et la fraternité mutuelle. Je constatai alors chez eux un véritable enthousiasme. Tous étaient prêts à se battre par tous les moyens. Je les en ai remerciés, avant de revenir dans mon lieu de résidence.

Il faut dire que j'ai été témoin de l'aversion violente et unanime que les habitants de Hamadan ressentait à l'égard de certains de leurs ulémas. Car ces derniers ne respectaient pas leur devoir religieux, manifestant une indifférence totale envers les désastres qui frappaient alors les pays musulmans et l'islam, partout confrontés à leurs ennemis. Et il y avait pis encore : l'enrichissement de ces ulémas était sans limite au point qu'ils avaient le contrôle de la terre, des maisons et de tout ce qui était bâti. Et ceci est évidemment contraire au cheminement spirituel et aux enseignements religieux¹⁴.

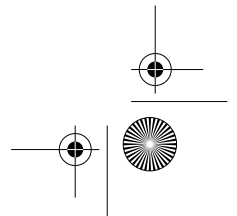
Le troisième jour après mon arrivée, je fus demandé à l'administration des télégrammes. Un groupe d'ulémas de Téhéran avait télégraphié qu'ils s'étaient réunis pour délibérer ; après m'avoir souhaité la bienvenue, ils me demandaient de hâter ma venue à Téhéran. J'y répondis positivement et, dès l'aube du lendemain, je me mis en route. Un problème mécanique, en chemin, me contraignit cependant à passer la nuit dans un village entre Hamadan et Qazvin¹⁵.

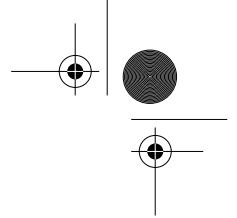
De Hamadan à Qazvin

La population de Qazvin m'attendait le jour même. Lorsque la nuit tomba et qu'on s'inquiéta de ne pas me voir, une voiture fut envoyée pour s'enquérir des raisons de notre retard. Elle arriva au matin et nous montâmes à son bord, en abandonnant

14. Au contraire de l'Irak, les ulémas chiites en Iran possédaient d'immenses domaines et étaient propriétaires de nombreux biens immobiliers. Leurs liens matrimoniaux avec le Bazar (la classe commerçante en Iran) aidaient encore à leur fortune. Cheikh Muhammad juge à nouveau sévèrement cet état de fait, à ses yeux contraire à l'islam.

15. Qazvin est une grande ville à 160 kilomètres à l'ouest de Téhéran.

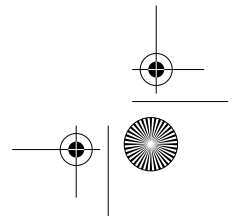
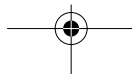
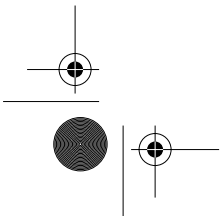


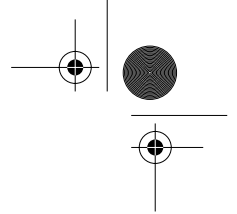


notre véhicule. Au début de l'après-midi, nous étions parvenus à deux parasanges de Qazvin. Avec l'aide des habitants, des ulémas avaient préparé un endroit pour faire une halte et nous reposer, ce que nous fîmes, avant de repartir vers la ville. Tandis que la foule devenait de plus en plus dense, nous arrivâmes à une tente dressée à l'extérieur de la ville où les ulémas s'étaient rassemblés pour m'accueillir. À mon arrivée, Sayyed Hoseyn, un des ulémas, se leva et prononça son discours de bienvenue. Je lui répondis par un long sermon où, une fois encore, je rappelai les exactions des Anglais et les raisons de notre exil d'Irak. L'assistance fut parcourue par un murmure d'indignation, alors que les larmes commençaient à couler. Puis nous partîmes avec les ulémas chez Sayyed Hoseyn où tout le monde me rendit visite, depuis les dirigeants les plus importants jusqu'au simple citoyen. Du plus petit au plus grand, chacun vint me voir.

Le jour prévu pour mon entrée à Téhéran, un nouvel incident mécanique de notre voiture m'empêcha d'arriver. Grâce à l'« appareil de voix », nous étions informés que la population était sortie en masse pour nous accueillir et que beaucoup étaient déjà à Shâh 'Abd ol-'Azîm. Les gens étaient venus à pied et en voiture, et une immense manifestation rassemblant toute la population de Téhéran a rallié la capitale pour exprimer sa violente aversion pour les Anglais. Les manifestants ont scandé mon nom, sans savoir que je ne viendrais pas à Téhéran ce jour. Sayyed Mohammad Behbahânî avait télégraphié, en effet, que je désirais une nuit de répit. Le lendemain après-midi, alors que nous étions à mi-chemin, nous avons croisé un groupe d'ulémas en voitures et c'est tous ensemble que nous sommes entrés dans la ville, de nuit, nous dirigeant vers la maison de Sayyed 'Alî Behbahânî que le gouvernement avait préparée pour nous y recevoir.

Le gouvernement avait préparé un accueil officiel de sept jours. La maison où je demeurais reçut ainsi la visite du Tout-Téhéran, à l'exception du ministre de la Guerre. Ce dernier s'abstint de venir me voir, alors que son emploi du temps le lui aurait permis. La raison en est que les députés de l'Azerbaïdjan l'avaient malmené à la Chambre des députés pour protester contre le maintien du gouvernement militaire à Tabriz et les graves atteintes aux libertés qui



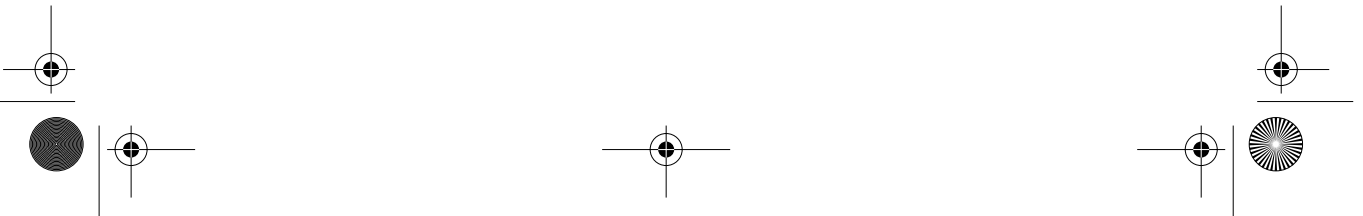


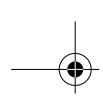
l'accompagnaient¹⁶. Or, il ne leur avait pas répondu par la voie légale, comme il sied à un ministre, mais en organisant une manifestation de force militaire dans les rues de Téhéran pour les intimider. En moi-même, j'étais révolté par cette façon d'agir. J'ai su alors que l'Iran n'était pas un pays constitutionnel, mais que le pouvoir y était entre les mains du plus fort, et non pas soumis à la loi. J'ai compris que le gouvernement en place à ce moment à Téhéran était un gouvernement militaire. Cette prise de conscience soudaine m'abattit au point que j'en arrivai presque à désespérer. Car il y avait aussi ce que je savais du ministre de la Guerre, qu'il est l'homme que les Anglais ont amené à Téhéran et à qui ils ont confié les rênes du pouvoir¹⁷. Voici le résumé de sa vie d'après ce qui m'a été rapporté.



16. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, l'Iran était dans une situation proche de l'anarchie : dans le sud du pays, les Anglais avaient étendu leur contrôle et pensaient pouvoir imposer leur autorité au gouvernement de Téhéran grâce au traité du 9 août 1919 qui visait à instituer leur protectorat sur l'ensemble de l'Iran, en profitant du retrait des troupes soviétiques. Mais les ambitions anglaises se heurtèrent à l'opposition des Iraniens, des Américains et des Français. Les provinces d'Azerbaïdjan et du Gilan se révoltèrent et cette dernière se proclama, en mai 1920, « république soviétique ». Le traité de 1919 ne sera jamais ratifié. Cependant, les Anglais obtinrent que les officiers russes de la division Cosaque cèdent la place à des officiers persans pro-britanniques. La diplomatie anglaise cherchait alors à instaurer en Iran un nouveau gouvernement appuyé sur l'armée et dont elle contrôlerait l'action, directement ou indirectement. Le coup d'État de Rezâ Khân, en février 1921, semblait aller dans ce sens. La première tâche qu'il se fixa fut le rétablissement de l'autorité gouvernementale. Des troupes furent envoyées pour mater les mouvements rebelles, les insurrections et les troubles en Azerbaïdjan, au Gilan, au Khorassan, et soumettre les Lours, les Qashqays et les Arabes au sud. Rezâ Khân, à la tête de l'armée, parvint à restaurer l'autorité du gouvernement et l'Azerbaïdjan demeura sous un régime militaire d'exception.

17. La question du rôle britannique dans l'accession au pouvoir de Rezâ Khân semble confirmée dans la correspondance et les Mémoires du général Ironside (1880-1959), qui fut le commandant des armées britanniques dans le nord de la Perse en 1920 et 1921, au moment du coup d'État de Rezâ Khân. Les Mémoires du chef militaire britannique, *Memoirs and Travels of General Ironside*, ont été publiés en persan en 1984 à Téhéran. Sir Percy Loraine, le nouveau représentant britannique à Téhéran, poursuivit à partir de 1921 la politique de protection britannique envers Rezâ Khân.



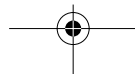


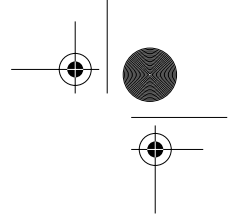
*Brève biographie de Rezâ Khân,
le ministre de la Guerre en Iran*

On m'a dit que son père est originaire de Savad Kûh, dans la province du Mazanderan¹⁸, et que sa mère est une émigrée du Caucase. Son père est mort quand il était enfant et sa mère se trouva dans l'incapacité de l'élever du fait de sa grande pauvreté, le père ne lui ayant rien laissé. Elle l'emmena à Téhéran, au plus fort de l'hiver, où il faillit y mourir du froid polaire qui régnait, car il n'avait aucun vêtement. Sa peau était devenue toute gercée et son pouls commençait à se ralentir. Il fut recueilli par un homme qui avait un café sur la route et alluma du feu afin de le faire revenir à la vie, alors que sa mère le considérait déjà comme perdu. Il reprit des couleurs et sortit de sa torpeur. Sa mère resta ensuite avec lui à Téhéran.

C'est dans l'indigence la plus complète, menant un combat quotidien pour survivre, qu'il arriva à l'âge de dix ans. Sa mère avait un parent dans l'armée (l'armée s'appelait « Cosaques » parce qu'elle était sous la direction d'instructeurs russes). Celui-ci le prit avec lui et lui assura le gîte et le couvert. À son contact, il adopta les manières des militaires mais sans recevoir une quelconque formation. De ce fait, il devint l'objet des brimades des officiers qui ne voyaient en lui qu'un être fruste et obstiné, qui n'exécutait pas leurs ordres. Rezâ Khân m'a dit : « La vie s'est imposée à moi du fait de ma misère. Chaque fois qu'il y avait une bataille, je m'y jetais à corps perdu, afin d'en sortir vainqueur, puis je me reposais. Mes mérites au combat me valaient une promotion ; j'ai agi de cette façon jusqu'au jour où j'ai atteint le grade de *sertîb* (qui correspond au grade de général de brigade en Turquie). Au moment où je suis arrivé à Téhéran, je n'avais pas l'intention d'y prendre le pouvoir. J'étais toujours animé du désir de vaincre, puis de me reposer. Mais il se trouve que j'ai remporté la victoire. Et j'ai pris Téhéran. »

18. La province côtière de la mer Caspienne, au nord de l'Iran. Rezâ Khân est né en 1878 à Savad Kûh, un petit village de montagne isolé. Il entra dans la division Cosaque vers 1900.





*Rezâ Khân endosse les habits du ministre
de la Guerre de Téhéran*

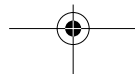
Il prit Téhéran, comme il le dit lui-même, à la suite d'une bataille menée contre les bolcheviques, lorsque ces derniers attaquèrent du côté d'Anzali¹⁹. Il était alors le commandant de l'armée iranienne qui défendait la ville. Mais les soldats iraniens subirent une sévère défaite, à cause de leur manque de munitions, et furent contraints de fuir vers Qazvin. Rezâ Khân m'a raconté ce qui se passa ensuite : « Certains officiers sont venus me dire : "Nous sommes dans cette situation de détresse parce que ceux qui détiennent les rênes du pouvoir dans la capitale se désintéressent du sort du pays. Il est nécessaire que nous allions à Téhéran, que nous en prenions le contrôle et que nous nous emparions du pouvoir afin de sauver le pays de la ruine et de la désagrégation. Nous n'en sommes pas les moins capables". » Le *serdâr sipah*²⁰ a poursuivi : « Je n'étais pas au courant du lien de ces officiers avec les Anglais ni de la note de Sayyed Ziyâ²¹. J'avais seulement vu un officier anglais très âgé venir à Qazvin avec d'autres officiers anglais et ils avaient dit : "Nous avons pris la place des officiers russes qui détenaient le commandement de l'armée iranienne jusqu'à maintenant." J'étais bien obligé de me soumettre à eux. C'est pour cela que je me suis conformé à leur ordre de marcher sur Téhéran et de me préparer à prendre le contrôle de la ville. C'était peut-être aussi le plan des Anglais, mais je pouvais ainsi profiter d'eux, tout en travaillant pour les intérêts de l'Iran. »

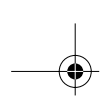
Tel est le résumé de ce que m'a raconté le *serdâr sipah* dans un entretien privé. Mais je savais une autre chose, qu'il se garda bien de me dire : c'est que la prise de Téhéran était effectivement prévue par les Anglais, mais que son exécution avait été confiée au *serdâr*

19. Avant de se désengager définitivement d'Iran, les bolcheviques avaient attaqué en 1920 le Gilan à Anzali, le principal port iranien sur la Caspienne, et occupé Resht, la capitale. C'est là que Rezâ Khân fut remarqué par le général Ironside.

20. Le commandant en chef de l'armée iranienne.

21. Sayyed Ziyâ'od-Dîn rédigea une note en 1921 grâce à laquelle les Britanniques obtinrent que les officiers russes de la division Cosaque cèdent la place à des officiers iraniens.





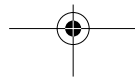
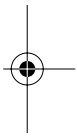
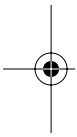
sipah lui-même et de façon directe²². Quand les Anglais avaient été témoins de la résistance acharnée des Iraniens au traité de Vosûq od-Dowleh²³, de l'avancée des bolcheviques en Iran et de l'insurrection de l'Irak, ils s'étaient vus contraints de retirer leurs forces du pays et d'annuler ce traité qui leur garantissait une prise de contrôle de l'armée et des finances iraniennes. Ils avaient alors imaginé un stratagème, consistant à annuler le traité en parole et à l'appliquer en pratique. C'était un moment où l'armée iranienne était divisée en deux. Il y avait les Cosaques, qui étaient dirigés par des experts russes ; ces Cosaques étaient illettrés, portés sur l'alcool et enclins à toutes les formes de dépravation ; ils n'avaient aucun entraînement militaire ni aucun sentiment patriotique, car les Russes les avaient formés pour leurs intérêts et non pour ceux de l'Iran. La seconde armée était constituée par la Gendarmerie, à la tête de laquelle se trouvaient des instructeurs qui étaient autant de boucliers pour la nation ; c'était une armée organisée et enthousiaste, pétrie de sentiments patriotiques et parfaitement entraînée, à l'image des armées d'Europe à peu de chose près.

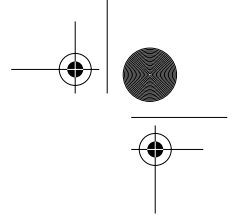
*Rezâ Khân et les Anglais au moment du complot
contre Téhéran*

Les Cosaques ne pouvaient agir contre les intérêts de l'Iran, en raison de la résistance que leur opposait la Gendarmerie. Les Anglais ont vite compris que financer l'une des deux armées contre l'autre ne serait pas suffisant pour prendre le contrôle de l'armée iranienne. Choisir la Gendarmerie contre les Cosaques était trop risqué du fait des sentiments patriotiques qui animaient les officiers de cette armée, lesquels pouvaient très bien se retourner contre les Anglais. Aussi firent-ils le choix des Cosaques :

22. L'expression « de façon directe » met en cause l'affirmation de Rezâ Khân selon laquelle Sayyed Ziyâ' était le seul promoteur du remplacement des officiers russes de la division Cosaque par des Iraniens pro-britanniques. Cheikh Muhammad affirme ici que, selon lui, Rezâ Khân était non seulement au courant du plan des Britanniques visant à leur prise de contrôle des forces armées iraniennes et qu'il s'y est donc prêté en connaissance de cause, mais que c'est lui qui a été investi de cette mission par les Britanniques et non pas Sayyed Ziyâ'.

23. Il s'agit du projet de traité anglo-iranien défendu par l'anglophile Premier ministre Vosûq od-Dowleh en 1919 et qui aurait fait de l'Iran un quasi-protectorat britannique s'il avait été mis en pratique.





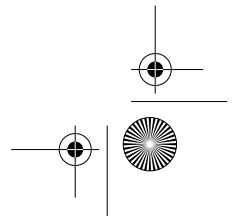
non seulement ils les financèrent, mais ils les poussèrent à éliminer la Gendarmerie, pour unifier l'armée iranienne et s'emparer de son commandement par l'intermédiaire d'un homme choisi parmi les Iraniens.

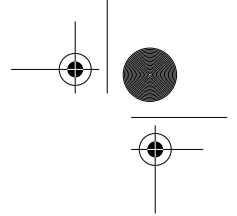
De fait, ils n'avaient trouvé personne de plus proche d'eux pour atteindre ce but que le *serdâr sipah*, d'autant plus que celui-ci haïssait les bolcheviques qui l'avaient vaincu lors de la bataille de Resht (il faut rappeler que les Anglais avaient fait en sorte que la bataille se termine par une défaite iranienne, dans le but de rendre irrémédiable l'hostilité des Iraniens envers les bolcheviques, alors que les Anglais étaient eux-mêmes, à l'origine, la véritable cause de la défaite des Iraniens et des exactions commises à Resht au nom des seuls bolcheviques²⁴). Les Anglais avaient directement appointé le *serdâr sipah* pour exécuter leur plan, et ce dernier leur avait explicitement donné son accord. Ils lui avaient fourni d'énormes sommes d'argent, ainsi que des bons conseils, et ils avaient tout planifié à sa place : l'occupation de Téhéran, ainsi que l'arrestation de tous les dirigeants qui avaient approuvé le traité russo-iranien²⁵ et qui avaient combattu le traité anglo-iranien. C'est ainsi que Rezâ Khân força à la démission le gouvernement qui avait reconnu le gouvernement bolchevique et qu'il s'employa à faire disparaître la Gendarme-



24. Durant l'été 1920, les Russes bolcheviques avaient attaqué Resht, la capitale du Gilan, sur la mer Caspienne, et ils avaient écrasé les Cosaques iraniens, s'emparant de la ville. C'est à cette occasion, donc, que le général britannique Ironside remarqua l'officier illettré qui avait organisé la retraite avec sang-froid et intelligence, et que Rezâ Khân devint son protégé. Ironside reprit en main le régiment des Cosaques iraniens et le plaça sous influence britannique. Cheikh Muhammad accuse les Britanniques d'avoir sciemment laissé les Cosaques iraniens se faire écraser et les bolcheviques commettre des exactions à Resht, afin de prendre le contrôle des Cosaques vaincus.

25. Au début de 1921, le gouvernement de Téhéran négocia avec Lénine un accord plutôt avantageux pour l'Iran. Lénine était prêt à annuler la dette de la Perse, à lui restituer la totalité des territoires conquis en Azerbaïdjan. En échange, il demandait la permission d'envoyer l'Armée rouge en Perse si des troupes étrangères menaçaient la Russie soviétique à partir de ce pays. Il y avait aussi pour les Iraniens l'interdiction de concéder à des étrangers autres que soviétiques des concessions pétrolières dans les cinq provinces du Nord. Après le coup d'État du 21 février 1921, Sayyed Ziyâ'od-Dîn obtint la conclusion du traité soviéto-persan le 26 du même mois. Rezâ Khân contraignit Sayyed Ziyâ' à la démission et à l'exil quelques mois plus tard, mais le désengagement soviétique lui permit d'écraser la rébellion du Gilan en 1921. Rezâ Khân ne pouvait donc être aussi hostile au traité soviéto-iranien que Cheikh Muhammad le prétend.





rie, au point d'éliminer physiquement tous ses soldats et officiers. Il unifia l'armée et anéantit par étapes tous ceux qui avaient combattu le traité de Vosûq od-Dowleh. Il s'est enfin livré à un carnage contre les Iraniens à Resht, au Khorassan et à Tabriz²⁶.

Tels étaient, en gros, mes renseignements sur le complot du *ser-dâr sipah* contre Téhéran. Les détails de ce complot et la preuve de son propre aveu sont contenus dans une lettre que m'a écrite un des officiers iraniens qui a lui-même participé au complot – que Dieu permette qu'elle soit rendue publique*! On comprendra donc la très mauvaise opinion que j'avais de cet homme. Je considérais comme impossible qu'il se détourne des Anglais et qu'il agisse dans les intérêts de l'Iran, d'autant plus que l'argent de l'armée était géré par la Banque impériale anglaise.

La constatation de la situation qui prévalait en Iran m'obligea à revoir mes espoirs : je désespérai désormais de pouvoir profiter de l'Iran pour venir en aide à l'Irak. Bien plus, j'abandonnai cette idée pour une autre, celle de sauver l'Iran du fléau anglais.

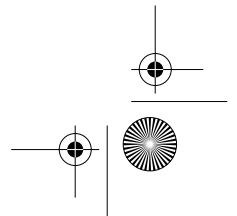
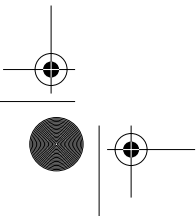
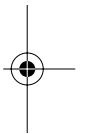
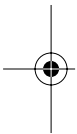
C'est alors que j'ai rencontré le chef du gouvernement iranien, Qavâm as-Saltaneh. Je l'ai entretenu de la situation de l'Irak et l'ai vu prêt à nous aider. Mais que pouvait-il faire alors que le destin de l'Iran était entre les mains du ministre de la Guerre [Rezâ Khân] ?

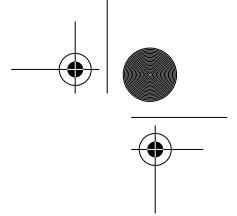
J'ai ensuite rencontré Shumyatsky²⁷, le vice-ambassadeur russe, en compagnie de Mîrzâ Muhammad Ridâ, le fils de l'ayatollah al-Shîrâzî. Avec lui également, nous nous sommes entretenus de la situation non seulement de l'Irak, mais de tous les pays arabes et

26. Le Gilan (Resht), le Khorassan et l'Azerbaïdjan (Tabriz) étaient les principales provinces iraniennes insurgées contre Téhéran et les Britanniques. Avec le concours de l'Armée rouge, Kûchek Khân avait proclamé en juin 1920 la République soviétique socialiste du Gilan. Cheikh Muhammad suggère que Rezâ Khân était l'agent volontaire des Britanniques depuis la défaite de Resht en 1920 face aux bolcheviques. Les preuves ont longtemps manqué de cette assertion (cette version semble aujourd'hui avérée par les écrits du général Ironside). Il est dommage que la note de l'auteur soit restée vide.

* Le copiste a inséré ici une note qu'il a laissée en blanc.

27. La rencontre avec le représentant bolchevique à Téhéran aurait eu lieu en janvier 1923. Boris Shumyatsky était arrivé à Téhéran en janvier 1922 comme vice-ambassadeur de la Russie soviétique en Iran. Il y représentera les bolcheviques jusqu'en 1925. Il était en concurrence avec son prédécesseur, Rothstein, qui était ambassadeur des bolcheviques à Téhéran avant lui. Tous deux russes juifs, ils représentaient deux tendances opposées de la politique soviétique envers le monde islamique et l'Iran en particulier. Les divergences portaient sur le choix

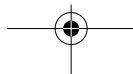
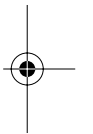


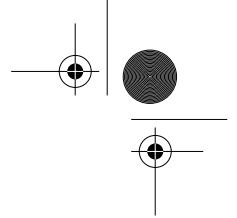


des colonies anglaises. Il a répondu qu'il en référerait au gouvernement de Moscou et qu'il était disposé à convaincre son gouvernement d'agir avec nous afin de sauver l'Orient. Mais pour ma part, je n'ai pas ressenti cette rencontre de façon positive. Nous lui avons parlé avec franchise et lui nous répondait dans une langue de bois pleine d'hypocrisie, selon l'habitude des politiciens caméléons. Je réalisais que l'idéal du bolchevisme est une chose et que ses représentants en sont une autre et qu'en tout cas, celui-là avait bien toutes les tares de la politique européenne. Et nous l'avons quitté en attendant la réponse de son gouvernement.

des meilleurs alliés potentiels des bolcheviques en Iran. Lénine était partisan d'un désengagement russe de l'Iran, là où Staline voulait poursuivre une politique d'ingérence héritée du régime tsariste. Lénine se méfiait de Rezâ Khân, dont il pressentait les liens avec les Britanniques, et préférait miser sur le gouvernement iranien et la dynastie des Qadjars en qui il voyait un rempart face aux ambitions anglaises. Rothstein défendait cette ligne, prenant la défense des Qadjars contre Rezâ Khân et les Anglais, mais il fut rappelé à Moscou, sur instigation de Staline, et fut traduit en justice pour ses « sympathies envers l'aristocratie qadjare ». Shumyatsky prit la place de Rothstein en juin 1923 comme ambassadeur de la Russie bolchevique. Il défendait la ligne de Staline qui voyait en Rezâ Khân un allié potentiel de la Russie contre les Anglais et qui était favorable à sa prise de pouvoir en Iran.

Dans plusieurs lettres adressées à Cheikh Muhammad en hiver 1922-1923, Lénine affirmait qu'il avait mis en garde dès 1921 les dirigeants soviétiques contre Rezâ Khân, qu'il voyait comme un agent des Anglais, mais aussi contre Soleymân Mîrzâ, « le Prince rouge », qu'il accusait d'avoir mystifié l'ambassadeur soviétique Shumyatsky, pour lui présenter une image rassurante de Rezâ Khân, ce que l'ambassadeur transmettait à Moscou, dans des rapports que Lénine dénonçait comme de la désinformation. Sur les conseils de Soleymân Mîrzâ, Shumyatsky y présentait Rezâ Khân comme un « progressiste », « opposé à la réaction religieuse ». Les mises en garde de Lénine concernant Rezâ Khân rejoignaient celles de Cheikh Muhammad. Shumyatsky affirmait que son gouvernement aiderait Mustafâ Kémal et les ulémas chiites opposés aux Anglais, mais Cheikh Mahdî fit savoir dans une lettre à son fils, Cheikh Muhammad, que « les ulémas n'[avaient] pas besoin de l'aide des bolcheviques ». Shumyatsky demanda à plusieurs reprises à rencontrer l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî, une fois ce dernier en Iran, mais celui-ci s'y refusa. Le 23 août 1923, Shumyatsky tomba en disgrâce à son tour à Moscou. Il fut rappelé le 20 mars 1924, mais il ne quittera son poste à Téhéran qu'en 1925. Au début des années 1930, il devint le chef-censeur du cinéma soviétique. Comme beaucoup d'autres, il sera victime des purges stalinienne à la fin des années 1930 et sera exécuté. Sans surprise, après des décennies de stalinisme, les archives du Parti communiste de l'Union soviétique à Moscou ont gommé tout ce qui pouvait évoquer un différend entre Lénine et Staline. Les lettres de Lénine à Cheikh Muhammad ne sont même pas évoquées et la carrière de Shumyatsky, telle qu'elle y est relatée, occulte toutes les divergences entre bolcheviques.





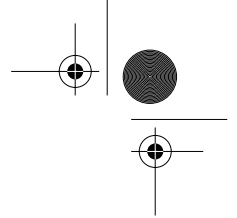
Deux rassemblements importants à Téhéran

Durant plusieurs jours consécutifs où je me trouvais à Téhéran, certains journaux ont publié des articles offensants la religion. Soleymân Mirzâ lui-même prononça à la Chambre des députés des propos teintés d'hostilité envers la religion musulmane avec des jugements infamants sur les « faux ulémas ». Les habitants de la capitale, les ulémas en tête, en furent indignés. Ils se rassemblèrent dans la grande mosquée en signe de protestation contre ces journaux et ce député. Pour ma part, je voyais une main étrangère derrière l'organisation de cette manifestation. Le rassemblement dura quarante jours, tandis que d'autres organisèrent un contre-rassemblement, au nom de la liberté, à la nouvelle mosquée Sepahsâlâr²⁸. Et là encore, je sentais que derrière ce second rassemblement se cachaient des intentions politiques inavouables. L'une des deux mosquées se voulait le porte-drapeau de la religion, et l'autre de la liberté. Mais les gens pieux n'étaient pas plus derrière la religion dans le premier rassemblement que les libéraux derrière la liberté dans le second²⁹.

Ces rassemblements ont pris fin lorsque tout le pays fut gagné par une série de troubles qui menaçaient de dégénérer. La Chambre des députés promulgua alors une loi qui décrétait la nomination d'un contrôleur, au ministère de l'Éducation, chargé de surveiller la conformité avec la *shari'a* de tout ce qui était dit et écrit. Celui-ci se voyait investi du pouvoir de suspendre les journaux et toute publication qui contredisait la religion musulmane. Pour sa part, Modarres

28. La mosquée Sepahsâlâr jouxte le Parlement au centre de Téhéran. D'époque qadjare, elle fut terminée au XIX^e siècle.

29. Cheikh Muhammad renvoie ici dos à dos les ulémas iraniens et les libéraux partisans de la sécularisation. Une fois encore, il manifeste une position qui le singularise dans le milieu des ulémas. Il reprend là une attitude qui est également celle de son père, Cheikh Mahdî, qui avait l'habitude de dire : « La religion invite à la science et au progrès, et la science et le progrès invitent à la religion. » Cheikh Muhammad ne ménageait pas ses critiques envers les « pseudo-ulémas » illettrés et obscurantistes, ennemis de tout progrès au nom de l'islam, « qui exploitent la crédulité des gens », au point que son discours pourrait passer parfois pour une diatribe anticléricale si l'on ne connaissait pas l'auteur. Il n'est pas clair d'ailleurs si l'expression « les faux ulémas » est directement reprise de Soleymân Mirzâ, l'ennemi juré des ulémas iraniens, ou si Cheikh Muhammad la reprend à son compte.

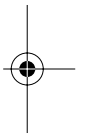
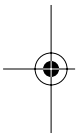


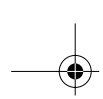
(un uléma et député)³⁰ réhabilita Soleymân Mirzâ, insistant sur le fait que ce qu'il avait dit ne méritait pas d'être assimilé à de l'impiété. Les buts politiques occultes de ces deux rassemblements étaient atteints. En ce qui me concerne, je m'étais refusé à assister aussi bien à l'un qu'à l'autre et, Dieu en soit remercié, je suis parti en pèlerinage sur la tombe du VIII^e Imam 'Alî, fils de Mûsâ Rezâ [‘Alî Rezâ, le VIII^e Imam chiite infaillible, enterré à Mashhad]— que la paix soit sur lui ! — dès le déroulement de la première de ces manifestations.

Sur la route du Khorassan et à Mashhad

Le gouvernement mit une diligence à ma disposition, la route n'étant pas praticable par les voitures. C'est donc avec celle-ci que j'ai accompli depuis Téhéran mon voyage sur une route chaoteuse. La diligence s'est arrêtée à environ huit cents kilomètres de la capitale en direction du Khorassan. La route, qui ne mérite pas ce nom, nous mena de cols en vastes dépressions, alors que l'horizon était barré par des sommets très élevés qui semblaient inaccessibles. Mais, partout, les habitants des villes et des villages m'offrirent la plus chaleureuse des réceptions. On venait me souhaiter la bienvenue tout au long de la route, preuve de sentiments et de mœurs dignes de louanges. J'ai compris que Qavâm as-Saltaneh avait télégraphié à tous les gouverneurs dans les villes où je passais afin qu'ils organisent des cérémonies de bienvenue en mon honneur et ils ont fait ce qu'il fallait. Dans ce contexte bénéfique, je suis passé par Semnân, puis Damghân et Shahrûd, Mayâmey, Sabzevâr et Nîshâpûr, jusqu'à ce que j'arrive près de Mashhad Rezavî, la capitale du Khorassan. À Toroq, à quelque deux parasanges de Mashhad, j'ai rencontré un comité d'accueil où figurait

30. Sayyed Hasan Modarres était un *mujtahid* nationaliste, populaire et très influent au Parlement iranien dont il était une figure célèbre. Il avait fait partie du comité des ulémas chargés de vérifier la conformité des lois avec la *shari'a* au Parlement persan en 1909. Après le coup d'État de Rezâ Khân, il s'opposa à lui de façon violente au Parlement et figura parmi les rares députés qui s'opposèrent à sa volonté d'imposer son pouvoir, que ce soit par l'instauration d'une république ou par la fondation d'une nouvelle dynastie royale. Il conduisit l'opposition religieuse au programme de réformes et de centralisation de Rezâ Shâh qui, à partir de 1925, diminuait sensiblement le pouvoir des religieux. Emprisonné en 1929, il sera assassiné en 1937.



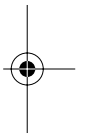
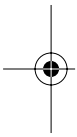


un envoyé de Mîrzâ Muhammad, le fils du défunt ayatollah al-Khurâsânî. Mîrzâ Muhammad était un uléma du Khorassan : il m'invita dans sa maison, ce que j'acceptai aussitôt. Je suis resté un moment chez lui, puis j'ai repris la diligence de Nezâm as-Saltaneh, alors gouverneur du Khorassan. Ce dernier l'avait envoyée à ma rencontre avec une escorte de cavaliers. À peine avais-je repris ma route, le hasard fit que je croisai celle du commandant de l'armée de l'Orient, Hoseyn Khân Khuzâ'î. Il était accompagné par un bataillon de soldats et par le chef de la police, Pacha Khân, lui-même escorté par un contingent de ses gendarmes. Ils accompagnèrent ma diligence en brandissant des étendards militaires sur des lances, tandis que les cavaliers de l'armée faisaient escorte autour de ma diligence, manifestant leur joie et leurs souhaits de bienvenue* et offrant le spectacle de formidables figures de style sur leurs chevaux au public enthousiaste qui était amassé sur le bord de la route.

Tandis que nous avançons, nous voyions les gens se précipiter par milliers à pied et en voiture, au point que la diligence dut ralentir son allure pour ne pas les écraser. Nous sommes parvenus tant bien que mal à nous frayer un passage jusqu'à ce que nous arrivions aux abords de la ville. Les ulémas étaient venus à moi, avec à leur tête Mîrzâ Muhammad. Je suis descendu de la diligence et suis allé à leur rencontre pour leur serrer la main. Les étudiants des écoles s'avancèrent vers moi pour me saluer, mais ils étaient silencieux. Ils ne chantaient pas, comme c'est l'habitude, et j'ai été surpris de cela. Les gens se sont bousculés pour me saluer et cette foule m'a ému.

À ce moment précis, le commandant militaire de l'Orient et le chef des gendarmes prirent une initiative étrange : un cordon de gendarmes m'entoura et me sépara des gens, tandis qu'on m'entraînait vers l'arrière. Je regardais les gens qui se taisaient, sauf ceux qui ne pouvaient retenir leurs larmes, et personne ne parlait. Aucun cri hostile aux Anglais ni de vivats adressés aux ulémas, à la différence de ce qui s'était répété dans toutes les villes où j'étais passé. J'ai su alors qu'il leur était interdit de parler. Que les Anglais aient un tel

* J'écris cela pour mettre en évidence le contraste avec ce que fera par la suite contre moi le commandant militaire de l'Orient et sa brutalité lors de mon exil de Téhéran [l'auteur].





pouvoir au Khorassan me stupéfia. Au moment où j'ai pénétré dans le sanctuaire, les gendarmes se sont évanouis, cédant la place au gardien du mausolée de l'Imam Rezâ (*ahs*). Il est en effet interdit aux gendarmes de pénétrer dans le sanctuaire sous quelque prétexte que ce soit. Le gardien m'emmena vers le saint tombeau alors que les gens demeuraient dans l'embarras, ne sachant que faire. J'ai accompli mon pèlerinage au VIII^e Imam (*ahs*), puis ai présenté un poème de demande d'intercession que j'avais composé sur la route et dont le premier vers est : « Ô toi qui demeures à Tûs³¹ en peine, je m'adresse à mon maître rempli de la plus grande affliction et le cœur triste* . »

31. À 30 kilomètres de Mashhad, ancienne capitale du Khorassan, Tûs est révérée par les Iraniens comme la ville natale du poète Ferdowsi (932-1020), l'auteur du *Shâhnâmeh* (« Le Livre des rois »).

* Le directeur du journal *Fikrâzâd* (« La pensée libre ») au Khorassan (Mashhad) l'a publié en annexe du numéro 35 daté du 23 *rabi' al-awwal* 1341 [13 novembre 1922] dans une édition spéciale. Voici le texte qui était en introduction :

« Au nom de Dieu, le Bienveillant miséricordieux,

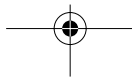
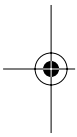
« Ceci est le poème remarquable dont le joyau a été composé par le très érudit de son siècle, le *hujjatulislâm* combattant dans la voie de Dieu, le *faqîh* pieux, réunissant l'intelligence et la tradition, le protecteur du *fiqh* et des *usûl*, l'incomparable professeur savant et pur, notre cheikh et notre protecteur Cheikh Muhammad, le fils du cheikh de la communauté ja'farie et chef des duodécimains, le grand ayatollah et grand *hujjatulislâm*, le soutien de l'islam et maître des musulmans, le refuge de l'humanité et l'abri des croyants, Son Excellence Cheikh Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî al-Khurâsânî – que Dieu gratifie longtemps les musulmans de sa présence, qu'Il lui permette de vaincre ses ennemis, d'atteindre son but et de réaliser ses espérances, en respectant la juste voie de Muhammad et des Gens bénis, bons et purs, de sa famille ! L'auteur l'a composé en implorant le VIII^e Imam 'Alî al-Rezâ, fils de Mûsa [al-Kâzim, le VII^e Imam] – que la meilleure des prières et des bénédictions soit sur lui, pour lui demander son intercession et son aide, après la conquête par les Anglais des mausolées des Imams infailibles (*ahs*) en Irak, l'expulsion par eux de l'auteur et d'un groupe de musulmans et leur exil vers les contrées les plus lointaines ! Au moment où l'auteur a eu l'honneur de visiter le mausolée sacré de l'Imam Rezâ (*ahs*), il l'a imploré par ce poème, et il a demandé qu'il soit apposé devant ce saint tombeau et qu'il y reste jusqu'à ce que Dieu purifie l'Irak du fléau des Infidèles. Voici le poème qui débute par :

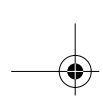
« Ma demande d'intercession à Abû'l-Hasan al-Rezâ (*ahs*) [surnom de l'Imam Rezâ]

« Rédigée le onze du mois de *rabi' al-awwal* de l'année mille trois cent quarante et un de l'hégire [1 novembre 1922]

Muhammad al-Khâlisî, en demande d'intercession à Rezâ (*ahs*). »

Le propriétaire du journal a traduit en persan ce poème et ce qui précède dans le même numéro.



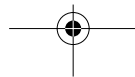
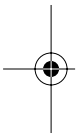


Puis j'ai touché le saint tombeau³², je suis sorti du sanctuaire et j'ai trouvé, dans la cour de la mosquée Gawhar Shâd, la foule qui était toujours sans voix. Je comprenais que les Anglais avaient au Khorassan l'autorité nécessaire pour empêcher la population de manifester. J'ai dit alors au commandant militaire de l'Orient : « J'ai besoin d'un *minbar*. » Il se hâta et revint avec un *minbar* élevé du haut duquel j'ai expliqué la situation de l'Irak et ce que faisaient les Anglais dans les villes saintes, les exactions, les profanations et les violences qu'ils y commettaient. Je mettais en évidence les mauvaises intentions des Anglais envers le monde islamique et comment ils comptaient anéantir l'islam dans son essence. Les gens firent une seule clameur et s'enflammèrent, laissant libre cours à leurs sentiments contre l'interdiction qui leur avait été faite de manifester. Je répétais mon discours chaque fois que les gens voulaient me signifier qu'ils ne pouvaient pas parler. C'est alors qu'on m'informa que les étudiants de toutes les écoles étaient sortis en dehors de la ville pour crier leur indignation et qu'on les avait dirigés vers un *khân*³³ sous prétexte qu'ils devaient prendre du repos. On avait refermé les portes du *khân* sur eux afin qu'ils ne manifestent pas contre les Anglais. Ceux-là n'apprirent mon arrivée qu'après mon pèlerinage au sanctuaire.

Je me suis ensuite rendu à la maison de Mîrzâ Muhammad où il avait déjà préparé tout ce qu'il fallait pour m'accueillir. J'y suis resté douze jours durant lesquels j'ai rencontré toute la société du Khorassan, des gens de toutes classes et de tous milieux. Et j'ai été témoin à Mashhad de la chose la plus stupéfiante.

32. La foi en l'intercession des saints, et en premier lieu des Imams, demandée lors d'un pèlerinage à leurs tombeaux vient de l'héritage soufi que le chiisme a intégré. Ces pratiques ont été vivement condamnées par les réformistes sunnites, et plus encore par les wahhabites, qui l'assimilaient à de la superstition, voire à de l'associationnisme, et qui interdirent les visites aux tombeaux, à l'exception de celui du Prophète Muhammad à Médine. Chez les chiites, les pèlerinages aux tombeaux des Imams et des saints sont demeurés la base d'une piété populaire extrêmement vivante.

33. Un *khân* est un caravansérail servant de lieu de repos et de restauration pour les voyageurs.

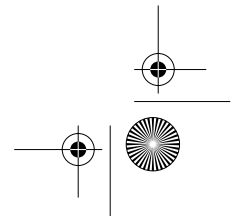
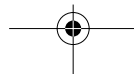
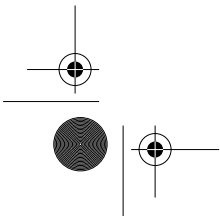


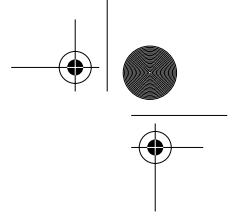
*Les activités des Anglais au Khorassan*

Les Anglais avaient acquis, au Khorassan, un pouvoir sans partage. Leur consul pouvait arrêter qui il voulait, le retenir dans son consulat à Mashhad, l'y malmener et l'emprisonner sans même en avertir les gendarmes. En voici une illustration : un jour, les gendarmes se virent intimer l'ordre d'empêcher que le poème de demande d'intercession que j'avais composé sur la route soit imprimé. Il fut enlevé du tombeau sacré après mon départ de Mashhad et toutes les copies de ce poème, qui s'étaient diffusées parmi la population, furent confisquées. En somme, personne ne pouvait agir contre la volonté du consulat, au point que Hakimov, le consul russe, tenta de me rencontrer à plusieurs reprises, mais la rencontre échoua car, chaque fois qu'il m'envoyait une demande de rendez-vous, les Anglais l'informaient en mon nom que je n'avais pas de temps pour un entretien. Je n'étais pas au courant de ces manœuvres, jusqu'à ce que je quitte Mashhad. Hakimov me suivit jusqu'à Toroq et me fit alors le reproche de ne pas avoir répondu à ses sollicitations. Je lui dis : « Je suis très étonné, car tu ne m'as même pas rendu visite ! » Il m'informa de ce qui s'était passé et une telle efficacité des fonctionnaires anglais me plongea dans la plus profonde stupeur.

Quant au gouverneur de Mashhad, il n'avait d'autre pouvoir que son titre ; et toute autorité sur ce qui pouvait ou ne pouvait pas se faire était entre les mains du commandant militaire de l'Orient. De fait, le gouvernement au Khorassan était militaire, même s'il était royal de nom.

Les ulémas, qui sont la classe aisée au Khorassan, ne s'intéressaient pas à l'avenir des musulmans et de l'islam. La faiblesse, l'apathie et le désengagement les caractérisaient, comme si Dieu ne leur avait imposé aucune charge ou encore que le devoir de répandre l'islam, de bien diriger les pays musulmans et de défendre leur existence n'était pas de leur ressort. Mirzâ Muhammad, le fils de l'ayatollah, allait bien plus loin, car il servait les Anglais et trahissait l'islam en toute conscience, comme le plus zélé et le plus tatillon des fonctionnaires militaires de Londres. En fait, le consulat anglais au Khorassan aurait pu se contenter de lui pour tout fonctionnaire et se repo-





ser uniquement sur lui, car servir les Anglais était le secret de son bonheur.

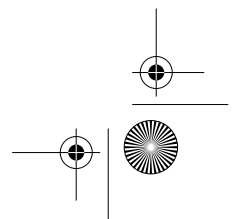
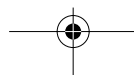
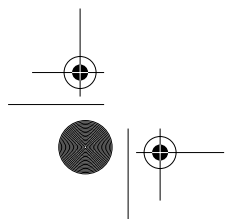
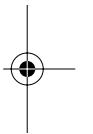
Cette réalité m'a rendu profondément triste, au point d'oublier l'Irak. Je réfléchis à la façon de renverser cette situation, qui était une source majeure de danger et de destruction. Mais les Anglais avaient déjà mis leurs espions à mes trousses et leurs agents m'entouraient dans la maison où je demeurais. Cette maison était, mais je n'en savais rien alors, une simple branche du consulat anglais ; tous mes faits et gestes étaient rapportés et j'étais épié jusque pendant mon sommeil. Tous les moyens, tous les stratagèmes et toutes les ruses étaient bons pour détourner les gens de moi et m'empêcher de parler des problèmes des musulmans.

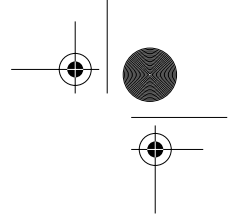
Les raisons de mon retour rapide à Téhéran

Ces constatations me troublaient au point que je décidai de rendre visite au commandant militaire de l'Orient. Voici, brièvement, ce qu'il me dit : « J'ai senti dans ton discours que tu me blâmes et que tu blâmes ceux qui, au Khorassan, seraient favorables au pouvoir des Anglais, que tu fais le procès de ceux qui servent les intérêts des Anglais pour l'argent qu'ils recevraient de leur part. Je tiens à t'assurer que les Anglais ne dépensent ici pas un dirham ni un dinar, et que nous nous conformons aux ordres de Téhéran. Si les Anglais distribuent leur argent ou qu'ils usent de leur pouvoir, c'est dans la capitale. Les ordres qui nous parviennent ici, nous les exécutons sans que les Anglais nous en intiment l'ordre, et si tu désires remettre le Khorassan et le pays entier sur la bonne voie, alors tu dois commencer par la capitale. Si tu veux t'attaquer au pouvoir des Anglais au Khorassan, tu dois le faire en t'attaquant à sa source qui est la capitale et non pas au Khorassan. »

J'ai tout de suite senti qu'il voyait juste et, pour cette raison, j'ai immédiatement choisi de revenir à Téhéran. Je n'étais resté au Khorassan que douze jours, ce qui était largement insuffisant pour avoir une bonne connaissance de cette province.

Plein de regrets, je me suis rendu au sanctuaire une dernière fois et je suis sorti de la ville en direction de Téhéran. Une foule nombreuse s'était amassée pour manifester son dépit de mon





départ. Les gens me reprochaient son caractère précipité, faisant valoir qu'ils espéraient réformer le Khorassan grâce à ma présence. Parmi la foule rassemblée, il y avait un groupe d'ulémas, Mîrzâ Muhammad, le commandant militaire de l'Orient et le chef des gendarmes qui était blessé, car il était tombé de son pur-sang ce même jour. Je lui ai souhaité un prompt rétablissement, puis j'ai fait mes adieux à tous et j'ai entamé mon voyage de retour vers Téhéran.

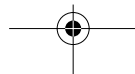
Sur ma route, les gens des villes et des villages vinrent me saluer chaleureusement en plus grand nombre encore qu'à l'aller. J'ai notamment pu apprécier la gentillesse et la science de Hâjj Mîrzâ Hoseyn, le chef des ulémas de Sabzevâr, chez qui je suis resté deux jours que nous avons consacrés à évoquer des questions religieuses. Puis, à Shahrûd, j'ai fait la connaissance d'un pieux uléma qui se sentait concerné par les causes islamiques et qui ressentait au plus profond de lui les enjeux cruciaux auxquels étaient alors confrontés les musulmans. Il s'agit de Cheikh Ahmad, le chef des ulémas de cette ville. À Dâmghân, Sharî'atmadâr m'a prouvé qu'il était conscient des devoirs et des responsabilités qui incombent aux ulémas à notre époque.

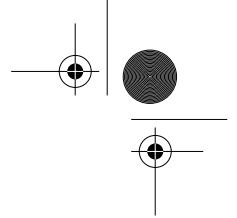
À mon arrivée à Téhéran, je suis descendu chez Hâjj Hoseyn Aghâ Dâr Amîn ad-Darb. Je partageais cette hospitalité avec Mîrzâ Muhammad Ridâ, le fils de l'ayatollah al-Shîrâzî. Et voici le résumé de ce que j'ai fait aussitôt revenu dans la capitale.

L'Association de la délégation irakienne

En ma qualité de représentant de l'ensemble des Irakiens, j'ai commencé par former une association d'Irakiens établis à Téhéran autour de la défense des intérêts de notre pays. Au cours d'une réunion avec de nombreux ulémas, nous sommes ainsi tombés d'accord pour fonder l'Association suprême des représentants de l'Irak [Nemâyandegân-e 'âlf-ye bayn an-Nahrayn, en persan].

Nous nous réunissions trois fois par semaine avec, à chaque fois, une importante participation iranienne. L'objet de cette association était autant la situation de l'Irak proprement dite que les enjeux internationaux par rapport à l'Irak. Elle commença à diffuser des rapports incendiaires sur l'Irak, à informer la Société des





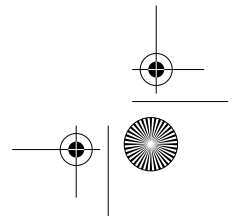
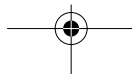
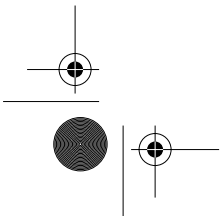
Nations et l'ensemble des capitales d'Europe et d'Amérique des buts des Irakiens, ainsi que des injustices et des violences que leur faisaient subir les Anglais. Elle mettait en garde les États contre toute tentation de reconnaître le gouvernement d'Irak sous sa forme actuelle, arguant que cette reconnaissance signifiait la légitimation de la tutelle des Anglais.

Dans toutes ses actions, notre association reçut l'aide appréciable des Iraniens, ce dont nous les remercions. C'est ainsi que mon père (*rfh*) a un jour écrit sur mon conseil au consul d'Iran à Bagdad, après que nous avons reçu des informations selon lesquelles le gouvernement iranien était sur le point de reconnaître le gouvernement d'Irak. Les journaux iraniens et la Chambre des députés iraniens réagirent alors immédiatement en organisant une campagne d'une virulence sans précédent en signe de protestation contre Qavâm as-Saltâneh, le chef du gouvernement, et contre son ministre des Affaires étrangères. Ce dernier fut contraint de venir s'expliquer devant la Chambre des représentants et de répondre à la question de Mohammad Dânesht Khurasânî [un député iranien], pour démentir officiellement ces rumeurs. Les discours de mobilisation des représentants se succédèrent en réaction, tandis que les députés rassemblaient les documents en provenance d'Irak et se prononçaient pour leur publication à l'imprimerie du Parlement. Réédité à deux reprises, ce petit recueil de la Chambre des députés iraniens sur la situation en Irak fut diffusé dans le monde entier.

En bref, l'association entreprit de grandes choses, mais je suis dans l'incapacité d'expliquer davantage, puisque je suis en prison, avec l'interdiction d'écrire. Cependant, on pourra en trouver mention dans ses registres où elles sont toutes consignées.

Les conséquences de l'arrestation de mon père (rfh)

Au moment même où l'association s'activait à propos des affaires de l'Irak, les Irakiens, leurs ulémas en tête, étaient engagés dans une lutte acharnée contre les Anglais et leurs agents. Et le plus acharné de ces combattants était mon père (*rfh*). On sait qu'il avait interdit d'élire les membres d'une assemblée constituante par laquelle les Anglais voulaient faire ratifier leur tutelle sur l'Irak, de sorte que les Irakiens signent eux-mêmes de leurs mains le



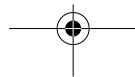
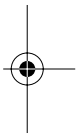
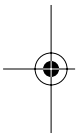


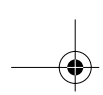
document stipulant leur esclavage (le traité anglo-irakien). Les Anglais se trouvaient confrontés à l'impossibilité d'organiser ces élections et comprirent qu'il en serait ainsi tant que mon père (*rffh*) serait présent en Irak. C'est pourquoi ils l'ont arrêté de nuit et l'ont exilé vers le Yémen. Son arrestation fut accompagnée d'atrocités sans nom commises dans notre maison et notre école, à l'image de ce qui se passait dans tout l'Irak : l'attaque contre notre maison causa la perte de deux enfants, dont l'un était mon fils qui n'avait pas un an, et l'autre ma nièce âgée d'un an. À la suite de ces drames, mon oncle paternel, le défunt Cheikh Muhammad Sâdeq, se laissa mourir de chagrin.

À la nouvelle de l'arrestation de mon père, l'Irak fut indigné. La population était au bord du soulèvement. Mais les Anglais firent en sorte de faire taire sa colère légitime. Les ulémas de Najaf et de Karbalâ' quittèrent leurs maisons et vinrent à Karbalâ' pour y protester contre ce qui paraissait incroyable à tous. Les Anglais les exilèrent alors en Iran. Je me souviens que nos esprits étaient mobilisés à Téhéran sur les problèmes de l'Irak, quand l'agence Reuter nous annonça soudainement la nouvelle de l'arrestation de mon père. Je fus comme foudroyé, pris de stupeur, et restai hébété au point d'être incapable de comprendre ce que me disaient les délégations successives qui se pressaient pour s'enquérir de moi et me consoler. Le lendemain, nous reçûmes avec surprise les télégrammes de Qasr-e Shîrîn faisant état de l'arrivée des ulémas de Najaf et de Karbalâ' dans la ville. Il me revint alors à l'esprit que la déportation de mon père aurait d'énormes répercussions en Irak comme en Iran et que nous pourrions en profiter pour extirper le pouvoir des Anglais dans les deux pays. J'avais aussi une bonne opinion des Russes et pensais qu'ils nous aideraient contre les Anglais, du fait de l'hostilité existant entre eux.

Mon entretien avec Valédine

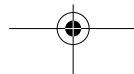
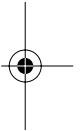
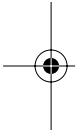
C'est alors que Valédine, le secrétaire d'Orient à l'ambassade russe, vint nous voir. Faisant irruption dans la maison de Hoseyn Amîn ad-Darb où nous avions nos quartiers, nous le trouvâmes en proie à une intense excitation. Mîrzâ Muhammad Ridâ était présent et lui demanda : « Êtes-vous au courant de ce





qui se passe ? » Nous répondîmes : « De quoi voulez-vous parler ? » Et il dit : « Les Anglais ont planifié de massacrer les socialistes en Iran et ils ont imaginé un stratagème pour cela en y envoyant un groupe d'ulémas, sous prétexte qu'ils seraient déportés. Lorsque ces ulémas seront à Téhéran, les Anglais tueront les socialistes, et cela s'étendra au Caucase où ils sont en compétition avec les bolcheviques. » Il exhiba comme preuve de ce qu'il avançait la photo du texte d'une fatwa signée par Sayyid Abû'l-Hasan [al-Isfahânî] et Mîrzâ Husayn [al-Nâ'înî], les deux chefs des ulémas entrés en Iran et exilés par les Anglais. Cette fatwa jetait l'anathème contre les socialistes. Il l'agita devant nous en disant : « Si nous avons un intérêt commun, il nous faut agir ensemble pour éliminer ces ulémas qui arrivent en Iran. »

Je partis d'un grand éclat de rire et lui dis sans cacher mon étonnement : « Sache que le premier des exilés est mon père et que ces ulémas ont tous été déportés à cause de leur combat contre les Anglais en Irak. Mais il semble que les Anglais craignent que leur exil en Iran ne les amène à vouloir saper leur influence dans ce pays et que, naturellement, les Russes n'en profitent. Pour contrer ce risque, ils ont imaginé un stratagème qu'ils ont suggéré à leurs agents. Ces derniers ont fait en sorte de convaincre les ulémas de la menace imminente d'un régime socialiste en Iran et ont obtenu d'eux la fatwa excommuniant les socialistes. Ils ont ensuite suggéré à certains de vous persuader de ce que vous venez de dire afin de susciter une opposition aux ulémas de telle sorte que les Anglais en tirent profit de quatre façons : 1) en rendant impossible toute coopération des ulémas et des Russes contre les Anglais ; 2) en faisant que les socialistes combattent les ulémas et que les Orientaux, en général et pas seulement en Iran, vous soient hostiles, ce qui est la meilleure manière de combattre le bolchevisme en Orient ; 3) en poussant les Orientaux à désespérer définitivement de la Russie dont ils recherchent le soutien dans leur lutte contre les Anglais ; 4) en dressant leurs ennemis les ulémas contre leurs ennemis les Russes afin de s'attribuer le beau rôle. Il faut rappeler que les Anglais ont utilisé la Russie despotique dans leurs intérêts en s'alliant à elle en Iran, mais ils n'admettent pas aujourd'hui, selon toute évidence, une alliance similaire avec la



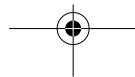
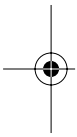


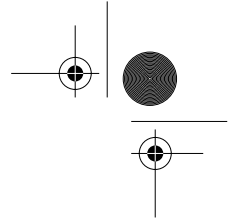
Russie bolchevique³⁴. Et celui qui vous a dit que ces ulémas ont été déportés par les Anglais seulement en apparence, mais qu'ils agissent en collusion avec eux en réalité pour éliminer les socialistes et agir contre la Russie, celui-là est un agent des Anglais et si vous lui accordez un quelconque crédit, alors vous avez tout à craindre. Je pense que vous devez agir pour venir en aide aux ulémas afin que nous travaillions ensemble à sauver l'Orient des Anglais, et que vous dévoiliez cette ruse de leur part et la retourniez contre eux. Quant à l'excommunication des socialistes, nous nous engageons auprès de vous à ce qu'elle n'ait aucun effet en Iran de telle sorte que les Anglais en soient les victimes. »

Tel fut mon discours à Valédine. Il en fut impressionné, comprenant la véracité de mes paroles. Mais, malgré tous mes efforts, je n'ai pas su gagner le soutien de la Russie. Du moins, j'ai réussi à la dissuader de combattre les ulémas et de les considérer comme des adversaires.

Je me suis mis alors à rechercher l'origine de l'idée de Valédine, tentant de remonter à sa source. Après une enquête minutieuse, il m'est apparu qu'elle venait de Soleymân Mîrzâ, l'un des protagonistes du socialisme à Téhéran. J'en fus très étonné et la psychologie de cet homme me plongea dans un abîme de perplexité : comment un musulman pouvait-il en arriver à œuvrer pour éliminer les ulémas de l'islam par l'intermédiaire des Russes,

34. À l'époque tsariste, la Grande-Bretagne libérale et la Russie avaient fait cause commune en Iran contre la première révolution constitutionnelle du pays. Dans les premiers jours de celle-ci, en 1906, les Britanniques avaient certes soutenu une forme constitutionnelle de gouvernement en Iran pour affaiblir l'influence russe. Mais, après la convention anglo-russe de 1907 qui divisait l'Iran en deux sphères d'influence, et par crainte de contagion en Inde, Londres révisa rapidement sa position et les deux puissances coopèrent dans une large mesure. C'est ensemble qu'elles avaient combattu la révolution constitutionnelle et soutenu le parti absolutiste contre les nationalistes et les religieux partisans de la Constitution. Pendant la Première Guerre mondiale, Anglais et Russes avaient combattu côte à côte les Ottomans et les Allemands en Iran. La révolution bolchevique de 1917 avait changé la donne, la Russie soviétique faisant désormais figure d'ennemi aux yeux des Britanniques. Cheikh Muhammad relève le paradoxe de l'alliance de l'Angleterre libérale avec la Russie impériale contre le mouvement constitutionnel en Iran, suivie de son inimitié avec une Russie qui avait mis fin au « despotisme ». On remarque ici le prestige de la révolution bolchevique chez les Orientaux, illustrée par le fait que Cheikh Muhammad considère la nouvelle Russie comme un allié potentiel des musulmans contre la Grande-Bretagne.





alors que ces ulémas venaient chercher protection en Iran où les Anglais les avaient exilés et que leur seule faute était de vouloir à tout prix protéger la patrie islamique et les villes saintes ? Je défie tout être humain, même s'il est un sauvage du Sahara d'Afrique ou un agent des Jésuites, d'être capable d'une telle trahison. Que dire de la part d'un Iranien qui a embrassé la religion musulmane ?

Soleymân Mîrzâ travaillait avec nous dans l'Association de la délégation irakienne et j'avais bien senti chez lui une hostilité particulière envers les ulémas, mais je n'aurais jamais pu penser qu'il en arriverait à ce que je constatais. Dès lors, j'ai su que l'homme travaillait pour les intérêts des Anglais. Ce qui acheva de m'en convaincre fut la déclaration de son camarade Sayyed Mohammad Sâdeq Tabâtabâ'î³⁵ lorsqu'il me dit un jour : « Nous amenons ceux qui travaillent avec nous dans les deux ambassades anglaise et russe car nous avons une main dans chacune des deux ambassades. »

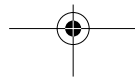
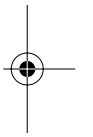
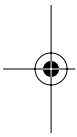
Je ne m'attendais pas de la part de dirigeants qui agissent au nom de la religion à un reniement quelconque jusqu'à ce que je voie les plus importants d'entre eux et les plus vils parmi les plus grands de ces ulémas – mais qu'ont-ils d'ulémas ? – un degré de mauvaises intentions digne des récits de la fin des temps. Et qu'un musulman en arrive à agir contre les ulémas au moment où ceux-ci luttent contre les Anglais, et pour cela utilise les Russes pour servir les intérêts de ces derniers, me semblait tout aussi incroyable. Puisque les pieux ulémas sont en vérité les héritiers des prophètes et que ceux-ci constituent une meilleure direction que Karl Marx, qui était juif, et que son émule Soleymân Mîrzâ, puisque leur intercession est préférable au sang des martyrs et que, parmi les ulémas exilés, il y en a de bien dirigés et d'exemplaires, comment Soleymân Mîrzâ peut-il considérer qu'il lui est permis de verser leur noble sang, lui qui n'a aucun titre de noblesse à leur opposer ?

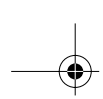
35. Sayyed Mohammad Sâdeq Tabâtabâ'î, membre d'une grande famille religieuse, était un député acquis aux idées socialistes.

*Mes activités à Téhéran et la formation des associations*

Pourtant, je persistais à vouloir gagner l'aide des Russes, ce que je croyais encore possible par l'intermédiaire de Soleymân Mîrzâ. Pour cela, je n'ai pas rompu mes relations avec lui, malgré la mauvaise opinion que j'avais de l'homme. Mais, chaque fois que je lui parlais d'aider les ulémas et d'agir contre les Anglais, son refus allait croissant, et j'ai été contraint de former une association chargée de suivre cette affaire. Dans son comité exécutif figuraient Cheikh Ibrâhîm al-Zanjânî, Mîrzâ Muhammad Ridâ et Sayyed Mohammad Sâdeq Tabâtabâ'î. Je désirais ardemment contribuer ainsi à la prospérité du pays, à la réforme des mœurs et à la promotion d'idées éclairées, mais cela se révéla inutile en raison d'une série d'événements majeurs.

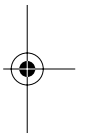
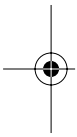
L'exil des ulémas était l'événement le plus important auquel étaient alors confrontés les Iraniens. Très rapidement, nous réalisaâmes que nous ne devons pas perdre cette occasion en or, qui nous donnerait l'opportunité, si nous travaillions ensemble, de ne pas assister impuissants à l'emprise des Anglais non seulement en Iran, mais aussi dans tout l'Orient. Soleymân Mîrzâ ne restait pas indifférent à mon discours, mais dans le sens opposé à ce que je recherchais puisqu'il réagissait souvent avec violence dès qu'il m'entendait me faire l'avocat de la lutte contre les agissements des Anglais. Ce fut le cas un jour où nous l'avions invité à se joindre à nous pour protester contre la tragédie de la déportation des ulémas. Nous étions alors dans la demeure de Cheikh Ibrâhîm al-Zanjânî et il s'adressa à moi : « Tu sembles bien préoccupé de combattre les Anglais ! Ne crains-tu pas qu'ils conduisent une armée en Iran ? » J'ai répondu : « Mon action ne vaut pas le déplacement d'une armée. » Mais il rétorqua : « L'ambassade anglaise a envoyé une note de protestation au ministère des Affaires étrangères à propos de tes activités. » Et je dis : « Cela ne me fait pas peur. Si l'Iran peut me protéger des Anglais, alors je resterai ici, sinon je quitterai ce pays pour un autre. » Alors il changea de couleur, laissant éclater sa rage, et devint d'une grande véhémence. Le ton monta et nous échangeâmes des paroles qui lui firent interrompre l'entretien, mais il partit avant que nous en arrivions à quelque chose d'irréparable.





Mon insistance à gagner Soleymân Mîrzâ n'était pas pour ses beaux yeux, car c'est un bandit sans foi ni loi, mais mon but était toujours, en tentant de la convaincre, de gagner le soutien de l'ambassade des Russes. Par ailleurs, je voyais une certaine innocence de la part des socialistes à croire cet individu sur parole ; ce que je souhaitais, avec le temps, c'était leur faire comprendre sa véritable nature et ses vices³⁶. Soleymân Mîrzâ persévérât à servir les Anglais ; devant son hostilité aux ulémas, j'étais souvent pris du désir d'ouvrir les yeux aux socialistes et d'empêcher le désastre d'un affrontement entre nous. Mais chaque fois que je tentais de régler nos différends, il s'efforçait de ranimer la flamme de la querelle et de confirmer l'ordre d'excommunication des socialistes, parce qu'il s'imaginait que son intérêt et sa carrière personnelle en dépendaient. Il n'y avait finalement rien à faire face à un esprit aussi corrompu et à une telle ignorance.

Je savais désormais que c'était quelqu'un qui ne pouvait travailler que contre l'islam et pour la ruine de l'Iran. Perdant définitivement tout espoir de le voir revenir de ses errements, j'ai alors dévoilé publiquement sa véritable nature et ses desseins inavoués – que Dieu préserve les musulmans des gens de son espèce !

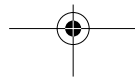


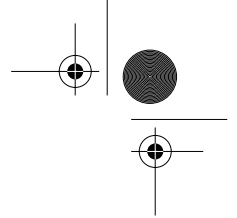
Notre correspondance avec les ulémas à Qasr-e Shîrîn

Lorsque les ulémas sont arrivés à Qasr-e Shîrîn, je suis parti avec un groupe d'ulémas au service du télégraphe et nous avons engagé un dialogue avec l'un d'eux, à qui nous avons aussitôt demandé les circonstances de leur exil. Il nous informa qu'ils avaient été soumis au plus total arbitraire sur leur route, depuis leur arrestation à Karbalâ' jusqu'à leur arrivée à Qasr-e Shîrîn. Nous leur avons souhaité la bienvenue, mais nous les blâmâmes d'avoir excommunié les socialistes et leur conseillâmes de ne plus promulguer des fatwas semblables.

Lorsque la nouvelle de l'arrivée des ulémas fut connue, la population iranienne dans son ensemble en fut indignée. Elle se leva comme un seul homme contre cette injustice majeure et le pays ne

36. Une fois encore, Cheikh Muhammad exprime une opinion positive des socialistes avec qui il pense qu'il aurait pu s'entendre, n'était le double jeu de Soleymân Mîrzâ.

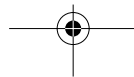
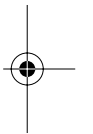


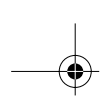


fut plus qu'une immense manifestation. Les protestations au gouvernement et aux ambassades étrangères à Téhéran se succédèrent au point que c'est par centaines de milliers qu'affluèrent télégrammes et lettres, tandis que des rassemblements avaient lieu aux quatre coins du pays et que toutes les mosquées se transformaient en lieux de meetings permanents.

À Téhéran, la situation était étrange dans la mesure où, tout en brûlant de colère contre les Anglais, la population n'y tint aucun rassemblement public, car tous les yeux étaient tournés vers les ulémas. Les Téhéranais attendaient leurs ordres, selon leur habitude dans ce type de situation. Pour leur part, les ulémas avaient une attitude ambiguë : il semble bien que la main anglaise s'était insinuée parmi eux, les détournant de toute position énergique et franche pour protester contre les agissements anglais. Car ces ulémas craignaient, s'ils combattaient les Anglais, de voir les bolcheviques en prendre avantage. De ce fait, ils se rassemblaient dans leurs maisons où ils tuaient le temps autour d'une pastèque et à boire du thé, comme s'ils échangeaient des visites de pure convivialité. Hors ces moments de sociabilité futile, ils ne prêtaient aucunement l'oreille à qui les entretenait de façon sérieuse des questions brûlantes d'actualité, au point qu'ils insultèrent Sayyid Abû'l-Qâsem al-Kâshânî, l'un des membres de l'Association de la délégation irakienne, et qu'ils le frappèrent dans la maison de Sharî'atmadâr Reshtî. Sa seule faute avait été d'évoquer la nécessité de lutter contre les Anglais.

Décontenancés au début, les gens surmontèrent l'embarras que suscitait chez eux cette attitude des ulémas, mais leur indignation les amena à organiser un grand rassemblement public. Celui-ci eut lieu dans l'école Mervî où la population afflua et où les prédicateurs prononcèrent des sermons enflammés contre les Anglais. Mais les divergences entre les ulémas et leurs ambitions personnelles n'ont pas permis de maintenir l'unité. Une autre réunion fut organisée dans la mosquée de Sayyed 'Azîzollâh, présidée par des ulémas opposés aux ulémas rassemblés à la mosquée Mervî, et les deux rassemblements se sont fait concurrence, comme si chacune des deux mosquées soupçonnait l'autre de servir les Anglais et s'appliquait à la combattre. Quant aux membres de l'Association de la délégation irakienne, ils agissaient avec la plus grande prudence et ne purent capitaliser l'importance des rassemblements.





Derrière tout cela, on retrouvait la main de gens comme Soleymân Mîrzâ, qui empêchaient quiconque d'entreprendre une action, quelle qu'elle soit.

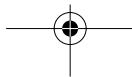
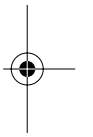
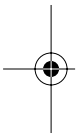
Mes sermons à la grande mosquée

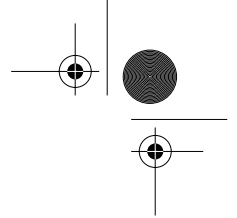
Mon cœur se consumait de colère et mon esprit était prisonnier de ce cheikh qui approchait les soixante-dix ans et des jeunes qui avaient été exilés avec lui [Cheikh Mahdî]. Je considérais avec une grande irritation la tournure que prenait le mouvement de protestation à Téhéran et ne voyais d'autre issue que de me séparer de l'Association de la délégation (qui, de ce fait, s'est dissoute), de ne plus assister aux réunions des ulémas et d'agir désormais individuellement avec mes propres moyens. Et je suis venu en mon seul nom à la grande mosquée, avec quelques ulémas pieux et des gens dotés de grandes qualités morales. Je suis monté au *minbar* chaque jour, bien que je n'aie pas eu autorité pour cela dans cette mosquée, pour adresser aux gens des sermons dans leur langue, jetant la lumière sur les injustices dont les Anglais se rendaient coupables dans le monde islamique et sur les crimes odieux qu'ils perpétreraient en Irak. Et ceci eut une énorme influence sur l'opinion publique*.

Les grandes manifestations à Téhéran

Lorsque les ulémas virent cela, ils nous invitèrent à réunifier les différentes manifestations et les rassemblements de peur que l'anarchie ne s'installe parmi la population. Je fus le premier à répondre à leur demande et les trois mosquées se réunirent à la mosquée Sol-tânî. On me demanda de m'abstenir de monter au *minbar* et de ne pas appeler à la mobilisation contre les Anglais. J'ai acquiescé, car on me faisait valoir que le but était d'unifier les trois réunions. Mais

* La plupart de ces sermons ont été publiés dans les journaux patriotiques à Téhéran et au Khorassan. Ils ont ensuite été réunis dans différents livres. La première partie de ces recueils a été publiée le mois sacré de *dhû al-hijja* 1341 de l'hégire [juillet-août 1923] à l'imprimerie du Khorassan sur 126 pages sous le titre *Mavâ'ez-e Eslâmî* [« Exhortations islamiques »], par Son Excellence estimée le *hujjatulislâm* et des musulmans, Monsieur l'ayatollah Khâlis – que Dieu lui permette d'écrire encore longtemps à Téhéran !

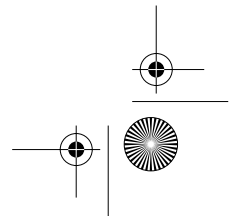
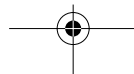
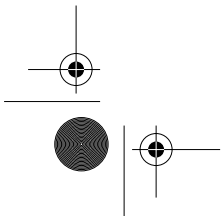
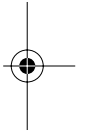
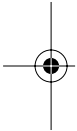


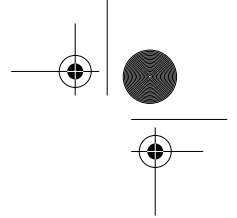


ce compromis fut vain, car la foule se mit à scander d'une seule voix des slogans hostiles aux Anglais, puis fit descendre le prédicateur des ulémas du *minbar* et le chassa. Le jour suivant, les ulémas s'enfuirent et il ne resta bientôt aucun d'entre eux. Les rassemblements dont ils avaient été les initiateurs prirent fin, tandis que la population affluait chaque jour en masse à la mosquée Soltânî. Je montais au *minbar* pour rappeler sans relâche tout ce que je pouvais rappeler des injustices commises par les Anglais. C'est à cette occasion que fut fondée l'Association de la mosquée Soltânî. Cette association était puissante, bénéficiant de fondements doctrinaux fermes, et elle a fait de grandes choses.

Dès lors, l'ambassadeur des Anglais (Sir Percy Loraine) ne pouvait que constater l'immense mobilisation de tout l'Iran et l'échec de ses tentatives pour la faire avorter à Téhéran. La capitale était devenue le lieu de la mobilisation la plus intense du pays et celui où elle était la plus violemment orientée contre les Anglais. La mobilisation gagna bientôt le Caucase et le Turkestan et se propagea ensuite à tout l'Afghanistan et en Inde. Confronté à un tel défi, l'ambassadeur anglais demanda au chef du gouvernement, Mushîr od-Dowleh, d'arrêter les ulémas à Kermanshah et de faire en sorte qu'ils n'en partent pas, pendant que lui-même se rendrait à Bagdad pour tenter de faire revenir mon père (*rflh*) de son exil et permettre le retour des ulémas en Irak. Les ulémas répondirent favorablement à cette demande et firent halte à Kermanshah tandis que l'ambassadeur partait en avion à Bagdad pour des entretiens avec Sir Henry Dobbs, le résident anglais en Irak, au sujet des exilés.

Pour ma part, je ne voyais pas d'un bon œil la halte des ulémas à Kermanshah, car je pensais que c'était là une nouvelle ruse des Anglais pour calmer l'agitation des musulmans et leur faire adopter une position d'attentisme et d'hésitation. Dans cette crainte, je ne cessais d'agir. Bien plus, je veillais à ce qu'il y ait des réunions chaque jour et à ce que les manifestations se poursuivent jusqu'au retour de l'ambassadeur anglais. Mes craintes se trouvèrent justifiées car, à peine descendu d'avion, il déclara au chef du gouvernement : « Le retour des ulémas en Irak n'est pas possible si Faysal et le résident anglais ne l'approuvent pas. Quant à Cheikh al-Khâlisî, il n'a pas seulement été exilé du fait de son opposition aux élections, mais à cause de sa détermination à déposer Faysal,

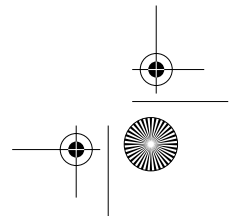
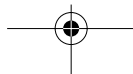
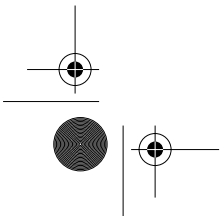
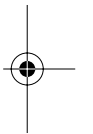


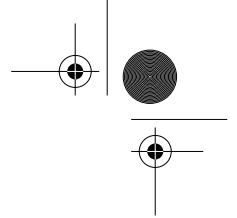


même si cela n'a pas été dit lors des mesures prises à son
encontre. » Suivaient d'autres fadaïses faites de mots creux.

Lorsque les gens apprirent le retour de l'ambassadeur, dont la date
avait été tenue secrète, leur mobilisation s'accrut et les télégrammes
recommencèrent à affluer en provenance des provinces. À nouveau,
un immense enthousiasme mobilisateur animait toute la société. Les
participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî décidèrent
alors de faire une grande manifestation dans les rues de Téhéran et
devant les ambassades étrangères. Et tandis que nous étions occupés
à l'organiser, Sayyed Mohammad Rezâ Musâvât arriva en déclarant :
« Je suis l'envoyé du parti socialiste auprès de vous. » Je lui dis :
« Pour vous joindre à la manifestation ? » Et il répondit : « Non, au
contraire, pour vous en dissuader, car nous craignons qu'elle ne soit
l'occasion de troubles et de provocations et qu'elle ne se transforme
en manifestation d'hostilité envers les socialistes. » Je lui ai rétor-
qué : « Ne soyez pas infantile ! Vous savez très bien que cette mani-
festation n'a aucun lien avec les socialistes et qu'elle est dirigée
contre les Anglais qui ont déporté les ulémas. Vous n'avez aucune
raison d'avoir peur et si vous ne désirez pas que les gens manifestent
autour de la question des ulémas, la volonté populaire apparaîtra con-
traire à vos desseins. Si vous voulez tromper les gens simples en
disant que l'opinion publique est avec vous, alors cette manifestation
dévoilera que l'opinion publique est contre vous. »

À la suite de ces paroles, il partit dépité, et peu après se déroula
à Téhéran une manifestation sans précédent. Environ vingt mille
personnes se rassemblèrent dans la mosquée Soltânî et je leur
adressai un sermon du haut du *minbar* en leur conseillant d'être
vigilants quant à l'organisation de tous leurs mouvements. La
foule se mit en marche, en brandissant des calicots avec des slo-
gans hostiles aux Anglais. Elle emprunta les principales artères de
Téhéran, en faisant des haltes devant toutes les ambassades. Face
à un public nombreux amassé devant chaque légation étrangère,
un texte était lu à haute voix pour protester contre les actions
agressives des Anglais en Irak, l'exil des ulémas et pour rappeler
la réprobation générale des musulmans face à tout cela. Ce texte
était ensuite remis à chaque ambassade et, bientôt, il ne resta plus
une ambassade à Téhéran qui n'ait été témoin de ces manifesta-
tions de colère. Le cortège revint à la mosquée et il n'y eut pas le
moindre incident, au contraire de ce que prédisaient les camarades





de Musâvât. Celui-ci dut l'admettre : « Je constate que Dieu est avec vous puisqu'il était difficile d'imaginer le dixième d'une telle manifestation à Téhéran sans aucun incident regrettable. » Je lui ai répondu : « Agissez de telle sorte que Dieu soit avec vous. »

Une seconde manifestation fut organisée dans les rues de Téhéran, marquée par une succession de slogans vitupérant les Anglais et de lamentations. Le cortège se dirigea vers l'Assemblée. Devant le bâtiment du Parlement, on lut un texte hostile aux Anglais et les orateurs rappelèrent que la nation iranienne exige de ses représentants qu'ils fassent passer la question de l'Irak avant toute autre question. Ils déposèrent cette déclaration au bureau de l'Assemblée afin qu'elle lui soit soumise lors de sa première session.

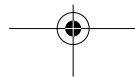
Une autre manifestation eut encore lieu en dehors de la ville, sur la grande place devant le jardin des services de renseignements de l'État. Là, toute la population de la capitale se retrouva, y compris les communautés non musulmanes, les juifs et les étrangers établis à Téhéran. Le Bazar ferma pour permettre aux gens de participer à cette manifestation et tous les étudiants y étaient présents. Trois sermons furent prononcés, le premier sur la haine des Anglais à l'égard du monde islamique, le second sur leurs actions barbares en Iran et le troisième sur leurs crimes en Irak. Entre chacun des sermons des prédicateurs, les étudiants scandaient des slogans. Les Iraniens, comme les étrangers, furent surpris par l'ampleur de cette manifestation sans précédent à Téhéran. Les Téhéranais commençaient à sentir qu'ils étaient musulmans et à avoir de la fierté nationale. Les détails de ces manifestations furent rapportés dans tous les journaux.

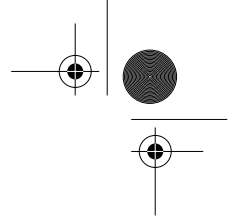


Les ulémas à Qom

Après le piteux retour de l'ambassadeur anglais, les ulémas repartirent de Kermanshah en direction de Qom. Ils furent témoins, sur leur route, de l'esprit de sacrifice des gens et de leurs sentiments religieux qui furent, pour chacun d'eux, l'objet d'un grand étonnement. La foule se jetait devant les voitures des ulémas, et lorsqu'ils entrèrent à Qom³⁷, l'Iran tout entier cessa toute activité durant trois

37. Les ulémas exilés avaient franchi la frontière iranienne le 3 juillet 1923. Ils arrivèrent dans la ville sainte de Qom le 17 août, après une pause à Kermanshah.





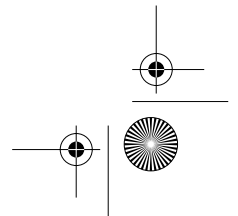
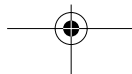
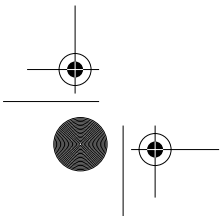
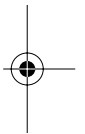
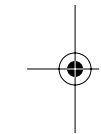
jours : le Bazar ferma partout dans le pays, ainsi que tous les magasins, en signe de protestation et de tristesse contre les injustices que les Anglais faisaient subir aux musulmans.

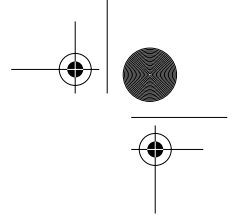
La libération de l'ayatollah al-Khâlisî

Mon père (*rflh*) avait été laissé libre de ses mouvements et de choisir sa destination au Yémen. C'était alors la saison du pèlerinage. Aussi décida-t-il d'aller visiter la Maison sacrée de Dieu [la Ka'ba]. Un télégramme arriva à Téhéran nous informant de son départ du Yémen vers La Mecque. Et lorsqu'il rencontra Husayn, qui se donne le titre de roi du Hedjaz, l'ennemi de l'islam, des Arabes et de l'Orient, il le mit en garde contre les conséquences néfastes de sa politique et de celle de son fils. Il lui représenta le déshonneur qui les guettait tous les deux, du fait de leur soumission aux Anglais, de leur trahison et des préjudices qu'ils causaient aux musulmans. Il lui rappela la fin du sultan et de l'Empire [ottoman], lui demandant comment son misérable petit royaume et son pouvoir illusoire pourraient survivre là où un grand État s'était effondré. Loin de prendre en compte ses conseils, le Chérif persévéra dans l'ignominie, la tromperie, l'erreur et ses errements. Il tenta de nier les effets néfastes de sa politique. Sans aucun doute, son fils le rejoindra dans cette honte dans le monde d'ici-bas et dans la torture la plus cruelle et la plus durable dans celui de l'Au-delà.

L'ayatollah jouissait, à La Mecque et à Médine, d'une position importante dont peu, avant lui, avaient bénéficié. Cette même année, devait se tenir au Hedjaz un congrès des réformes dans le monde arabe³⁸, mais sans doute les participants pressentis ignoraient-ils que le roi du Hedjaz, la tête présumée de ce monde arabe, était aussi la tête de la corruption. Que la malédiction de Dieu et celle des anges soient sur lui et sur ses enfants aussi longtemps que le soleil se lèvera et se couchera !

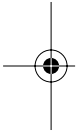
38. En 1923, s'est tenu à La Mecque un « congrès arabe » qui accompagna la création, la même année, de l'émirat de Transjordanie dirigé par 'Abd Allâh, l'un des fils du Chérif Husayn.





Après qu'al-Khâlisî eut accompli les devoirs de son pèlerinage, et qu'il eut l'honneur de visiter le tombeau du Prophète, il partit pour l'Iran sur la demande du gouvernement iranien.

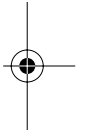
À son arrivée à Bahreïn, la population se dirigea vers son bateau, lui demandant de la sauver des Anglais et qu'un gouverneur soit envoyé de Téhéran à Bahreïn, comme dans les autres provinces iraniennes³⁹. Il leur en fit la promesse, en pensant que l'Iran accèderait à leur demande, puis il repartit pour Bushehr, où l'attendait un grand rassemblement des habitants de la ville, de ses environs et des provinces limitrophes. Il y fut reçu par un accueil sans précédent⁴⁰. Étrangement, un Anglais attaqua sa voiture avec l'intention de le tuer (mais cette haine, de la part des Anglais, est-elle si étrange ?). L'affaire faillit dégénérer en affrontements entre les musulmans et les Anglais, mais l'incident se termina sans autre violence, car il était sain et sauf*. Et lorsque nous le questionnâmes sur cet événement, il nous envoya un télégramme où il ironisait: « Le son des fusils anglais est comme un bourdonnement de mouche. N'y faites pas attention ! »



L'arrivée de l'ayatollah en Iran

Mon père (*r/fh*) quitta Bushehr en direction de Qom par la route de Chiraz et d'Ispahan, et les musulmans dans toutes les villes où il passait faisaient ce que leur religion et leur honneur leur commandent. Il y trouva une consolation des peines qu'il avait subies de la part des Anglais. Sur sa route, il était l'hôte du gouvernement et, dans les villes, l'invité des ulémas.

À Chiraz, il promulgua l'ordre de collecter de l'argent, même si c'était la Part de l'Imam et les intentions pieuses [les impôts

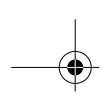


39. Pays à large majorité chiite, Bahreïn était un protectorat britannique depuis 1914. Mais l'archipel avait appartenu à la Perse de 1602 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La famille régnante sunnite des Al Khalîfa avait noué ensuite des liens exclusifs avec la Grande-Bretagne. La Perse continua à revendiquer sa souveraineté sur l'archipel. Le fait que Cheikh Mahdî semble faire siennes les revendications iraniennes sur Bahreïn illustre qu'aux yeux des religieux chiites, même arabes, l'Iran continuait à symboliser un État musulman souverain et un rempart contre le colonialisme, là où les nouveaux États et administrations locales arabes figuraient davantage des créations coloniales destinées à pérenniser la domination britannique.

40. Cheikh Mahdî arriva à Bushehr le 30 septembre 1923.

* Nous avons déjà évoqué cet incident, sa fatwa à Bushehr et ses entretiens avec le Chérif de La Mecque dans ce livre.





religieux comme la *zakât*, la *sadaqa* et le *khums*], afin d'acheter des bateaux de guerre pour patrouiller le long des côtes iraniennes et les défendre. Cette fatwa fut imprimée et diffusée à partir de la ville*. Le gouverneur de Chiraz, Fîrûz Mîrzâ, mit tout ce qu'il avait à la disposition de mon père (*rfa*), une noble attitude dont on gardera le plus beau souvenir dans l'histoire. Il dit un jour à l'ayatollah al-Khâlisî : « Il n'y a pas de musulman en Iran à l'exception de Cheikh Ahmad Shahrûdî » (parce qu'il avait collecté de l'argent des riches de Shahrûd⁴¹ et qu'il le lui avait envoyé). Et l'ayatollah répondit : « Cela prouve qu'il faut rester en Iran et inciter les Iraniens à prendre en charge ce que commande la religion musulmane. »

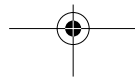
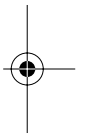
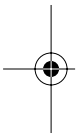
Al-Khâlisî arriva enfin à Qom⁴², où il retrouva les ulémas qui avaient été exilés à la suite de sa déportation. Ces ulémas avaient déjà envoyé deux émissaires pour négocier avec Faysal, ce qui l'irrita au plus haut point. Il dit aux ulémas : « Votre initiative est le summum de la bêtise. Comment pouvez-vous négocier avec un homme qui vous a exilés de votre pays pour servir les intérêts des Anglais ? » Il leur demanda d'interrompre tout contact avec Faysal, de rester en Iran et d'œuvrer à mobiliser ce pays pour sauver l'Irak. Mais les ulémas ne désiraient visiblement pas cela, du fait de la mauvaise opinion qu'ils avaient des Iraniens, notamment Sayyid Abû'l-Hasan [al-Isfahânî] qui ne gardait pas un bon souvenir de l'Iran. Et ils craignaient, s'ils restaient en Iran, de voir à Najaf Sayyid Muhammad al-Fîrûzâbâdî⁴³ prendre la direction de la ville. Celui-ci se positionnait manifestement en vue de cela. Après l'exil des ulémas, il écrivit des lettres en Iran qui affirmaient que l'institution religieuse à Najaf était occupée à étudier et à

* Nous avons dit précédemment que la fatwa avait été promulguée à Bushehr, ce qui est vrai, mais l'ayatollah l'a actualisée en fonction de chacune des villes iraniennes où il arrivait.

41. Shahrûd est une ville moyenne, importante étape sur la route entre Téhéran et le Khorassan, située au pied de l'Elbourz et à proximité des kevir, immenses dépressions désertiques de sel, de sable et de pierres au centre de l'Iran.

42. Cheikh Mahdî arriva à Qom en provenance d'Ispahan le 25 octobre 1923, trois jours avant l'accession de Rezâ Khân à la fonction de Premier ministre.

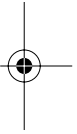
43. Sayyid Muhammad al-Fîrûzâbâdî était un *mujtahid* de moyenne importance qui tenta de profiter de l'exil des grands *marja'* pour s'ériger en unique autorité religieuse à Najaf et prendre la direction de la *hawza* de la ville sainte avec l'encouragement des Britanniques sur des bases prônant l'apolitisme.





enseigner et que les ulémas étaient dans la meilleure des situations ! Dans ses lettres, il diminuait sciemment la fonction des ulémas exilés pour satisfaire les Anglais, afin d'apparaître comme le seul prétendant à la direction religieuse. Il ne savait pas que l'ange de la mort était derrière lui, que celui-ci prend par surprise et que rien n'est acquis durablement de façon malhonnête. Quant à Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî⁴⁴, il répu-gnait à voir les ulémas rester à Qom, de peur qu'ils ne lui fassent de l'ombre, et il s'opposait à eux en sous-main. En somme, les exilés voulaient la direction religieuse et non pas servir la *sharî'a*. Et ils ne voulaient pas rester en Iran, pensant que la direction était à Najaf.

Peu après l'arrivée de l'ayatollah al-Khâlisî, Ahmad Shâh décida de partir en Europe par la route de l'Irak⁴⁵. Les ulémas étaient furieux de ce projet⁴⁶ et lui interdirent de s'en aller. Cependant, le chah ne se laissa pas convaincre. Je pris le parti d'aller voir le *serdâr sipah*, qui était devenu le nouveau chef du gouvernement après Mushîr od-Dowleh⁴⁷. Il m'informa qu'il irait le lendemain à Qom avec le chah pour qu'il puisse faire ses adieux aux



44. Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî est considéré, rappelons-le, comme le fondateur de la *hawza* moderne de Qom. Selon la version officielle du clergé de la ville sainte, il s'y serait installé au début de 1921, c'est-à-dire juste avant le coup d'État de Rezâ Khân. Il semble cependant que son installation date de 1922. Cette tricherie sur la date de son arrivée vise à le dédouaner de toute suspicion d'entente avec Rezâ Khân, qui était devenu l'homme fort en Iran après son coup d'État, et sans l'accord duquel rien ne pouvait se faire.

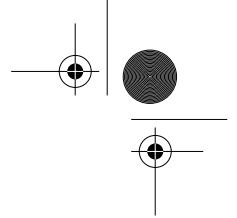
45. Ahmad Shâh était monté sur le trône en 1909. Afin d'échapper aux intrigues qui se multipliaient contre lui, à l'instigation de Rezâ Khân, il décida de partir en voyage en Europe. Il quitta Téhéran le 1^{er} novembre 1923. Il ne devait jamais revoir son pays. Il apprit depuis Paris, en 1925, sa destitution, puis l'accession au trône de Rezâ Khân sous le nom de Rezâ Shâh.

46. Avant son départ, Ahmad Shâh fit une visite à Qom pour dire adieu aux ulémas. Il était accompagné par Rezâ Khân. Le chah fit cadeau d'une canne incrustée d'ivoire à Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî et d'une bague ornée d'un splendide diamant à Cheikh Mahdî al-Khâlisî qui venait de rejoindre les autres ulémas à Qom. La plupart des ulémas pressentaient que son départ serait sans retour et qu'il laissait la voie libre à Rezâ Khân et aux Britanniques en Iran.

47. Rezâ Khân devint Premier ministre le 28 octobre 1923, quatre jours avant le départ du chah.

* L'ayatollah avait mis en garde Ahmad Shâh contre la volonté de Rezâ Khân de s'emparer du trône après son départ d'Iran. Le chah n'a pas écouté ce bon conseil. Rezâ Khân nourrissait de la haine pour l'ayatollah à cause de sa pré-emption et, lorsque les choses furent accomplies pour lui, il accabla de sa rancune l'ayatollah dans une lettre qu'il lui envoya du Khorassan.





ulémas. J'en fus très irrité et lui dis : « Le chah n'a-t-il pas renoncé à aller en Europe ? » Il répondit : « Non ! » Alors, je lui annonçai : « J'irai à Qom avant vous et, là-bas, j'interdirai au chah de quitter le pays en présence des ulémas. » Je fis ce que j'avais dit et pris une voiture avant l'aube pour Qom, en compagnie de Cheikh Hoseyn Yazdî et du directeur du journal Shafaq-i Surkh (« L'Horizon rouge »). Mais la voiture du chah et celle du chef du gouvernement nous avaient précédés et je n'arrivai à Qom qu'après leur départ de la ville. Plus tard, à Téhéran, j'ai demandé au *serdâr sipah* : « Est-ce qu'ils ont interdit au chah de partir en voyage ? » Il répondit par la négative. Et il semble bien que personne ne l'avait dissuadé de partir, à l'exception de l'ayatollah mon père (*rflh*). Mais il ne put le convaincre car sa décision était prise de partir à tout prix, dans la crainte du *serdâr sipah**.

Je l'ai quitté et suis reparti vers Qom où j'ai enfin pu satisfaire mon plus cher désir, embrasser les mains de mon père (*rflh*), dont j'avais été séparé par les Anglais depuis si longtemps. Je suis resté à son service, mes yeux jouissant de pouvoir le voir en chair et en os. Je voulais demeurer à son service plus encore, mais les télégrammes se succédaient en provenance de Téhéran, de la part de l'association de la mosquée Soltânî et de tous les habitants de la capitale, pour me presser d'y revenir, et je fus obligé de le quitter et de retourner à Téhéran.

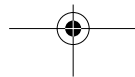
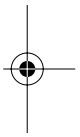
Les gens de Qom

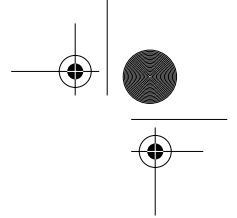
Qom a été pour moi l'objet du plus grand étonnement, car j'y ai découvert des gens qui avaient perdu toute perception du monde environnant et toute sensibilité. Les habitants de cette cité n'ont aucune conscience des problèmes de la vie d'ici-bas ni des choses de l'Au-delà, un peu comme s'ils ne vivaient pas sur cette planète et qu'ils étaient des morts vivants. Mon père (*rflh*) a dit un jour : « J'avais été surpris de lire dans les journaux que Qom serait protégée du malheur au dernier Jour qui verrait les habitants de la terre frappés par les plus grandes calamités, jusqu'à ce que je comprenne, en voyant la ville, le secret de cette protection : le malheur concerne les hommes qui sont des vivants sur cette terre, alors que les habitants de Qom ne sont ni des vivants ni des terriens. »



Le constatant moi-même, j'ai été très attristé que puisse exister dans un pays musulman un endroit comme Qom, si éloigné des questions auxquelles le monde musulman est confronté, dans l'ignorance la plus totale de ce qui a été révélé aux musulmans et imperméable aux devoirs religieux qui nous incombent en ces temps difficiles. Ceci me contraignit à monter au *minbar* dans la cour d'enceinte du saint mausolée. Je commençai à entretenir mon auditoire de ses devoirs religieux, rappelant les événements que subissaient les musulmans et insistant sur les obligations que tout croyant, en général, et les religieux, en particulier, se devait d'assumer dans la situation que nous connaissions. Les gens se dispersèrent en manifestant peu d'enthousiasme, tandis que les agents des Anglais ne manquaient pas de souligner l'étendue de l'ignorance des gens de Qom, espérant sans doute me voir baisser les bras.

Ces agents firent circuler dans le pays la rumeur d'un affrontement entre des bateaux de guerre anglais et iraniens sur la mer de Qasr-e Shîrîn où, après une sévère bataille, tous les bateaux iraniens avaient été envoyés par le fond. La raison de ce désastre, ajoutait la rumeur, était la haine manifestée par les Iraniens envers les Anglais et la mobilisation générale lancée contre eux. La conclusion était qu'il fallait que les Iraniens se taisent afin que l'Iran ne s'expose pas à davantage de tragédies. Ceci fut affiché partout, dans les rues, au Bazar et sur le portail du mausolée. Les habitants de Qom en conçurent une immense frayeur qui les paralysa entièrement. C'est à grand-peine que je pus enfin leur expliquer qu'il s'agissait là d'une vulgaire propagande, que l'Iran n'avait pas de bateaux de guerre et que Qasr-e Shîrîn est dans le désert au pied des montagnes, qu'on n'y trouve pas beaucoup d'eau et encore moins une mer ! Alors que les gens commençaient à comprendre qu'ils avaient été abusés et à manifester leur colère, les agents des Anglais diffusèrent, de la même façon que précédemment, la nouvelle que les habitants de Yazd avaient participé à une grande manifestation contre les Anglais à l'occasion de la déportation des ulémas et que des avions anglais avaient alors surgi dans le ciel. Ces avions avaient kidnappé un cheikh, un vieillard et une enfant qui avaient été emmenés directement à Londres ! Une fois encore, conseil était donné aux habitants de Qom d'éviter tout mouvement qui pourrait leur faire connaître le sort de ceux de Yazd. Cette der-

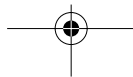
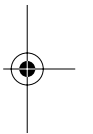
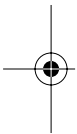




nière rumeur se répandit à Qom, suscitant la peur parmi les gens, et il me fallut dépenser toute mon énergie pour les délivrer de leur terreur.

Il faut le dire, j'avais trouvé parmi les étudiants et les ulémas de Qom ce que je ne souhaitais pas. Ils considéraient en effet que la religion se limite au jeûne et à la prière, et abandonnaient tous les autres domaines du *fiqh*. À les entendre, le progrès, la civilisation, la capacité de se défendre et la volonté d'égaliser les pays développés en savoir et en richesse, tout cela contredit la *sharî'a*. Avec de telles conceptions, certains d'entre eux me combattirent de façon virulente. L'un d'eux monta même au *minbar*, lors de la prière dirigée par Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî, et affirma que tout appel à autre chose que la prière et la retraite était contraire à la *sharî'a*. Toutefois, ce discours rencontra peu d'écho. Il ne se passa pas longtemps avant que les habitants de Qom ne se mobilisent, affluant en masse à de grandes manifestations qui prirent la direction des maisons des ulémas déportés et de la demeure de Cheikh 'Abd ol-Karîm [Yazdî]. La foule leur demanda de dire quels étaient les devoirs religieux qui s'imposaient à ce moment précis où les musulmans se voyaient infliger toutes sortes de tragédies de la part des étrangers. Cependant, ils furent déçus par la réaction des ulémas, car même si certains d'entre eux désiraient assumer leur devoir de combattre les Anglais et d'agir pour le progrès de l'Iran, comme de l'ensemble des pays musulmans, d'autres préféreraient renoncer à ce devoir religieux. Les gens restaient dans l'expectative, ne sachant plus quoi faire.

Dès lors, je considérai que rester à Qom était une perte de temps, que le chantier de la réforme et de la promotion des idées éclairées y était un pari difficile, et qu'il fallait aller dans la capitale pour gagner ensuite Qom aux idées réformatrices et éclairées. Par ailleurs, les télégrammes se succédaient me demandant dans la capitale. Je fus alors informé que, là-bas, un *emâm joma'a* [imam de la prière du vendredi nommé par le gouvernement] avait fermé la mosquée Soltânî au nez des participants à un rassemblement devenu quotidien. Je fis mes adieux à mon père (*rfa*) et revins donc à Téhéran. À mon entrée dans la ville, je constatai que tous les rassemblements avaient pris fin. Je parvins à rencontrer un groupe des enturbannés qui avaient affronté les participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî, rendant ces derniers





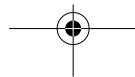
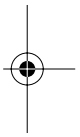
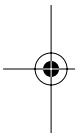
coupables de ne pas s'être dispersés, juste avant qu'on ne leur claque la porte au nez. La mosquée Soltânî, dirent-ils, ne rouvrirait que sur l'ordre du *serdâr sipah*, le chef du gouvernement. Je suis alors resté à Téhéran, appelant chaque jour du haut du *minbar* à réformer le monde d'ici-bas, à revenir à la religion et à combattre les associationnistes et les impies.

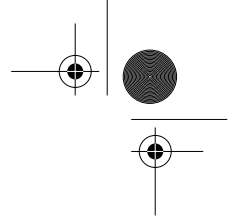
Quant à mon père (*r/fh*), qui était demeuré à Qom, il était indigné contre les ulémas qui avaient envoyé deux émissaires⁴⁸ vers Faysal afin d'entamer des négociations avec lui. Et lorsqu'il les vit déterminés à revenir en Irak à tout prix, il ne vit d'autre choix que de se séparer d'eux et d'aller visiter Al-Ridâ (*ahs*) [le tombeau de l'Imam 'Alî Rezâ à Mashhad].

L'ayatollah décide de partir pour le Khorassan

Il me télégraphia de préparer son voyage, ce que je fis. Le *serdâr sipah* envoya sa voiture à Qom pour le prendre et la population de Téhéran se prépara à l'accueillir. Le gouvernement mit en place tout ce que requérait l'accueil de l'ayatollah, mettant à la disposition des gens de nombreux moyens de transport, diligences et trains, vers Shâh 'Abd ol-'Azîm. La corporation des commerçants organisa une magnifique réception à deux parasanges de Shâh 'Abd ol-'Azîm, et les participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî firent de même un parasange plus loin. Pour sa part, le gouvernement lui souhaita la bienvenue dans le jardin du chef des commerçants, tandis que les libéraux le fêtaient dans le jardin des selliers du roi. Mon père (*r/fh*) était parti de Qom avec

48. Il s'agit de Cheikh Jawâd al-Jawâhirî et de Mîrzâ Mahdî al-Khurâsânî, un fils de l'ayatollah al-Khurâsânî. Ces deux religieux faisaient partie des neuf *mujtahid* exilés le 2 juillet 1923 avec Abû'l-Hasan al-Isfahânî et Muhammad Husayn al-Nâ'inî pour protester contre la déportation de Cheikh Mahdî al-Khâlisî. Dès la fin d'août 1923, Faysal avait ouvert des négociations avec les ulémas exilés. Ces deux émissaires entreprirent donc une mission à Bagdad en septembre 1923 pour négocier directement avec lui. Finalement, une réunion eut lieu le 15 février 1924 à Kâzimiyya en présence de ces derniers. Sous la présidence de Sayyid Bâqer Wâhid al-'Ayn, le représentant de Faysal, il fut décidé d'envoyer une lettre à Mîrzâ Ahmad al-Khurâsânî, le frère de Mîrzâ Mahdî demeuré à Qom, pour signifier l'accord du gouvernement irakien au retour des *mujtahid*, à l'exception de Cheikh Mahdî et de ses enfants. En compagnie de Sayyid Bâqer Wâhid al-'Ayn, Cheikh al-Jawâhirî et Mîrzâ Mahdî se rendirent à Qom au début de mars 1924. Ils reviendront en Irak en compagnie des *mujtahid* exilés.



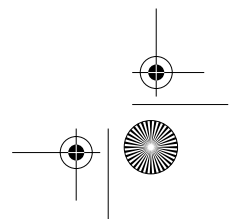
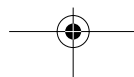
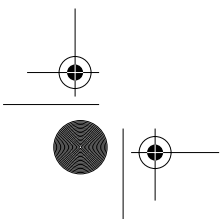
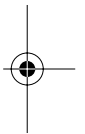
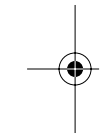


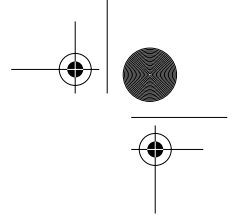
son entourage jusqu'à ce qu'il rencontre les premiers cortèges venus à sa rencontre. La diligence gouvernementale fut avancée et il y monta, faisant une courte halte dans chacun des endroits où l'on avait préparé une cérémonie en son honneur. Les discours de bienvenue se succédaient, et la diligence avait de plus en plus de peine à se frayer un passage parmi une foule de plus en plus compacte. Il parvint à pénétrer dans la cour du mausolée et, après s'y être recueilli, il s'arrêta un moment devant le mausolée de Nâser od-Dîn Shâh⁴⁹. Après cela, il prononça un discours pour remercier tous ceux qui avaient participé à cette réception grandiose.

Puis mon père (*rflh*) partit vers la maison qui avait été préparée pour sa sainte venue et les gens se dispersèrent en direction de Téhéran. Il demeura une semaine à Shâh 'Abd ol-'Azîm. Là, lui rendirent successivement visite tous ceux, ulémas, dirigeants, ministres, *ashrâf*, qui l'avaient accueilli, ainsi que d'autres qui n'avaient pas participé aux cérémonies. Des groupes de femmes, notamment, vinrent s'entretenir avec lui. Le chef du gouvernement lui demanda également une audience. L'entretien dura plus de deux heures durant lesquelles mon père (*rflh*) s'expliqua avec lui et formula les plus grands souhaits pour l'Iran. À la suite de ces visites, il se prépara à partir pour le Khorassan. Le gouvernement lui prépara deux diligences pour son voyage et tout Téhéran vint lui faire ses adieux, depuis les ulémas jusqu'aux ministres, en passant par les chefs militaires, les commerçants et d'autres.

Sur sa route, il trouva dans toutes les villes où il passait des réceptions en son honneur sans précédent et Mâlek al-Muhaqqiqîn [un *mujtahid* antibritannique qui accompagna Cheikh Mahdî depuis Téhéran jusqu'à Mashhad] gratifiait de ses sermons les habitants dans chaque ville où les gens purent ainsi savoir, de la bouche même d'un *mujtahid*, ce qui leur incombait en fait de devoirs religieux pour promouvoir le progrès de leur patrie, réformer leur situation et combattre les étrangers tout occupés à s'emparer de leur

49. Enterré à Shah 'Abd ol-'Azîm, Nâser od-Dîn Shâh (1848-1896), souverain de la dynastie qadjare, fut par son indifférence à l'origine des concessions qui donnèrent le contrôle des principales ressources iraniennes aux Russes et aux Anglais. La visite de Cheikh Mahdî à son tombeau semble étrange. Mais peut-être s'explique-t-elle par le fait que les Qadjars en étaient arrivés à figurer une forme de symbole d'indépendance face aux Britanniques et aux ambitions affichées de Rezâ Khân.





pays. Ses sermons eurent une grande influence sur toutes ces villes au point que la plupart de leurs habitants arrachèrent leurs vêtements étrangers, qu'ils les remplacèrent par le costume patriotique⁵⁰ et que l'idée islamique de lutte contre le colonialisme fut vivifiée de façon surprenante. Son voyage se poursuivit ainsi, avec de nombreuses haltes, jusqu'à ce qu'il arrive à Mashhad Rezavî⁵¹.

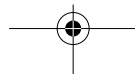
L'ayatollah al-Khâlisî au Khorassan

Et, là-bas, les gens lui firent fête. Ulémas, commandants militaires et toutes les classes de la société lui réservèrent un accueil indescriptible, lui témoignant une vénération à la hauteur de ce qu'il représentait à leurs yeux, mais que personne, avant lui, n'avait connue. Il s'établit à Mashhad Rezavî, où il s'occupa à enseigner, à écrire, à bien diriger les gens, à leur adresser des admonestations, à promulguer des fatwas, à les publier pour ses imitateurs, et Dieu l'a guidé et l'a préservé pour qu'il éduque les gens pieux et établisse la base du droit.

Quant aux autres ulémas, ils restèrent à Qom pour négocier avec Faysal par l'intermédiaire de leur émissaire, du fait de leur grande pusillanimité et de leur éloignement des devoirs religieux : l'affaire se termina par l'autorisation donnée par Faysal, ou par les Anglais, de retourner en Irak, à la condition que mon père (*r/fh*) et ses enfants n'y reviennent pas, que les ulémas n'interviennent plus dans les affaires politiques et qu'ils ne promulguent plus de fatwas contre les intérêts anglais. Sayyid Abû'l-Hasan [al-Isfahânî] et Mîrzâ Husayn [al-Nâ'înî] acceptèrent cela et se partagèrent la *shari'a* avec les Anglais : parmi les domaines du *fiqh*, les ulémas conservaient la pureté, le jeûne, la prière, le mariage et l'héritage ; quant aux Anglais, ils avaient le droit de commander le licite et d'interdire l'illicite, le djihad, la défense, la priorité, l'exécution des ordres, le commerce, l'application des peines, la levée des

50. L'expression est peut-être imagée, mais il faut rappeler que la république turque venait d'être proclamée (29 octobre 1923), et que le costume était en Turquie au centre des débats qui aboutiront en 1925 aux réformes de Mustafâ Kémal visant à occidentaliser l'habit des Turcs (interdiction du port du fez pour les hommes et restriction du voile pour les femmes).

51. Ayant quitté Shâh 'Abd ol-'Azîm le 7 décembre 1923, Cheikh Mahdî arriva à Mashhad au tout début de 1924.





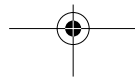
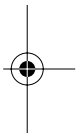
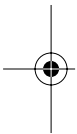
impôts et d'autres domaines encore où il n'était pas permis aux ulémas d'intervenir ni de promulguer des fatwas.

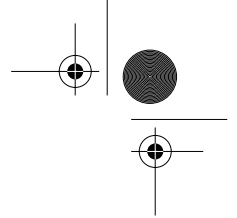
Les couards acceptèrent donc ces conditions et revinrent en Irak⁵² à un moment où l'Iran connaissait de très graves événements, comme on le verra dans le chapitre sur la république. Mais les Iraniens les condamnèrent et ces ulémas durent faire face à un ressentiment profond et général. Lorsqu'ils arrivèrent à la frontière de l'Irak, ils y furent arrêtés dix jours jusqu'à ce qu'on obtienne d'eux un engagement écrit avec les deux conditions déjà mentionnées. Ils rentrèrent alors en Irak sous les quolibets de la population qui les blâmait partout où ils passaient et qui leur demandait : « Mais où est l'ayatollah ? », avant d'ajouter : « Contre quoi êtes-vous partis et pour quoi êtes-vous revenus ? » (ils n'avaient pas donné d'engagement aux Anglais de ne plus intervenir dans les affaires politiques ; c'est pour cette raison qu'ils étaient partis en Iran, tout cela pour revenir liés par un engagement !).

Leur retour coïncida avec la première réunion de l'Assemblée constituante dont ils avaient interdit l'élection⁵³, ce qui suscita une forte réprobation chez les Irakiens. Les Anglais se reposaient avant tout sur la couardise de ces ulémas et, confiants, ils ne prêtaient pas attention à ces protestations ni aux manifestations violentes des Irakiens et des Iraniens. De fait, ils savaient que ces ulémas étaient revenus en Irak en acceptant leurs propositions et qu'ils promulgueraient des fatwas contre les manifestants et les protestataires. Une

52. Abandonnant Cheikh Mahdî dans son exil iranien, les *mujtahid* reviendront en Irak le 22 avril 1924. Mais ils durent patienter plusieurs semaines à la frontière avant d'avoir l'autorisation de pénétrer en territoire irakien. Le gouvernement irakien voulait en effet obtenir d'eux au préalable un engagement écrit de ne plus intervenir dans les affaires politiques du pays. Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahânî signa le document exigé attestant son renoncement à toute activité politique le 27 mars, le jour même de la première séance de l'assemblée dont il avait interdit l'élection dans ses fatwas. Une fois réinstallé à Najaf, Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'inî offrira à Rezâ Khân en juin de cette année un portrait de l'Imam 'Alî dédicacé de sa main pour le remercier de ses efforts, qui leur avaient permis de revenir en Irak. Sayyid Muhammad al-Sadr, qui avait été exilé avec Cheikh Muhammad le 29 août 1922, rentrera pour sa part à Bagdad le 30 mai 1924.

53. L'Assemblée constituante irakienne avait été élue en deux tours entre le 12 juillet 1923 et le 25 février 1924 en l'absence des plus grandes autorités religieuses chiites exilées en Iran. Elle tint sa première séance le 27 mars 1924 et ratifia le traité anglo-irakien le 10 juin 1924, un mois et demi après le retour des *mujtahid* à Najaf. Le Statut organique, c'est-à-dire la Constitution de l'État irakien, fut voté le 14 juin 1924.





anecdote racontée par Mushîr od-Dowleh me revient à l'esprit. Alors qu'il était le chef du gouvernement, l'ambassadeur anglais, avec lequel il s'entretenait, eut cette parole : « Nous n'accordons aucune importance à ces rassemblements et à ces manifestations parce que ces ulémas rentreront en Irak, étant donné que les boutiques de leur direction religieuse ne sont ouvertes que là-bas et qu'ils ne prendront pas le risque de les fermer⁵⁴. » Les ulémas réalisèrent ainsi la prédiction de l'ambassadeur anglais, mais nous prîmes le risque de les fermer (car à quoi bon des boutiques sans nous ?) et de demeurer au service du droit en agissant pour la gloire de la religion*.

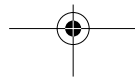
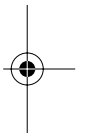
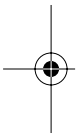
La situation en Iran après le retour de certains ulémas exilés

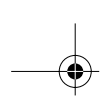
Avant même le retour de ces ulémas en Irak, les rassemblements en Iran avaient déjà pris fin. La population entra alors dans une douloureuse léthargie pour une longue période. En effet, ces rassemblements étaient fragiles, à l'exception notoire de ceux de la mosquée Soltânî qui continuèrent et qui furent à l'origine d'actions mémorables.

Je ressaisais sans cesse dans ma tête ce qui se passait en Iran et la situation me rendit si triste que j'en arrivais presque à oublier l'Irak. Je décidai de tout faire pour ouvrir les yeux aux gens en saisissant l'occasion offerte par la déportation des ulémas et de m'attacher à lutter contre les dangers qui menaçaient l'Iran de toutes parts. Avec l'aide précieuse de l'opinion publique iranienne, l'Association de la mosquée Soltânî fut fondée. Elle s'engagea dans de multiples activités, malgré la marge de manœuvre étroite qui était celle des réformistes dans ce contexte difficile, ce qui la forçait à mettre en garde contre les dangers intérieurs, tout autant qu'extérieurs. Mais pour bien prendre la mesure de ce que je dis ici, il faut connaître la situation générale de l'Iran.

54. Les « boutiques », expression méprisante utilisée par Sir Percy Loraine pour désigner la fonction des dirigeants religieux chiites. En comparant celle-ci à un fonds de commerce, le représentant britannique à Téhéran pointait le souci de certains *mujtahid* de préserver à tout prix leur fonction. Cheikh Mahdî et Cheikh Muhammad al-Khâlisî reprendront à leur compte l'expression pour dénoncer l'opportunisme des *mujtahid* qui, abandonnant Cheikh Mahdî en Iran, retournèrent en Irak.

* Ce chapitre de la biographie de mon père (*qas*) a été complété après la rédaction de cette lettre [Note de l'auteur].

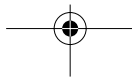




Aperçu général de la situation de l'Iran

Le chaos qui caractérisait alors la situation politique et administrative de l'Iran est difficile à imaginer. Les administrations souffraient de défauts criants, d'autant qu'elles n'étaient plus entre les mains d'hommes compétents. En effet, les administrations iraniennes étaient exclusivement dirigées par des individus qui s'arrogeaient un pouvoir personnel, directement ou par leurs hommes de main, par des fonctionnaires pusillanimes terrorisés par les ministres et les hommes de pouvoir, ou encore par des agents de l'une des ambassades étrangères, en particulier l'ambassade anglaise qui intervenait dans toutes les administrations, depuis les ministères jusqu'au plus petit service officiel. De fait, ceux qui servaient les intérêts de l'Iran dans ces administrations étaient rares, pour ne pas dire inexistantes, tout simplement parce qu'ils n'y avaient pas leur place. Et il n'y avait de gratification et de carrière possibles que pour celui qui renonçait au service du pays et de l'État.

On m'avait dit que l'Iran était un pays constitutionnel où le pouvoir appartient à la loi. Mais quand j'ai commencé à y vivre, j'ai tout de suite vu que c'était un État despotique qui ne reconnaît aucune valeur à la loi, même s'il existe une Constitution, et que le pouvoir y était entre les mains du *serdâr sipah*. Nul ne pouvait le contester, sous peine d'être tué ou jeté en prison ou encore d'être exilé de par sa seule volonté, sans que personne ose s'opposer à lui. Il pouvait utiliser l'armée selon son bon vouloir et décimer les tribus, piller leurs biens et faire ce qu'il voulait, sans que personne en soit informé. Et malheur à ceux qui lui opposaient la loi, comme cela arriva à des députés d'Azerbaïdjan ! Ces derniers avaient protesté à la Chambre des députés contre le maintien de la loi martiale à Tabriz. La réponse ne tarda pas : le *serdâr sipah* s'empressa de faire parader ses troupes dans les rues de Téhéran pour intimider les députés. La Chambre n'avait aucun pouvoir





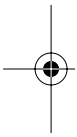
face à cet homme. Ministre de la Guerre, il avait en fait à sa disposition tous les ministères, ce qui signifie que, légalement ou non, personne ne pouvait rien contre lui.

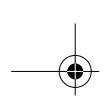
En plus de son impuissance face au *serdâr sipah*, la Chambre des députés souffrait des graves défauts de la plupart de ses membres : l'ignorance, l'apathie, le manque de courage, d'honneur et de sens civique les dominaient et on ne pouvait attendre d'eux une initiative quelconque susceptible de réformer le pays. En réalité, leur action se limitait à contrôler les responsables des ministères, chose rendue possible par la faiblesse du Premier ministre. Ce dernier était interpellé chaque jour à propos de fonds qu'il ne leur aurait pas accordés et appelé à démissionner. C'est ainsi que Qavâm as-Saltaneh, le chef du gouvernement, fut sommé de s'expliquer à la Chambre des députés pour trois cents malheureux tomans¹ de l'administration de la poste qu'il avait utilisés pour mettre une diligence à la disposition d'un uléma en partance pour le Khorassan. Parmi les députés, Soleymân Mîrzâ et ses camarades étaient les plus virulents. Ils le soumièrent à une pression croissante jusqu'à le contraindre à la démission.

En revanche, il semblait manifeste que personne ne pouvait obliger le *serdâr sipah* à rendre des comptes, même s'il dilapidait tout l'argent et toutes les ressources de l'Iran. On vit ainsi se succéder trois gouvernements en quelques mois, celui de Qavâm as-Saltaneh, celui de Mustawfî al-Mamâlek et celui de Mushîr od-Dowleh². Dans chacun de ces gouvernements, le *serdâr sipah* était un ministre de la Guerre inamovible et, plus étrange encore, il continuait ses fonctions entre deux gouvernements, comme si le gouvernement précédent n'avait pas démissionné ou que cela ne concernait pas le ministre de la Guerre. La vérité est qu'il se croyait au-dessus de la loi du pays. Lorsque la Chambre des députés vota la défiance envers le gouvernement de Qavâm as-Saltaneh, tous les ministres démissionnèrent, sauf donc le ministre de la Guerre, et il en fut de même lorsqu'elle vota la défiance

1. Unité de monnaie iranienne.

2. La valse des Premiers ministres en Iran fut réelle : en juin 1921, cabinet de Qavâm as-Saltaneh, en octobre, cabinet de Mushîr od-Dowleh, en juin 1922, nouveau cabinet de Qavâm as-Saltaneh, février 1923, cabinet de Mustawfî al-Mamâlek, du 12 juin 1923 jusqu'au 28 octobre de cette année, nouveau cabinet de Mushîr od-Dowleh.





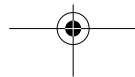
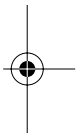
envers le gouvernement de Mustawfî al-Mamâlek. Après la démission de Mustawfî al-Mamâlek, le plus étonnant fut de voir le *serdâr sipah* convoquer des « ministres adjoints » qu'il incita à rester en fonction, comme s'il était le chef du gouvernement, alors que la loi le forçait à démissionner du ministère de la Guerre.

La situation militaire

À partir de là, on peut mieux comprendre la situation militaire qui prévaut en Iran. Le pays avait une armée d'environ trente mille hommes placés sous le commandement du ministre de la Guerre. Mais cette armée n'était pas soumise à la loi et le gouvernement n'avait sur elle pas le moindre pouvoir. Elle dépendait entièrement du ministre de la Guerre, qui la gouvernait comme il l'entendait. Nous en avons eu une illustration éclatante lors de la démission du *serdâr sipah* de la présidence du gouvernement à la suite de son échec à imposer la république, comme nous le verrons. Les chefs de l'armée envoyèrent alors des télégrammes à la Chambre des députés pour menacer ces derniers de mort. Ils leur lancèrent un ultimatum de quarante-huit heures au-delà desquelles, si le *serdâr sipah* n'était pas de retour, ils attaqueraient Téhéran avec leur armée et tueraient tous ceux qui s'opposaient à la volonté du *serdâr sipah*³.

On ne pouvait que le constater : l'armée n'était pas une armée légale et responsable devant le gouvernement. C'était plutôt une garde prétorienne ressemblant aux forces tribales dont les membres rivalisent de flagornerie envers le chef de la tribu. Et encore, le chef de la tribu finance ses hommes avec son argent ! Mais ici, c'était avec l'argent de la nation. Il y avait en Iran de nombreux dirigeants tribaux puissants et bien armés : le *serdâr sipah* les a massacrés, il leur a confisqué leurs armes et s'est octroyé le monopole de la puissance militaire, mais à son profit exclusif et non pas pour la nation. Je me suis opposé à la confiscation des armes des

3. Face à une opposition générale, Rezâ Khân avait abandonné l'idée d'instaurer une république en Iran le 1^{er} avril 1924. La démission tactique du chef du gouvernement en 1925 aboutit à son retour triomphal, avec le soutien de l'armée, qui avait réprimé avec succès les nombreux foyers d'insurrection en Iran.





tribus⁴ précisément parce que cela n'était pas pour le bien de l'Iran. Tant que l'armée ne respecterait pas les lois du pays, la présence d'armes parmi les tribus pouvait, dans certaines conditions, être dans l'intérêt de l'Iran, comme cela s'est vérifié lors du traité de Vosûq od-Dowleh et de la résistance de certaines tribus aux tentatives de l'imposer au pays. De même, les tribus se sont opposées aux gendarmes du Sud que les Anglais avaient formés pour contrôler le sud de l'Iran⁵. Ces résistances des tribus ont donné une nouvelle leçon de politique iranienne aux Anglais, mais ces derniers ont résolu la question en réquisitionnant leurs armes. Les tribus se sont bientôt retrouvées sans armes. À présent, les Anglais peuvent faire ce qu'ils veulent sans avoir à craindre de réaction armée. Désormais, rien ne peut empêcher le *serdâr sipah* de s'engager, avec les Anglais, dans une politique nuisible à l'Iran. Car ni la loi, dont il ne reconnaît pas le caractère inviolable, ni la puissance militaire de grandes tribus, en grande partie désarmées, ne représentent plus un obstacle sur sa route. Hier, si une tribu recherchait le soutien des Anglais, elle était aussitôt menacée par une autre tribu. Aujourd'hui, le *serdâr sipah* menace cette dernière avec l'accord des Anglais.

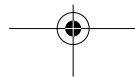
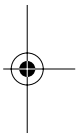
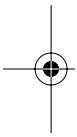
Tout ceci m'inquiétait au plus haut point. Tout en réfléchissant au moyen d'avoir une armée nationale, au service de l'État et de la loi et non pas d'une personne, je n'étais pas pour autant d'accord avec certains intellectuels partisans de la dissoudre. Pour ma part, je considérais qu'il fallait la réformer.

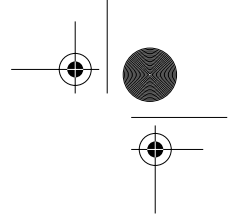
Les finances et la justice

Quant aux finances de l'Iran, elles sont dans un état d'anarchie totale aussi bien en ce qui concerne les lois que les administrations. Et il en va de même pour la justice. Le ministère de la

4. On voit ici que Cheikh Muhammad prend le contre-pied d'une version de l'histoire de l'Iran qui a crédit, tout au long du règne de la dynastie pehlevie, l'action de Rezâ Khân contre les tribus de la nécessaire centralisation d'un État moderne contre les féodalités de provinces. De même qu'en Irak, Cheikh Muhammad accorde aux tribus un indéniable potentiel patriotique contre la mainmise britannique sur les deux pays.

5. Dans le sud de l'Iran, sous influence anglaise depuis le XIX^e siècle, les Britanniques avaient créé des forces auxiliaires pour contrer les Cosaques du Nord, encadrés par les Russes, avant de mettre ces derniers sous leur contrôle grâce à Rezâ Khân en 1921.





Justice est juste un mot, vide de tout contenu, comme le respect de la légalité est inexistant dans la plus grande partie du pays. De plus, aucune loi ne semble appropriée pour rendre la justice de quelque façon que ce soit.

L'Iran et le monde extérieur

À l'extérieur, l'Iran est la proie des appétits et des rivalités de ses voisins, la Russie et l'Angleterre (en Iran, on avait l'habitude, à cette époque, d'appeler l'Angleterre « le voisin du Sud », du fait de sa présence militaire et politique dans le Golfe et en Inde, face au voisin du Nord, la Russie, son grand rival en Iran). Pour ce qui est des Anglais, qui ont semé les graines du colonialisme, leur seul souci était de s'emparer du pays. À cette fin, ils ont enfermé l'Iran dans toute une série de contraintes et de réseaux d'influence, qui ont réussi à infiltrer toutes les activités du pays et à contrôler ses revenus. Quant aux Russes, leurs intentions demeurent inchangées, même si la révolution bolchevique a bouleversé le monde entier. Leurs intérêts en Iran s'orientent désormais vers la limitation de l'influence anglaise plutôt que vers l'intervention directe. C'est, à leurs yeux, la première étape vers leur but ultime et ils ne ménagent aucun effort pour sa réalisation.

La situation économique

Dieu a gratifié l'Iran de Ses bienfaits, lui accordant plus de richesses naturelles qu'à aucun autre pays. Et au regard de la faiblesse de sa démographie, de l'étendue de son territoire, de ses ressources minérales et de ses atouts pour le développement de l'agriculture, ses habitants auraient dû pouvoir bénéficier d'une grande richesse. Mais l'ignorance détruit tout et la misère accable aujourd'hui ses enfants. On peut les voir souffrir de la faim sur des terres fertiles. Les exportations, qui étaient dirigées essentiellement vers la Russie, se sont pratiquement effondrées à la suite de la révolution russe. Quant aux importations, elles ne représentent plus que le centième de celles du début du siècle. Les Anglais ont fait main basse sur l'or contre des billets de papier au nom de la banque impériale qui est dirigée par une



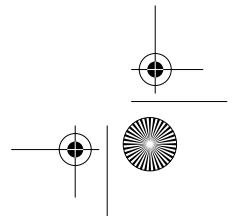
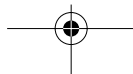
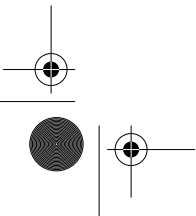
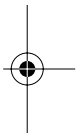
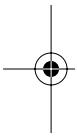
société anglaise⁶. Tout le commerce du pays est entre les mains de cette banque qui fait en sorte que le marché iranien reste en situation de stagnation, voire de déficit. Les rues et les routes sont impraticables à tout transport de marchandises, et le réseau de chemin de fer est très peu développé. Quant aux richesses minérales, la découverte du pétrole au sud a aussitôt suscité la convoitise des Anglais qui s'en sont emparés⁷ et dont l'Iran ne profite pas. Le manque de travail touche toute la population. L'agriculture, en particulier, est très dégradée. Aucun moyen agricole moderne n'est utilisé et l'eau des nappes souterraines reste stockée dans la terre alors que les cultivateurs ne peuvent irriguer par manque d'eau.

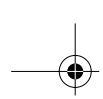
L'éducation et le niveau culturel

Il n'y a pas, dans tout l'Iran, une seule école supérieure ou de formation des maîtres ou encore d'apprentissage, si l'on excepte l'école d'artisanat de luxe à Téhéran, connue sous le nom d'école Kamâl al-Mulk [aujourd'hui l'Académie des beaux-arts de Téhéran] et qui est comme le coiffeur qui tente d'embellir le visage d'une vieille femme aux cheveux gris. Il n'y a pas, dans les villages, une seule école élémentaire et les écoles avec des cours moyens sont rares, y compris dans la capitale. Là où elles existent, à Téhéran et dans certaines provinces, elles sont d'une si mauvaise qualité qu'elles n'arrivent même pas au niveau des écoles élémentaires des autres pays. Il y a bien un ministère de l'Éducation, mais je ne sais pas ce qu'il fait ni même ce qu'il pourrait faire. Car le budget dont il dispose est insignifiant, la majeure partie de l'argent de l'État étant assignée à l'armée dont la contribution à l'éducation de ses recrues prête à rire. Il ne reste des nombreuses écoles religieuses qu'un enseignement sclérosé et obscurantiste sur lequel veillent jalousement des prêtres qui considèrent le seul fait de

6. Depuis le XIX^e siècle, à l'Imperial Bank of Persia (anglaise) s'opposait la Banque d'escompte de la Perse (russe). La révolution d'Octobre 1917 laissa la voie libre aux Britanniques pour contrôler l'ensemble des finances iraniennes.

7. À tour de rôle, les Anglais et les Russes avaient obtenu d'extraordinaires concessions qui mettaient pratiquement entre leurs mains toutes les ressources de l'Iran. La plus spectaculaire fut le contrôle par les Anglais de la recherche et de l'exploitation des pétroles en Iran du Sud (1901) et la création de l'Anglo-Persian Oil Company (APOC) en 1909.





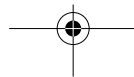
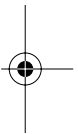
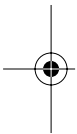
prendre l'air comme incompatible avec la religion. Aucune publication pédagogique, à un niveau primaire ou supérieur, n'existe en langue persane, bien que l'Iran ait été le berceau de l'écriture et le phare des sciences dans leur ensemble. La plupart des habitants sont aujourd'hui analphabètes ; ils ne savent rien des choses du monde, comme de celles de la religion, malgré l'intelligence innée dont Dieu les a dotés.

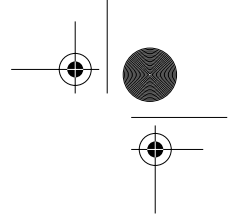
Les services de santé

Il n'existe en Iran aucune institution médicale, à l'exception du Conseil de la Santé à Téhéran, qui est dirigé par Serdâr Amîr A'lam. Il n'y a pas non plus d'hôpitaux, à part des dispensaires rudimentaires, et les instruments médicaux font cruellement défaut dans les villages et dans la plupart des villes. On ne rencontre aucun médecin dans les villages et celui qui est atteint de la moindre maladie est condamné à en souffrir jusqu'à la mort. Les maladies déciment sans pitié les habitants de villages dont l'environnement est le plus sain du monde, avec un bon air pur, de l'eau douce en abondance et un climat sec. Ceci est encore aggravé par le fait que beaucoup de gens souffrent de malnutrition. Par ailleurs, la civilisation européenne leur a apporté ces cadeaux précieux que sont les maladies vénériennes, l'alcoolisme et la drogue. L'inactivité encourage tous ces vices et la corruption généralisée des mœurs. C'est ainsi que l'adultère est devenu commun et que les maladies infectieuses se sont multipliées en conséquence.

Des médecins de Téhéran m'ont rapporté que quatre-vingts pour cent des habitants de la capitale et même quatre-vingt-dix pour cent des habitants de la ville de Resht souffrent de maladies infectieuses. Ce constat effrayant m'a été confirmé à plusieurs reprises. Serdâr Nosrat, un député de Kermân⁸, l'une des plus grandes et des plus importantes provinces d'Iran, affirme que cinq mille enfants sont morts de la variole dans la ville de Kermân et qu'il ne s'y trouvait aucun médecin pour pratiquer la vaccination, alors qu'on sait qu'elle est la meilleure et la plus facile des préventions et qu'elle est bien plus efficace que les médicaments.

8. La province de Kermân, l'une des plus vastes d'Iran, occupe le centre sud-est du pays.





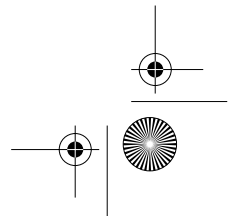
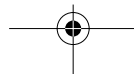
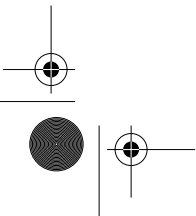
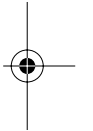
Et si telle est la situation dans les plus grandes villes, que dire des villages et des tribus ? La misère ambiante a pour effet d'accroître l'engouement des Iraniens pour les plaisirs illicites, eux-mêmes sources de maladies destructrices pour les générations à venir et pour la richesse du pays, qui à leur tour conduisent à l'inactivité et au chômage. L'opium, le haschisch et autres drogues détruisent rapidement les Iraniens qui en font un usage fréquent, surtout l'opium dont la culture s'est répandue en Iran.

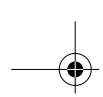
Les partis politiques et les syndicats

Tout ce qui peut exister de partis et de syndicats dans les pays européens a son équivalent en Iran. On peut même dire que les Iraniens ne peuvent entendre le nom d'un parti formé récemment en Europe sans former un parti identique en Iran. À cela, il faut ajouter les partis qui se réclament de la religion, comme l'Association des libéraux musulmans, le Parti national musulman et d'autres. Mais au-delà de leur grande diversité, le but de tous ces partis est le même : l'emporter sur les autres et servir d'instrument pour gagner sa vie sans travailler. Je ne voyais aucun de ces partis vouloir changer l'Iran et tirer le pays de sa triste situation. Les plus beaux programmes, que personne ne pense à appliquer, ne sont le plus souvent que de l'encre sur du papier et n'ont été écrits que pour tromper le peuple et l'utiliser pour assouvir des ambitions personnelles. J'ai vu ainsi les représentants des socialistes s'opposer à Qavâm as-Saltaneh, le Premier ministre, à la fin de la quatrième assemblée⁹, en protestant contre le fait qu'il avait permis à certaines personnes d'envoyer des colis par la poste d'Iran gratuitement, alors que cela ne coûte à l'État pas plus de cinquante tomans. Et les mêmes ont voté en vue d'augmenter de dix mille tomans mensuels le traitement du chah et d'un montant total de soixante mille tomans ceux des membres du gouvernement et de la cour !

Une autre fois, je rencontrai un de leurs représentants, Soley-mân Mîrzâ, et le trouvai en proie à une profonde indignation contre le *serdâr sipah* à qui il attribuait tous les défauts de la terre. Il se passa peu de temps avant de le voir devenir l'un de ses partisans

9. La quatrième assemblée fut inaugurée par Ahmad Shâh le 22 juin 1921 et la cinquième assemblée débuta le 11 février 1924.



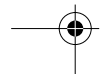
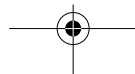
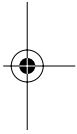


et de ses défenseurs les plus acharnés. Mais quand on lui en fit le reproche, il dit : « Le *serdâr sipah* est comme une épée dégainée. Si nous ne la contrôlons pas de nos mains, d'autres la brandiront contre nous. Dieu nous est témoin : soit le *serdâr sipah* est utile pour le pays et alors il faut le soutenir et ne pas mettre d'obstacle à son action, soit il est nuisible pour le pays et il faut le combattre par tous les moyens, sans même se préoccuper que d'autres puissent en tirer profit. » Cela signifiait que, lorsque la crainte inspirée par le *serdâr sipah* justifiait de le soutenir, tout en reconnaissant son caractère nuisible, toutes les excuses étaient admises pour cet homme qui sert les Anglais et les Russes et qui œuvre à la disparition de l'Iran. Mais si la peur guidait l'action de tous ces ignorants, alors pourquoi autant de belles déclarations et de programmes généreux ? Ne serait-il pas plus simple pour eux de ne conserver qu'un seul projet : comment échapper à la crainte pour soi-même ? Nul besoin pour cela de fonder une association, de rédiger des statuts et un programme, ou de s'engager dans la controverse ! Et autant rester chez soi en fermant les portes pour se sentir à l'abri de tous !

Peut-être, mais pas pour des gens comme Soleymân Mîrzâ et ses semblables : sans savoir, sans capacité à travailler, sans fortune personnelle, ils se sont habitués à gagner leur vie en restant oisifs et en ayant recours de façon systématique à la tromperie et à la manipulation. Non content d'augmenter le traitement des membres de la cour du roi, comme nous l'avons dit, ce socialiste défend le *serdâr sipah* qui a mis la main sur à peu près toutes les richesses de l'Iran pour lui-même, ce qui détruit toute la société, le faible comme le fort, le pauvre comme le riche. Puissent tous les socialistes du monde s'en réjouir !

J'ai fait la même constatation avec tous les partis. Aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir se multiplier au moment des élections à la Chambre des représentants ! Car leurs illustres fondateurs espèrent tous avoir l'honneur d'être élus et bénéficier ainsi de leur part de corruption et de gloire.

Quand les partis ont constaté, lors de la cinquième assemblée, que le droit d'élection de l'*umma* était bafoué par le *serdâr sipah* et qu'il avait obligé les gens à voter pour ses candidats en usant de la force et sans qu'ils aient le moindre choix, tous se sont ralliés à lui, rivalisant d'arguments pour justifier son action, le couvrant de





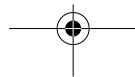
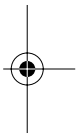
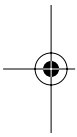
louanges et lui demandant, au passage, de permettre aussi l'élection de leurs candidats grâce aux mêmes moyens. Une telle inconscience me laissa pantois ! Car c'était avouer à la face de tous que ces partis n'ont d'autre souci que le profit personnel, alors que leur devoir leur aurait commandé de se mettre d'accord pour combattre le *serdâr sipah* et lui réclamer la restitution du droit de l'*umma* qu'il avait foulé aux pieds au vu et au su de tous. Mais personne ne s'en soucia.

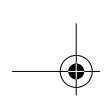
Telle est la situation des partis politiques. On trouve par ailleurs en Iran des syndicats en nombre identique à ceux d'Europe et d'Amérique, tel pour les commerçants et tel autre pour d'autres métiers. Ils portent le nom de « confédérations ». Mais, là aussi, ils n'ont qu'un but, le même que celui des partis politiques, à savoir le profit personnel, même si c'est aux dépens du pays et des provinces. De ce fait, ces syndicats n'ont aucune efficacité.

Les journaux iraniens

Il y a en Iran, comme en Europe et en Amérique, une grande diversité de journaux sérieux et de revues politiques, scientifiques, artistiques, économiques, sur l'agriculture et la médecine, et d'autres destinés à un grand public ou qui sont humoristiques, mais toute cette presse n'a qu'un seul objet : l'insulte, la diffamation, avec le recours systématique à des expressions infamantes envers les personnes. Ceux qui sont dans la ligne de mire de ces journaux n'ont d'autre choix que de graisser la patte de leur directeur, comme on donne un os à un chien pour qu'il cesse d'aboyer. Il faut dire qu'ils se satisfont de peu et qu'on peut les faire taire pour quelques sous. On en arrive à la situation où, dans ce pays à faible niveau d'activité et de revenus, on voit ce type de journaux proliférer. Personne n'est à l'abri de leurs flèches empoisonnées, car ils témoignent d'une grande versatilité : un jour, ils rapportent les pires médisances sur telle personne et, le lendemain, ils lui tressent des lauriers, tout cela parce qu'elle leur a envoyé entre-temps quelque argent.

Setâre-ye Irân (« L'Étoile d'Iran »), l'un des plus grands journaux de Téhéran, en est une bonne illustration. À un moment, il critiquait le *serdâr sipah* de la façon la plus violente, le qualifiant





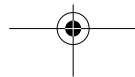
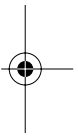
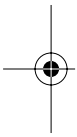
de « Liakhov du Sud ». On se souvient que Liakhov¹⁰ est ce commandant russe qui a fait tirer au canon sur la Chambre des représentants iraniens peu après sa proclamation et qui a combattu victorieusement les libéraux iraniens pour imposer un retour au despotisme au début de la révolution iranienne. À l'instar de Liakhov, donc, le *serdâr sipah* avait eu pour objectif de supprimer la liberté et d'anéantir l'Iran, mais il agissait comme un fonctionnaire au service des Anglais, installés dans le sud du pays.

Après avoir exprimé cette opinion peu flatteuse du *serdâr sipah*, ce journal passa subitement à l'attitude opposée. Le *serdâr sipah* devint alors le « sauveur de l'Iran », le « protecteur de la liberté », le « chef du monde musulman » et d'autres qualificatifs si grandiloquents que personne n'en avait encore été gratifié jusqu'à ce jour ni en Orient ni en Occident. La façon d'agir du *serdâr sipah* ne s'était pas modifiée pour autant. On peut même dire que, à l'époque où ce journal instruisait son procès, le *serdâr sipah* ne bafouait pas encore vraiment le droit de l'*umma*, mais que, ensuite, au moment même où il l'encensait, il violait les droits naturels de l'*umma* au vu et au su de tous, et ne lui laissait plus la possibilité d'élire librement un seul représentant. Mais la vraie raison du changement, c'est que le journal se vit offrir de l'argent, et quelques billets ont valu au *serdâr sipah* de tels qualificatifs.

L'attitude de ce journal envers moi suivit le chemin inverse. Au début, il m'affublait de qualités et de titres que je n'approuvais pas car ils ne conviennent qu'aux prophètes et aux élus de Dieu. Mais, très vite, le ton changea et il me traita comme si j'appartenais à la lie de l'humanité. La seule raison en était mon opposition au *serdâr sipah* dès qu'il a foulé aux pieds les lois et nié les droits fondamentaux de la personne. Et, aussi, que le *serdâr sipah* avait alors honoré ce journal de ses largesses.

Le directeur de ce journal, Hoseyn Khân, eut honte de cette situation, et m'avoua : « Que puis-je faire ? Mon corps est encore

10. Le colonel de l'armée tsariste Liakhov s'est rendu célèbre par la répression au Caucase et en Iran des mouvements révolutionnaires et nationalistes. Il commandait la division cosaque iranienne qui investit Téhéran en juin 1908 pour mettre un terme à la révolution constitutionnelle persane et rétablir l'absolutisme. Le bombardement du Parlement iranien inaugura la période appelée *estebdâd-e saghîr* (« la petite tyrannie »), qui prit fin le 15 juillet 1909 avec la victoire des forces nationalistes et constitutionnalistes. Tenu pour responsable du coup d'État anti-constitutionnel, Mohammad 'Alî Shâh fut alors déposé.



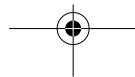
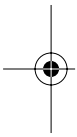


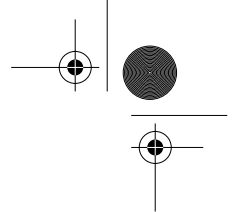
meurtri des blessures dont je ne suis pas remis après les coups que j'ai reçus de la part du *serdâr sipah*. Plût à Dieu que, après les critiques, la peur ne nous ait pas inspiré ces louanges qui contredisent la réalité ou, du moins, qu'elle nous ait incité à nous taire ! Mais l'appétit vient en mangeant et l'argent nous a poussés à lui adresser ces louanges. » Tous les journaux d'Iran sont dans la même situation. Source supplémentaire de corruption, cette presse a une étrange capacité à déformer les nouvelles, à mentir et à diffamer. J'ai pu le vérifier en lisant chez moi dans les journaux, avec le plus grand étonnement, les nouvelles de visites que j'aurais rendues à telle personne avec la teneur de nos discussions, etc, alors que je ne savais rien de tout cela. Certains journaux précisaient même l'heure de ma venue et faisaient le récit détaillé de mes entretiens afin de rendre leur information plus crédible. Des journaux en arrivaient à m'attribuer en une journée des entretiens pour lesquels il m'aurait fallu cinquante jours !

Cette presse n'avait, à mes yeux, aucune valeur et je ne prenais même pas la peine de la démentir, préférant regarder avec dédain ces misérables peccadilles. En bref, je ne voyais aucun journal en Iran qui défende une opinion. Tous étaient comme le caméléon et leurs desseins totalement inavouables. Habituee à cette désinformation et à ces mensonges systématiques, l'opinion publique n'accordait aucun crédit à ces journaux.

Les journaux qui défendaient la république étaient sous la protection du *serdâr sipah*. Leurs arguments se limitaient à la nécessité de la république pour l'Iran, avec, en prime, insultes et malédictions adressées au chah. Or, au cas où la république aurait été une telle nécessité, on ne voit pas pourquoi ses partisans ne savaient qu'insulter le chah. Car elle devait alors s'imposer indépendamment des qualités personnelles du chah. Mais ils n'hésitaient pas à dépasser les bornes dans ces affronts visant Ahmad Shâh, que Rezâ Khân tentait de détrôner au nom de la république. Tout était bon, y compris les attaques les plus viles et les plus basses, au point que l'opinion publique s'enflamma en réaction contre la république et que la situation s'inversa aux dépens de l'idéal républicain.

Quant aux journaux qui s'opposaient à la république, ils avaient recours aux mêmes méthodes et aux mêmes excès : le *serdâr sipah* y était diffamé sans relâche et sans limite. Il suffisait qu'une



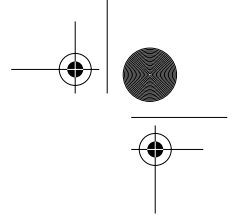


action lui soit attribuée pour qu'elle soit aussitôt rejetée, sans même qu'ils cherchent à distinguer si, parmi les actions du *serdâr sipah*, il n'y en avait pas certaines dont on devait reconnaître le bien-fondé, comme la création de l'armée iranienne, grâce à laquelle il a pu assurer la sécurité dans toutes les provinces.

Certains des journaux encensaient *ad nauseam* le *serdâr sipâh*, vénéré comme « chef », comme « sauveur » ou tout autre qualificatif aussi prestigieux, bien qu'il ne mérite aucun de ces titres de gloire. Pourquoi ? Simplement parce que tout être sensé peut le constater : les forces qu'il a fait naître, ce sont les Anglais qui en sont les véritables promoteurs pour contrer les offensives bolcheviques. Quant à la confiscation des armes des tribus, là aussi, il est aisé de comprendre que c'était une forme de vengeance parce que ces tribus avaient combattu les Anglais à diverses occasions. C'était aussi la condition nécessaire à l'unification des forces armées par le *serdâr sipâh* et sous son commandement. Il pouvait alors oser dévoiler ses véritables intentions, trahir le pays et servir les intérêts des Anglais : l'*umma* n'avait plus aucune arme pour se défendre contre lui.

Cette nouvelle armée ne mérite pas davantage les louanges parce qu'elle est au service d'un homme et non pas de la nation. Elle est un jouet entre les mains du *serdâr sipah* et, de ce fait, elle représente une menace pour l'Iran. Si le *serdâr sipah* venait à disparaître, personne ne pourrait le remplacer pour la diriger, car elle n'est régie par aucun principe et ne se soumet à aucune loi. L'anarchie gagnerait l'ensemble du pays et chaque commandant d'unité en son sein deviendrait indépendant. Peut-être les unités se combattraient-elles les unes les autres et l'Iran deviendrait un immense champ de bataille.

Le *serdâr sipah* ne mérite pas ces qualificatifs, car il s'est emparé des biens de la nation au point qu'il est devenu le plus riche de tous avec ce qu'il a volé. Il ne les mérite pas parce qu'il a attaqué la nation et bafoué sa liberté, chèrement conquise au prix du sang de ses fils et de grandes souffrances. Il a, en effet, imposé l'élection de la cinquième assemblée par la force des armes en interdisant à l'*umma* d'exprimer son avis. Il ne les mérite pas parce qu'il n'a pas tenté la moindre réforme dans le pays et qu'il n'a nullement travaillé à son progrès ni à sa modernisation.



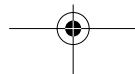
Il méritera les qualificatifs de « chef » et de « sauveur » quand il aura réformé l'armée et qu'il l'aura mise au service de la nation, qu'il se soumettra à son parlement librement élu, quand il aura mis fin à la division du pays, quand il aura promulgué les lois dont le pays a besoin, quand il aura aboli les concessions étrangères et l'extraterritorialité dont jouissent ambassadeurs et consuls, quand il aura travaillé à étendre le réseau de chemin de fer et à accroître les ressources du pays, et quand il œuvrera à la diffusion du savoir, comme le font les hommes de l'Anatolie et le roi d'Afghanistan¹¹. Et tant qu'il ne fera pas cela, il mérite d'être décrit comme un homme qui travaille activement pour lui-même et non pas pour la nation. En ce qui concerne la politique extérieure, ses actions sont allées manifestement dans le même sens : il est évident qu'elles sont inspirées par les Anglais et qu'elles servent leurs intérêts.

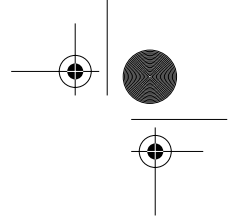
Il prétend agir au nom de la république, mais tout concourt à montrer que la république n'est pour lui qu'un moyen de poursuivre un objectif personnel. Et dans ce contexte, les journaux n'étaient sensibles qu'à l'argent, comme si les principes et la réflexion n'existaient pas.

Les mœurs iraniennes

Ce que j'ai pu constater des mœurs en Iran, en particulier, a été pour moi une autre source d'étonnement. C'est comme si l'extrême limite de la corruption y était atteinte et même dépassée. Des qualités comme la respectabilité, la force, l'activité, la confiance en soi, la responsabilité, la solidarité, l'amour du prochain, la compassion, l'équité, la générosité, la tendresse, l'esprit

11. La référence aux « hommes de l'Anatolie » et au roi d'Afghanistan, qui avait gagné son indépendance en 1921 sous la direction d'un souverain réformateur et moderniste, montre que Cheikh Muhammad accorde un crédit certain aux entreprises de modernisation dans les pays musulmans voisins de l'Iran. Il semble reconnaître à Mustafâ Kémal le mérite d'avoir conduit la vigoureuse réaction nationaliste qui permit à la Turquie d'échapper à l'occupation européenne. Autant de mérites qu'il refuse de reconnaître à Rezâ Khân, dont l'historiographie iranienne comparera volontiers la carrière à celle de son illustre voisin turc. Il faut rappeler que 1924, année où fut rédigée la lettre de Cheikh Muhammad à son père, est aussi celle (le 3 mars) de l'abolition du califat par la Grande Assemblée nationale turque. Mais, pour l'heure, les réformes laïques d'Atatürk sont encore en gestation et les kémalistes jouissent d'un grand prestige parmi les musulmans.



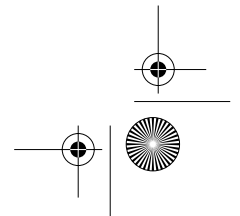
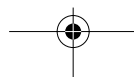
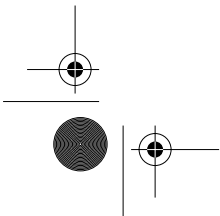
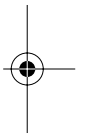
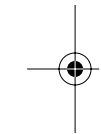


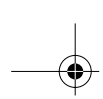
d'entraide, l'amour du mérite, le respect du droit, l'assistance aux faibles, l'asile accordé au voisin, la franchise, l'honnêteté et d'autres qualités encore, font totalement défaut aux esprits de l'élite, à l'exception de quelques rares personnes et des minorités iraniennes, comme les Juifs, les Arméniens et les Bahaïs¹². Chez la majorité, qui est musulmane, on trouve, outre ce que nous venons de citer, une extrême concupiscence à la destruction. La couardise, l'absence de considération, la fainéantise, l'apathie, l'irresponsabilité, l'envie, la jalousie, la grossièreté, la dureté, l'obséquiosité, l'injustice, l'excès en tout, l'absence de respect pour autrui, l'attrait du vice, la diffusion de rumeurs mensongères, la soumission devant la force, la propension à diffamer le voisin, à falsifier la réalité, à tromper et à mentir sciemment, tous ces vices, et d'autres encore, sont présents chez l'immense majorité.

Sans avoir une disposition naturelle à de tels défauts, les esprits infatués d'eux-mêmes des membres de l'élite sont pris comme dans une impasse par les Anglais et les agents des étrangers qui travaillent à corrompre cette société. Quant au peuple, il serait naturellement enclin à des valeurs élevées, s'il n'était pas touché par l'apathie, qui enchaîne ceux qui ont de la force, et par l'ignorance. Ces deux fléaux l'empêchent de manifester ses qualités cachées, et il est surtout devenu un instrument entre les mains de ces notables infatués d'eux-mêmes.

Comme je l'ai dit, ce que j'ai vu des mœurs en Iran m'a étonné au plus haut point. Il suffit de dire qu'on peut acheter des gens pour assassiner d'autres gens dans les rues et sur les routes, pour un prix dérisoire, et que les citoyens respectables sont insultés chez eux. Certes, beaucoup de nations connaissent l'horreur des meurtres et des assassinats, mais ces crimes y sont le plus souvent liés à la défense de principes sacrés aux yeux du meurtrier, tandis qu'en Iran, la première motivation du meurtrier est toujours l'argent. La bassesse des mœurs est manifeste dans ce pays où le

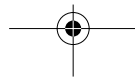
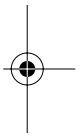
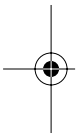
12. Les Bahaïs sont un mouvement religieux syncrétique né du babisme, lui-même issu du chiisme. Fondé par Bahâ'ollâh (1817-1892), il prône le pacifisme et interdit le militantisme politique et même syndical. Depuis la fin du XIX^e siècle, les Bahaïs sont solidement implantés aux États-Unis et en Europe. Leur centre mondial se trouve à Haïfa, aujourd'hui en Israël mais c'est surtout en Iran qu'ils sont le plus nombreux. Considérés comme des apostats de l'islam, ils ont été la cible de persécutions aussi bien de la part des chiïtes que des sunnites.

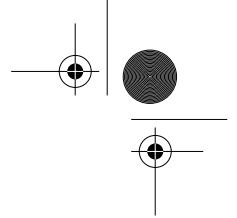




profit personnel est au fondement des partis politiques. Ceux-ci sont avant tout des fonds de commerce utilisés à des fins personnelles. Ainsi, quand ils organisent une manifestation, quel que soit son objet, ils distribuent d'abord de l'argent aux manifestants : les principes sont achetés et vendus. Le sentiment généralisé de jalousie et l'atmosphère de délation ont atteint un tel point qu'on évite de parler aux membres de ces élites, sous peine d'être la cible de leurs flèches empoisonnées et d'être accusé de trahison. Il se trouve ainsi que j'avais, au début, une bonne opinion de Soleymân Mîrzâ. Je le questionnai fréquemment sur certaines personnalités iraniennes afin de voir s'il était possible de travailler ensemble au service de l'*umma*. Mais je remarquai que, à chaque question posée sur Untel, il répondait invariablement qu'il s'agissait d'un traître, en invoquant toujours le même argument : on ne connaît pas l'origine des revenus de cet homme. Comme si la condition pour avoir confiance en quelqu'un était qu'il meure de faim ! Toutefois, ces préventions ne s'appliquaient pas à sa personne : lui-même était au-dessus de tout soupçon ! Cet homme accusait sans cesse la planète entière de trahison afin d'apparaître comme le seul politicien à l'échelle nationale. Il ne me disait jamais du bien de personne, pour m'empêcher d'établir des relations avec d'autres que lui. Ce comportement misérable m'a donné une très mauvaise opinion de lui. Et je n'ai pas tardé à apprendre à son sujet des choses encore plus calamiteuses : le parti des socialistes, dont cet homme est membre, avait fondé une branche appelée le « comité des accusations », dont la fonction était de fabriquer des accusations de toutes pièces et de diffuser des informations mensongères sur quiconque était susceptible, à leurs yeux, d'avoir de l'influence dans le pays. Ils diffusaient cela de bouche à oreille et par le biais des journaux jusqu'à ce que la réputation de leur victime soit salie et qu'elle ne puisse plus faire le moindre mouvement. De la sorte, ils apparaissaient comme des gens influents parmi le peuple. Combien de pieux Iraniens intègres ont-ils vu leur réputation ainsi réduite à néant, ce qui les a empêchés d'agir pour le droit !

Peut-être les agents des Anglais encourageaient-ils cette délation généralisée dans le pays afin d'interdire toute action collective. Le climat était tel que je ne pouvais parler à quelqu'un sans qu'un autre vienne l'accuser de trahison et m'interdise de lui



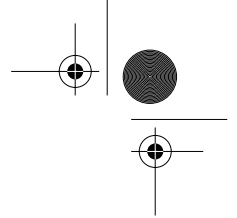


parler. Et après chaque rencontre, j'étais certain qu'on viendrait me la reprocher en accusant mon interlocuteur d'espionnage pour une puissance étrangère ou d'autres choses. J'ai donc fini par limiter mon action auprès de Soleymân Mîrzâ et de certains de ses camarades. Mais lorsque j'ai été informé de la réalité de leurs intentions, je me suis séparé d'eux et j'ai alors pensé que c'étaient eux qui poussaient l'Iran vers la pire des catastrophes pour des intérêts égoïstes et personnels. Puisse Dieu les mettre hors d'état de nuire ! Car ils sont corrompus et ne sont pas amendables.

La bassesse des mœurs des membres de l'élite a trouvé une autre illustration quand on a vu Soleymân Mîrzâ défendre le *serdâr sipah* à un moment où Serdâr Moqtader était dans ses geôles, sans autre raison que sa volonté de servir l'Iran et son indépendance à l'égard des étrangers. Serdâr Moqtader est le chef de la tribu des Sinjâbî. Il s'était illustré dans la défense de Soleymân Mîrzâ, à un moment où ce dernier s'opposait aux Anglais, et sa tribu fut anéantie, hommes, femmes et enfants. Les Anglais les avaient pourchassés, les contraignant à fuir à Mossoul, alors aux mains des Turcs. Oubliant toutes ses bonnes manières, Soleymân Mîrzâ l'a laissé croupir en prison, lui et son frère Serdâr Zafar ; il s'est même engagé à défendre leur geôlier. Je n'avais pour ma part aucune relation particulière avec Serdâr Moqtader, sinon ce que j'avais fait lors de son arrivée à Mossoul pour que justice lui soit rendue. Combien de fois me suis-je opposé au *serdâr sipah* à cause de son emprisonnement ! Mais Soleymân Mîrzâ, qui devait sa liberté et sa vie à Serdâr Moqtader, a laissé en prison cet homme qui n'était que loyauté envers son pays.

L'opinion publique iranienne et ses dirigeants

Après avoir décrit les mœurs des membres de l'élite iranienne, je me dois de consacrer au peuple un chapitre à part. Oui, le peuple iranien se distingue parmi toutes les nations par de nobles qualités qui sont enfouies en chacun, qu'il soit villageois ou citadin, qu'il vive dans la montagne ou dans les déserts. Il s'agit d'une intelligence naturelle, qui a permis aux Iraniens de s'élever jusqu'à un niveau très élevé de civilisation. Les gens du peuple ont un jugement rapide et un bon sens étonnant sur tous les sujets. De fait, aucun traître ne peut espérer prospérer parmi eux ! Le

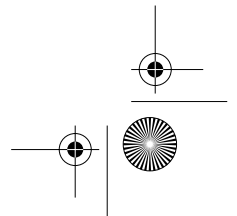
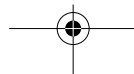
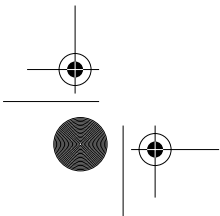
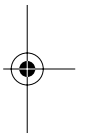
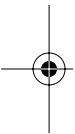


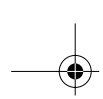
peuple iranien a une relation étroite et même fusionnelle avec son pays. Et l'on peut dire que sa conscience des affaires, compte tenu de son ignorance, n'est pas moindre que celle de beaucoup de populations éduquées.

Le peuple manque simplement de dirigeants intègres et réformateurs, que l'Iran a le malheur de ne pas avoir. Ceux qui le dirigent, ces personnages infatués d'eux-mêmes que nous venons de décrire, conduisent le pays à la ruine et à l'anéantissement. Le peuple est souvent un instrument entre leurs mains. Quand il se rend compte de leur corruption, il les délaisse pour retomber sous la coupe d'autres corrompus, qu'il rejettera à leur tour pour aller vers le groupe concurrent, tout aussi corrompu. À ce jour, l'Iran n'a pas de dirigeants justes qui mènent avec conviction la nation vers le bien.

D'une façon générale, deux groupes, habitués tout autant l'un que l'autre à l'oisiveté et à vivre aux crochets des gens, s'arrachent les faveurs du peuple. Le premier au nom de la religion. Et l'autre au nom du renouveau et de la civilisation.

Le premier groupe est représenté par les enturbannés. Je ne veux pas dire tous, mais la majorité écrasante d'entre eux. Ce groupe domine l'opinion publique au nom de la religion. Il pourrait bénéficier d'une réelle autorité dans les affaires de ce monde et de l'Autre s'il représentait, comme il convient, la *sharî'a* simple et tolérante. Au lieu de cela, soit par ignorance soit volontairement, il défigure le visage de la *sharî'a* et la présente sous un jour contraire à ce qu'elle est réellement. Entre ce à quoi ces enturbannés invitent et la religion musulmane, on ne peut que constater une grande différence. Ils se contentent d'expressions religieuses toute faites, invitent les gens à la passivité et à la soumission et combattent tout progrès dans les sciences, les techniques et l'industrie, comme étant contraire à la religion. Or, il ne fait aucun doute que leur interprétation contredit la religion musulmane. Car chaque verset du coran, chaque *hadîth* invite les musulmans à surpasser les non-musulmans et à réussir ici-bas en utilisant les moyens matériels mis à leur disposition, qu'ils soient culturels, industriels ou scientifiques. Leur appel, en contradiction avec la religion musulmane et la *sharî'a* muhammadienne, amène le pays et ses habitants au bord du précipice. De plus, il rend impossible le combat contre le torrent impétueux auquel l'Iran est confronté sur toutes ses frontières, qu'il soit porteur de la civilisation européenne,





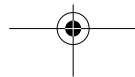
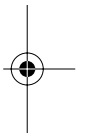
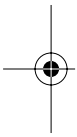
américaine ou des théories bolcheviques. Face à ce torrent, il condamne les musulmans à la défaite. Et si la religion musulmane est tenue volontairement dans ces limites et que sa vérité n'est pas rendue manifeste, l'Iran deviendra un pays dominé par le libertinage où il n'y aura plus trace de la religion.

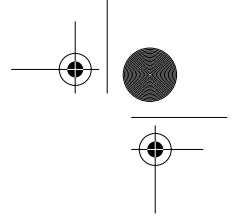
Il est du devoir de celui à qui la religion musulmane importe qu'il remplace cet appel par une invitation à la vérité de la religion, comme nous l'a révélée le *Sayyid* des Envoyés [le Prophète de l'islam], et qu'il la purifie de toutes les superstitions et de toutes les idées fausses avec lesquelles l'ont corrompue des gens sans scrupules, les hypocrites et ceux qui leur sont inféodés¹³.

L'opinion publique s'est laissé influencer par cet appel au point de refuser d'acquérir la science et la technique. Après ses ulémas, elle a déserté le champ de bataille de la vie. La conséquence en est un tragique état de dépendance dans toutes les choses indispensables à la vie d'ici-bas, que les étrangers se sont empressés d'exploiter à leur profit. Le pays est tombé sous leur domination, même ses administrations où ils règnent sous le nom de « conseillers ». Une autre conséquence a été d'éloigner de la religion musulmane ceux qui recherchent le progrès et la réforme. Ceux-ci ont été catégoriquement rejetés par les enturbannés qui ne manquaient pas une occasion de leur manifester leur hostilité, ce qui les a confirmés dans leur vision négative de la religion musulmane. Jugeant que la religion, telle qu'on la leur présentait de façon fautive, était un obstacle pour répondre aux besoins de la vie et contrer l'influence occidentale, ils l'ont rejetée et ont pris la civilisation destructrice de l'Occident comme slogan, s'interdisant dès lors les bienfaits des valeurs et de la religion. Il est curieux de voir les enturbannés accuser d'impiété, d'athéisme et d'irréligion tous ceux qui les invitent à revenir à la vérité de la religion, comme s'ils s'étaient investis de la mission de représenter la religion en contredisant ce qui a été révélé au Messenger pour ne pas se faire remarquer par les Occidentaux corrompus. Puisse Dieu rectifier leurs esprits et les éloigner de l'ignorance !

Le second groupe est constitué des modernistes, et je désigne ici la majorité écrasante d'entre eux. Il s'agit d'un milieu de jeunes

13. L'invitation à purifier l'islam des superstitions et de l'obscurantisme est un leitmotiv des réformistes musulmans.

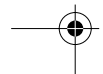


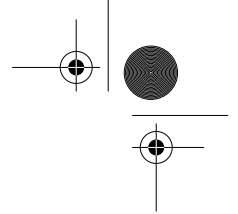


qui se sont entichés de la civilisation européenne, qui ont été séduits par sa vanité et fascinés par son clinquant. Ils l'ont choisie comme porte-drapeau, ont appelé les gens à la permissivité, à briser les supposées chaînes des valeurs, à se conformer aux modes, à goûter les beaux vêtements, les vices, la débauche, les jeux, les boissons alcoolisées, la danse, les amusements et toutes sortes de choses illicites. Ils excusent crimes et abominations*, tout cela au nom du renouveau. Il ne fait pas de doute que leur appel conduit à l'anéantissement de l'héritage et de la descendance, qu'il détruit les bases de la société humaine, dissout la structure familiale et réduit à rien les sentiments nobles de l'être humain. Il favorise la diffusion des épidémies aussi bien que celle de l'oisiveté, conséquence du jeu et de la misère. En bref, comme cet appel ne se fonde pas sur les valeurs nobles, il est en mesure de faire disparaître le genre humain par toutes sortes d'injustices, de maux et de plaisirs.

Il est étrange, là aussi, de voir ceux qui appartiennent à ce milieu traiter de réactionnaires et d'amateurs de superstitions qui-conque souligne le caractère trompeur de leurs théories. Sous leur influence, toute personne qui préfère les valeurs nobles à l'apparence du renouveau et à l'illusion de la civilisation et qui brille par ses sentiments élevés devient l'objet de leur haine. Paradoxalement, ils empêchent l'acquisition de la science et de la technique, et laissent leurs enfants s'enfoncer dans les ténèbres de l'ignorance. En effet, ils se satisfont de l'influence des enturbannés sur la religion parce qu'elle va dans leur sens et qu'à leurs yeux, l'acquisition de la science et de la technique va de pair avec la permissivité, les plaisirs destructeurs et illicites. Ils ne savent pas que l'islam, qui se fonde sur l'exaltation des plus hautes valeurs et sur l'interdiction totale des jeux et de ce qui est condamnable, incite puissamment à acquérir la science et la connaissance, source de progrès pour les musulmans. Car l'islam, dans sa vérité,

* Leur propagande en est même arrivée au point qu'un professeur, parmi eux, enseignant dans les écoles du gouvernement à Téhéran, s'est marié à sa fille après que beaucoup de jeunes gens l'eurent demandée en mariage. Il refusa toutes ces demandes et dit : « Je l'ai éduquée et je suis le plus digne d'elle. Et sous tous les aspects, cela m'est permis. » Et il se mit à se vanter et à répandre cette fumisterie face aux étudiants et aux gens. Personne n'osa le contredire et le gouvernement pehlevi ne l'a pas chassé de sa fonction. De ce fait, il ne prêta aucune attention à ceux qui voulaient l'empêcher d'épouser sa fille.



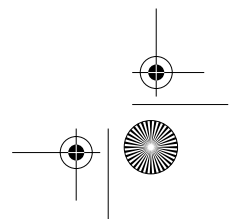
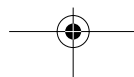
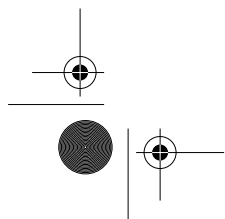
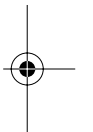
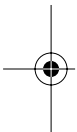


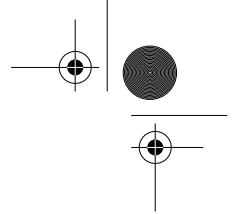
conduit les musulmans à surpasser les non-musulmans dans tous les domaines.

Ces deux groupes dirigent l'opinion publique en Iran et l'opinion iranienne se partage entre eux deux pour le plus grand mal du pays et de ses habitants, les uns les empêchant d'accéder à la technique et à la science et les autres leur interdisant les valeurs et la culture. Mais si nous comparons les deux groupes, nous constatons malgré tout que le premier est moins nocif que le second. Même si les deux groupes sont attachés aux mêmes vanités, et là, il n'y a pas de différence entre le turban et la « confédération » [les syndicats], le premier groupe n'incite pas les ouvriers et les artisans à ambitionner les biens matériels de ce monde, alors que le second contraint la société, depuis le spéculateur jusqu'au simple paysan, à désirer toujours ce qu'il y a de meilleur comme nourriture, boisson, vêtements et habitat, de même qu'il pousse les gens aux plaisirs et à la luxure. Les gens du premier groupe n'ont pas l'audace de tuer une personne respectable ni de détruire son honneur parce que l'appel à Dieu les en dissuade, quand, pour les autres, rien ne les en dissuade. Et si la première catégorie évoquée engendre un traître, sa trahison se limite à vouloir siéger à la place d'honneur et à tendre sa main à baiser. S'il parvient à soutirer de l'argent aux pauvres et aux orphelins [par les impôts islamiques], il leur en restitue toujours une partie [par les actions de charité]. Mais dans la seconde catégorie, le traître vend tout simplement l'Iran avec tout ce que ce pays a d'âmes et de valeurs sacrées, et cela pour quelques milliers de livres anglaises. Il pille les ressources du pays, détruit les âmes de la nation et s'empare de son argent pour le dépenser dans des plaisirs illicites, comme nous l'avons déjà évoqué.

Il faut reconnaître aux ulémas qu'ils ont été et sont toujours à la tête de la nation quand celle-ci a fait face aux dangers et qu'elle a été confrontée à des enjeux cruciaux, comme ce fut le cas lors de la proclamation d'un régime constitutionnel, de la résistance contre les Russes, du traité de Vosûq od-Dowleh et dans d'autres circonstances encore. Et ceci, à un moment où beaucoup de modernistes infatués d'eux-mêmes ne s'intéressaient pas à ces questions.

Malgré cela, chacun de ces deux groupes s'est enfoncé dans la perte la plus totale et se trouve responsable de crimes contre la



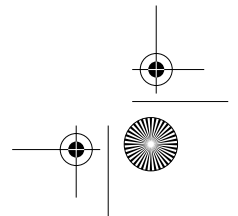
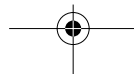
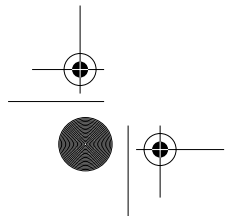
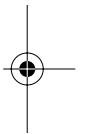


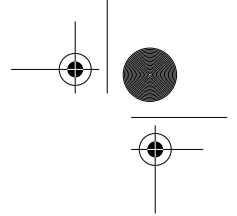
nation. Leur direction est néfaste. Une guerre à grande échelle a éclaté entre eux et la nation s'est divisée, à cause de cela, en deux camps hostiles, chacun cherchant à anéantir l'autre. Personne, en Iran, ne semble aujourd'hui apte à s'avancer sur la voie juste, à mettre fin aux conflits et à conduire la nation sur le chemin du droit. Car c'est la religion musulmane dans sa vérité qui invite au progrès et à la civilisation tout en veillant, avec la plus grande vigilance, aux valeurs les plus élevées et au bonheur de l'homme.

Ainsi, deux acteurs principaux influent sur l'opinion publique iranienne. Mais il existe d'autres facteurs qui rivalisent dans le mal pour la tromper. Le plus important réside dans les stratagèmes des Anglais. Diviser pour régner pourrait être leur seule devise. Ils ont recours à des moyens systématiques et tirent parti de tout et de tout événement. C'est ainsi que, lorsqu'ils se sont vus détestés en Iran, les Anglais se sont mis à présenter leurs ennemis comme étant à leur solde afin d'abuser les gens. Ils espéraient les neutraliser de cette façon et ainsi ne plus avoir besoin d'agir directement contre eux.

Face à cela, la politique des Russes semble tortueuse et sinueuse, sans fondement ni logique ferme. Elle ment lorsqu'elle prétend regrouper tous ceux qui veulent combattre les Anglais alors qu'il est manifeste qu'au lieu de s'opposer à la politique anglaise, elle lui vient en aide. Comme les gens ont pu se tromper sur sa nature !

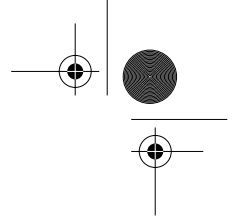
Parmi les influences d'importance secondaire, il faut d'abord citer l'évangélisation qui touche tout l'Iran d'une façon d'autant plus sournoise qu'il suffit d'une profession de foi pour se convertir. L'évangélisation protestante, que les Anglais et les Américains entreprennent par le biais des écoles, des hôpitaux, des prédicateurs itinérants et de livres nuisibles, a touché beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles, spécialement dans les écoles étrangères. Ces jeunes ne se convertissent pas au protestantisme, mais son influence les éloigne de leur religion authentique et du chemin du droit. En second vient l'évangélisation catholique que les Français tentent de mettre en œuvre. En troisième, enfin, la prédication bahaïe que les Bahaïs pratiquent par le biais des écoles privées, des clubs, de leurs associations et grâce à l'infiltration de leurs prédicateurs dans les administrations du gouvernement et dans les écoles gouvernementales. Cette prédication rencontre d'autant plus de succès que les prédicateurs, malgré leur engagement solennel,





peuvent travailler dans les administrations du gouvernement où l'influence anglaise favorise le bon accueil qu'ils peuvent y rencontrer. Pour leur part, les prédicateurs protestants et catholiques veulent convaincre les gens que leur religion est source de civilisation et de progrès, au contraire de l'islam. Du fait de son ignorance, le peuple iranien ne soupçonne pas la réalité des choses et ne comprend pas que le christianisme est aujourd'hui un ramassis de superstitions, un appel à la vie monacale et au retrait du monde. Qu'y a-t-il de plus éloigné de la civilisation ? Surtout face à l'islam, qui est la religion du bonheur de l'homme, de la science et du progrès. Quant aux Bahais, leur religion n'a pas de fondements fixes, même s'ils prétendent avoir douze articles fondamentaux. Ceux-ci ressemblent d'ailleurs davantage au règlement intérieur d'un parti politique. Mais ils sont à l'écoute de leur temps et, chaque fois qu'ils croient déceler une légère amélioration de l'état de l'opinion publique, ils lui révèlent un nouvel article qu'ils prétendent inspiré par Dieu à leur maître, et ils l'intègrent à leur religion. Ils disposent de réseaux de prédicateurs dont l'objectif est de faire disparaître la religion musulmane*, une tâche à laquelle ils travaillent sans relâche. Ils sont secrètement aidés par les Anglais qui soutiennent leurs assemblées religieuses. Mais l'ignorance de la nation iranienne est le premier facteur favorisant la diffusion de ces superstitions et leur prédication qui prône, par vœux solennels, le silence des religieux et la passivité des ulémas. Et encore, s'ils ne faisaient que se taire ! Mais ils œuvrent directement à répandre des superstitions qui font croire aux gens du peuple que la *shari'a* et la religion musulmane sont aussi fondées sur ces mensonges. Ces prédicateurs ont le champ libre d'autant plus que les gens du

* L'un de leurs propagandistes à Téhéran, 'Abd Allâh Khân, a assisté avec ses compagnons à un séminaire public de l'auteur après son retour du Khorassan. L'auteur a contesté point par point tous leurs arguments et ceci a duré toute une nuit. Poussé dans ses retranchements, le Bahaï ne fut à même de fournir aucune réponse sur aucune des questions soulevées et il s'en retourna dépité. L'auteur consigna tout cela dans ses sermons qu'il rassembla dans un livre imprimé à Téhéran. Lorsque les Bahais virent cela, ceux parmi eux qui avaient un doute sincère et qui désiraient connaître la vérité revinrent à l'islam après avoir été convaincus par l'auteur. Ils écrivirent un livre sur cette conversion. C'était une grande catastrophe pour les Bahais. Parmi eux, il y avait l'auteur des livres *Kashf al-Hiyal* (« Dévoiler le stratagème ») et *Falsafat Nikû* (« La bonne philosophie »), une femme, auteur de *Baraghe-ye Haghighat* (« La connaissance de la vérité ») et d'autres. 'Abd Allâh Khân n'a, quant à lui, pas hésité à sortir du droit en attendant à la vie de l'auteur en tirant sur lui à trois reprises. Mais il a manqué sa cible.

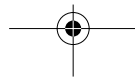
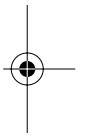
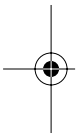


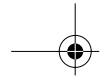
peuple n'ont pas les moyens de vérifier ce qu'ils leur disent. Car, au lieu de s'employer à diffuser la vérité de l'islam, les ulémas sont touchés par le renoncement ; à leur tour, ils prennent des superstitions sans fondement pour des vérités muhammadiennes, aidant ainsi davantage à la destruction des fondements de la religion que l'action des prédicateurs protestants et bahais.

Telle est la situation de l'opinion publique iranienne. Le gouvernement est, face à cela, comme un mort face à des événements terrestres qui ne le concerneraient en rien. Aucun dirigeant ni aucun ministre n'a jamais tenté de réformer l'opinion publique ou, du moins, de s'informer de ce qui se passe dans les provinces. Non, c'est la négligence et le désintérêt qui ont continué à régner.

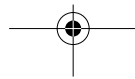
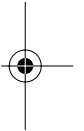
Les femmes iraniennes

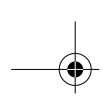
Dans ce tableau de la situation de l'Iran, il ne faut pas oublier les femmes, car elles méritent toute notre attention. Les femmes, en Iran, surpassent de beaucoup les hommes en nombre. Et leur sort est certainement le plus triste du monde. Le plus grand malheur est leur lot quotidien. Elles sont privées de toute éducation et vivent loin de la connaissance. Elles sont dominées par la peur, et la conduite des hommes s'abandonnant à la luxure les a fait sombrer dans la plus grande affliction. De ce fait, elles vivent dans un monde totalement séparé de celui de leurs hommes. Car la misère et l'inactivité ont favorisé la diffusion de ce que Dieu ne permet pas, et le tissu social est corrompu par la transgression systématique des interdits. Leur ignorance fait qu'elles ne voient pas l'étendue des souffrances qu'elles endurent et il ne se trouve personne, parmi leurs hommes, pour penser à améliorer leur situation. Il y a certaines jeunes filles, peu nombreuses, dont les écoles étrangères ont corrompu les mœurs. Elles ne pensent qu'à imiter les Occidentales dans la voie de la licence, en enlevant ce que la chasteté requiert et en ôtant leur voile. Et à de rares exceptions près, il n'existe aucune femme en Iran qui veuille à la fois briser le carcan qui la condamne au malheur et préserver la chasteté, les mœurs islamiques et les valeurs muhammadiennes. Il est à craindre, si la situation de la femme ne s'améliore pas en fonction de ce que commande la *shari'a* muhammadienne, que les mœurs de la femme occidentale ne finissent par la dominer et que son sort





n'empire. Il sera alors encore plus difficile d'apporter un changement quelconque à sa situation. Ce sera une source intarissable de corruption de l'ensemble du corps social iranien, qui est déjà confronté au mal de tous côtés, car on ne peut ignorer ou nier l'influence de la femme dans la société humaine.



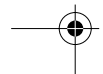
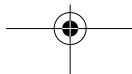


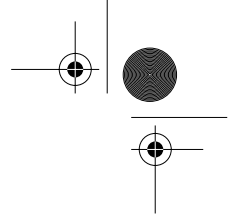
La tentative d'instaurer une république

L'Association des participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî

C'est dans ce contexte que s'est constituée l'« Association des participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî ». Cette association avait plusieurs bureaux : politique, administratif, culturel, économique, celui de la propagande et des publications, de la défense et des affaires extérieures, parmi d'autres. Elle avait aussi un règlement propre. Elle a commencé à agir de façon énergique avec pour objectif de réformer la situation de l'Iran et ceci dans la légalité et conformément à la *sharî'a*. Chaque soir, comme je l'ai dit, je montais au *minbar* de la mosquée Soltânî face à des milliers d'hommes et de femmes qui semblaient intérioriser les bons conseils que je leur prodiguais. Ma première intention était d'amener les gens à agir ensemble, à leur faire troquer la passivité, la fainéantise et la démission pour la détermination, l'activisme et la confiance en soi. Un de mes grands soucis était de combattre les évangélisateurs* et les écoles étrangères. Pour cela, je ne cessais d'appeler à une réforme de l'éducation. Je consacrais toute mon énergie à bien diriger les Iraniens et à leur faire comprendre que le bonheur des hommes se limite à appliquer la loi islamique et la *sharî'a* muhammadienne, comme elle est en vérité* et non comme certains ulémas la comprennent en Iran, où ils ont caché la vérité

* L'auteur ne se contenta pas de faire cela dans ses sermons, mais il écrivit plusieurs livres sur le sujet. Citons, parmi d'autres, *Al-Ihtirâz 'an husn al-îjâz* (« La prudence à l'égard la beauté de la concision »), écrit avant son exil [publié en arabe en 1922 à Téhéran, le livre répond au discours des prédicateurs chrétiens mettant en doute l'inimitabilité du Coran], et son autre ouvrage, *Allâhu khâliq kulli shay'* (« Dieu est le créateur de toute chose ») [ce dernier livre, publié en 1928 à Téhéran, est un commentaire critique en persan du célèbre livre publié en 1867 par l'astronome français Camille Flammarion, mort en 1925, et qui avait été publié en persan sous le titre *Khodâ dar tabî'at* (« Dieu dans la Nature »)], écrit à son retour du Kho-





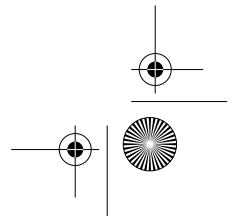
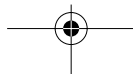
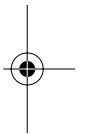
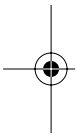
de la religion et l'ont remplacée par des superstitions qui n'ont aucun rapport avec elle. Car il faut sans cesse le rappeler : la religion musulmane ordonne aux croyants de mobiliser tous les moyens de la vie terrestre, de s'élever dans l'excellence et le progrès afin d'accéder au premier rang dans toutes les sciences, les arts et les techniques. Or ces ulémas l'ont limitée à quelques rites de dévotion, ils ont négligé tous les domaines du *fiqh* et en sont naturellement arrivés à des choses que la religion n'a pas recommandées¹.

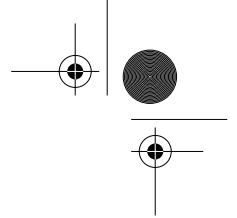
Tout mon temps était consacré à faire prendre conscience aux Iraniens de la vérité de l'islam et à les convaincre que le véritable renouveau, le progrès matériel, l'élévation culturelle et le bonheur dans ce monde et dans l'Autre ne se trouvent nulle part ailleurs que dans l'observance de la religion musulmane. À l'appui de ce que je disais, je citais ce qui est clairement énoncé dans les versets, les *hadith* et les Traditions des Imams², comme autant de preuves. Je montrais que les modernistes sont infatués d'eux-mêmes et conduisent les gens à la pire des destructions par leur indifférence aux valeurs morales. Or si l'homme s'en détourne, son espèce disparaîtra dans les souffrances les plus atroces. Je faisais valoir que les théories des matérialistes ne pouvaient que répandre la corruption et détruire le pays en même temps que sa foi. Je rappelais sans cesse que s'ils ne renouaient pas le lien avec la *shari'a*, les hommes seraient sans défense face au déchaînement de leurs passions et qu'ils se combattraient alors les uns les autres jusqu'au dernier. Le pillage généralisé, les atteintes à l'honneur, la destruction des maisons ne pourraient masquer l'effondrement vertigineux de la communauté humaine, conduisant inexorablement à son éradication.

* L'auteur développe ce thème dans son livre *Kitâb al-ma'ârif al-muhammadiyya* (« Livre des connaissances muhammadiennes ») en douze parties [ce livre a été publié en arabe au Caire en 1925, puis réédité au Liban, avant d'être publié en persan à Qom en 1951].

1. Comme les réformistes sunnites, Cheikh Muhammad met en avant la nécessité d'un « retour au vrai islam » dont le message originel aurait été oublié par les ulémas et les musulmans au fil du temps.

2. Rappelons que, chez les chiites duodécimains, les Traditions des douze Imams infallibles sont nécessaires pour comprendre la révélation coranique et les *hadith* du Prophète.



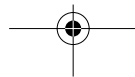
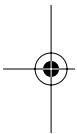


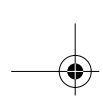
Je martelais ces sujets avec des expressions choisies pour bien indiquer ma position dans la juste voie face aux visionnaires prétentieux de la modernité matérialiste, aux mœurs néfastes et aux hypocrites ulémas, dont je rejetais l'immobilisme. Mon unique dessein était de manifester la religion musulmane comme l'Envoyé digne de confiance nous l'a transmise et comme les Imams infaillibles l'ont développée, sans prêter attention à ce qu'on pouvait dire ici ou là. Les journaux publiaient mes sermons dans tout l'Iran. Le résultat fut un changement notable dans l'attitude de la plupart des Iraniens. Les gens du peuple me rejoignirent et se mirent à prendre ce qu'il y avait de positif à la fois chez les modernistes et chez les ulémas, montrant l'importance qu'ils accordaient à la promotion de la *sharî'a*. J'ai vu ainsi de nombreux étudiants et diplômés des écoles qui n'étaient pas liés aux principes de la *sharî'a* parce qu'ils ne l'avaient pas comprise dans sa vérité, s'adonner subitement à la dévotion, s'excusant de ce qu'ils avaient fait et se repentant de leur hostilité passée envers la religion parce que les ulémas ne la leur avaient pas fait comprendre telle qu'elle est. En sens inverse, j'ai vu beaucoup de ceux qui estimaient que l'acquisition du savoir est contraire à la religion, parce qu'ils ne connaissaient la réalité ni de l'un ni de l'autre, se rallier à ce que préconisent certains visionnaires de la modernité concernant l'instruction et envoyer leurs enfants dans les écoles avec enthousiasme. J'ai vu beaucoup de gens éclairés, femmes et hommes, retranscrire mes sermons au point que de nombreux recueils en furent compilés, dont certains furent ensuite publiés.

Je ne ménageais pas mes efforts pour expliquer ce qui se passait dans l'ensemble des pays musulmans afin que les Iraniens s'associent à ce qui arrive à leurs frères en Orient et en Occident. C'est ainsi que la note de protestation que Lord Curzon³ a adressée à l'État afghan, où il accusait les Afghans de tuer les officiers anglais à la frontière indienne⁴, suscita une immense mobilisation des Iraniens en leur faveur. Les membres de l'Association des participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî organisèrent

3. Célèbre homme politique britannique, Lord Curzon, marquis de Kedleston (1859-1925), fut secrétaire d'État aux Affaires étrangères de 1919 à 1924. Il a été le principal artisan du traité de Lausanne (1923).

4. La déclaration d'indépendance de l'Afghanistan en 1921 avait amené une courte guerre avec les Britanniques.



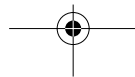
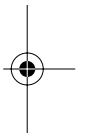
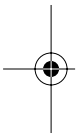


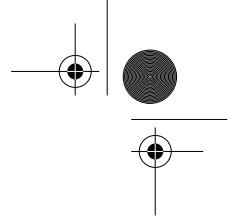
de grandes manifestations dans les rues de Téhéran. Ils firent une halte devant l'immeuble de l'ambassade afghane, où je prononçai un sermon pour manifester le soutien des Iraniens aux Afghans dans les épreuves qu'ils traversaient. L'ambassadeur répondit par des remerciements et par des appréciations élogieuses. Puis les manifestants se dirigèrent vers la maison du Premier ministre et je prononçai un discours clair sur la nécessité d'associer l'Iran aux malheurs qui touchaient les Afghans, sur l'obligation d'unir l'Iran, la Turquie et l'Afghanistan et de décider la nation iranienne à entrer en guerre aux côtés des Afghans, si un conflit éclatait entre eux et les Anglais. Le Premier ministre répondit qu'il ne s'opposerait pas à la volonté de sa nation et remercia les manifestants pour leurs sentiments religieux. Ensuite, les manifestants allèrent devant l'ambassade de Turquie et je fis un sermon attestant la solidarité des Iraniens envers les Turcs et les Afghans et appelant l'État turc à s'unir avec les deux autres États. L'ambassadeur turc répondit par des mots qui suscitèrent l'enthousiasme des manifestants. Cette manifestation, et d'autres similaires, eut un impact positif sur les pays musulmans, spécialement en Afghanistan⁵.

Ces rassemblements durèrent toute une année durant laquelle je montais au *minbar* chaque jour, jusqu'à ce que je sente un changement palpable dans les mentalités iraniennes. Les participants aux rassemblements devenaient chaque jour plus nombreux. Ils entreprirent des actions mémorables, œuvrant concrètement à empêcher les jeunes gens et les jeunes filles de s'instruire dans les écoles étrangères⁶. À cette fin, ils élirent un comité pour conseiller l'État dans la réforme des méthodes d'enseignement et de ses écoles. Le comité, dont j'étais moi-même membre, voulait forcer les écoles étrangères à accepter ces réformes et à se soumettre aux visites des inspecteurs de l'Éducation afin que le programme de l'enseignement dans les écoles étrangères soit celui décidé par le gouvernement. Nous ne voulions plus que ces écoles

5. Cheikh Muhammad prône ici un panislamisme que n'aurait pas renié Jamâl al-Dîn al-Afghânî.

6. Les écoles étrangères furent la cible des réformistes dès les débuts du réformisme musulman. Ainsi, al-Afghânî faisait grief au fondateur du premier collège anglo-musulman en Inde d'avoir accepté l'aide des Anglais pour la fondation de son université, « un piège pour la chasse aux fils de croyants ».





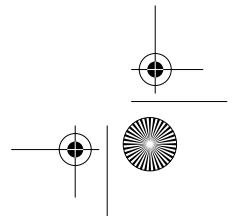
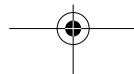
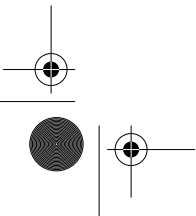
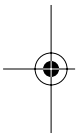
puissent continuer à enseigner en dehors du programme officiel et informâmes le Premier ministre, Mushîr od-Dowleh, ainsi que Hakîm od-Dowleh, le ministre de l'Éducation, de nos propositions. Ils les approuvèrent et les appliquèrent avec sérieux : toutes les écoles acceptèrent de s'y plier, à l'exception de l'école américaine. Mais, avant que cette question ne trouve sa conclusion, Mushîr od-Dowleh fut contraint à la démission.

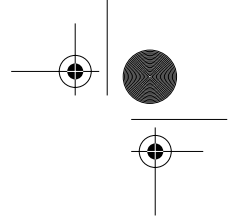
L'association s'est aussi attelée à obtenir l'expulsion des employés et des médecins anglais de l'hôpital d'État à Téhéran, car elle avait constaté que leur présence ne répondait à aucun besoin. J'étais moi-même convaincu de leur mauvaise influence à l'hôpital, et ils ont été expulsés et remplacés par des médecins iraniens.

Je me suis également employé à interdire les boissons alcoolisées et à empêcher leurs méfaits. Pour cela, un autre comité, dont je faisais partie, a été élu et nous avons négocié avec Mushîr od-Dowleh l'entrée en vigueur d'une loi provisoire visant à interdire l'importation d'alcools, ainsi que leur fabrication dans le pays, jusqu'à la prochaine session parlementaire. La loi serait alors soumise au vote. Le Premier ministre répondit favorablement à cette proposition, mais Millspaugh, le conseiller américain pour les affaires financières, s'y opposa, au prétexte que cela nuirait gravement aux finances de l'État⁷. Ce à quoi j'ai répondu qu'il faut refuser l'argent s'il se révèle sale et nuisible pour la société. Les pourparlers sur le sujet ont duré jusqu'au gouvernement du *serdâr sipah* et nous avons ensuite négocié avec lui. Il nous fit la promesse de mettre cette loi en pratique. Par ailleurs, l'association s'est attachée à promouvoir les produits nationaux, à éduquer les orphelins et les enfants des pauvres, et à quelques autres belles choses.

Les réunions de l'association se succédaient au rythme de trois par semaine. Je ne manquais aucune d'entre elles jusqu'à ce que j'apprenne la trahison de Soleymân Mîrzâ. Son hostilité envers la religion, son implication dans la réorganisation des douanes sous

7. Les finances et le pétrole étaient les deux domaines privilégiés de l'influence américaine en Iran. Le Parlement avait voté, le 27 juillet 1922, l'engagement d'Arthur C. Millspaugh comme « conseiller financier ». Il arrivera à Téhéran en novembre de cette année.





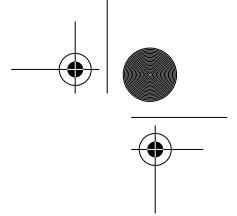
l'autorité de la Belgique⁸, ses mensonges envers la nation, tout ceci m'amena à dissoudre l'association dont certains membres, abusés, continuaient à croire en la probité de cet homme. Cependant, les rassemblements à la mosquée Soltânî continuaient imperturbablement et je me suis vu contraint d'annoncer publiquement la trahison de Soleymân Mîrzâ, son exclusion et celle de tous ceux qui avaient une bonne opinion de lui.

Avec bon nombre des participants aux rassemblements de la mosquée Soltânî, une autre association a vu le jour, sous le nom d'« Association pour le salut des deux Lieux saints [La Mecque et Médine] et de l'Irak ». Elle a aussitôt entrepris à son tour des actions importantes.

Mais quand cette nouvelle association s'est lancée dans un vaste chantier de réformes, ses ennemis se sont multipliés, parce que beaucoup d'Iraniens, et d'autres, haïssaient le mouvement réformiste. Les Anglais nous étaient hostiles parce que je m'appliquais à dévoiler leurs stratagèmes et à mettre les Iraniens en garde contre eux. C'était le cas également de leurs nombreux agents, qui nous manifestèrent de l'animosité et de la haine. Ainsi, les athées, à leur tête Soleymân Mîrzâ, se sont opposés à nous parce que je voulais diffuser la religion musulmane et manifester sa vérité cachée. L'opposition de cet individu et de ses semblables, peu nombreux il est vrai, s'est répétée plusieurs fois en public. J'ai réussi à tarir la source de leur fonds de commerce en réduisant leur influence, après avoir dévoilé aux gens leur ignorance et leur malveillance.

Beaucoup de religieux nous ont également combattus parce qu'ils ne désiraient pas la réforme et qu'ils voulaient que les gens restent dans les ténèbres de l'ignorance, les superstitions et les idées fausses qu'ils répandaient. Se sont aussi opposés à nous beaucoup de notables du pays, *sayyed* et fonctionnaires parce qu'ils étaient hostiles à la réforme des idées et à ses lumières, qu'ils considéraient comme une guerre déclarée contre eux. Se sont opposés à nous tous ceux qui voulaient faire de nous des instruments pour leurs profits personnels ; parmi eux, il y avait beaucoup de gens importants et d'hommes de pouvoir. Enfin, se sont opposés à

8. De même qu'il y avait un « conseiller américain aux finances » iraniennes, les douanes iraniennes avaient été réorganisées sous l'autorité de la Belgique.



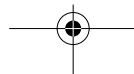
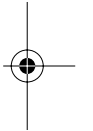
nous tous les évangélistes du fait de notre souci de dévoiler leurs mensonges et nos mises en garde répétées à la nation contre eux.

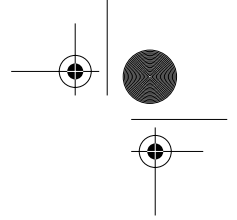
Nos adversaires se sont multipliés et nous ont attaqués en employant toutes sortes de ruses. Mais nous n'avons pas cédé face à leur hostilité car celui qui aime la vérité et désire la réforme, peu lui importe les difficultés qu'il peut rencontrer sur son chemin. L'opinion publique iranienne nous soutenait et, Dieu étant le seul garant du succès, ces forces haineuses, malgré leur nombre et la violence de leurs attaques, ne pouvaient nous amener à baisser les bras. Ceci les a convaincus d'avoir recours à la force militaire. Dès que les conditions furent propices, ils m'exilèrent de Téhéran pour me jeter en prison à Khvâf, à la frontière afghane – comme on le verra en détail. Puisse Dieu nous apporter la victoire contre les oppresseurs et les impies ! Sur Dieu nous nous reposons et en Lui est la garantie de tout succès.

Les élections à la Chambre des députés

À la fin du mandat de la quatrième assemblée de la Chambre des députés iraniens, il fut décidé de l'élection de la cinquième assemblée. À ce moment-là, je n'étais pas impliqué dans les affaires iraniennes, car je me consacrais aux problèmes irakiens, et j'assistais donc en spectateur au déroulement de ces élections. La veille du scrutin, alors que Téhéran était silencieuse, je fus pris d'étonnement : on ne pouvait plus aller dans un lieu public, même dans la moindre ruelle, sans buter sur de gigantesques panneaux au nom de tel ou tel parti, avec une floraison soudaine d'associations religieuses, politiques et économiques.

Les rassemblements et les manifestations s'étaient succédé et il n'y avait pas eu de jour sans que de nouvelles et innombrables publications ne fassent étalage des qualités de tel ou tel candidat à la Chambre des députés. Visiblement, de généreux mécènes n'avaient pas hésité à vider leur bourse pour financer tracts et affiches électorales, alors que les polémiques entre les individus et les partis se multipliaient. Beaucoup, désireux d'être candidats et qui n'avaient pas d'argent, vendirent leurs biens pour financer leur campagne, comme si il n'y avait rien eu d'autre que ces élections. Le nombre de ceux qui ambitionnaient de devenir membres de la Chambre connut une croissance exponentielle au point que les



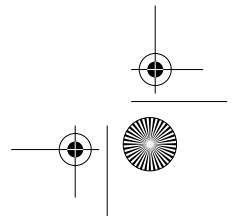
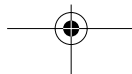
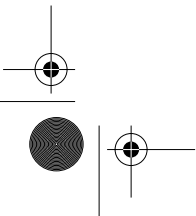
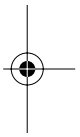


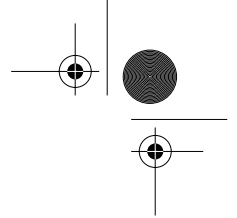
candidats furent bientôt cinq mille pour la seule Téhéran, bien que la capitale n'ait que douze sièges à pourvoir.

Le dernier bulletin de vote a à peine été validé que tous les panneaux électoraux furent enlevés, aussi vite qu'ils étaient apparus, et que tous les partis politiques furent dissous. Toutes les processions religieuses, les associations économiques, les rassemblements et les manifestations furent interdits. Plus aucun tract, plus aucune affiche ni publication : la ville était subitement devenue sans voix, et c'est dans ce silence impressionnant que furent désignés les vainqueurs. Les élections étaient donc terminées à Téhéran. Le *serdâr sipah* ne s'était pas impliqué dans la bataille électorale de la ville, parce que, disait-on, il attendait la nouvelle Chambre des députés⁹.

Puis vint le tour des provinces. Lorsque le scrutin y fut organisé, mon attention était de nouveau fixée sur les problèmes de l'Iran. Les rassemblements à la mosquée Soltânî avaient déjà commencé, et c'est avec l'œil critique du réformateur que j'observai le déroulement des élections hors de la capitale. Celui-ci suscita mon étonnement car il semblait illustrer le caractère pusillanime des Iraniens et leur peu d'attachement à faire valoir leurs droits fondamentaux. Une fois de plus, je ne pus que constater leur lâcheté et leur soumission face au plus fort. Les élections se terminèrent dans les provinces sans que personne ait osé exprimer la moindre opinion. Les commandants militaires avaient désigné les candidats du *serdâr sipah*, et personne ne les contredisait, même si ces candidats avaient la pire des réputations. Tel fut le cas à Tabriz, symbole de la liberté pour les Iraniens et berceau de la révolution constitutionnelle iranienne, dont les représentants s'étaient élevés, lors de la quatrième assemblée, contre les exactions de l'armée dans la ville. Dans la cinquième assemblée, la capitale de l'Azerbaïdjan n'eut aucun représentant : les élus de Tabriz étaient, en effet, des Téhéranais dont aucun Tabrizi n'avait jamais entendu parler. Il en fut de même dans toutes les provinces ; aucune ne connut une élection digne de ce nom, et partout les candidats furent imposés par la force militaire.

9. Rezâ Khân devint Premier ministre le 28 octobre 1923, et la cinquième assemblée fut inaugurée le 11 février 1924.





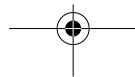
Je n'avais à ce moment-là pas le moindre contact avec le *serdâr sipah* dont j'avais la plus mauvaise opinion depuis que j'avais vu comment il avait organisé les élections. Ses candidats, en outre, avaient presque tous trahi leur pays en se mettant au service des Anglais.

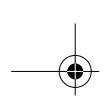
Dans les provinces, les gens ne s'étaient pas défendus. Mais ensuite ils m'écrivirent leurs griefs contre la force militaire qui les avait contraints à choisir les candidats du *serdâr sipah*, au point que, dans certaines provinces, on avait menacé la population d'un bain de sang si elle ne se soumettait pas. Quel mépris du sang des musulmans et quelle propension à tuer des vies innocentes cet homme manifestait ! Les lettres dans lesquelles ils s'en remettaient à moi ne cessaient d'affluer, toujours plus nombreuses. Certaines provinces avaient même demandé l'annulation totale des élections afin de ne pas être contraintes d'élire des traîtres. Ce n'était pas le fait des seuls musulmans : les juifs, aussi, refusaient d'être obligés d'élire un homme connu pour être un espion et un agent des Anglais.

Dans un telle situation, je me vis dans l'obligation de rencontrer le *serdâr sipah*, avec l'espoir que je pourrais peut-être le dissuader de violer les droits de l'*umma*. À ce moment, un de ses proches vint me voir et me demanda d'accepter de le rencontrer. Après une longue période où je m'étais abstenu de le faire et alors que, manifestement, on désespérait de plus en plus de voir cet homme travailler pour l'*umma*, je fus finalement convaincu de la nécessité d'un contact direct. S'il se révélait qu'il n'y avait rien à espérer de sa part, je pourrais toujours me retirer. Je rencontrai donc le *serdâr sipah* dans sa maison et eus un long entretien avec lui. Cette première réunion fut suivie de nombreuses autres plusieurs mois durant¹⁰.

Voici la substance de ces entretiens, sauf ce qui concerne le républicanisme en Iran, que j'ai consigné dans le chapitre suivant. Je lui conseillais de s'abstenir d'intervenir dans le déroulement des élections et de laisser toute sa liberté à l'*umma* à laquelle il devait reconnaître ses droits. Je lui enjoignais d'abandonner toute velléité d'instaurer un pouvoir despotique et de respecter la

10. Les entretiens de Cheikh Muhammad avec Rezâ Khân eurent lieu entre février et juillet 1924.



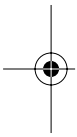


volonté de la nation, de mettre un terme à l'intervention de l'armée dans les affaires politiques et administratives et de placer la force militaire au service de la nation et non pas de ses ambitions personnelles. Enfin, je l'incitais à purger les administrations de l'État de ceux qui n'y avaient pas leur place et qui étaient connus pour être des séides des Anglais, et de les remplacer par des hommes compétents, réputés pour leur patriotisme et jouissant de la confiance de la nation.

À chaque rencontre, j'illustrais mon propos par des exemples afin de rendre plus clair ce que je voulais lui signifier. Un jour, il évoqua Nâder Shâh¹¹ et je vis chez lui un désir passionné d'être son émule. Alors je lui dis : « Nâder Shâh était un homme de son siècle et n'était pas d'une grande valeur ; s'il vivait à notre époque, il ne ferait rien qui pourrait lui survivre. Souviens-toi qu'il est le fondateur d'un grand État qui a disparu aussitôt après sa mort. On ne peut le compter parmi les grands dirigeants de l'Iran : les tragédies que le pays a connues et les troubles qui ont continué à l'agiter depuis le jour où Nâder a été tué jusqu'à aujourd'hui, tout cela vient de ses actions néfastes, car il n'a pas fondé un État stable, sur des bases solides, malgré les occasions qui se sont offertes à lui. Face à un enjeu similaire, il ressemblerait à l'un de ces chefs de tribus qui font des razzias contre les tribus voisines et qui reviennent dans leur territoire qu'à un fondateur d'État ou à un dirigeant illustre reconnu.

« Si tu veux laisser à la postérité le souvenir d'un fondateur d'État, il faut que tu oublies Nâder et que tu agisses comme un homme capable et expérimenté. Il faut que tu diriges l'État avec pour unique objectif son progrès matériel, culturel et politique. Tu dois attribuer les postes de façon juste et t'en remettre à la nation, car l'homme, quelles que soient ses compétences, est mortel, et si l'État dépend d'un seul individu, l'État qu'il a fondé mourra avec lui. La nation, elle, ne meurt pas ; quand la force de l'État dépend

11. Nâder Shâh fut roi d'Iran de 1736 à 1747. Sa destinée avait de quoi faire rêver Rezâ Khân. Jeune chef de bande du Khorassan, membre de la tribu turkmène chiite des Afshâr, il devint commandant de l'armée, réussit à chasser les Afghans et rétablit les Séfévides en Iran, avant de s'emparer du pouvoir. Parfois décrit comme le dernier grand conquérant de l'Asie, il conquiert l'Afghanistan et envahit l'Inde. Souvent décrit comme cruel et despotique, il mourut assassiné et son vaste empire se morcela dès sa mort.



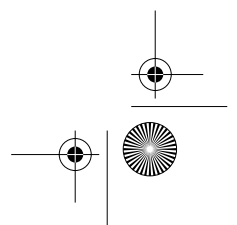
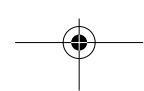
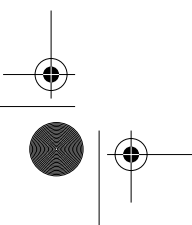
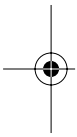


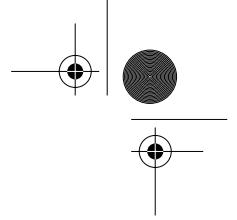
de la nation, il ne peut disparaître. Regarde cette armée que tu as formée : crois-tu que, si la mort te frappe – que Dieu t'en préserve ! –, elle perdurera, qu'elle ne sera pas amenée à se scinder dans des combats fratricides et à disparaître avec le pays dans un laps de temps très court ? Au lieu de servir le pays, elle serait la cause de sa perte. Que Dieu nous en préserve ! »

Je ne cessais de lui prodiguer de tels conseils avec la plus grande franchise, mais c'était comme parler à un sourd. Comment pouvait-il m'écouter d'ailleurs face aux flatteries de ceux qui, partout, n'hésitaient pas à lui dire : « Tu es Darius et Alexandre ! Tu es Nâder et 'Abbâs Shâh¹² ! » Un jour, il me fit remarquer : « Avec toi, ce ne sont que des blâmes incessants, mais d'autres, au contraire, m'incitent à porter la couronne parée de pierres précieuses parce que, me disent-ils, je suis fait pour cela. » Je lui dis : « Ceux qui te font croire cela sont soit des flatteurs soit tes ennemis qui veulent ta perte. » Et, en effet, je me heurtais en permanence à une armée d'opportunistes prêts à justifier tous ses actes. Les flatteurs de sa cour encourageaient avec complaisance tout ce qui pouvait aller dans le sens de son amour-propre. Ils lui tressaient des lauriers de façon éhontée et considéraient comme une offense tout ce qui risquait de lui déplaire. Au point que, avant chacun des entretiens que j'eus avec lui, ces flatteurs m'avertissaient de ce qui pouvait lui plaire afin que mes propos répondent à ses passions. Il est inutile de préciser qu'ils perdaient leur temps avec moi, car je considère comme une trahison de craindre de dire la vérité et de tricher. Et j'ai continué à lui dire des choses qu'il n'aimait pas entendre.

Mais les flatteurs firent tout pour empêcher mes conseils de porter leurs fruits. Et ils réussirent tant et si bien qu'il n'en fut pas influencé le moins du monde : les agents des Anglais continuèrent à forcer les gens à aller voter en usant de toutes les formes de coercition et il y avait, parmi eux, des espions des Anglais qui n'étaient même pas des ressortissants iraniens.

12. 'Abbâs Shâh, ou 'Abbâs I^{er} le Grand, roi de Perse (1587-1629), marqua l'apogée de la gloire séfévide. Il développa le commerce et les contacts avec l'Europe et fit d'Ispahan sa capitale, la transformant en l'une des plus belles cités de Perse.



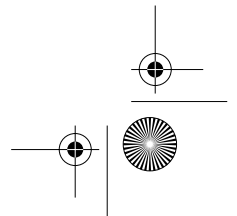
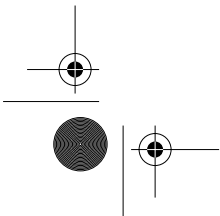
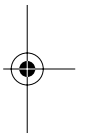
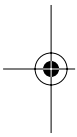


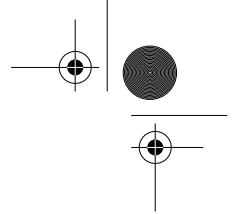
Après mes entretiens avec Rezâ Khân

Les plaintes en provenance des provinces continuaient à affluer vers moi. Lorsque les gens me virent rendre de fréquentes visites au *serdâr sipah*, beaucoup se mirent à me considérer comme un médiateur potentiel et je me trouvai alors investi de la mission de parler en leur nom. Mais cela ne le dissuada pas. Alors que je me faisais de plus en plus insistant au sujet des élections, il me dit : « Cette nation (c'est-à-dire l'Iran) doit être bridée par une forte poigne et non pas laissée au hasard de la liberté. L'histoire en témoigne, car l'Iran, quand on la laisse libre de gérer ses affaires, est une nation qui n'agit pas. Mais si elle est conduite d'une main de fer et qu'elle se laisse guider par un homme fort, elle peut faire de grandes choses. »

Là, j'ai vraiment désespéré de lui : j'ai pris conscience qu'il était impossible de le voir adopter une posture de pédagogue de l'*umma*, qu'il était imprégné des idées les plus folles et animé des pires intentions, puisqu'il semblait toujours exiger que la volonté de l'*umma* soit soumise à celle des individus qui la dirigent. Visiblement, il ne se souciait pas que la nation prenne conscience de ses droits et qu'elle soit en mesure de réaliser son bonheur par elle-même. Il voulait pour l'Iran un dirigeant à poigne qui mène le pays par la force. Mais si ce dirigeant à poigne venait à mourir, quel serait le destin de l'Iran ? Et s'il conduisait le pays vers l'abîme, qui serait ensuite à même de le sauver ? En l'entendant parler, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer les paroles de Kémal Pacha [Mustafâ Kémal] : « J'ai toujours envisagé, depuis que j'ai constaté l'émergence d'une volonté de la nation, la nécessité d'une tribune où elle puisse s'exprimer et prendre en charge les affaires du pays. C'est donc tout naturellement que j'ai soutenu la formation de la Grande Assemblée nationale [d'Ankara]. » Je ne pouvais que constater le vaste fossé qui séparait les deux hommes¹³.

13. La comparaison de Cheikh Muhammad illustre ici encore le prestige dont jouissaient alors les kémalistes dans le monde musulman. Rezâ Khân ambitionnait de jouer en Iran le rôle que Mustafâ Kémal avait en Turquie, où la république venait d'être proclamée (1923). Mais Cheikh Muhammad semble refuser de reconnaître à Rezâ Khân les qualités dont il crédite Mustafâ Kémal.



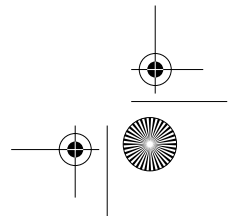
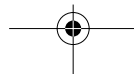
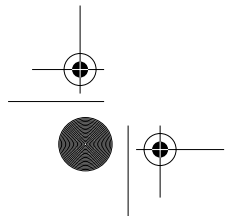
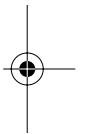


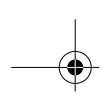
La suite logique de cette saine conception de Kémal Pacha, ce fut la Constitution de la Grande Assemblée nationale, qui a sauvé la Turquie après la débâcle. La conséquence de cette autre conception, erronée celle-là, ce fut la formation de la cinquième assemblée de la Chambre des députés iraniens. Elle était composée (à l'exception de certains qui ont été élus malgré le *serdâr sipah*) d'espions des Anglais et de gens connus comme traîtres à l'Iran, d'individus brutaux, arrogants, insolents, coutumiers du vol et du racket, analphabètes qui ne savaient rien d'autre que danser, jouer du luth et du *tanbûr* [instrument de percussion] devant le « sauveur de l'Iran ». Et ce dernier, flatté, ordonna qu'ils soient membres de la Chambre des députés. Je ne sais pas encore quels maux cette assemblée causera à l'Iran – que Dieu protège le pays de sa nocivité et de son asservissement !

Devant ma répugnance à voir élus des agents et des espions des Anglais, le *serdâr sipah* affirma de façon plutôt étrange : « Ce qui est arrivé est bien. Car si je n'avais pas ordonné l'élection de ces gens, ils seraient restés au service des Anglais. Maintenant qu'ils sont élus à la Chambre des députés, ils s'abstiendront de servir les intérêts anglais et les agents des Anglais seront moins nombreux. C'est le meilleur moyen pour les dissuader de continuer à les servir. Et s'ils ont des visées sur l'argent des Anglais, qu'ils sachent que, moi, je leur donnerai tout l'argent qu'ils veulent. » Des arguments qui me laissèrent sans voix !

Ainsi, la cinquième assemblée a été formée comme nous l'avons dit et je fus convié à son inauguration. À la vue de ses nouveaux membres, tous alignés comme un seul homme et au garde-à-vous devant leur siège, je fus convaincu du tort qu'ils allaient causer au pays, et me suis dit en moi-même : « Quelle trahison a commise là le *serdâr sipah*, qui a offert à ces individus nuisibles ces sièges que l'*umma* a payés de son sang pour qu'ils contribuent à son progrès et à sa réforme ! » Je suis sorti du Parlement en proie à une intense colère et plein d'amertume.

Quelqu'un de confiance est alors venu à ma rencontre et m'a dit : « Certains membres de la Chambre ont déclaré : "Nous reconnaitrons le gouvernement de l'Irak dans sa forme actuelle lors de notre première session." » Je dois avouer que je m'attendais à cela

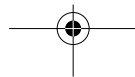
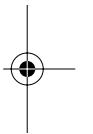


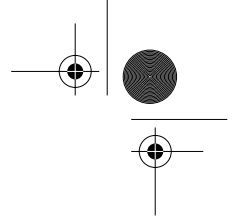


de la part de tels individus, surtout depuis que le *serdâr sipah* avait reçu la visite d'un émissaire de Faysal à qui il aurait fait cette promesse¹⁴. Le *serdâr sipah* m'avait dit, dès les premiers jours de sa nomination au poste de Premier ministre, que Faysal lui avait écrit, lui demandant une réponse, et qu'il lui avait envoyé un homme de confiance, avant d'ajouter : « Je ferai en sorte de permettre le retour des ulémas que Mushîr od-Dowleh, avant moi, a été incapable de réaliser. » Je savais que le prix de leur retour serait un accord entre Faysal et le *serdâr sipah* pour exécuter les ordres des Anglais et faire reconnaître par l'Iran le gouvernement irakien dans sa forme actuelle. Aussi ai-je mis la garde le *serdâr sipah* : « Fais attention en ce qui concerne le retour des ulémas ! Parce que si tu y parviens, dès ton entrée en fonction, les gens t'accuseront d'être lié aux Anglais. La preuve leur en sera fournie parce que tu auras pu faire revenir les ulémas, alors que Mushîr od-Dowleh, avant toi, ne l'a pas pu et que seuls tes liens avec les Anglais et Faysal l'ont permis. » Il a réfléchi longuement, puis a changé de sujet. Certains membres de la Chambre des députés, avant son inauguration, étaient discrètement allés en Irak, où ils avaient rencontré Faysal et le résident permanent anglais à Bagdad.

Tous les renseignements en ma possession confirmaient ce que cet homme me disait. En l'entendant, j'ai pris toute la mesure des intentions néfastes de ces représentants et cela produisit sur moi l'effet d'un tremblement de terre. Je suis alors allé du Parlement à la mosquée. Depuis le *minbar*, en présence d'une immense assemblée de Téhéranais, j'ai averti : « Les représentants de la Chambre, ce n'est pas l'*umma* qui les a élus. Ils agissent aujourd'hui comme ses ennemis. Toute décision votée par cette Chambre doit être considérée par l'*umma* comme émanant directement de l'ambassade anglaise. Il est du devoir de l'*umma* de se préparer à s'opposer à la Chambre si elle vote une loi qui contredit ses intérêts. Cette Chambre doit être mise sous surveillance. Soyons plus

14. Il s'agit de Bâqer Wâhid al-'Ayn. L'opposition des ulémas à la reconnaissance du gouvernement irakien de Faysal par l'Iran empêcha celle-ci jusqu'en 1929. Aux yeux de la plupart des religieux, le nouvel État irakien était une création coloniale britannique illégitime, destinée à servir de base d'agression contre l'Iran et à pérenniser la domination britannique sur l'Irak.

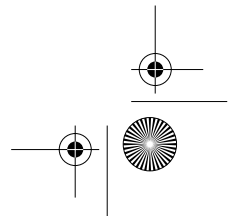
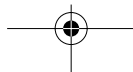
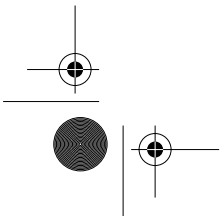
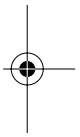
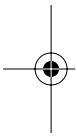


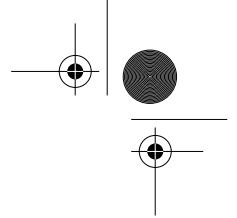


vigilants que jamais sur tout ce qu'elle fait, sur ses silences comme sur ses discours. »

J'ai dit cela lors d'un long sermon, qui fut diffusé de bouche à oreille et par tracts. Il eut une énorme influence sur cette *umma* vivante, comme sur le *serdâr sipah* qui me demanda : « Cette assemblée a de nombreux dossiers en chantier et elle travaille bien. Aussi, pourquoi adoptes-tu cette attitude violemment négative envers elle ? » Je lui répondis : « Je n'ai rien dit d'autre que la vérité, car l'*umma* ne compte pas sur ces représentants qui ont occupé leur siège au Parlement par la force et contre sa volonté. On m'a dit que certains représentants se préparent à reconnaître le gouvernement d'Irak sous sa forme actuelle. En ma qualité d'Iranien, je récusé toutes les décisions de cette Chambre et en ma qualité de représentant de l'ensemble des Irakiens, je lui interdis de reconnaître le gouvernement anglais d'Irak. » Le *serdâr sipah* répliqua alors : « Je suis allé voir ces représentants et ils n'agissent pas à l'encontre de ma volonté. » Cette réponse était risible, comme s'il ne savait pas ce qu'elle signifiait : que le gouvernement national en Iran avait cédé la place à un gouvernement dictatorial soumis à sa volonté. Je lui dis ironiquement : « Je crains qu'ils ne t'obéissent pas. » À quoi il répondit : « La force militaire est entre mes mains et de cette façon je peux imposer ma volonté. » Ainsi, ingénument, il avouait tout simplement qu'il n'y avait plus de gouvernement national en Iran ! Je constatai, une fois de plus, que l'homme était foncièrement mauvais, qu'il n'était pas capable de s'amender ou d'accepter les conseils ni même de comprendre ce qu'on lui disait.

Pris de crainte devant la perspective d'un anéantissement du pays, je lui ai demandé de permettre la formation d'un conseil des sages, formé d'intellectuels et d'hommes d'expérience, qui pourrait s'associer aux députés, et dont il serait le bras exécutif. Mais j'ai vite vu qu'il redoutait cette solution. Finalement, j'ai persévéré dans ma contestation pied à pied de sa façon d'agir, jusqu'à ce que je désespère de lui et décide de ne plus le rencontrer.





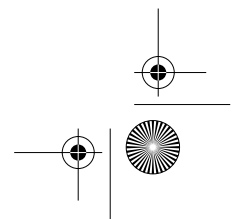
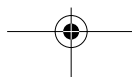
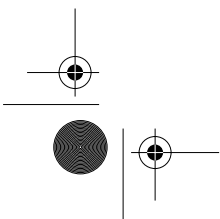
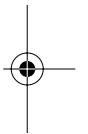
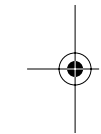
*En marche vers la république :
résistances et retournement final*

La Chambre des députés tient sa première session et resta occupée un mois durant à dépouiller les bulletins électoraux. Durant cette période, aucune séance publique n'eut lieu. Certains membres de l'assemblée partirent alors pour l'Irak afin d'y rencontrer Faysal et le résident permanent. En retour, un émissaire de Faysal fit le voyage d'Iran pour s'entretenir avec le *serdâr sipah*. De son côté, l'ambassadeur anglais à Téhéran retourna à Londres pour consultations en passant par la Russie. D'autres indices montraient qu'un événement majeur se préparait dans le pays dont j'ignorais la nature, sinon qu'il serait, dans tous les cas, en faveur des intérêts anglais et aux dépens du monde musulman et de l'Iran.

Tandis que mon esprit était absorbé par ces réflexions, les journaux s'engagèrent dans une campagne tapageuse en faveur de la république. Leurs arguments se limitaient à insulter le chah et à glorifier le *serdâr sipah*. Simultanément, les télégrammes affluèrent de toutes parts, des villes comme des campagnes, avec le même contenu, insultant le chah, louant le *serdâr sipah*, exigeant la déposition du chah et la proclamation de la république. La campagne s'amplifia, les journaux étant manifestement payés, et les télégrammes prirent un ton de plus en plus haineux. En même temps, les soldats avaient recours à la violence un peu partout, ils menaçaient les gens, les traînaient de force au bureau des télégrammes et les contraignaient à signer des télégrammes déjà préparés. Ce qui explique pourquoi les télégrammes venaient aussi de villes comme Gorgan, Khvâf ou Saqqez¹⁵.

J'appris alors que l'entourage du *serdâr sipah* avait mis au point une nouvelle loi fondamentale pour le nouveau régime qu'il appelait de ses vœux et que l'un de ses articles était que le *serdâr sipah* resterait président de la République pour une durée de vingt-deux ans. D'autres articles de la même veine prouvaient clairement que ce mouvement avait pour objectif essentiel de remplacer

15. Il s'agit de petites villes de provinces iraniennes, éloignées du pouvoir central, la première proche du Turkménistan, la seconde de l'Afghanistan et la troisième au Kurdistan.





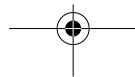
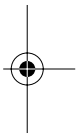
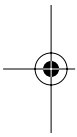
le gouvernement national et la Constitution par un régime absolutiste et despotique dont la seule loi serait la volonté du *serdâr sipah* tant qu'il serait en vie. On ne pensait pas à ce qui se passerait après.

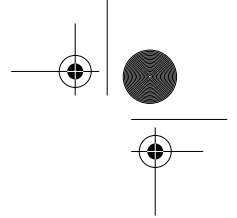
Tout ceci répondait aux souhaits des Anglais parce que c'était au nom de la Constitution que le traité de Vosûq od-Dowleh avait été annulé et les gendarmes du Sud dissous. Combien de fois la Constitution avait-elle permis de contrer les ambitions des Anglais ! Si elle était abrogée, il leur serait facile de coloniser l'Iran, même si le *serdâr sipah* voulait entraver leur suprématie. Car même dans ce cas, son action ne contrariait pas au fond leur stratégie, parce que les Anglais visaient l'après-*serdâr sipah*, et qu'ils espéraient tirer profit de lui dans tous les cas.

Le tapage et les rumeurs prenaient toujours plus d'ampleur à Téhéran, dans les journaux comme dans les télégrammes qui appelaient à instaurer la république en multipliant les insultes au chah et à la famille qadjare mais les louanges au *serdâr sipah*. En voyant cela, j'ai dissous le parti républicain que j'avais formé dans la capitale, après m'en être entretenu avec ses membres, alors que les étrangers [les Britanniques] s'étaient manifestement emparés du slogan de la république pour réaliser leurs basses ambitions.

Au milieu de ce vacarme, certains journaux de Téhéran commencèrent à prendre leurs distances avec la campagne orchestrée et financée par le *serdâr sipah* au mépris de la loi, et même à s'y opposer. Mais ce dernier n'hésita pas alors à contraindre à la démission des patrons de presse dont la seule faute était de dire tout haut qu'ils considéraient cette campagne comme nocive.

Des manifestations avaient lieu à Téhéran, exprimant une haine virulente de la religion. Lors d'une cérémonie organisée au Grand Hôtel, un poète, qui animait le rassemblement, alla même jusqu'à déclamer en public : « Si les ulémas et les Qadjars restaient en Iran, alors où irait le pays du roi Darius au milieu de cette disgrâce ? » Cela fut dit devant un parterre d'Arméniens et de Juifs, et sur un accompagnement de luth et de percussions. Dans cette soirée, de nombreuses femmes ignorantes singeaient les coutumes européennes en étalant leur coquetterie et en se déhanchant comme si elles étaient dans des clubs de danse. C'est alors que les Bahais se manifestèrent : ils firent valoir la vérité de la parole de



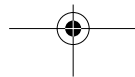
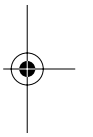
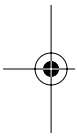


leur idole Mirzâ Hoseyn 'Alî¹⁶, dans le *Kitâb al-Aqdas* (« Le Livre très saint ») adressé à la population de Téhéran* : « Et ce sont les masses qui te dirigeront. » Par ces prétentions ouvertement affichées, les Bahaïs agissaient conformément aux plans du *serdâr sipah* qui voulait proclamer la république le premier jour de la constellation du Bélier¹⁷, le jour de la fête religieuse des Bahaïs, leur jeûne prenant fin la veille. Cela amena mon père (*rjh*) à promulguer un décret religieux interdisant de célébrer cette fête, selon l'habitude qu'en ont les Iraniens, en signe d'affliction de l'occupation par les Anglais des Lieux saints d'Irak et de leur domination

16. Mirzâ Hoseyn 'Alî Nûrî, véritable nom de Bahâ'ollâh (1817-1892), était né dans une famille noble de Téhéran. L'un des premiers disciples du Bâb, le fondateur du babisme, il fut emprisonné, puis exilé en Irak. Il révéla en 1863, dans un jardin près de Bagdad, qu'il était « Celui que Dieu manifestera ». Il mourut en résidence surveillée près de Saint-Jean-d'Acre, en Palestine. La plupart des disciples du Bâb s'étaient ralliés à lui pour fonder le bahaïsme. Le livre saint des Bahaïs, *Kitâb al-Aqdas*, fut révélé en arabe à Bahâ'ollâh entre 1871 et 1874. Considérés comme des apostats de l'islam, les Bahaïs ont toujours été la cible de persécutions aussi bien de la part des chiïtes que des sunnites. La virulence de Cheikh Muhammad à leur égard est une illustration de l'animosité qu'ils rencontraient. Comme les autres minorités religieuses, les Bahaïs se félicitaient de tout ce qui leur semblait aller dans le sens d'une sécularisation de la société et voyaient dans le pouvoir fort du *serdâr sipah* une protection contre les abus des chiïtes. Mais, alors que les zoroastriens, les juifs, les chrétiens et les sunnites jouissaient de droits civiques et politiques relativement confortables depuis la révolution constitutionnelle iranienne de 1906, les Bahaïs ont toujours été considérés comme non existants. Leur acculturation pro-occidentale en faisait des « agents de l'étranger » aux yeux de nombreux Iraniens.

* Le *Kitâb al-Aqdas* (« Le Livre très saint ») est le livre religieux des Bahaïs. On y trouve, en particulier, deux formules, la première étant celle que je cite, et la seconde étant celle-ci : « Si Dieu le veut, Il soutiendra le trône de celui qui te dirige par la justice. » En accord avec ce dernier énoncé, les Bahaïs étaient proches de tous les nouveaux dirigeants et, sans surprise, ils sont devenus les propagandistes les plus fanatiques et les plus zélés de la république, avant d'abandonner la république et, là, oubliant la « justice », ils se mirent à réciter aux gens la première formule, selon leur habitude à faire feu de tout bois [Note de l'auteur]. Ce livre a été publié il y a trois mois à Bagdad. Les Bahaïs sont en effet très réticents à publier les livres de leur idole de peur de la disgrâce que les superstitions qu'ils contiennent pourraient leur amener. Mais, pour ce livre, ils ont été mis devant le fait accompli par un prédicateur évangéliste américain itinérant en Azerbaïdjan. C'est lui qui l'a publié à Bagdad à l'imprimerie Dâr al-Salâm, avec un commentaire critique en matière d'introduction.

17. Le 21 mars 1924. Le 21 mars est aussi le nouvel an iranien, le *Nôrûz*, occasion de cérémonies officielles de vœux présidées par le chah et de quatre jours fériés. Cette fête marque les réjouissances les plus importantes de l'année pour les Iraniens.





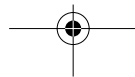
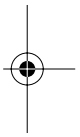
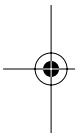
sur les Lieux saints du Hedjaz¹⁸. Une interdiction qui apparaissait intolérable aux yeux des Bahaïs ! C'est au Khorassan qu'il avait rendu publique sa fatwa et lorsque je voulus la publier à Téhéran, j'en fus empêché par les forces de la Gendarmerie. Le *serdâr sipah* me blâma, disant : « Nous ferons ce jour-là de grandes manifestations de réjouissances. » Feignant la stupidité, j'ai fait semblant de prendre son parti : « Pourtant, cette annonce va dans tes intérêts, puisque tu ne désires pas être en position de soumission envers le prince héritier¹⁹ lors de la cérémonie de vœux de ce jour. Tu peux tout à fait prendre prétexte de cette interdiction pour annuler cette cérémonie. » Mais il répondit de façon hypocrite : « Non, je ferai même de ce jour une cérémonie de vœux pour les Qadjars. » Je me suis tu, n'ayant alors d'autre choix que de m'abstenir de diffuser la fatwa.

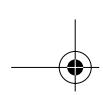
Des groupes de jeunes gens, habillés en rouge, ont alors sillonné les rues de Téhéran, certains s'étaient même teint les cheveux. Ils hurlaient leur slogan : « Nous voulons la république ! » Plusieurs portaient des revolvers, manifestant clairement ainsi qu'ils étaient les hommes de main d'un coup d'État et qu'ils étaient prêts à remplacer le régime constitutionnel par ce qu'ils nommaient « la république²⁰ ». Ils n'hésitaient pas à agresser les gens. Pendant ce temps, les journaux injuriaient toujours davantage le chah au point que les gens eurent pitié de lui et que cela suscita, en réaction, un mouvement de sympathie et de commiseration envers sa personne, alors qu'il était unanimement détesté quelques semaines auparavant. Comme on le sait, tout

18. La fatwa de Cheikh Mahdî interdisant de fêter le *Nôruz* date du 22 février 1924. Elle fut promulguée depuis Mashhad. La domination anglaise sur les Lieux saints du Hedjaz pointa l'alliance entre les Hachémites de La Mecque et la Grande-Bretagne. Les jours de la famille du Chérif Husayn à La Mecque étaient comptés puisque 1924 marqua l'occupation du Hedjaz et des villes saintes par les wahhabites d'Ibn Sa'ûd.

19. Après le départ pour l'Europe d'Ahmad Shah à la fin de 1923, le principal représentant qadjar à Téhéran était le frère du chah, le prince héritier Mohammad Hasan Mîrzâ.

20. Malgré le coup d'État de Rezâ Khân en 1921, la Constitution n'avait jamais été abrogée depuis 1909. Dès lors, la république apparaissait paradoxalement comme un moyen de mettre un terme à une Constitution qui symbolisait un barrage contre la mainmise étrangère autant que contre le despotisme, même si, comme va le rappeler Cheikh Muhammad dans les pages suivantes, la Constitution, elle aussi, était assimilée, aux yeux des plus démunis, à une école anti-religieuse du vice et de la corruption.



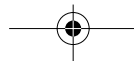


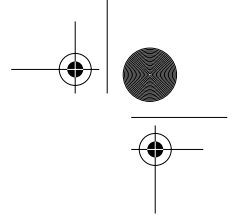
excès suscite une réaction opposée. Et c'est à ce moment que les flatteurs se pressèrent, les uns après les autres, auprès du *serdâr sipah*. Ils venaient le saluer et le bénir au nom de la république, rivalisant de flagorneries à son égard. Tel n'hésitait pas à claironner : « J'ai fondé la république il y a vingt ans ! », et tel autre s'adressait au *serdâr sipah* en ces termes : « La république est une jeune fille qui a atteint les dix-huit ans²¹, aussi, maintenant, prends-la dans tes bras ! », et ainsi de suite. Trente-cinq ministres des gouvernements précédents diffusèrent un communiqué demandant la proclamation de la république, avec l'ambition avouée d'occuper un poste ministériel s'ils soutenaient le *serdâr sipah* dans cette perspective. Les administrations et les ministères acceptèrent d'unir leurs efforts pour exiger l'avènement de la république et demandèrent au *serdâr sipah* qu'il leur fasse l'honneur d'accepter la présidence de cette république à venir. Ô belle république, dont on désigne déjà le président avant même que de la proclamer !

Les journaux aux ordres, considérant que la chose était faite, se mirent à diffuser sans retenue dans leurs pages tout ce qui peut contredire la religion, comme des annonces matrimoniales donnant la description des qualités physiques des filles. Ils tournaient en dérision la réalité de la religion, allant jusqu'à présenter les Prophètes et les Imams comme des acteurs d'histoires romanesques qui joueraient une pièce de théâtre. Ces excès eurent pour résultat de susciter la haine des gens du peuple qui détestaient déjà le régime constitutionnel parce qu'ils voyaient la corruption des mœurs et l'étalement du vice et de la débauche. Ces gens voyaient maintenant que les partisans de la république faisaient la promotion de l'athéisme et qu'ils étaient les ennemis de la religion et des valeurs sacrées.

Tandis que l'indignation du peuple allait croissant et que les flatteurs se bouscuaient pour proposer la présidence de la République au *serdâr sipah*, la Chambre des députés commença à tenir ses premières séances publiques. Les gens y virent aussitôt une invitation à la république, d'autant plus que le chef des républicains au Parlement était précisément le promoteur du traité de

21. En référence à la première révolution constitutionnelle persane de 1906.

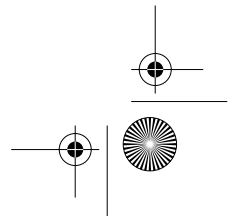
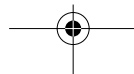
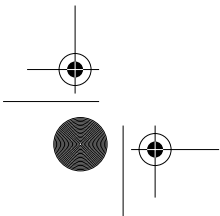


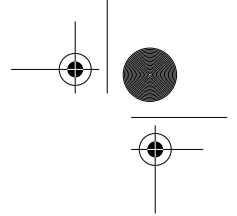


Vosûq od-Dowleh. La population commença à penser que la campagne pour la république était un plan des Anglais pour mettre en application ce traité que la Constitution avait annulé. Et sa colère s'en trouva accrue. Mais les flatteurs redoublèrent d'ardeur et l'hostilité du peuple ne parvint pas jusqu'au *serdâr sipah*. Ces opportunistes lui affirmaient au contraire : « Les gens sont tous ravis de cette campagne ! »

À ce moment, j'avais rompu toute relation avec le *serdâr sipah*, mais les gens vinrent vers moi de plus en plus nombreux pour me demander quels étaient leurs devoirs religieux et ce qu'ils devaient faire en ces circonstances. Je me refusai à parler, dans un premier temps, mais, lorsque la crise s'aggrava et que l'instauration de la république parut inévitable, je me mis à rire en moi-même : que de drames pour une république qui ne verrait jamais le jour ! Car aucun des dirigeants républicains autoproclamés ne s'identifiait à un régime auquel ils ne croyaient pas. Comment auraient-ils pu avoir des convictions républicaines alors que leurs chefs, au Parlement, visaient seulement à laisser le pouvoir aux Anglais par l'abrogation de la Constitution, d'une part, et à promouvoir le *serdâr sipah*, d'autre part, pour en faire le souverain despotique de l'Iran ? À leurs yeux, la république n'était que la première étape d'une irrésistible ascension vers le pouvoir du *serdâr sipah*. Les journaux étaient achetés ou en butte à toutes les formes d'intimidation. En dehors du Parlement, les flatteurs n'avaient d'autre but que de faire de la propagande pour le *serdâr sipah* et n'étaient animés d'aucun idéal républicain. Il suffit pour s'en convaincre de dire que tous ceux que j'ai rencontrés, parmi les partisans de la république, s'excusaient auprès de moi d'agir comme ils le faisaient ; ils manifestaient leur peu d'estime pour le *serdâr sipah* et leur aversion pour cette campagne éhontée, reconnaissant qu'elle était nuisible à l'Iran et servait les étrangers. Mais ils disaient : « La situation est irréversible et beaucoup de gens ont tiré un bénéfice de leur action en faveur du *serdâr sipah*. Aussi, pourquoi jeter l'opprobre sur lui ? Personne n'a intérêt à s'opposer à lui, même si la république doit être instaurée. »

Un jour, j'ai interpellé l'un d'entre eux à propos de l'hostilité envers la religion et les religieux dont j'avais été témoin lors d'une fête qu'il avait organisée : « Tu ne jures que par le colonel



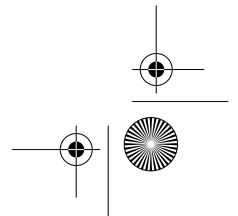
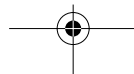
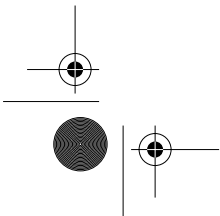
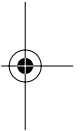
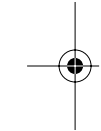


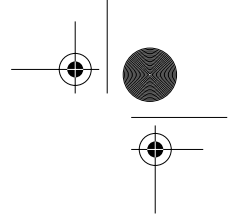
Mohammad Taqî Khân²² que tu considères comme le plus grand des hommes en Iran. Comment peux-tu louer son meurtrier le *serdâr sipah* et le soutenir ? » Il me répondit : « J'ai besoin d'argent pour aller vivre à Shemirân, le lieu d'estivage de Téhéran, et je me suis mis à militer en faveur de la république pour y arriver. Cette fête m'a coûté trois mille tomans. En pure perte, car la chose est entendue et ma fête n'a finalement rien ajouté à un mouvement irréversible. Je me suis installé à Shemirân. Adieu ! »

Contrairement à son opinion et en considérant l'absence de conviction des chefs du mouvement républicain, je voyais que la république était tout sauf irréversible, car personne ne défend jusqu'au bout un principe auquel il ne croit pas ; elle n'était qu'un simple slogan. Comment peut-on instaurer un nouveau régime si ses promoteurs s'opposent à ses valeurs ? Eux-mêmes n'avaient qu'un but : que le chef suprême et le président de la république soient le *serdâr sipah*. Or ses objectifs étaient aux antipodes de l'idéal républicain, puisqu'il ne voulait qu'une chose : être un souverain despotique. Lui qui vivait sous un régime constitutionnel dont il ne respectait déjà pas les lois, comment pourrait-il trouver un intérêt dans un régime républicain ?

Pour résumer, les gens du peuple se divisaient en plusieurs groupes dont le dénominateur commun était l'hostilité à l'égard de la république, les dirigeants du mouvement républicain manifestant à leurs yeux des mœurs corrompues et une indifférence coupable envers la religion. Quant à l'élite, elle se divisait en deux groupes. Les uns pensaient la république nécessaire, mais ils avaient une très mauvaise opinion du *serdâr sipah* et reconnaissaient le danger pour l'Iran de cette campagne dont ils voyaient bien qu'elle mettait à mal la liberté. Les autres n'avaient aucune foi dans la république qu'ils prenaient simplement comme portedrapeau afin de se rapprocher des Anglais et du *serdâr sipah* dans des buts inavouables. Mais parmi ceux qui étaient hostiles à cette campagne, aucun ne fit quoi que ce soit pour la combattre, de crainte du *serdâr sipah* qui concentrait déjà tous les pouvoirs

22. Mohammad Taqî Khân avait conduit une rébellion contre le gouvernement de Rezâ Khân au lendemain de son coup d'État à Téhéran. L'insurrection, centrée sur Mashhad, dura d'avril à octobre 1921. Il fut tué au moment de la répression de son mouvement par les troupes de Rezâ Khân.

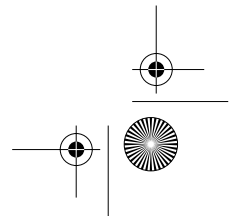
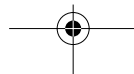
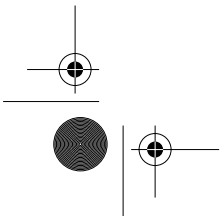
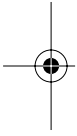


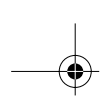


comme chef du gouvernement et commandant suprême des forces armées iraniennes. Le seul espoir de voir cette campagne prendre fin était finalement la mauvaise réputation des propagandistes de la république eux-mêmes, qui se chargeaient tout seuls de discréditer la république par leurs propres actes. J'étais conscient de cette situation et pensais que les Anglais avaient un plan bien établi pour anéantir l'Iran et briser sa liberté. Et ce à quoi j'assistais du côté des représentants russes n'était pas fait pour m'en dissuader : ils se mobilisaient partout et par tous les moyens possibles contre cette campagne, en prenant sciemment le risque de voir l'armée prendre le pouvoir. J'ai vite compris qu'eux aussi considéraient cette campagne comme étant directement orchestrée par les Anglais pour des objectifs autres que la république. Mais comment la Russie bolchevique, étant donné sa doctrine, pouvait-elle s'opposer à la république ? Il était évident qu'elle avait pris conscience à son tour que la république n'était qu'un mot recouvrant le colonialisme anglais, et qu'elle se préparait à la combattre.

Alors que je retournais tout cela dans ma tête, Cheikh Mohammad Hoseyn Yazdî, un uléma respecté de Téhéran²³, vint me voir pour m'informer que le *serdâr sipah* répétait : « Le fils d'al-Khâlisî agit contre nous. C'est un opposant notoire à la république. » Le cheikh dit : « J'ai démenti cela et lui ai déclaré : "Je rencontrerai le fils d'al-Khâlisî et je m'informerai de son opinion." Qu'en dis-tu ? » Je ne pus m'empêcher de me moquer de ses paroles et lui répondis : « Dis au *serdâr sipah* que je ne suis pas contre lui s'il ne dépend pas des étrangers et s'il s'occupe des intérêts de l'Iran, et que je ne suis pas contre la république si elle est fondée sur des bases solides et conformes aux vraies valeurs et à la religion véritable, mais que je suis contre le colonialisme anglais et contre toute campagne qui vise à la destruction du pays et conduit à l'anarchie, comme je suis opposé à tout ce qui est contraire à la religion. Si, dans mes sermons et mes publications, je m'élève contre les ulémas, c'est parce qu'ils n'assument pas leurs devoirs pour promouvoir la religion et manifester sa vérité. Je ne me tairai pas face au spectacle de l'ivrognerie dans les soirées où l'on danse et où l'on tourne en

23. Cheikh Mohammad Hoseyn Yazdî était un assistant de l'ayatollah al-Khurâsânî ; il avait pris à ses côtés une part active dans le mouvement constitutionnaliste en Iran.





dérision les ulémas pour pervertir l'essence de la religion et détruire ses fondements. Si le *serdâr sipah* continue dans la même voie, je le combattrai par tous les moyens dont je peux disposer, mais s'il s'en détourne et qu'il fonde son action sur des bases solides qui ne nuisent pas à l'intérêt du pays ni à ses valeurs, alors je serais avec lui. »

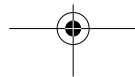
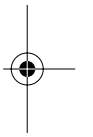
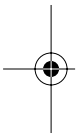
Après que le cheikh eut entendu ces paroles, il demanda à ce que nous rencontrions le *serdâr sipah* et que je lui rapporte moi-même les propos que je venais de lui tenir. J'ai accepté sa proposition et nous partîmes ensemble pour rencontrer le *serdâr sipah*.

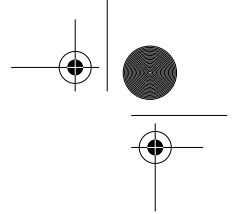
Nous le rencontrâmes donc, mais il se mit à me blâmer pour mon silence sur la république. Je lui en expliquai la raison, ajoutant qu'on disait qu'il tuerait tous les ulémas s'ils ne manifestaient pas leur accord avec lui, puis lui demandai comment il pouvait tenir de tels propos. Il s'excusa en assurant n'être au courant de rien. Alors je poursuivis : « La fatwa de mon père interdisant les fêtes qui s'annoncent, tu la connais puisque tu as interdit sa diffusion. Et un discours connu de tous, prononcé en ton nom lors d'une grande cérémonie et rapporté par tous les journaux, tu n'en aurais pas connaissance ? » Comme le Parlement, où l'on pouvait confirmer mes dires, était sur le point d'ouvrir sa session, nous ne finîmes pas notre conversation et nous la remîmes à la nuit suivante, qui était la cinquième nuit avant le premier jour de la constellation du Bélier²⁴.

Quand je suis venu au rendez-vous, j'ai trouvé dans son grand bureau un groupe de jeunes gens et de vendeurs de journaux assis en rang et vissés sur leurs chaises, ce dont je m'étonnai. Ne trouvant pas le serviteur du *serdâr sipah*, je suis entré et me suis assis parmi eux. L'un d'entre eux vint me parler sur un ton emphatique et pompeux, me disant qu'il se trouvait devant le plus grand des ulémas dans la maison du plus grand des ministres et des dirigeants, ce qui suscita un rire franc de ma part. Le serviteur arriva en hâte, s'excusant, et indiqua une autre pièce où je pénétrai. Je le questionnai sur ces garçons. Il dit : « Ce sont les enfants de Kâva²⁵. » Je demandai : « Qu'est-ce qu'ils veulent ? » Il répondit : « Ils sont la force vive qui porte haut le drapeau de la république

24. C'est-à-dire le 16 mars 1924.

25. Kâva est un célèbre héros patriotique iranien, version anté-islamique du combat mené plus tard par l'Imam Husayn contre le tyran omeyyade Yazîd. Il affronta le tyran Dahnâk, un prince despotique d'Arabie, au nom de la justice et de l'équité.

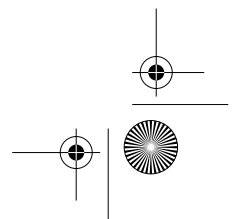
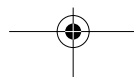
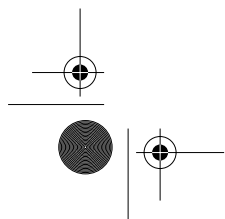
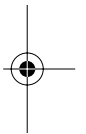
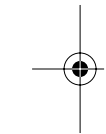


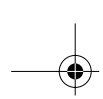


et les fondateurs de la renaissance et de la révolution. » Mais quand j'en appris davantage sur leur compte, je sus qu'ils avaient été mis à la disposition du *serdâr sipah* par un courtisan qui pensait ainsi obtenir de l'argent et qui l'avait obtenu. Je ne pus m'empêcher d'être navré de la simplicité d'esprit du *serdâr sipah* et priai Dieu pour que l'Iran n'en subisse pas les effets.

Tandis que je pensais à ce qui pouvait arriver au pays si cette farce se perpétuait à la tête du gouvernement, le *serdâr sipah* entra. Il nous fit signe de venir à la table et commença à dire : « La force est entre mes mains et c'est moi qui distribue l'argent selon mon bon vouloir. Tu peux me demander tout ce que tu veux si tu ne t'opposes pas à notre projet. Aussi, n'attends pas plus longtemps pour accepter notre aide. » Je répliquai sur un ton ironique : « Et quelle aide voudrais-je de toi ? » Et il répondit, gêné : « Non, pas en ce qui te concerne personnellement, mais en ce qui concerne l'Irak. » Je lui fis comprendre que je ne fuyais pas sa puissance ni ne désirais son argent, mais que je suivais le chemin du droit et recherchais l'intérêt du pays, pour satisfaire Dieu le Très Haut par la réforme des pays musulmans et la défense de l'islam, puis lui dis : « Éclaire-moi sur ton intention et si tu es dans la juste voie, alors je serai avec toi. » Il m'expliqua : « La Chambre des députés va déposer le chah et mettre fin à la royauté. Elle va proclamer la république et nous fêterons son avènement le premier jour du Bélier. » Je dis : « Et la Constitution ? » Il répondit : « Nous promulguerons la loi fondamentale par la suite. » Alors je lui ai exposé longuement les raisons de mon désaccord, insistant sur le caractère nocif de ce projet pour le pays et sur les ravages qu'il causerait, comme je le développerais ensuite dans mon sermon en public. La facilité avec laquelle les flatteurs l'avaient convaincu qu'il était possible de changer la forme du gouvernement en cinq jours, temps qui ne suffit pas pour acheter ou louer une maison, n'a pas laissé de me surprendre. Le but de tout cela n'était-il pas de nuire au pays et d'y prolonger les troubles ?

Mais je ne pus le convaincre de ce qui pourrait résulter de cette initiative pour lui et pour le pays, parce qu'il répondait invariablement à tous mes arguments : « Pourquoi personne d'autre que toi ne dit ce que tu dis ? Tous ceux que je rencontre voient que la situation est irréversible et qu'il n'y a plus de recours possibles. »

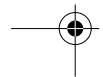
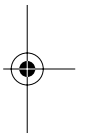
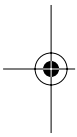




Je répondais pour ma part : « Tu ne rencontres que des flatteurs qui attendent d'être récompensés en sollicitant ta générosité. Comment le Parlement pourrait-il faire ce que tu as dit alors qu'on n'a pas encore fini de dépouiller le dernier scrutin ? Il ne peut déjà pas délibérer sur les affaires courantes, comment le pourrait-il sur ce sujet d'importance ? » Et il me répétait : « Pourquoi personne d'autre que toi ne dit ce que tu dis ? » Voyant qu'il m'était impossible de le convaincre, je lui ai dit : « Je propose que des intellectuels ainsi que des hommes d'expérience de la capitale s'associent à nous. S'ils voient ce projet favorablement, alors je m'y associerais avec toi en le considérant comme un devoir. Il faut que nous ayons l'approbation du président du Parlement, Mu'tamin al-Mulk, de Mushîr od-Dowleh et de Mustawfî al-Mamâlek, ces deux derniers étant d'ex-Premiers ministres. »

Il fut décidé qu'il nous attendrait jusqu'au matin chez lui. Je suis donc allé de nuit rencontrer ces hommes. Je réussis à m'entretenir avec deux d'entre eux à qui j'ai raconté ce qui se passait entre le *serdâr sipah* et moi, les mettant en garde contre les conséquences de leur silence et les malheurs qui en découleraient pour le pays, et ils acceptèrent de rencontrer le *serdâr sipah*. Nous partîmes au petit matin chez le président du Parlement, mais celui-ci était déjà parti au Parlement. Je décidai avec Mustawfî al-Mamâlek que lui-même rejoindrait le Parlement pour s'entretenir avec Mu'tamin al-Mulk et qu'ils iraient ensuite ensemble rencontrer le *serdâr sipah*. Mais lorsqu'il arriva à la Chambre, il se trouva que l'entourage du *serdâr sipah*, qu'il utilisait volontiers comme hommes de main, avait molesté Modarres dans l'enceinte du Parlement et que le tumulte et la confusion y étaient alors à leur comble. Les deux hommes renoncèrent à rencontrer le *serdâr sipah*. L'entourage du *serdâr sipah*, qui avait déjà connaissance de nos entretiens passés avec lui, craignait une nouvelle rencontre où nous pourrions lui dévoiler leur folie. Il pourrait peut-être revoir la bonne opinion qu'il avait de ces flatteurs, et cette éventualité les incita à empêcher toute rencontre.

Alors que je passais devant le Parlement avec Sâmî Bey, le consul de Turquie à Ourmiya, nous rencontrâmes quelqu'un qui nous apprit que Modarres avait été victime d'une agression et que des troubles avaient éclaté dans la chambre des députés. À mon tour, je renonçai à la rencontre avec le *serdâr sipah*. Avant le soir,





Mu'tamin al-Mulk m'invita au Parlement. Je m'y rendis, le trouvant dans un état d'extrême agitation à cause de ce qui s'était passé, et l'informai du discours du *serdâr sipah*. Lui-même m'apprit qu'ils lui avaient envoyé une note par l'intermédiaire de Mosaddeq as-Saltâneh²⁶, ancien ministre des Affaires étrangères et représentant de Téhéran à la Chambre des députés, pour affirmer qu'il était prématuré de proclamer la république, que la Chambre des députés n'était pas en mesure de prendre une telle décision et que le délai jusqu'au premier du Bélier était trop court pour une affaire d'une telle gravité.

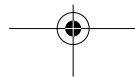
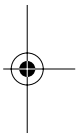
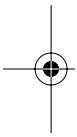
J'espérai que cette note aurait une quelconque influence sur le *serdâr sipah*. Comment pourrait-il ignorer cet avertissement ? Mais je ne constatai chez lui aucun changement : il persévérait dans son action, et son entourage ne cessait d'agir de la façon la plus basse. Les lettres adressées au prince héritier par le chef du gouvernement ou par les masses anonymes se succédaient pour inviter le frère du chah à évacuer tous les palais royaux en prévision des cérémonies de vœux du premier jour du Bélier, qui devaient y être organisées. Ces lettres mettaient le prince héritier en demeure d'abandonner au « président des masses » la fonction de présenter les vœux. Les femmes, les serviteurs et les domestiques de la cour royale furent expulsés des palais et tous bénirent le *serdâr sipah* comme le « président des masses ».

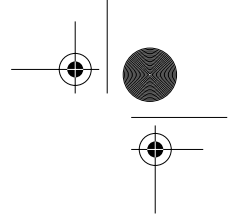
Quant au Parlement, les représentants du *serdâr sipah* s'efforçaient d'y faire élire un nombre suffisant d'entre eux pour faire passer en examen une loi avant le Bélier et proclamer la république. Mais Modarres, qui s'y opposait pied à pied à chaque vote, parvint à faire traîner les choses de telle sorte qu'ils ne purent proclamer la république avant le Bélier.

Parmi ses principaux opposants figurait un homme stupide du nom de Sayyed Mohammed Tadayyon. C'était un de ces aventuriers qui errent de place en place. Originaire de Birjand, dans le Khorassan, à la frontière avec l'Inde²⁷, il s'était retrouvé à

26. Il s'agit du Dr Mosaddeq, futur Premier ministre qui nationalisa le pétrole iranien en 1951, avant d'être destitué par Mohammed Rezâ Shâh moins de deux ans plus tard. Il fut ministre des Affaires étrangères en 1923 sous la présidence de Mushîr od-Dowleh, au moment de l'exil de Cheikh Mahdî et des *mujtahid* d'Irak, puis de leur arrivée en Iran.

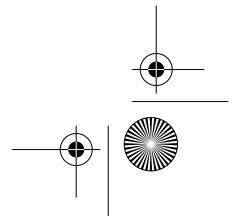
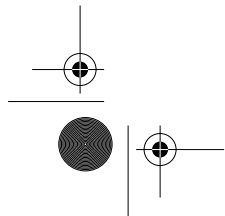
27. À cette époque, l'Inde était frontalière de l'Iran.

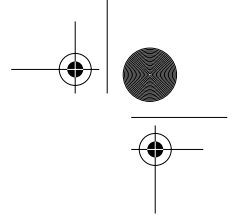




Boukhara où il travailla dans les cafés de cette ville, puis avait tenté sa chance à Téhéran où il devint instituteur dans une école. C'était un flatteur opportuniste né qui ne cessait de caresser les *ashraf* dans le sens du poil. Il réussit ainsi à faire carrière en Iran au point qu'il fut élu dans la quatrième assemblée et qu'il aida Vosûq od-Dowleh dans la promotion de son traité. C'est avec l'argent que Vosûq od-Dowleh avait amassé en vendant l'Iran aux étrangers qu'il fit fortune. Il troqua alors son accoutrement d'homme du peuple pour revêtir l'habit des gens de bien et s'enrichit sans limite. À la fin de la quatrième assemblée, il prit contact avec le *serdâr sipah*, au moment où les délégués de Tabriz s'opposaient à lui, et se mit à lui rapporter tous les secrets du Parlement. Ce rapprochement l'amena à se faire le héraut de la république pour asseoir le pouvoir du *serdâr sipah*. Il devint le chef de ses représentants au Parlement, ce qui lui permit de se hisser à la vice-présidence de la Chambre tout en prenant la tête des républicains. À lui seul, il symbolisait tout ce qui suscitait la haine des gens pour la république. Il était si stupide qu'il pensait vraiment que la république était irréversible et qu'il pourrait anéantir tous ceux qui s'y opposeraient. Visiblement, l'idée que son influence dépendait du pouvoir du *serdâr sipah* ne l'effleurait pas. Et sa mauvaise réputation causa beaucoup de tort à celui qu'il prétendait défendre. Dans son ardeur à combattre Modarres, il se laissa aller à faire des propositions au Parlement susceptibles de faire rire aux éclats une mère en deuil de son fils, tant elles manifestaient d'ignorance et d'idiotie. C'était toujours au moment du dépouillement des bulletins de vote qu'il usait de l'intimidation la moins discrète. Il croyait que le Parlement allait proclamer la république et sa dernière trouvaille, pour accélérer la chose, fut de frapper Modarres, ce qui lui causa le plus grand tort.

À ce moment, l'indignation des gens était à son comble et ils venaient par groupes me questionner sur leur devoir. Je ne pouvais plus me taire car le silence aurait alors signifié une trahison majeure pour l'Iran et le monde musulman. Je me suis engagé envers les gens à leur révéler à la mosquée Soltânî où était la vérité, sans la travestir. Une foule immense de Téhéranais y afflua et j'ai prononcé le sermon suivant :





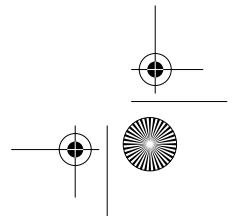
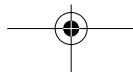
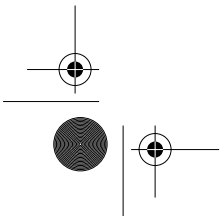
Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

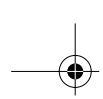
Prenez conseil les uns des autres sur toute chose ! Dieu ordonne la consultation sur tous les sujets dont le plus important est le pays où l'on vit. Dieu a prescrit cela aux croyants en disant : "Et Il leur a ordonné de se consulter les uns les autres". Ceci montre que la consultation sur tous les sujets est aimée de Dieu le Très haut et que, pour Lui, le despotisme est répréhensible. À partir de là, on sait que, si elles sont conduites en consultant les musulmans et en respectant leur avis, les affaires d'un pays sont en accord avec ce que prescrit la *sharî'a* sacrée. Personne ne peut dire que la république est en elle-même conforme ou contraire à la *sharî'a*. Toute forme de gouvernement, quelle qu'elle soit, sur laquelle les musulmans se seront mis d'accord est en accord avec la *sharî'a*. Et si nous voulons savoir quelle forme de gouvernement plaît à Dieu, il faut que nous revenions aux avis des musulmans ; ce qui les satisfait est ce qui satisfait Dieu. L'obligation de commander le bien et d'interdire le mal signifie que tous les musulmans ont le droit de donner leur avis sur leurs affaires, surtout pour une affaire aussi importante. La parole du Messager de Dieu – que la paix soit sur lui ! – le confirme, qu'il s'agisse des gouvernés ou des gouvernants.

Ceci est le point de vue de la *sharî'a*. Regardons quel point de vue est le meilleur pour le pays. Certains considèrent que la république et le régime constitutionnel sont inséparables, alors que le progrès d'un pays ne dépend ni de l'un ni de l'autre, comme le montre la comparaison entre la Chine républicaine et la monarchie parlementaire anglaise. En revanche, la Constitution a retiré toute autorité au chah alors que le président des États-Unis d'Amérique, par exemple, jouit d'un pouvoir étendu que le chah d'Iran n'a plus. Le chah n'a pas les moyens de s'opposer au progrès du pays si des hommes actifs et compétents se présentent à lui. La première chose qui s'impose à nous est de trouver ces hommes capables d'agir pour le bien du pays, avant de penser à changer la forme de son gouvernement. Mais ceci est un avis personnel et c'est en dernier ressort à l'opinion publique de décider.

Quant à cette campagne en Iran, si on la laisse aller au bout de sa logique, elle aboutira à la perte du pays, dans ses affaires intérieures aussi bien qu'extérieures.

1) Chacun de nous sait que les télégrammes sont extorqués aux gens contre leur gré et que la nation, dans son ensemble, est hostile à la république à cause de cette coercition. Si elle est proclamée dans ces conditions, la nation et l'État entreront inévitablement en confrontation, et les troubles pourraient aboutir à la ruine du pays.



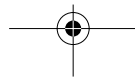
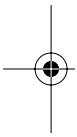


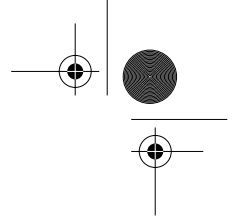
2) Si nous voulons proclamer la république en nous référant à ces télégrammes expédiés de force depuis les provinces, la loi fondamentale de notre pays pourrait devenir un outil entre les mains du plus fort et si, demain, le chef du gouvernement ou un autre parvient à s'imposer et qu'il veut changer la république en un régime absolutiste, il pourra susciter tous les télégrammes qu'il veut et changer la forme du gouvernement à sa guise. La loi fondamentale serait alors soumise à la volonté présumée de télégrammes et non plus à la nation.

3) Si un État refusait de reconnaître la forme du nouveau gouvernement en prétextant qu'il ne reflète pas l'opinion de la nation, il en aurait tout à fait le droit. Comment pourrions-nous l'obliger à le reconnaître alors que nous n'avons pas la force de la Russie ou de la Turquie au moins pour pouvoir dire : "Nous nous défendrons par les armes face à ceux qui ne nous reconnaissent pas." Ceci d'autant plus que la nation est hostile, dans son ensemble, à ce nouveau régime. Dès lors, chaque État pourrait décider ce qui lui plaît pour monnayer sa reconnaissance. N'oublions pas les conséquences de notre faiblesse face à la puissante Russie et les conditions qu'elle nous a imposées avant de nous reconnaître²⁸. Et vous ne devez pas oublier non plus les troubles et les déchirements intérieurs que l'Iran a connus lors de la révolution constitutionnelle : ils ont été attisés par les puissances étrangères et cela s'est terminé par l'accord de 1907 où la Russie et l'Angleterre se sont partagé l'Iran. Cela aurait abouti à l'occupation de l'Iran par les Russes, si la Grande Guerre n'avait provoqué la révolution russe, ce qui a été pour l'Iran un événement providentiel qui l'a sauvé. Et si l'Iran a réussi à se stabiliser après cette révolution, ne la conduisons pas, par un mauvais choix, vers une situation destructrice similaire alors que cela ne nous est pas imposé.

4) La Chambre des députés n'a pas le droit de proclamer la république et de changer la forme du gouvernement parce qu'elle a été élue dans le cadre de la loi fondamentale actuelle et qu'il n'est pas en son pouvoir de l'abroger. Ses compétences se limitent à légiférer dans le cadre de cette loi et il n'y a qu'une assemblée constituante qui puisse changer la forme du gouvernement et revoir la loi fondamentale. L'institution législative n'a pas le droit de fonder un nouveau régime. De plus, ses représentants actuels n'ont pas été librement élus par la nation qui se défie d'eux, la plupart étant des brigands qui

28. Une allusion aux conditions du traité de 1921 entre l'Iran et la Russie bolchevique, favorable à cette dernière.





ont volé leur siège à la Chambre des députés grâce au pouvoir du *serdâr sipah*.

5) Le *serdâr sipah* a bousculé la nation et a violé son droit électoral. Comment peut-on croire en sa parole lorsqu'il dit qu'il veut pour la nation la liberté la plus large possible ? Et s'il veut demain abroger la Constitution actuelle et ne pas en promulguer une nouvelle, qui donc pourra l'en empêcher ?

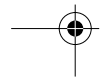
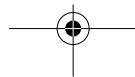
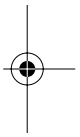
6) La nation iranienne, du fait de son ignorance, n'a pas été à même de préserver, face à lui, ses droits dans les dernières élections. Comment pourrait-elle demain limiter le président de la République à son rôle constitutionnel, alors qu'aujourd'hui certains représentants de la Chambre sont connus pour être des espions et des agents des Anglais et que le rôle du président de la République sera avant tout de servir les Anglais ?

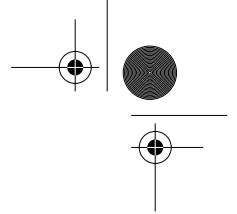
Tout ceci nous inspire une opinion défavorable de cette campagne, d'autant plus que ses promoteurs sont des gens qui ont précédemment trahi la patrie et servi les étrangers. Aussi, devrions-nous la combattre de toutes nos forces.

Nous ne nous satisferons que d'un retour à des principes solides, c'est-à-dire la consultation de l'opinion publique, parce que rien n'est prévu sur la façon de modifier notre Constitution en cas de besoin. Or l'opinion publique est l'ultime source de légitimité.

Aussi, revenons-en à elle, en insistant sur la nécessité d'une assemblée constituante. C'est seulement alors, si elle le juge nécessaire, que nous serons autorisés à fonder un nouveau régime, sans que cela soulève d'objections à l'intérieur et à l'extérieur. La première condition pour y réussir est la solidarité et l'union pour mettre en œuvre ce que décidera l'assemblée constituante.

J'entends certains dire : "La république en elle-même est contraire à la *sharî'a* !" À ceux-là je réponds : "Rectifiez vos conceptions et sachez que telle n'est pas la vérité." Le gouvernement conforme à la *sharî'a* est comme l'esclave choisi par son maître : le maître du gouvernement est l'ensemble des musulmans. Et quelle que soit la forme de gouvernement qu'ils choisissent, c'est leur droit ! Oui, le recours illégal à la force et à la coercition est contraire à la *sharî'a*, ainsi que le fait d'imposer une forme de gouvernement, quelle qu'elle soit, si les musulmans ne l'approuvent pas et si cela est fait sans les consulter. C'est cela qui est contraire à la *sharî'a*. En ce qui concerne les discours des Bahá'ís, n'y prêtez pas attention ! J'entends dire que la détermination des républicains à proclamer la république le premier jour du Bélier est une preuve que les Bahá'ís inspirent ce mouvement en sous-





main²⁹. Ce n'est pas cela qui est important, dans la mesure où il est possible, si l'assemblée constituante y consent, qu'elle soit proclamée un autre jour.

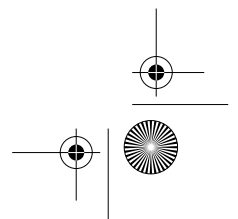
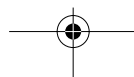
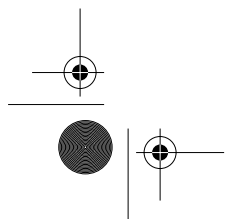
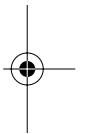
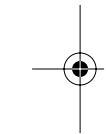
Ce sur quoi il faut insister est le recours à l'opinion publique pour affirmer la nécessité de l'assemblée constituante, à condition que son élection soit libre, au contraire de l'élection de la Chambre des députés. Quant aux comportements illicites et contraires à la religion dont se rendent coupables les agents de la république factice, il est nécessaire de les en dissuader. Mais cela n'a aucun lien avec les principes de la république. Au contraire, cela ne prouve qu'une chose : leurs mauvaises mœurs et leurs ambitions personnelles.

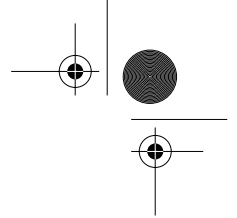
Les gens accueillirent avec joie ce sermon qui eut une très grande influence sur les esprits. Beaucoup de ceux qui considéraient d'un bon œil cette campagne sauvage menée au nom de la république vinrent s'excuser en invoquant leur égarement. Les flatteurs et les hypocrites renforcèrent leur présence dans la rue, mais les gens leur résistèrent. Une trentaine d'individus portèrent le drapeau de la révolution en se dirigeant vers la Chambre des députés pour exiger qu'elle proclame la république. Mais la foule les encercla et les dispersa, leur confisquant leurs drapeaux. Ils tentèrent de se rassembler sur la place de l'Artillerie, mais, à peine leur orateur était-il monté à la tribune que la population l'attaqua, l'en fit descendre et dispersa la petite quarantaine de manifestants restants.

C'est alors qu'ils décidèrent de manifester en dehors de la ville, devant le parc des services de renseignements de l'État, en singeant la manifestation que nous y avons faite pour protester contre l'exil de mon père (*r/h*) par les Anglais. Ils tentèrent de rameuter les guildes de commerçants et les chefs des corporations, les syndicats et le Bazar et, pour cela, ils leur distribuèrent généreusement des pots-de-vin. Mais ce fut un échec retentissant : personne n'assista à leur manifestation, le Bazar resta ouvert et les gens les accueillirent avec colère.

Constatant que le Bazar ne les suivait pas, ils y envoyèrent, un peu avant le soir, dix de leurs hommes de main. Habillés en rouge et armés de revolvers, ceux-ci n'hésitèrent pas à tirer sur la foule.

29. Le 21 mars, qui marque la fin du jeûne pour les des Bahaïs, est leur plus grande fête religieuse.

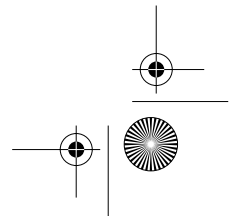
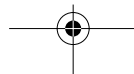
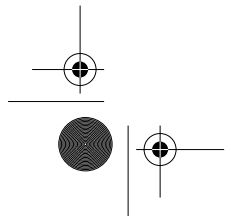
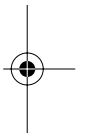




Les jeunes des quartiers environnants descendirent avec leurs bâtons et combattirent les « révolutionnaires » jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'état de nuire. Ils leur arrachèrent leur accoutrement, les désarmèrent et les hommes en rouge ne durent leur salut qu'à l'intervention de la police qui les emmena au poste. Alors, le Bazar cessa toute activité en signe de colère contre ces agressions sauvages et les gens se rassemblèrent dans les mosquées. La police avait arrêté plusieurs personnes qu'elle avait jetées en prison. La situation menaçait de s'envenimer dangereusement. Les mosquées étaient encerclées et assiégées et les gens restaient dans le Bazar dans une atmosphère de plus en plus survoltée. Des policiers, à pied et à cheval, tentaient d'y pénétrer, risquant à chaque fois l'émeute.

Revenons à la Chambre des députés. Certains de ses membres, les plus stupides, étaient déterminés à renverser la royauté et à proclamer la république ce jour-là. Pour ce faire, ils appelèrent les manifestants (environ une centaine, la plupart étant des fonctionnaires qui n'avaient guère le choix s'ils voulaient conserver leur poste) à venir du parc des services de renseignements de l'État où ils étaient rassemblés vers le Parlement avec les drapeaux de la république. Les manifestants se transportèrent donc devant l'entrée du Parlement, brandissant leurs drapeaux, avant d'y pénétrer, en hurlant des slogans pour la république et contre la royauté.

À ce moment, les représentants siégeaient, toujours occupés au dépouillement du dernier scrutin, dont chacun attendait le résultat pour pouvoir se proclamer élu et entrer officiellement dans les tractations en cours. Ils présentèrent les bulletins à Mu'tamin al-Mulk, le président du Parlement, pensant que personne ne s'y opposerait, mais Modarres s'éleva contre les fraudes qu'il avait constatées. Tadayyon sortit alors vers les manifestants et leur tint un discours selon lequel Modarres était l'homme à abattre puisqu'il voulait empêcher la réalisation de leurs souhaits. « Il est temps, ajouta-t-il, de le chasser du Parlement et de vous le livrer pour que vous le mettiez en pièces ! » Et ils l'appelèrent, le firent sortir et le jetèrent en pâture aux manifestants. Tadayyon revint dans la salle du Parlement où il dit : « La fête est proche et rien ne nous empêchera de proclamer la république le jour de la fête (le premier jour du Bélier). » La clameur grandit et le tumulte se





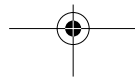
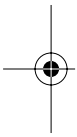
généralisa, tandis que Modarres se retrouvait seul parmi les manifestants qui voulaient soit l'expulser soit le tuer³⁰.

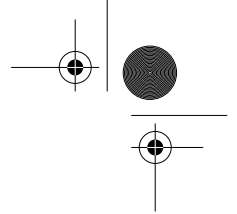
Telle était la situation du Parlement. Les gens dans le Bazar ignoraient ce qui s'y passait, sinon ils auraient sauvé Modarres et dispersé tous les représentants.

C'était le soir du mercredi 13 *sha'bân*, deux jours avant le Bélier. Je ne savais pas non plus ce qui se passait au Parlement. Je suis allé à la mosquée Soltânî pour faire la prière du soir et de la nuit, selon l'habitude, et lorsque les gens me virent, ils m'entourèrent de tous côtés jusqu'à ce que j'approche du portail de la mosquée. Je vis qu'il était fermé et appris que toutes les autres portes étaient également fermées. J'interpellai un responsable de la police et lui en demandai la raison. Il s'excusa en invoquant l'ordre de son commandant, et je dis à ceux qui étaient avec moi : « Allons prier à la mosquée de Sayyed 'Azîzollâh. » Le policier dit : « Ses portes sont fermées. » Je suggérai : « Allons à la mosquée des Turcs. » Il dit : « Elle est fermée ». Et je ne pouvais citer les uns après les autres les noms des mosquées de la capitale que j'étais en mesure de me rappeler sans qu'il dise : « Elle est fermée. » Je continuai : « Où allons-nous donc prier alors que l'heure prescrite pour la prière est passée ? » Et le policier dit : « Par Dieu, je sais seulement que toutes les mosquées sont fermées. » L'arrogance de ces gens stupides me laissa pantois : comment pouvait-on agir ainsi dans la capitale d'un pays musulman ?

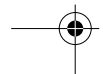
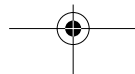
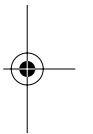
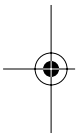
Comme il était impossible de trouver un endroit où faire la prière avec les gens, je choisis finalement d'enlever mon manteau au milieu du Bazar. M'improvisant muezzin, je fis moi-même l'appel à la prière et la foule se mit en rang, tandis que fusaient de toutes parts les lamentations et les pleurs devant une telle injustice. La police chercha à s'interposer pour empêcher la prière mais je réussis malgré tout à accomplir la prière du soir. Aussitôt, le commandant de la police vint vers moi en proie à une intense agi-

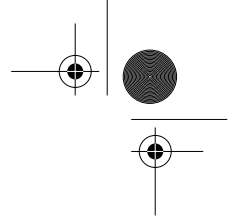
30. Pour la majorité des ulémas, la république était contraire à la *shari'a* et c'est à ce titre qu'ils la combattaient. Le Bazar soutenait cette opposition des milieux traditionnels et conservateurs à la république. Modarres conduisit au Parlement l'opposition religieuse contre le républicanisme, mais il le fit sur des bases bien plus proches de celles prônées par Cheikh Muhammad, qui ne condamnait pas la république en tant que telle, mais son utilisation par Rezâ Khân et les Britanniques, afin de mettre un terme au régime constitutionnel alors en vigueur et instaurer le pouvoir personnel du *serdâr sipah*.





tation, comme s'il venait de tuer Husayn ou comme un moustique assoiffé de sang, et me dit : « Monsieur, la prière publique dans la rue ne dispense pas de respecter l'ordre public. » J'ai demandé : « Tu la juges illégale ? » Il répondit : « Oui. » Je dis : « Et la fermeture des portes de toutes les mosquées, est-elle légale ? » Il se tut et s'éloigna jusqu'à ce que je termine mon dîner, puis revint et dit : « Me voici donc à ton service jusqu'à ta maison pour m'entretenir avec toi de certaines affaires. » Je répliquai : « Ce n'est pas la peine. » Je savais qu'il avait de mauvaises intentions et me suis arrêté pour alerter les gens : « Ne vous dispersez pas avant que tous ceux qui ont été arrêtés ne soient relâchés ! C'est à l'opinion publique qu'il revient de faire valoir la nécessité de former une assemblée constituante. Qu'elle soit élue et qu'elle décide ! » Puis je me suis retourné vers le chef de la police et, à ce moment, ses hommes dispersèrent les gens, formant autour de moi un cordon de sécurité qui m'empêchait de les rejoindre. Je fis semblant de m'arrêter, comme si je voulais m'entretenir avec le chef de la police d'un sujet important, afin de donner aux gens le temps de se rassembler. Je pressai ensuite le pas jusqu'à l'entrée du Bazar où je hélai un fiacre pour qu'il me ramène chez moi. Mais le chef de la police surgit alors derrière moi. Il avait déjà commandé une voiture, comme si tout était déjà prêt pour m'exiler. J'y montai avec lui mais les gens se mirent devant et derrière la voiture pour l'empêcher d'avancer. Ils parvinrent à m'en faire sortir, me sauvant de ce qui ressemblait à un enlèvement, et en extirpèrent le chef de la police. La situation menaçait de dégénérer. Je pris la parole pour appeler au calme. Le chef de la police jura ses grands dieux qu'il ne me voulait pas de mal et que son seul but était de veiller à ma sécurité sur le chemin menant à ma maison. Mais la foule était loin d'être convaincue et les gens insistèrent pour que je rentre chez moi à pied. Je ne trouvai pas d'alternative à leur opposer, et partis donc à pied. Cependant, j'étais loin d'être seul. Car la foule m'accompagna pour me protéger et, en chemin, elle grossit encore, si bien que c'est un véritable cortège qui arriva avec moi à proximité de ma demeure, où des milliers de gens s'étaient déjà amassés pour nous attendre. Mais la voiture de la police accompagnait notre marche, de même que la police. Je redoutai, si je rentrais dans ma maison, que des affrontements éclatent entre la police et les gens et que la situation dégénère en

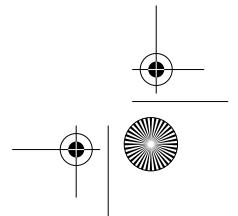
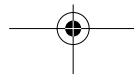
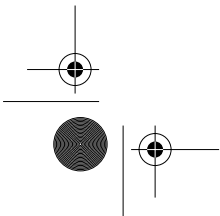
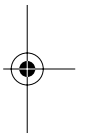


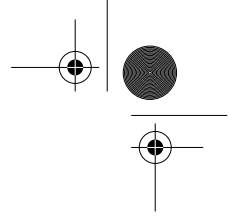


guerre civile dont les conséquences seraient incalculables. Ma maison était proche de la Chambre des députés et il me vint l'idée d'y aller, pensant que la police n'oserait pas l'attaquer parce que c'est un sanctuaire de la nation et un refuge. Une fois là-bas, espérais-je, les gens se disperseraient, je ressortirais seul, et la police ferait de moi ce qu'elle voudrait. J'implorai l'aide de Dieu pour que mon plan se réalise et Dieu choisit de m'exaucer.

C'est donc entouré de milliers de gens que j'avançai vers le Parlement. J'étais toujours totalement ignorant de ce qui s'y passait, mais lorsque je suis arrivé dans le Parlement, je vis une centaine d'individus menacer Modarres et crier à tue-tête « À mort Modarres ! ». Tadayyon était parmi eux, comme un chameau en colère qui blatère et écume. Et quand la foule vit cela, elle se mit à crier à pleins poumons : « Vive Modarres ! À mort Tadayyon ! » Tandis que le Parlement retentissait de leurs voix, les manifestants républicains s'enfuirent (leurs convictions étaient faibles, rappelons-le). J'allai dans le bureau du président, abasourdi par la situation. Il entra dans la pièce. Au premier abord, je le pris pour un serviteur de Shâh 'Abd ol-'Azîm ou de Qom, car je ne l'avais encore jamais vu³¹. Il me demanda : « Est-ce qu'un étranger a le droit d'attaquer la Chambre des députés d'un État autre que le sien ? » et je dis : « Non ». Il poursuivit : « Alors comment peux-tu attaquer notre Parlement et disperser nos députés ? » Je lui répondis : « Comment peux-tu dire que je suis un étranger alors que je suis le plus iranien des Iraniens ? » Et il menaça : « Montre-moi tes papiers que je les voie. » Je rétorquai : « Et qui es-tu pour que je te montre mes papiers et à quel titre me poses-tu cette question ? » Et il s'exclama : « Je suis Tadayyon, je suis le serviteur des Anglais, je suis le traître (en référence à ce que j'avais dit dans mon sermon où je qualifiais les chefs de la république factice de serviteurs des Anglais et de traîtres) ! » Il s'avança alors vers moi pour me frapper tout en se répandant en insultes et en imprécations à mon égard. Son agressivité et son insolence me stupéfièrent : comment un tel sauvage pouvait-il être vice-président du Parlement ? Les fonctionnaires du Parlement s'interposèrent et je

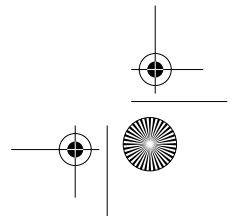
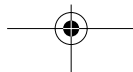
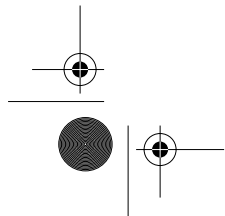
31. Appréciation peu flatteuse de Cheikh Muhammad pour qui l'aspect de Tadayyon évoquait celui, traditionnellement rustre et peu soigné, des gardiens des mausolées.

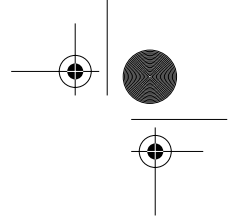




partis dans une autre pièce. Je demandai la raison de la virulence de Tadayyon et on me dit : « Lui et ses camarades ont tenu une séance où ils ont isolé Modarres et ils étaient déterminés à proclamer la république cette nuit. Mais ton arrivée au Parlement a permis à leurs opposants de retourner la situation en leur faveur, puisqu'ils ont dispersé les députés et invalidé la séance. La situation s'est gâtée pour Tadayyon et ses compagnons au point qu'ils sont maintenant occupés à expulser les gens du Parlement et à les disperser pour que tu te retrouves seul ici. Ils sont résolus à s'attaquer à toi par tous les moyens. » Ainsi, ces sbires ne respectaient pas le Parlement, pas plus qu'ils ne le considéraient comme un sanctuaire de la nation, même s'ils disaient le contraire. Leur comportement était à l'image des méthodes coercitives qu'ils avaient employées pour devenir députés. Empruntant une porte dérobée, je sortis du Parlement sans être vu, et pris un fiacre qui m'amena, seul, chez l'un de mes camarades, car je craignais toujours de rentrer chez moi et que la foule ne m'y rejoigne, avec les risques que cela comportait. La population de Téhéran demeura en effervescence durant toute cette nuit de chaos. Tous me cherchaient, mais ils ne purent me trouver.

Le lendemain matin, la capitale était toujours en proie à une extrême agitation. L'inquiétude la plus totale s'était emparée du Bazar, en grève, dont les ruelles étaient envahies de monde. Je parvins à rentrer chez moi, à un moment où la population affluait en masse devant ma demeure par cortèges entiers. Un groupe se dirigea vers le Parlement pour l'empêcher de tenir séance en scandant : « À bas la république ! » Il était difficile de ne pas voir que la capitale basculait lentement mais sûrement vers un affrontement généralisé entre la population et l'armée, prélude à la guerre civile. Je me suis joint à la foule qui marchait sur le Parlement et ai appelé les gens au calme, les adjurant de ne rien faire qui pourrait les détourner de ce qui devait être leur but unique : que le recours à l'opinion publique soit pris en compte pour la formation d'une assemblée constituante. Les représentants s'abstinrent donc de tenir leur séance le matin et, l'après-midi, le président du Parlement me demanda quel était l'objectif de ces rassemblements. Je lui répondis : « Les gens veulent empêcher les séances du Parlement jusqu'au premier jour du Bélier. » Il poursuivit : « Et si nous n'accédons pas à votre requête ? » Je rétorquai : « La nation et

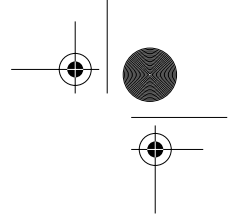




moi-même, nous nous détournerons de vous. Je me retirerai pour m'occuper de mes affaires personnelles parce que je pense que la nation s'engagera dans un combat sans merci contre vous et qu'elle vous empêchera d'agir par des moyens non souhaitables, si vous ne vous abstenez pas de vous-mêmes. En ce qui me concerne, je suis partisan de la réforme, et je ne m'associerai pas à la nation dans ce qu'elle pourrait faire dans ce cas parce que je ne suis pas de ceux qui prennent part à une guerre civile. » Il me demanda : « Quel est votre objectif au fond ? » Je dis : « Que le *serdâr sipah* mette un terme à son despotisme, qu'il libère les prisonniers, proclame la liberté de publier, permette aux journaux interdits de ressortir, restitue leur liberté de parole aux gens, et qu'il consulte l'opinion publique pour former une assemblée constituante. S'il accepte cela, que cette assemblée soit constituée le plus tôt possible. Mais si la république est proclamée en dehors de tout contrôle de la nation, elle l'accueillera avec colère et indignation, car elle pensera à juste titre que la république n'est qu'un prétexte pour violer sa liberté et renverser son gouvernement national pour lequel elle a versé son sang. »

Le président du Parlement déclara alors : « Écris ce que tu as dit et donne-le-moi. » J'ai écrit ce que j'avais dit, puis me suis présenté depuis le balcon devant la foule rassemblée et ai lu mon appel qu'elle acclama. L'ayant remis au président du Parlement, nous restâmes jusqu'à la nuit afin d'anticiper toute velléité de tenir séance au Parlement ce jour.

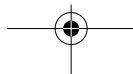
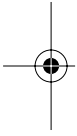
Et lorsque vint le matin, nous étions vendredi, le jour fatidique, le premier jour du Bélier. Le Parlement était officiellement en vacances et les gens se rassemblèrent à la mosquée Soltânî. Bientôt, la mosquée fut pleine à craquer ; la foule débordait dans toutes les rues et places adjacentes. Je me suis levé pour prononcer un sermon, conseillant d'abord de préserver la paix et l'ordre, de ramasser toutes les armes jusqu'aux bâtons, de se détourner des comportements répréhensibles et de cultiver l'amour et la fraternité. J'adjurai les gens de ne pas répondre par la violence aveugle à ceux qui les trompaient au nom de la république et d'accueillir l'armée, la police et la Gendarmerie avec civilité et fraternité, parce qu'ils appartiennent à la nation et qu'ils doivent lui être associés dans tous ses combats. « Même s'ils arrêtent certains d'entre vous, livrez-vous à eux sans résistance, et nous essaierons de les faire libérer par un autre

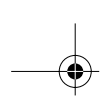


moyen ! » Ensuite, j'ai appelé les gens à se rassembler le lendemain, le samedi, le second jour du Bélier, pour aller à la Chambre des députés présenter nos demandes dans l'ordre et le calme. Or le *serdâr sipah* avait diffusé précisément ce jour un communiqué proclamant la liberté de parole pour tout Iranien en même temps qu'il interdisait aux étrangers d'intervenir dans cette renaissance qu'il qualifiait de « nationale ». En faisant cette distinction, son but était de m'empêcher d'intervenir sous le prétexte que je ne suis pas Iranien. Aussi, ai-je conseillé à l'un des orateurs de témoigner en public de ma qualité d'Iranien et de dire que je possède des documents le prouvant. L'orateur le fit. Et la foule se mit à hurler : « Et même si tu n'étais pas iranien, nous avons déjà des conseillers américains aux Finances ! Pourquoi la nation ne te demanderait-elle pas d'être un conseiller religieux ? » Tout le monde se mit à rire. Comment le *serdâr sipah* pouvait-il escompter que je m'abstiendrais d'intervenir dans la vie d'un pays musulman d'une importance majeure après cette proclamation hypocrite ? Ne savait-il pas que j'ai passé le plus clair de ma vie au service de l'État ottoman, bien que je ne sois pas un de ses ressortissants, et ceci au nom du panislamisme ? Comment pouvait-il en être autrement avec l'Iran, pays avec lequel je m'honore d'avoir des liens religieux, patriotiques et humains, dont je suis plus digne que le *serdâr sipah* ? De fait, l'annonce du *serdâr sipah* n'eut aucune influence³².

Le samedi arriva, le second jour du Bélier. Cette fois, ce fut tout Téhéran qui se déplaça : gens simples et notables de la capitale, habitants de la campagne et des villes environnantes, une véritable marée humaine conflua par groupes compacts vers la mosquée Sol-tânî. Elle tenta d'y pénétrer, mais la mosquée fut vite submergée par le nombre, obligeant les gens à occuper le Bazar. Tous les ulémas de Téhéran étaient là. À nouveau, je me suis levé pour prononcer un sermon et ai répété mon conseil sur la nécessité de sauvegarder la

32. Il est probable que Cheikh Muhammad, à l'instar de son père Cheikh Mahdî, n'avait aucune nationalité. Comme la majorité des chiites, il n'avait jamais demandé la nationalité ottomane, et, en tant qu'Irakien arabe sans liens familiaux en Iran, il est probable qu'il n'avait pas la nationalité iranienne, même s'il parlait assez bien persan, à la différence de Cheikh Mahdî qui, lui, ne parlait qu'arabe. À l'époque ottomane, les identités irakiennes, tribales, arabes et musulmanes, chiites ou sunnites se superposaient. Ne pas avoir la nationalité ottomane était aux yeux des chiites la manifestation d'un patriotisme local irakien face à un gouvernement « turc » et sunnite.

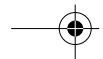
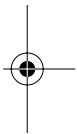
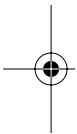




paix et l'ordre, et de ne pas répondre par la violence aux provocations de certains soldats, ajoutant : « Je vous demande instamment, si vous êtes frappés, insultés, emprisonnés et si vos proches sont tués, de ne pas frapper, de ne pas insulter, de ne pas tuer parce que ceux qui vous font face sont vos frères de l'armée et de la police. Que personne d'entre vous ne les maltraite ! » Cette fière nation devait entendre l'appel. Parmi la foule, il y avait des drapeaux que j'ai demandé de baisser parce qu'ils pouvaient susciter la haine. Et les gens se mirent en branle comme un fleuve immense vers le Parlement. Jamais l'Iran n'avait vu un tel rassemblement dans son histoire : il y avait le nombre, impressionnant, le calme et la dignité, et tout observateur ne pouvait qu'être frappé par la fierté et la noblesse iraniennes.

Nous allâmes parler au président du Parlement dans l'un de ses bureaux, tandis qu'un vent de panique soufflait parmi les tenants de la république factice. Et si j'annonçais mon accord avec la république ? Pour couper court à toute éventualité, ils appelèrent le *serdâr sipah* par le transmetteur de voix pour lui dire : « Le fils d'al-Khâlisî est déterminé à tuer vingt-deux représentants ! » Ils lui demandèrent son aide. Peut-être voulaient-ils enflammer son cœur et susciter la sédition en Iran ? Car chacun savait que je ne voulais qu'une chose : sauvegarder l'ordre et le calme. Lorsqu'ils l'invitèrent à assister à notre rassemblement, ce qui pouvait très bien se retourner contre lui, leur but était peut-être de semer les graines de la discorde avec le *serdâr sipah* bien qu'ils lui soient associés. Je m'entretenais avec le président du Parlement, en présence de l'ensemble des ulémas, quand un détachement de soldats, visiblement décidés à une guerre fratricide, attaqua les gens rassemblés et les encercla. La foule se mit à clamer d'une seule voix : « Ô fils d'al-Khâlisî, dans cette situation, peux-tu encore nous appeler au calme et à la non-violence ? »

L'incapacité du président du Parlement à préserver le caractère sacré de la Chambre des députés me surprit : n'était-il pas responsable de tout ce qui se passait en son sein en vertu de la loi fondamentale de l'Iran ? Je vins lui adresser des mots très durs. Tous les signes d'une colère noire se manifestaient sur son visage. Je le laissai se diriger, ivre de rage, vers la grande salle du Parlement, puis me suis adressé à la foule depuis la salle où j'étais. Une fois

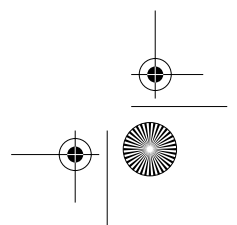
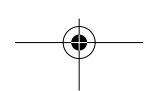
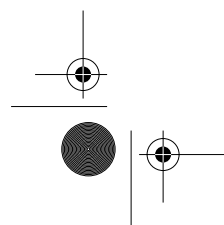
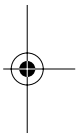
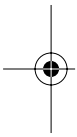


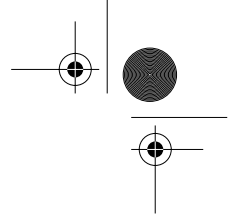


encore, je l'invitai à l'ordre, au calme et à la patience face à l'injustice. C'est alors qu'on annonça que le *serdâr sipah* venait de faire son entrée au Parlement. Ceux qu'il interrogea affirmèrent qu'il ne fallait pas modifier la loi fondamentale de façon illégale. Sa réponse fut de faire donner la troupe, au mépris du caractère sacré de l'enceinte du Parlement et de ses promesses garantissant la liberté de parole à chaque Iranien. Il ordonna aux soldats de réprimer le rassemblement, mais les gens n'opposèrent qu'une résistance passive et pacifique. Seuls certains d'entre eux, très énervés, visèrent avec une pierre la tête et la poitrine du *serdâr sipah*. Ce dernier voulut se réfugier vers la grande salle du Parlement mais il arriva au moment où le président entrait par une autre porte. Le président le saisit par le col et le poussa violemment contre le mur en disant : « Qui t'a permis de faire ce que tu as fait et qui es-tu pour violer le caractère sacré du Parlement et le fouler aux pieds ? Qu'est-ce que cette sauvagerie et de quel droit prends-tu la responsabilité d'un tel désastre ? » Et il répondit : « Je suis le sauveur de l'Iran et je ne suis pas comme le commun des chefs de gouvernement. » Le chef du Parlement répliqua : « Ta déposition et ton sort sont entre les mains du Parlement et je suis le responsable de tout ce qui s'y passe. Pourquoi ne serais-tu pas comme tous les autres chefs de gouvernement ? À présent, c'est à moi de décider ! » Il prit sa place dans l'hémicycle et ordonna d'ouvrir une séance extraordinaire pour déposer le *serdâr sipah*.

Mushîr od-Dowleh³³ parla le premier : « Le droit est entre les mains du président et je ne dis pas cela parce qu'il est mon frère, mais le Parlement a un caractère sacré sur lequel on doit veiller et le président en est le responsable. Le chef du gouvernement n'a pas le droit de faire ce qu'il a fait. Lorsque j'étais chef du gouvernement, je recevais les gens qui s'opposaient à moi au Parlement avec le sourire et en supportant leurs paroles grossières, bien qu'il eût été en mon pouvoir de les traiter comme eux me traitaient. Mais il faut laisser les gens s'exprimer en toute liberté et sans qu'ils aient à redouter qu'on leur oppose la force : c'est cela la fonction de la Chambre des députés ; si nous la leur rendons inaccessible ou si nous les y ignorons, alors nous leurs ouvrons toutes

33. Rappelons que Mushîr od-Dowleh précéda Rezâ Khân à la tête du gouvernement entre juin et octobre 1923.

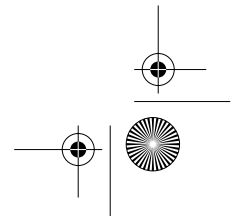
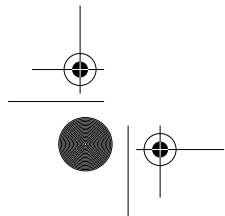




grandes les portes des ambassades étrangères et ce sera aux dépens de l'Iran. La loi et le droit sont du côté du président s'il s'élève contre un déni de son droit. » Puis Mustawfî al-Mamâlek³⁴ lui succéda à la tribune. Lui aussi mit le droit du côté du président du Parlement, mais il excusa le chef du gouvernement pour avoir suscité leur colère, assurant qu'il n'avait pas agi de façon délibérée ou intentionnelle. De même, certains représentants au Parlement étaient d'avis que le chef du gouvernement aille voir le président du Parlement et qu'il sollicite sa bénédiction. Et il le fit. En ce qui concerne l'armée, force est de constater que les musulmans, parmi les soldats, s'abstinrent d'attaquer les gens, alors que les Arméniens qui étaient dans l'armée firent des ravages. En à peine dix minutes, ils blessèrent plus de cinq cents personnes et en tuèrent environ dix-huit. Cependant, après ce coup d'éclat, l'armée évita d'avoir recours à la violence.

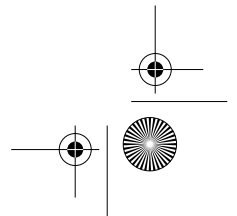
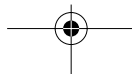
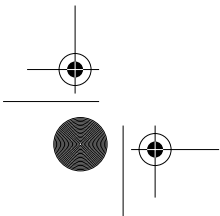
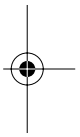
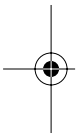
Le *serdâr sipah* vint alors vers nous dans notre bureau. Je lui adressai les paroles déjà prononcées en public lors de mon précédent sermon, le blâmant pour avoir violé la liberté des gens et foulé aux pieds tous les droits de la nation lors d'une élection truquée. Je lui faisais comprendre qu'il ne voulait pas la république, mais qu'il était seulement animé du désir de violer tous les droits de la nation et d'agir en despote. « Nous nous trouvons dans l'obligation, affirmai-je, de défendre la liberté et les droits de la nation. » Mon discours dura longtemps et je pensais qu'il se verrait contraint d'accepter une consultation générale en vue d'une assemblée constituante, dont je n'avais pas manqué de lui répéter la nécessité tout au long de l'entretien. Mais ce que je lui avais dit précédemment n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd : à savoir que le *serdâr sipah* n'avait pas de convictions républicaines. Le vernis superficiel craqua d'un seul coup et on le vit revenir à des conceptions en accord avec sa nature profonde. Il dit : « Veux-tu que je te réponde en politicien ou comme un ami sincère ? » Et en s'adressant à Sayyed Behbahânî : « Que mon amitié passe avant tout. Je renonce donc à la république et j'interdirai à quiconque de prononcer son nom. J'ai récemment reçu de nombreux télégrammes, par

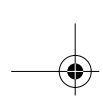
34. Mustawfî al-Mamâlek fut chef du gouvernement avant Mushîr od-Dowleh entre février et juin 1923.





l'intermédiaire des ulémas de Qom, en provenance des ulémas des provinces, où ils s'opposent à la république de la façon la plus acharnée. Or j'étais persuadé que tout le monde y était favorable, et, de ce fait, j'ai tenté de l'instaurer. De toutes parts, en effet, me parvenaient des informations selon lesquelles la république rencontrait l'assentiment général, ou presque. » Behbahâni répliqua : « Il n'y a personne qui désire la république de cette façon, absolument personne ! » Puis le *serdâr sipah* dit : « Mais comment voulez-vous, après cela, que je me comporte avec le chah et avec le prince héritier ? » Alors l'un des ulémas proposa : « Déposons-les tous les deux et intronisons le fils du chah, qui est un petit garçon de deux ans, comme nouveau chah et que ce soit toi qui aies la réalité du pouvoir. » Je ne pus m'empêcher de repousser violemment cet uléma et dis : « Qui sommes-nous pour décider à la place de la nation alors que seuls ses représentants librement élus sont en droit de le faire ? Aucun d'entre nous n'a le droit de fixer un cadre quelconque qui nie à la nation son droit fondamental. Qu'on soit pour ou contre la république, personne n'a le droit de décider pour elle que le pays puisse être républicain ou constitutionnel. La seule issue légitime est de dire : Consultons la nation, sachons ce qu'elle veut et que le pays avance sur la voie choisie par elle. » À ce moment, le *serdâr sipah* dit : « Si tu le veux, je présente ma démission maintenant et que ce soit à vous de vous occuper de faire marcher le pays. » Je lui répondis : « Nous ne sommes pas venus pour conduire le gouvernement et ce n'est pas à nous de le faire. Nous sommes venus exiger de toi que tu respectes la loi et que tu cesses d'agir comme si elle n'existait pas, que tu renonces à violer la liberté du pays et que tu arrêtes de te conduire en despote dans tous les domaines. » Puis le *serdâr sipah* s'excusa de ce qui s'était passé au moment de son entrée au Parlement, quand l'armée avait commis des exactions répétées contre les gens, suscitant la colère générale. Il s'apprêtait à partir, mais je lui dis : « Nous n'avons rien décidé pour sortir de l'impasse où nous sommes. Je sais que tous les regards, dans le pays, sont aujourd'hui braqués sur ce qui se passe dans notre assemblée, dont la population attend un signal avec anxiété et espoir. L'avenir du pays dépend de ce Parlement. Ne nous séparons pas avant d'avoir pris une décision pour

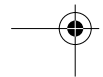
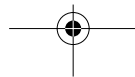
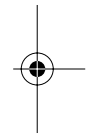


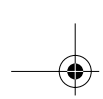


que chacun connaisse ses devoirs et son droit. Si nous ne tranchons pas la question ici et maintenant, les troubles continueront, le conflit ira en s'aggravant et le pays ira à la ruine. » Alors, les ulémas dirent en chœur : « Nous avons déjà obtenu le résultat que nous recherchions puisqu'il a abandonné la république. » Ce à quoi je répondis : « Cela ne suffit pas, à mon avis. Nous devons définir une voie dont aucun d'entre nous ne pourra s'écarter par la suite. »

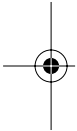
Comme tous le savaient désormais, la voie que je voulais ouvrir était de revenir vers l'opinion publique et de la consulter. Mais ils dirent tous : « Ce qui s'est passé nous satisfait. C'est bien suffisant. » Et ils se levèrent, tandis que je pouvais compter sur les doigts d'une main ceux qui étaient de mon côté. Le *serdâr sipah* nous quitta et les ulémas se dispersèrent. La courte vue de tous ces gens me laissait perplexe. Je regrettai amèrement de voir gâchée cette occasion précieuse de réconcilier le pays, redoutant dès lors les troubles à venir si la véritable fonction de notre Parlement restait ignorée et si nous ne revenions pas vers des principes solides pour aplanir les désaccords³⁵. Chacun d'entre nous repartit chez lui, mais le *serdâr sipah* ne prit pas de décision. Il n'était pas revenu tranquillement chez lui, mais était parti, furieux, dans sa maison d'été à Shemirân. Peu de temps s'écoula avant qu'on le voie réapparaître : il prit le chemin de Qom, puis alla à la rencontre des ulémas qui voulaient revenir en Irak, et leur promit que quiconque prononcerait désormais le mot république serait puni. Ravis, les ulémas envoyèrent des télégrammes dans tout le pays pour informer les gens de ce que le *serdâr sipah* avait promis. À son retour de Qom, il rendit public un communiqué mettant la population en garde contre la seule évocation de la république. Il télégraphia cela à tout le pays, non sans ajouter que, lorsqu'il avait fait ses adieux aux ulémas, ils lui avaient ordonné de renoncer à la

35. Le désaccord entre Cheikh Muhammad et les autres ulémas était bien une divergence de fond. Les ulémas s'étaient opposés à la république au nom de son incompatibilité supposée avec la *shari'a*, et se satisfaisaient de son abandon, quitte à laisser Rezâ Khân s'engager sur la voie d'un pouvoir absolu. Cheikh Muhammad avait, pour sa part, combattu le projet de Rezâ Khân d'instaurer la république parce qu'il pensait que celle-ci n'était qu'un moyen pour instaurer le pouvoir absolu du *serdâr sipah*.

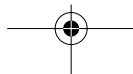


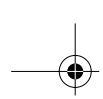


république parce qu'elle contredit la religion musulmane, et qu'en conséquence, il s'en était détourné et qu'il veillerait à ce qu'on n'en parle plus³⁶. Que la malédiction de Dieu soit sur elle !



36. Rezâ Khân rendit visite aux ulémas de Qom le 26 mars 1924. À cette occasion, il fut reçu par Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'îni, Sayyid Abû'l-Hasan al-Isfahâni et Cheikh 'Abd ol-Karîm Yazdî. Comme la majorité des ulémas, les *mujtahid* exilés d'Irak s'étaient prononcés pour la monarchie et contre la république en Iran. La raison officielle de la venue à Qom du *serdâr sipah* était qu'il voulait saluer les ulémas exilés d'Irak avant leur retour dans ce pays. Cheikh Muhammad suggère ici que les *mujtahid* auraient apporté leur bénédiction à l'ascension vers le trône de Rezâ Khân, en échange de l'intervention du *serdâr sipah* auprès des Anglais et de Faysal pour qu'ils les autorisent à retourner en Irak. Les bonnes relations ultérieures des *mujtahid* avec Rezâ Khân, devenu ensuite Rezâ Shâh, tendraient à accréditer cette version. Rezâ Khân avait désigné un officier de haut rang, Serdâr Raf'at, comme son représentant personnel pour accompagner les ulémas jusqu'à Bagdad. Une fois revenu à Najaf, Cheikh al-Nâ'îni remit à Serdâr Raf'at une lettre destinée à Rezâ Khân, dans laquelle il le remerciait des efforts qu'il avait déployés pour permettre leur retour. Il offrit même à Rezâ Khân un portrait de l'Imam 'Alî en provenance du mausolée de Najaf, qu'il avait dédicacé de sa main. Une telle marque de respect suscita la colère des ulémas iraniens et de Cheikh Muhammad al-Khâlisî. Cheikh al-Nâ'îni et Sayyid al-Isfahâni continuèrent à manifester leur reconnaissance à Rezâ Khân lorsqu'il fonda la dynastie pehlevie. Ils entretiendront toujours par la suite de bons rapports avec Rezâ Shâh.





L'après-républicanisme

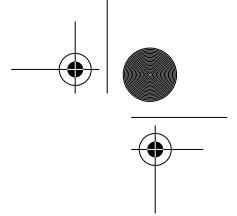
Si, la république a disparu en Iran avant même d'exister, c'est d'abord en raison de l'absence de convictions républicaines chez ceux qui la prônaient, comme nous l'avons mis en évidence. Avec la disparition du républicanisme l'Iran a connu une situation étrange, qui peut se résumer de la façon suivante.

Le *serdâr sipah* a promis de renoncer à la république et est revenu à la seule idée à laquelle il aspirait : être le dirigeant suprême de l'Iran. Il ordonna que, de tout le pays, soient envoyés au Parlement des télégrammes demandant la déposition du chah, sans réclamer la république. De toutes les provinces affluèrent alors des télégrammes insultant le chah, l'injuriant et exigeant qu'il soit détrôné. Mais cette nouvelle campagne prit fin tout aussi soudainement qu'elle avait débuté, et nous apprîmes que le *serdâr sipah* pensait désormais préférable de déposer le chah et de le remplacer par le prince héritier, qu'il pourrait déposer à son tour plus facilement, pour accéder finalement lui-même au trône. Aussi, les républicains commencèrent-ils à réclamer de mettre le prince héritier sur le trône à la place du chah. Mais, très vite, ils se sont tus, comme s'ils savaient que cette idée ne pouvait aboutir qu'à introniser le *serdâr sipah* comme nouveau roi. Le flot des télégrammes s'arrêta donc. Puis le *serdâr sipah* présenta sa démission et quitta Téhéran.

De nombreux télégrammes venant des chefs militaires des provinces arrivèrent alors à la Chambre des députés : ils menaçaient les députés de lancer une offensive contre Téhéran, de s'en prendre à leur vie et de déclencher un véritable bain de sang dans la capitale si le *serdâr sipah* n'était pas rétabli dans ses fonctions dans les quarante-huit heures¹ (ce mouvement illus-

1. Pour manifester son mécontentement de l'échec du républicanisme et réaffirmer son prestige, Rezâ Khân présenta donc sa démission au début de 1925.





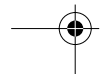
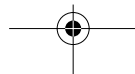
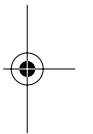
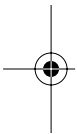
trait à la perfection ce qu'était l'armée iranienne, c'est-à-dire d'abord une milice personnelle et non pas une armée nationale. Il présageait le sort que ces militaires réservaient à l'Iran si le *serdâr sipah* disparaissait avant de les organiser et de les mettre au service de la nation).

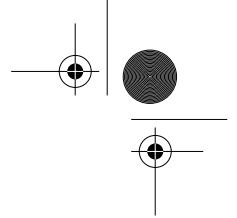
À la lecture de ces télégrammes, les responsables de la Chambre des députés furent saisis de peur. Le chah² télégraphia à la Chambre pour lui indiquer le nouveau Premier ministre qu'il avait choisi pour succéder au *serdâr sipah*. Les députés lui répondirent qu'ils soutenaient une fois de plus le *serdâr sipah* à quatre-vingt-dix voix (celles des flatteurs et des terrorisés) contre quatorze. Ils s'empressèrent de faire connaître leur choix au *serdâr sipah*, qui revint, triomphant, à Téhéran reprendre ses fonctions.

Quant aux ulémas, ils escomptaient que, une fois la république oubliée, l'État des turbans, où ils seraient tout-puissants, se mettrait en place. Ils se souvinrent à ce moment-là qu'en tant que fils d'al-Khâlisî j'avais acquis la prééminence sur eux, et comme j'étais à leurs yeux un étranger, ils appelèrent à m'exclure de toute action qu'ils pourraient entreprendre. À vrai dire, peu m'importait de perdre mon rôle à Téhéran, ville où je n'avais pas de relation personnelle, et où mon action était avant tout motivée par ma conscience islamique. Je souhaitais surtout les voir agir dans la juste voie, même sans moi. Mais ces religieux s'employèrent à répandre rumeurs malveillantes et histoires mensongères. Ils poussaient les gens à la bassesse et donnaient de la religion une idée telle qu'ils furent l'objet d'une aversion généralisée. Et comme ils parlaient au nom de l'islam, ils risquaient de conduire la religion à sa perte. Nous étions à la veille du mois de *ramadân* : ils menèrent alors une campagne tapageuse, multipliant les sermons depuis les *minbar*, du haut desquels ils insultaient le *serdâr sipah* et invitaient les fidèles à croire à des fables qu'ils inventaient de toutes

Auréolé de ses victoires militaires contre les rébellions qui menaçaient l'unité du pays, il fut aussitôt rappelé par des manifestations populaires, les démarches des militaires et d'un certain nombre de députés. En février 1925, il regagna Téhéran, avant d'obtenir de la Chambre des pouvoirs quasi-dictatoriaux. Cheikh Muhammad avait été libéré de sa prison de Khvâf le 26 octobre 1924. Cette partie de *Ma lettre à l'ayatollah* a donc été écrite après coup, et probablement incorporée ensuite à la lettre écrite en prison.

2. Ahmad Shâh avait télégraphié de Paris pour annoncer son retour en Iran et ses partisans s'agitaient.



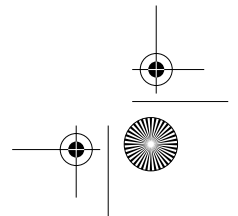
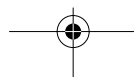
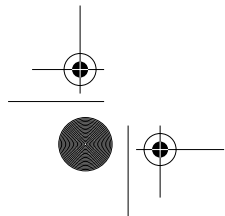


pièces. Après le *ramadân*, ils prirent l'habitude de se rassembler à la grande mosquée chaque vendredi. Il faut dire qu'ils dépassèrent toutes les bornes, perdant l'occasion unique qu'ils avaient de servir la religion dans sa vérité. Mais ils firent en sorte de faire oublier aux croyants leurs nobles valeurs en les invitant à faire des choses déplacées et sans rapport avec la gravité des enjeux du moment. Ainsi, après qu'un poète enflammé eut été assassiné à Téhéran³, le *serdâr sipah* fut accusé de son meurtre et ils voulurent en tirer profit. Au lieu de lui faire des obsèques, comme il sied à un poète et un lettré, ils organisèrent des processions de deuil, comme s'il s'agissait d'un religieux respecté, où les gens étaient appelés à se frapper la poitrine ! Cette outrance était si grotesque qu'elle suscita les réactions inverses de celles qu'ils recherchaient. Ils commencèrent alors à insister sur la contradiction existant, à leurs yeux, entre les fondements de la république et la religion musulmane. Pour cela, ils n'hésitaient pas à discréditer la Turquie⁴, sans aucune retenue, en faisant un symbole d'impiété et d'athéisme. De telles aberrations offraient aux agents du *serdâr sipah* un champ libre inespéré pour empêcher les intellectuels de s'associer au rassemblement des ulémas.

Quant aux journaux, ils continuaient à manier exclusivement l'insulte et la diffamation. Après l'abandon de la république, deux groupes s'étaient formés : l'un soutenait le *serdâr sipah*, lui adressant des louanges, lui attribuant des qualités qu'il ne méritait pas et insultant ses opposants ; l'autre, composé de ses adversaires, n'était pas en reste dans l'injure et dans l'outrance. Les journaux s'insultaient les uns les autres avec des qualificatifs indignes de l'homme et contraires aux valeurs élémentaires. Ils avaient une propension à en rajouter dans le mensonge et la calomnie difficile à imaginer. Ils écrivaient à mon propos des choses insensées, feignant sans cesse de se poser des questions sur la source de mes revenus à Téhéran. Il était pourtant de notoriété publique que ma situation m'avait dispensé de subvenir à mes besoins pendant la

3. Il s'agit du poète et journaliste Mîrzâdeh Eshghî, qui fut assassiné en 1924.

4. Mustafâ Kémal avait proclamé la république en Turquie en 1923, à un moment où il ne s'était pas encore engagé dans ses réformes laïques, ce qui conduira au divorce avec le mouvement islamique. À ce moment, son prestige était encore intact dans le monde musulman, si l'on excepte donc une partie des ulémas chiïtes d'Iran.





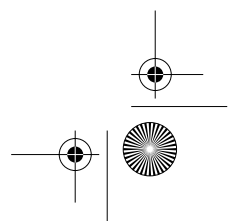
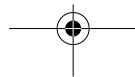
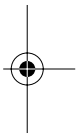
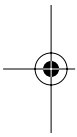
majeure partie de mon exil iranien. Ils savaient pertinemment que mes frais personnels étaient couverts (sauf pendant les dix-sept mois qui s'écoulèrent entre mon arrivée chez Dâr Amîn ad-Darb⁵ et mon exil à Khvâf⁶), Depuis mon arrivée en Iran jusqu'à mon retour à Téhéran du Khorassan, j'étais en effet l'invité du gouvernement iranien et, à Téhéran, j'étais l'hôte d'Amîn ad-Darb. C'est après être parti de chez lui que j'ai eu besoin d'argent, jusqu'au jour de mon exil, soit sept mois plus tard. J'avais reçu d'Irak pendant ces sept mois de quoi pourvoir à mes besoins pour des années si j'avais voulu être économe. N'ayant pas économisé, j'ai demandé au ministère des Finances de me prêter une somme qui aurait été suffisante pour cette période si je n'avais pas dû l'utiliser pour financer mes activités politiques. Malgré cela, les journaux persistaient à s'interroger sur la source de mes revenus, comme si c'était le plus grand des péchés que je ne sois pas mort de faim en Iran. Ces attaques étaient particulièrement viles puisqu'il était du devoir du gouvernement du *serdâr sipah* de pourvoir à toutes mes dépenses, dans la mesure où les Anglais m'avaient exilé d'Irak en Iran. C'était au gouvernement de ce pays de supporter l'ensemble de mes frais, mais il s'en abstint, peut-être à l'instigation des Anglais. Les journaux tentaient de monter l'opinion publique contre moi et rapportèrent que j'aurais dit, lors d'une assemblée tenue à Karbalâ' au début de la révolution irakienne⁷ : « Le pouvoir des juifs en Irak provient de celui des Iraniens⁸. » Cette calomnie n'avait aucun fondement. Il faut rappeler que la révolution irakienne a coïncidé avec les accords de Vosûq od-Dowleh et le redéploiement des forces britanniques en Iran. Je me souviens qu'un jour où nous étions réunis en présence de l'ayatollah al-Shîrâzî pour discuter du déclenchement de la révolu-

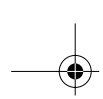
5. Un notable, chez qui les ulémas de passage à Téhéran descendaient habituellement. Cheikh Muhammad fut reçu comme hôte chez lui à son retour du Khorassan au début de 1923. Son nom indiquait que la famille était spécialisée dans la frappe de la monnaie.

6. Cheikh Muhammad sera exilé à Khvâf à la fin de juillet 1924.

7. La Révolution de 1920.

8. Les Iraniens et les juifs étaient, en Irak, les cibles privilégiées des élites arabes sunnites qui étaient passées du service de l'État ottoman à celui des Britanniques. Dans l'arsenal traditionnel des *a priori* des élites au pouvoir en Irak, la collusion présumée entre Iraniens et juifs contre l'arabisme arrivait en bonne place. La propagande nationaliste arabe en Irak y aura recours de façon récurrente.



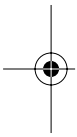


tion, quelqu'un avait dit : « L'Irak ne pourra pas résister, car les Anglais retirent une partie de leurs armées d'Iran et vont concentrer leurs efforts sur la révolution irakienne. » Je répliquai alors : « Si tel est le cas, c'est une immense victoire, car nous ne faisons pas de différence entre les pays musulmans. Notre objectif est de les débarrasser des Anglais, en Irak et en Iran. Si nous réussissons à contraindre les Anglais à retirer leurs armées d'Iran, nous ne pouvons que nous en réjouir. » Nous avons décidé de déclencher la révolution et, malgré notre difficulté à nous extraire des tâches de la direction du soulèvement, nous n'avons pas pour autant oublié de combattre le traité de Vosûq od-Dowleh par tous les moyens. Les journaux ont travesti cette vérité pour exciter les gens contre moi, mais ils n'ont pas réussi, car l'opinion publique a accueilli ces rumeurs avec indignation. Toutefois, il en fallait plus pour les dissuader de continuer sur leur lancée.

Ces journaux tentèrent ensuite de semer la zizanie entre Modarres et moi, certains se mettant à m'encenser et à l'insulter, d'autres faisant le contraire. Mais ces manœuvres n'aboutirent à rien, car l'intelligence et la détermination de Modarres étaient bien au-dessus de tout cela. Il est vrai que celui-ci tentait alors de mobiliser les foules contre le *serdâr sipah*, et qu'il dépensait pour cela beaucoup d'argent. Pour ma part, j'étais hostile à cette façon de faire, car la plus grande arme en notre possession réside dans la foi, et l'argent est source de corruption. Si l'argent est nécessaire, il contredit aussi la voie de la sagesse et son utilisation excessive est un mal ; la seule fois où j'avais dépensé sans compter fut au lendemain de l'agression contre les blessés⁹. Mais Modarres distribuait sans limites l'argent dont il disposait et, à cause de cela, je craignais que la situation ne se retourne contre lui.

À la Chambre, les représentants étaient de cœur avec nous, mais leurs épées étaient dirigées contre nous. Ils soutenaient le gouvernement du *serdâr sipah*, contraints et forcés et soumis à la peur. Toutefois, Tadayyon perdit la fonction qu'il avait investie grâce au glaive du *serdâr sipah* et la vice-présidence du Parlement échut à Modarres. Mais les députés continuèrent à haïr secrètement le gouvernement du *serdâr sipah*, et à le soutenir en paroles.

9. À l'occasion de la charge de l'armée contre la foule qui manifestait contre la république devant et à l'intérieur du Parlement.

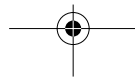
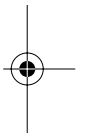


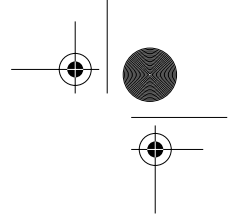


Quant au *serdâr sipah*, il n'avait pas de ligne définie. Chaque jour, il exprimait une opinion qui était contredite le lendemain, comme nous l'avons dit. Alors qu'il était juste revenu sur sa démission, Howart, le consul britannique à Téhéran, lui dit (cela m'a été rapporté par l'ambassadeur de Turquie Zahîr al-Islâm) : « Tu es le chef d'une armée toujours plus divisée à chaque offensive que tu mènes, le risque de défaites ne cesse de croître. Aussi, prends le temps d'organiser tes forces et d'unifier une armée qui te sera fidèle. Alors, seulement, tu pourras attaquer. » Le *serdâr sipah* suivit ce conseil et s'attela à renforcer sa position, se présentant comme médiateur afin de mieux convaincre qu'il était le recours suprême. Pour cela, il dépensa beaucoup d'argent, prenant chacun par les sentiments et dans le sens du poil, alors qu'au début de la campagne pour la république, il ne semblait connaître que l'arrogance, l'orgueil et le mépris. Ses agents m'invitèrent à le rencontrer à plusieurs reprises, mais ses arguments ne parvinrent pas à me convaincre. En même temps, il tentait, en vain, de s'attirer les bonnes grâces de Modarres. Pour gagner la sympathie des gens, tous les moyens lui étaient bons : ainsi, il promit de faire venir une statue du Prince des Croyants (*ahs*) [l'Imam 'Alî] depuis Najaf et organisa, à cette occasion, une grande fête dans la capitale et dans toutes les provinces pour faire mentir ceux qui l'accusaient d'athéisme¹⁰.

Toujours pour s'attirer la sympathie des Iraniens, le *serdâr sipah* présenta à la Chambre des députés une liste de concessions pétrolières à attribuer aux Américains. Ce fut, à nouveau, l'occasion d'une propagande éhontée et de grandes manifestations démagogiques. Du fait de sa haine des Anglais, il n'hésita pas à ranger tous ses opposants dans le camp des « opposants au pétrole » pour exciter la populace contre eux. Pour ma part, j'étais le plus ardent partisan de l'octroi des concessions de pétrole aux Américains. Mais le *serdâr sipah* et ses agents commencèrent à diffuser la rumeur contraire, bien que tous mes discours et mon action témoignaient de ma position sur le sujet. Toutefois, les mensonges du gouvernement me concernant n'eurent aucun écho,

10. Il semble que l'opération fut conçue avec l'aide de Cheikh Muhammad Husayn al-Nâ'inî, de retour à Najaf.



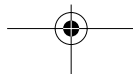


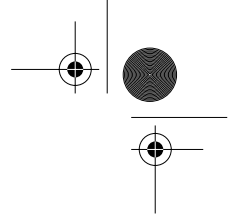
car les gens savaient bien que j'étais très désireux de voir attribuer la concession à la société Sinclair¹¹.

Il faut ajouter que le *serdâr sipah* reçut l'appui des Russes. Au lieu de se soucier de l'intérêt général, ceux-ci se lancèrent dans un intense effort de propagande pour son compte, au point que l'ambassadeur russe et tous les membres de l'ambassade rencontrèrent les opposants au gouvernement pour les appeler à rejoindre le *serdâr sipah*. De cette façon, celui-ci réussit à retourner beaucoup de ses opposants qui voyaient en lui l'homme des Anglais, car nombreux étaient ceux qui hésitaient à s'opposer à lui dès lors qu'il semblait que les Russes le soutenaient.

L'offensive de charme des Russes en faveur du *serdâr sipah* convainquit les Iraniens de le soutenir à leur tour, livrant du même coup ses opposants à la répression la plus féroce. Mais la duplicité des Russes fut vite mise au jour et les gens se mirent à penser du mal des bolcheviques. Ils voyaient que les bolcheviques, en tant qu'instruments du colonialisme, ne connaissaient ni la compassion ni la bienveillance et qu'ils n'avaient ni parole ni foi, puisque, par leur action, ils privaient les opposants au *serdâr sipah* de toute protection. L'opinion se répandit que les bolcheviques étaient incapables de réformer ce qui est corrompu dans les valeurs de l'humanité, et que les plus beaux slogans sont sans valeur s'ils s'accompagnent du visage hideux de l'athéisme. Finalement, la propagande des bolcheviques en faveur du *serdâr sipah* eut pour seul résultat de les discréditer en Iran, le peuple concevant désormais à leur égard aversion et ressentiment. Leur duplicité se manifestait par une attitude étrange aux yeux de l'opinion : après avoir régulièrement insulté le *serdâr sipah* dans leurs télégrammes et donné à ses opposants les qualificatifs de « patriotes » et de « libéraux », dont ils se faisaient d'ailleurs le chef, ils étaient passés sans transition à un discours où son gouvernement était subitement devenu à son tour « patriotique » et ses opposants « réaction-

11. À cette époque, les États-Unis tentaient de freiner les appétits coloniaux des grandes puissances européennes et figuraient un recours aux yeux des musulmans face à la Grande-Bretagne et à la France. Les Américains étaient entrés en concurrence avec les Britanniques en Iran, notamment dans le domaine pétrolier. Ainsi, le fait d'attribuer une concession à la compagnie pétrolière américaine Sinclair apparaissait en Iran comme un acte patriotique face à la domination britannique.





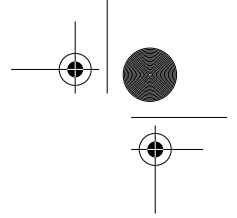
naires », et moi le premier, en tant que dirigeant nationaliste irakien. Ils s'étaient mis à attaquer les religieux dans leurs télégrammes et à leur attribuer tous les maux de la terre. La raison de ce retournement n'est pas connue : les Russes étaient-ils secrètement d'accord avec les Anglais ou avaient-ils des projets pour prendre le *serdâr sipah* sous leur houlette ? Tout ce qu'on peut dire est qu'il est impossible de croire en la parole des Russes, pas plus qu'à celle des Anglais, et que chaque Iranien doit travailler pour sa patrie en ne comptant que sur lui-même, après Dieu, et sur personne d'autre.

La propagande du *serdâr sipah* et son argent eurent une influence sur certains Iraniens. Des ulémas lui manifestèrent leur soutien secrètement, par crainte de le faire publiquement. Ils eurent des entretiens avec le *serdâr sipah* et acceptèrent son argent, comme je l'appris par lui-même et par son entourage. On pouvait les voir à l'œuvre dans les assemblées où ils s'opposaient aux patriotes. J'assistai à tout cela avec patience, mon unique souci étant que le *serdâr sipah* n'enfreigne pas la loi du pays, qu'il ne viole pas les droits de la nation ni sa liberté et qu'il veille à ce que ses actions soient conformes à la *sharî'a*. Dans le cas contraire, il m'était impossible de le soutenir, quitte à y perdre la vie. Comment aurais-je pu abandonner ceux qui m'avaient suivi dans mon opposition au *serdâr sipah* et me mettre, seul, à son service ? Cela ne m'empêchait pas de ressentir un malaise face à une situation qui semblait inextricable.

Au deuxième jour du Bélier, après avoir réfléchi sur ce qu'il convenait de faire, je me dirigeai vers les rassemblements qui manifestaient contre le *serdâr sipah*, mais n'y trouvai qu'insanité et bêtise. Désespérant de voir ces gens entreprendre une action utile, je suis revenu à la grande mosquée. Mais, là, j'assistai au spectacle affligeant de sermons invitant les gens à la retraite et à la régression, tandis que les prédicateurs s'ingéniaient à diffuser des fables à la place de la vérité de la religion. En désespoir de cause, j'ai choisi de manifester ma position de façon solitaire à la mosquée Soltânî, comme je l'avais déjà fait auparavant¹². Toutefois, je ne désertai pas la grande mosquée pour autant, afin de ne pas

12. Cheikh Muhammad ne trouve pas sa place entre la mosquée d'ulémas qu'il juge rétrogrades et les manifestations patriotiques hostiles à Rezâ Khân.





laisser s'installer un fossé entre les deux mosquées. Je rencontrai Modarres à de nombreuses reprises, mais je fus incapable de le convaincre de revenir sur certaines positions que je pensais nuisibles, notamment son hostilité à attribuer le pétrole du Nord à la compagnie Sinclair.

L'opposition des Russes aux nationalistes et leur accord apparent avec le *serdâr sipah*¹³ me firent à nouveau réfléchir. Je me laissai même convaincre que le *serdâr sipah* avait pu renoncer à son alliance avec les Anglais. C'était donc le moment ou jamais de le soutenir. Mais je me trompais car le *serdâr sipah* campait invariablement sur ses positions en faveur des Anglais. Il me fallait donc faire la preuve d'un pragmatisme indépendant, c'est-à-dire soutenir tout ce que je considérais être pour le bien du pays, même si c'était au bénéfice du *serdâr sipah*, et m'opposer à tout ce qui me semblait néfaste pour lui, même si c'était en faveur de ses opposants. Je commençai donc à mobiliser l'opinion pour exiger l'accélération de l'octroi de la concession de pétrole à la compagnie américaine Sinclair¹⁴, comme pour protester contre les déclarations de Curzon à la Chambre des Lords anglais au sujet de l'armée d'Iran et du *serdâr sipah*¹⁵. En même temps, je parvenais à calmer la colère montante contre les juifs après le meurtre d'un musulman par l'un d'eux, et réussis à mettre un terme aux rassemblements contre le *serdâr sipah* à Shâh 'Abd ol-'Azîm où les gens protestaient contre le viol de ce sanctuaire par l'armée qui avait expulsé par la force des soldats déserteurs qui y étaient réfugiés.

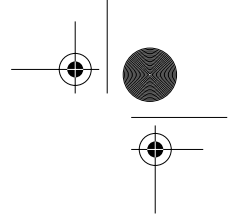
Tandis que les nationalistes continuaient à me désespérer par leurs mouvements dépourvus de toute efficacité, je m'attendais à des actions malveillantes contre moi, car je n'oubliais pas le conseil de Howart au *serdâr sipah*. Au fil de mes rencontres avec lui, je pris conscience de sa détermination à obtenir mon soutien sans que, pour autant, il soit prêt à modifier quoi que ce soit à sa

13. Au terme du traité russo-iranien de 1921, la Russie bolchevique avait un droit de regard sur les concessions que l'État iranien pouvait octroyer sur le pétrole du nord du pays. Pour les bolcheviques, tout était préférable à une concession britannique, d'où leur soutien à Rezâ Khân dans ses apparentes velléités d'indépendance.

14. Les négociations avec la compagnie américaine Sinclair avaient commencé en août 1922.

15. Dans un discours à la Chambre des Lords, Lord Curzon avait affirmé que l'armée iranienne et Rezâ Khân devaient être sous influence britannique.

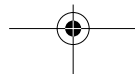
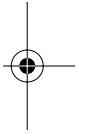


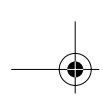


façon d'agir. C'est alors que les nationalistes se divisèrent en deux camps qui se firent désormais la guerre¹⁶. Cette nouvelle donne me retint de trouver un terrain d'entente avec lui. Ayant perdu tout espoir de voir les nationalistes réussir dans leur entreprise, je décidai de partir en voyage en Turquie ou en Occident. Mais j'ai vite compris que ce serait là une désertion et que l'Iran n'en tirerait aucun bénéfice. J'ai donc pris de la distance avec les événements, tout en caressant l'espoir d'une entente possible avec le *serdâr sipah* que je fréquentais de façon encore plus assidue.

Un jour, l'ambassadeur de Turquie me reprocha de m'opposer au *serdâr sipah*. Je lui en exposai la raison et lorsqu'il eut admis le bien-fondé de mes arguments, nous décidâmes d'une action concertée pour le bien du pays. Lui-même obtint du *serdâr sipah* l'engagement qu'il ne ferait rien pour l'empêcher d'agir en ce sens. Le *serdâr sipah* s'y engagea ensuite personnellement envers moi, tandis que l'ambassadeur de Turquie se portait garant, au nom de son gouvernement, de l'engagement du *serdâr sipah*. Aussitôt, je mobilisai tous mes associés pour appliquer notre plan, mais deux jours plus tard, le *serdâr sipah* rendait public un communiqué affirmant tout le contraire de ce à quoi il s'était engagé. Je questionnai alors l'ambassadeur de Turquie sur la valeur de sa garantie. Il était désappointé et dit : « Peut-être m'accuses-tu d'avoir mal interprété ce que m'a dit le *serdâr sipah* ? » J'ai répondu : « Non, car il s'est engagé auprès de moi de la même façon. Je ne sais pas ce qui l'a poussé à revenir sur son engagement. Il a dû céder à la pression de nos ennemis. » Je dois avouer que ce nouveau retournement me plaçait dans une situation embarrassante face à mes camarades à qui j'avais donné l'assurance de son engagement. Je perdis à nouveau tout espoir de le voir s'amender et me retrouvai seul à blâmer les ulémas pour leur obscurantisme et à dénoncer le *serdâr sipah* pour son despotisme. Mais le *serdâr sipah* se mit à menacer ses opposants et ce qui se passa à la Chambre montra que le gouvernement d'Iran était totalement despotique et non pas constitutionnel et parlementaire. Soumise à des pressions constantes, la Chambre des députés était devenue un théâtre d'ombre pour les zéloteurs du *serdâr sipah*.

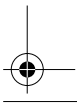
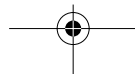
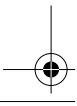
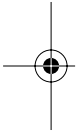
16. Les nationalistes s'étaient scindés en partisans et adversaires de Rezâ Khân.





Ces circonstances m'empêchèrent de rencontrer le chef du gouvernement jusqu'à ce que des fonctionnaires de son entourage viennent me solliciter. Malgré mes réticences, il insistait pour me voir. Peut-être regrettait-il son despotisme ? Je me laissai convaincre une fois encore et il s'engagea une fois de plus à prendre toute une série de mesures en faveur du pays, mais il ne les mit jamais en application. Les rencontres et les promesses trahies se succédaient. Un jour, il me demanda d'annoncer publiquement mon soutien et je lui dis : « Je suis un simple citoyen. Si j'annonce que je te soutiens sans condition, cela n'engagera que moi seul et tu n'en tireras aucun profit. Mais si tu mets réellement en application ce que je t'ai proposé, c'est la nation dans son ensemble qui viendra à toi. Il m'est impossible de tromper la nation en lui affirmant que le *serdâr sipah* s'est mis à agir dans son intérêt tant que je ne te verrai pas le faire. » Il répondit : « De nombreux ulémas ont déjà annoncé qu'ils me soutenaient et tu restes le seul. » Je lui dis : « Pour ne pas rester seul, je devrais tromper et trahir la nation ? » Un autre jour, il me demanda : « Jusqu'à quand seras-tu opposé à moi ? » Je répondis : « Je ne vois pas chez toi de politique bien définie par rapport à laquelle je pourrais me déterminer. Chaque jour, tu dis une chose que tu contredis le lendemain. Faudrait-il que je t'approuve de façon aveugle sans savoir ce que tu veux réellement ? » Il m'expliqua alors : « Mon ambition est d'organiser les administrations de l'État et l'armée afin de les mettre au service de l'*umma* conformément à nos lois. J'ai été obligé de mettre sur pied les forces armées en dehors de toute légalité, sinon je n'aurais pas pu leur faire voir le jour. Mais maintenant qu'elles sont une réalité, il faut les organiser sur des bases légales solides afin que ces forces ne disparaissent pas avec moi. » À ces paroles, j'eus du mal à contenir ma joie. Pensant avoir enfin réussi dans mon entreprise, je lui dis : « Moi et mes camarades, nous travaillons à cela et nous nous dépensons corps et âme ! » Je le quittai heureux en lui souhaitant la réussite et j'informai les Iraniens de la bonne nouvelle, les appelant à soutenir le *serdâr sipah*.

D'un commun accord, nous avons décidé d'une autre rencontre pour mettre en œuvre ce sur quoi nous semblions désormais unis. Mais avant la date fixée, la nouvelle se répandit dans la capitale qu'une trentaine d'hommes et deux enfants d'Amîr Mo'ayyed



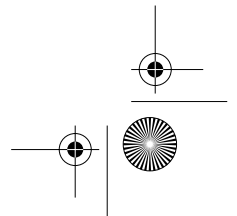
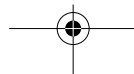
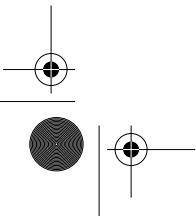
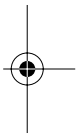
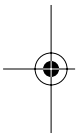


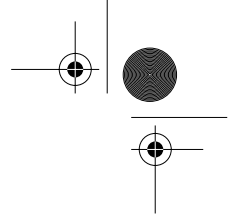
Savad Kûhî, un parent du *serdâr sipah*, avaient été tués sans sommation par des soldats entre Asterâbâd¹⁷ et le Mâzanderân. Ce fut à nouveau un choc pour les gens qui, de toutes parts, me dirent : « Est-ce cela la loi envers laquelle tu dis qu'il s'est engagé ? » Je ne pouvais que constater le désastre. Décidément, rien ne semblait pouvoir le dissuader de revenir à ses vieux démons. Je décidai d'annuler le rendez-vous et lui fis dire : « Après ce crime, j'ai choisi de ne pas te rencontrer car je désespère de toi. » Il me fit transmettre sa réponse : « La gestion d'un pays impose que des événements comme ceux-là arrivent chaque jour. Cela ne doit pas t'influencer. » Une fois encore, son ingénuité et son mépris pour le sang des musulmans me confondaient et j'ai laissé cet homme à ses vices.

À ce moment, se répandirent dans la capitale les nouvelles de troubles et de soulèvements dans certaines provinces. L'agitation gagna la capitale où un directeur de journal fut tué. La population commença à se rassembler dans le Bazar et sur les avenues, tandis que des pillards attaquaient magasins et maisons. Prenant la mesure du danger, je déployai tous les efforts possibles pour circonscrire les troubles, mais ce fut en vain. Je commençai alors à me demander s'il était juste de soutenir le *serdâr sipah* et de tenter de lui venir en aide de cette façon.

Tandis que j'étais plongé dans mes réflexions, je reçus une lettre de mon père (*rfeh*) qui m'ordonnait de trouver un terrain d'entente avec le *serdâr sipah* et de lui prodiguer les conseils adéquats. Au même moment, on vint m'informer de propos tenus par Modarres à mon intention : « Il est troublé par l'accord des Russes avec le *serdâr sipah*, mais les Russes n'ont pas de cervelle ni d'argent. Ils n'ont pas d'importance. Les Anglais, eux, ont de la cervelle et de l'argent, et ils sont plus forts que les Russes. » Je lui fis répondre : « Dieu m'est témoin que si je cherchais un accord avec le *serdâr sipah* ce n'était pas pour ses beaux yeux, mais à condition qu'il respecte la loi et qu'il s'oppose aux Anglais. De même, je ne me suis pas opposé à lui par antipathie personnelle, mais parce qu'il a violé les droits de l'*umma*. Je pense que les Anglais ne recherchent l'accord des

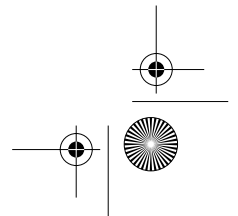
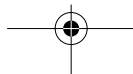
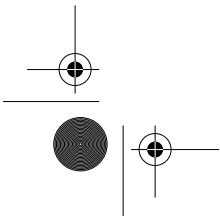
17. Située sur la mer Caspienne, Asterâbâd est l'ancienne capitale du Mâzanderân, à la frontière avec l'Azerbaïdjan soviétique.

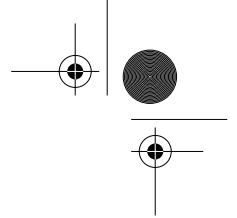




musulmans ou des Orientaux que pour mieux nuire à l'islam et à l'Orient. Si je pensais que le *serdâr sipah* était opposé aux Anglais, je serais prêt à me sacrifier pour lui. Mais il me semble que ce sont les Anglais qui ont tout manigancé jusqu'à forcer le *serdâr sipah* à tromper les Russes pour susciter un rejet général de ces derniers. »

Après mûre réflexion, il m'apparaissait aussi que, dans la situation qui prévalait, trouver un accord avec le *serdâr sipah* était la meilleure solution pour le pays. Aussi décidai-je de tout faire pour y parvenir. Alors que je m'y préparais, Sayyed 'Abd or-Rahîm Kâshânî, un commerçant, vint me demander de rencontrer le *serdâr sipah*. Après une longue conversation, je lui donnai mon accord et lui remis la lettre de mon père (*rîfh*) dans laquelle il m'ordonnait de trouver un terrain d'entente avec le chef du gouvernement. Il partit avec la lettre voir le *serdâr sipah*, lui en expliqua le contenu, et ce dernier la conserva. J'allai ensuite le trouver et il me dit d'entrée de jeu : « Je m'étonne de ton opposition, car si tu t'opposes à nous à cause de la république, tu dois savoir que nous n'en parlons plus. » À mon tour, je m'étonnai qu'il puisse suggérer que j'étais la seule cause de l'abandon de l'idée de république. Pourquoi n'aurait-elle pas été proclamée si elle avait eu un quelconque fondement ? Et comment un étranger comme moi, dépourvu de tout moyen, pouvait-il avoir condamné la république à disparaître ? Si on l'avait si vite oubliée, n'était-ce pas parce qu'elle n'était qu'un prétexte ? Par ailleurs, si n'importe quel citoyen était en mesure de la faire disparaître, comment celle-ci aurait-elle pu survivre entre le double langage de l'Angleterre et les visées des Russes ? C'était lui qui était le seul responsable de sa disparition, Dieu en soit loué ! Je retournai ses paroles dans ma tête un long moment et, une fois encore, je n'y trouvai rien de bon. Mais j'avais décidé de trouver un terrain d'entente avec le *serdâr sipah* afin de circonscrire les troubles dans les provinces et me conformer ainsi à l'ordre de mon père (*rîfh*). Alors, je lui dis : « Oublions le passé et regardons vers l'avenir. Combien de fois as-tu renié tes promesses ? Aussi, maintenant, je te demande de manifester sincèrement ce que tu es décidé à faire pour que nous puissions travailler en accord l'un avec l'autre, de sorte qu'aucun d'entre nous ne puisse trahir son engagement, alors que les troubles ont gagné tout le pays et que nous sommes au bord de guerres

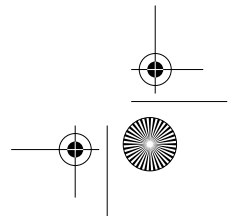
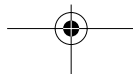
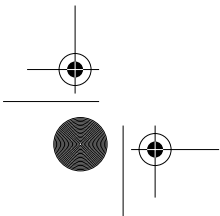
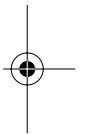


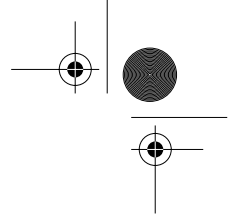


ouvertes¹⁸ qui pourraient anéantir l'Iran. Éclaire-moi sur ce que ta conscience te commande pour mettre un terme à ces troubles et que Dieu protège les habitants de l'*umma*, leurs biens et leur honneur. »

Il m'exposa ses intentions, qui se ramenaient à parler de réforme et d'effort pour reconstruire le pays, et je lui dis : « Et qui nous garantit que tu ne reviendras pas sur tes engagements ? » Il mit sa main sur son cœur et répondit : « Mon honneur militaire. » Je poursuivis : « Je vais m'employer à faire cesser qu'on s'oppose à toi. Mais beaucoup te craignent et disent : "Si nous lui laissons les mains libres, n'en profitera-t-il pas pour se retourner contre nous et nous frapper ?" » Il répondit : « Tu peux rassurer chacun à ce sujet. Mon honneur personnel et militaire en est la garantie. » Je ne pus m'empêcher d'ajouter : « Tu me hais au plus haut point car tu penses que je suis celui qui a ruiné tout ce que tu as construit. Je crains, si j'appelle les gens à te soutenir, que certains ne s'opposent à moi et que mon parti n'en sorte affaibli. Tu pourrais alors très bien chercher à te venger de moi ! » Il rit et dit : « Quelle idée ! C'est hors de question ! Mon honneur militaire te donne toutes les assurances que cela n'arrivera pas. Et tu peux rassurer chacun à ce sujet de ma part. » Alors, je lui promis d'arrêter de m'opposer à lui et d'appeler ses adversaires à annoncer leur accord avec lui. Il me dit : « Je réaliserai tout ce que tu me demanderas de faire pour venir à bout des divisions dans ce pays, même si beaucoup sont venus à moi, m'ont trompé et qu'ils m'ont pris beaucoup d'argent en pure perte. » À quoi j'ai répondu : « En ce qui me concerne, je ne te demanderai pas d'argent. » Il répondit : « Je sais cela. » J'ai terminé l'entretien en disant : « Ce que je te demande est d'œuvrer conformément aux souhaits de l'*umma*, de préserver ses valeurs sacrées et ses lois, de t'abstenir désormais d'opprimer les gens et d'être injuste envers eux. Je veux que tu travailles à leur ouvrir les portes du progrès. » Il acquiesça et s'excusa de ce qui était arrivé à la famille d'Amîr Mo'ayyed. Je le quittai tranquilisé en lui souhaitant de réussir.

18. Après l'effondrement du mouvement républicain, les partisans d'Ahmad Shâh continuaient à s'opposer à ceux de Rezâ Khân, tandis que les mouvements de rébellion dans diverses provinces, notamment chez les Turkmènes, les Qashqays et au Khouzistan, avaient dégénéré en véritables guerres et menaçaient l'unité de l'Iran.





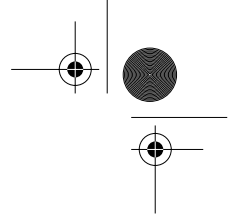
J'allai alors chez le prince héritier à qui je demandai de trouver un terrain d'entente avec le chef du gouvernement afin de mettre un terme aux divisions qui menaçaient le pays. Après un long entretien, il accéda à ma requête avec joie. Puis je me dirigeai vers la Chambre des députés où s'étaient réfugiés de nombreux opposants au *serdâr sipah*, dont Amîr Mo'ayyed et des directeurs de journaux. Je les appelai à abandonner leur opposition au *serdâr sipah*, à l'annoncer publiquement et m'engageai à faire respecter leurs demandes. Ils répondirent favorablement à mon invitation et promirent de sortir du sanctuaire de l'Assemblée. Puis je rencontrai certains opposants parmi les représentants de l'assemblée, ainsi que Modarres, et je leur tins le même discours. Ensuite, je conviai la population à la mosquée Soltânî où je prononçai un sermon appelant les gens à cesser leur opposition. Enfin, je rencontrai de nombreuses personnalités de la capitale que j'engageai à suivre la voie de la concorde et à abandonner l'opposition. Et je proposai la formation d'une assemblée composée d'hommes d'expérience et de tous les ulémas pour étudier la meilleure façon de résoudre les problèmes et écarter tout ce qui pourrait engendrer la division, jusqu'à, leur disais-je, ce qu'il ne reste plus un seul opposant. Ils approuvèrent ma proposition.

À ce moment, la capitale fut le théâtre d'un événement important. On y célébra un miracle attribué à 'Abbâs, fils de 'Alî (*ahs*), à côté du bassin où les passants se désaltèrent au nom de 'Abbâs¹⁹. Les avenues et le Bazar avaient été décorés et d'importants cortèges religieux s'étaient formés. Il se trouva que le consul d'Amérique sortit incognito pour prendre une photo de ce bassin. Les gens qui étaient sur les lieux affirmèrent que cet Occidental avait mis du poison dans l'eau du bassin. La foule se jeta sur lui et le tua, blessant gravement un de ses compagnons²⁰.

19. 'Abbâs, demi-frère de l'Imam Husayn, mourut à Karbalâ' en apportant de l'eau de l'Euphrate aux compagnons de Husayn assoiffés et assiégés dans Karbalâ' par les Omeyyades. Les villes iraniennes sont jalonnées de points d'eau publics pour se désaltérer, jarres ou bassins dédiés à 'Abbâs et commémorant son geste envers les assiégés assoiffés de la ville sainte. Le miracle en question était l'apparition d'une source dans un quartier de Téhéran.

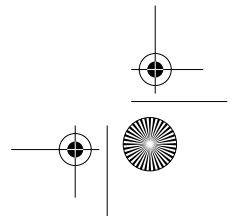
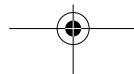
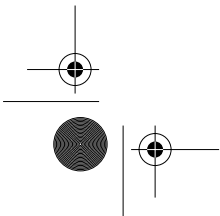
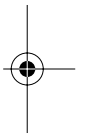
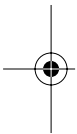
20. Le meurtre du vice-consul américain, le major Robert Whitney Imbrie, à Téhéran, le 18 juillet 1924, fut l'occasion d'une répression tous azimuts à l'initiative de Rezâ Khân. L'infortuné diplomate avait été accusé d'être un Bahaï surpris en train d'empoisonner les musulmans.

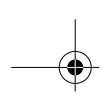




J'avais promis au *serdâr sipah* de le rencontrer chez lui le samedi 16 *dhû al-hijja* de l'année 1342 [19 juillet 1924]. Mais quelqu'un téléphona pour me demander de l'excuser. Il ne pourrait pas me recevoir ce jour-là parce qu'il était trop occupé et il proposait de remettre l'entretien au lendemain. Sayyed 'Abd or-Rahîm, qui avait été mon intermédiaire lors de ma première rencontre avec le *serdâr sipah*, arriva alors chez moi et dit : « Le meurtre du consul est dans l'intérêt du chef du gouvernement, parce qu'il va en tirer prétexte pour réprimer ses opposants. » Je lui dis : « Ce serait là une bassesse sans nom. Ne s'est-il pas engagé envers moi pour que je rassure les gens ? » Mais il répondit : « Il n'arrêtera pas ceux à qui il a donné ses assurances, mais d'autres. – Il est vrai, dis-je, que certains directeurs de journaux qui s'étaient réfugiés dans le Parlement ont été arrêtés bien que je leur aie donné des assurances en son nom. » Il poursuivit : « Le *serdâr sipah* s'est engagé envers toi avant le meurtre du consul, mais, maintenant, il va saisir cette occasion pour se venger de ses opposants. » Je persistai : « La loi et l'honneur militaire ne permettent pas cela. » Sur un ton doux, il ajouta : « Voyons, ce n'est pas dirigé contre toi ! Ne t'a-t-il pas déjà donné toutes les assurances, ainsi qu'à tes partisans, pour te tranquilliser ? N'a-t-il pas fait en sorte que le chef de la police te souhaite la paix de la part du chef du gouvernement, et qu'il te dise : "Toi et tes partisans êtes en sécurité et personne ne s'attaquera à vous ?" » J'ai coupé court à mon entretien avec Kâshânî et il s'en alla.

On aurait dit qu'il avait directement été mandaté par le chef de la police pour endormir ma vigilance et faciliter mon arrestation. Mais ce n'était vraiment pas la peine, car j'étais décidé à ne pas me défendre. Comment aurais-je pu risquer d'être la cause d'un affrontement où le sang des musulmans aurait coulé, alors que je ne cessais d'inciter les gens à la non-violence si on tentait de les arrêter. Cela n'empêchait pas la résistance civile et de manifester publiquement les valeurs pour lesquelles nous combattons. La veille, j'avais prononcé un sermon à la mosquée Soltânî, invitant à préserver l'ordre public et à ne pas répondre aux provocations. La foule m'entourait car j'avais essuyé plusieurs balles au centre de la capitale. Des groupes compacts se dirigeaient vers ma maison pour la protéger, mais je parvins à les disperser afin d'éviter tout heurt avec la police. Toutefois, une partie d'entre eux refusèrent

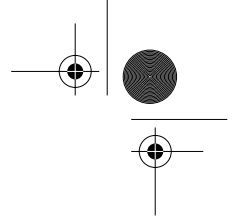




de me quitter, car ils redoutaient la perfidie du chef du gouvernement. En m'entendant réitérer mon accord avec lui, ils furent rassurés et se dispersèrent à leur tour. Or, la police avait déjà arrêté certains de mes compagnons ce même matin. Elle les libéra le soir, s'excusant pour leur emprisonnement et affirmant qu'elle ne savait pas qu'il s'agissait de mes compagnons. Ceci contribua à tranquilliser les gens et il n'en resta plus avec moi qu'un petit nombre. Je partis à la mosquée pour la prière du soir et de la nuit, comme à l'accoutumée. Après la prière et les séances d'enseignement, beaucoup de gens avaient l'habitude de m'accompagner à la maison. Mais, cette nuit-là, rassurés par les derniers dénouements, ils étaient moins nombreux. Au moment où je rentrais dans la maison, trois officiers vinrent vers moi. Je pensai d'abord qu'ils faisaient partie des visiteurs. Mais ils m'enjoignirent de sortir de la maison et je compris alors que leurs intentions étaient mauvaises. Je sortis donc et vis de nombreux policiers, gendarmes et soldats tout autour de la maison et dans les ruelles adjacentes. Les officiers firent une brève halte à la porte et je pris peur que les gens ne se rassemblent à nouveau et que ne se produise l'irréversible. Je demandai aux officiers de disperser l'armée, et nous partîmes précipitamment à l'abri des regards par une ruelle peu fréquentée, afin que personne ne sache ce qui nous arrivait et qu'aucun trouble ne survienne.

Mon arrestation et mon exil à Khvâf

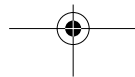
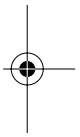
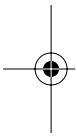
Les soldats avaient accepté cette sortie discrète car eux-mêmes appréhendaient les réactions de la population. Ils s'étaient dispersés et je partis donc avec eux en direction du siège de la police. On me fit entrer dans le bâtiment des services de renseignements où l'on me fit asseoir un court moment. Puis le chef des renseignements vint me trouver et me parla de choses et d'autres sans rapport avec ma situation. Je ne lui répondis pas. Là, j'écrivis une lettre au chef du gouvernement, le blâmant pour cette nouvelle trahison, et lui demandai de faire de moi tout ce qu'il voulait, sauf m'exiler vers l'Irak. Hanté par la perfidie de cet homme, je ne pus fermer l'œil cette nuit-là : qu'allait-il se passer dans ce pays dont le chef de gouvernement piétinait aussi allégrement ses promesses ?

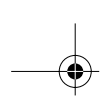


Le lendemain matin, la loi martiale et le gouvernement militaire furent proclamés. Les gens commencèrent à arriver par groupes entiers au siège de la police. Parmi eux, beaucoup d'ulémas, de *sayyed* et d'autres à qui on avait donné toutes les assurances possibles de la part du chef du gouvernement. Pour ma part, je me retrouvai seul dans une pièce, isolé des Iraniens. Je devais rester jusqu'à la nuit dans cette pièce. Cinq heures après la tombée de la nuit, je me décidai finalement à m'allonger sur un lit. C'est alors qu'un officier entra et qu'il me dit : « Le chef du gouvernement t'invite chez lui. » Cela ne présageait rien de bon, mais je me suis levé et j'ai fait ma toilette en me préparant à ce qui allait suivre. En sortant, j'ai pu apercevoir les ulémas et les *sayyed* qui étaient retenus dans une autre pièce. Je leur fis mes adieux de loin et je me dirigeai vers la sortie où attendait une voiture avec trois officiers, dont l'un de ceux qui m'avaient arrêté la veille. Les trois officiers montèrent dans la voiture qui s'ébranla pour me conduire dans le village de Khvâf, à la frontière de l'Afghanistan. En route, je dis à l'un des officiers : « Ce sont toujours les Anglais qui m'exilent en fin de compte, soit qu'ils m'exilent d'Irak sur ordre de Faysal, soit qu'ils m'exilent sur ordre du *serdâr sipah*, comme c'est le cas aujourd'hui. La seule différence est que l'exil par la main du second est plus brutal et plus dur que celui qui est arrivé par la main du premier. De toute façon, je ne renoncerai pas à servir l'islam, même si je dois affronter en chemin les pires difficultés. »

J'écris tout cela en prison. Aussi ai-je laissé de côté les difficultés rencontrées en route et dans mon exil ; je l'évoquerai à ma libération, si Dieu le veut. Je m'en remets à la volonté de Dieu et qu'il en soit fait selon Sa volonté.

J'ai écrit cette lettre à mon père (*rfa*) depuis la prison de Khvâf la nuit, quand les portes étaient fermées, à l'heure de dormir. J'ai laissé le sommeil et je me suis consacré à l'écriture, craignant d'être découvert par mes geôliers, car j'avais l'interdiction totale d'écrire, sur ordre exprès du chef du gouvernement. J'ai réussi à user d'un stratagème pour me procurer une plume, de l'encre et du papier et j'ai écrit cela en cachette. J'ai terminé d'écrire cette lettre le samedi 28 du mois sacré de *safar* de l'année 1343 de l'hégire [27 septembre 1924] et comme je n'ai pas pu me relire, je demande au lecteur toute son indulgence pour le style imparfait et





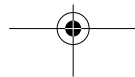
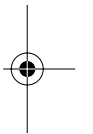
les fautes qu'il pourra y trouver. Je m'en excuse auprès du lecteur
– que la paix soit sur lui !

Annexe à ma lettre

L'avenir de l'Iran

Jetons un regard sur l'avenir prochain de l'Iran. Non pas sur son avenir lointain car j'ai confiance que l'Iran sera capable de se hisser au sommet du progrès et du développement, si Dieu le Très Haut le veut, malgré les nombreuses difficultés auxquelles ce pays fait face. Dans l'immédiat, force est de constater que le monde n'a pas réussi à manifester la vérité de la religion ni à diffuser les véritables enseignements de l'islam. Le combat contre les campagnes d'évangélisation des missionnaires n'a pas été mené à bien, pas plus que la lutte contre les valeurs corrompues des visionnaires infatués d'eux-mêmes. Ces ignorants veulent éradiquer l'influence de la religion musulmane, mais Dieu rejette toute limite à Son rayonnement. Si les impies continuent à haïr la religion, et si les intellectuels et le gouvernement faillissent dans la réforme de l'État et, notamment, de son armée, alors le pays connaîtra des troubles croissants. Il se divisera et éclatera en plusieurs morceaux opposés les uns aux autres. Aussi est-il du devoir des ulémas de diffuser les vérités de la religion. De même qu'il est de leur devoir et de celui des intellectuels de faire tous les efforts possibles pour réformer les affaires du pays et les mettre en conformité avec la loi, avec l'aide de Dieu.

Un dernier conseil à l'adresse de tous les musulmans : qu'ils ne se laissent pas aveugler par le scintillement de la civilisation occidentale, comme un petit groupe de modernistes s'y est laissé prendre. Car, derrière les lumières, il y a la perdition et le malheur pour l'ensemble de l'humanité. Qu'ils considèrent les vérités de la religion musulmane, car la loi qu'elle prône garantit le bonheur des hommes. La sauvegarde de l'Orient et des musulmans face aux visées des colonialistes dépend de la diffusion de ses véritables principes et de ses enseignements intangibles. L'Occident l'a

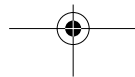
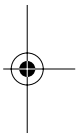
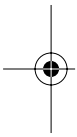




bien compris, qui invite les Orientaux à se détourner de la religion musulmane, alors qu'elle est le seul rempart possible et le barrage décisif contre sa domination. Priver les musulmans de ce rempart est son unique objectif pour lui faciliter la colonisation de l'Orient. Si une partie des Orientaux, simples d'esprit, s'est laissé séduire par ces scintillements, aux intellectuels de faire l'effort nécessaire pour que les autres ne se soumettent pas à leur tour ; s'ils ne font pas cet effort, ils devront se résigner à ce que l'Orient devienne le valet de l'Occident et son prisonnier. Que les Orientaux ne se laissent pas décourager par les difficultés qu'ils rencontreront sur ce chemin.

Pour ma part, j'ai dû affronter des difficultés qui me semblaient insurmontables, mais elles n'ont fait qu'augmenter mon activité et mes efforts. C'est pour cette raison que j'ai supporté les bannissements et les exils. Si Dieu brise mes chaînes, il m'appartient de ne pas économiser mes efforts pour répondre à Son appel, si Dieu le veut*.

* Il a été fidèle à ce qu'il a promis et a fait son devoir, faisant face à toutes les difficultés et endurant tous les dangers. Il a connu par la suite des malheurs encore plus nombreux et plus importants que ceux auxquels il avait été confronté auparavant. Mais il a persévéré à appeler aux vérités de la religion. Il a diffusé ses enseignements véritables et a dispensé les bons conseils islamiques, encouragé la politique divine et les nobles mœurs. Tout son temps était consacré à cela, et il ne prenait aucun repos. Il a fait des efforts surhumains pour ancrer ces vérités dans la pensée des hommes, car il considérait tout relâchement et tout retard pris sur cette voie comme une honte et une ignominie. Ses enseignements ont eu de l'influence en Orient et ils sont même arrivés en Occident. Ils se sont diffusés parmi les musulmans d'une façon incroyable, et ceci est certainement le plus grand défi auquel les Anglais et les pays du colonialisme ont été confrontés. C'est assurément le plus grand djihad qui ait été mené contre les ennemis de la religion. On sait que les langues des ulémas et leurs plumes ont sur les cœurs un impact bien plus grand que ne peuvent en avoir sur les corps les épées, les lances, les canons ou les autres armes, quelle que soit leur puissance. Le professeur [l'auteur] a toujours été soucieux de voir ses paroles toucher rapidement les cœurs pour faire triompher la justice et le droit. Rien ne pouvait l'en détourner, ni les nombreuses désillusions ni l'amour-propre. Lorsque les Anglais ont vu cela, ils n'ont trouvé d'autre moyen que de suggérer à leur agent Rezâ Shâh de jeter le professeur en prison, de lui faire subir les pires tourments et de lui interdire toute visite, même celle de ses frères et de ses proches, ceci, après l'avoir empêché de monter au *minbar* et de diriger la prière le vendredi. Les Anglais auraient aimé tuer le professeur, mais Rezâ Shâh n'en fut pas capable, de crainte de la réaction du monde musulman contre lui et non pas par crainte de Dieu, car il est bien connu qu'il n'a pas de religion, lui qui n'a pas hésité à faire couler le sang et à porter atteinte à des personnes respectables et sacrées. Et aujourd'hui [c'est-à-dire en 1931], voici un an complet que le professeur est transporté de prison en prison, d'abord à Téhéran, puis ailleurs, à Tuy Sirkân [un petit bourg entre Hamadan et Nahavând] ou à Nahavând [une petite ville au sud de Hamadan]. Les Anglais et leur agent

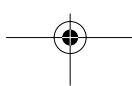


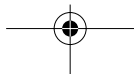
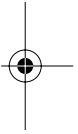


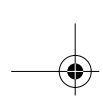
« Dis : ceci est ma voie, j'appelle Dieu à m'ouvrir à Lui, moi et ceux qui me suivent, et je ne veux que le bien dans ce qui est en mon pouvoir. Il n'y a de succès qu'en Dieu, à Lui je m'en remets et vers Lui je me tourne en repentance. Dieu nous suffit, Il est le Maître de toute chose et le Garant. »



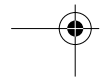
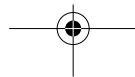
Faysal ont mis un veto à son retour en Irak et ils lui interdisent tout voyage. La terre s'est rétrécie sous ses pieds selon les souhaits des Anglais, mais rien n'échappe à Dieu de ce qui se passe Ici-bas, et Il est Celui qui pourvoit à tout et qui impose Sa toute-puissance. Il est le Maître de tout, le Victorieux. Attendre que ces malheurs entament la détermination du professeur ou que cela le dissuade d'agir est totalement vain. Car il est comme il s'est décrit lui-même : « Le lion blessé est encore plus pugnace. » Pour lui, comme pour tous ceux qui se reposent sur le Dieu unique et sur Son Messager, servir l'islam et se lever au nom du droit font risquer le plus doux des martyres et le plus désiré des dangers. Il est prêt à sacrifier son âme pure dans cette voie. Que Dieu gratifie longtemps les musulmans de sa noble présence, en le gardant en vie, car il leur est utile (*amen*) !

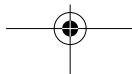
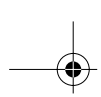


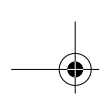




QUATRIÈME PARTIE
Ses derniers combats

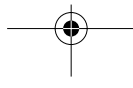
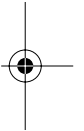
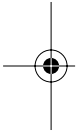


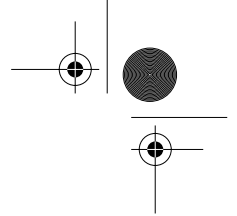




*L'ayatollah envoie des télégrammes à Rezâ Khân
et à l'assemblée*

J'ai fait parvenir cette lettre à mon père (*rfh*) de prison, mais sa hauteur d'âme lui fit refuser de s'opposer à Rezâ Khân au sujet de mon emprisonnement. Il s'abstint de demander ma libération et, face à la pression croissante de son entourage pour qu'il réagisse, son refus se renforça encore. C'est alors qu'un télégramme de Téhéran arriva au commandant de l'armée de l'Orient, lui ordonnant de libérer tous les prisonniers, sauf moi. Tous, sortirent de prison et je restai seul en captivité. Mon père (*rfh*) persista à ne pas demander ma libération. Il ordonna à des commerçants de m'envoyer de l'argent en prison, mais le commandant de l'armée de l'Orient empêcha qu'il me parvienne. Ceci suscita sa colère et il envoya alors à Rezâ Khân un télégramme qui disait ceci : « Ton action est contraire à toutes les valeurs de la civilisation. Même les États impies n'agiraient pas de la sorte. Muhammad a été exilé, et même s'il est dans son tort à tes yeux, que signifie l'interdiction que tu as mise à ce qu'il reçoive de l'argent ? Tu as agi en contradiction avec des principes respectés par toutes les nations. Comment peux-tu justifier ton interdiction de lui faire parvenir ce que je lui ai envoyé ? » Mon père attendit deux jours et, comme aucune réponse ne venait, il envoya à l'assemblée un autre télégramme qui disait : « Le gouvernement iranien est un gouvernement musulman et je ne pense pas qu'il a agi dans l'affaire de Muhammad (c'est-à-dire la mienne) de par sa volonté propre. Je pense que le gouvernement iranien n'a pas son libre arbitre dans la conduite de ses affaires et qu'il est soumis à la volonté des ennemis de l'islam. Ce sont eux qui le



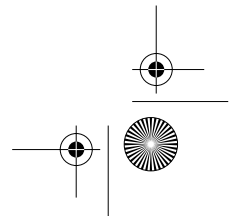
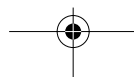
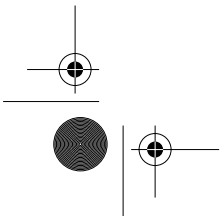
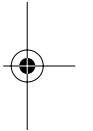
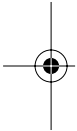


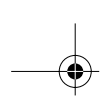
poussent à de telles actions contraires aux principes de l'islam, et même aux règles élémentaires du droit international. »

*Ma libération
après le télégramme des ulémas*

Rezâ Khân envoya une réponse pour s'excuser de ce qui s'était passé, et ordonna au commandant de l'Orient de me remettre ce que mon père m'avait envoyé. Le commandant de l'armée de l'Orient vint en personne lui présenter ses excuses, mais l'ayatollah ne lui parla de rien. Le militaire s'attendait à ce qu'il lui ordonne de me libérer, mais son honneur l'empêchait de faire cette démarche même pour son propre fils. Lorsque les ulémas de Mashhad virent cela, ils désespérèrent de voir l'ayatollah faire un geste en direction de Rezâ Khân et envoyèrent un télégramme au chef du gouvernement pour le mettre en garde contre les conséquences du traitement qu'il me réservait. Ils lui firent valoir clairement que sa façon d'agir était contraire à toutes les valeurs et que, même s'il agissait pour satisfaire ses maîtres anglais, il ne pouvait pas faire autrement que de me libérer. Le commandant de l'armée de l'Orient vint bientôt avertir l'ayatollah de ma libération, mais, une fois encore, il ne lui dit pas un mot. Dédaignant la voiture que lui avait envoyée le commandant de l'Orient de la part du gouvernement iranien, il ordonna qu'on envoie à Khvâf une autre voiture qu'il avait louée pour moi sur son argent personnel. C'est cette voiture qui m'emmena vers Mashhad. Sur la route, toutes les villes et les villages me réservèrent un accueil triomphal, malgré la volonté du gouvernement iranien de tenir secret mon voyage.

Aussitôt arrivé à Mashhad, rien ne m'importait plus que d'avoir l'honneur de voir sa chère silhouette. C'était là mon seul désir, encore plus ardent que celui du chameau assoiffé qui va vers la mare. Je fus enfin en sa présence, et rien dans ma vie ne m'émut plus que le voir, en chair et en os, car c'était vu un vieillard fragile et faible que les événements et la détresse avaient laissé exsangue. Comment s'en étonner alors que Rezâ Khân, même s'il n'était musulman que de nom, avait agi avec mon père (*rfh*) sans la moindre humanité ? Mon frère me raconta qu'au moment où il avait appris mon arrestation, il était





tombé sur le sol. On le releva, mais il était incapable de se tenir assis.

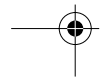
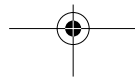
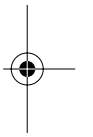
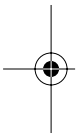
Le voyant comme il était, je décidai de tout faire pour lui adoucir ses jours, même s'il me chargeait de tâches insurmontables. Je lui ai consacré tout mon temps, ne faisant rien ni ne disant rien qui ne soit pour son contentement, et cherchant à apaiser son âme qui était tourmentée par la plus terrible des inquiétudes, à cause de la situation où se trouvaient les musulmans. Mais c'était trop tard et ce fut en vain. Il faut donc raconter ici ce qu'il fit à Mashhad.

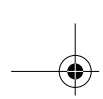
Les actions de l'ayatollah à Mashhad

Lorsqu'il était arrivé à Mashhad, il avait vu l'insistance des ulémas qui étaient restés à Qom pour revenir en Irak. L'ayatollah (*qas*) avait alors décidé de s'installer à Mashhad pour faire de cette ville sainte le centre de son action réformatrice. Demandant à Dieu de l'aider à dispenser une bonne guidance, il revint vers le saint Coran, se souvenant de la parole du Très haut : « Une bonne ville et un Dieu enclin au pardon. »

Il ne se préoccupait alors que du destin de l'Irak et de la mainmise des Anglais sur les pays musulmans. Face à cela, il ordonna de fonder une association du nom d'Association pour le salut des deux Lieux saints [La Mecque et Médine] et de la Mésopotamie. Son intention était d'appeler tous les musulmans à rallier cette association afin qu'elle devienne un grand parti avec des ramifications musulmans, et de tout faire pour sauver l'Irak et les deux Lieux saints des griffes des colonialistes avides¹. Il diffusa un appel en langue arabe à rejoindre cette association où il invitait à ne pas ménager ses efforts pour nettoyer les Lieux saints de la souillure des impies. Il ordonna de traduire cet appel en langues indienne, persane, turque, kurde et afghane, et il traduit dans toutes ces

1. Le fait de lier l'Irak sous mandat britannique et le Hedjaz dirigé par les Hachémites ciblait cette dernière famille, à laquelle Faysal appartenait, comme principal allié des Britanniques dans le monde arabe. Cheikh Muhammad avait fondé une branche de cette association à Téhéran. Dans les rapports de police britanniques, Cheikh Muhammad et Muhammad Ridâ, le fils du défunt ayatollah Muhammad Taqî al-Shîrâzî, sont décrits comme les dirigeants de l'association qui menait, depuis Téhéran, une campagne active contre le mandat britannique en Irak (Foreign Office : Iraqi Police File (J. F. Wilkins) n° 283 on « Mirza Muhammad Rida »).





langues*, puis imprimé à des dizaines de milliers d'exemplaires et envoyé dans tous les pays musulmans et ailleurs².

L'ayatollah à Mashhad interdit la fête de Nôrûz

Et il se trouva que nous allions vers la fête des Perses, le *Nôrûz*, qui tombe le premier jour de la constellation du Bélier. Les anciens Perses de l'époque des Mazdéens donnaient beaucoup d'importance à cette fête, comme cela apparaît dans les Traditions. Les Iraniens ont continué à le fêter jusqu'à aujourd'hui, organisant à cette occasion des réjouissances de plusieurs jours ; quand le *Nôrûz* coïncide

* Nous avons en notre possession une copie de la version arabe écrite de sa noble main qu'il a adressée à Kâzimiyya. Voici son contenu :

« Proclamation générale à l'ensemble des musulmans,

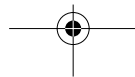
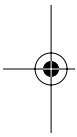
« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance,

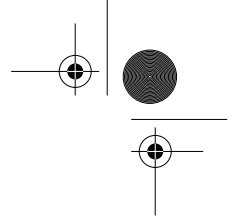
Louange à Dieu Seigneur des deux mondes et que la bénédiction de Dieu soit sur Muhammad et sur sa famille et ses Compagnons bien dirigés. Dieu, Grand et Puissant, a donné dans Son livre précieux et glorieux un ordre concis et louable : « Vous êtes une *umma* à qui il revient d'inciter les gens à ordonner le bien et à pourchasser le mal. » Dieu, Grand et Puissant, a dit : « Les croyants et les croyantes ensemble sont des amis de Dieu les uns pour les autres, ils ordonnent de faire le bien et de pourchasser le mal. » Dieu le Très haut, qu'Il soit glorifié, a préféré ordonner de faire le bien et de pourchasser le mal à cette *umma* parmi toutes les nations. Mais il n'y a pas de préférence envers cette *umma* sur d'autres si elle suit ses passions et délaisse ce pour quoi son Seigneur l'a distinguée sur ses ennemis et qu'elle renonce à sa mission sacrée au fil des années de sorte qu'elle subisse le destin de l'*umma* de Moïse, que la paix soit sur lui, quand elle a dit à son prophète : « Mets-toi donc en marche, toi et ton Dieu, et combattez ! Nous, ici, nous nous abstenons. » Aussi, conservez ce que votre Dieu a investi en vous afin que vous soyez les uns pour les autres un support et veillez ensemble à ce qui vous relie à Dieu. Ne vous divisez pas, sortez de votre léthargie, prenez garde à votre négligence, unissez vos paroles et sauvez votre pays des mains de vos ennemis, surtout les deux Lieux saints et la Mésopotamie qui sont le point de rencontre de votre force, de votre supériorité et de votre honneur, ainsi que le berceau de la révélation à votre Prophète et l'endroit où se trouvent sa tombe noble, les tombes des gens de sa famille pure et de ses califes bien dirigés. Suivez la bonne voie pour libérer ces Lieux et les nobles sanctuaires, et ne manquez pas les réunions pour cela dans chaque pays. Poursuivez vos efforts dans l'union au nom de la libération des deux Lieux saints et de la Mésopotamie. Votre Dieu vous guide vers la bonne direction comme l'a dit Sa parole : « Ceux qui pour Nous auront mené combat, Nous les dirigerons certes dans Nos chemins. En vérité, Dieu est certes avec les bienfaisants ».

Le 19 *jumâdâ thâni* 1342 de l'hégire [26 janvier 1924].

Le plein d'espoir Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlisî – que Dieu lui pardonne !

2. Selon un rapport britannique, Cheikh Mahdî s'activait pour organiser une attaque conjointe de l'Irak par la Turquie, l'Iran et la Russie et il promulguait des fatwas en ce sens (Foreign Office : Iraqi Police File n° 52 on « Shaykh Mahdî al-Khâlisî » – Foreign Office 371/10097 : « Intelligence Report n° 4, February 21, 1924 »).





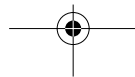
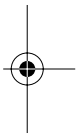
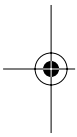
avec l'une des deux grandes fêtes musulmanes, la fête de la rupture du jeûne (*Fitr*) et du Sacrifice³, ils en oublient ces dernières et le peuple ne pense plus alors qu'au *Nôrûz*⁴. L'ayatollah voulut éclairer les esprits sur la origine de cette fête et préparer les gens à y renoncer, considérant la tragédie représentée par la domination anglaise sur les Lieux saints au Hedjaz et en Irak. Il pensa que le meilleur moyen pour mobiliser les gens était que l'*umma* renonce à ces jours de joie et qu'elle remplace la plus grande fête de l'année par des manifestations de tristesse et d'affliction. Il promulgua donc un avis religieux interdisant les réjouissances de la fête et invitant au deuil ce jour précis, au nom de ce qui se passait alors au Hedjaz et en Irak, avec le contrôle des Lieux saints et l'asservissement des musulmans par les ennemis de l'islam. Ce ne pouvait être qu'un grand bénéfice pour les Iraniens, car cette fête occasionnait chaque année d'énormes dépenses que seuls les riches pouvaient assumer, alors que les pauvres se désolaient de la misère qui les empêchait de se réjouir, et cela représenterait une perte financière importante pour les Anglais, parce que c'est à l'occasion de ce jour qu'ils vendent la majeure partie de leurs marchandises en Iran.

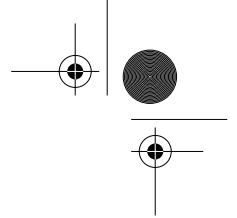
Lorsque l'ordre de l'ayatollah fut diffusé*, les Iraniens acceptèrent de s'y soumettre. Ils arrêtèrent de préparer les cérémonies prévues pour la fête, tandis que les langues se mirent à maudire les Anglais et à les insulter pour tout ce qu'ils faisaient. L'Iran tout

3. Les deux fêtes musulmanes les plus importantes, l'une marquant la fin du jeûne du *ramadân* et l'autre commémorant le sacrifice d'Abraham.

4. Le nouvel an iranien, *Nôrûz*, marque l'équinoxe de printemps, le 21 mars. C'est une fête dont l'origine remonte à l'Antiquité mésopotamienne, puis qui a marqué l'ère zoroastrienne dans l'ancienne Perse. Elle correspond aujourd'hui au 1^{er} du mois solaire persan de *farvardin*. C'est la plus grande fête de l'année en Iran et chez les Kurdes, où les réjouissances se poursuivent durant treize jours. L'interdiction de fêter le *Nôrûz*, dans un pays où les réjouissances liées au *Nôrûz*, pour être certes anté-islamiques, n'en sont pas moins une véritable institution nationale, était une gageure de la part de l'ayatollah al-Khâlisî et pouvait difficilement recueillir l'assentiment général. Lorsque, le 22 février 1924, Cheikh Mahdî promulgua sa fatwa concernant l'interdiction de fêter le *Nôrûz*, la tension ne cessa de monter au Khorassan, notamment avec les autres religieux et les Britanniques.

* Il fut diffusé par voie de tracts et de publications dont nous n'avons plus d'exemplaire, ainsi que par les télégrammes de ses élèves et compagnons. Une copie de ces télégrammes à destination de Kâzimiyya, Karbalâ' et Najaf, ainsi que des provinces iraniennes, nous est parvenue : « À Kâzimayn, Karbalâ', Najaf : Notification au sujet de la fête du *Nôrûz* de cette année et réponse de l'ayatollah al-Khâlisî de ce que cette fête est interdite et que le peuple doit y renoncer ». Mahdî Kâzimi.





entier et ses voisins, en écho, se levèrent comme s'ils venaient de découvrir subitement les tragédies causées par les Anglais.

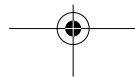
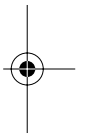
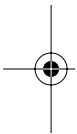
Face à ce mouvement, les Anglais furent profondément inquiets. Car ils savaient désormais que l'homme qu'ils avaient exilé d'Irak pour défendre l'Inde, comme ils disaient⁵, avait pris un pays voisin de l'Inde comme centre de son action et qu'il ne tarderait pas à faire sentir son influence sur l'Inde elle-même. Ils comprirent que l'ayatollah regardait l'Inde avec l'œil du réformateur, à la fois bienveillant et affectueux, mais aussi qu'il était animé du refus de voir son peuple asservi par les ennemis de l'islam. Cette situation les incita à étendre et à renforcer la lutte qu'ils menaient contre lui. Ils nommèrent un nouveau consul au Khorassan : le nouveau venu, jusqu'alors en poste à Kermân, était en Iran depuis vingt-cinq ans. Il parlait le persan couramment, avait une grande connaissance du pays et était réputé pour sa détermination et une habileté sans pareil. Il répandit aux quatre coins de la province missionnaires, espions et mouchards qui travaillèrent activement à renverser l'opinion publique au Khorassan. Ils étaient grandement aidés en cela par l'ignorance des Iraniens. *Nôrûz* coïncidait cette année avec le 15 *sha'bân*⁶ qui est le jour de la naissance du Maître de la fin des Temps. Ils diffusèrent la rumeur que l'interdiction de fêter *Nôrûz* allait dans le sens des Bahaïs, dont on sait qu'ils s'opposent opiniâtement aux chiites au sujet du Maître de la fin des Temps (*ahs*)⁷. De façon hypocrite, ils incitèrent les gens à ne pas renoncer aux réjouissances, et à dépenser pour cela de grosses sommes d'argent. Ils affirmaient cela contre toute évidence, bien que le jour du *Nôrûz* soit la fête religieuse des Bahaïs et que l'interdiction de le fêter représente un grand coup porté à cette secte.

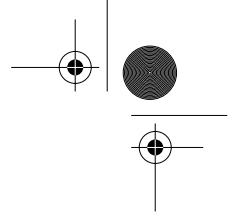
Les Bahaïs ont en effet l'habitude de jeûner dix-neuf jours avant le *Nôrûz* et de rompre leur abstinence le 20 du mois au soir, la

5. Les Britanniques affirmaient s'être intéressés à l'Irak pour défendre la route des Indes, et le pétrole du sud de l'Iran.

6. Le 15 *sha'bân* est chez les chiites l'anniversaire de la naissance du XII^e Imam chiite infaillible, le *Mahdî* occulté aux yeux des croyants depuis le IX^e siècle, et promis à un retour triomphal avant le Jour du jugement dernier, d'où son surnom de Maître de la fin des Temps.

7. Les Bahaïs considèrent que, dans le cycle de la prophétie, après Muhammad vient le Bâb, le fondateur du babisme, et que, à sa suite, Bahâ'ollâh inaugure un nouveau cycle.



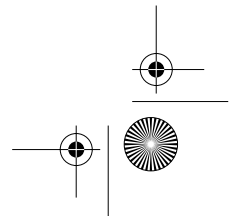
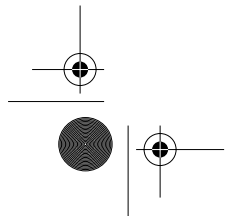
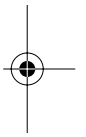
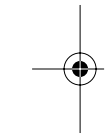


veille du *Nôrûz*. C'est dire si cette fête est importante à leurs yeux et affirmer que l'interdiction de ces célébrations pouvait être dans leur intérêt fait penser aux mensonges des habitants de Syrie lorsqu'ils dirent : « Mu'âwiyya⁸ fait la guerre à 'Alî parce que 'Alî ne prie pas. » Il faut dire que les gens du Khorassan ne sont pas plus éclairés que les Syriens ne l'étaient à cette époque. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'ignorance qui domine. À peine les rumeurs à l'instigation des Anglais avaient-elles commencé à se répandre, que les gens manifestèrent leur intention d'organiser les cérémonies du *Nôrûz* au nom de la naissance du Maître de la fin des Temps. L'ignorance des religieux, que les Anglais exploitèrent sans vergogne, favorisait ce revirement. Alors que l'ordre de l'ayatollah était connu et sans ambiguïté, beaucoup de ces incultes venaient lui demander de permettre ces cérémonies ce jour-là. L'ayatollah considéra qu'il devait leur répondre positivement dans l'intérêt du pays qui était au bord de l'abîme à cause de cette affaire. Il donna finalement la permission aux gens de préparer la fête pour commémorer la naissance du Maître de la fin des Temps le lendemain du jour de *Nôrûz*, ce qu'ils firent. Et le désastre qui menaçait fut ainsi évité⁹.

L'activité des agents des Anglais au Khorassan s'était étendue à toutes les autres provinces. Mais c'est sur Téhéran qu'ils concentrèrent leurs efforts, alors que le gouvernement, et à sa tête Reza Khân Pehlevi, manifestait son intention de remplacer la royauté en Iran par la république. Comme on l'a déjà dit, ils réussirent à convaincre le gouvernement de fixer au jour du *Nôrûz* la date de la proclamation de la république, ce qu'il fit. Mais leur décision venait en contradiction avec l'ordre de l'ayatollah al-Khâlisî et ce

8. Mu'âwiyya, le chef omeyyade qui combattit l'Imam 'Alî en Irak.

9. L'interdiction de fêter le *Nôrûz* suscita la division du Khorassan en deux camps qui s'opposaient avec véhémence. Au point que Cheikh Mahdî décida de quitter la province pour Téhéran, en déclarant que les habitants du Khorassan l'avaient davantage injurié que ne l'avaient fait les Anglais. Mais, en apprenant la décision du *marja'*, de nombreuses délégations de toute la province l'implorèrent de rester et lui demandèrent pardon pour les offenses qu'il avait subies. Toutefois, Cheikh Mahdî dut céder sur la célébration de la commémoration de la naissance du XII^e Imam, illustration de la guerre que se menaient les différents partis à travers la bataille des commémorations. La superposition du calendrier solaire persan avec celui, lunaire, des musulmans faisait régulièrement coïncider les fêtes pré-islamiques avec les grands rendez-vous annuels de l'islam. L'enjeu politique de ces commémorations avait toutefois rarement été aussi manifeste.



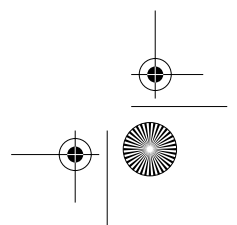
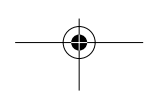
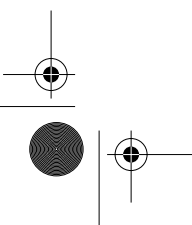


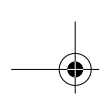
fut la cause du violent différend qui m'opposa au gouvernement, ce que nous avons décrit en détail. Comme on l'a également vu, ils échouèrent finalement dans leur projet, mais ils se mirent à rendre l'ayatollah responsable de leur défaite et ils manifestèrent une hostilité croissante. Chaque jour, les Anglais faisaient monter la pression contre lui, mais il ne fit rien pour combattre les manœuvres des Anglais, car, disait-il, c'est dans leur nature d'agir comme ils le font.

L'ayatollah réussit à faire respecter son ordre interdisant de fêter *Nôrz*, et les Anglais ne purent rien faire, l'ensemble des Iraniens ayant choisi de s'y conformer. Mais il supporta dans cette voie une souffrance difficile à imaginer. L'animosité qu'il dut alors affronter lui montrait que l'Iran était un pays plongé dans l'ignorance et que les Anglais étaient capables d'y réaliser leurs plans, en invoquant divers noms, et même, on le voit, le nom du Maître de la fin des Temps, pour mieux tromper l'opinion publique au Khorassan, comme ils l'avaient fait au nom de la république à Téhéran. Il comprit que toute action en Iran était subordonnée à l'éducation de la population, dont l'état d'ignorance rendait impossible la moindre entreprise.

Dans un tel contexte, il constatait que les partis en Iran ne reposaient que sur des bases méprisables et inavouables, tant ils étaient devenus le relais des manigances des Anglais et les instruments de leur politique. Aussi revint-il sur la vision qu'il avait auparavant de son combat : il renonça à toute action frontale et annonça la dissolution de l'Association pour le salut des deux Lieux saints et de la Mésopotamie. Désormais, il se consacra à des actions modestes en apparence ; préférant réformer l'Iran et défendre l'Irak en son seul nom, de façon solitaire, il se voua à l'écriture et à l'enseignement à Mashhad, ainsi qu'à la diffusion de ses publications. Son principal souci était de trouver des ulémas conscients de leurs devoirs en ces temps difficiles, capables de servir l'Iran et le monde musulman. C'est un sujet qu'il aborda dans son introduction aux bases du *fiqh* qu'il écrivit, publia et diffusa à Mashhad*.

* Voici ce qu'il a dit lui-même : « Le destin m'a conduit vers l'honneur d'être à Mashhad [*mashhad* signifie " le lieu de la mort d'un martyr " , par extension " là où est enterré un saint "] du VIII^e des douze Imams, 'Alî fils Mûsa al-Rezâ, que la

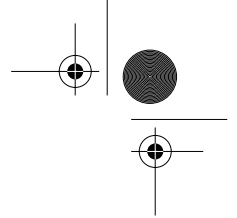




Il prit aussi la décision de fonder une école ouverte à tous, du nom de *Dâr al-Funûn* (« La maison des sciences »), et fit en sorte qu'elle soit financée par les dons de charité et des revenus en provenance d'Istanbul. Or, ce projet contredisait l'opinion des habitants de Mashhad qui ne pouvaient concevoir l'acquisition de la science de la façon dont il la leur prescrivait (c'est-à-dire selon une méthode régulière et organisée). Ils assimilaient la pédagogie à l'impiété, eux qui ne connaissaient que la méthode des Anciens comme étant la seule en accord avec la religion musulmane. Pourtant, l'astronomie à la façon des anciens Grecs, par exemple, est en totale conformité avec la religion, alors qu'elle était de l'impiété aux yeux de ces attardés. Il en allait de même pour les sciences naturelles, la médecine et tout ce qui était ignoré des Anciens. Par ailleurs, son ordre portait préjudice à ceux qui avaient des visées sur les dons de charité ou sur les revenus d'Istanbul. Mais l'ayatollah n'y prêta pas attention et les rapaces ne purent le combattre publiquement. Et tout ce que les Anglais purent faire était de tenter d'entraver son action en la matière, ce dont ils ne se privèrent pas jusqu'à ce jour.

L'Irak était toujours au cœur de ses préoccupations. Dès son arrivée à Mashhad, au moment où ses compagnons l'abandonnaient pour rentrer en Irak à la veille de l'élection imposée par les Anglais pour l'assemblée constituante, il envoya en Irak un télégramme incendiaire où il appelait les gens à la grève et au boycottage des élections jusqu'à ce qu'ils soient laissés libres de leur choix. Voici comment ce télégramme les apostrophait : « Ô Arabes ! Esclaves à partir de ce jour ! Vous avez accepté la soumission et la servitude !

bénédition de Dieu soit sur lui et sur eux tous ! J'ai considéré comme nécessaire de rassembler à la sainte Mashhad le maximum de lettrés, d'étudiants et d'ulémas dont la plupart sont dans un sommeil léthargique et dans un sentiment d'abandon et de renoncement. C'est un devoir, face à cela, de rester avec eux et de me consacrer à enseigner. Chaque sujet que j'introduis dans mon enseignement débute par la rédaction et la composition. Parmi ces sujets, j'ai ainsi rédigé il y a quelques jours une thèse succincte sur la question des ablutions rituelles. J'ai vite compris que l'attention portée à la méthode d'enseignement et à l'organisation des cours est essentielle pour les étudiants, car ceux qui s'en préoccupent à Mashhad sont extrêmement rares. C'est la raison du niveau incroyablement bas des étudiants. Je me suis donc mis à réfléchir aux questions pédagogiques et j'ai rédigé, au terme de mes réflexions, une thèse appelée *Les Bases du fiqh*, avec l'aide du Seigneur de la Création. » Le professeur a précédemment mentionné ce livre.



Vous avez renoncé au point d'être aux côtés de vos ennemis contre vos amis ! Regardez comme vous vous êtes couchés devant vos ennemis tels de serviles naïfs ! »

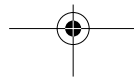
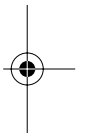
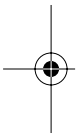
Un jour, il fut informé de la décision du gouvernement iranien de reconnaître le gouvernement d'Irak, c'est-à-dire officiellement Faysal ! mais les Anglais en réalité. Aussitôt, il envoya un télégramme au chef du gouvernement, Rezâ Khân, où il disait : « La reconnaissance de l'Irak sous sa forme actuelle est une trahison de l'islam que tu ne pourras jamais justifier, c'est un crime impardonnable et une guerre contre Dieu, Son Messager et les musulmans. » La réponse de Rezâ Khân vint rapidement pour démentir cette nouvelle ; il promettait qu'il ne ferait jamais cela et demandait à l'ayatollah de démentir cette rumeur.

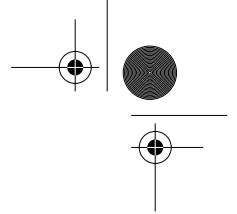
Une autre fois, on lui annonça qu'une commission de la Société des Nations s'appêtait à venir en Irak pour sonder l'opinion publique sur la question de Mossoul¹⁰. Il savait que la peur s'était emparée des Irakiens après son exil et le renoncement des ulémas qui l'avaient abandonné, et il craignait que les Irakiens ne fuient leurs responsabilités et qu'ils ne manifestent pas leurs sentiments hostiles aux Anglais. Il voulait renforcer leur esprit de résistance. Il décida de quitter Mashhad afin de se rendre à la frontière de l'Irak. Ainsi, il apparaîtrait comme un guide pour les Irakiens et le pilier de la résistance pour l'Irak. Il envoya en Irak un télégramme où il informait les Irakiens qu'il était prêt à se diriger vers eux prochainement¹¹.

À ce moment, tous les habitants du Khorassan et les nations musulmanes voisines du Khorassan étaient en accord avec l'ayatollah. Après s'être détournés de lui, tous le reconnaissaient désormais comme leur guide, et les gens manifestaient par milliers qu'ils étaient prêts à se sacrifier afin qu'il accepte de rester au Khorassan. Devant

10. En 1920, l'attribution du mandat à la Grande-Bretagne par la Société des Nations ne concernait que l'Irak arabe (les vilayets de Bagdad et de Basra), le sort du vilayet de Mossoul, où vivait la majeure partie des Kurdes, étant laissé en suspens, bien qu'il fût occupé militairement par l'armée britannique. Revendiqué par la Turquie kémaliste et les Anglais, parlant au nom du royaume hachémite d'Irak, il devait être incorporé à ce dernier sur l'insistance des Britanniques en 1925, sur une décision de la SDN, à un moment où la découverte de pétrole dans la région de Kirkouk rendait cette province potentiellement riche.

11. La décision de Cheikh Mahdi de quitter Mashhad était-elle seulement motivée par son désir d'empêcher les élections pour l'Assemblée constituante en Irak ? Le climat délétère lié à l'interdiction de fêter le *Nôruz* pourrait aussi expliquer son désir de s'éloigner d'une ville en proie à des affrontements de plus en plus durs.

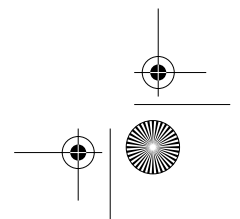
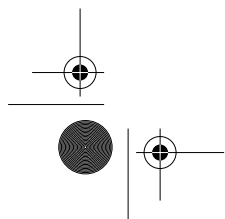




leur insistance, il accepta d'y rester provisoirement et entreprit une vaste action réformatrice organisant un réseau d'écoles et désignant des étudiants en religion pour le représenter dans celles-ci. Bientôt, ils furent plus de quatre mille à travailler sous ses auspices. Il n'oubliait pas l'aspect matériel des études, que ce soit l'organisation des cours ou la subsistance des étudiants. En même temps, il étendit son action aux pays voisins du Khorassan. Pourtant, il ne négligeait pas l'Irak. Il mettait sur pied une véritable stratégie pour le sauver et, lorsque les Anglais virent cela, ils surent que son combat aurait cette fois des bases solides et qu'il leur serait impossible de le contrer. Le spectacle de l'accueil enthousiaste que les gens réservaient partout à l'ayatollah leur laissait peu d'espoir sur leurs chances de venir à bout de sa détermination. Ils choisirent donc de l'empoisonner, comme on le verra en détail dans le chapitre « La tragédie de son décès » (*gas*).

Durant son séjour à Mashhad se produisit un soulèvement des Turkmènes contre le gouvernement iranien. L'ayatollah s'efforça de le circonscrire, mais le gouvernement s'avéra incapable de rétablir l'ordre, bien qu'il en ait eu les moyens, par crainte d'indisposer les Anglais, et s'installa dans un attentisme qui se révéla plus meurtrier qu'une action décisive. Son indécision coûta cher en vies et en destructions, et ce mouvement insurrectionnel n'est toujours pas terminé à ce jour.

Au même moment fut déclenché le soulèvement de Khaz'al au Khouzistan. L'ayatollah lui envoya un télégramme pour le dissuader d'une telle folie et le mettre en garde contre les conséquences néfastes de son mouvement. Il lui conseillait de prendre en considération ce qui était arrivé à d'autres qui, comme lui, étaient des agents des Anglais dans la région. N'était-ce pas le cas du Chérif de La Mecque qui servit docilement les Anglais, mettant entièrement son sort entre leurs mains ? (Je pense que Khaz'al, qui est aujourd'hui en prison à Téhéran, mesure maintenant amèrement à quel point l'ayatollah avait raison et qu'il regrette de toutes ses forces de ne pas avoir écouté ses conseils. Lui aussi s'est mis entre les mains des Anglais, qui n'ont pas hésité à le livrer à Rezâ Khân, pour servir leurs intérêts). S'il n'arrêtait pas immédiatement l'aventure insensée de son insurrection, l'ayatollah l'avertissait qu'il ordonnerait de s'opposer à lui par tous les moyens, jusqu'à ce qu'il se range à la volonté de Dieu. Si Khaz'al le désirait, l'ayatollah se proposait d'aller lui-même au





Khouzistan¹². Plusieurs jours passèrent et, comme il ne recevait aucune réponse satisfaisante de Khaz'al, il envoya un télégramme aux tribus du Khouzistan pour leur ordonner de se révolter contre leur émir et de rejoindre les armées de l'État pour le combattre*.

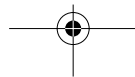
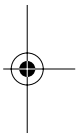
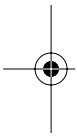
12. Que ce soit chez les Turkmènes, les Qashqays ou chez les Arabes du Khouzistan, qui résistaient à la politique centralisatrice de Rezâ Khân par des rébellions ouvertes, Cheikh Mahdî al-Khâlisî prend ici nettement le parti de l'État contre les insurgés, sans doute parce qu'il considérait qu'il fallait avant tout renforcer l'État iranien face aux Britanniques et que les mouvements armés des provinces étaient attisés par ces derniers. Cheikh Khaz'al dirigeait l'émirat de l'Arabestan iranien, région riche en pétrole, peuplée d'Arabes chiïtes, et dont la capitale était al-Muhammara. L'émir Khaz'al était le protégé des Britanniques depuis 1902. La découverte de pétrole au Khouzistan en 1908 avait convaincu Londres d'une politique de traités et d'accords avec lui, sur le modèle de ce qu'ils avaient fait avec l'émir du Koweït et les émirats de la Côte des Pirates. Ils lui avaient octroyé un statut d'autonomie après la Première Guerre mondiale en soustrayant de fait la province du Sud à l'autorité de Téhéran. Face à la volonté de Rezâ Khân de reprendre le contrôle de la province, Cheikh Khaz'al se lança en 1924 dans une guerre contre l'État iranien et Rezâ Khân en espérant que le soutien des Britanniques à son égard ne faillirait pas. Cependant, entre Rezâ Khân et Cheikh Khaz'al, Londres n'avait pas hésité : les Britanniques lâchèrent leur plus vieil allié en Iran et se rangèrent derrière la politique centralisatrice de Rezâ Khân. L'armée de Rezâ Khân entra dans al-Muhammara en décembre 1924 et, après de multiples tractations, Cheikh Khaz'al fut finalement arrêté le 20 avril 1925. Téhéran reprit le contrôle de la province, tandis que Cheikh Khaz'al était emmené en prison à Téhéran. Il y mourra en 1936. L'allusion au Chérif de La Mecque rappelle que, malgré la protection britannique, la famille des Hachémites avait aussi dû fuir le Hedjaz en 1925 face aux Ikhwân d'Ibn Sa'ûd, avec qui certains Britanniques préféraient désormais traiter. La position de Cheikh Mahdî envers Khaz'al est d'autant plus remarquable qu'elle tranche avec celle des milieux arabistes qui, en Irak, feront de l'émir de l'Arabestan un héros de l'arabisme face à l'expansionnisme persan. Bien que Cheikh Khaz'al soit, comme lui, arabe et chiïte, Cheikh Mahdî manifestait ainsi une fois de plus son souci de défendre les États musulmans, seuls aptes à ses yeux à contrer la domination européenne.

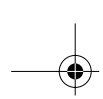
* Nous n'avons pas de copie du télégramme, mais nous avons en notre possession celles, imprimées sous forme de tracts, des réponses écrites par l'ayatollah (*qas*) aux tribus du Khouzistan. Ces tracts furent lâchés par les avions iraniens au-dessus du Khouzistan, au moment où la menace de guerre se précisait. À leur lecture, les tribus déposèrent les armes et se soumirent à l'État, appelant tous les musulmans à faire de même, conformément à l'ordre qui était contenu dans l'appel. En voici le texte :

Appel de l'ayatollah al-Khâlisî au Khouzistan
(de la main bénite de Son Excellence le *hujjatulislâm*
grand ayatollah al-Khâlisî – puissent nos âmes se sacrifier pour lui !)

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux,

« Dieu est miséricordieux envers tout homme qui agit, mais Il sait que toute action inachevée ou que tout homme qui substitue la corruption au bien, en contradiction avec Son ordre, aboutit à la ruine et à la destruction. Ces derniers temps, les États musulmans ont connu une coupable hésitation et une funeste indécision, provoquant une régression généralisée qui nous a menés au point où





l'on en est arrivé maintenant. Il faut revenir à la nécessité de faire le bien, comme Dieu et Son Messager l'ont ordonné, pour les sauver de là où il sont tombés. Ceci s'applique au Khouzistan, avec un désastre qui est sur le point d'arriver. Nous ne savons pas comment l'État pense régler la question : veut-il réformer la situation de ce pays ou conserver les choses en l'état ? Si c'est cette dernière hypothèse qui se vérifie, alors l'État iranien est face à un grand danger, qui le minera. Jusqu'à présent, l'État n'a rien fait de louable. Au contraire, il a agi au contraire de ce qui était requis. Nous ne lui faisons pas confiance, sauf s'il prouve qu'il est prêt à appliquer justement la politique qu'il affirme prôner en changeant la situation qui prévaut aujourd'hui au Khouzistan. Que l'État désigne lui-même des gouverneurs pour toutes ses provinces d'al-Muhammara, Nâsiriyya, Tayna, Huwayza, al-Khafâjiyya, al-Bsaytîn, Fallâhiyya, Hindiyân, Jarrâhî, Shushtar, Dezful [les principales villes de l'Arabestan iranien] entre autres. Qu'il nomme directement depuis Téhéran et sans intermédiaire à des fonctions officielles les cheikhs de tribus, comme ceux des Suwârî, des Banî Turuf, des Sharga, des Banî Sâla, des Kanâna, des Rabî'a, des Bâwiyya, des Al-Imâra, des Ahlâf et des Ka'b [les principales tribus arabes de l'Arabestan iranien], parmi d'autres. Que le gouvernement consulte chacun d'eux directement et sans aucun intermédiaire pour toutes les affaires concernant leurs tribus et qu'il ne laisse personne procéder à la perception des impôts sans contrôle de l'État, comme cela devrait aussi être la règle dans les autres provinces. Qu'il soit mis un terme à l'autonomie de la province, qui gère ses affaires intérieures comme si elle avait un gouvernement indépendant. Que les forces militaires officielles s'y déploient dans tous les centres et ports importants. Qu'il ne soit pas permis aux représentants des États étrangers de s'immiscer dans les affaires de la province, comme intermédiaires entre l'État et les citoyens, car cela aboutit à détruire l'indépendance de l'Iran – que Dieu nous en préserve – comme cela est arrivé dans tous les pays orientaux où les étrangers se sont institués en intermédiaires entre les citoyens et leur gouvernement dans un premier temps et où peu de temps s'est écoulé avant qu'ils ne s'emparent de ces pays et ne les incluent dans leurs colonies, comme s'il s'agissait de leur propriété privée. Si l'État iranien n'agit pas comme nous l'avons indiqué, le pays finira comme une juxtaposition de chefferies quasiautonomes qui mettront fin à son indépendance et menaceront son existence à chaque instant. En revanche, s'il agit comme nous l'avons dit, la nation iranienne se lèvera comme un seul homme pour lui apporter son aide. Dieu est le recours suprême, à Lui nous nous en remettons et Il est le garant de tout.

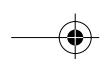
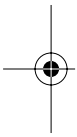
Le 10 *jumâdâ ûlâ* 1343 de l'hégire [7 décembre 1924]. »

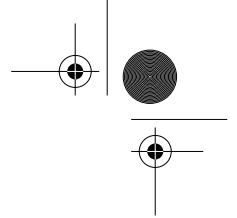
Le plein d'espoir Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlîsî –
que Dieu lui pardonne !

(Copie de la réponse de l'ayatollah à la lettre des cheikhs tribaux)

« Au nom de Dieu, le Bienfaiteur miséricordieux, en Lui est ma confiance,
« À nos frères croyants, après vous avoir souhaité la paix, la bénédiction de Dieu et sa miséricorde, Dieu vous apporte le succès. En réponse à votre lettre et à ce que j'y ai compris, "Ceux qui pour Nous auront mené combat, Nous les dirigerons certes dans Nos chemins. En vérité, Dieu est certes avec les bienfaisants", "Ô vous qui croyez ! si vous secourez Dieu, Il vous secourra et affermira vos talons", "La vérité est venue et l'erreur est dissipée. L'erreur doit se dissiper", "Ne désespérez point de l'esprit de Dieu", "Dieu Tout-Puissant assure votre victoire", que la paix soit sur vous, ainsi que la bénédiction de Dieu et sa miséricorde, le 10 *jumâdâ ûlâ* 1343 de l'hégire. »

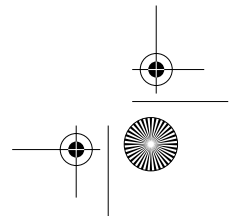
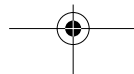
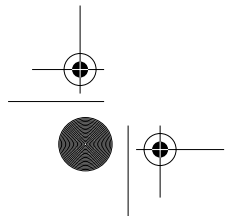
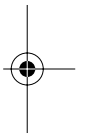
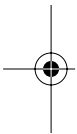
Le plein d'espoir Muhammad Mahdî al-Kâzimî al-Khâlîsî –
que Dieu lui pardonne !

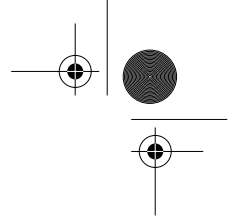




L'affaire du Khouzistan se termina par la venue de Rezâ Khân dans la province, la réunion qu'il eut avec l'ambassadeur anglais, Sir Percy Loraine, le consul de Téhéran et Khaz'al, et la reddition de Khaz'al à Rezâ Khân aux conditions posées, selon la rumeur, par les deux Anglais susmentionnés. Selon toute évidence, les Anglais avaient vendu Khaz'al à Rezâ Khân contre l'octroi de privilèges au détriment de l'Iran¹³. À la suite de ces événements, le commandant de l'Orient vint demander aux ulémas de féliciter Rezâ Khân pour ses victoires, en particulier celle du Khouzistan. Mais l'ayatollah s'y refusa et dit : « Nous ne le féliciterons pas avant de savoir si ce règlement est au détriment de l'Iran ou dans son intérêt. » Pourtant, certains ulémas envoyèrent des télégrammes de félicitations à Rezâ Khân. L'ayatollah en conçut une grande colère et leur demanda : « Comment avez-vous pu vous soumettre à sa volonté dans une affaire aussi louche et tromper les gens qui penseront désormais qu'il travaille dans les intérêts de l'Iran, alors que nous ne savons pas si son action a été bénéfique ou nuisible ? » Après le retour à Téhéran de Rezâ Khân, il lui envoya un télégramme où il lui disait : « J'aimerais te bénir pour ton retour, mais comme je ne sais pas ce qui s'est réellement passé lors de ton voyage ni si tu as agi pour ou contre les intérêts de l'Iran, je me suis imposé le silence. On dit ici que tu as obtenu la reddition de Khaz'al à partir des conditions posées par les Anglais. Je ne sais pas si ces rumeurs ont un fondement, mais si c'est la réalité, j'en crains les conséquences pour l'Iran. Dans un tel cas, il ne s'agirait pas d'une victoire, mais plutôt

13. Face à la détermination de Rezâ Khân de reprendre le contrôle du Khouzistan, les Britanniques avaient rapidement renié tous leurs engagements envers Khaz'al. Rezâ Khân réussit à investir Ahvâz et fit du palais de Cheikh Khaz'al son quartier général. Deux jours plus tard, Rezâ Khân marcha sur al-Muhammara où il forma un gouvernement militaire chargé de juger les rebelles. C'est alors qu'arriva Sir Percy Loraine qui vint féliciter Rezâ Khân pour son succès. Cheikh Khaz'al s'était alors réfugié sur ses terres irakiennes près de Basra. Le gouverneur militaire iranien lui fit croire qu'il désirait se retirer d'al-Muhammara et lui faire ses adieux. Sir Percy Loraine lui confirma la nouvelle. C'est lors de la cérémonie d'adieux que Cheikh Khaz'al fut arrêté, illustrant la duplicité britannique dans le stratagème utilisé par Rezâ Khân pour attirer Cheikh Khaz'al dans un lieu où il pouvait mettre la main sur lui. Le soutien de Cheikh Mahdî à l'État iranien aboutissait rapidement à une dénonciation par le même des conditions de l'arrestation de Khaz'al, à la suite de ce qui apparaissait comme une trahison.





d'une immense trahison et d'une grande défaite. La question demeurera tant que nous n'aurons pas l'assurance que tu as agi en dehors de toute intervention étrangère, dont Khaz'al aurait été la victime, contre la garantie qu'il aurait la vie sauve. Elle demeurera tant que nous n'aurons pas la preuve qu'il n'y a eu aucun marché dont les Anglais tireraient un bénéfice de quelque façon que ce soit. ». Il lui rappelait la question irakienne, en le mettant en garde contre toute velléité de reconnaissance de l'Irak sous sa forme actuelle par l'Iran. De la vérité, concluait-il, dépendra si je me dois de soulever la nation contre ton pouvoir.

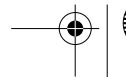
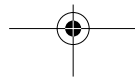
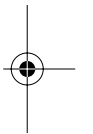
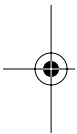
Voici le résumé de la réponse de Rezâ Khân : « La question du Khouzistan est une question intérieure sans aucun lien avec les étrangers, et les rumeurs qui mettent en avant une ingérence de l'étranger sont dénuées de tout fondement, de même que les rumeurs concernant l'Irak. » Il espérait que l'ayatollah démentirait toutes ces rumeurs.

Tel fut donc l'essentiel de ses actions – que Dieu sanctifie son secret dans le djihad et sur les champs de bataille ! Nous en avons donné un simple aperçu général, car le détail de ses actions nécessiterait des livres entiers*.

Encore à propos de son djihad à Mashhad Rezavî

J'avais dit au sujet des ulémas, dans la lettre écrite à mon père, qu'ils « étaient revenus à leurs boutiques », selon l'expression de l'ambassadeur anglais. Mais l'ayatollah (*qas*) était inflexible dans sa défense du droit et resta à Mashhad Rezavî, la capitale du

* Le professeur [l'auteur] a ensuite ajouté une autre partie à ce chapitre consacré aux actions de l'ayatollah à Mashhad Rezavî. Mais les événements à Téhéran et l'urgence de la situation l'ont empêché de la terminer. Nous avons recopié ce que nous en avons trouvé de sa noble main. Il en est ainsi également de la partie suivante sur la tragédie du décès de l'ayatollah et sur les événements qui sont arrivés après son décès (*qas*). Nous n'avons rien retranché de ce qu'il a rédigé, que Dieu le protège, dans un souci d'honnêteté et du fait de l'intérêt de ce que sa noble plume avait bien voulu écrire. Son intention était de faire un livre de mille pages, comme il me l'assurait dans ses lettres depuis Téhéran. Prions Dieu pour qu'il soit libéré [en 1931, année où le copiste a recopié ce livre, Cheikh Muhammad était à nouveau dans les prisons de Rezâ Shâh], de telle sorte qu'il puisse terminer ce livre et en écrire de nombreux autres.





Khorassan. Les ulémas avaient accepté de donner un document écrit et signé de leur main où ils s'engageaient à ne plus intervenir dans les affaires politiques, c'est-à-dire qu'ils renonçaient désormais à servir l'islam. Ils demeurèrent ensuite liés par ce document¹⁴. Pour sa part, l'ayatollah (*qas*) refusa de céder. Il ne voulait qu'une chose, vivre libre, et faisait sien ce poème :

« Je passerai et il n'y a pas dans la mort d'insulte pour la jeunesse
Si ma seule volonté est de défendre le droit et de mourir en musulman. »

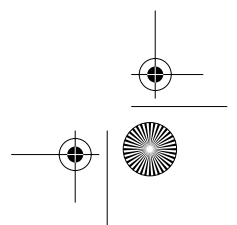
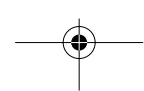
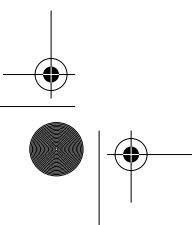
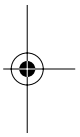
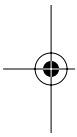
Il demeura au Khorassan, veillant à toujours être au service de l'islam. Mais il était miné d'inquiétude et de tristesse : comment les Anglais avaient-ils pu le ligoter au Khorassan par des liens qu'ils n'auraient pas pu utiliser en Irak ou dans un autre lieu d'exil ? Ce qui les aida grandement était l'ignorance du peuple iranien, surtout au Khorassan, où dominaient tant de mœurs douteuses, d'opinions étranges, d'idées stupides et de corruption. La situation géographique de la province contribuait aussi à ce climat où il était difficile de voir réussir une mission au service de l'islam et des musulmans. Un autre que l'ayatollah aurait vite renoncé, mais sa détermination et sa foi étaient plus fortes que toutes ces difficultés et il les a surmontées, entreprenant des actions grandioses qui seront continuées après lui par les générations futures. Pour bien comprendre l'importance de ce qu'il fit, faisons un retour rapide sur la situation du Khorassan.

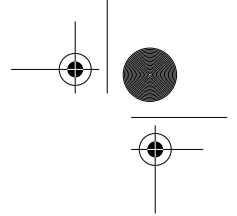
Khorassan : ce nom était donné anciennement à une vaste région englobant Hérat, Merv¹⁵ et jusqu'à la Transoxiane¹⁶, peuplée par des Turcs. Une partie en est aujourd'hui intégrée à l'Afghanistan et une autre à la Russie. Mais ce qui est demeuré sous la souveraineté de l'Iran n'est pas insignifiant, car cela

14. Les *mujtahid* d'Irak furent bloqués à la frontière irakienne plusieurs semaines entre mars et avril 1924. Le gouvernement de Faysal conditionnait en effet son autorisation de les laisser revenir en Irak à l'engagement écrit et signé de leur main qu'ils n'interviendraient plus dans les affaires politiques du pays.

15. Hérat est aujourd'hui la grande ville de l'ouest de l'Afghanistan. Quant à Merv, actuellement en territoire turkmène, située sur l'ancienne route de la soie, elle fut une capitale provinciale du royaume seldjoukide et demeura un centre important de diffusion de la culture persane en Asie centrale.

16. La Transoxiane est la région d'Asie centrale située au nord-est de l'Oxus (Amou-Daria) et dont la ville principale fut longtemps Samarkand.





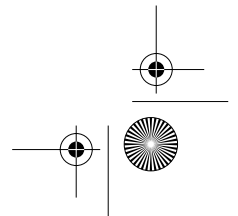
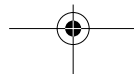
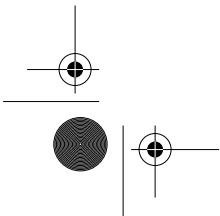
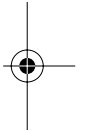
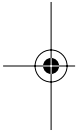
couvre un territoire à peine moins grand que l'Allemagne ou la France. Cette province met l'Iran en contact avec trois États : l'Afghanistan, les Russes et les Anglais¹⁷. Elle jouxte le territoire de nombreuses nations : Turcs, Afghans et Indiens. Le Khorassan est, pour sa part, composé de quatre nations : les Persans, les Turcs, les Kurdes et les Afghans. Quant à son territoire, la majeure partie est aride et non cultivée. Le Khorassan recèle de nombreux sites archéologiques que l'arriération du pays a laissés à l'abandon. Les canaux d'irrigation ont été détruits au fil des siècles et l'irrigation est aujourd'hui très réduite. Ses ressources alimentaires dépendent de la bienveillance du ciel pour arroser les cultures. Mais les habitants y souffrent de la faim la plupart du temps. Les villes les plus importantes sont Sabzevâr, Nîshâpûr, Torbat-i Haydariyye, Qûchân, Bojnûrd, Kelâte, Torbat-i Jâm. Citons les villages de Gonabâd, Khvâf, Bâkherz, Birjand, Sîstân, Qâênât, Torshîz Kashmar et Tûs, entre autres.

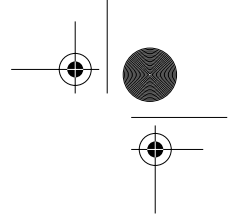
C'est à Mashhad Rezavî, la capitale du Khorassan, que résident le gouverneur et le commandant de l'armée de l'Orient. La ville compte environ trois cent mille âmes, appartenant à différentes nations qui s'y sont installées à l'occasion du pèlerinage sur la tombe du VIII^e Imam, Abû'l-Hasan 'Alî, fils de Mûsâ al-Rezâ – que la paix soit sur eux ! Ce qu'il y a de plus notable au Khorassan est donc ce saint tombeau qui est visité chaque année par des centaines de milliers de chiites venus des pays les plus lointains. Le tombeau, surmonté d'une grille en argent ouvragé, est dominé par une coupole dorée monumentale d'une architecture unique et visible de très loin. L'enceinte du mausolée est entourée de nombreuses pièces voûtées (*eyvân*) et, hors cette enceinte, on accède à deux grandes cours, qu'on appelle les vieille et nouvelle cours.

*La tragédie de sa mort – que Dieu l'accueille
en Son Paradis !*

Nous avons déjà décrit tous les tourments qu'il a dû endurer en particulier le retournement des gens à son égard et la médisance dont il était devenu la cible. Cela ne l'avait pas dissuadé d'aller de

17. Les Anglais étaient installés en Inde.



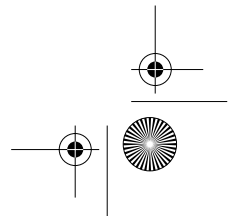
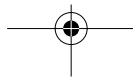
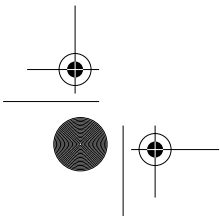


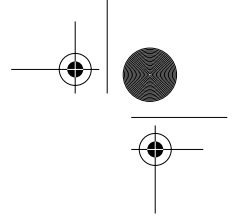
l'avant pour porter haut le nom de l'islam, ce qui avait mis les Anglais dans une situation impossible. Cette fois-ci, Rezâ Khân savait qu'il ne pourrait pas surmonter les difficultés qui s'annonçaient, comme il l'avait fait auparavant, car le climat politique de l'Iran s'était retourné contre lui. Dieu veillait sur le projet de l'ayatollah qui était de rassembler un grand nombre de pays musulmans.

L'ayatollah décida de s'y atteler dès la fin du *ramadân* et les Anglais ne trouvèrent alors aucun autre moyen de le faire taire que de le tuer. Ils firent en sorte de lui faire ingurgiter un poison le 8 *rajab* de l'année 1343 [2 février 1925]. Mais seul un de ses compagnons, le défunt Cheikh Hâshim, un uléma de Kâzimiyya, l'absorba. Il expira aux premières heures de ce jour après d'indiscibles souffrances. Sa mort brutale nous surprit, mais nous étions loin de penser que son décès puisse être dû à un poison qu'on lui aurait administré. L'ayatollah accusa durement la perte de cet homme.

Lorsque les Anglais virent qu'ils avaient raté leur coup, ils récidivèrent et réussirent à l'empoisonner dans la nuit du 10 *ramadân* [4 avril 1925]. Le poison se trouvait dans son repas de rupture du jeûne. J'étais invité ailleurs cette nuit-là et n'avais pas rompu le jeûne avec lui. Il eut un trouble cardiaque le matin, avant la reprise du jeûne, et jeûna ce jour alors qu'il se sentait très mal. À son retour de la prière du matin, il ne pouvait trouver le sommeil, mais il ne manifesta rien, fidèle à son habitude de cacher la maladie. Puis il alla à la prière « des deux midis¹⁸ » et ses palpitations augmentèrent, tandis qu'une grande faiblesse l'envahissait. Il repartit chez lui, soutenu par deux de ses compagnons. On vint m'en informer et je partis aussitôt pour la maison. Je le vis assis, le teint blafard, et le pressai de rompre le jeûne, mais il s'y refusa. Je fis venir un médecin qui lui enjoignit de rompre le jeûne, ce qu'il fit de mauvaise grâce. Le médecin nous informa que son état était sérieux, mais il ne pensait pas au poison et il lui prescrivit un remède que je lui apportai. Or ce médicament eut pour effet d'accélérer l'action du poison. Il ne nous en dit rien et continua à souffrir toute la nuit. Le 11, il alla, avec une grande difficulté,

18. Rappelons que les chiites regroupent les prières du midi et de l'après-midi.



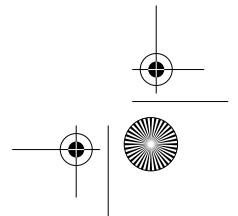
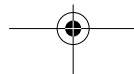
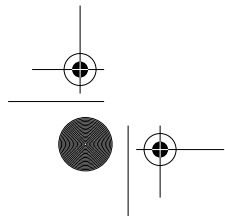
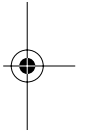
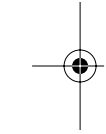


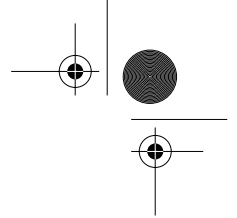
faire la prière des deux midis dans la grande mosquée. Il en revint avant d'avoir accompli la récitation répétée de formules coraniques (*wird*)¹⁹ qu'il avait l'habitude de faire durant le *ramadân*. J'étais alors occupé à chercher les moyens de le soulager de la gestion de ses affaires, ignorant l'action du poison en lui. Lorsque je fus informé de son retour à la maison, je me hâtai d'y revenir à mon tour et le vis prendre un autre médicament que celui que je lui avais apporté. Il m'ordonna de lui servir une légère collation pour qu'il puisse faire sa prière surrogatoire, mais il fut incapable d'y toucher. À ce moment, mon inquiétude grandit. Il mit sa main sur son cœur. Je lui demandai comment il allait et il loua Dieu et Le remercia. Puis il se leva pour marcher dans la cour de la maison, s'arrêta et me dit qu'il se sentait mieux. J'étais invité cette nuit-là à rompre le jeûne. Alors qu'un prédicateur m'attendait à la porte de la maison, il m'ordonna de répondre à l'invitation, assurant qu'il n'avait pas besoin que je reste, car il ne jeûnait plus, et je suis parti. Chacun était dans sa maison un peu avant le coucher du soleil. Lui décida d'aller à la mosquée pour la prière du soir. Quant à moi, je restai là où j'étais invité quatre heures après la tombée de la nuit. J'envoyai un de mes compagnons s'enquérir de son état et il m'informa qu'il allait mieux. Puis j'ai envoyé mon frère à la mosquée qui revint pour m'annoncer que ses douleurs s'étaient aggravées.

Il était donc parti pour la prière « des deux soirs²⁰ ». Une fois dans le sanctuaire, il fut à nouveau la proie de palpitations incontrôlables. Il se hâta de sortir vers la mosquée, alors que le muezzin faisait l'appel à la prière du coucher du soleil. Il commença sa prière, mais lorsqu'il voulut se relever, les palpitations le reprirent de plus belle et il ne put finir sa prière. Il demanda aux fidèles de prier individuellement, se leva vite, et voulut repartir chez lui pieds nus car il était incapable de chausser ses sandales. Il s'en alla en les tenant à la main. Arrivé au milieu de la cour de la mosquée, il n'y avait plus personne avec lui. Il réussit à revenir à la maison, mais il trouva porte close, car son retour précipité n'était

19. *Wird* désigne des exercices quotidiens de concentration spirituelle à partir de la répétition, matin et soir, de versets du Coran.

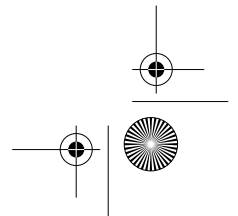
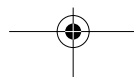
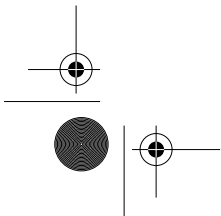
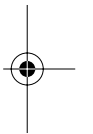
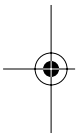
20. Les deux prières du soir et de la nuit sont également regroupées chez les chiïtes.

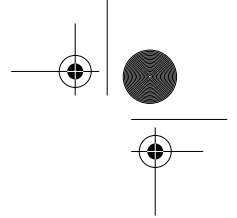




pas dans ses habitudes, et personne ne lui ouvrit. Il frappa jusqu'à l'épuisement, puis il se reposa en s'appuyant sur la porte pendant environ une demi-heure, tentant de juguler la fièvre du poison. Enfin, la porte s'ouvrit et il rentra dans la maison, se dirigeant aussitôt vers sa chambre sans parler. Il resta à marcher dans cette chambre, pris par la fièvre, tandis que son cœur battait de plus en plus fort et de façon inquiétante. Cela dura pendant trois heures et demi.

Nous ne savions rien de la cause de son mal. Et quand mon frère était arrivé et qu'il l'avait vu dans cet état, il s'était hâté de revenir vers moi à la mosquée. De retour précipitamment, je rentrai dans sa chambre et lui demandai comment il se sentait. Il loua Dieu tout en marchant dans la pièce en mettant sa main sur sa poitrine. J'envoyai vite chercher le médecin et il dit : « Qu'ils me prescrivent quelque chose, ce n'est pas la peine qu'ils viennent. » Je me suis tu, mais j'insistai auprès de notre messager pour que le médecin vienne. Peu de temps passa et sa poitrine émit un fort sifflement, comme la plainte de la chamelle, et je fus alors au comble de l'inquiétude. Me voyant alarmé, il tenta de me rassurer, puis il me dit qu'il n'avait pas pu diriger la prière collective à la mosquée, car son cœur battait de plus en plus fort, que sa poitrine lui faisait de plus en plus mal et qu'il n'avait eu que dix minutes de répit durant lesquelles il avait pu faire la prière des deux soirs, mais trop rapidement, et qu'il était désolé de ne pouvoir faire la prière surérogatoire. En l'entendant, je sus que ses douleurs avaient atteint des proportions insupportables et que son état était très sérieux. Il n'avait jamais parlé comme il parlait et n'avait pas l'habitude d'abandonner sa prière surérogatoire, même lorsqu'il était invalide ou malade. Puis le sifflement de sa poitrine devint plus fort. Comme s'il était incapable de marcher, il s'assit et je lui dis : « N'as-tu pas arrêté de jeûner ? » Il a souri : « On ne peut plus dire que c'est du jeûne, même si c'est frugal et que je prends ces médicaments. Cet état m'a pris depuis deux jours et cela est allé en empirant. Mais, depuis le coucher du soleil, cela s'est subitement aggravé, et cela n'est pas passé, sauf pendant dix minutes durant lesquelles j'ai prié. » Le désespoir s'empara de moi et le monde s'obscurcit devant mes yeux. Il n'y avait dans la chambre que lui et moi et il me parlait avec des mots que je ne pouvais comprendre du fait de mon affolement. Le





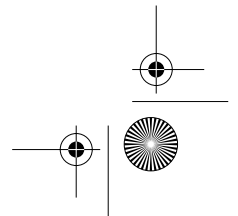
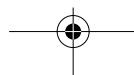
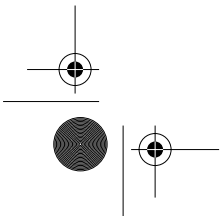
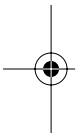
médecin tardait à arriver et je ne savais quoi faire : le laisser seul et aller chercher le médecin, ou bien rester avec lui ? Je dis : « Le médecin est en retard. » Il répondit : « Il n'est pas en retard, il n'est pas chez lui. » Je dis : « Qui t'en a informé ? » Il lui demandai : « Celui que tu as envoyé vers lui et qui est à la porte le dit. » Je me précipitai vers la porte et trouvai effectivement notre messager qui m'expliqua : « Je n'ai pas trouvé le médecin chez lui. » Je lui ordonnai de trouver un autre médecin, car l'état du cheikh s'était aggravé, et il se hâta. Puis d'autres arrivèrent que j'envoyai vers d'autres médecins. Je revins vers lui et je lui dis : « J'ai envoyé chercher un autre médecin. » Et il dit : « Que veux-tu que fasse le médecin ? » Je dis : « Le sifflement de ta poitrine s'est calmé. » Il sourit comme pour se moquer, puis il dit en respirant fort : « Je m'en remets à la volonté de Dieu. » Puis il dit des mots...

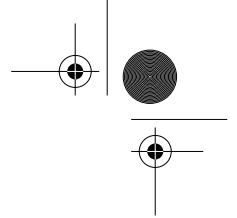
Il mit sa main droite sur sa bouche, fit de longues inspirations, tomba, sa tête heurtant le sol, alors qu'il disait : « Je témoigne qu'il n'y a d'autre Dieu que Dieu. » Son turban tomba de sa tête et il entra en agonie. À partir de ce moment, il ne parla plus. Je me levai, terrassé, et appelai mon frère pour qu'il m'aide à l'asseoir. Lorsqu'il entra dans la chambre et qu'il le vit comme cela, il se mit à se frapper la tête tandis qu'il le regardait d'un air interrogateur. Nous voulûmes l'asseoir, mais nous comprîmes que son état nécessitait de le placer dans la direction de la *qibla*. J'étendis ses bras et ses jambes, et je mis sa tête nue, sans son turban, sur mon bras. Il respirait d'un souffle froid qui atteignait mon visage. Il resta dans cet état pendant dix minutes, puis son souffle et son pouls s'éteignirent. Et son âme quitta le monde.

À ce moment, les médecins arrivèrent les uns après les autres, ainsi que les ulémas et les gens. Les médecins examinèrent son corps et annoncèrent son décès. Que Dieu lui accorde Sa miséricorde et qu'Il l'accueille en Son Paradis.

*Les mauvaises actions des Anglais
et des militaires iraniens après sa mort*

Les autorités militaires (c'est-à-dire Rezâ Khân et quelques personnes avec lui) se prirent à craindre un soulèvement du pays après le décès de l'ayatollah, surtout s'il était révélé qu'il avait été



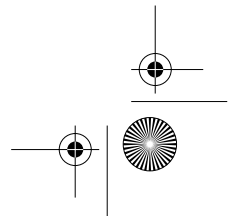
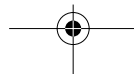
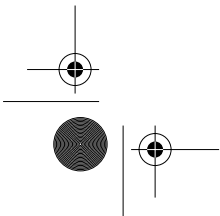
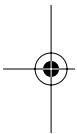


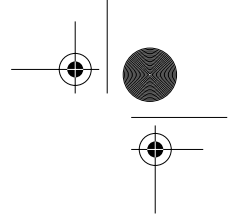
assassiné²¹. Aussitôt après sa mort, leurs agents m'entourèrent m'imposèrent un état de siège qui m'interdit tout mouvement et toute parole. Pour ma part, totalement prostré, j'étais, pour leur plus grand bonheur, inconscient de tout ce qui se passait autour de moi pendant de longs jours. Je tombai victime d'une maladie qui me maintint dans un état d'immense faiblesse jusqu'à l'heure où j'ai écrit ces lignes.

Je me retrouvai au plus profond d'un trou noir. Car je voyais, si je demandais le prix de son sang, qu'il me serait impossible de faire triompher la vérité et qu'on m'accuserait de mensonge. Et qu'il n'y avait pas d'autre choix que de me taire. Je me suis tu et ses ennemis ont organisé ses funérailles. Ils l'ont enterré et j'étais comme tétanisé. Mashhad connut une agitation sans précédent au moment de son décès. C'est toute la ville qui participa à ses obsèques, et personne ne savait que les organisateurs de la cérémonie étaient ceux qui l'avaient tué. Grâce à l'indifférence et à l'ignorance des gens du Khorassan, les autorités militaires furent en mesure de contrôler avec une parfaite minutie le déroulement des événements. Les gens se lamentaient et pleuraient derrière le cortège funèbre. Leurs plaintes atteignirent les étoiles et leurs larmes remplirent la terre. Il avait été tué parmi eux et ils ne le savaient pas. Je réussis à me reprendre et voulus informer les gens qu'il avait été assassiné. À ce moment, la conscience du monde me revint. Et j'ai clairement vu que, si je manifestais publiquement ce crime, face à tous les efforts que déployaient les militaires pour le cacher, sans aucun doute, une sédition s'ensuivrait et qu'elle embraserait tout sur son chemin, le criminel comme l'innocent. Le sang de celui qui avait été tué n'en serait pas racheté pour autant et les étrangers, qui ont organisé son assassinat, en tireraient profit. Et je me suis tu.

Je n'avais aucune confiance quant à la perspicacité des gens du Khorassan si je demandais le prix de son sang et réclamaï justice, puisque je savais que les autorités militaires avaient aidé à son assassinat. Il m'apparaissait que rien ne me serait permis en ces circonstances. Contraint de me taire, je suis donc tombé malade. Mais les autorités militaires, elles, ne se sont pas tues. Elles m'ont

21. Selon les rapports britanniques, Cheikh Mahdî serait mort d'une crise d'apoplexie.





assiégé et m'ont interdit toute action. Des ulémas honnêtes ont demandé que je dirige la prière lors des funérailles, comme c'est l'habitude (il faut dire que j'avais abandonné toute velléité d'organiser les obsèques de mon père, car j'en étais incapable, même si je l'avais voulu, du fait de ma faiblesse). Le service d'ordre des ulémas commença même à mettre sur pied une garde rapprochée, au cas où j'aurais eu peur d'apparaître publiquement derrière le cercueil de mon père. Mais, lorsqu'ils virent mon refus, ils abandonnèrent. À leur suite, beaucoup vinrent me demander de diriger la prière collective, mais je m'y refusai car je ne voyais aucune assurance que ce serait au service de la religion. L'idée de rentrer dans des marchandages pour diriger la prière me répugnait et je rejetai l'idée d'en faire un fonds de commerce, à l'instar de certains. Et je dis : « La parenté n'est pas une raison suffisante pour que cela me revienne. » Cependant, des ulémas malveillants, véritables fonctionnaires des Anglais et membres de la clique des enturbannés, s'étaient juré de m'amener à l'accepter. Mais ce fut peine perdue. Ils s'étaient abstenus de désigner l'un d'eux pour le faire, jusqu'à ce qu'ils apprennent mon refus définitif.

Les funérailles eurent lieu dans la grande mosquée. La population était déterminée à prolonger la période de deuil²². Mais certains hypocrites, parmi les ulémas maléfiques, tentèrent d'y mettre un terme et ils conseillèrent aux prédicateurs d'annoncer la fin du deuil pour le 19 *ramadân* [13 avril 1925], qui est le jour du martyr du Prince des Croyants (*ahs*), et qu'il serait repris après la Nuit du Destin²³. Interrompre la période du deuil était leur objectif avoué. Je savais qu'ils agissaient à l'instigation des Anglais, pour les uns, et afin de plaire aux autorités militaires pour les autres. Je tentai bien de m'opposer à leur dessein, mais personne ne m'aida par peur des autorités. Quand la nuit du 24 fut passée, malgré le désir de la population de reprendre le deuil, personne ne s'y aventura. Interrogés sur la raison de ce retournement, les gens dirent qu'ils avaient été menacés par l'armée au cas où ils reprendraient le deuil. Je ne le savais que trop. Aussi décidai-je d'écrire au com-

22. Après les obsèques proprement dites, la période de deuil peut durer jusqu'à un an à partir de la date du décès.

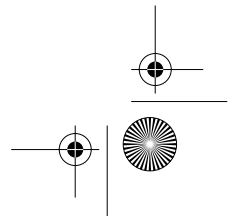
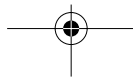
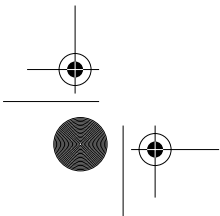
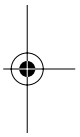
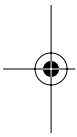
23. *Laylat al-Qadr* ou Nuit du Destin est fixée au 27 *ramadân*. Elle commémore la descente du Coran dans l'âme du Prophète.

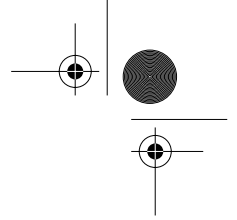


mandant militaire de l'Orient pour l'informer, au cas où il l'aurait ignoré, que les gens avaient été menacés en son nom. Je lui en fit valoir les conséquences : le risque de susciter une violente aversion pour le gouvernement et de dévoiler qu'il n'agissait pas de façon indépendante. Je lui exposai mon intention de reprendre la période de deuil, assurant que j'étais prêt à démentir publiquement toutes ces rumeurs à son sujet, si elles étaient fausses. Je lui demandai d'être présent en personne et de présider lui-même les condoléances. En réponse, il demanda à me rencontrer. Il vint chez moi et, aussitôt en ma présence, il commença à s'excuser de l'absence de l'armée lors des manifestations de deuil, comme les circonstances l'auraient exigé, du fait des obstacles qu'il avait rencontrés et, précisait-il, qui provenaient des Anglais. Il m'informa qu'à la suite de cette épreuve de force, il était tombé malade pendant plusieurs jours, et était resté alité. Puis, alors qu'il commençait à me suggérer qu'il se devait de me parler de Rezâ Khân, je lui coupai la parole : « Dis-moi ce que tu as ordonné comme cela s'est réellement passé. » Et il me rapporta : « Rezâ Khân a dit que si tu te manifestais de quelque façon que ce soit à propos de cette tragédie, nous serions contraints de t'exiler une autre fois. » Ses paroles m'incitèrent à lui répondre : « Rezâ Khân sait, comme toi, que je ne crains pas l'exil et que cette menace ne me détournera pas de mon but. Mais je ne vois pas d'avantage à manifester ce que je sais, puisque je ne peux rien faire et que le gouvernement a les yeux rivés sur tous mes faits et gestes. Ceci est d'autant plus vrai avec cette maladie et ma faiblesse actuelle : que pourrais-je faire dans l'état où je suis, alors que les agents des Anglais sont partout au Khorassan ? En revanche, si je recouvre la santé et que je considère qu'il est bien d'agir, j'agirais selon mes devoirs religieux et, alors, peu m'importe d'être exilé ou même tué. » Pourtant, je ne m'attendais pas à de tels propos de la part de Rezâ Khân dans ces circonstances.

Puis il partit et le deuil dura jusqu'au 1^{er} *shawwâl*²⁴, car les gens avaient eu vent de la teneur de l'entretien que j'avais eu avec lui. Durant toute cette période, je tentai bien d'exposer en public ce que commande la religion, mais je m'en révélai incapable parce

24. C'est-à-dire dix-huit jours après le décès de Cheikh Mahdî.





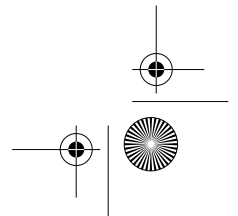
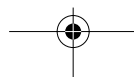
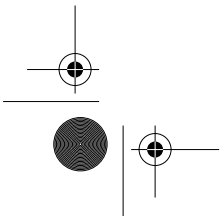
que l'armée m'assiégeait en permanence et que les forces de Gendarmerie me surveillaient dans toutes les cérémonies de deuil, que ce soit à la grande mosquée ou dans les mosquées de quartier.

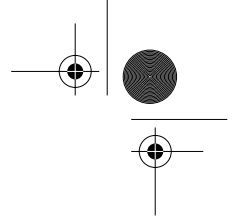
Après *shawwâl*, ma maladie s'aggrava et les médecins insistèrent pour que j'aie dans un lieu de convalescence. Je partis donc pour Turquba²⁵. Mais j'y fus suivi à la trace par des espions qui firent en sorte que je me voie contraint de revenir à Mashhad quelques jours après. Je demurai dans la ville, anéanti et écrasé par la douleur, ne sachant que faire et sans trouver de maison où je puisse me sentir en sécurité.

Les jours passaient, tandis que des médecins musulmans et occidentaux se succédaient à mon chevet, qui me prescrivait toutes sortes de médicaments tous aussi inefficaces les uns que les autres. Je me réfugiai inévitablement dans l'enseignement et dans la rédaction de ce livre. Mon mal augmentait au point que, de nouveau, je dus quitter la ville sur l'insistance des médecins. Le gouvernement renforça sa pression sur moi. Désormais, il m'était difficile de trouver de quoi vivre et même de dépenser à crédit, car les commerçants avaient peur d'être en contact avec moi. À cette heure, à la fin de *rabî' thâni* 1344 [novembre 1925], je ne sais pas ce qui arrivera ; toute chose est entre les mains de Dieu.

Ceci est un aperçu des actions du gouvernement de Rezâ Khân. À Mashhad, comme ailleurs, ils avaient tout fait pour cacher le décès de mon père (*rffh*) le plus longtemps possible. Ils interdirent, en effet, l'acheminement des télégrammes qui l'annonçaient dans le pays, sauf à Téhéran où cela leur était plus difficile d'occulter une telle nouvelle. La capitale fut alors la proie d'une immense indignation. Les provinces iraniennes prirent connaissance de cette tragédie par les journaux et les voyageurs et des assemblées de deuil y furent aussitôt organisées. De nombreux Iraniens reprochaient violemment aux ulémas de Mashhad de ne pas les avoir informés. Mais ils l'avaient fait, envoyant des télégrammes dans tout le pays. Seulement, les services concernés avaient empêché l'acheminement de ces télégrammes, comme nous l'avons dit. Une fois la population informée, de nombreux télégrammes de condoléances me furent envoyés. Mais, là encore, ne me parvinrent que les télégrammes de Téhéran. Dans la

25. Turquba est un lieu de repos et de villégiature à proximité de Mashhad.





capitale, en revanche, tout le monde se manifesta, notables, ministres et commerçants, et cela me mit un peu de baume au cœur. Un télégramme de Rezâ Khân m'arriva où, derrière les formules de condoléances, on sentait qu'il se réjouissait de façon sadique. Je ne sus rien des télégrammes que les gens du pays m'avaient envoyés, sauf, plus tard, le nom de ceux qui les avaient écrits. En différant ainsi la nouvelle, le gouvernement voulait éviter que tout le pays soit informé en même temps, redoutant les conséquences d'un possible soulèvement généralisé, surtout si on apprenait les circonstances de son assassinat.

Des événements importants eurent alors lieu en Iran et je vois dans chacun d'eux un lien avec cette tragédie.

Ainsi, les Anglais se débarrassèrent de l'émir de Bojnûrd et le livrèrent à Rezâ Khân par trahison. Il fut battu avec six de ses frères et compagnons à Mashhad, tandis que beaucoup de ses partisans à Bojnûrd furent tués²⁶.

Ainsi, ils ont contraint Khaz'al à la reddition et l'ont arrêté grâce à un stratagème. Rezâ Khân l'a trompé pour pouvoir s'emparer de lui ; est toujours en prison à Téhéran avec certains de ses enfants. Ils ont pris le contrôle du Khouzistan où l'on a trouvé beaucoup d'armes que les Anglais ont ramenées à al-Muhammara pour les livrer à Rezâ Khân, alors que c'était eux qui avaient fourni ces armes à Khaz'al. Mais, désormais, il s'agissait de cacher l'aide qu'ils lui avaient apportée. Ceux qui connaissaient le degré d'allégeance de Khaz'al envers les Anglais étaient très étonnés du dénouement de l'affaire du Khouzistan. Mais il n'est pas étrange que les Anglais sacrifient leurs amis, même s'ils les avaient assurés de leur protection et leur avaient fait miroiter un rôle dirigeant²⁷ ; celui qui est déçu par eux était bien naïf*.

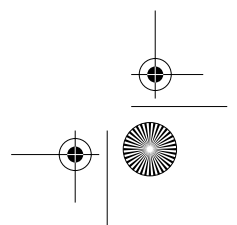
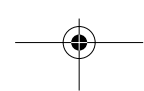
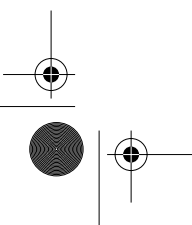
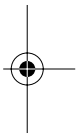
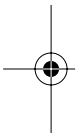
Ainsi, nombre de ceux qui étaient connus pour leur hostilité aux Anglais furent arrêtés.

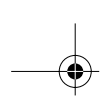
Ainsi, la Chambre des députés iraniens (pour la plupart des espions des Anglais, comme nous l'avons dit) a décidé de déposer

26. Bojnûrd est une ville du Khorassan, située à quelque 200 kilomètres au nord-est de Mashhad en direction de Téhéran. L'émir de la ville était entré en rébellion ouverte contre Téhéran en 1924.

27. Rappelons que Khaz'al avait été candidat au trône d'Irak en 1920.

* C'est ce qui s'est passé au Soudan, que les Anglais ont soumis au nom de l'Égypte, et qu'ils ont ensuite annexé à leurs colonies, même après avoir accordé l'indépendance formelle à l'Égypte. Et les exemples de ce type abondent.





Ahmad Shâh et le prince héritier, de mettre un terme au pouvoir des Qadjars, et d'offrir le trône, comme par hasard, à Rezâ Khân²⁸ lors de sa prochaine session.

Ces événements ont un lien étroit avec notre tragédie. Rezâ Khân a toujours été constant dans sa soumission aux Anglais. Ces derniers avaient appris que, de toute façon, peu importaient à leur obligé l'honneur, la religion, les valeurs ou la fierté. Ils éliminèrent tous ses opposants, même s'ils étaient les plus dévoués de leurs serviteurs, et lui offrirent la couronne, sachant que, si elle lui revenait à lui, elle leur revenait à eux par la même occasion.

Le plus surprenant est l'étonnement des Iraniens, qui pensaient jusque-là que Rezâ Khân était le sauveur de ce pays. De même pour les Russes, qui n'ont pas perçu jusqu'à maintenant la menace que cette politique représente pour eux.

L'avenir dévoilera ce qui est occulté aujourd'hui, mais que je sais. Et je demande à Dieu de protéger les musulmans du mal que leurs ennemis leur ont caché.

*

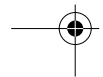
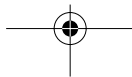
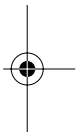
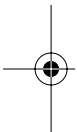
* *

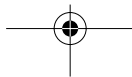
La copie de ce livre a été terminée le 11 *jumâdâ thâni* de l'année 1350 de l'hégire [23 octobre 1931]. Puis j'ai vu qu'il était approprié, dans la tragédie du décès de l'ayatollah, de faire suivre ce livre par une partie des éloges funèbres à son sujet (*qas*). Le livre *Dhikrâ al-Khâlisî* [« Souvenirs d'al-Khâlisî »] rassemble les éloges funèbres publiés. J'ai laissé de côté les poèmes et les éloges qui n'ont pas été imprimés, ainsi que ce qui est en langues persane, turque et indiennes, parce que cela nécessiterait des livres entiers. Notre intention est juste une simple célébration, à l'occasion de ce livre, de tous les éloges qu'il a reçus. Que Dieu lui accorde Sa miséricorde !

Louange à Dieu, le Seigneur des deux mondes !(le scribe).

‘Abd al-Husayn Diyâ’ al-Dîn al-Kâzimî al-Khâlisî
– que Dieu lui pardonne !

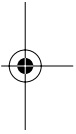
28. Rezâ Khân fut nommé président du gouvernement provisoire le 31 octobre 1925 et se fit décerner la couronne royale le 12 décembre 1925. Ainsi, était fondée la nouvelle dynastie pehlevie.

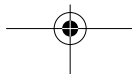
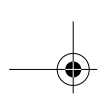


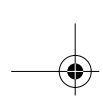




ANNEXES

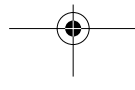
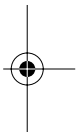
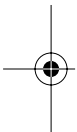






Repères chronologiques

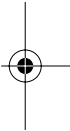
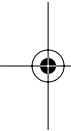
- 1861 Naissance de l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî à Kâzimiyya (Irak ottoman).
- 1906 Première révolution constitutionnelle en Perse.
- 1907 Accord anglo-russe divisant l'Irak en deux zones d'influence.
- 1908 Rétablissement de l'absolutisme en Iran.
Seconde révolution constitutionnelle ottomane. Les Jeunes-Turcs s'emparent du pouvoir à Istanbul.
- 1909 *15 juillet* : victoire définitive des constitutionnalistes en Iran, alliés aux nationalistes et aux dirigeants religieux chiïtes de Najaf (Irak). Mohammad 'Alî Shâh est déposé et remplacé par Ahmad Shâh.
- 1911 L'Italie occupe la Tripolitaine.
- 1913 *Mai* : occupation du Hasa par Ibn Sa'ûd.
- 1914 *29 octobre* : l'Empire ottoman entre en guerre aux côtés de l'Allemagne contre les Alliés.
6 novembre : débarquement des premiers détachements britanniques à Fao. Appel au djihad lancé par les dirigeants religieux chiïtes contre les Britanniques.
- 1915 *janvier-août* : batailles autour du Shatt al-'Arab entre l'armée ottomane et les Britanniques.
11-14 avril : défaite des Ottomans à Shu'ayba, à l'est de Basra.
Mai : les habitants de Najaf se révoltent contre les Ottomans et les chassent définitivement de la ville ; leur exemple est bientôt suivi par ceux de Karbalâ'.
- 1916 *28 avril* : la garnison britannique encerclée à Kût se rend aux Ottomans.
Mars-mai : accords secrets Sykes-Picot divisant le Moyen-Orient arabe en zones d'influence britannique





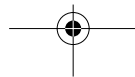
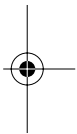
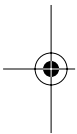
et française.

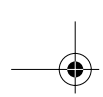
- 27 *juin* : « Révolte arabe » contre les Turcs, conduite par le Chérif Husayn de La Mecque qui se proclame roi des Arabes avec le soutien des Britanniques.
- 1917 *11 mars* : les Britanniques occupent Bagdad.
Octobre : révolution bolchevique en Russie. Les Russes se retirent de la guerre.
- 1918 *Mars* : révolte de Najaf contre les Britanniques.
30 octobre : armistice de Moudros, dislocation de l'Empire ottoman.
Mustafâ Kémal entreprend de construire un Etat national turc à partir de l'Anatolie.
Décembre – janvier 1919 : référendum sur l'avenir de l'Irak, organisé par les Britanniques.
- 1920 *Avril* : Mustafâ Kémal est élu président de la Grande Assemblée nationale d'Ankara.
25 avril : conférence de San Remo donnant à la Grande-Bretagne le mandat sur l'Irak.
Mai : les provinces iraniennes d'Azerbaïdjan et du Gilan se révoltent ; cette dernière se proclame « république soviétique ».
Juin : les Grecs, soutenus par la Grande-Bretagne, débarquent en Asie mineure.
Juin – septembre : « Révolution de 1920 » en Irak contre l'attribution d'un mandat sur l'Irak à la Grande-Bretagne.
10 août : le sultan Mehmet VI signe le traité de Sèvres.
Novembre : Sir Percy Cox proclame le gouvernement arabe provisoire.
- 1921 *22 février* : coup d'Etat de Rezâ Khân en Iran.
11 mars : attaques meurtrières des Ikhwân wahhabites contre les tribus chiites d'Irak.
Avril-octobre : révolte du Khorassan contre le pouvoir de Rezâ Khân.
23 août : intronisation de Faysal roi d'Irak.
- 1922 Les Grecs, battus, signent l'armistice de Mudanya. Mustafâ Kémal abolit le sultanat.
Juillet – octobre : opposition croissante en Irak contre le traité liant l'Irak à la Grande-Bretagne.





- 10 octobre* : signature du traité anglo-irakien.
Mai-novembre : fatwas des grands ayatollahs interdisant de participer aux élections en Irak sous régime d'occupation.
- 1923 *5 février* : traité de Lausanne qui met fin à la guerre avec la Turquie, sans régler le problème de Mossoul, revendiqué par les Turcs.
La république est instaurée en Turquie, Mustafâ Kémal en devient le président et entreprend la révolution nationale pour faire de la Turquie un Etat laïque, moderne et occidentalisé.
26 juin : arrestation et exil de l'ayatollah al-Khâlisî.
2 juillet : exil des *mujtahid* en Iran pour protester contre l'exil de l'ayatollah al-Khâlisî.
30 septembre : l'ayatollah al-Khâlisî arrive en exil en Iran.
1^{er} novembre : Ahmad Shâh, le dernier souverain qadjar, quitte l'Iran pour Paris.
- 1924 *25 février* : début des élections de l'assemblée constituante en Irak.
Khaz'al, Cheikh de l'Arabestan iranien, se lance dans la guerre contre le pouvoir central de Téhéran.
3 mars : le califat est aboli en Turquie.
22 avril : les *mujtahid* rentrent d'Iran en Irak.
Le Hedjaz est conquis par les Saoudiens. Exil des Hachémites en Transjordanie et en Irak.
- 1925 *5 avril* : mort de l'ayatollah Mahdî al-Khâlisî à Mashhad, au Khorassan iranien.
Défaite de Khaz'al. L'armée de Rezâ Khân occupe l'Arabestan.
Sur une décision de la Société des Nations (SDN), l'ancien vilayet de Mossoul est rattaché à l'Irak.
En Iran, Rezâ Khân se proclame roi et fonde la dynastie des Pehlevis





Glossaire

Al : mot arabe employé devant un nom de tribu, de famille ou de dynastie (Al Sa'ûd, les gens de la famille Sa'ûd).

'Allâma : « le très érudit », mot souvent utilisé pour vanter la science d'un religieux.

Arba'în ou *Aba'îniyya* : le quarantième jour après le martyre de l'Imam Husayn, selon la tradition qui veut qu'on commémore le défunt quarante jours après son décès.

'*asabiyya* : l'esprit de corps. Mot désignant les solidarités tribales ou de quartier.

ashrâf : au singulier *sharîf*, désigne chez les chiïtes un descendant du Prophète par l'Imam Hasan.

'*Ashûrâ'* : dixième jour du mois de *muharram*, où l'on commémore le martyre de l'Imam Husayn, petit-fils du Prophète, qui fut tué par des troupes omeyyades à Karbalâ' en 680.

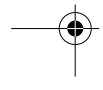
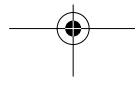
associationnisme : l'association de quelque chose à Dieu, autre que Dieu lui-même. C'est, en islam, le fondement de tout péché ou transgression. Le mot désigne les païens, mais est aussi utilisé pour excommunier certains musulmans.

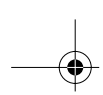
Bazar : désigne, en Iran, les souks et, par extension, la classe des commerçants.

Bey : titre d'autorité d'origine turque.

Cheikh : du mot arabe *shaykh* (vieillard), terme de respect qui désigne un chef, religieux ou non, ou toute personne respectable par son âge. Dans le cas d'un religieux, ce qualificatif indique qu'il n'est pas *sayyid*.

duodécimains : désigne les chiïtes qui reconnaissent douze Imams pour succéder au Prophète Muhammad. Ils sont majoritaires en Iran, en Irak et à Bahreïn, et constituent la première communauté au Liban.





emâmzâdeh : mot persan désignant le tombeau d'un saint, apparenté à l'un des douze Imams chiïtes.

faqîh : docteur de la Loi, expert en *fiqh*.

fiqh : la jurisprudence islamique. Elle se divise en *usûl*, les fondements de la jurisprudence, et en *furû'*, les applications.

hadîth : tradition rapportant les paroles ou le comportement du Prophète, de ses compagnons ou des Imams.

Hâjj : celui qui a fait le pèlerinage, l'une des cinq obligations de l'islam.

hawza : l'ensemble des centres d'enseignement de la religion.

hikma : la philosophie islamique.

hujjatulislâm : « preuve de l'islam », titre de respect décerné aux *mujathid* et équivalant à ayatollah au début du XX^e siècle.

husayniyya : lieu de culte chiïte où se tiennent les séances de déploration à la mémoire de l'Imam Husayn pendant les dix premiers jours de *muharram* et où l'on pleure les morts.

Îd al-Adhâ : fête du Sacrifice commémorant le sacrifice par Abraham d'un mouton à Dieu en remplacement de son fils. Elle tombe le 10 du mois de *dhû al-hijja*, qui est aussi le point culminant du pèlerinage à La Mecque.

ihdiyât : principe islamique de réserve ou de prudence dans la formulation d'un avis religieux.

ijtihâd : effort d'interprétation de la *sharî'a* par l'exercice de la raison.

Imam : avec une majuscule, l'un des douze successeurs du Prophète descendant de 'Alî et chefs légitimes de l'*umma*.

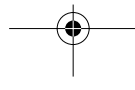
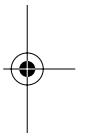
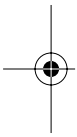
imam : avec une minuscule, « celui qui est devant pour diriger la prière », par extension, titre attribué au chef de la communauté musulmane.

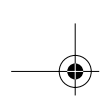
imamat : pouvoir à la fois spirituel et temporel dévolu aux douze Imams chiïtes infaillibles, seuls dirigeants légitimes de l'*umma*.

imamite : désigne les chiïtes (les partisans des Imams) et est synonyme de ja'farî.

imitateurs : chez les chiïtes duodécimains, l'imitation (*taqlîd*) d'un *marja'* est une obligation pour tous les croyants.

instinbât : méthode développée par les juristes pour parvenir à extraire des préceptes religieux à partir des fondements de la jurisprudence (*usûl al-fiqh*).





ja'farî : se rapporte au *fiqh* des chiites duodécimains qui fut, selon eux, fondé par Ja'far al-Sâdiq (m. en 765), le VI^e Imam.

kalâm : théologie spéculative.

Karbâlâ' : à 120 kilomètres au sud de Bagdad, seconde ville sainte chiite après Najaf. C'est là que l'Imam Husayn fut tué en martyr en 680. Son mausolée, ainsi que celui de son demi-frère 'Abbâs, est l'objet de pèlerinages incessants, notamment au début du mois de deuil de *muharram*.

khân : mot persan désignant un caravansérail, un abri pour les voyageurs.

khums : « un cinquième du revenu des croyants ». Chez les sunnites, l'institution s'est éteinte après la mort du Prophète. Les chiites l'ont conservé. À l'époque moderne, c'est devenu un impôt islamique destiné aux pauvres et aux *sayyid*, les descendants du Prophète. La plupart des *mujtahid* le perçoivent de leurs fidèles.

mahdî : littéralement « le bien dirigé », « celui qui est dans le droit chemin ». L'attente messianique du *mahdî* rédempteur, incarné en la personne du XII^e Imam lorsqu'il redeviendra visible au moment de son retour triomphal parmi les croyants, est l'un des fondements du chiisme duodécimain.

Maître du Temps ou Imam du Temps ou Maître de la fin des Temps : l'Imam caché promis à un retour triomphal sur terre avant la fin des Temps.

marja' : désigne un *mujtahid* pris comme source d'imitation ou référence et dont l'imitation par les croyants a été rendue obligatoire avec le triomphe des conceptions usûlies au XVIII^e siècle.

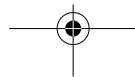
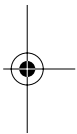
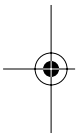
marja'iyya : direction religieuse chiite assurée par les *marja'*. Elle peut, selon les époques, être incarnée en un seul *marja' a'lâ* (référence suprême) ou par un collège de plusieurs *marja'*.

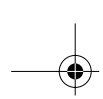
mihhrâb : niche dans le mur d'une mosquée indiquant la *qibla*, la direction de La Mecque, vers laquelle se tourne le musulman en prière.

minbar : chaire d'où sont prononcés les sermons dans les mosquées.

Mîrzâ : contraction du mot persan *Amîrzâdeh* (prince). Placé devant le nom, il désigne un religieux ou un savant.

mujtahid : désigne chez les chiites un religieux qualifié par sa science pour pratiquer l'*ijtihad*.





muharram : premier mois du calendrier islamique, mois de deuil pour les chiïtes.

mu'tazilite : école de pensée islamique qui se développa au IX^e siècle et qui met en avant la raison et l'unicité de Dieu.

Najaf : située à quelque 160 kilomètres au sud de Bagdad et à une douzaine de kilomètres au sud-ouest de Kûfa, en lisière du désert, c'est la première ville sainte chiïte, là où est enterré 'Alî, cousin et gendre du Prophète, quatrième calife et premier Imam des chiïtes. C'est le lieu de résidence des plus grands *marja'*.

naqîb : chef des *sayyid* d'une ville.

Occultation : doctrine chiïte désignant la disparition à la vue des hommes du XII^e Imam infaillible, promis à un retour triomphal sur terre en tant que *Mahdî* avant la fin des Temps. L'attente messianique du retour de l'Imam caché est un fondement du dogme chiïte.

Pacha : mot turc, titre honorifique militaire et civil dans l'Empire ottoman attaché aux hautes fonctions, notamment celle de gouverneur de province.

qâdî : juge religieux.

qibla : direction de la Ka'ba à La Mecque vers laquelle les musulmans se tournent lorsqu'ils font leurs prières.

sadaqa : don volontaire d'aumônes aux nécessiteux.

sayyid ou *sayyed* : désigne chez les chiïtes plus particulièrement les descendants du Prophète par l'Imam Husayn. Ils sont reconnaissables à leur turban noir ou vert.

serdâr : mot persan désignant un commandant ou un chef militaire.

sharî'a : la Loi musulmane.

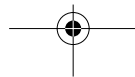
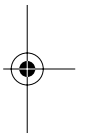
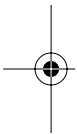
Shaykh al-Tâ'ifa al-Tûsî : important religieux chiïte du XI^e siècle qui codifia le dogme duodécimain, notamment la théorie de l'Occultation.

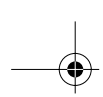
tekké : lieu où se déroulent les cérémonies soufies et où se réunissent les confréries. En Irak, l'institution est attachée au sunnisme.

ulémas : forme francisée de l'arabe '*ulamâ*', les savants en sciences religieuses.

umma : peuple, communauté ou nation, en particulier la « nation » de l'islam qui transcende les clivages ethniques.

usûl al-fiqh : principe de *fiqh*, la jurisprudence islamique.



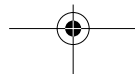
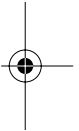


usûlisme : école de pensée chiite duodécimaine qui a imposé au XVIII^e siècle l'usage de la raison et de l'*ijtihâd* comme principe fondamental de jurisprudence.

vilayet : province. À l'époque ottomane, l'Irak était divisé en trois vilayets : Bagdad, Basra et Mossoul.

waqf : bien de mainmorte, pour des œuvres pieuses ou le bien public.

zakât : l'aumône légale, obligatoire, est l'un des cinq piliers de l'islam. C'est une sorte d'impôt religieux sur ce que l'on possède.



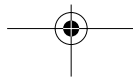
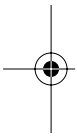


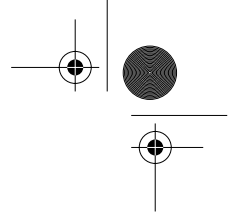
INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- 'Abd Allâh, émir, second fils du Chérif Husayn de La Mecque : 226
- Abdülhamid, sultan-calife ottoman : 158
- Afghânî, Jamâl al-Dîn Asterabâdî al- : 12
- Ahmad Shâh, dernier roi qadjar d'Iran : 75, 326, 346, 402, 406, 455
- Al al-Saykh Râdî, Cheikh 'Abd al-Hasan : 149
- Al al-Shaykh Râdî, Cheikh Ja'far, fils du précédent : 149
- Al Yâsîn, 'Abd al-Husayn : 269, 272
- 'Alî Ihsân Pacha ou Bey : 209
- 'Allâma al-Hillî : 88
- 'Allâma Tabrîzî : 264
- Alûsî, Mahmûd Shukrî al- : 85
- Amîn, Sayyid Muhsin al- : 100, 116-117
- Ansârî, Cheikh Murtadâ al- : 86, 88
- A'rajî, Sayyid Ibrâhîm al- : 272
- Asadollâh Shushtarî, Cheikh 'Abd al-Husayn : 66
- Asadollâh, Cheikh Mahdî : 264
- Asadollâh, Cheikh Muhammad : 269
- Ashtiyânî, Cheikh Morteza : 80
- 'Askarî, Sulaymân al-, commandant ottoman en Irak : 143-147, 157, 159, 160
- 'Awwâd, 'Abd al-Jalîl : 193
- 'Awwâd, 'Umar : 193
- 'Awwâd, 'Uthmân : 193
- 'Awwâdî, Sayyid Qâti'al- : 275
- 'Azîzollâh, Sayyed : 318, 393
- Bahr al-'Ulûm, Sayyid Muhammad 'Alî : 254
- Balfour, capitaine britannique : 192, 193
- Basîr, Sayyid Muhammad Mahdî al- : 20, 259
- Behbahânî, Sayyed 'Alî : 295
- Behbahânî, Sayyed Mohammad : 295, 401, 402
- Bell, Gertrude : 8, 245, 263
- Bin Abû al-Hadîd : 86
- Chalabî, Ahmad al- : 263
- Chalabî al-Hujayjî, 'Abd al-Husayn al- : 263
- Churchill, Sir Winston : 8, 9, 232, 233, 237-239
- Cox, Sir Percy, résident britannique à Bagdad : 68, 190, 222, 223, 226, 227, 238, 245, 259, 266
- Curzon, Lord, marquis de Kedleston, secrétaire d'Etat britannique aux Affaires étrangères : 362, 413
- Dâghestânî, Muhammad Pacha al-, gouverneur ottoman de Bagdad : 158, 159, 161-164
- Dâmad, Sayyid 'Alî al- : 125, 166
- Dâr Amîn ad-Darb, Hâjj Hoseyn Aghâ : 310, 312, 408
- Dihlawî, Mollah 'Abd al-'Azîz al- : 86

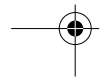
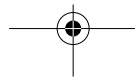
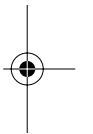


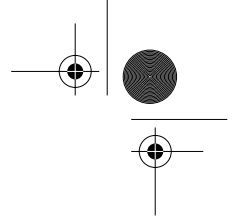
- Dobbs, Sir Henry, résident permanent britannique à Bagdad : 320
- Duwaysh, Faysal al- : 243
- Enver Pacha : 178
- Farîd Bey, commandant ottoman : 169
- Faysal, premier roi d'Irak : 8-10, 14, 15, 72, 76, 209, 225, 226, 228-232, 234-236, 238-240, 245, 246, 248, 252, 254-258, 260-262, 269, 272-279, 282, 320, 325, 332, 373, 375, 425, 438
- Fazlollâh Nûrî, ayatollah : 122
- Fîrûzâbâdî, Sayyid Muhammad al- : 264, 325
- Flammarion, Camille, 360
- Gaylânî, 'Abd al-Rahmân al-Naqîb al-, Premier ministre irakien : 233, 234, 255-259, 269
- Ghadbân, Fahd al-, Cheikh des Banî Lâm : 139, 145, 147, 154, 156, 157, 168
- Ghadbân, Sâleh al-, gouverneur d'al-Khafâjiyya : 148
- Goltz, baron von der, général allemand, commandant ottoman : 181, 182
- Habbûbî, Sayyid Muhammad Sa'id : 132, 160
- Hâ'erî-Yazdî, Cheikh 'Abd al-Karîm, ayatollah : 76, 98, 326, 329
- Hakîm od-Dowleh, ministre iranien de l'Education : 364
- Hakîmov, consul russe à Mashhad : 308
- Hanzal, neveu de Khaz'al : 150, 151
- Haydar, Cheikh Bâqer, cheikh de Sûq âl-Shuyûkh : 160
- Haydar, Sayyid Asadollâh : 269
- Haydarî, Sayyid Mahdî Al al-Sayyid Haydar al-Kâzimî al-, ayatollah : 58, 59, 67, 68, 125, 131, 133-135, 138, 139, 141, 147, 166, 171, 192
- Helû, Sayyid 'Abd al-Razzâq al- : 166
- Hijrânî Bey, Husayn, commandant ottoman : 151
- Hilmî Bey : 166
- Hindî, Gholâm Aslamî al- : 86
- Hujja, 'Abd al-Husayn al- : 271
- Hujja, Sayyid Hasan al- : 271
- Hussein, Saddam : 7, 8, 16, 263
- Husayn, Chérif de La Mecque : 8, 129, 191, 254, 279, 323, 324, 439
- Ibn Khaldûn : 201, 202
- Ibn Sa'ûd : 8, 59, 60, 242, 243, 245
- Imbrie, major Robert W. : 419
- 'Irâqî, Cheikh Ziyâ al- : 264
- Ironside, général britannique : 298
- Isfahânî, Abû'l-Hasan al-, ayatollah : 51, 224, 244, 246, 247, 249, 257, 262, 265, 268, 270, 271, 313, 322, 325, 332-334
- Isfahânî, Sayyid Muhammad Bâqer al- : 193
- Isfahânî, Shaykh al-Sharî'a al-, ayatollah : 124, 125, 132, 166, 199, 200, 221, 223, 264
- Jamâl Pacha, gouverneur ottoman de Bagdad : 61, 126, 127
- Jâvid Pacha, gouverneur ottoman de Bagdad : 133, 137, 138, 140, 142, 143
- Jawâd, Muhammad, Cheikh de Dujayl : 141
- Jawâhirî, Cheikh Jawâd al- : 46
- Jazâ'irî, Cheikh 'Abd al-Karîm al- : 149, 151
- Kâshânî, Sayyed 'Abd or-Rahîm : 417, 420
- Kâshânî, Sayyid Abû'l-Qâsem al- : 60, 78, 132, 219, 220, 318
- Kâshânî, Sayyid Mustafâ al- : 60, 125, 132, 166, 219



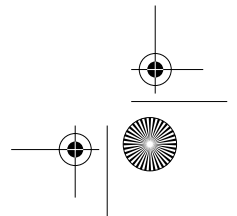
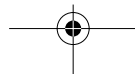
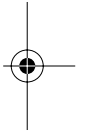
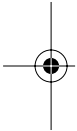


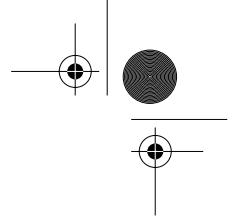
- Kâshif al-Ghatâ', Cheikh Ahmad, assistant de l'ayatollah Kâzem al-Yazdî : 125
- Kémal, Mustafâ, Atatürk : 8, 291, 371, 372
- Khâlidî, Tawfîq al- : 149, 151, 157
- Khalîl Pacha ou Bey, gouverneur ottoman : 169, 178, 180-183
- Khâlisî, Cheikh 'Abd al-'Azîz al- : 28, 39, 269
- Khâlisî, Cheikh 'Abd al-Husayn Diyâ'al-Dîn al- (le copiste) : 15, 16, 455
- Khâlisî, Cheikh 'Alî al- : 28, 211, 276
- Khâlisî, Cheikh 'Alî Naqî al- : 15, 276
- Khâlisî, Cheikh Hasan al- : 276
- Khâlisî, Cheikh Muhammad Husayn al- : 28
- Khâlisî, Cheikh Muhammad Ja'far al- : 15
- Khâlisî, Cheikh Murtadâ al- : 100
- Khâlisî, Cheikh Râdî al- : 100, 131, 155, 165, 268, 269, 272
- Khâlisî, Cheikh Muhammad Sâdeq al- : 100, 131, 165, 312
- Khân, 'Abd Allâh, propagandiste bahaï à Téhéran : 357
- Khân, Hoseyn, directeur du journal de Téhéran *Setâre-ye Irân* : 345
- Khân, colonel Mohammad Taqî, chef de la rébellion du Khorassan contre Rezâ Khân : 381
- Khân, Muhammad Husayn : 266
- Khân, Rezâ : 8, 10-12, 14-17, 34, 73-76, 78, 82-84, 97, 281, 282, 289, 290, 295, 297, 298, 300-302, 326, 327, 331, 335-338, 342-348, 364, 367-376, 378-387, 390, 397-403, 405-418, 420-422, 424, 429, 430, 435, 438, 439, 442, 443, 446, 449, 452-455
- Khaz'al, émîr d'al-Muhammara : 147, 148, 150, 151, 254, 439-443
- Khomeyni : 8, 13
- Khurâsânî, Mîrzâ Mahdî al- : 46, 269, 330
- Khurâsânî, Mohammad Dânesht, député iranien : 311
- Khurâsânî, Mîrzâ Muhammad : 79, 84, 305, 307, 308, 310
- Khurâsânî, Muhammad Kâzem al-, ayatollah : 46, 53, 59, 64, 79, 84-87, 89, 122, 264, 269, 305, 308
- Khuzâ'î, Hoseyn, commandant de l'armée d'Orient en Iran : 84, 305, 309, 310, 430, 452
- Lawrence d'Arabie : 8, 245
- Leachman, colonel britannique : 212
- Lénine : 8, 302
- Liakhov, colonel de l'armée tsariste : 345
- Lorraine, Sir Percy : 320, 442
- Mâlek al-Muhaqqiqîn, uléma de Téhéran : 331
- Mansûr Pacha, chef des Al Jum'a : 59
- Maude, général britannique : 212
- Mâzanderânî, Cheikh 'Abdallâh al-, ayatollah : 124
- Millspaugh, Arthur C., conseiller américain aux Finances en Iran : 364
- Mîzbân, Jawî al-, un chef des Banî Lâm : 156, 168
- Modarres, Sayyid Hasan : 303, 304, 385-387, 392, 393, 395, 396, 409, 413, 416, 419
- Mosaddeq as-Saltâneh : 386
- Murâyâtî, Cheikh Mahdî, al- : 269
- Musâvât, Sayyed Mohammad Rezâ : 288, 321, 322
- Mushîr od-Dowleh, Premier ministre iranien : 75, 76, 326, 334, 336, 364, 373, 385, 400
- Mustawfî al-Mamâlek, Premier ministre iranien : 336, 337, 385, 401



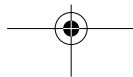
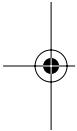


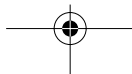
- Mu'tamin al-Mulk, président du Parlement iranien : 385, 386, 392, 399-401
- Nâ'îni, Cheikh Muhammad Husayn al-, ayatollah : 51, 98, 224, 244, 246-248, 262, 265, 268, 271, 313, 322, 325, 332-334
- Nûr al-Dîn Pacha ou Bey, gouverneur ottoman de Bagdad : 164, 169-180
- Nûrî, Mîrzâ Hoseyn 'Alî, Bahâ'ollâh : 377
- Pulley, major britannique : 202, 204
- Pûstfurûsh, 'Abd al-Hamîd à Kermanshah : 199, 288, 292
- Qadjar, Mohammad Hasan Mîrzâ, prince héritier : 402, 419, 455
- Qameshe'î, Cheikh Muhammad Husayn al- : 125
- Qatîfî al-Safwânî, Salmân al- : 276, 277
- Qavâm as-Saltaneh, Premier ministre iranien : 293, 301, 304, 311, 336, 342
- Qummî, Sayyid Husayn al- : 123
- Rezâ, Muhammad, chah d'Iran : 17
- Ridâ, Cheikh Mîrzâ Muhammad : 56, 132, 203, 288, 301, 310, 312, 316
- Sa'adûn, 'Abd al-Muhsin al-, Premier ministre irakien : 262-264, 278, 279
- Sabrî Bey, commandant ottoman : 171, 183
- Sadr al-Dîn, Sayyid Hâdî : 67, 132, 209, 251, 269
- Sadr al-Dîn, Sayyid Hasan : 67, 132, 133, 209, 251, 252, 269, 271
- Sadr, Sayyid Ismâ'il al-, ayatollah : 124, 192, 199, 200, 209, 269
- Sadr, Sayyid Muhammad al- : 68, 209, 251, 252, 254, 260, 261, 269
- Sadr, Muhammad Bâqer al- : 13, 124
- Sadr, Muhammad Sâdeq al- : 124, 269
- Sadr, Muqtadâ al- : 124, 269
- Sadr, Mûsâ al- : 124
- Sadr al-Dîn, Sayyid Muhammad Mahdî : 269, 272
- Sallûm, cheikh des Al Bughayla : 95, 96
- Sâmî Bey, consul de Turquie à Ourmiya : 385
- Savad Kûhî, Amîr Mo'ayyed : 415, 416, 418, 419
- Serdâr Amîr A'lam, directeur du Conseil de la Santé de Téhéran : 341
- Serdâr Moqtader : 351
- Serdâr Zafar : 351
- Shahîd al-Awwal, Muhammad bin Makkî : 87, 92
- Shahrestânî, Mîrzâ 'Alî al- : 272
- Shahrestânî, Muhammad 'Alî Hibbat al-Dîn al- : 254, 272
- Shahrûdî, Cheikh Ahmad : 325
- Shaykh al-'Irâqayn, Cheikh Nosrat : 78
- Shiblî Pacha : 158
- Shîrâzî al-Husaynî, 'Alî al- : 271
- Shîrâzî, Mîrzâ Hasan al-, ayatollah : 58
- Shîrâzî, Muhammad Taqî al-, ayatollah : 33, 50, 53, 56, 71, 88, 99, 123, 124, 132, 183, 189, 190, 193-196, 198-208, 210, 214, 218, 220-224, 227, 248, 249, 288, 301, 310, 408
- Shîrvânî, Abû'l-Qâsem al-, un Persan, consul de la Russie à Najaf : 126
- Shumyatsky, Boris, représentant des bolcheviques à Téhéran : 301, 302
- Soleymân Mîrzâ Eskandârî, représentant des socialistes à Téhéran : 78, 288, 303, 304, 314, 315-317,





- 319, 336, 342, 343, 350, 351, 364, 365
- Subhî Bey, gouverneur ottoman de Basra : 139, 140
- Suwaydî, Yûsif al- : 260
- Tabâtabâ'î, 'Abd al-Husayn al- : 271
- Tabâtabâ'î, Hasan al- : 271
- Tabâtabâ'î, Sayyid Muhammad 'Alî al- : 193
- Tabâtabâ'î, Sayyed Mohammad Sâdeq : 315, 316
- Tadayyon, Sayyed Mohammad, vice-président du Parlement iranien : 386, 387, 392, 395, 396, 409
- Timman, Ja'far Abû'l-, dirigeant du Parti patriotique irakien : 252, 259
- Tûsî, Shaykh al-Tâ'ifa al- : 111, 113
- Tustarî, Cheikh Hâjj Muhammad Ridâ al-, commerçant de Najaf : 125
- 'Uraybî Pacha, commandant ottoman : 163, 164
- Valédine, secrétaire d'Orient de l'ambassade russe à Téhéran : 312-314
- Vosûq od-Dowleh, Premier ministre iranien : 99, 199, 200, 299, 301, 338, 355, 376, 380, 387, 408, 409
- Wâhid al-'Ayn, Sayyid Bâqer : 330, 373
- Wardî, 'Alî al- : 15
- Wilson, Arnold T., haut-commissaire britannique à Bagdad : 194, 195, 206, 222, 223, 226, 227, 236, 237
- Yazdî, Cheikh Mohammad Hoseyn : 327, 382
- Yazdî, Sayyid Muhammad Kâzem al-, fils de l'ayatollah : 132, 149, 157
- Yazdî, Sayyid Muhammad Kâzem al-, ayatollah : 62, 64, 71, 122-127, 132, 149, 157, 189
- Yazdî, Sayyed Ziyâ'od-Dîn Tabâtabâ'î, Premier ministre iranien : 73, 74, 298-300
- Zanjânî, Cheikh 'Abd al-Karîm al- : 264
- Zanjânî, Cheikh Ibrâhîm al- : 316
- Zanjânî, Cheikh Rizâ al- : 264
- Zayn al-'Abidîn, Cheikh Muhammad Husayn : 125





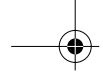


Table des matières

Introduction 7

PREMIÈRE PARTIE

L'un des plus grands hommes de son temps

1. Sa foi et ses conceptions religieuses 26

2. Ses malheurs et les blessures que les musulmans
lui ont infligées 56

3. Il aimait écrire et enseigner, et ses fatwas
étaient uniques 85

4. La direction religieuse en islam 104

DEUXIÈME PARTIE

Une vie au service de l'islam

1. La Grande Guerre de 1332 à 1336 [1914-1918] 121

2. De l'occupation de l'Irak par les Anglais
au simulacre de l'indépendance [1918-1920] 188

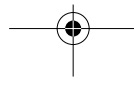
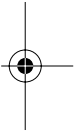
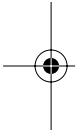
3. De la réapparition de l'ayatollah après la révolution
jusqu'à son exil [1920-1923]..... 224

TROISIÈME PARTIE

Ma lettre à l'ayatollah

1. Voici ce que j'ai trouvé en Iran 287

2. Aperçu général de la situation de l'Iran..... 335



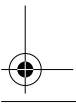
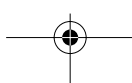
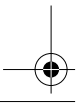
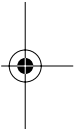
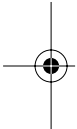


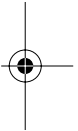
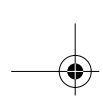
3. La tentative d'instaurer une république 360
4. L'après-républicanisme 405

QUATRIÈME PARTIE
Ses derniers combats

ANNEXES :

Chronologie 459
Glossaire 462
Index des noms de personnes 467





Composition réalisée par NORD COMPO à Villeneuve-d'Ascq

*Achévé d'imprimer en janvier 2005
sur les presses de l'imprimerie France Quercy à Cahors*

Dépôt légal : février 2005

ISBN : 2-84675-150-1

N° d'impression :

Imprimé en France

